
3 1761 06413999 1



ADVANCE OF THE GRAND ARMY.--After the painting by Moissonier.


JOURNÉES
MÉMORABLES

BIBLIOTHÈQUE

des Mémoires, Souvenirs, Confidences, Notes de Voyages, etc. (1790-1900).

Pages récréatives. *Souvenirs de* Ch. Nodier, de l'Académie française.

Causeries et souvenirs intimes. *Choix de mémoires de* Brifaut. *Idem.*

Le martyre du cœur. *Scènes et souvenirs de la Révolution française :* De Saint-Méard, abbé Sicard, Pauline de Tourzel, Mme le Chastenay, etc.

Les drames de la captivité. *Mémoires de* Garneray, Gordon, Bassano, etc.

Souvenirs de Jeunesse *des célébrités catholiques contemporaines :* Chateaubriand, Berryer, de Melun, de Broglie, Féval, de Falloux, de Pontmartin, etc.

A l'école de l'adversité. *Souvenirs intimes de quelques chrétiennes du XIXe siècle.*

Sur la route de l'exil. *Mémoires de deux confesseurs de la foi.*

L'homme du devoir. *Mémoires de* Mgr de Beauregard, évêque d'Orléans.

Une âme de fer, un cœur d'or. *Journal de voyage* du lieutenant Bellot.

Un frère de Silvio Pellico. *Mémoires d'*Alexandre Andryane.

La fille de Louis XVI. *Journal de* Marie-Thérèse, duchesse d'Angoulême.

Souvenirs d'une centenaire. *La Marquise* de Créquy.

Sur tous les chemins de la vie. *Souvenirs de* Mmes Craven, de Girardin, etc.

Souvenirs d'un père, *sur son fils, Noël Ducreux,* de Lyon.

Les destinées d'une famille. *Mémoires d'*Alexandrine des Echerolles.

Mère et fils. *Souvenirs de* Mgr Postel, protonotaire apostolique.

Le capitaine Viaud. *Relation de son naufrage et de ses aventures de voyage.*

Mon naufrage *et mes malheurs dans le désert,* par Cochelet.

Les deux Vendéennes. *Mémoires de* Mmes de Sapinaud *et* de la Rochejacquelein.

Deux célébrités féminines. *Mémoires de* Mme de Genlis *et de* Mme Vigée Le Brun.

Deux années au Fort Saint-Jean. *Mémoires du duc* de Montpensier.

Histoire de mes aventures sur terre et sur mer. *Mémoires de* J.-J. Aymé.

La barrière maudite. *Mémoires d'*Auguste de Kotzebue.

Souvenirs inoubliables. *Carnet d'une dame russe.*

Ma Patrie et mon Dieu. *Souvenirs du Polonais* Stanislas Mickiewicz.

La Patrie et l'exil en 1870-71. *Souvenirs recueillis par les aumôniers militaires.*

La Place Vendôme et la Roquette. *Souvenirs de* Mgr Lamazou.

Les drames de la Sibérie. *Souvenirs de quelques déportés.*

La Providence m'a sauvé ! *Souvenirs de* Ch. Monier.

Souvenirs d'un voyage en Hollande, par S. É. le Cardinal Lecot.

Nos soldats, *souvenirs militaires* (P. de Damas, Mgr Lanusse, etc.).

La vie d'un artiste. *Confidences du prestidigitateur* Robert Houdin.

Souvenirs des expulsions en Bretagne, *par un témoin oculaire.*

Le manuscrit d'Étienne. *Souvenirs d'un séminariste.*

Quand j'étais enfant. *Souvenirs d'un homme de lettres.*

Les belles années de la vie. *Souvenirs de quelques contemporains.* — Etc.





Une troupe d'éléphants prenait ses ébats sous de grands arbres. (P. 82.)



JOURNÉES MÉMORABLES

DE LA VIE
DE QUELQUES CÉLÉBRITÉS
CONTEMPORAINES

*SOUVENIRS PERSONNELS,
CONFIDENCES, IMPRESSIONS,
RÉMINISCENCES, NOTES INTIMES,
RÉCITS CURIEUX ET INSTRUCTIFS.*

LILLE (NORD)
MAISON DU BON LIVRE

GRAMMONT (Bque)
ŒUVRE DE St CHARLES



Des phares sont allumés dans les anses et sur les récifs. (P. 395.)



PRÉFACE.

Les récits personnels présentent un genre d'intérêt qui manque à tous les autres. L'historien raconte ce que la tradition, les livres, les voyages lui ont appris ; mais comme il n'a pas été mêlé, habituellement du moins, aux événements qu'il rapporte, il y est assez indifférent. Sa grande préoccupation, comme son principal mérite, c'est l'exactitude ; peut-être aussi la perfection de la forme littéraire... Un tel idéal n'empêchera jamais le narrateur de rester froid et monotone.

Il en est tout autrement du mémorialiste, c'est-à-dire de l'homme qui raconte sa propre vie, qui déroule sous nos yeux les événements auxquels il a pris part : quorum pars magna fui... *Ce n'est plus seulement alors une plume qui trace des lignes ; c'est une âme qui parle. La vie circule dans ces pages que l'acteur, devenu narrateur, anime de son souffle et où il fait passer les sentiments, les impressions, les émotions qu'il ressentait au moment où les faits se sont accomplis. Qu'importent à l'historien d'une bataille le dévouement et l'abnégation du capitaine qui n'a remporté la victoire qu'en exposant généreusement sa propre vie ? Il s'acquittera de sa tâche en positiviste et personne ne peut exiger de lui autre chose que le tableau fidèle, la relation impartiale des scènes successives qui, après avoir fait pencher la balance tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ont eu pour dénouement le triomphe du vainqueur et la déroute de son adversaire. Le mémorialiste, lui, fera revivre tout ce passé qui est fait de ses sueurs, de ses fatigues, de ses dures souffrances, de ses héroïques et persévérants efforts : il nous transportera sur le champ de bataille et nous forcera en quelque sorte à partager ses terribles émotions avec ses innombrables périls. Nous le suivrons haletants, inquiets, et nous ne retrouverons notre calme qu'après avoir tourné la page qui nous le montre sain et sauf en même temps que couvert de gloire.*

Si le chroniqueur nous mène avec lui par monts et par vaux, s'il nous fait péné-

trer sous son toit et soulève le voile qui jusque-là dérobait son intérieur de famille au public, que de tableaux pittoresques, que de scènes d'une grâce naïve charmeront nos regards ! La nouveauté des situations évoquera chez nous des réminiscences d'une douce mélancolie ou nous suggérera des rapprochements, des comparaisons d'une piquante saveur. Devenu l'ami du conteur qui nous enchante par ses révélations inattendues, ses gais propos, ses désopilantes anecdotes, nous lui saurons gré d'avoir, tout en nous divertissant, ajouté un chapitre au livre que tout homme sage doit écrire jusqu'à la vieillesse sous le titre de : Science de la vie...

Lorsqu'on aura feuilleté ce volume, on reconnaîtra sans peine que nous n'avons rien exagéré dans cette préface et que ces « histoires vécues » méritent d'être préférées à beaucoup d'autres. On nous saura gré, nous l'espérons, d'avoir fouillé d'innombrables Mémoires et Souvenirs contemporains pour donner à notre Recueil la plus grande variété possible : nous avons voulu, en effet, que les jeunes gens pussent y trouver au moins un représentant de toutes les professions au XIXe siècle : hommes d'État, hommes de guerre, marins, savants, artistes, inventeurs, écrivains, poètes, explorateurs, etc., se coudoient dans nos pages ; et chacun donne à la galerie son cachet personnel. On les voit agir, se mouvoir, poursuivre leur idée, combiner des plans, renverser les obstacles, réaliser le rêve de leur vie ; on fait connaissance avec chacun d'eux : leurs goûts, leurs répugnances, leur caractère, leur trempe d'esprit, leur style se révèlent au fur et à mesure qu'ils expriment leurs pensées et racontent leurs aventures. Et comme ces personnages ont été plus ou moins mêlés aux grands événements de leur époque, ces récits deviendront forcément très instructifs : ils éclaireront l'Histoire d'un nouveau jour.

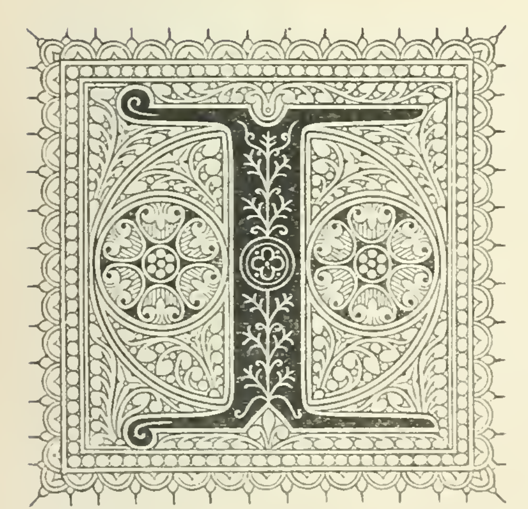
Jamais l'autobiographie n'a été plus à la mode que depuis la Révolution française ; et pourtant, ce genre de littérature, si curieux et si captivant, est presque inconnu de notre jeunesse. On lui devait, semble-t-il, de publier à son intention cette Bibliothèque des Mémoires contemporains.





JOURNÉES MÉMORABLES.

SOUVENIRS D'UN PUBLICISTE.



IL y a deux lieues de Leyde à Katwyk. Le temps était superbe. Un soleil d'Italie brillait sur une campagne printanière, quoique nous fussions en Hollande et en automne. Je pris ma canne, et je m'engageai bravement sur la route...

Les riches campagnes hollandaises offrent un attrait tout particulier, et il y a peu de routes qui égalent celle de Katwyk, plantée d'arbres, vigoureusement gazonnée, pleine de maisons de plaisance, de jardins et de cafés aux pelouses verdoyantes, aux bosquets mystérieux, d'où sort, au milieu d'un cliquetis de verres, la voix joyeuse des étudiants en rupture de ban. Vous voyez, sur votre droite, une rivière languissante, qui roule, en dormant, ses flots épuisés. C'est le Rhin, le vieux Rhin, comme on l'appelle, qui se traîne à pas lents vers la mer. Quand on l'a vu à Kehl ou à Cologne, avant de le rencontrer à Leyde, il vous produit l'impression désolante d'un homme que vous avez quitté dans la fleur et la force de l'âge, et que vous retrouvez tout à coup infirme et caduc.

D'innombrables briqueteries parsemées sur les bords de la route, et quantité de poissonniers, avec leurs seaux pendus aux deux côtés de la cangue qui repose sur leurs épaules en leur enserrant le cou, signalent l'approche de Katwyk. Le jour commençait à tomber. Je pressai le pas pour arriver à temps et pouvoir contempler les écluses au dernier rayon du soleil. A peine entré dans le village, j'interrogeai les paysans; pas un ne comprenait un mot. J'eus beau frapper à vingt portes, multiplier les gestes, accentuer ma question par une pantomime expressive, où je m'efforçais d'imiter avec mes bras le mouvement de l'eau qui tombe, je ne pus parvenir à me faire comprendre. En vain je prêtais l'oreille aux bruits lointains de l'horizon : ni le mugissement de la mer, ni celui des écluses n'arrivait jusqu'à moi. Le Rhin avait disparu. Je ne pouvais, dans l'obscurité naissante, chercher à rejoindre le fleuve au hasard, à travers les prairies, pour courir la chance d'en suivre le cours jusqu'au bout, peut-être en me condamnant à des détours ou à des obstacles sans nombre, et en risquant de m'égarer, tout au moins en m'exposant à patauger d'une façon dangereuse dans les marécages dont fourmille la campagne hollandaise. L'inquiétude commençait à descendre sur moi avec les brouillards de la mer. A la fin un éclair me traversa la mémoire : je me souvins qu'il y a deux Katwyk, — Katwyk sur le Rhin et Katwyk sur mer, — et aidé par une carte que je portais dans ma poche, et par certains poteaux couverts de pancartes explicatives que je découvris dans l'ombre, je parvins à faire comprendre à un paysan plus futé que les autres que je désirais me rendre à Katwyk sur mer. Le paysan sourit d'un air de compassion, me prit par le coude, me fit traverser quelques champs et deux ou trois barrières, tourner l'église, revenir sur mes pas, franchir un fossé ; puis, tendant la main devant lui, il dit gravement : *Katwyk-aan-Zee, Mynheer* (Katwyk-sur-mer. Monsieur), me salua, et disparut,... comme le Rhin.

Je ne puis trop recommander aux touristes qui visitent la Hollande, ou tout autre pays d'ailleurs, de se munir d'un vocabulaire, ne fût-ce que pour leurs excursions dans les villages, souvent plus curieux que les villes, s'ils veulent éviter les déboires auxquels je me suis vu exposé faute de cette précaution élémentaire. Je sais bien qu'ils pourraient prendre un cicerone, mais je suppose que, comme moi, ils ont horreur d'un tel compagnon de voyage, et qu'ils aimeront mieux s'exposer aux chances les plus désagréables que de se soumettre à cette servitude. Un mot suffit pour se faire entendre, et ils le trouveront toujours dans le dictionnaire. Malgré ses analogies avec l'Allemand, la connaissance du hollandais est très peu répandue. Puis, nous autres Français, nous sommes si personnels, et tellement gâtés par la diffusion de notre langue dans tous les coins de l'univers, que nous en devenons fort pa-

resseux. Un Anglais, un Hollandais, un Espagnol ne viennent pas chez nous sans essayer de baragouiner le français : ils le parlent mal, mais ils font de leur mieux pour le parler, et, grâce à la complaisante agilité d'esprit avec laquelle nous nous associons à leurs efforts, nous parvenons à les comprendre. Un Français s'embarque intrépidement dans une excursion en Hollande ou en Espagne sans savoir un mot de la langue du pays, sans même s'en préoccuper un moment ; il lui semble tout naturel d'interroger dans sa propre langue le premier passant de la rue, et il s'en faut de peu qu'il ne trouve ridicules ceux qui ne le comprennent pas. Cette espèce de fatuité nationale trouve à la fois son excuse et son encouragement dans les faits.

Tant que je ne sortis point des villes, mon ignorance ne me causa nul embarras. On parle français dans la plupart des hôtels ; presque toutes les personnes de la classe moyenne, et quiconque a reçu ce qu'on appelle de l'éducation, connaissent assez notre langue pour se faire entendre, et s'en servent parfois très purement. Vous pouvez, dans la rue, avoir recours à peu près sans crainte à tout passant dont le costume indique autre chose qu'un homme du peuple ou un petit commerçant. En cas de besoin, adressez-vous aux enfants ; on leur apprend le français dans les écoles. Mais dans les villages, ou dans les régions les plus reculées du pays, on conçoit aisément qu'il n'en est plus de même, et l'on s'expose, en ignorant la langue, à des tribulations dont celles que j'éprouvai à Katwyk vont donner une idée véridique.

Je me mis donc à enjamber la nouvelle route qui s'allongeait à l'horizon dans une perspective peu rassurante. Les paysans rentraient de toutes parts après le travail journalier ; et les poissonniers défilaient, en me saluant au passage d'un sonore *goeden morgen* (bonjour). La nuit était complètement venue. Je ne tardai pas à apercevoir sur ma gauche comme de grandes dunes de sable qui me révélèrent le voisinage de l'océan. Néanmoins ce ne fut qu'au bout de trois quarts d'heure de marche que j'entrai dans le village. Je le traversai d'outre en outre, et j'arrivai sur les bords de la mer du Nord.

Devant moi s'étendait une vaste plage, et au delà la mer plate et morne, roulant sur elle-même avec un gémissement monotone et lugubre ; le rivage était encombré de pêcheurs causant en groupes animés, entourés de leurs familles ou retournant chez eux, d'un pas lent et lourd, en fumant leur pipe. Mon arrivée fit sensation. Je m'acheminai droit à un groupe et renouvelai mes questions ; un silence étonné m'accueillit, et je surpris quelques sourires sur la lèvre narquoise des gamins. Je recommençai en appuyant : tous se mirent à me répondre en parlant à la fois, se regardant les uns les autres, puis me regardant moi-même en secouant la tête. J'articulai vigoureusement : « Rhin, écluses, » en commentant ce dernier mot par une mimique désespérée,

pleine de soubresauts extravagants où je cherchais à imiter des deux bras, tantôt une eau torrentueuse qui tombe à pic, tantôt le rebondissement moelleux d'un courant qui glisse de surface courbe en surface courbe, le tout accompagné d'un bruit sourd de la bouche qui, dans ma pensée, représentait à merveille le mugissement du fleuve. Les gamins éclatèrent franchement de rire en parodiant mes gestes avec un cynisme qui me navra, tandis que les pêcheurs se regardaient de plus en plus, répétant d'un air hébété : « Rhin, écluses !... » Après dix minutes d'efforts qui m'avaient mis tout en nage, je renonçais à entamer ces rudes cervelles, et complètement désabusé de mes idées fausses sur la puissance de la pantomime, je cherchai de l'œil un café, une auberge, un lieu public quelconque où j'eusse plus de chance de me faire entendre à loisir, tout en restaurant mon corps fatigué. Les portes étaient closes et toutes les fenêtres sombres. Pas une lumière ne brillait autour de moi, et la mer du Nord mugissait à mes pieds ! Un instant le vertige me monta à la tête ; je me crus transporté en plein Groënland, sur une terre sauvage, au milieu de barbares, étrangers à une langue civilisée. Les pêcheurs m'entouraient toujours avec des airs affables qui ne me rassuraient point. A chaque minute ils étaient rejoints par de nouveaux survenants, à qui je les entendais répéter à mi-voix : « Rhin... écluses ?... » et qui, comme eux, secouaient la tête pour toute réponse.

Enfin j'aperçus, à ma gauche, la silhouette d'une église. Une idée me vint : puisqu'il y avait une église, il devait y avoir un prêtre ou un pasteur et ce pasteur devait savoir le latin. J'étais sauvé. Je m'acheminai rapidement vers l'église, à travers les monticules de sable, où j'enfonçais jusqu'au-dessus de la cheville, et je tournai autour jusqu'à ce que j'eusse rencontré la porte ; elle était fermée, et je la remuai de toutes mes forces à plusieurs reprises, sans que l'écho même répondît à mes tentatives. J'essayai de deviner, parmi les maisons voisines, quelle pouvait être celle qui abritait le pasteur : pas une seule n'avait un signe particulier qui la désignât à mon attention. A la première dont j'approchai, un chien se prit à aboyer avec tant de violence qu'il me parut à la fois dangereux et inutile d'insister : ce ne pouvait être évidemment le seuil du pasteur qu'un dogue se chargeait de défendre avec tant d'acharnement. La deuxième était hermétiquement close. A la troisième une fenêtre s'ouvrit, et une femme effrayée apparut, m'interpellant vivement.

J'essayai de m'expliquer, montrant d'une main le temple, de l'autre le ciel, mais sa frayeur lui avait fait perdre la tête. Un moment elle parut près d'appeler au secours, et comme je me rapprochais pour mieux me faire entendre, elle ferma vivement la fenêtre en poussant un petit cri d'alarme dont le souvenir restera éternellement dans ma mémoire. Désespéré, je retournai

vers la porte de l'église, et la secouai de nouveau, bien résolu à rester là jusqu'à ce qu'on eût compris mon désir.

En ce moment d'angoisse, la Providence m'envoya le secours désiré dans la personne de l'un des pêcheurs de la plage, qui, m'ayant vu m'acheminer vers le temple, m'avait suivi machinalement de loin, comme s'il eût pressenti mon projet. Il s'approcha de moi, escorté lui-même d'un cercle de gamins, avides de voir ce qui allait se passer.

— Oh! dit-il avec l'intonation particulière aux Hollandais.

— Le pasteur ! répondis-je, en mettant toute mon âme dans ma voix.

Le pêcheur réfléchit, comme s'il cherchait à ramasser laborieusement quelque souvenir lointain d'un mot français jadis entendu.

— Prédicant? dit-il enfin, avec l'effort victorieux d'un homme qui vient de percer un mur.

Un *ia, ia,* vigoureusement accentué fut ma réponse, et je m'élançai vers lui, comme eût pu faire un prisonnier dont il aurait descellé les barreaux. Il se mit à marcher devant moi; je le suivis, et les gamins continuèrent de nous accoster, grands yeux ouverts, bouche béante.

Le prédicant (pasteur protestant) demeurait à l'autre bout du village. Il fallut marcher un bon quart d'heure, au milieu de ce cortège, avant de trouver sa maison. La femme vint nous ouvrir, et mon guide commença à parlementer avec elle. Il parla longuement, me regardant de façon à me montrer qu'il entrait, au sujet de ma personne, dans toutes sortes d'explications intimes. J'aurais voulu savoir ce qu'il disait. La femme du prédicant répondait avec vivacité, en me regardant aussi. J'avais pris mon chapeau à la main et j'attendais tête nue, et les yeux à demi baissés, comme il sied à un suppliant. La femme plongea dans l'intérieur de la maison, et mon guide me fit un signe de protection bienveillante, qui voulait dire : « Espérez ! » Elle revint au bout de quelques minutes, et recommença ses questions. Je dois rendre à mon guide la justice que le brave homme avait l'air de plaider chaudement ma cause. Cependant je sentais le doute et l'angoisse m'étreindre le cœur, et d'une voix timide, étranglée, pleine de prière, j'articulai doucement :

— *Mynheer prédicant,* s'il vous plaît !

La femme me toisa encore des pieds à la tête, apostropha de nouveau mon guide, puis disparut une seconde fois. Je n'osais plus lever les yeux; je restai dans l'attitude d'un coupable qui attend la rentrée du tribunal, délibérant sur sa condamnation. Enfin, elle revint et fit un signe. Je me précipitai dans la maison comme dans une ville conquise, marchant au pas de charge, et croyant entendre résonner à mes oreilles les accents du tambour et de la trompette qui sonnaient la victoire.

A mon entrée dans une grande pièce au fond du corridor, un homme d'âge mûr, de physionomie bonne et honnête, se leva et me saluant :

— Bonjour, monsieur, me dit-il.

— Ah! enfin, m'écriai-je dans l'excès d'une joie qui me fit oublier la politesse, voici donc quelqu'un qui parle le français!

Mon interlocuteur hésita, parut réfléchir avec concentration, puis ramassant toutes ses forces :

— Moi, dit-il, comprends pas ce que vous dites.

Je retombai du haut de mes rêves. Le prédicant ne savait guère que ces deux mots de français qui m'avaient inspiré un si trompeur espoir. Il avait jadis appris notre langue; mais, transplanté depuis plus de vingt ans, loin des universités, au milieu d'une population de pêcheurs, il avait eu le loisir d'en oublier l'usage.

— *Sine dubio*, repris-je alors, *loqueris latine, domine* (1)?

— *Aliquantulum* (2), fit-il avec une modestie convaincue qui me glaça de crainte. Et aussitôt : *You speak english* (3)?

— *Little, little* (4), dis-je en secouant mélancoliquement la tête.

— Oh ! fit l'excellent homme en me reprenant les deux mains. Eh bien, *mynheer*... Oui..., *I am sorry for it* (5), mais *dummodo nos invicem intelligamus, satis est* (6), n'est-ce pas ?

Alors commença entre nous la conversation la plus incroyable, la plus bariolée, la plus extravagante, mêlée de latin, d'anglais, d'italien, de hollandais et de français, une conversation à faire monter la sueur au front, et qui compte dans mes souvenirs, avec l'ascension du Ballon d'Alsace, parmi les plus rudes travaux que j'aie jamais accomplis. Le pasteur ne m'avait pas trompé : il était bien rouillé sur le latin; j'ose dire même, — puisse-t-il me pardonner cette révélation qui l'affligera peut-être ! — qu'il se livrait à d'intolérables solécismes; et tout cela, joint à sa prononciation hollandaise, rendait l'échange de nos idées fort pénible dans cet idiome sur lequel j'avais tant compté. Nous causâmes pourtant, nous causâmes longtemps même, par je ne sais quel tour de force et de souplesse, dont la pensée me remplit encore d'une admiration mélangée d'effroi. Nous causâmes d'abord théologie, en quoi nous ne fûmes pas d'accord; puis arts, puis voyages, puis un peu de philosophie même, s'il m'en souvient bien. De temps à autre, madame, qui ne semblait

1. Assurément, vous savez parler le latin, monsieur ?
2. Quelque peu.
3. Vous savez l'anglais ?
4. Bien peu.
5. J'en suis fâché.
6. Pourvu que nous nous comprenions, cela suffit.

pas encore parfaitement rassurée, passait la tête par la porte entr'ouverte, ou entrait sous un prétexte quelconque; je ne lui en veux pas, et j'aime à croire, au contraire, que toute bonne femme, en un cas semblable, veillerait avec la même défiance sur son mari.

Après une demi-heure environ de cet exercice que mes forces n'auraient pu supporter plus longtemps, car déjà j'étais tout en nage, je pris la liberté de rappeler au pasteur le but de mon excursion et mon désir de voir les fameuses écluses. Il mit sa casquette, me tendit un cigare, et nous partîmes. Ce fut donc au clair de la lune et dans une demi-obscurité, qui, en voilant les détails, donnait à la masse quelque chose de plus imposant et je ne sais quoi de mystérieusement solennel, que je contemplai ce chef-d'œuvre de l'architecture hydraulique, — qui est en Hollande l'architecture nationale.

Autrefois le vieux Rhin se perdait misérablement dans les sables : on l'a resserré en un canal étroit pour le porter jusqu'à la mer. Ce canal est traversé par trois écluses gigantesques, où de solides armatures de cuivre relient les blocs de pierre soutenus et fortifiés par les formidables poutres qui font la base de ces forteresses. Voici la première : elle a six arches, des poutres inexpugnables, et elle obéit docilement au mécanisme qui la met en jeu. La seconde et la troisième lui succèdent à quelque distance. Ces écluses remplissent un double rôle : elles peuvent, aux jours d'inondation, déverser le trop-plein de la Hollande dans la mer, et pendant les grandes marées, quand celle-ci menace de tout envahir, elles s'opposent à sa marche et lui barrent le chemin. Dans les circonstances périlleuses, on mêle à propos la douceur à la force pour combattre les flots, et l'on achète le salut par quelques concessions. Si la tempête mugit à tout briser et qu'il faille aux vagues un semblant de pâture, les Hollandais agissent comme ces sages monarques qui, dans les révolutions, vont au devant des réformes et octroient quelque chose au peuple au lieu de se faire briser par lui en voulant le heurter de front. Ils ouvrent les portes de l'écluse la plus rapprochée du bord : les flots passent tumultueux et courent en avant; mais là, lorsque déjà leur fougue s'est ralentie, ils rencontrent la deuxième, qui les broie en une poussière impuisssante. Les écluses de Katwyk sont le rempart de la Hollande. Il y aurait bien autre chose à en dire, si j'étais apte à traiter un pareil sujet, mais je n'ose m'y hasarder, de peur de commettre quelque hérésie qui ferait sourire un ingénieur des ponts et chaussées, — et peut-être est-ce fait déjà.

La Hollande se trouve, par rapport à la mer, comme on l'a dit, dans la situation d'une ville perpétuellement en état de siège. Ce pays, qui, suivant l'expression d'un poète anglais, est à fond de cale de l'univers, et que le duc d'Albe, qui avait ses raisons pour ne pas l'aimer, accusait d'être le plus près

possible de l'enfer, ne subsiste qu'à la condition de se défendre sans cesse contre un ennemi toujours aux aguets, et de se reconquérir toutes les fois qu'il s'est laissé vaincre ou surprendre. Les fleuves mêmes, qui le traversent, et qui coulent, pour ainsi dire, sur sa tête, lui sont une menace et un péril éternels : le Rhin, la Meuse et l'Escaut l'ont souvent recouvert d'inondations désastreuses, parmi lesquelles celle de 1855 conservera une place à part. A peine si les vestiges de cet effroyable déluge, qui a recommencé en 1861 dans de moindres proportions, sont aujourd'hui complètement effacés. Mais les dangers des fleuves ne sont presque rien à côté de ceux de la mer, et elle serait longue à dresser la liste funèbre des ravages accomplis par celle-ci, en guise de représailles, sur ce sol qu'on lui a ravi et qu'elle tentera éternellement de reprendre. Il est certain que la forme de la Hollande a été, non seulement circonscrite, mais profondément modifiée par l'action de la mer. En 1277, trente-trois villages étaient engloutis d'un coup, et n'ont plus reparu. En 1421, trente-cinq autres périssaient sans retour. Les sinistres chroniques de ce genre abondent dans son histoire. Ici, il y avait jadis une ville populeuse, maintenant c'est un golfe; là l'Océan a séparé une portion de terre du continent et en a fait une île. Amsterdam a tremblé bien des fois. A Katwyk même, la mer avait rongé quatre-vingts maisons en quinze ans, et elle recouvre aujourd'hui les fondations d'une forteresse élevée par les Romains à l'embouchure du Rhin, et qu'elle a balayée par ses empiétements progressifs. Mais le plus curieux et le plus significatif témoignage de ces invasions de la mer, c'est la formation, dans le courant du XIII[e] siècle, du vaste golfe du Zuiderzée, par l'anéantissement de toute une région.

« C'est un pays qui tire cinquante pieds d'eau, s'écrie le poète anglais Butler, dans une invective assez bourrue. Les hommes y errent comme dans la prison de la nature, et dès que la mer se soulève et envahit une province, elle la change en lac. Les habitants sont toujours à la pompe. Ils vivent comme s'ils étaient échoués, et quand ils meurent, on les jette par-dessus le bord. Entassés dans leurs bateaux, comme des essaims de rats, ils ne subsistent qu'en grignotant la substance des nations où ils se transportent. Enfin c'est une contrée qui est à l'ancre et amarrée; on n'y est point à terre, on y est à bord. »

Voilà de la plaisanterie anglaise, sentant le spleen. J'en suis fâché pour Butler; mais là où il n'a vu qu'un sujet de ricanements et de brutales boutades, un homme de sens doit voir un grand sujet d'admiration.

Si la Hollande cessait une minute de se tenir sur la défensive, elle serait perdue. Pour se garer, elle élève des digues, elle dresse partout des barrières artificielles, elle renforce les barrières naturelles en semant dans les dunes une

espèce particulière de roseaux, qui, par leurs racines, relient en un bloc solide cette masse mouvante de sables ; en soutenant par des maçonneries, des remparts en cailloutages ou en poutres entrecroisées, les côtes affaiblies et minées par l'action des flots; enfin elle complète par des écluses, comme celles de Katwyk, ce savant système de défense contre les eaux.

Quand j'eus bien regardé sous toutes ses faces le chef-d'œuvre de l'ingénieur Bruerungs, nous nous en revînmes. Il s'agissait maintenant de retourner à Leyde, perspective peu rassurante. Une nouvelle promenade pédestre de deux lieues ne souriait nullement au touriste harassé de fatigue, et d'autre part je ne pouvais guère songer à coucher à Katwyk, qui a toute la mine de ne point



Amsterdam. (P. 18).

posséder d'auberge. Je demandai donc à mon guide où je pourrais me procurer un *vehiculum;* il réfléchit longtemps sur ce mot qui l'intriguait, et finit par me répondre en m'offrant un *currum* ([1]) en échange du *vehiculum* qu'il n'osait me promettre. J'acceptai l'échange, comme on peut croire, et cinq minutes après, deux paysans, mandés par sa femme pour conférer sur cette grave affaire, entraient dans le salon la pipe à la bouche, la casquette verrouillée sur la tête, en distribuant au pasteur de grosses et cordiales poignées de mains. La conversation s'engagea entre le prédicant et ses paroissiens. Mon ignorance me forçait de rester neutre dans une discussion où mes intérêts

1. Char, chariot.

étaient débattus. Le prédicant exposa la situation. L'un des paroissiens, celui que sa mine révélait pour le plus important des deux, ôta de ses lèvres sa pipe éteinte, dont il savourait le jus en silence, lança dans la cheminée un jet circulaire de salive noirâtre, qui me parut accuser la présence subsidiaire d'une chique, répondit quelques mots et ressaisit sa pipe.

— *Hi quidem habent currum*, fit le pasteur, *sed non habent equos* (1).

Je ne pus m'empêcher de rire, malgré ma vive contrariété. Mais à ce rire incongru, celui qui avait déjà parlé lança un nouveau jet de salive plus copieux que le premier, et, d'un air majestueusement indigné, reprit la parole, tandis que son compagnon appuyait chacune de ses phrases d'un geste et d'un signe de tête. De tous les types populaires que j'ai eu l'occasion d'étudier en Hollande, ces deux personnages étaient bien les plus désopilants. Le pasteur m'apprit qu'ils s'offraient à me tenir lieu de chevaux absents, en me traînant jusqu'à Leyde dans une charrette à bras; mais je n'osai accepter cette proposition héroïque, malgré l'instance des braves gens, qui assuraient qu'à deux ils m'enlèveraient comme une plume, et, après avoir pris congé de mon excellent hôte, je me remis stoïquement en route.

Jusqu'à Katwyk sur le Rhin, tout alla bien : on n'eût pu s'égarer.

Mais là il me fut impossible de retrouver les sentiers que j'avais pris en venant. Il fallut frapper aux vitres à travers lesquelles j'apercevais de la lumière, et demander Leyden à une demi-douzaine d'habitants, qui avaient grand'peine à me comprendre, quoique je m'étudiasse à prononcer ce nom dans le plus pur accent hollandais. Tous me répondirent par des explications détaillées que j'écoutai patiemment, sans rien y entendre; seulement je remarquai dans quelle direction ils étendaient le doigt, et j'en conclus, avec sagacité, que c'était par là que je devais me mettre en route.

Après avoir marché une demi-heure encore, je commençai à m'étonner de ne pas mieux reconnaître le chemin que j'avais suivi quelques heures auparavant. Celui-là était plus étroit et plus nu. Bientôt je distinguai, dans l'ombre, le Rhin, qui coulait sur ma droite : il était donc évident que je ne revenais pas par le même chemin, car j'aurais dû l'avoir à ma gauche. L'angoisse me prit, puis je réfléchis aussitôt qu'il existait probablement plusieurs voies de communication de Leyde à Katwyk, et qu'on m'avait sans doute indiqué la plus courte. Au moment où je me rassurais par cette réflexion, j'arrivai à un endroit où la route se divisait en trois embranchements, qui me donnèrent fort à penser sur le péril des chemins de traverse pour les étrangers. Après avoir attendu quelque temps qu'un passant vînt à mon aide, je pris au hasard un des embranchements. On entendait, dans les marais voisins, le coassement

1. Ils ont bien un chariot, mais ils n'ont pas de chevaux.

mystérieux des grenouilles. De temps à autre, le Rhin reparaissait, coulant doucement dans l'ombre avec une sorte de petit clapotement lugubre. La lune curieuse semblait me regarder d'un air moqueur. Enfin un bruit de voix lointaines arriva jusqu'à mon oreille. J'appelai, comme un naufragé échoué en pleine mer, et en même temps je courus à travers champs dans la direction des voix. C'étaient trois paysans qui revenaient de leurs travaux, et qui, d'abord effarouchés de ma brusque apparition, finirent cependant par comprendre ma demande, et par étendre la main dans une direction nouvelle où je m'élançai aussitôt. Un quart d'heure après, j'avais perdu toute trace de route : il ne restait plus devant mes yeux que des sentiers à peine visibles, s'allongeant le long des haies et des fossés. Un véritable désespoir s'empara de moi. Je songeai à retourner en arrière jusqu'à Katwyk sur le Rhin, mais il m'eût été impossible de me retrouver. Je m'assis sur un talus, bien résolu à passer la nuit là, plutôt que de battre les champs jusqu'à l'aurore. Un froid brouillard me pénétrait jusqu'aux os. La lune, qui me suivait depuis Katwyk, s'était arrêtée avec moi, et me regardait en face avec plus d'impertinence que jamais. Combien de temps restai-je ainsi ? Je n'en sais rien. Ce que je sais bien, c'est que, si ce ne fut une heure, ce fut du moins un moment qui me dura une heure. Ce que je sais aussi, c'est que tout à coup, sans qu'aucun bruit me l'eût annoncé, et comme s'il fût sorti de terre, un vieillard passa devant moi. Je me redressai, à la façon de ces diables qu'un ressort fait partir du fond d'une boîte. L'homme eut peur, il voulut fuir ; je le prévins :

— *Leyden, Leyden, mynheer,* criai-je. Et il faut croire que ma voix avait des inflexions bien navrantes, car l'homme sembla pris de compassion. Il poussa un *oh !* qui était tout un poème, en m'examinant avec intérêt, et, me prenant par la main, me fit revenir sur mes pas Je le suivis longtemps ainsi par les détours les plus compliqués, heureux et honteux à la fois de tant d'obligeance. J'essayais de m'y opposer par des observations timides, auxquelles le brave homme ne répondait que par des *oh !* de plus en plus accentués, en jetant sur moi des regards de commisération profonde. Enfin nous arrivâmes à un pont jeté sur un canal, qui rejoignait une route plus large et mieux entretenue. Là, mon guide me lâcha la main, fit un mouvement brusque, tira de sa poche un couteau qu'il ouvrit, et tandis que je le contemplai d'un regard stupéfait, où peut-être même se mêlait quelque vague frayeur, il s'accroupit et se mit à dessiner sur le sol un dessin bizarre. Il traça d'abord une ligne droite, puis une ligne perpendiculaire à gauche, en levant trois doigts, puis une autre ligne oblique, en levant un doigt ; après quoi, il frappa sur le garde-fou du pont, et recommença une série de lignes nouvelles.

Je compris que je devais d'abord marcher devant moi, prendre ensuite la

troisième route à gauche, puis la première oblique, jusqu'à ce que je rencontrasse un pont, et à partir de ce pont, continuer suivant l'itinéraire tracé par le couteau. Je tirai de mon portefeuille un morceau de papier blanc, copiai soigneusement au crayon, à la clarté de la lune qui me regardait toujours, la figure inscrite sur le sol, et, l'esprit soulagé, pris congé de mon cicerone avec un grand merci. J'avais à peine fait quelques pas que je m'aperçus qu'il courait après moi. Je l'avoue à ma honte, il me vint à l'esprit qu'il allait me demander la gratification que je n'avais osé lui offrir, car avec sa redingote et son chapeau noirs il avait tout à fait la mine de quelque bourgmestre ou de quelque magister de village. Mais je me trompais, grâce à Dieu, car dès qu'il m'eut rejoint, il me saisit les deux mains dans les siennes, et, les secouant avec force, se mit à répéter d'une voix attendrie :

— *Frensch !...* (1) *Frensch !... Oh !... Frensch !...*

Je vis bien qu'il brûlait d'envie de m'embrasser. Une fausse honte me retint, et je me contentai de secouer ses deux bonnes mains à mon tour, en répétant sur un ton approprié à la circonstance :

— *Ia, ia, Frensch, Nederlandsch...* (2) *Frensch !*

Puis il partit en m'envoyant des baisers.

Ce vieillard était sans doute quelque contemporain du roi Louis.

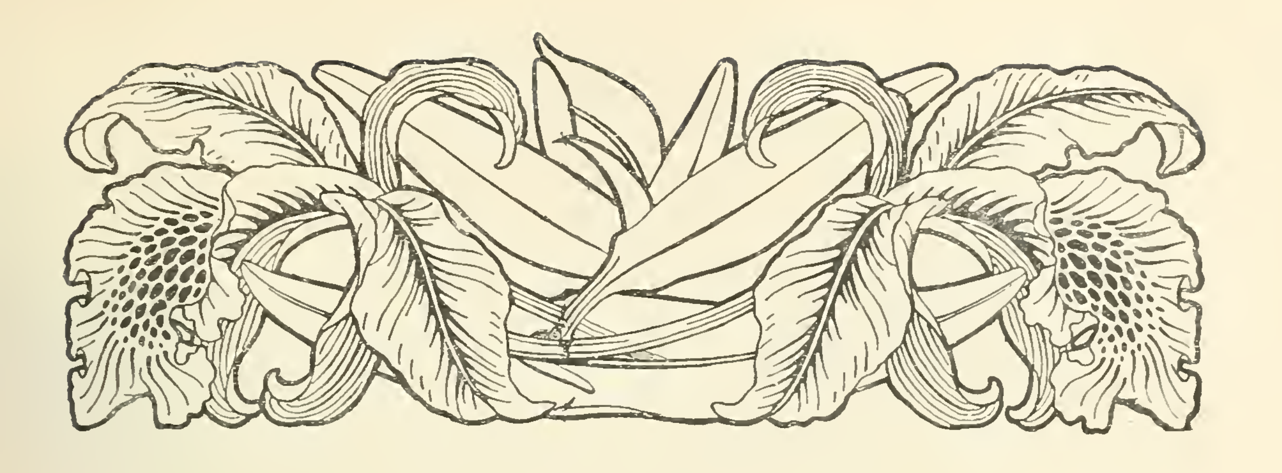
Enfin, que vous dirai-je ? je suivis les routes indiquées, je rencontrai le pont, ensuite je m'égarai encore. Ces angoisses et ces courses durèrent quatre grandes heures, grâce aux chemins de traverse qu'on m'avait fait prendre. J'étais exténué, j'avais les pieds en sang ; le brouillard glaçait la sueur sur mon corps ; je rêvais, en marchant, à moitié endormi, et la lune curieuse me regardait toujours. Parmi les rares passants que j'interrogeais, les uns ne comprenaient pas, à cause de ma prononciation française, le nom de la ville que je leur demandais ; les autres me répondaient en me traitant de mylord, soit par naïveté, soit par une plaisanterie bien fade, mais suffisante, après tout, pour des riverains de la mer du Nord. Enfin, à cinq minutes de la ville, encore cachée dans le brouillard et la nuit, je rencontrai une bonne âme qui voulut absolument me conduire jusque-là, et qui, au moment où je la remerciais avec effusion, me tendit la main, en disant :

— *Florin, mynheer, si vô plaît.*

Il était près de deux heures du matin quand je rentrai à mon auberge, jurant bien, mais un peu tard, de ne plus m'embarquer sans guide ou sans dictionnaire dans les villages hollandais.

Victor Fournel.

1. France. — 2. Hollande.



SOUVENIRS D'UN DOMPTEUR.



J'AVAIS obtenu de grands succès : il fallait bien dès lors, par la logique des choses, que j'eusse un déboire ou tout au moins que je passasse par une crise. Cela ne manqua pas. Une nuit, j'étais à Avignon et, ma journée bien remplie, je dormais consciencieusement dans ma voiture, quand un bruit formidable me fit sursauter. Il montait dans l'air des beuglements de douleur auxquels se mêlaient des grognements furieux. Une bataille invisible se livrait, je ne savais où. Les parois craquaient. Des coups terribles faisaient crier les planchers et les plafonds. Je me vêtis à la hâte, je me précipitai, et, à la lueur faible d'une bougie, je surpris mon ours noir s'acharnant sur mon bison. Le bison est fort ; mais il donne prise à l'ennemi par sa structure accidentée, et l'ours profitait de la proie saisissable qu'il avait à sa portée. Il avait démoli ses grilles, s'était jeté sur son camarade, l'avait enserré et de ses crocs longs et droits, sans pitié, sans arrêt, soupait effroyablement de sa bosse. Le danger était pressant. Dans la lutte, il se pouvait qu'une issue s'ouvrît, qu'une fuite eût lieu, et qu'il se produisît des catastrophes. Je me jetai entre les combattants, j'attrapai l'un par le cou, je repoussai l'autre dans son compartiment et la paix fut rétablie. Le lendemain tout était comme la veille, sauf ceci, que mon pauvre taureau sauvage était devenu droit comme un taureau quelconque. La bosse était enlevée — et digérée.

Je me rendis à Rome où une nouvelle émotion m'attendait. Mon établissement était constamment plein. Je partageais naturellement mon temps entre l'administration et le spectacle. Une après-dînée, j'étais assis, à l'entrée, au comptoir, à côté de ma femme. La représentation allait commencer et la salle débordait, quand un cri déchirant me fit tressaillir. Et, après ce cri, d'autres cris poussés par des centaines de voix que couvraient des rugis-

sements furieux. « *Aiuto ! Aiuto !* » Je sautai dans l'intérieur. Le public était terrifié. Des femmes s'étaient évanouies. Tous les yeux s'étaient tournés vers une des cages. Je regardai. C'était épouvantable. Un homme, un pauvre diable que j'employais, Venturelli, m'apparut soulevé de terre, retenu par les griffes de quatre lions, dont l'un, tranquillement, lui mangeait un bras ; la chair se détachait horriblement sous la dent du fauve et le sang jaillissait partout. Je ne vis que cela. Cet homme en blouse bleue, suspendu, dévoré à travers des barreaux, quelle vision ! Je courus ; en une seconde, j'eus réfléchi que faire le tour des loges, entrer par la porte ordinaire, c'était un retard irréparable, et j'eus cette folie de soulever la grille du côté des spectateurs, de la soulever tout juste pour y glisser mon corps en rampant. Comment fis-je? Comment ne fus-je pas happé, déchiqueté? Je ne sais. Mais, tout à coup, dans ce festin sauvage, je me dressai, sans armes, sans bâton, sans cravache, n'ayant que mes poings. Et je frappai et je commandai. Et les lions reculèrent, lâchant la proie qui tomba inanimée. Je crus mort le pauvre garçon. Je sortis vite dans un concert d'acclamations. « Evviva! Evviva! » Et le malheureux fut emporté, conduit à l'hôpital de la Consolazione. Il guérit de ses blessures.

Depuis, je l'interrogeai :

— Comment vous y êtes-vous pris, farceur ?

— Eh ! Je suis votre élève, monsieur. Je m'y connais. Comme je passais devant ces messieurs — il avait de la politesse pour les lions — je voulus les flatter. Il y en avait trois qui dormaient, un qui ne dormait pas ; celui qui ne dormait pas n'a pas compris ma délicatesse. Il a réveillé ses camarades, m'a empoigné, et, sans vous, je leur aurais certainement servi de bifteck.

Le brave homme avait les yeux mouillés. Il m'embrassa. Le roi, averti, m'avait décoré.

C'est en France, à Rochefort, que je reçus ma première blessure. Un lion de méchante humeur me résistait, grognant sourdement, et ma cravache s'était levée sur sa croupe ; il s'élança, et ses crocs blancs apparurent sous ses narines plissées. J'échappai à la morsure. Mais je n'échappai point à sa lourde patte qui s'abattit sur ma cuisse, et me griffa gentiment. Bah ! qu'était-ce ? Je le corrigeai. Il ne recommença plus. Il est vrai que, ce soir-là, nous nous trouvions dans des conditions inusitées. Le gaz manquait, nous l'avions remplacé par des bougies, et l'on s'imagine facilement que le moindre changement dans les habitudes suffit à irriter les fauves. On allume régulièrement des fusées, par exemple ; qu'une fois, la fusée ne s'épanouisse pas en gerbes de feu, à la minute voulue, ils se fâchent, bondissent, rugissent. Ils aiment l'exactitude.

Ils ont aussi des fantaisies. Après une nouvelle station à Bordeaux, un bref séjour à Cognac, je m'étais arrêté à Niort. Un de mes singes étant mort, j'en fis tanner la peau, et, je ne sais en quelle insignifiante circonstance, un de mes hommes la promenait tout en s'acquittant de son service, quand un lion, en train de se repaître, sursauta, lâcha la chair rouge, se dressa menaçant. La peau du singe attirait son regard et surexcitait sa fureur. Avait-il quelque espoir d'une proie? Je ne sais. Toujours est-il que, cette remarque faite, la peau du singe nous servit souvent. Soupçonnait-on, au moment de l'entrée en cage, des velléités de rébellion, on la tenait en réserve, et quand la rage de mon adversaire était au comble, un employé agitait tout à coup le talisman précieux. Aussitôt, sans transition, sans que ce fût compréhensible, j'étais abandonné pour cette flasque dépouille. Et c'est ainsi que, plus d'une fois, je fus sauvé d'un danger sérieux par un singe mort.

A Lyon, je reçus d'Afrique un lion superbe, tout récemment capturé, encore sauvage et redoutablement dangereux. Enfermé dans une cage solide, mon futur pensionnaire voyageait dans un wagon spécial, sur lequel ses noms et qualités étaient inscrits ; désigné de cette façon, il semblait inoffensif. Qui s'en approcherait, malgré la défense formelle, qui se hasarderait à le toucher? Hélas! il se trouva un malheureux, un imprudent, un fou, qui ne craignit pas de risquer sa vie pour une fanfaronnade. Comme le train qui portait le terrible carnassier était garé dans une des annexes de Vaise, ce pauvre diable trouva drôle d'offrir, à travers les grilles, un morceau de pain à la bête ensommeillée, et, l'animal ne daignant pas accepter sa politesse, il eut la fantaisie de lui poser la main sur la tête. Alors ce fut bref comme un éclair, son bras fut saisi, tiré, déchiqueté, broyé. Les crocs s'y enfoncèrent, faisant de cette pâture humaine comme un chien d'un os de poulet. Des cris épouvantés partirent, les employés accoururent avec des fourches et des barres de fer. A quoi bon? Il était trop tard. Le monstre, heureux et tranquille, se pourléchait, la gueule pleine de sang, devant le membre arraché, tandis que Vicart se tordait en des souffrances horribles, et expiait dans une effroyable agonie son caprice insensé.

Le lendemain même, je donnais une soirée au bénéfice de sa veuve et de son petit enfant, et j'entrais chez le lion révolté, que je châtiais et que je forçais à m'obéir. Ce fut toujours mon système de ne reculer devant rien.

Quelques semaines s'écoulèrent très brillantes, et, sollicité par Marseille, je frétai un train qui ne comptait pas moins de quarante wagons. La gare, qui décidément m'était fatale, me vit aux prises avec un éléphant. Le colosse ne voulait pas partir, n'ayant aucune vocation pour les voyages. Il fit des difficultés inouïes pour gagner son *sleeping-car*. Ce fut entre nous une vraie

bataille. Plus je le gourmais, plus il regimbait. Je me trouvai dans l'obligation d'employer la ruse. Sans qu'il s'en doutât, il eut les jambes prises dans de fortes cordes, et de l'autre côté de la voie, une équipe tout entière — près de cent hommes — tira, avec des « Oh! Hisse! » ce colis de mauvaise humeur. Il était temps. Le sifflet donnait son avertissement strident, et je n'eus que le temps de sauter dans la voiture du P.-L.-M...

Je ne pouvais me résoudre à la retraite. J'étais attaché à ma tâche. Quant à prendre des vacances, c'était bénévolement me condamner à des pertes considérables. Mes bêtes, outre qu'elles coûtent les yeux de la tête, ont un bel appétit, et, dame! elles dévorent aussi bien les jours où elles n'ont pas de représentation. Le moindre lion adulte, payé cinq mille francs, mange quotidiennement pour neuf ou dix francs de viande. Un tigre ordinaire, payé le même prix, — et j'en payai une paire jusqu'à trente mille francs, — mange pour la même somme. L'éléphant, dont l'achat est fort lourd, comme sa personne, est un peu plus sobre, mais à peine. Les panthères, les jaguars, les ours, les hyènes, les chats sauvages, les loups sont plus discrets ; mais leur discrétion vaut encore son poids d'or. Il n'est guère que le serpent qui soit raisonnable, puisqu'il se contente d'un repas tous les six mois.

Or, je possédais, tout compris : hyènes, ours bruns et blancs, chacals, loups, lions, tigres royaux, panthères, singes, gorilles, orangs-outangs, chimpanzés, paresseux ou wistitis, léopards, éléphants, chevaux, chiens, chèvres, perroquets et serpents boas ou pythons, de cent vingt à cent cinquante pensionnaires, qui détestaient jeûner. Vous conviendrez que je ne trouvais nul avantage à faire relâche. Chaque journée s'évaluait à deux cent cinquante ou trois cents francs, et encore il n'y a pas de dessert. Calculez, d'après ces données qui n'ont rien d'exagéré, le déficit d'un mois de chômage. Et, vous le reconnaîtrez, j'avais d'excellentes raisons pour ne point céder aux avis cordiaux que m'offraient mes amis — et même mes concurrents.

C'est pourquoi j'y résistai. Je parcourus les divers quartiers de Paris, passant du Trône à Montparnasse, de Montmartre à Saint-Cloud, toujours sur pied, toujours actif, et, je dois le dire, la foule me suivait fidèlement. Mais j'avais acquis une propriété à Asnières, et il était décidé qu'après ma représentation de Neuilly, nous partirions, dans mon coupé, pour en faire les honneurs à quelques intimes. Il faisait une chaleur étouffante. Quand j'entrai dans la ménagerie, je remarquai une certaine effervescence. Mais ce n'était pas rare, et je ne m'en inquiétai pas. Je saurais bien, à l'heure voulue, rétablir le calme normal et réglementaire. L'après-midi fut charmante et pleine de rires. C'était un plaisir inédit qui se préparait : cette prise de

possession d'un intérieur si péniblement conquis ressemblait à une apothéose. J'étais donc arrivé, moi parti de si peu, au rêve caressé. J'étais mon propre seigneur. J'allais cesser d'être un nomade, avoir mon chez moi, bien organisé, bien confortable. C'était une fête, et j'avais hâte que la soirée fût passée.



L'entrée dans la cage fut la même que toujours.

Après tout, ce ne serait pas long. Une séance, cela dure un peu moins d'une heure. Je serais rentré avant minuit assurément...

L'entrée dans la cage fut la même que toujours. J'introduisis le premier lion, le second, le troisième, le quatrième, successivement, puis les deux ours

blancs. Cette petite réunion de famille n'avait amené aucun incident. Une à une, chaque bête était sortie, avait été réintégrée dans son cabinet particulier, et je restai en tête à tête avec Sultan tout seul. C'est un bel Africain à noire crinière, qui avait alors dix-huit ans, l'âge où, dans son monde, on est en pleine vigueur. Il n'était pas d'humeur douce, généralement. Ses yeux lançaient des menaces enflammées. Ce soir-là, il semblait plus terrible que jamais. Je m'en aperçus tout de suite. Toutefois, ce n'était pas pour me décourager. Je lui fis, comme d'ordinaire, présenter la barrière. Il s'accula dans un coin, refusant de sauter. J'agitai ma cravache. Il gronda. Je le pressai davantage. Il gronda plus fort, montrant ses crocs, fouettant l'air de sa longue queue. Et, justement, j'étais passablement gêné par un reste de rhumatisme. Ma jambe gauche me faisait souffrir. Que faire? Me retirer devant lui, donner le spectacle d'une reculade, me sauver devant un danger? Ce serait mal me connaître que de supposer que je m'arrêtai un instant à cette pensée. Lutter, à la bonne heure. Je luttai. Je fis un pas en avant. Et, tout à coup, une douleur lancinante me surprit, força mon genou à se ployer et je tombai. Ah! je ne doutai pas que je ne fusse perdu. Le dompteur à terre, c'est le dompteur vaincu. D'un bond, Sultan fut sur moi, posant sur mon crâne une lourde patte armée, me labourant les chairs, me balafrant, me déchirant, m'ensanglantant. De toutes parts, des cris montaient, cris de femmes épouvantées, cris d'hommes qui appelaient au secours. Seul peut-être, je ne criais pas. Je sentais la nécessité d'être calme, de ne pas risquer une fausse manœuvre. La moindre faute, et c'était fini. Je saisis à la gorge l'animal haletant de fureur et dont la gueule s'ouvrait. Et, réunissant toutes mes forces, je lui tordis la peau à l'étouffer. Il s'arrêta dans son mouvement. Ses muscles se détendirent. Et, tout à coup il détourna brusquement la tête. Que s'était-il passé? Un de mes employés, le brave et vigilant Manetti, était accouru avec son fils; l'un s'était glissé sous la grille relevée, l'autre avait pénétré par la petite porte et avec une barre de fer rougie houspillait le ventre du monstre. Je me relevai à demi, m'arc-boutant sur mes jambes, et je parvins à me trouver debout. Debout! C'était le salut. Dès lors, je redevenais le maître, et je pouvais commander. Je marchai sur le rebelle, et, d'un geste, le forçai à regagner sa niche. Ah! dame, le moment avait été dur à passer. Cette minute-là compte dans ma vie. Mais, vous voyez, avec un peu de sang-froid, on se tire de tout. Je vous affirme même que, sur l'heure, j'eusse volontiers recommencé mon exercice. J'avais besoin d'avoir mon tour. J'eusse corrigé le récalcitrant de main d'ouvrier. Mais le public protestait. J'étais assailli par des: « Assez! Assez! » Mon beau-père, les Manetti me tiraient par les bras. J'eus la désolation de céder, de partir, tandis que grondaient

les applaudissements. L'unique concession qui me fut accordée, ce fut celle de saluer les spectateurs que j'avais tant émus, sans le vouloir, et qui m'appelaient avec frénésie. J'avoue que mon costume était négligé. Une manche en lambeaux, les revers arrachés, le collet disloqué, du sable plein les basques et du sang partout, ce n'est pas une tenue très correcte pour se montrer aux foules. Ma foi, tant pis! Je me montrai, je fus acclamé!

Et je fus livré aux médecins. On fit tout de suite le compte de mes blessures. J'en avais dix-sept. « Ce n'est rien! » dit un des assistants. Si ce n'est rien! qu'est-ce qu'il lui fallait? La consultation terminée, je regagnai, en compagnie de ma femme, toute pâle, mon coupé, et nous partîmes pour mon joli domaine, que je ne prévoyais pas étrenner de cette façon. Vous supposez bien que l'on négligea le souper, et que je fus tout droit dirigé vers mon lit, tendu de peluche.

— Eh bien! reprit un des insupportables et acharnés conseillers, avais-je tort ?

J'eus envie de le mettre à la porte.

— Rassurez-vous, lui dis-je en me contenant. Je ne suis pas mort, et, aussitôt guéri, j'aurai ma revanche.

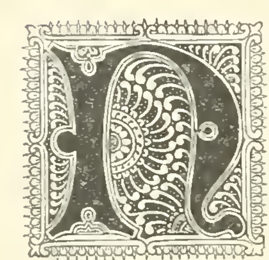
Quoi que j'aie pu dire, au lendemain de cette émotion, je n'en menais pas large. J'étais brûlé par une fièvre intense. Les médecins, et, en particulier, mon ami le docteur Neubauer, n'étaient pas rassurés. J'ai su depuis que le bruit avait couru, dans le public et même dans les journaux, que j'étais à la dernière extrémité. La vérité, c'est que je passai plusieurs nuits difficiles et que je souffrais horriblement. On n'est pas lacéré impunément sur toutes les coutures. J'avais les bras déchirés, les épaules meurtries, la gorge ouverte. C'était la gorge surtout qui m'était douloureuse. De plus, j'éprouvais un ennui profond de ne voir personne. On m'avait consigné. Je dus rester trois semaines alité.

Bidel.





SOUVENIRS D'UN ROMANCIER BRETON.



ous sommes entrés dans le mois de juin, le plus splendide de l'année. Je ne m'étonne pas d'entendre, lorsque je me réveille, les oiseaux chanter si joyeusement autour de ma fenêtre ; il faut habiter comme eux et moi le dernier étage pour savoir jusqu'à quel point le matin est gai sous les toits! C'est là que le soleil envoie ses premiers rayons, que la brise arrive avec la senteur des jardins et des bois, là qu'un papillon égaré s'aventure parfois à travers les fleurs de la mansarde, et que les refrains de l'ouvrière diligente saluent le lever du jour. Les étages inférieurs sont encore plongés dans le sommeil, le silence et l'ombre, qu'ici règnent déjà le travail, la lumière et les chants!

Quelle vie autour de moi! Voilà l'hirondelle qui revient de la provision, le bec plein d'insectes pour ses petits; les moineaux secouent leurs ailes humides de rosée en se poursuivant dans les rayons de soleil ; mes voisins entr'ouvrent leurs fenêtres. Heure charmante du réveil où tout se reprend à la sensation et au mouvement, où la première lueur frappe la création comme pour la faire revivre. Telle la baguette magique frappait le palais de la Belle au bois dormant! Il y a un moment de repos pour toutes les angoisses ; les souffrances du malade s'apaisent, et un souffle d'espoir se glisse dans les cœurs abattus. Mais ce n'est, hélas! qu'un court répit! tout reprendra bientôt sa marche! la grande machine humaine va se remettre en mouvement avec ses longs efforts et ses sourds gémissements ; elle va renouveler les ruines.

Le calme de cette première heure me rappelle celui des premières années. Alors aussi, le soleil brille gaiement, la brise parfume l'air; toutes les illusions, ces oiseaux du matin de la vie, gazouillent autour de nous! Pourquoi s'envolent-elles plus tard? D'où vient cette tristesse et cette solitude qui nous envahissent insensiblement? La marche semble la même pour l'individu et

pour les sociétés : on part d'un bonheur facile, d'enchantements naïfs, pour arriver aux désillusions et aux amertumes! La route commencée parmi les aubépines et les primevères aboutit rapidement aux déserts ou aux précipices! Pourquoi tant de confiance d'abord, puis tant de déceptions? Oh! suites lamentables de la faute de notre premier père!

J'ai interrompu mes réflexions pour ranger ma mansarde. Je hais l'aspect du désordre, parce qu'il constate ou le mépris pour les détails, ou l'inaptitude à la vie intérieure. Classer les objets au milieu desquels nous devons vivre, c'est établir entre eux et nous des liens d'appropriation et de convenance ; c'est préparer les habitudes sans lesquelles l'homme tend à l'état sauvage.

Je me défie de l'esprit et de la moralité des gens à qui le désordre ne coûte aucun souci, qui vivent à l'aise dans les « écuries d'Augias. » Notre entourage reflète toujours plus ou moins notre nature intérieure. L'âme ressemble à ces lampes voilées qui, malgré tout, jettent au dehors une lueur adoucie. Si les goûts ne trahissaient point le caractère, ce ne seraient plus des goûts, mais des instincts.

En rangeant tout dans ma mansarde, mes yeux se sont arrêtés sur l'almanach de cabinet suspendu à ma cheminée. Je voulais m'assurer de la date, j'ai lu ces mots écrits en grosses lettres : *Fête-Dieu !*

C'est aujourd'hui! rien ne le rappelle dans notre grande cité où la religion n'a plus de solennités publiques ; mais c'est bien l'époque si heureusement choisie par la sainte Eglise. « La fête du Créateur, dit Chateaubriand, arrive au moment où la terre et le ciel déclarent sa puissance, où les bois et les champs fourmillent de générations nouvelles ; il n'y a pas une seule plante veuve dans les campagnes. »

Que de souvenirs ces mots viennent d'éveiller en moi! Je laisse là ce qui m'occupait; je viens m'accouder à la fenêtre, et, la tête appuyée sur mes deux mains, je retourne, en idée, vers la petite ville où s'est écoulée ma première enfance.

La *Fête-Dieu* était alors un des grands événements de ma vie! Pour mériter d'y prendre part, il fallait longtemps d'avance se montrer laborieux et soumis. Je me rappelle encore avec quels ravissements d'espérance je me levais ce jour-là! Une sainte allégresse était dans l'air. Les voisins, éveillés plus tôt que de coutume, tendaient, le long de la rue, des draps parsemés de bouquets ou des tapisseries à personnages. J'allais de l'une à l'autre, admirant, tour à tour, les scènes de sainteté du moyen âge, les compositions mythologiques de la renaissance, les batailles antiques arrangées à la Louis XIV, et les bergeries de Mme de Pompadour. Tout ce monde de fantômes semblait sortir de la

poussière du passé pour venir assister, immobile et silencieux, à la sainte cérémonie. Je regardais, avec des alternatives d'effroi et d'émerveillement, ces terribles guerriers aux cimeterres toujours levés, ces chasseresses lançant une flèche qui ne partait jamais, et ces gardeurs de moutons en culottes de satin, toujours occupés à jouer de la flûte. Parfois, lorsque le vent courait derrière ces tableaux mobiles, il me semblait que les personnages s'agitaient, et je m'attendais à les voir se détacher de la muraille pour prendre leur rang dans le cortège! Mais ces impressions étaient vagues et fugitives. Ce qui dominait tout le reste était une joie expansive et cependant tempérée. Au milieu de ces draperies flottantes, de ces fleurs effeuillées, de cette gaieté qui s'exhalait de tout comme un parfum, on se sentait emporté malgré soi. Les bruits de la fête retentissaient dans le cœur en mille échos mélodieux. On était plus indulgent, plus dévoué, plus aimant! Dieu ne se manifestait point seulement au dehors, mais en nous-mêmes.

Et que d'autels improvisés! que de berceaux de fleurs! que d'arcs de triomphe en feuillage! quelle émulation entre les divers quartiers pour la construction de ces reposoirs où la procession devait faire halte! C'était à qui fournirait ce qu'il avait de plus rare, de plus beau.

J'y ai trouvé l'occasion de mon premier sacrifice!

Les guirlandes étaient à leurs places, les cierges allumés, le tabernacle orné de roses; mais il en manquait une qui pût lui servir de couronne! Tous les parterres du voisinage avaient été moissonnés. Seul, je possédais la fleur digne d'une telle place. Elle ornait le rosier donné par ma mère à mon jour de naissance. Je l'avais attendue depuis plusieurs mois, et nul autre bouton ne devait s'épanouir sur l'arbuste. Elle était là, à demi entr'ouverte, dans son nid de mousse, objet d'une longue espérance et d'un naïf orgueil! J'hésitai quelques instants! nul ne me l'avait demandée; je pouvais facilement éviter sa perte! Aucun reproche ne devait m'atteindre; mais il s'en élevait un sourdement en moi-même. Quand tous les autres s'étaient dépouillés, devais-je seul garder mon trésor? Fallait-il donc marchander à Dieu un des présents que je tenais de lui, comme tout le reste? A cette dernière pensée, je détachai la fleur de sa tige et j'allai la placer au sommet du tabernacle.

Pourquoi ce sacrifice, qui fut pour moi si difficile et si doux, m'a-t-il laissé un souvenir qui me fait sourire aujourd'hui? Est-il bien sûr que le prix de ce que l'on donne soit dans le don lui-même, plutôt que dans l'attention? Si le verre d'eau de l'Evangile doit être compté au pauvre, pourquoi la fleur ne serait-elle point comptée à l'enfant? Ne dédaignons point les humbles générosités du premier âge, ce sont elles qui accoutument l'âme à l'abnégation et à la sympathie. Cette rose mousseuse, je l'ai gardée longtemps comme un saint

talisman; j'aurais dû la garder toujours comme le souvenir de la première victoire remportée sur moi-même.

Depuis bien des années, je n'ai point revu les solennités de la Fête-Dieu ; mais y retrouverais-je mes heureuses sensations d'autrefois? Je me rappelle encore, quand la procession avait passé, ces promenades à travers les carrefours jonchés de fleurs et ombragés de rameaux verts! Enivré par les derniers parfums d'encens qui se mêlaient aux senteurs des seringas, des jasmins et des roses, je marchais sans toucher la terre; je souriais à tout; le monde entier était à mes yeux le paradis, et il me semblait que Dieu flottait dans l'air!

Du reste, cette sensation n'était point l'exaltation d'un moment; plus intense à certains jours, elle persistait néanmoins dans l'ordinaire de la vie. Bien des années se sont écoulées ainsi au milieu d'un épanouissement de cœur et d'une confiance qui empêchait la douleur, sinon de venir, du moins de rester. *Certain de ne pas être seul*, je reprenais bientôt courage, comme l'enfant qui se rassure parce qu'il entend, à côté de lui, la voix de sa mère. Pourquoi perdre cette assurance des premières années? N'est-il pas toujours aussi vrai que *Dieu est là?*

Etrange enchaînement de nos idées! Une date vient de me rappeler mon enfance, et voilà que tous mes souvenirs fleurissent autour de moi! Un des plus doux que je garde encore, c'est un exil volontaire à Kerneïs ([1]), dans le pays de Tréguier. Je n'y avais été conduit ni par ennui, ni par suite d'espérances déçues; j'y venais l'esprit libre, le cœur content, et sans autre but que de donner de l'espace à *la folle du logis.*

Cependant, comme une pareille intention, loyalement avouée, n'eût été crue de personne, je m'abstins d'en parler. Prétextant donc une subite passion de chasse, je partis muni de tout l'attirail meurtrier qui devait expliquer et justifier mon séjour à la Ferme des Nids.

Celle-ci était située dans l'arrondissement de Guingamp, à peu de distance de Bourbriac. Elle avait sans doute été habitée autrefois par un de ces gentilshommes-laboureurs qui conduisaient la charrue l'épée au côté, et siégeaient, en sabots, aux Etats de la province; mais le temps et l'abandon avaient ruiné le vieux manoir, de sorte que ses débris s'étaient insensiblement transformés en bâtiments d'exploitation. Il ne restait de l'édifice primitif qu'un seul pavillon, dont le toit fléchissant et les murs étançonnés accusaient l'état critique; il se composait de deux chambres tapissées de toiles d'araignée. C'était là que le nouveau propriétaire venait passer quelques jours chaque année pour recevoir ses fermages, chasser son gibier et surveiller ses plantations.

1. *La Ferme des Nids.*

Je l'avais plusieurs fois accompagné dans ces *campagnes* (comme il appelait ses séjours à Kerneïs), de sorte que je connaissais le pays et la famille du fermier. Cette famille se composait du chef de la maison, Antonn Gorou, travailleur infatigable quoique déjà sur l'âge; de sa femme Glauda, plus vieille que lui de quelques années; de leur fille Margaridd et d'un garçon appelé Cleménçz. Ce dernier habitait ordinairement Guingamp, où il étudiait pour la prêtrise; mais, lors de mon arrivée, il se trouvait, par hasard, à Kerneïs. Il y avait, en outre, à la ferme, un jeune idiot chargé de garder les moutons sur les landes. Antonn Gorou, qui l'avait recueilli un soir d'hiver, sur la route, presque nu et à demi mort de faim, n'avait pu en obtenir aucun renseignement sur ses parents, et lui-même ne se connaissait d'autre nom que le sobriquet méprisant de Lawik ([1]).

Tous les habitants de la ferme me firent bon accueil, et je fus bientôt établi dans le pavillon en ruines, que l'on appelait la chambre du maître. La vieille Glauda se chargea de mon ménage.

Après m'être ainsi assuré, selon la formule antique, *le feu et l'eau*, je songeai à prendre possession de ma solitude.

Placé sur le penchant de la vallée, Kerneïs était environné d'un labyrinthe de bosquets, de taillis et de haies vives, auquel il devait sans doute son nom de Ferme des Nids. C'était comme un enchaînement de clairières qui morcelait la vallée en mille retraites encadrées de feuillages, ayant chacune son coin de ciel, que teignait une nuée ou qu'éclairait une étoile. Cette disposition créait pour ainsi dire autant de petites solitudes dans la grande solitude. A dix pas de la ferme, on ne voyait déjà plus rien que les arbres, et l'on n'entendait que les oiseaux gazouillant sous les feuilles. C'était seulement lorsque l'on se dirigeait vers la montagne que l'horizon commençait à se découvrir et la vue à s'étendre. Mais, quoique moins restreinte, la perspective restait alors aussi sauvage. Au-dessous des landes tachetées de genêts fleuris, se déroulaient d'agrestes campagnes entrecoupées de bois et de pâtures. De loin en loin seulement, quelques légères fumées qui s'élevaient du milieu des arbres, quelques mugissements de vaches égarées dans les herbages, quelques champs de blés d'un vert plus ondoyant, décelaient la présence des hommes.

Ce fut dans ce riant désert que je donnai la volée à mes fantaisies. Je quittais la ferme dès le matin avec un livre que j'étais quelquefois plusieurs jours sans ouvrir, et je me lançais, au hasard, dans les sentiers ombreux. J'eus bientôt pris ainsi connaissance de tout mon domaine, et je m'occupai alors de faire un choix.

1. *Petite vermine.* C'est le surnom méchamment donné à la plupart des petits mendiants.

L'attrait de la nouveauté épuisé, il se trouva que toutes ces retraites me devenaient indifférentes, sauf une seule, qui n'était pourtant ni la mieux exposée, ni la plus fleurie. D'où venait cette préférence? Je ne pensai point à me le demander alors, et, maintenant, je me le demanderais en vain. Qui peut



Un jeune idiot chargé de garder les moutons sur les landes. (P. 34.)

lire dans le mystère des affections humaines? Quel souffle les allume, quel souffle les éteint? Le cœur de l'homme ressemble aux lacs pleins de courants sans qu'on y voie de pentes, et toujours agités sans qu'on y entende le vent!

Le lieu que j'avais choisi pour retraite habituelle à la Ferme des Nids était un de ces étroits vallons appelés *kans* dans le pays, espèces de ravins

verdoyants que leur forme et leur nom feraient prendre pour les lits de quelques ruisseaux taris. Une fontaine, qui sourdait au niveau des herbes, l'arrosait dans toute sa longueur. Il était fermé d'une haie de prunelliers entremêlés de clématites sauvages et de troënes; près de la source, une touffe d'aubépines formait un toit parfumé. C'était là que j'allais m'asseoir et que je m'oubliais des heures entières dans mes rêveries. Je n'étais point encore alors *ouvrier en livres*, je n'avais pas attelé mon imagination à la meule du journalisme; elle m'appartenait tout entière; j'en disposais comme de ces fleurs des champs que l'on tresse et que l'on effeuille pour le plaisir d'un instant. Je pouvais inventer mille romans dont j'étais à la fois le héros, le poète et le public. Mon ravin servait de théâtre!... c'était là que je faisais agir et parler mes personnages. Je marquais leur place sous les buissons fleuris, je les voyais marcher sur l'herbe fine, j'entendais leurs voix entrecoupées par les chants de la fauvette et du bouvreuil! Que d'églogues charmantes ainsi commencées! que de vagues poèmes interrompus et repris! Aussi, comme je prolongeais ces visions enchantées! Parti le matin de la ferme, je n'y rentrais souvent qu'à la nuit, épuisé de fatigue, mais encore tout occupé de mes chimères et le cœur gonflé d'un attendrissement joyeux.

Là, je retrouvais d'autres sensations moins enivrantes qui me reposaient. Ma soirée se passait à la ferme, où j'écoutais les entretiens de la famille et les contes du foyer. Comme tous les jeunes gens arrachés à la charrue pour devenir prêtres, Cleménçz avait subi une transformation profonde. Aux rudes manières du paysan avaient succédé des habitudes plus douces. Aidé par l'étude, son esprit était devenu souple et compréhensif, en même temps que le repos exaltait la tendresse de ses instincts. Ce développement moral et intellectuel avait encore agrandi l'intervalle qui le séparait de ses vieux parents, et eût rendu son isolement complet s'il n'eût trouvé sa sœur pour le comprendre.

La culture manquait pourtant à Margaridd; mais elle était femme, elle était jeune, et n'avait que son frère à qui elle pût parler. Que celui-ci se fût trouvé semblable aux autres jeunes gens du pays, et Margaridd fût restée semblable aux autres jeunes filles; mais il avait d'autres habitudes, et, avec la souplesse de son sexe et de son âge, elle voulait les avoir pour vivre comme lui et avec lui!

Le premier effet de ce désir fut d'engager la jeune fille à apprendre à lire. Cleménçz lui donna des leçons jusqu'au moment où il partit pour Guingamp: alors, elle continua avec un de ces maîtres ambulants qui vont de ferme en ferme apprendre la croix de Dieu et le catéchisme aux enfants, moyennant cinq sous par mois, une poignée de lin chaque année, et des sabots neufs à

Noël. Mais, que ce fût la faute du professeur ou de l'écolière, les progrès de Margaridd avec le vieux Guiller avaient été peu sensibles, et le *Kloarek* (séminariste) l'avait trouvée, à son retour, presque au même point qu'à son départ; aussi avait-il repris son enseignement, qui avait lieu le matin dans le courtil et le soir près de l'âtre. J'assistais ordinairement à cette dernière leçon, toujours suivie de causeries, de chants et de récits. Parfois le cercle s'agrandissait du maître d'école Guiller. Alors les récits devenaient plus nombreux et plus variés. Aux traditions fantastiques s'en mêlaient d'autres empruntées aux légendes, mais remaniées par le génie populaire. De ce nombre s'en trouva une appartenant à la Cornouaille, et dont le souvenir m'est resté d'autant plus vif qu'elle donna lieu à une des scènes les plus étranges dont j'aie été jamais témoin. Je veux parler de la tradition de Comorre.

Elle nous fut racontée par un mendiant qui arrivait de Gourin, après avoir parcouru toute la montagne. Lawik était accroupi sur la pierre du foyer, où il se balançait en chantonnant tout bas, selon l'habitude des idiots. Il n'avait point d'abord écouté le conteur, mais insensiblement son attention parut s'éveiller. Il se tut, cessa de se balancer et leva la tête. Ses traits exprimèrent une sorte d'étonnement, puis une intelligence subite. Il se redressa en battant des mains avec un cri de joie et répétant les noms des principaux personnages de la tradition : il avait évidemment retrouvé un récit familier à son oreille. Le mendiant s'était interrompu, et tous les auditeurs regardaient Lawik avec surprise; je voulus lui adresser quelques questions, mais il ne m'entendait pas; tous les souvenirs d'enfance, évoqués par le conteur, venaient de s'éveiller à la fois dans cette âme obscure, et d'y répandre mille rapides lueurs. Il s'était levé tout droit, les yeux brillants, les narines gonflées, les cheveux flottants, et il continuait le récit du mendiant en phrases haletantes. Il courait autour du foyer en répétant la chanson de *la vieille* et en se roulant dans la poussière comme les petits mendiants qui parcourent nos routes; il comptait tout haut le nombre de liards reçus, il les présentait à un maître invisible dont il fuyait les coups avec des cris plaintifs; il murmurait le nom d'une femme, qu'il appelait *vieille tante;* puis, tout à coup, ce nom semblait lui rappeler quelque douleur oubliée, et il sanglotait.

Tout cela apparaissait pourtant d'une manière moins nette et moins suivie que nous ne venons de le dire; c'était un chaos de gestes, de paroles, d'exclamations au milieu desquels jaillissaient seulement, de loin en loin, quelques révélations plus claires.

Cette espèce de crise lucide fut d'ailleurs de courte durée. Au bout de quelques minutes, la clarté subite qui avait illuminé la mémoire de Lawik s'éteignit; sa voix devint confuse, ses mains retombèrent, l'expression de ses

traits s'effaça et, s'accroupissant sur l'âtre avec un murmure plaintif, il reprit son balancement et sa sourde chanson.

Cette scène étrange se renouvela plusieurs fois pendant mon séjour à la Ferme des Nids. Eclairé par le hasard sur les moyens de faire revivre les souvenirs de l'idiot, je m'en servis pour savoir de lui ce qu'Antonn Gorou n'avait pu apprendre jusqu'alors.

Depuis le retour de Clemènçz à la ferme, le vieux maître d'école avait cessé ses leçons à Margaridd; mais il les continuait à Lawik, qu'il préparait à la première communion, en lui apprenant ses prières. Un matin, comme j'ouvrais ma fenêtre, je l'aperçus dans la cour avec son élève. Il était assis sous la haie d'aubépines, tandis que Lawik, accroupi à ses pieds, l'écoutait en jouant avec de petits cailloux polis dans le ruisseau. Sur leurs têtes gazouillait le rouge-gorge, et à leurs pieds gloussaient les poules avec leurs couvées. De l'autre côté de la haie, mais dans le courtil, Clemènçz donnait également une leçon à Margaridd, agenouillée devant lui. Les sureaux en fleurs formaient autour d'eux une sorte de berceau sous lequel bourdonnaient trois ruches décorées de laine rouge par la jeune fille pour célébrer l'heureuse arrivée du kloarek. Ces deux groupes, séparés par une barrière fleurie, formaient un contraste digne du pinceau d'un grand peintre. Les voix qui s'élevaient des deux côtés parvenaient distinctement jusqu'à moi. Il y avait alternativement des pauses de chaque côté du buisson, de sorte que les voix semblaient se répondre. Ainsi, quand la voix traînante et inarticulée de l'idiot avait dit :

« Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne nous arrive... »

La voix vive et timbrée de la sœur de Clemènçz continuait :

« Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ; donnez-nous notre pain quotidien... »

Et arrivées là, les deux voix reprenaient ensemble. Les leçons finirent pourtant; le vieux maître d'école se leva pour entrer avec Lawik dans la ferme; mais Margaridd resta sous la tonnelle de sureaux avec son frère. A l'enseignement avait succédé la causerie. Je crus comprendre qu'il s'agissait du prochain départ de Clemènçz. Le maitre, dont la maladie l'avait forcé à quitter Guingamp, était rétabli et allait rouvrir sa classe; le jeune kloarek ne pouvait prolonger son séjour à Kerneïs sans nuire à ses études et sans retarder, par suite, son ordination. La jeune fille le comprenait et ne pouvait pourtant se résigner à ce départ.

— Quand vous serez retourné à Guingamp, disait-elle, que vais-je faire, moi, à la ferme?

— Vous finirez d'apprendre à lire, Margaridd, répondait le kloarek.

Elle secoua la tête.

— Je n'ai envie de savoir que quand vous êtes là, dit-elle. A quoi bon lire quand il n'y a personne pour prendre sa part de votre plaisir? Vous ne savez pas comme c'est triste d'être seule.

— Comment ne le saurais-je pas, Margaridd, moi qui suis toujours loin de vous?

— C'est vrai! reprit la jeune fille, qui parut oublier tout à coup son isolement pour penser à celui de son frère; vous n'avez là-bas aucun parent ; pauvre malheureux!

— Je m'habitue à être prêtre, répondit Cleménçz; les prêtres ne peuvent pas vivre comme les autres, Margaridd. L'église est leur ménage et la paroisse leur famille; il n'y a à mettre chez eux ni une armoire de mariée, ni un berceau d'enfant; il n'y a place qu'au Christ étendu sur sa croix. C'est devant lui qu'on se couche, qu'on se lève, qu'on prend son repas! le prêtre n'a pas d'autre ami ni d'autre compagnon.

Bien que cela fût dit sans aucune nuance d'amertume, il y avait, sans doute, dans l'accent du jeune homme, quelque chose qui trahissait l'émotion; car Margaridd le regarda en s'écriant :

— Jésus! Cleménçz, vous ne pourrez pas vivre ainsi.

— Pourquoi cela, ma sœur? demanda-t-il.

— Parce que vous m'avez dit souvent que vous n'étiez jamais plus heureux qu'ici, avec nous tous, reprit Margaridd; parce que vous aimez trop les chrétiens pour ne pas souffrir de vivre seul. Vivre seul! vierge Marie! Et quand vous serez triste! et quand vous serez malade ! C'est impossible, Cleménçz !

— Il le faut pourtant, Margaridd.

— Non, mon frère, non; je puis aller avec vous, moi; un recteur a toujours besoin d'une servante, vous me prendrez sans gages; comme ça, je ne vous serai point une charge, et vous n'aurez pas que le Christ devant vos yeux ; vous trouverez près de vous quelqu'un pour répondre *Amen* au *Benedicite*.

Le jeune paysan regarda sa sœur avec un attendrissement souriant.

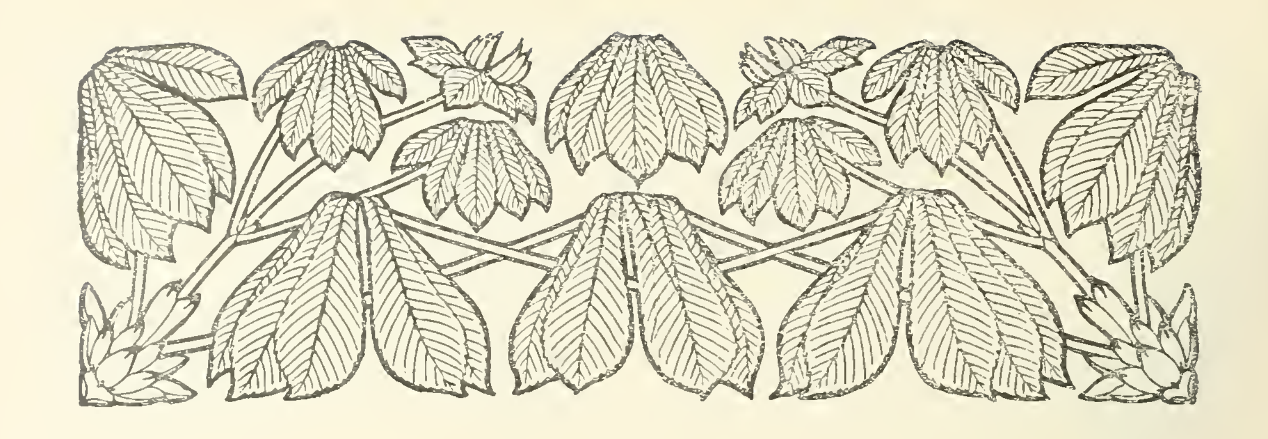
— Pauvre innocente! dit-il, ce serait une grande consolation, mais vous vous devez à d'autres qu'à moi! d'abord aux vieilles gens qui sont ici; le père et la mère sont plus proches parents que le frère, Margaridd.

— Ah! vous avez raison! dit la jeune fille en baissant la tête.

Mon arrivée auprès du frère et de la sœur interrompit ces touchantes confidences.

Cleménçz partit le lendemain et je quittai moi-même la Ferme des Nids quelques jours après.

E. Souvestre.



SOUVENIRS D'UN ALPINISTE.

Au nombre de seize, nous partîmes de Lyon pour Genève le 4 juin 1881, à cinq heures et demie du soir, et après un voyage des plus mouvementés, nous arrivâmes assez à temps pour pouvoir organiser au Grand Café du Nord un plantureux souper; mais non, toutefois, sans avoir accompli la promenade obligée sur les quais et dans la ville, y compris le pèlerinage à la grande brasserie de la *Gueule de Bois* à Rives. Une chope de bière délicieuse, de la contenance d'une pinte de Bavière, et coûtant seulement dix centimes de France, n'est pas chose si fréquente chez nous pour qu'on ne s'en donne pas la jouissance quand s'en présente l'occasion.

Nous avions fait, il est vrai, en passant à X..., une tentative de lunch pendant l'intervalle de deux trains; mais tout est si mauvais, tout est si désagréable dans le buffet de X..., qu'on a l'appétit coupé avant d'avoir commencé; ce qui est heureux d'ailleurs, vu la qualité douteuse des vivres offerts au voyageur ou au touriste.

J'en appelle au témoignage des innombrables victimes qui ont payé, comme moi, dix sous pour un bol de bouillon tiède, portant, en guise d'yeux, tout un essaim de mouches noyées, ou trois francs pour un fricandeau de lapin, à la pseudo-oseille, arrosé d'un carafon de Campêche en décoction.

Fermons la parenthèse, et rentrons à Genève. Pendant que l'on préparait notre souper au restaurant du Nord, une musique allemande, établie au grand air devant le café, lançait dans l'espace toutes sortes d'accords joyeux. On sait qu'à Genève les musiques ambulantes abondent, et les flots d'harmonie distribués de carrefour en carrefour par ces virtuoses du pavé ne forment pas un des moindres charmes de la ville.

Enfin, nous repassions les ponts, et à une heure et demie nous avions regagné nos logis.

Le lendemain, jour de la Pentecôte, levés de grand matin, nous assistions à une messe dite à notre intention par M. l'abbé Girard, prêtre à Genève et frère d'un de nos plus sympathiques amis, puis nous nous embarquions sur le paquebot le *Léman*, qui levait l'ancre à huit heures et demie.

Drapé dans les plis flottants du burnous arabe que j'ai rapporté de mon excursion en Algérie, j'admirais, paresseusement étendu sur le gaillard d'arrière, le panorama enchanteur des rives de Savoie déroulant à nos yeux tout un océan de frondaisons printanières, de villages riants et de villas coquettes enfouies dans les feuilles nouvelles !

Arrivés en vue de Thonon, paradis de mes jeunes années, nous descendîmes au salon pour déjeuner. Le repas fini, nous prenions le train pleins d'espérance et très gais.

Permettez-moi de vous présenter ici notre petite troupe : en avant-garde, Péter, Sestier et Fayolle, accompagnant deux nobles étrangers à destination de la Dent du Midi. Puis à la suite Théollier, Berger, Dufourt aîné, son frère Edouard, Girard, Collomb, Fournier, Denis, Gabet, Joseph Montaland, Catenod-Minor et moi-même.

A deux heures nous étions à Vouvry. Là, mon frère, sentant bouillonner sous son crâne les éléments d'une migraine compliquée de rage de dents, nous déclara tout à coup qu'après mûre réflexion, il renonçait à sa part de gloire, quoique avec bien du regret. Quelle envie j'avais, il faut bien l'avouer, en levant les yeux dans la direction des Cornettes de Bise, et en apercevant, proche la lune, le sommet auquel nous allions tendre, d'emboîter le pas à mon cadet ! mais l'amour-propre s'en mêlant, et rassuré d'ailleurs par les protestations unanimes de mes amis et collègues, et leurs offres de service, en cas de malheur, je fis taire dans mon âme toute hésitation et me décidais à tenter l'aventure.

Le village de Vouvry est coquettement situé à l'entrée d'une vallée rapide descendant de la ligne de faîte qui sépare la Savoie du canton de Vaud, non loin du Rhône canalisé, et précisément en face du fameux cru d'Yvorne, dont les vignobles s'étagent sur le flanc opposé de la vallée.

Denis, entré le premier dans le village, s'était adressé à un paysan qu'il avait rencontré, et se croyant, pour être compris, obligé de parler *suisse*, il essayait de demander l'adresse d'une auberge, et celle d'un muletier qui pourrait mettre à notre service, le nombre d'animaux nécessaires pour porter à la limite des neiges éternelles nos sacs, les vivres supplémentaires que nous allions acheter, et au besoin pour me camionner moi-même en cas d'excessive fatigue.

Nous voyions de loin Denis gesticuler vigoureusement, et finalement nous

appeler à son secours : son interlocuteur ne comprenait pas un traître mot à la harangue qu'il lui tenait en langue suisse. Je m'approchai et faisant alors appel à mes chers souvenirs de jeunesse, je pris la parole. La conversation s'engagea en ces termes :

— Bonzo, brave homme!

— Bonzo, monchu!

— Vos alla ben ?

— Pas mâ, monchu!

— J'en seye ben aise ; mé é aussi!

— Bouzi pâ ; voilà l'afféré. Nos sint de z'arpinisses que nos volint monta tot en dezeu lo Cornetta de Bize. Et de vodrient vos demanda plusirs chuses. Tachi pi moyen d'ovri vutron z'oreilles? D'abo no montra oun' auberge poù bère na gotta avant què de monta. Pi on bolanzi poù n'açeta de pan. Pi no dire si vos cognassi quoqu'on que puisse no bailli dou ou tré mules pou alla avé no tot en haut. Pi, per la fine, no fare voir qué to cemin que no faut prindre?

D'abord surpris, mon paysan commença à me regarder avec effarement sans paraître avoir compris un traître mot à ma dernière tirade, et Denis se préparait à triompher, lorsque, ouvrant une large mâchoire, secoué par un bon rire vaudois, mon homme me répliquait par un : « Oua, oua, monchu, végny avé mé, jé va vo ména partot, ben seu! »

Puis me saisissant la main qu'il secouait énergiquement, il ajoutait d'un air de satisfaction et de fine intelligence : — Ah! monchu, que je seye donc content! Je vo cognasse pâ, monchu, mais je veye ben tot de suite que vos êtes pâ on de celo de Francé que se fotont du pore monde. Vos y soif ; eh ben, je vu bère on demi pot avé vo, et pi y est mè que de vu paga! Dizi pas ren, y est d'ainse!

Comme on le voit, mon succès était complet; tout le bataillon avait assisté au tournoi qui venait de se livrer, et nous suivions notre conducteur, avec Denis un peu confus ; nous arrivions bientôt sur la Grand'Place de Vouvry, où devant l'auberge s'agitait une foule nombreuse et animée de Vaudois endimanchés.

La première chose qui frappa ensuite notre vue, ce fut une enseigne aux couleurs criardes, se balançant au soleil tout au-dessus de la porte de la maison grande ouverte. Et l'image qu'elle représentait venait encore m'apporter un surcroît d'ardeur et de courage :

« A la descente des Cornettes de Bise. »

Alors on en revenait donc quelquefois? Fatal concours de circonstances! Mais n'anticipons pas sur les événements.

De tous les types populaires que j'ai eu l'occasion d'étudier en Hollande. (P. 20.)

Nous commencions par boire quelques verres de bon vin blanc de derrière les fagots, puis nous achetions vingt-cinq livres de pain et la quantité de liquide correspondante!

Les mulets demandés, grâce à mon paysan de tout à l'heure, arrivaient avec leurs conducteurs. Nous les chargions rapidement de tout notre attirail de sacs, vivres et vêtements et enfin, vers deux heures, Denis prenait la tête de la colonne ; nous le suivions allègrement, n'ayant conservé que les vêtements indispensables, à cause de la forte chaleur. J'étais porteur, en outre, de ma gourde géante et de mon fidèle alpin-stock, en épine noire, ferré à glace, le même qui m'avait sauvé la vie à la glissade du Pas de la Ville, un an auparavant.

Je ne vous ai point encore parlé du soleil qui dardait ce jour-là sur la terre des rayons d'une chaleur intolérable. Tant que nous avions circulé en paquebot et en chemin de fer, il avait été le bienvenu. Au pied des pentes de Miex, c'était, hélas! une autre affaire, et le moment arriva bientôt où, la sueur venant à ruisseler de mon front, je me trouvai dans la nécessité de réduire à sa plus simple expression le sommaire vêtement que j'avais conservé.

Colomb et Fournier avaient disparu à nos yeux au premier tournant du sentier. Denis les avait suivis et je fermais la marche ayant à quelques pas au-dessus de moi Gabet, que la malchance poursuivait et qui, après avoir une première fois perdu, puis reconquis son paquet dans le bateau, l'avait encore un coup laissé filer avec le train que nous avions quitté à Vouvry. Grâce à sa veste en velours côtelé, superbe et cossue, mais horriblement lourde et chaude, et dont il n'avait pas voulu se séparer malgré tous mes conseils, Gabet suait à grosses gouttes, mêlant à ses plaintes contre l'astre du jour toute sorte de grommellements relatifs à la perte de son baluchon.

Je le dépassai bientôt, et furieux de voir, malgré mes enjambées multipliées, toute la troupe, mulets et gens, grimper à toute vitesse dans cet affreux chemin, je commençai ici la série de mes gémissements,... série qui ne devait finir qu'à Lyon, et le surlendemain!

J'arrivai fort heureusement à faire partager mon indignation aux deux Dufourt et à Girard, et après quelques paroles de semonce bien senties aux muletiers qui couraient la poste, nous nous arrêtâmes enfin pour souffler à l'ombre d'un buisson, où je pus m'éponger à loisir.

Gabet, distancé, ne paraissait plus tout au loin que comme un point marron, se mouvant avec lenteur, puis immobile, et que nous voyions enfin s'asseoir, baissant douloureusement la tête sur un roc au bord du ravin.

Nous reprîmes notre ascension, toujours dans un chemin malaisé que nous coupions de temps à autre par quelque grimpade tout à pic, dans un sentier

de traverse ombragé d'arbres touffus : et après une heure de montée, nous arrivâmes au village de Miex.

Là, dans une coquette auberge, à la salle lambrissée de lames de sapin brut, exhalant l'odeur de la bonne résine fraîche, nous trouvâmes Colomb, Fournier et Denis attablés en face de nombreux flacons à moitié vides. Avec l'aide que nous leur apportions, ce vide ne tarda pas à devenir aussi complet que possible, et après un repos d'une bonne demi-heure nous reprîmes notre course.

Peu à peu le paysage changea de physionomie, et aux grands champs de seigle doucement balancés par la brise. aux luzernières plantureuses constellées de fleurs rose pâle, succédèrent bientôt les pâturages verdoyants aux herbes grasses et vivaces, les bouquets de hêtres au feuillage brillant, les sapins majestueux dominant les crêtes et garnissant les pentes au-dessus des prairies.

De distance en distance quelque clair ruisseau traversait le sentier en bondissant sur les cailloux bien lavés ; sortie des glaciers supérieurs, leur eau limpide et froide dévalait par la pente, comme pressée de quitter au plus tôt les inhospitalières régions qui lui avaient donné naissance : et n'y avait-il pas là, dans cette fuite désordonnée, comme un avertissement providentiel de ne pas aller plus loin? Nous ne le comprîmes pas.

Buvant à larges lampées dans chaque rigole, et tout pleins d'une ardeur nouvelle mais factice, puisée à l'auberge de Miex, nous poursuivîmes notre route à travers la campagne. Un soleil de Cafrerie continuait à verser sur nos têtes ses rayons aveuglants, et nous, tout entiers à notre admiration pour la grande nature, nous négligions de remarquer les signes précurseurs d'un orage terrible qui se préparait en ce moment dans quelque vallon écarté, derrière quelque cime traîtresse.

Embrassant d'un large coup d'œil le ciel encore pur, et la merveilleuse montagne étalée devant nous, nous ne songions plus aux réalités de la vie. Des buées chaudes montaient dans la lumière, les fleurs penchaient leurs tiges fatiguées, l'odeur des pollens dispersés s'échappait des gazons humides de la rosée du matin.

Cependant Berger, non moins ruisselant que nous tous, avait vainement cherché jusque-là un endroit convenable pour développer son objectif, et son regret s'accroissait de tout le poids de l'appareil monté qu'il transportait sur son épaule. Son dévouement méritait une autre récompense, qui lui manqua très malheureusement, car, à ce moment, certain nuage couleur de cuivre, débusquant comme un voleur de je ne sais quel coin, vint tout à coup nous rappeler à la réalité des choses, en nous envoyant brusquement une ondée

préparatoire qui jeta immédiatement un froid au travers de nos enthousiasmes, et nous donna à réfléchir sur les suites possibles de notre expédition.

Pour moi personnellement, cette pluie était le précurseur de toute la procession des coryzas, bronchites, laryngites, etc., qu'elle provoque souvent.

Cependant un chalet, fort heureusement placé sur notre chemin, nous permettait de nous abriter un instant. On se ferait difficilement une idée du peu de goût qu'ont, pour la propreté, les habitants de la plupart de ces chalets éloignés, où vivent pêle-mêle les bergers, les vaches, les moutons, et les mulets pourvoyeurs ; sans compter, bien entendu, l'innombrable essaim des espèces inférieures, aptères, diptères, coléoptères, multipodes rampants ou sauteurs, parasites de toutes formes et de toutes tailles, grouillant et se multipliant tout à l'aise, sans inquiétude ni gêne, vu la philosophique indifférence du personnel à leur endroit.

La chambre est commune à tout le monde ; on y fait le fromage, et le fumier n'étant jamais enlevé, il en résulte une variété de puanteurs à faire reculer un régiment.

Pendant une heure encore, le ciel s'étant rasséréné, nous continuâmes notre marche dans une délicieuse vallée couverte d'une herbe si drue que les génisses en pâture y disparaissaient. Puis le soleil nous envoya son dernier adieu.

Enfin nous touchâmes à la deuxième halte, et bientôt nous aperçûmes, blottis au milieu des prés, au pied d'un escarpement assez rapide, le groupe des chalets de la Vernaz, composé de trois bâtiments dont les toits, fort en pente, semblent faire suite au rocher qui les abrite.

Nous avions gravi jusque-là environ 1.200 mètres, et ce n'était pas sans une légitime fierté que nous considérons cette partie de la tâche accomplie.

Le temps devenant de plus en plus sombre, et de lourds grondements de tonnerre commençant à rouler de cime en cime, nous entrâmes au chalet de la Vernaz, où les bergers étaient arrivés de la veille seulement. Là, passablement harassés déjà et n'ayant plus un fil de sec, nous prîmes nos dispositions pour une halte d'une heure.

Un feu maigre de branches de sapin vert fumait dans l'âtre autour duquel nous nous établîmes après avoir procédé au déchargement des mulets arrivés au terme de leur course, les sentiers qui devaient nous mener plus loin n'étant pas praticables pour eux. A peine cette besogne était-elle terminée que le ciel se chargeait tout à fait de nuages menaçants, noirs comme de l'encre, et qu'une grêle épouvantable commençait à tomber dans la vallée, couvrant, en cinq minutes, la campagne tout entière d'une couche de grêlons énormes, sur une épaisseur de plusieurs centimètres.

Consternés en présence de cette manifestation trop expressive des éléments en fureur, nous commençâmes à nous demander s'il ne serait pas prudent de coucher dans le chalet, ou même de reprendre avant la nuit le chemin de Vouvry, lorsque, après deux ou trois autres averses de grêle et de pluie, plus violentes encore, une embellie s'étant montrée tout à coup du côté de la vallée du Rhône, nous reprîmes espoir et abandonnâmes complètement nos idées de reculade, ou de séjour au chalet de la Vernaz.

Cependant Gabet n'avait pas reparu, et nous pensions alors qu'ayant senti venir l'orage, il était prudemment retourné sur ses pas.

Un fait inouï, et qui valut à son auteur la malédiction et la honte, nous engageait d'ailleurs à reprendre notre ascension. Denis, armé de je ne sais quel baromètre au rabais, dont il ignorait d'ailleurs absolument le maniement et l'usage, prétendait que cet instrument montant à vue d'œil, il y avait évidemment là une preuve certaine que l'orage passager, qui nous avait retenus un instant au chalet, avait fui définitivement, et que le retour des hautes pressions nous était un garant absolu d'un temps à souhait pour la soirée, la nuit et toute la journée du lendemain. Dufourt, porteur de son côté d'un second baromètre nickelé, contestait absolument les assertions de Denis qu'il prétendait aventurées, erronées même, et constatant au contraire une baisse de plusieurs centimètres, arrivée depuis peu de minutes, et qu'il considérait à juste titre comme le signe précurseur de quelque effroyable tempête, entamait avec Denis une longue discussion, d'où il résulta après un parlage d'un quart d'heure que Denis avait raison.

J'avais opiné pour Ernest très naturellement avec les moins fougueux, mais Collomb, Fournier, Montaland s'associant à l'avis de Denis, insistaient pour un départ immédiat à la recherche du chalet de la Cambre ou de la Calle, situé à 400 mètres plus haut, et dans lequel nous devions passer la nuit, afin de repartir le lendemain matin assez à temps pour atteindre avant le lever du soleil le sommet des Cornettes.

La majorité en faveur du départ l'emporta, les autres se trouvèrent dans l'obligation de suivre le mouvement.

Nous étions les victimes désignées, c'était écrit! Nous devions boire le calice jusqu'à la lie! Et ce qui va suivre ne pourra vous donner, malgré la fidélité du récit, qu'une bien faible idée du colossal guet-apens dans lequel, de gaieté de cœur, nous allâmes tous nous précipiter.

Le signal du départ était donné, et quittant enfin la hutte hospitalière, nous emboîtions le pas dans l'étroit sentier qui serpentait, s'élevant graduellement vers le col de la Vernaz, dont nous apercevions nettement l'échancrure en forme de croissant à quelque cent mètres au-dessus de nos têtes.

Notre hôte du chalet de la Vernaz, auquel nous avions eu soin de demander s'il ne connaissait pas quelque abri le long du chemin au cas de retour du mauvais temps, nous avait indiqué une toute petite maisonnette qui pourrait nous offrir un refuge provisoire à moitié chemin du col à peu près.

Son fils s'était offert à nous accompagner, et nous avions profité de l'occasion pour le charger d'une hotte aux vastes flancs, dans laquelle on avait entassé tous les vivres transportés jusqu'ici par les deux mulets.

Incapable de porter moi-même mon sac, je n'avais pas hésité à le confier en supplément au robuste enfant de la montagne.

Lui ne paraissait pas s'apercevoir du pénible fardeau qui lui coupait les épaules, et de son pas égal, il allait lentement, sans jamais s'arrêter, choisissant les contours les moins rapides et me mettant au cœur, par son attitude résolue, l'assurance qui me faisait un peu défaut.

Nous avions à peine marché une demi-heure, — pataugeant dans les grêlons à demi fondus entraînés sur la pente par mille cascatelles d'eau, et dans les lacs minuscules où nous entrions jusqu'à la cheville, — que le ciel envahi de nouveau par une horde de noires nuées courant dans tous les sens entre les pics, ouvrait encore une fois les fatales cataractes que Denis nous avait pourtant affirmé devoir être taries jusqu'au lendemain!

La question du retour en arrière était agitée derechef, mais la maisonnette annoncée venant à dessiner tout à coup sa silhouette en haut d'une sorte de monticule de rochers, émergeant au milieu de la vallée, nous hâtâmes le pas pour nous y reposer un instant et y attendre la fin de la nouvelle averse qui se précipitait à notre rencontre!

J'y arrivai le dernier, tirant la jambe et n'en pouvant plus, mais quel ne fut pas mon saisissement en constatant que la famille Dufourt, accroupie sur ses sacs, remplissait à elle seule l'étroit espace ménagé entre les murailles de pierres sèches à demi ruinées, recouvertes de trois grandes dalles plates en guise de toit, assemblage rustique que notre farceur de pâtre de la Vernaz avait eu le toupet d'intituler *« sa maisonnette »*.

Après une tentative vaine pour m'introduire entre les deux Dufourt, je fus réduit à m'asseoir sur un bloc devant la porte : et là, déplorant amèrement ma folle présomption, je commençais à me demander de quelle façon tragique allait finir cette aventure !

Je n'étais pas loin de me laisser aller au désespoir lorsque, ragaillardi à demi par les encouragements de mes amis, et d'ailleurs rafraichi plus que de mesure par une gouttière sous laquelle j'avais eu l'intelligence d'aller justement me placer, la pluie d'autre part paraissant s'arrêter quelque peu, je me remis en équilibre, et mon alpin-stock à la main, enveloppé tant bien que

mal dans mon plaid déjà trempé d'eau, je suivis tristement Edouard Dufourt, qui, vigoureux encore quoique en proie à un commencement de démoralisation interne, me soutenait par de bonnes paroles qu'appuyait à son tour son frère Ernest.

A partir de la maisonnette, la déclivité du sentier augmentait de vingt-cinq pour cent, puis toute trace de sentier disparaissait et nous entrions en pleine fantaisie : chaque motte de gazon, retenant derrière elle une accumulation de grêlons fondants, s'écroulait à mesure qu'on y posait le pied, et se répandait en éclaboussures glacées jusque dans les recoins les plus intimes des souliers plus ou moins étanches que nous avions eu cependant soin de graisser, en prévision de ce qui arrivait!

Je reculais au lieu d'avancer, et sentant peu à peu la tâche devenir impossible, ruisselant de sueur, empêtré dans mon plaid mouillé, les mains tout engourdies par la pluie froide, le pantalon collé aux jambes, mon chapeau transpercé, j'entrevoyais l'heure où à bout d'efforts il me faudrait renoncer à poursuivre et peut-être m'arrêter en pleine pente sur une plate-forme de cinq pouces carrés, avec la presque certitude d'être précipité dans la vallée et de trouver la mort!

Plantant mon bâton ferré à chaque foulée, et reprenant haleine après chaque effort, j'apercevais cependant bien au-dessus de moi Collomb, Denis et quelques autres, alertes toujours et semblant braver la fatigue. D'ailleurs aucune trace du chalet de la Calle!

Le porteur de la hotte avait aussi pris les devants. Pierre Darnat, égaré sur une crête, paraissait poursuivre inconsciemment sa route vers le ciel!

En ce moment nous avions rejoint Berger et Girard faisant assez bonne contenance et hâtant le pas pour atteindre l'arête du col. Nous y étions en même temps qu'eux et plongeant tout à coup nos regards au fond de la vallée qui s'ouvrait à nos pieds, nous poussions tous ensemble le même cri d'étonnement et de crainte.

De tous les points de l'horizon, de derrière tous les pics que nous avait cachés jusque-là la pente du col où nous venions de haleter, accouraient à notre rencontre les escadrons pressés des plus terrifiants nuages « porte-foudre » que nous eussions vus jusqu'alors, et immédiatement un coup de tonnerre énorme précédé de quelques secondes par un éclair lugubre et immense, avant-coureur du cyclone dans lequel nous allions être enveloppés, faisait vibrer, avec l'éclat de cent pièces de canon, les échos de la montagne.

Et nous avions à peine le temps de nous consulter sur le parti à prendre : Berger se récriait sur l'imprudence qu'il y avait à rester ainsi dehors par un tel temps; Girard proposait, au lieu de monter à la recherche d'un chalet pro-

blématique, de descendre tout simplement vers ceux que nous voyions à nos pieds, à un kilomètre à peu près; Dufourt nous affirmait qu'il en avait vu bien d'autres au Mont-Pourri, où il avait eu le nez gelé et au Pic Morteratch dont son doigt ankylosé lui laissait encore le souvenir cuisant. Soudain une trombe d'eau chassée horizontalement par le vent déchaîné nous empêcha presque de nous tenir debout, et courbant la tête devant les menaces de la foudre qui grondait de tous côtés à la fois, noyés tout au travers de la sinistre lueur des éclairs trouant la nue au-dessus et au-dessous de nous, nous nous sentîmes enfin perdus au milieu de la tempête, dans le bouleversement des éléments, et nous pensâmes notre dernière heure arrivée!

Au travers des rafales, nous pouvions cependant apercevoir, montant toujours droit devant lui, notre camarade Pierre Darnat, impassible et ferme comme un roc, la tête découverte, offrant aux baisers de la tempête sa tête olympienne et portant en guise d'auréole une étincelle électrique à chacun de ses cheveux.

Ayant à gravir en ce moment une côte plus rapide que jamais, et y découvrant par bonheur une trace de sentier à peine visible cependant, nous nous y attachions comme au fil conducteur qui devait nous mener au but tant désiré, au salut ! Dix minutes, dix siècles s'écoulaient pendant lesquelles la tempête faisait rage! Puis les éclats du tonnerre s'éloignaient peu à peu dans le lointain, pendant que les nuées impitoyables continuaient à fondre sur nos têtes! Mais pour moi, c'en était trop et, me sentant à bout de forces, je crus devoir prévenir Ernest de la fin misérable à laquelle je paraissais voué, le priant seulement de ne pas abandonner ma dépouille mortelle aux insultes des oiseaux de proie... — si peu attrayante que fût la perspective d'un enterrement dans les montagnes de la Suisse!

Aussi peu rassuré que possible sur son propre sort, Ernest trouvait à cette heure des mots réconfortants pour relever mon courage abattu et me montrait en esprit ce chalet béni auquel tendaient tous nos efforts; il faisait luire à mes yeux obscurcis les félicités de l'arrivée prochaine.

Après cent arrêts successifs, croyant exhaler à chaque pas mon dernier souffle, anéanti, las de souffrir, ayant la sensation de « l'*au-delà* », je levais une dernière fois, dans mon épouvantable détresse, les yeux vers le sommet pour chercher à voir le chalet-providence, mais ne l'apercevant pas, et incapable maintenant de faire un pas de plus, les jambes engourdies par la fatigue poussée à son extrême limite, envahi par la torpeur de l'avant-dernière minute, j'allais tomber sur place, renonçant à poursuivre, lorsque ce cri, poussé tout en haut : *le chalet!* vint faire passer dans tout mon être comme une secousse galvanique ; et sentant, au lieu de l'affaissement, comme une dernière pous-

sée de finale énergie, je m'enlevai en quinze bonds prodigieux jusqu'à l'endroit d'où j'apercevais enfin le toit du chalet annoncé!

Ce ne fut plus qu'un jeu dès lors, et sautant à travers la boue dans la pluie qui finissait, j'arrivai jusqu'au seuil. Il était temps!

Pierre cependant, égaré sur la droite, avait monté environ 150 mètres de plus qu'il ne fallait, et reconnaissant son erreur à nos appels répétés, il redescendait tranquillement de notre côté.

Réunis sur l'étroit espace ménagé devant la porte, nous nous regardions comme étonnés de nous retrouver là, tous, encore vivants, lorsque, ayant pénétré dans l'intérieur du plus grand des bâtiments, nous aperçûmes, remplissant la moitié de l'espace, un tas de neige énorme, qui communiquait à l'atmosphère de la pièce une température glaciale et humide, mortelle dans notre position, et venait ainsi mettre le comble à notre amer désespoir. Les autres bâtiments plus petits ayant été ouverts et visités, il fut constaté qu'ils étaient remplis de neige jusqu'au toit, partant inhabitables. Force fut de nous accommoder de l'écurie, sur le plancher de laquelle une épaisse couche d'un guano à demi liquide formé de neige fondue et de fumier, ne laissait en aucun coin la moindre place pour s'établir à sec.

D'ailleurs, est-il besoin de le dire, ni chaise, ni banc, ni table, ni rien; c'était la désolation profonde, absolue, l'abandon!

Après un premier mouvement de stupéfaction et d'horreur, nous reprîmes pourtant assez de force pour proférer contre Denis, l'auteur de cette navrante équipée, les imprécations les plus terribles de notre vocabulaire alpin.

Et comme conséquence immédiate de notre indignation, Denis, directeur de la course, était dégommé à l'unanimité de ses hautes fonctions, et invité à rendre sans retard le panache dont nous l'avions si mal à propos gratifié.

Joseph Montaland, furieux comme les autres, mais paraissant avoir conservé tout son sang-froid, se nommait lui-même sans coup férir gouverneur au chalet de la Calle, et s'appelait au commandement de l'expédition. De tous nos suffrages, nous venions sans retard ratifier le choix intelligent qu'il avait fait dans ces circonstances difficiles; se campant fièrement, drapé dans un vieux châle effrangé et tout mangé des mites, appuyé d'une main sur son piolet-parasol, et assurant de l'autre sur sa chevelure crépelée son feutre espagnol *à la Bernoud*, il renifla à trois reprises d'un souffle tragique, ces paroles mémorables restées gravées à tout jamais dans un recoin de mon cerveau:

« Z'enfants, arrêtez! Je colle un pain au premier qui se dépouille. Si nous restons ici, nous sommes flambés; soufflons une minute, puis haut les sacs et *houste* au dévalloir par la pente! vous m'avez entendu? »

Un silence plus glacial que l'atmosphère du chalet fut d'abord la seule

réponse que reçut ce discours extraordinaire, vu les circonstances. Mais après quelques secondes d'ahurissement, puis de réflexion, puis de fureur concentrée, un cri unanime retentit, duquel il résulta que Joseph, honni et conspué, fut renversé du pouvoir avant d'avoir pu seulement pendant quatre minutes en goûter les douceurs, et qu'il dut rendre incontinent le panache qu'il avait usurpé! Il essaya bien ensuite de nous démontrer que c'était folie de demeurer dans semblable glacière, où il était impossible d'ailleurs d'allumer le moindre feu, faute de cheminée et faute de bois, et que nous devions redescendre à la Bernaz; tout au moins aux chalets entrevus dans les brumes du côté de la vallée de la Chapelle, où nous avions pu jeter un regard rapide lorsque



Genève. (P. 40.)

nous étions arrivés sur le col; peine inutile; à la majorité des voix, Montaland, arrêté net, dès son premier essai de pouvoir personnel, était déchu de ses fonctions! Il se retira sous son ombrelle, dans un angle, en mâchonnant de mauvaises raisons!

Et, en effet, quelque peu confortable que fût l'abri dans lequel le sort nous avait fait échouer, quelque triste que fût la perspective d'une nuit à passer dans un chalet sans feu, ouvert à tous les vents, et rempli à moitié de belle neige fondante, ne valait-il pas mieux accepter tel quel le toit que nous offrait la Providence que de courir à nouveau à la recherche d'un autre gîte que nous mettrions deux heures à atteindre, deux heures pendant lesquelles

la pluie pouvait recommencer, et cela pour tomber peut-être sur quelque chose d'encore moins convenable que notre chalet de la Calle ?

J'avoue pourtant qu'il eût été difficile de trouver plus malsain !

Nous vidâmes alors la hotte de notre porteur montagnard, et pour surcroît de jouissance, je m'aperçus que mon sac placé tout au-dessus n'avait pas perdu une goutte de pluie depuis le commencement de l'averse, et ne contenait plus que des vêtements à l'état de lessive !

Seul, mon burnous authentique avec mes pantoufles turques en cuir vert, brodé d'or, avaient résisté à l'inondation, plus une chaussette. J'eus bientôt endossé cela, et grelottant de misère et de froid, pataugeant dans le guano qui couvrait le parquet, j'en fus réduit à me promener de long en large, en m'agitant le plus possible pour réagir contre la moisissure menaçante.

Cependant le premier instant de fatigue étant passé, chacun s'ingéniait à trouver une réponse au problème menaçant dont la solution s'imposait de plus en plus : arriver au lendemain matin sans qu'aucun de nous eût péri de froid ou d'humidité.

Tout à coup, notre montagnard, ayant découvert quelques menus morceaux de sapin sec, les découpa en bûchettes avec son couteau et les alluma vivement devant la porte d'entrée, à l'intérieur du chalet. C'était un grand pas de fait, et malgré l'exiguïté de l'approvisionnement du combustible, la vue de la flamme nous mettait comme un baume et nous entrevoyions déjà moins horrible la nuit que nous allions passer et qui arrivait rapidement. — Il fut question un moment de déblayer le tas de neige encombrant tout un côté du chalet, et Denis, plus empressé que sérieux, prenant la balle au bond, démolit à grands coups de piolet toute une paroi de l'habitation ! Mais on reconnut alors l'impossibilité de transporter ou même de pousser au dehors une masse aussi considérable sans l'aide des outils appropriés, et Denis fut obligé de rajuster la paroi effondrée, ce à quoi il ne parvint qu'à moitié, laissant subsister maintes ouvertures par lesquelles l'air frais de la nuit venant à circuler ne contribuait pas peu à agrémenter notre séjour.

Je restais d'ailleurs assez indifférent à tout ce qui se passait autour de moi. Affaissé maintenant dans un coin sur mon sac, le dos appuyé contre un poteau de la toiture, les genoux collés au corps, blême et raidi par le froid, en proie à une lassitude effrayante succédant à la surexcitation de l'arrivée, je me sentais de plus en plus malade, et bientôt, pris de fièvre et de contractions d'estomac, je donnai à mes collègues anxieux le spectacle peu digne du plus complet abrutissement.

Pierre, après avoir avalé un demi-litre de cognac, s'était pelotonné, tout au milieu du campement, et là, dormait béatement.

Cependant au dehors la pluie, un instant arrêtée, avait repris de plus belle et nous l'entendions faire rage sur le pauvre toit qui nous abritait. La nuit était tout à fait tombée. Trouvant le premier foyer allumé près de la porte absolument insuffisant pour réchauffer douze personnes et sécher autant de défroques minables appendues tout autour, nous décidâmes d'en organiser un deuxième au milieu de la pièce en partageant la maigre provision de bois.

Denis, comme pour nous faire oublier ses fautes que nous payions si chèrement, déploya dès cette heure le zèle méritoire qui n'a pas peu contribué à lui faire pardonner le coup de pouce donné au baromètre, source de tous nos maux. Il décloua, aidé de Girard et de Dufourt, deux ou trois planches du parquet, mettant ainsi à nu la terre du dessous; puis, poussé par je ne sais quel bon génie, ayant eu l'idée de visiter, au-dessus de nos têtes, une sorte d'étage formé par des poutres suspendues sur lesquelles il n'était pas trop commode de monter, il y trouva une provision de bois de sapin en bûches refendues dont il fit descendre en avalanche tout un amoncellement.

Le second foyer fut immédiatement allumé et, sans crainte de manquer de combustible, nous pûmes enfin procéder au séchage sérieux des vêtements ruisselants.

Ayant découvert, à moitié cachée sous la neige, une auge assez longue pour s'y étendre tout à l'aise, je l'apportais, après l'avoir vidée et nettoyée, proche du feu sauveur et, la plaçant en manière de rôtissoire, je me couchais tout au fond, les jambes étendues, trouvant un soulagement immense à me cuire ainsi sur l'une et l'autre face, après avoir, quelques instants avant, côtoyé de si près le trépas par excès d'humidité.

Tout le monde mangeait et, comme d'habitude, de chaque sac on sortait un amas de victuailles et de vins à sustenter un bataillon; Denis, tout d'abord, prépara dans sa casserole-marmite, un potage tapioca à la fumée de sapin, non point parfait, sans doute, mais que nous considérions, dans notre pénible position, comme une sorte d'ambroisie.

Ce fut, pour mon compte, la seule nourriture que je pus absorber, tellement j'étais malade.

Le repas fut couronné par un thé réconfortant infusé dans la même casserole-samovar de Denis! Et de chaque nanan bien chaud on m'apportait ma part, en s'enquérant affectueusement de mon état, en me prodiguant les consolations les plus propres à calmer mes appréhensions, en calant soigneusement mon auge protectrice qui se balançait comme un trois-mâts à chacun de mes mouvements, en ajoutant enfin à ma couche, déjà si confortable, toutes les couvertures disponibles. Et mon cœur débordait de reconnaissance pour ces soins si touchants et si désintéressés.

Aussi ai-je voué, dès ce jour, aux Girard, aux Théolier, aux Dufourt, à tous ceux enfin auxquels j'ai dû la vie dans cette soirée néfaste, une de ces gratitudes tenaces dont l'histoire n'offre que de rares exemples et qui ne finira qu'avec moi-même!

Peu à peu cependant le calme se faisait : le feu, largement alimenté, envoyait jusqu'au toit sa flamme vive; elle allait même par moments lécher la charpente légère, à notre grande épouvante. Mais heureusement, grâce à notre active vigilance, nous parvînmes à éviter l'incendie!

Vers neuf heures et demie, tout le monde s'étant organisé pour le reste de la nuit, le silence ne fut plus interrompu que par les ronflements de notre barde Darnat, par les éclats du sapin sec brûlant dans nos deux feux, par les interjections entrecoupées de Joseph Montaland, rêvant dans un sommeil agité au fatal néant des grandeurs humaines. A certain moment même, les péripéties du songe qu'il poursuivait devinrent sans doute trop effrayantes, car il se mit à pousser des piaulements inarticulés et me réveilla en sursaut vers onze heures et demie. Comme il était étendu en face de moi, sans couverture aucune pour le garantir de la bise, je jetai sur lui la première qui me tomba sous la main.

Moitié veillant et moitié sommeillant, toujours bien engourdi malgré la douce chaleur de notre feu, je comptais les heures avec tristesse et, malgré moi, dans le lointain, là-bas derrière les monts, je voyais, comme dans un paradis, les heureux de la plaine; comparant leur sort au nôtre, je faisais même d'amères réflexions : assemblés en famille autour de quelque bon feu brûlant dans des cheminées avec gaines, ayant auprès d'eux leurs femmes et leurs enfants, buvant un thé authentique dans des tasses bien propres, lisant dans de bons journaux de bons faits divers intéressants, ayant des habits secs, et, pour couronnement, la perspective de bons lits à sommiers avec des édredons,... ils avaient l'esprit tranquille, et certes étaient à cent lieues de penser qu'à cette minute même, les douze malins pionniers qui avaient traversé la foudre et la tempête, couru tout au travers de la nature convulsée, gisaient vaincus par les éléments sur le sol humide d'une hutte perdue dans la montagne, buvaient du tapioca dans des gobelets en fer-blanc et grelottaient dans des burnous arabes autour de foyers rudimentaires à la mode canaque!

Ce qui me préoccupait au plus haut point, c'était l'obligation où je me trouverais, le lendemain matin, de chausser mes galoches ferrées pour la descente sur Abondance : car de l'ascension des Cornettes, il ne pouvait plus être question. Nous étions trop fraîchement sortis de peine pour aller de nouveau, sans y être forcés, chercher de nouvelles aventures par delà la limite des neiges éternelles!

Tout au milieu de la nuit, alors que presque tous, nous dormions d'un sommeil aussi peu réparateur qu'agité, Berger émettait la proposition de photographier à la lumière du magnésium le groupe pittoresque que nous formions autour des feux : sa proposition ne trouva pas d'écho et d'ailleurs le magnésium se trouva manquer absolument. Repoussé avec pertes sur la question photographique, Berger entonna alors cette superbe et magistrale canzonnetta italienne en *si* majeur, que je lui fis répéter le lendemain, tellement dans cette nuit fatale j'en avais trouvé le rythme étrange et captivant. Pourtant au soixante-troisième couplet, Girard, furieux de l'interruption d'un rêve superbe, somma le chanteur d'arrêter là son torrent d'harmonie. Le silence se fit et l'anxiété avec la moisissure revinrent de nouveau planer sur notre campement.

Pour en finir avec cette nuit trop longue, il me reste à noter encore l'émotion que nous donna le hululement d'une chouette perdue dans la nuit, et que Colomb prétendait être quelque voyageur égaré appelant au secours!

Vers 3 heures du matin, Denis sonna la diane, et remettant au feu sa casserole-omnibus, nous offrit pour commencer la journée un moka délicieux à la mode turque, c'est-à-dire sans le moindre atome de sucre.

Notre ex-gouverneur Joseph Montaland, s'aperçut tout à coup de la grande difficulté qu'il éprouvait à étendre au réveil ses membres ankylosés. Lorsqu'il voulut nous exposer son étonnement de ce fait anormal, nous fûmes obligés de constater que les sons qu'il émettait pour nous donner ses explications, sortaient terriblement de son nez; une toux saccadée et sifflante venait d'autre part couper ses périodes de points d'orgue inquiétants. Bien portant d'ordinaire et jamais enrhumé, il maudissait son sort et s'ingéniait à chercher les motifs de son malaise, mais sans succès!...

Ce n'est qu'ensuite, en préparant mon sac pour la descente, que j'ai su le pourquoi de cet événement. En arrivant la veille au chalet, j'avais mis de côté mon plaid ruisselant, et lorsque au milieu de la nuit, prenant en pitié ce pauvre Joseph qui grelottait dans les vents coulis si intelligemment introduits dans le local par le chef Denis, j'avais étendu sur son être une couverture protectrice, une mauvaise chance m'avait fait mettre la main sur le plaid tout imprégné de pluie qu'on avait oublié de faire sécher.

Je n'estime pas à moins de deux kilos la quantité d'humidité absorbée par Joseph pendant les cinq heures qu'il dormit sous l'étoffe marécageuse. — Et vraiment, n'est-ce pas, on eût été enchifrené à moins? Pour m'éviter les malédictions, je gardai à cette époque le silence sur ces choses ; mais aujourd'hui, de longs jours ayant passé, je n'ai plus aucune raison pour me taire, d'autant mieux qu'il n'est résulté de mon erreur aucune suite fâcheuse.

Ayant enfin préparé nos bagages, un conseil ultime était tenu pour décider du parti à prendre : monter aux Cornettes de Bise, ou bien descendre immédiatement !

Colomb Bras-d'acier et ses féaux opinaient pour la montée, mais devant l'hésitation des uns et les protestations des autres, ils finirent par renoncer à leur projet. Dans la louable intention d'indemniser suivant nos faibles moyens les propriétaires du chalet des déprédations que nous y avions commises, nous abandonnions, étalés dans un endroit bien en vue les trois quarts d'un gigot, deux côtelettes dans leur glace, une boîte de sardines avec un restant de thon mariné, quatre miches de pain et sept litres de vin rouge de Vouvry que nous n'avions pas pu avaler, plus enfin onze sous en billion enveloppés dans un journal.

Nous avons su depuis que les pâtres n'étaient arrivés que trois semaines plus tard, hélas ! et ne savons que trop dans quel état ils ont trouvé les vivres.

A quatre heures environ, nous quittions le chalet de la Calle ou de la Cambre que nous ne devions probablement jamais revoir.

Je n'éprouvais plus pour mon compte qu'une fatigue modérée, et j'atteignis bientôt, bon premier, par la descente que nous avions parcourue la veille, en sens contraire, le col de la Vernaz d'où nous contemplâmes le lever du soleil sur la montagne de Holdenhorn en Valais.

A nos pieds, dans le lointain espace du côté du Nord, aucun nuage n'obscurcissait le ciel, et sans le massif des Cornettes qui se trouvait précisément sur ce point, nous eussions pu voir l'astre à son aurore se mirer dans les eaux du grand Léman, et les collines du pays de Vaud couronnées tout au fond par la chaîne du Jura, fermer l'horizon.

A droite, tout le massif énorme et majestueux des géants du Valais blancs d'une neige immaculée, et plus loin les hauts sommets du Tyrol et de la Haute-Autriche.

A gauche, les cimes boisées qui dominent et enserrent les plantureuses vallées du Chablais ; enfin derrière nous vers le Sud, la dent du Midi, puis un peu plus à l'Est, le Mont-Blanc, tout enveloppé des brumes de la nuit.

Plus loin encore, par delà les espaces, le mont Ventoux avec la Sainte-Baume, et les monts Luberon dérobant à nos yeux la Méditerranée !

Spectacle à la fois sublime et magnifique compensant et au delà les fatigues éprouvées, digne à lui seul d'attirer tous les peuples ; tableau vertigineux et grandiose, panorama renversant étalé dans les feux de la lampe du monde. Presque immédiatement le temps redevenant couvert et sombre, il ne nous resta qu'à gagner au plus vite, avant la pluie, le village de La Chapelle, où devaient nous attendre les voitures commandées à Thonon par les soins

de Denis, et où nous nous proposions de faire notre premier déjeuner à l'hôtel de la Mule-Blanche.

La route s'accomplissait sans encombre, tantôt dans les prairies tout humides de la pluie de la veille, tantôt au travers de sentiers ombreux courant sous les voûtes formées par les branches des grands sapins entrecroisées.

Après une heure de marche au plus, nous étions à La Chapelle.

Les premiers arrivés s'étaient mis à la recherche de la Mule-Blanche et des omnibus promis. — Aucune trace d'un véhicule quelconque, ni même d'auberge!

Le seul parti à prendre était de se décider à parcourir encore les sept kilomètres qui séparent La Chapelle du bourg d'Abondance.

Toutes les récriminations n'auraient rien changé à l'inéluctable nécessité qui nous condamnait à marcher ; d'ailleurs la route était belle, le paysage de la vallée splendide. Nous nous remîmes en route en nous contentant tout simplement de vouer Denis à tous les génies malfaisants.

Vers six heures du matin nous entrions à l'auberge de La Croix, dont les hôtes n'en pouvaient croire leurs yeux.

Nous commandions un succulent déjeuner et comme nous attendions qu'il fût prêt, assis en devisant à la porte de l'auberge, d'un volet entr'ouvert au-dessus de nos têtes s'échappa tout à coup un cri de stupéfaction.

Gabet, cet excellent Gabet, qui était rentré à Thonon la veille dans l'après-midi, après avoir récupéré ses effets en promenade sur l'Ouest-Suisse, Gabet, qui avait poussé le dévouement jusqu'à se mettre en route à 7 heures du soir, pour venir à notre rencontre, faisant ainsi par la pluie six heures de voyage en cabriolet découvert!

Bientôt, il descendit de sa chambre et il vint déjeuner avec nous.

A huit heures, ayant trouvé deux autres chars à bancs, nous quittions Abondance au milieu d'un nombreux concours de population accourue de tous côtés, dès le matin, pour la foire qui a lieu le lundi de Pentecôte.

Gabet, grand et généreux, nous avait offert, à Pierre et à moi, comme étant les deux plus malades, la calèche somptueuse qui l'avait amené, et dont la construction plus confortable que celle des autres chars devait nous permettre de nous mieux reposer pendant la longue route.

En effet, bientôt endormis tous les deux, nous ne nous réveillâmes qu'à Vacheresse, dans un endroit où la route était encombrée de blocs tombés pendant la nuit.

Nous voyions tout en haut un homme attaché à une corde et se livrant à nous ne savions quelle manœuvre inconnue.

Laissant sans réponse nos interrogations sur la possibilité de traverser la

zone dangereuse, il donna le temps à nos trois voitures de s'y engager, la nôtre tenant la tête, et au moment où, ralenties par les obstacles semés au milieu de la chaussée, nous n'allions plus qu'au pas, avec précaution, nous vîmes tout à coup se détacher du sommet du talus une masse énorme de blocs et de terre détrempée, qui parcourut avec la rapidité de la foudre la pente venant aboutir au chemin sur lequel nous passions!

A nos cris d'épouvante, nos conducteurs indécis d'abord et perdant la tête devant l'imminence du danger, ne tardèrent pas à enlever leurs chevaux vigoureusement, et après deux secondes d'une angoisse terrible, la masse rebondissante vint traverser la route avec une force inouïe à deux mètres à peine de la dernière voiture!

Je ne vous dirai pas l'effroi de ceux qui la remplissaient.

Quelques mètres en moins et quelques secondes en plus, la moitié de la caravane des Cornettes était aplatie comme un matefin, et précipitée dans la Dranse à l'état de marmelade.

Le premier saisissement passé, nous donnâmes cours à notre fureur, accusant l'homme à la corde d'avoir voulu nous massacrer, et nous allâmes jusqu'à attribuer à une cause politique l'avalanche de cailloux dont nous avions failli être victimes : l'homme était Piémontais, et ces choses se passaient à l'époque où nos troupes débarquaient à Tunis!

Quoi qu'il en soit, personne n'avait de mal et c'était l'important.

Pierre et moi, bientôt rendormis après tant d'émotions, nous entrâmes dans une remise obscure au village de Chevenoz. Enfin, traversant successivement les villages de Vinzier, Laringe, Champange et Marin, par une route avec rampes, où les chevaux galopaient furieusement à la descente, la pluie ne tarda pas à recommencer, et nous fîmes notre entrée avec elle à Thonon, vers midi.

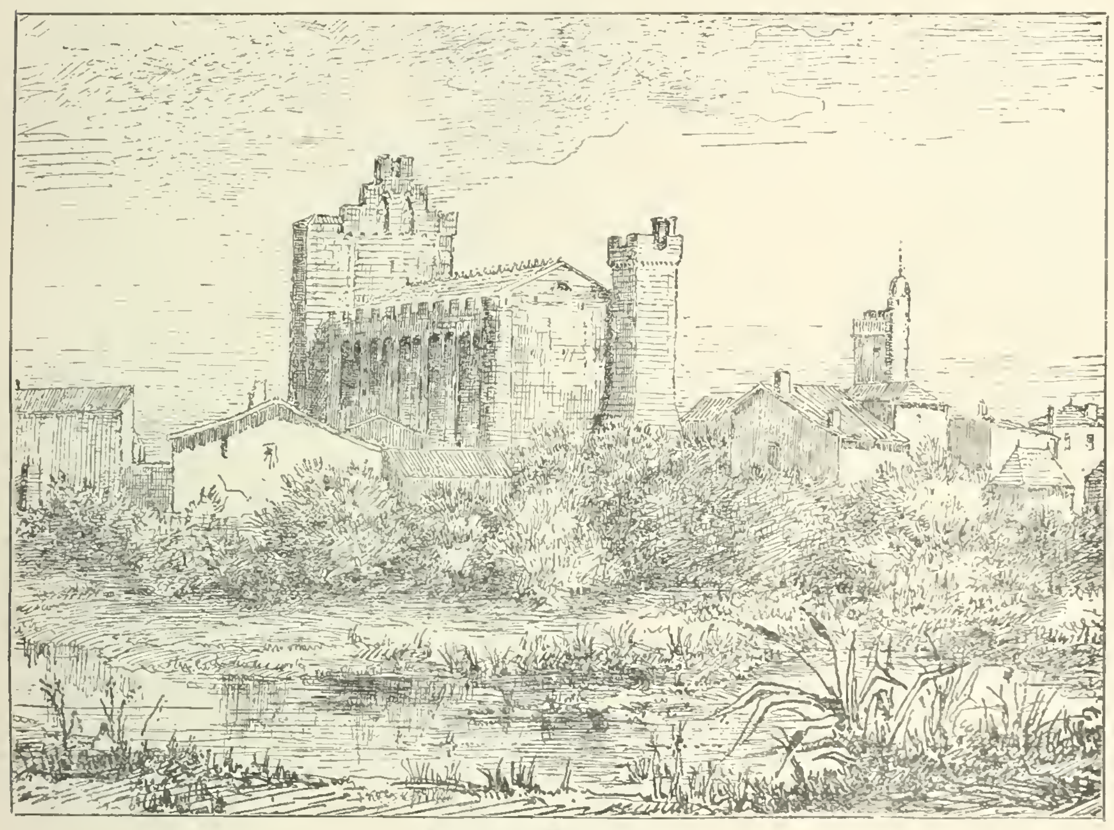
Le train pour Lyon ne partant qu'à trois heures, nous errâmes par les rues dans nos costumes dégoûtants et souillés de boue, moi, en proie à une extinction de voix complète et presque honteux de parcourir si sale les rues et les carrefours d'une ville où j'avais longtemps vécu. Je finis par rencontrer deux vieux amis qui m'entraînèrent à l'hôtel du Midi, mon ancien restaurant, chez Dodon Matringe. — Nous avalions deux bonnes bouteilles de vin blanc de Corzent, cru supérieur. Puis l'heure du train arrivant, nous nous dirigeâmes sur la gare, toujours par une pluie diluvienne.

Dans le compartiment où je montai, je retrouvai, à ma grande satisfaction, mon vieil ami le docteur V... que nous avions déjà rencontré dans le bateau à notre arrivée. — Là, tout en dînant d'un restant de jambonneau, nous devisâmes joyeusement du bon temps d'autrefois.

A Bellegarde, vers six heures, dîner. Après quoi nous faillîmes manquer l'express; le chef de gare ne voulait pas nous laisser monter, sous prétexte que les express n'étaient pas faits pour les gens voyageant à demi-tarif, et si mal en point que nous.

Du voyage de retour, il n'y a rien à dire : comme toujours, nuit, sommeil, silence. — Puis arrivée à Lyon. — Là, étreintes silencieuses à la gare, enfin rentrée dans nos familles inquiètes.

Malgré les émotions saines, l'air sain, et toutes les saines choses qu'on peut rencontrer en montagne, je renonce définitivement à les aller chercher à des hauteurs pareilles.



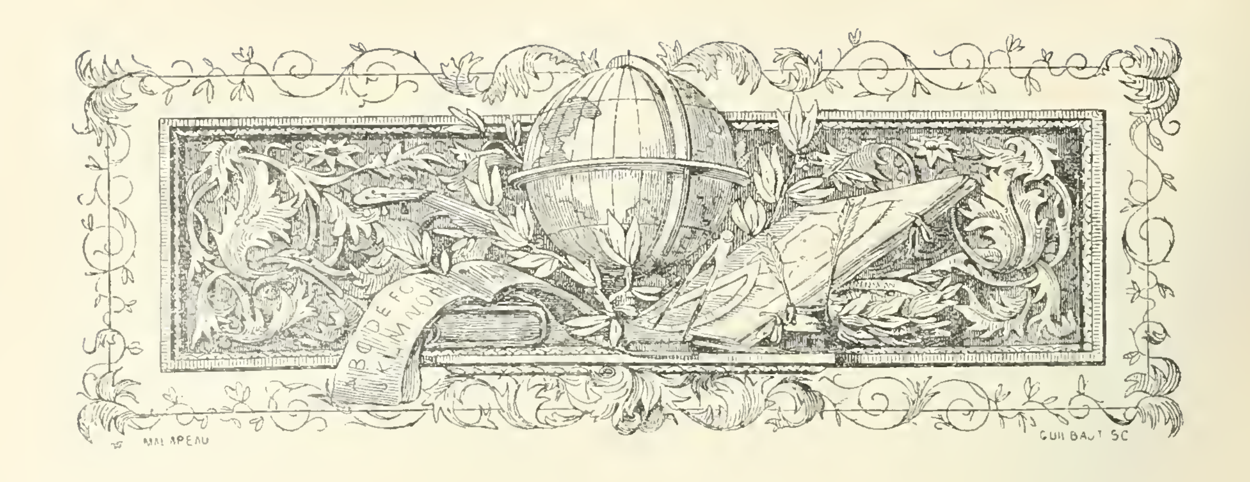
La Sainte-Baume. (P. 58.)

Il en coûte trop d'ailleurs, car j'ai vu *deux fois* la mort de près dans ces quarante-huit heures de Cornettes de Bise.

Et maintenant, un conseil pour finir : quand vous irez en montagne, évitez autant que possible d'emmener avec vous de ces jeunes gens sans cervelle, fanfarons et légers, qui donnent à tout propos un coup de pouce dans le derrière des baromètres. Au moins surveillez-les de près. Unissez en un mot la sévérité à la justice.

L'oubli de ce précepte a failli nous coûter la vie.

Joseph Catenod.



SOUVENIRS D'UN ASTRONOME.


L'ÉPOQUE où je fus envoyé en Espagne comme délégué du Bureau des Longitudes, la fermentation politique, engendrée par l'entrée des Français dans ce pays, commençait à envahir toute la Péninsule et les îles qui en dépendent. Cette fermentation n'atteignait encore, à Mayorque, où je me trouvais, que les ministres, les partisans et les parents du prince de la Paix. Tous les soirs, je voyais traîner en triomphe sur la place de Palma, capitale de l'île Mayorque, tantôt les voitures en flammes du ministre Soller, tantôt les voitures de l'évêque, et même celles de simples particuliers soupçonnés d'être attachés à la fortune du favori Godoï. J'étais loin de soupçonner alors que mon tour allait bientôt arriver.

Ma station mayorquine, le *clop de Galazo*, montagne très élevée, était située précisément au-dessus du port. Le bruit se répandit dans la population que je m'étais établi là pour favoriser l'arrivée de l'armée française, et que tous les soirs je lui faisais des signaux. Ces bruits, toutefois, ne devinrent menaçants pour moi qu'au moment de l'arrivée à Palma, le 27 mai 1808, d'un officier d'ordonnance de Napoléon. Cet officier était M. Berthemie ; il portait à l'escadre espagnole, à Mahon, l'ordre de se rendre en toute hâte à Toulon. Un soulèvement général, qui mit la vie de cet officier en danger, suivit la nouvelle de sa mission. Le capitaine général Vivès ne parvint même à lui sauver la vie qu'en le faisant enfermer dans le château-fort de Belver. On se souvint alors du Français établi au clop de Galazo, et l'on forma une expédition populaire pour aller s'en saisir.

M. Damian, patron du mistic [1] que le gouvernement espagnol avait mis à ma disposition, prit les devants, et m'apporta un costume à l'aide duquel

---

1. Sorte de petit navire.

je me déguisai. En me dirigeant vers Palma, en compagnie du brave marin, nous rencontrâmes l'attroupement qui allait à ma recherche. On ne me reconnut pas, car je parlais parfaitement le mayorquin. J'encourageai fortement les hommes de ce détachement à continuer leur route, et je m'acheminai vers Palma. La nuit, je me rendis à bord du mistic, commandé par don Manuel de Vacaro, que le gouvernement espagnol avait placé sous mes ordres, et je demandai à cet officier s'il voulait me conduire à Barcelone, occupé par les Français, lui promettant que, si l'on faisait mine de le retenir, je reviendrais sur-le-champ me constituer prisonnier.

Don Manuel, qui jusqu'alors avait montré envers moi une obséquiosité extrême, n'eut que des paroles de rudesse et de défiance. Il se fit sur le môle, où le mistic était amarré, un mouvement tumultueux que Vacaro m'assura être dirigé contre moi. « Soyez sans inquiétude, me dit-il; si l'on pénètre dans le navire, vous vous cacherez dans ce bahut. » J'en fis l'essai ; mais la caisse qu'il me montrait était si exiguë que mes jambes étaient tout entières en dehors, et que le couvercle ne pouvait pas se fermer. Je compris parfaitement ce que cela voulait dire, et je demandai à M. Vacaro de me faire enfermer aussi au château de Belver. L'ordre d'incarcération du capitaine général étant arrivé, je descendis dans la chaloupe, où les matelots du mistic me reçurent avec effusion.

Au moment où ils traversaient la rade, la populace m'aperçut, se mit à ma poursuite, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que j'atteignis Belver sain et sauf. Je n'avais, en effet, reçu dans ma course qu'un léger coup de poignard à la cuisse. On a vu souvent des prisonniers s'éloigner à toutes jambes de leur cachot; je suis le premier, peut-être, à qui il avait été donné de faire l'inverse. Cela se passait le 1er ou le 2 juin 1808.

Le gouverneur de Belver était un personnage très extraordinaire. Il soutenait que l'eau pure, administrée convenablement, était un moyen de traiter toutes les maladies, même les amputations. En écoutant ses théories patiemment et sans jamais l'interrompre, je conquis ses bonnes grâces. Ce fut sur sa demande, et dans l'intérêt de notre sûreté, qu'une garnison suisse remplaça la troupe espagnole qui jusque-là avait été employée à la garde de Belver.

Tous mes anciens amis de Mayorque m'avaient abandonné au moment de ma détention. J'avais eu avec don Manuel de Vacaro une correspondance très acerbe pour obtenir la restitution du sauf-conduit que l'amirauté anglaise nous avait délivré. M. Rodriguez seul osait venir me visiter en plein jour, et m'apporter toutes les consolations qui étaient en son pouvoir.

Cet excellent M. Rodriguez, pour tromper les ennuis de mon incarcéra-

tion, me remettait de temps en temps les journaux qui se publiaient alors sur divers points de la Péninsule. Il me les envoyait souvent sans les lire. Une fois, je vis dans ces journaux le récit des horribles massacres dont la ville de Valence avait été le théâtre, et dans lesquels disparut, sous la pique du toréador, la presque totalité des Français établis dans cette ville (plus de trois cent cinquante). Un autre journal renfermait un article portant ce titre : « Relation du supplice de M. Arago et de M. Berthemie!... »

Après la lecture de cet article, je pris immédiatement mon parti : « Puisqu'on parle de mon supplice, dis-je à mon ami Rodriguez, l'événement ne tardera pas à arriver ; j'aime mieux être noyé que pendu. Je veux m'évader de cette forteresse ; c'est à vous de m'en fournir les moyens. »

Rodriguez, sachant mieux que personne combien mes appréhensions étaient fondées, se mit aussitôt à l'œuvre. Il alla chez le capitaine général, et lui fit sentir tous les dangers de sa position si je disparaissais dans une émeute populaire, ou même s'il avait la main forcée pour se débarrasser de moi. Ses observations furent d'autant mieux comprises que personne ne pouvait alors prévoir quelle serait l'issue de la révolution espagnole. « Je prends l'engagement, dit le capitaine général Vivès à mon collaborateur Rodriguez, de donner au commandant de la forteresse l'ordre de laisser sortir, quand le moment sera venu, M. Arago et même les deux ou trois autres Français qui sont avec lui dans le château de Belver ; mais j'entends rester en dehors de tous les préparatifs qui deviendront nécessaires pour faire sortir de l'île les fugitifs; je laisse tout cela sous votre responsabilité. »

Rodriguez s'entendit immédiatement avec le brave patron Damian ; il fut convenu entre eux que Damian prendrait le commandement d'une barque à demi pontée que le vent avait poussée sur la plage, qu'il l'équiperait comme s'il voulait aller à la pêche, qu'il nous porterait à Alger ; après quoi sa rentrée à Palma, avec ou sans poisson, n'inspirerait aucun soupçon.

Les choses furent exécutées suivant ces conventions et malgré la surveillance inquisitoriale que don Manuel de Vacaro exerçait sur le patron de son mistic.

Le 28 juillet 1808, nous descendions silencieusement la colline sur laquelle Belver est bâtie, au moment même où la famille du ministre Soller entrait dans la forteresse pour se soustraire aux fureurs de la populace. Parvenus sur le rivage, nous y trouvâmes Damian, sa barque et trois matelots. Nous nous embarquâmes sur-le-champ et mîmes à voile ; Damian avait eu la précaution de réunir aussi sur ce frêle navire les instruments de prix qu'il avait enlevés à ma station du clop de Galazo. La mer était mauvaise; Damian crut prudent de s'arrêter à la petite île de Cabrera, destinée à devenir, peu de

temps après, si tristement célèbre par les souffrances qu'y éprouvèrent les soldats de l'armée de Dupont, après la honteuse capitulation de Baylen. Là, un incident singulier faillit tout compromettre. Cabrera, assez voisine de l'extrémité méridionale de Mayorque, est souvent visitée par des pêcheurs venant de cette partie de l'île. M. Berthemie craignait assez justement que, le bruit de l'évasion s'étant répandu, on ne dépêchât quelques barques pour se saisir de nous. Il trouvait notre relâche inopportune; je soutenais qu'il fallait s'en rapporter à la prudence du patron. Pendant cette discussion, les trois marins que Damian avait enrôlés virent que M. Berthemie, que j'avais fait passer pour mon domestique, soutenait son opinion contre moi sur le pied d'égalité. Ils s'adressèrent alors en ces termes au patron :

« Nous n'avions consenti à prendre part à cette expédition qu'à la condition que l'aide de camp de l'empereur, renfermé à Belver, ne figurerait pas au nombre des personnes que nous enlèverions. Nous ne voulions nous prêter qu'à la fuite de l'astronome. Puisqu'il en est autrement, il faut que vous laissiez cet officier ici, à moins que vous ne préfériez le jeter à la mer. »

Damian me fit part aussitôt des dispositions impératives de son équipage. M. Berthemie convint avec moi qu'il souffrirait quelques brutalités qui ne pouvaient être tolérées que par un domestique menacé par son maître. Tous les soupçons disparurent.

Damian, qui craignait aussi pour lui-même l'arrivée des pêcheurs mayorquins, s'empressa de mettre à la voile, le 29 juillet 1808, dès le premier moment favorable, et nous arrivâmes à Alger le 3 août.

Nos regards se portaient avec anxiété sur le port pour deviner la réception qui nous y attendait. Nous fûmes rassurés par la vue du pavillon tricolore qui flottait sur deux ou trois bâtiments. Mais nous nous trompions ; ces bâtiments étaient hollandais. Dès notre entrée, un Espagnol, que nous prîmes, à son ton d'autorité, pour un fonctionnaire supérieur de la régence, s'approcha de Damian et lui demanda :

— Que portez-vous?

— Je porte, répondit le patron, quatre Français.

— Vous allez les remporter sur-le-champ ; je vous défends de débarquer.

Comme nous faisions mine de ne pas obtempérer à son ordre, notre Espagnol, c'était l'ingénieur constructeur des navires du dey, s'arma d'une perche, et se mit à nous assommer de coups. Mais, incontinent, un marin génois, monté sur un bateau voisin, s'arma d'un aviron, et frappa d'estoc et de taille notre assaillant. Pendant ce combat animé, nous descendîmes à terre sans que personne s'y opposât. Nous avions conçu une singulière idée de la manière dont la police se faisait sur la côte d'Afrique.

Nous nous rendîmes chez le consul de France, M. Dubois-Thainville ; il était à sa campagne. Escortés par le janissaire du consulat, nous nous acheminâmes vers cette campagne, l'une des anciennes résidences du dey, située non loin de la porte de Bab-Azoun. Le consul et sa famille nous reçurent avec une grande aménité et nous donnèrent l'hospitalité.

Transporté subitement sur un continent nouveau, j'attendais avec anxiété le lever du soleil pour jouir de tout ce que l'Afrique devait offrir de curieux à un Européen, lorsque je me crus engagé dans une aventure grave. A la lueur du crépuscule, je vis un animal qui se mouvait au pied de mon lit. Je donnai un coup de pied, tout mouvement cessa. Après quelque temps, je sentis le même mouvement s'exécuter sous mes jambes ; une brusque secousse le fit cesser aussitôt... J'entendis alors les éclats de rire du janissaire, couché sur un canapé, dans la même chambre que moi ; et je vis bientôt qu'il avait simplement, pour s'amuser de mon inquiétude, placé sur mon lit un gros hérisson.

Le consul s'occupa, le lendemain, de nous procurer le passage sur un bâtiment de la régence qui devait partir pour Marseille. M. Ferrier, chancelier du consulat français, était en même temps consul d'Autriche. Il nous procura deux faux passeports qui nous transformaient, M. Berthemie et moi, en deux marchands ambulants, l'un de Schwekat, en Hongrie, l'autre de Leoben.

Le moment du départ était arrivé ; le 13 août 1808, nous étions à bord ; l'équipage n'était pas encore embarqué. Le capitaine en titre, Raï Braham, s'étant aperçu que le dey était sur sa terrasse, et craignant une punition s'il tardait à mettre à la voile, compléta son équipage aux dépens des curieux qui regardaient sur le môle, et dont la plupart n'étaient pas marins ; ces pauvres gens demandaient en grâce la permission d'aller informer leurs familles de ce départ précipité, et de prendre quelques vêtements. Le capitaine resta sourd à ces réclamations. Nous levâmes l'ancre.

Le navire appartenait à l'émir de Seca, directeur de la Monnaie. Son commandant réel était un capitaine grec, appelé Spiro Calligero. Les premiers jours de notre navigation furent très heureux. Par le travers de la Sardaigne, nous rencontrâmes un bâtiment américain qui sortait de Cagliari. Un coup de canon (nous étions armés de quatorze pièces de petit calibre) avertit le capitaine de venir se faire reconnaître. il apporta à bord un certain nombre de talons de passeports, dont l'un s'ajusta parfaitement avec celui dont nous étions porteurs.

Nous étions déjà rentrés dans le golfe de Lyon, et nous approchions de Marseille, lorsque, le 16 août 1808, nous rencontrâmes un corsaire espagnol de Palamos, armé à la proue de deux canons de vingt-quatre. Nous fîmes

force de voiles, nous espérions lui échapper ; mais un coup de canon, dont le boulet traversa nos voiles, nous apprit qu'il marchait beaucoup mieux que nous.

Nous obéîmes à une injonction ainsi formulée et attendîmes la chaloupe du corsaire. Le capitaine déclara qu'il nous faisait prisonniers, quoique l'Espagne fût en paix avec les Barbaresques, sous le prétexte que nous violions le blocus qu'on venait de mettre sur toutes les côtes de France ; il ajouta qu'il allait nous mener à Rosas, et que là les autorités décideraient de notre sort.

J'étais dans la chambre du bâtiment ; j'eus la curiosité de regarder furtivement l'équipage de la chaloupe, et j'y aperçus, avec un déplaisir que tout le monde concevra, un des matelots du mistic commandé par don Manuel de Vacaro, le nommé Pablo Banco, de Palamos, qui m'avait souvent servi de domestique pendant les opérations géodésiques. Mon faux passeport devenait dès ce moment inutile si Pablo me reconnaissait. Je me couchai aussitôt, j'enveloppai ma tête dans ma couverture et je ne bougeai pas plus qu'une statue.

Dans les deux jours qui s'écoulèrent entre notre capture et notre entrée dans la rade de Rosas, Pablo, que la curiosité conduisait souvent dans la chambre, s'écriait : « Voilà un passager dont je n'ai pas encore réussi à voir la figure ! » Lorsque nous fûmes arrivés à Rosas, on décida que nous serions mis en quarantaine dans un moulin à vent délabré, situé sur la route qui conduit à Figueras. J'eus soin de m'embarquer sur une chaloupe à laquelle Pablo n'appartenait pas. Le corsaire partit pour une nouvelle croisière et je fus un moment débarrassé des préoccupations que me donnait mon ancien domestique.

Notre bâtiment était richement chargé ; les autorités espagnoles désiraient dès lors beaucoup le déclarer de bonne prise ; elles firent semblant de croire que j'en étais le propriétaire, et voulurent, pour brusquer les choses, m'interroger, même sans attendre la fin de la quarantaine. On tendit deux cordes entre le moulin et la plage, et un juge se plaça en face de moi. Comme l'interrogatoire se faisait de très loin, le nombreux public qui nous entourait prenait une part directe aux questions et aux réponses. Je vais essayer de reproduire ce dialogue avec toute la fidélité possible.

— D'où êtes-vous ?

— D'un pays où certainement vous n'avez jamais été.

— Mais quel est ce pays ?

Je craignais de répondre, car les passeports, trempés dans le vinaigre, étaient dans les mains du juge instructeur et j'avais oublié si j'étais de Schwekat ou de Leoben. Je répondis enfin, à tout hasard :

— Je suis de Schwekat.

Et cette indication se trouvait heureusement conforme à celle du passeport.

— Vous n'êtes pas plus de Schwekat que moi! me répondit le juge. Vous êtes Espagnol, et même Espagnol du royaume de Valence, comme je le vois à votre accent.

— Vous allez me punir, Monsieur, de ce que la nature m'a donné le don des langues. J'apprends avec facilité les dialectes des contrées où je vais exercer mon commerce : j'ai appris, par exemple, le dialecte d'Iviza.

— Eh bien, vous serez pris au mot... J'aperçois ici un soldat d'Iviza ; vous allez lier conversation avec lui.

— J'y consens; je vais même chanter la chanson des chèvres.

Les vers de ce chant (si vers il y a) sont séparés de deux en deux par une imitation du bêlement de la chèvre.

Je me mis aussitôt, avec une audace dont je suis actuellement étonné, à entonner cet air chanté par tous les bergers de l'île :

Ah ! graciada senora,
Una canzo bouil canta.
Bè bè bè bè.
No sera gaira pulida,
No sé si vos agradara.
Bè bè bè bè.

Voilà mon Ivizanero, pour qui cet air faisait l'effet du *ranz des vaches* sur les Suisses, déclarant, tout en pleurs, que je suis originaire d'Iviza.

Je dis alors au juge que s'il veut me mettre en contact avec une personne sachant la langue française, on arrivera à une solution tout aussi embarrassante. Un officier émigré du régiment de Bourbon s'offre incontinent pour faire l'expérience, et, après quelques phrases échangées entre nous, affirme sans hésiter que je suis Français.

Le juge, impatienté, s'écrie :

— Mettons fin à ces épreuves, qui ne décident rien. Je vous somme, Monsieur, de me dire qui vous êtes. Je vous promets la vie sauve si vous me répondez avec sincérité.

— Mon plus grand désir serait de vous faire une réponse qui vous satisfît. Je vais donc essayer ; mais je vous préviens que je ne vais pas dire la vérité. Je suis le fils de l'aubergiste de Mataro.

— Je connais cet aubergiste : vous n'êtes pas son fils.

— Vous avez raison. Je vous ai annoncé que je varierais mes réponses jusqu'à ce qu'il y en eût une qui vous convînt. Je reprends donc, et je vous

dis que je suis un *titiritero* (joueur de marionnettes), et que j'exerçais à Lérida.

Un énorme éclat de rire de tout le public qui nous entourait accueillit cette réponse, et mit fin aux questions.

— Je vous promets bien, s'écria le juge en colère, que je découvrirai tôt ou tard qui vous êtes!

Et il se retira.

Très peu rassuré par les dernières paroles du juge instructeur, je cherchai momentanément mon salut d'un autre côté.

J'étais possesseur d'un sauf-conduit de l'amirauté anglaise; j'écrivis donc une lettre confidentielle au capitaine d'un vaisseau anglais, qui avait jeté l'ancre depuis quelques jours dans la rade de Rosas. Je lui expliquai ma position. « Vous pouvez, lui disais-je, me réclamer, puisque j'ai un passeport anglais. Si cette démarche vous coûte trop, ayez la bonté de prendre mes manuscrits et de les envoyer à la Société royale de Londres. »



On décida que nous serions mis en quarantaine dans un moulin à vent. (P. 67.)

Un des soldats qui nous gardaient, et à qui j'avais eu le bonheur d'inspirer quelque intérêt, se chargea de remettre ma lettre. Le capitaine anglais vint me voir ; il s'appelait, si j'ai bonne mémoire, Georges Eyre. Nous eûmes une conversation particulière sur le bord de la plage. Georges Eyre croyait peut-être que les manuscrits de mes observations étaient contenus dans un registre relié en maroquin et doré sur tranche. Lorsqu'il vit que ces manuscrits se composaient de feuilles isolées, couvertes de chiffres, que j'avais cachées sous ma chemise, le dédain succéda à l'intérêt, et il me quitta brus-

quement. Revenu à son bord, il m'écrivit une lettre que je retrouverais au besoin, et dans laquelle il me disait : « Je ne puis pas me mêler de votre affaire. Adressez-vous au gouvernement espagnol ; j'ai la persuasion qu'il fera droit à votre réclamation et ne vous molestera pas. » Comme je n'avais pas la même *persuasion* que le capitaine Georges Eyre, je pris le parti de ne tenir aucun compte de ses conseils.

Quelque temps après, je dois dire qu'ayant raconté ces détails en Angleterre, chez sir Joseph Banks, la conduite de Georges Eyre fut sévèrement blâmée. Mais lorsqu'on déjeune et dîne au son d'une musique harmonieuse, peut-on accorder son intérêt à un pauvre diable couché sur la paille et rongé de vermine, eût-il des manuscrits sous sa chemise?

Le bruit que j'étais un Espagnol, transfuge et propriétaire du bâtiment, s'accréditant de plus en plus, et cette position étant la plus dangereuse de toutes, je résolus d'en sortir. Je priai le commandant de la place, M. Alloy, de venir recevoir ma déclaration et je lui annonçai que j'étais Français. Pour lui prouver la vérité de mes paroles, je l'invitai à faire venir Pablo Blanco, matelot embarqué sur le corsaire qui nous avait pris, et qui était depuis peu de temps rentré de sa croisière. Cela fut fait ainsi que je le désirais. En descendant sur la plage, Pablo Blanco, qui n'avait pas été prévenu, s'écria avec surprise :

— Quoi! vous, don Francisco, mêlé à tous ces mécréants!

Ce matelot donna au gouverneur des renseignements circonstanciés sur la mission que je remplissais avec deux commissaires espagnols. Ma nationalité se trouvait ainsi constatée.

Le jour même, Alloy fut remplacé dans le commandement de la forteresse par le colonel irlandais du régiment d'Ultonia ; le corsaire partit pour une nouvelle croisière, emmenant Pablo Blanco, et je redevins le prétendu marchand ambulant de Sehwekat.

Du moulin à vent où nous faisions notre quarantaine, je voyais flotter le pavillon tricolore sur la forteresse de Figueras. Des reconnaissances de cavalerie venaient quelquefois jusqu'à la distance de cinq à six cents mètres; il ne m'eût donc pas été très difficile de m'échapper. Cependant, comme les règlements contre ceux qui violent les lois sanitaires sont très rigoureux en Espagne, comme ils prononcent la peine de mort contre celui qui les enfreint, je ne me déterminai à m'évader que la veille de notre entrée en libre pratique.

La nuit étant venue, je me glissai à quatre pattes le long des broussailles, et j'eus bientôt dépassé la ligne des sentinelles qui nous gardaient. Une rumeur bruyante que j'entendis parmi les Maures me détermina à rentrer.

et je trouvai ces pauvres gens dans un état d'inquiétude indicible ; ils se croyaient perdus si je partais ; je restai donc.

Le lendemain, un fort piquet de troupes se présenta devant le moulin. Les manœuvres qu'il faisait nous inspirèrent à tous des inquiétudes, notamment au capitaine Krog :

— Que veut-on faire de nous?... s'écria-t-il.

— Hélas! vous ne le verrez que trop tôt, répliqua l'officier espagnol.

Cette réponse fit croire à tout le monde qu'on allait nous fusiller. Ce qui aurait pu me fortifier dans cette idée, c'était l'obstination que le capitaine Krog et deux autres individus de petite taille mettaient à se cacher derrière moi.

Un maniement d'armes nous fit penser que nous n'avions plus que quelques secondes à vivre.

Cependant les autorités espagnoles se bornèrent à me faire conduire à la forteresse de Rosas. On nous plaça, M. Berthemie et moi, dans une casemate où nous avions à peine l'espace nécessaire pour nous coucher. Dans le moulin à vent, on nous apportait, de temps en temps, quelques provisions venant de notre navire. Ici, le gouvernement espagnol pourvoyait à notre nourriture ; nous recevions tous les jours du pain et une ration de riz ; mais, comme nous n'avions aucun moyen de cuisson, nous étions en réalité réduits au pain sec.

Le pain sec était une nourriture bien peu substantielle pour qui voyait à la porte de sa prison, de sa casemate, une vivandière vendant des raisins à deux liards la livre, et faisant cuire, à l'abri d'un demi-tonneau, du lard et des harengs ; mais nous n'avions pas d'argent pour nous mettre en rapport avec cette marchande. Je me décidai alors, quoique avec un très grand regret, à vendre une montre que mon père m'avait donnée. On m'en offrit à peu près le quart de sa valeur ; il fallut bien accepter, puisqu'il n'y avait pas de concurrents.

Possesseurs de soixante francs, nous pûmes, M. Berthemie et moi, assouvir la faim dont nous souffrions depuis longtemps ; mais nous ne voulûmes pas que ce retour de fortune ne profitât qu'à nous seuls, et nous fîmes des libéralités qui furent très bien accueillies par nos compagnons de captivité. Si cette vente de ma montre nous apportait quelque soulagement, elle devait plus tard plonger ma famille dans la douleur.

La ville de Rosas tomba au pouvoir des Français, après une courageuse résistance. La garnison prisonnière fut envoyée en France, et passa naturellement à Perpignan. Mon père, en quête de nouvelles, allait partout où les Espagnols se trouvaient réunis. Il entra dans un café au moment où un

officier prisonnier tirait de son gousset la montre que j'avais vendue à Rosas. Mon bon père vit dans ce fait la preuve de ma mort et tomba évanoui. L'officier tenait la montre de troisième main et ne put donner aucun détail sur le sort de la personne à qui elle avait appartenu.

Revenons à mon histoire. Sur ces entrefaites, le dey d'Alger, à qui j'avais écrit au nom du capitaine Braham, pour lui faire connaître l'arrestation du navire, lequel lui appartenait, manda sur-le-champ le consul d'Espagne, M. Onis, et menaça de la guerre si l'on ne relâchait pas sur-le-champ son bâtiment. L'Espagne avait alors à pourvoir à trop de difficultés pour s'en mettre, de gaieté de cœur, une nouvelle sur les bras, et l'ordre de relâcher le navire si vivement convoité arriva à Girone et de là à Palamos.

Cette solution nous parvint au moment où nous nous y attendions le moins. Nous fîmes aussitôt nos préparatifs de départ, et, le 28 novembre 1808, nous mîmes à la voile, le cap sur Marseille. Nous apercevions déjà les bâtisses blanches qui couronnent les collines voisines de Marseille, lorsqu'un coup de mistral d'une violence extrême nous poussa du nord au sud.

Le navire, emporté par les vents contraires, aborda, le 5 décembre, à Bougie. Là on prétendit que pendant les trois mois d'hivernage, toute communication avec Alger, par les petites barques nommées *sandales*, serait impossible. Mais, d'un commun accord avec Berthemie, je résolus de me rendre à Alger par terre, malgré tous les efforts du caïd de Bougie pour nous détourner de ce projet dangereux.

Nous fîmes marché avec un marabout qui s'engagea à nous conduire à notre destination pour la somme de vingt piastres fortes et un manteau rouge. Déguisés tant bien que mal, nous nous mîmes en route avec le guide, ses Arabes et plusieurs matelots maures appartenant à l'équipage du bâtiment.

Plusieurs fois, en route, nous fûmes attaqués par les Kabyles et en danger de mort. Enfin, nous arrivâmes pourtant en vue d'Alger, le 25 décembre 1808. Nous prîmes congé des Arabes, propriétaires de nos mules, qui marchaient à pied à côté de nous, et nous piquâmes des deux, afin d'atteindre la ville avant la fermeture des portes. En arrivant, nous apprîmes que le dey à qui nous devions notre première délivrance avait été décapité. La garde du palais, devant laquelle nous passâmes, nous arrêta, en nous demandant d'où nous venions. Nous répondîmes que nous venions de Bougie, par terre.

— Ce n'est pas possible! s'écrièrent les janissaires tout d'une voix ; le dey lui-même n'oserait entreprendre un pareil voyage!

— Nous reconnaissons que nous avons fait une grande imprudence ; nous

ne recommencerions pas ce voyage, nous donnât-on un million ; mais le fait que nous venons de déclarer est de la plus stricte vérité.

Arrivés à la maison consulaire, nous fûmes, comme la première fois, reçus très cordialement ; nous eûmes la visite d'un drogman envoyé par le dey, qui demanda si nous persistions à soutenir que Bougie avait été notre point de départ, et non le cap Matifou, ou quelque lieu voisin. Nous affirmâmes de nouveau la réalité de notre récit ; il fut confirmé le jour suivant à l'arrivée des propriétaires de nos mules.

On nous retint néanmoins captifs en prison pendant six mois.

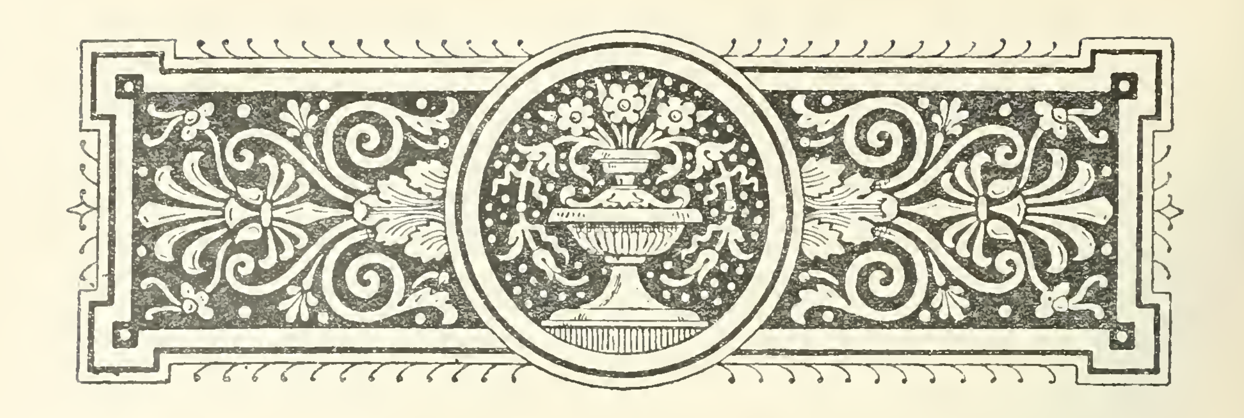
En février 1809, le nouveau dey, peu de temps après être entré en fonctions, réclama de deux à trois cent mille francs, je ne me rappelle pas exactement la somme, qu'il prétendait lui être dus par le gouvernement français. M. Dubois-Thainville répondit qu'il avait reçu de l'empereur l'ordre de ne pas payer un centime. Le dey, furieux, décida qu'il nous déclarait la guerre. Nos noms durent aussitôt figurer dans la liste des esclaves de la régence; mais heureusement, pour ce qui me concerne, je restai libre dans la maison consulaire.

Le marchand Bakri venait souvent au consulat de France pour traiter de nos affaires avec M. Dubois-Thainville: « Que voulez-vous? disait celui-ci, vous êtes Algérien, vous serez la première victime de l'obstination du dey. J'ai déjà écrit à Livourne pour qu'on se saisisse de vos familles et de vos biens. Lorsque les bâtiments chargés de coton, que vous avez dans ce port, arriveront à Marseille, ils seront immédiatement confisqués ; c'est à vous de voir s'il ne vous convient pas mieux de payer la somme que réclame le dey que de vous exposer à une perte décuple et certaine. » Le raisonnement était sans réplique, et, quoi qu'il pût lui en coûter, Bakri se décida à payer la somme demandée à la France. La permission de partir nous fut immédiatement accordée ; je m'embarquai, le 21 juin 1809, sur un bâtiment dans lequel prenaient passage M. Dubois-Thainville et sa famille.

Le 2 juillet, je débarquai au lazaret de Marseille.

Après avoir terminé ma quarantaine, je me rendis d'abord à Perpignan, au sein de ma famille, où ma mère, la plus respectable et la plus pieuse des femmes, fit dire de nombreuses messes pour célébrer mon retour, comme elle en avait demandé pour le repos de mon âme lorsqu'elle me croyait tombé sous le poignard des Espagnols. Mais je quittai bientôt ma ville natale pour rentrer à Paris, et je déposai au bureau des longitudes et à l'Académie des sciences mes observations, que j'étais parvenu à conserver au milieu des périls et des tribulations de ma longue campagne.

Arago.



SOUVENIRS D'UN ANCIEN MINISTRE.

'AI noté avec soin mes impressions lors de mon voyage dans l'Inde ; quelques-unes de ces notes me semblent dignes d'intérêt. C'est ce qui me détermine à les publier.

« Nous succombons sous les invitations. Ce matin, depuis sept heures, nous avons erré d'églises en couvents, de couvents en églises. Notre ami l'archevêque nous a fait visiter, dans leurs détails les plus intimes, ses établissements de charité. Il avait gracieusement ajouté à son programme un déjeuner, servi en notre honneur au couvent de Loretto-House; c'était un moyen de nous engager pour toute la matinée. Il n'a manqué au rendez-vous que l'archevêque lui-même, qui est légèrement indisposé. Il avait eu soin d'ailleurs qu'on ne négligeât rien pour nous bien recevoir. A sept heures donc nous nous sommes rendus à l'église de Saint-Thomas. C'est une des trois églises paroissiales de Calcutta. La décoration en est convenable, et elle est très grande eu égard au nombre des paroissiens. Elle est surmontée d'un clocher où sont représentés tous les ordres d'architecture possibles...

« Après la messe, nous sommes entrés au couvent attenant à l'église : c'est là qu'il nous a fallu déjeuner. Loretto-House est une pension de jeunes filles, fort bien tenue, à ce qu'il nous a paru, et dirigée par des Sœurs de Notre-Dame de Lorette. Les petites filles étaient en classe ; on en fit approcher une qui était Française, et, comme je lui demandais avec sollicitude si elle avait fait sa première communion, on me dit qu'elle était protestante. Si j'en fus fâché pour elle, je fus très satisfait et très touché de cette tolérance. Je ne croyais pas qu'on admît des protestants dans un couvent dirigé par des Sœurs.

Nous sommes ensuite allés au collège, où l'on se propose de former des prêtres, dont on manque beaucoup ici. Le bâtiment est celui de l'ancien

théâtre, que l'archevêque a acheté récemment. Le parterre est devenu une bibliothèque, et le troisième dessous un réfectoire. Le local est fort beau.

Du collège, nous nous sommes rendus à la maison des orphelines, située presque en dehors de la ville. Nous sommes entrés d'abord dans la pension annexée à l'*Orphanage*, qui nous a paru parfaitement tenue. Enfin nous avons visité les orphelines ; c'est l'établissement favori de l'archevêque, et, sans contredit, le plus utile de tous. On y recueille non seulement les enfants laissés sans ressources, mais aussi les veuves que la mort de leur mari prive de tous moyens d'existence. Ce sont en général des femmes de soldats irlandais. Les quatre classes étaient dans la plus belle tenue, et l'on avait préparé pour nous des fauteuils, dans lesquels nous avions tout l'air d'examinateurs des écoles primaires. On exécuta devant nous des exercices de géographie, d'histoire et de physique, dans lesquels on nous fit voir que les élèves savaient: combien il y avait de parties du monde ; en combien de jours le monde avait été créé ; etc. A la suite de ces diverses épreuves, nous exprimâmes de nouveau, et cette fois par écrit, notre entière satisfaction. On me rappela alors tout bas qu'il était à propos de demander pour les enfants un jour de congé, ce qui nous attira beaucoup de bénédictions.

Les maisons de Calcutta sont très spacieuses. Les plafonds et les parquets sont les seules choses qui laissent à désirer. Les fourmis blanches sont des ennemis qui interdisent tout luxe à cet égard. Les plafonds laissent voir les poutres et le plancher supérieur, afin qu'on puisse souvent, on pourrait dire tous les jours, s'assurer que les fourmis n'ont pas réduit la charpente à l'état d'écumoire. Elles s'introduisent dans les poutres par les extrémités, et rongent méthodiquement tout l'intérieur sans jamais toucher à la surface. Un morceau de bois qu'elles ont travaillé ressemble tout à fait à une éponge durcie. Le plafond de la grande salle du palais du gouverneur a été ainsi complètement mangé il y a quelques années. Les planchers sont invariablement remplacés dans toutes les maisons par des nattes de couleur grisâtre, coupées de larges raies plus blanches ; ce n'est pas très joli, mais, comme il y en a partout, l'œil s'y habitue très vite.

La population des rues, celle qui marche, est tout indigène ; le costume est si uniforme qu'il n'offre rien de pittoresque. On est vêtu de blanc des pieds à la tête. Les voitures des indigènes ne laissent pas d'avoir un certain cachet. Les carrosses de luxe sont très nombreux. La caisse, qui a la forme des plus vieux fiacres de Paris, est barbouillée d'une couleur jaunâtre ; sur les plus belles on ajoute des peintures de fleurs ou d'oiseaux. Les glaces absentes sont remplacées par des rideaux grossiers, et la portière est maintenue à peu près fermée au moyen d'un bout de ficelle. Cette caisse est fixée

tant bien que mal, par des cordes et des bâtons, sur un train qui semble toujours arrivé au terme de son existence. En avant de la caisse se trouve une espèce de perchoir, destiné à recevoir l'indigène qui dirige l'équipage. L'attelage se compose de deux poneys, qui paraissent nourris exclusivement de coups de fouet. Leur harnais consiste en une sangle et plusieurs cordes. La sangle, au lieu d'être placée sous le ventre, est passée autour du cou de la bête dans les conditions les plus favorables pour l'étrangler. Tout le harnais a pour objet de maintenir sur le dos du cheval un paquet informe, qui supporte l'espèce de joug fixé à l'extrémité du timon. Le tout se conduit au moyen de ficelles, et fait un bruit affreux. Les nombreux princes descendants de Tippoo-Saëb et d'Aureng-Zeb, qui vivent à Calcutta, ne se servent que de voitures européennes.

Les chars à bœufs méritent aussi une mention. Les bœufs de ce pays sont très petits, et ont sur le garot une bosse assez proéminente. Le joug est posé sur le cou, en avant de la bosse, et maintenu par une petite ficelle. Le char se prolonge en pointe dans sa partie antérieure, de manière à avancer jusque entre les deux bœufs. C'est sur cette proue que se tient le conducteur ; il dirige son attelage : au moyen de ficelles passées dans le nez des bœufs ; au moyen de coups de pied appliqués sur leur derrière; et enfin, au moyen de leur queue qu'il tient dans ses deux mains. Grâce à ces trois moyens d'action, il parvient à peu près à faire suivre à sa voiture le chemin qui lui convient. Ce n'est pas toutefois sans une peine infinie, et il n'est pas rare que, à la suite de ses efforts, la queue de l'un des bœufs lui reste dans la main.

Bénarès est une des villes les plus curieuses que nous ayons vues. Le quai, qui longe la rivière sainte, offre le spectacle le plus bizarre et le plus varié qu'on puisse imaginer. C'est là que les Hindous viennent faire plusieurs fois le jour les ablutions prescrites par leur religion ; c'est là qu'on brûle les corps morts, pour en jeter les cendres dans le Gange ; c'est là qu'on voit réunis et confondus les Fakirs, les enchanteurs de serpents, les Brahmanes, jouant de toute sorte d'affreux instruments ; c'est là qu'on adore enfin tout ce qui constitue la vie extérieure et religieuse des Hindous. L'on passerait des journées entières à regarder, si l'on n'était bientôt chassé de son poste d'observation par les odeurs infectes qui s'exhalent de tous les recoins.

L'intérieur de Bénarès est un dédale de rues larges d'un mètre ou deux, bordées de maisons hautes de plusieurs étages. Dans les plus grandes rues, on peut passer en palanquin ; dans les petites, on a de la peine à circuler à pied. Nous nous y sommes pourtant hasardés en *Tom-Jones*. Le Tom-Jones est un petit cabriolet à une place, porté par quatre hommes, comme le palanquin, auquel il est bien préférable, puisqu'on y est assis au lieu d'être

couché. Il n'offre qu'un léger inconvénient : souvent le centre de gravité est au-dessus du bâton de support ; alors, au moindre mouvement, on est exposé à faire un demi-tour et à se retrouver la tête en bas. Nous avons visité dans cet équipage les pagodes, les mosquées, les plus riches boutiques. Tout cela est intéressant, mais bien moins que tout ce qu'on voit en se promenant sur les bords du Gange.

Nous sommes allés jeudi dernier visiter la résidence du Rajah de Bénarès, à quelques milles de la ville. C'est un de ces nombreux princes à qui la



En quelques bonds il est sur sa proie. (P. 78.)

Compagnie donne de magnifiques pensions en retour du pouvoir qu'elle leur a enlevé. Celui-ci a près de deux millions de francs par an. Son palais n'a aucun caractère, et son luxe n'a rien d'asiatique. Sa Seigneurie était allée chasser, ce qui nous a privés du plaisir d'être reçus par elle. On avait d'ailleurs tout préparé pour notre visite ; un bateau nous attendait pour nous faire traverser le Gange, et, sur l'autre rive, se trouvaient des éléphants qui étaient à nos ordres. C'était la première fois que nous montions à éléphant, et ce mode de transport eut pour nous le charme de la nouveauté : c'est le seul charme qu'il puisse avoir. A l'inconvénient d'être très lent, il joint celui

de vous exposer à des cahots continuels, capables de donner le mal de mer à des marins moins consommés que nous. A défaut du Rajah, nous avons vu ses tigres, qui sont d'une grande beauté. Ces animaux, même en captivité, sont beaucoup plus curieux à voir dans ce pays-ci que dans le nôtre. Ici on sent qu'ils sont chez eux.

Nous sommes ensuite allés faire un tour en palanquin dans les Etats du Rajah de Bartpoor. Ce Rajah est un petit prince hindou, indépendant autant que peuvent l'être les voisins des Anglais, et régnant sur cinq ou six cent mille âmes et sur plus d'un million de singes. Il n'était pas dans sa capitale, mais il était informé de notre visite, et tout était préparé pour nous recevoir. On vint prendre nos ordres, et nous commandâmes pour le lendemain une chasse au chita.

Le chita est une espèce de léopard de la taille d'un grand bull-dogue, haut sur ses jambes et d'une forme moins gracieuse que les autres animaux de la même famille. Ses griffes, plus courtes que celles du tigre, ne peuvent pas se rentrer. Il est doué d'une grande vitesse. C'est cet animal que l'on dresse à la chasse des antilopes. Nous nous étions rendus à dos d'éléphant sur le terrain, à quelques milles de la ville. Là nous avons trouvé quatre ou cinq chitas ; chacun d'eux est attaché par le cou et les reins sur une petite charrette basse attelée de deux bœufs; à côté de lui est son valet de chambre, qui le caresse sans paraître redouter ses griffes ou ses dents ; cependant il serait imprudent de s'en approcher, quand on n'est pas de sa connaissance intime.

Comme les éléphants effrayent les antilopes, nous descendons du nôtre, et, montés sur une charrette à peu près semblable à celle des chitas, nous prenons notre course à travers la plaine. Nous sommes bientôt à portée d'une petite bande d'antilopes, qui paissaient paisiblement, sans s'inquiéter de notre présence. On amène un des chitas jusqu'à une centaine de pas de l'une d'elles ; on lui enlève le capuchon qu'il a sur les yeux, on lui fait voir sa victime. Il saute à bas de son char, se met à ramper à la manière des chats, et arrive ainsi jusqu'à une cinquantaine de pas de l'antilope ; seulement alors celle-ci cherche à fuir, mais il est trop tard ; le chita s'élance de toute sa vitesse, et en quelques bonds il est sur sa proie, et roule avec elle dans un tourbillon de poussière. Quand la poussière s'est un peu dissipée, nous apercevons l'antilope qui s'est relevée, et qui entraîne son ennemi cramponné sur sa croupe. Après quelques pas, le chita lâche prise, et il fond sur la tête de l'antilope qui tombe pour ne plus se relever. Alors les hommes se hâtent d'accourir ; ils coupent la gorge de l'animal, remplissent de son sang une grande cuiller, et la mettent sous le nez du chita, qu'on parvient ainsi à

recapuchonner, et à reconduire jusqu'auprès de sa charrette, où il s'élance de lui-même dès qu'on la lui laisse voir.

On prit ainsi quatre ou cinq antilopes, et les choses se passèrent chaque fois de la même manière. Lorsque le chita juge que l'animal est trop loin de lui, il ne s'élance pas à sa poursuite ; on le reprend sans aucune difficulté et on le replace sur sa charrette.

Les maisons qu'habitent les Européens à Agra sont construites à peu près sur un même modèle. Le bâtiment forme un grand carré, recouvert d'un toit de chaume pointu à quatre versants. Il n'y a qu'un rez-de-chaussée, composé d'un ou de deux salons, d'une salle à manger et de deux ou trois chambres ; toutes ces pièces sont spacieuses. A chaque chambre est annexé un cabinet, où l'on trouve une demi-douzaine de cruches d'eau que l'on se vide chaque matin sur le corps. Sur deux ou trois faces du bâtiment règne une galerie (véranda), qui est quelquefois fermée par des nattes mobiles : c'est ce qu'on appelle un *bengalow*. Tout l'intérieur est natté, et les murs sont blanchis à la chaux. Leur seule décoration consiste en quelques gravures et aquarelles, parmi lesquelles figurent invariablement les portraits des enfants qui sont en Angleterre pour leur éducation. Les différentes pièces communiquent entre elles par de larges portes, qu'on laisse habituellement ouvertes pour permettre à l'air de circuler ; parfois elles sont à moitié bouchées par des écrans, destinés à intercepter la vue d'une chambre à l'autre.

Dans l'antichambre se tient toujours une bande de domestiques, qui attendent dans un demi-sommeil que le moment arrive pour eux d'avoir quelque chose à faire. Comme chacun n'a que des fonctions très restreintes, ce moment pour beaucoup d'entre eux n'arrive jamais. Les sonnettes sont parfaitement inconnues, et, lorsqu'on a besoin de quelque chose à une heure quelconque du jour ou de la nuit, on crie *Koa hai !* Ceux des domestiques qui ne dorment pas profondément se réveillent et se présentent pour recevoir l'ordre, et l'exécuter ou le transmettre. Chaque Anglais crie : *Koa hai!* au moins un millier de fois par jour. Il y en a qui ont pris l'habitude de crier : *Koa hai !* toutes les deux minutes, sans avoir besoin de rien, comme on prend l'habitude de bâiller ou de tourner ses pouces. On a le droit de crier : *Koa hai !* chez les autres, soit qu'on y fasse une visite, soit qu'on y dîne. En indoustan *Koa hai !* veut dire : Holà ! quelqu'un !

Simla a la réputation dans l'Inde d'être un séjour de délices. Je crains bien que cette réputation ne soit usurpée. Il n'y a pas de séjour agréable dans l'Inde. Il faudrait commencer par y importer des gens amusants, et pour cela il serait à propos de prendre ses cargaisons dans un autre pays que l'Angleterre. Le naturel brumeux de l'Anglais ne s'éclaircit pas sous le

soleil de la belle saison de l'Inde ; qu'est-ce donc pendant les mois de pluie! On ne peut rien imaginer de plus ennuyeux et souvent de plus gauche que les femmes de ce pays. Presque toutes sont venues ici à seize ou dix-huit ans, et ont dès lors été soumises à cette vie abêtissante de l'Inde qui suffirait à momifier d'autres femmes que des Anglaises. Il est convenu qu'on ne vient dans cette contrée que pour y gagner de l'argent, et l'on n'y est occupé que d'une seule chose, c'est de décompter le nombre d'années, de mois, de jours qu'on a encore à y rester. Il y a quelque exagération dans cette manière de voir, et je crois bien que des Français trouveraient le moyen de s'amuser ici et de s'y plaire. Il faut cependant reconnaître que les jouissances y sont fort limitées. Pendant cinq ou six mois on est cloîtré chez soi par des chaleurs accablantes ou par des pluies diluviennes. Le reste du temps les plaisirs sont peu variés. Simla est un des lieux de refuge contre l'extrême chaleur, et il y a là habituellement une réunion nombreuse. Il y a moins de monde cette année, parce que le commandant en chef a considérablement rogné les congés de MM. les officiers, qui s'en plaignent fort. Outre cela, l'absence du gouverneur général, qui est allé dans l'intérieur des montagnes chercher un pays où il ne pleuve pas, ajoute encore à la monotonie de ce séjour, réputé enchanteur. Les seules ressources que nous ayons trouvées ici sont les fragments de son état-major, que le gouverneur général y a laissés.

Il pleut en moyenne dix heures par jour ; j'ajouterai que, le reste du temps, on est enveloppé dans un brouillard qui vous plonge dans des ténèbres profondes. Les plaisirs sont en parfait accord avec la beauté du climat. Tous les jours, vers six heures, on se promène à cheval autour d'une petite colline, sur une route étroite et sinueuse, où l'on ne peut galoper sans courir le risque, au premier tournant, de se précipiter sur quelque promeneur.

Un charme de Simla, c'est que l'eau a la vertu particulière de vous donner une petite maladie qui porte le nom significatif de *trotte*. Presque tout le monde en est atteint, et l'on ne s'aborde pas sans se demander des nouvelles réciproques : « Comment va votre *trotte ?* — *Trottez*-vous toujours? — Est-ce que Madame *trotte* encore? » Ainsi de suite à l'infini.

Vous pensez bien que, dans une réunion d'oisifs comme celle-ci, on n'est pas à l'abri des cancans et des racontages. Voici une petite histoire du genre :

Il y a quelques jours, le jeune secrétaire particulier du gouverneur général, M. Courtenay, s'écrie, dans une soirée, le plus innocemment du monde : « O bon Dieu! — *Good god!* » Cette exclamation, je le confesse, m'avait paru jusqu'ici assez inoffensive ; mais le révérend clergyman de l'endroit n'en jugea pas ainsi ; et le lendemain il écrivit à Courtenay pour lui signifier

que l'exclamation qu'il avait poussée étant contraire au troisième commandement, et ayant dû scandaliser les assistants, il eût à s'en excuser ; ou que sinon, il se verrait forcé d'instruire le public du péché qui avait été commis. Courtenay répondit au révérend que sa lettre était d'une impertinence inqualifiable, et qu'il l'autorisait à faire imprimer sa réponse avec le reste. Ainsi fit le révérend, et on distribua les deux lettres.

Badulla est, dans la direction de l'est, la dernière place habitée par des Européens. De là à la côte orientale on ne trouve plus que d'immenses forêts, où sont éparpillés quelques misérables villages, occupés par des hommes complètement sauvages, qu'on appelle *védahs*. Ils vivent par couples au milieu des rochers, et se nourrissent d'écorces d'arbres et de la chair des daims qu'ils atteignent au moyen de leurs arcs grossiers. Nous avons eu l'occasion d'en voir quelques-uns, qu'on avait fait chercher pour nous servir de guides. Leur longue chevelure en désordre et leur physionomie sauvage leur donnent des droits incontestables au titre d'hommes des bois. Ceux qu'on nous a amenés n'avaient pas mangé depuis deux jours, et leur maigreur semble indiquer que ce jeûne forcé doit se renouveler souvent.

Les forêts de l'est de Ceylan sont pleines de gros gibier : éléphants, ours, léopards, daims, etc. Mais il est un petit coin du pays particulièrement favorable à la chasse, et c'est là que nous avons dirigé nos pas. Ce canton, que les Anglais appellent le *Parc*, ressemble beaucoup en effet à un immense parc anglais. Ce sont de grandes prairies, coupées de bouquets d'arbres, et arrosées par un nombre infini de petits ruisseaux. Quelques rocs isolés s'élèvent à une grande hauteur au-dessus de la plaine, et sont très utiles pour se reconnaître dans un pays où l'homme a laissé moins de vestiges que les bêtes fauves. Nous avions établi notre quartier général dans un très humble village, appelé Nilgalla, dont le chef a une réputation méritée de chasseur habile. C'est lui qui faisait l'office de grand veneur dans nos chasses à l'éléphant, chasses que nous avions surtout en vue. Les éléphants de Ceylan ne sont pas de la même race que ceux d'Afrique ; ils sont un peu moins gros, et n'ont généralement pas d'ivoire. On n'a pas encore expliqué pourquoi un si petit nombre d'entre eux portent des défenses (il y en a tout au plus un sur cent). On rencontre d'ordinaire les éléphants en troupes de trois, quatre, jusqu'à vingt-cinq. Quelques-uns vivent en solitaires, et sont d'un méchant caractère : ce sont les seuls dangereux. Nous ne les cherchions pas, mais le hasard nous en fit rencontrer deux de cette espèce : le premier fut montré par nos hommes dans un fourré impénétrable. Il essuya à dix pas un de nos coups de feu, et partit très bruyamment sans nous charger le moins du monde. Un peu plus loin nous en apercevons un autre qui faisait sur la route sa

promenade du matin. Il s'enfuit d'abord à notre approche, mais bientôt il s'accule à une petite éminence, et nous fait tête la trompe en l'air. Nous avançons alors, — nous étions trois, — comme à l'assaut d'une forteresse, et nous lui lâchons nos trois coups de fusil. Mais nos balles ne font que secouer la poussière de son front, et il se retire au petit trot en faisant entendre sa trompette. Nous aurions dû le tuer cent fois, mais nous étions encore novices. Les seuls endroits vulnérables de la tête sont au-dessus de la trompe, au-dessus de l'œil et derrière l'oreille ; à ces trois places la balle pénètre, et, si la direction est bonne, elle se loge dans la cervelle et l'animal est tué raide : il tombe alors, en s'affaissant sur ses jambes de derrière, et ne fait plus un mouvement.

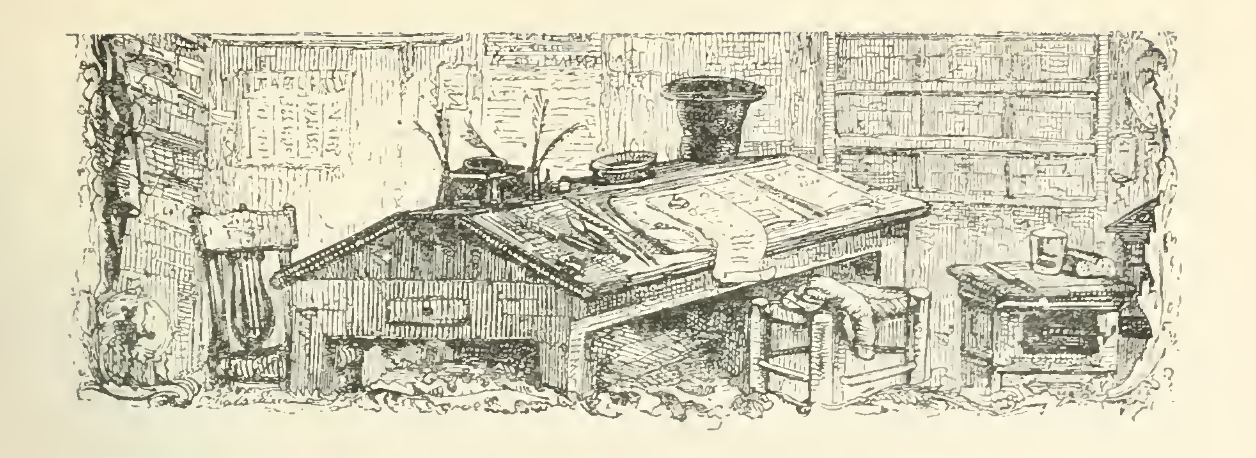
Le lendemain, après avoir suivi leurs traces, nous atteignîmes dix éléphants réunis en troupe. Ils se reposaient sur une petite colline rocheuse. Fairholm, notre compagnon, en tua deux qui roulèrent sur la pente du coteau. Nous n'eûmes pas le temps de tirer ; mais en même temps une horde de daims traversa les rochers, et Fairholm et moi en tuâmes chacun un.

Le jour suivant nous trouvâmes une autre troupe qui prenait ses ébats sous de grands arbres ; je pus en rouler un de l'arrière-garde en le tirant derrière l'oreille. C'est d'un effet prodigieux de voir ces lourdes masses tomber comme des lièvres ; on est étonné soi-même de ce qu'on a fait. Pendant que je chargeais mon fusil, voilà mon éléphant qui se relève et qui part. Quand la balle ne fait que donner une secousse à la cervelle, l'animal, revenu de son étourdissement, se remet sur ses pieds et reprend sa course. Quelquefois on a le temps de lui couper la queue ; c'est le trophée qu'on rapporte. Comme on ne tire jamais à plus d'une quinzaine de pas, il ne faut pas beaucoup d'adresse pour tuer ces pauvres grosses bêtes. Quand on maîtrise sa première ardeur, on réussit à ne plus les manquer. J'en ai frappé un mortellement à une distance de six pas. Le seul danger, dans les fourrés et dans les hautes herbes, est de se jeter dans leurs jambes sans les voir ; dans ce cas, les jambes de derrière font avec celles de devant une partie de ballon, dans laquelle on joue le rôle le plus désagréable.

Pour en finir, je me bornerai à dire que nous avons rapporté de notre campagne vingt-quatre queues. Nous avons tué en outre quelques daims mouchetés. »

Félix Lambrecht.





SOUVENIRS D'UN ACADÉMICIEN.

A pensée se reporte toujours avec un charme particulier sur ma mère. Ma mère était petite. Elle avait la taille courte et les épaules un peu hautes; malgré ces légers défauts, elle était fort jolie et fort admirée. Rien n'était mieux fait que ses pieds et ses mains Son nez était un peu retroussé, ses yeux grands et noirs, sa bouche bien arquée et son menton décoré d'une petite fossette. Ses cheveux, d'un noir de jais et qu'elle conserva tels jusqu'à sa mort, auraient pu dans leur abondance lui couvrir le corps. Sa voix était douce, mais peu étendue. La faiblesse de son organe ne nuisait point cependant à sa netteté. Ce qui dominait dans les agréments de sa personne, c'était la grâce. Elle parut longtemps jeune ; sur le milieu de l'âge, elle prit de l'embonpoint. Ma mère était naturellement sérieuse et réfléchie. Elle ne put jamais danser ni se mettre à genoux, la délicatesse de sa complexion faisait qu'elle s'évanouissait sitôt qu'elle restait un peu longtemps agenouillée. Je lui ai entendu dire que, lorsqu'elle fit sa première communion, le prêtre qui donnait l'Hostie fut obligé de commencer par elle pour ne point la laisser trop longtemps dans une position qui pouvait lui être nuisible. Ces deux impossibilités physiques s'accordent très bien avec certains traits de son caractère. Ainsi les plaisirs du monde ne la tentèrent point ; elle aimait l'étude et la société intime. La lecture avait un grand charme pour elle, non la lecture des romans, je ne me souviens pas de lui en avoir vu souvent dans les mains, mais la lecture des moralistes et des historiens. A la voir jouer aux échecs et lire des ouvrages sérieux, on aurait dit que l'imagination et le sentiment de l'idéal manquaient tout à fait à sa nature. Cela n'était pas. Le sens de l'art était, au contraire, très développé en elle, tellement que je puis presque dire que la peinture et le dessin furent, avec ses enfants, sa seule et véritable passion. Les relations de son père avec

David lui avaient valu quelques conseils et même des leçons de la part de cet illustre personnage. Aussi se livra-t-elle avec ardeur à l'étude du dessin et de la peinture. Ses travaux sur ce point n'étaient nullement ceux d'une jeune femme qui s'amuse, mais ceux d'un homme qui veut marquer dans la carrière de l'art. L'anatomie et la perspective furent sévèrement étudiées par elle, l'art fut le passe-temps de sa jeunesse et sa consolation. Croissant au milieu des orages de la révolution et placée dans des conditions de famille très malheureuses (son père avait été emprisonné au Luxembourg et le séquestre mis sur ses biens), son talent devint une ressource, et comme je le lui ai entendu dire, elle fut plus d'une fois obligée, pour vivre, de donner des leçons dans le voisinage, et de vendre des images de la liberté. Le calme étant un peu revenu, et ayant subi plus que désiré le joug du mariage, elle quitta les pinceaux et cessa d'être artiste. Elle était devenue mère de famille.

Les devoirs d'une nouvelle existence et l'amour qu'elle portait à ses enfants lui imposaient ce sacrifice. Elle le fit courageusement ; cependant de loin en loin, tout le reste de sa vie, elle regretta parfois de n'être pas restée fille pour pouvoir vouer à l'art sa destinée. Il y avait dans sa manière de dessiner une grande justesse d'imitation, beaucoup de grâce et de vigueur tout ensemble. Elle ne se contentait pas de copier, elle essaya aussi de produire quelques compositions qui n'étaient pas sans charme. Je suis convaincu que, si elle avait persévéré dans la pratique de l'art, elle fût arrivée à faire parler d'elle. Je me rappellerai toujours avec quel plaisir elle me donnait des leçons de dessin pendant le temps de mes vacances. Elle semblait renaître et échapper aux tristes réalités de la vie domestique. Mon amour pour ce bel art et le peu de pratique que j'ai pu y acquérir me viennent entièrement d'elle. Ma mère aimait la musique, mais par nature elle n'y était pas autant inclinée qu'à la peinture. Aussi ne la cultiva-t-elle point. D'ailleurs, la faiblesse de sa poitrine et son peu de voix l'en auraient éloignée, quand bien même elle aurait eu pour cet art une prédilection marquée. Le travail silencieux des mains et des yeux convenait beaucoup mieux à sa nature tranquille et sédentaire ; en général son esprit était juste et sensé, et nullement dépourvu, comme on a pu le voir, du sentiment de l'idéal; mais c'était sous le rapport moral qu'elle était vraiment supérieure.

Doué d'une volonté forte et d'un cœur excellent, cet être timide et maladif avait une vigueur d'âme étonnante dans les grandes crises de la vie. Pendant l'occupation étrangère, une troupe de Russes entra chez nous sur le minuit et demanda avec des voix grossières un logement et des vivres. Ma mère, sans s'effrayer de cette soldatesque, se lève, s'habille à la hâte et, tout de suite, avec le plus grand sang-froid, distribue à ces gens ce qu'ils réclament.

S'agissait-il de venir au secours d'un de ses proches malheureux, d'une connaissance dans l'embarras, il n'était point de pas si pénibles, de démarches si difficiles qu'elle ne fît. Le bien qu'elle a opéré avec la modique pension que lui faisait son mari est vraiment très grand. Cette pension, qui devait suffire à l'entretien de sa toilette, passa près de quarante ans presque tout entière en actes de bienfaisance et en plaisirs procurés à ses enfants. Les



Elle se livra à l'étude du dessin. (P. 84.)

leçons de musique de ma sœur et mes différents voyages furent payés avec ses économies. Il est vrai de dire que, sur les derniers temps, cette pension avait doublé par suite d'un héritage. Quant à elle, elle ne se donnait que le strict nécessaire. Sa mise était toujours des plus simples, mais sa grâce et son goût faisaient qu'elle paraissait élégante. Je ne sais de quelle manière elle s'y prenait, mais, comme elle le disait elle-même, elle n'usait pas. Sa maison était comme sa personne, parfaitement tenue. Je ne doute point que

son esprit d'ordre n'ait beaucoup contribué à l'accroissement de la petite fortune qu'elle avait apportée à son mari. Son naturel charmant avait dû amener et lui avait amené en effet de véritables amis. Presque tous étaient d'un âge mûr. Aussi avait-elle de la société sans mener grand train. C'étaient gens de robe, avocats, avoués, médecins, hommes d'administration qui la composaient. Quelques nobles déchus, et quelques hommes de lettres la traversèrent. Cette société d'honnêtes bourgeois n'a pas été sans influence sur mon éducation et a balancé, par ses formes contenues, la mauvaise éducation des pensions où mon père avait été obligé de nous mettre par économie. Cette compagnie, sauf les brèches que la mort vint y faire, lui resta fidèle jusqu'au dernier instant.

L'ignorance d'un médecin fut la cause, du moins appréciable, de la maladie terrible qui lui causa vingt ans de souffrance et qui l'enleva si tôt à notre tendresse. Surprise au milieu de la nuit par une attaque de nerfs, elle envoie vainement chercher son médecin absent; le désir de la soulager fait qu'on lui amène un docteur du voisinage. Cet homme ordonna d'appliquer sur l'estomac de la malade un cataplasme composé d'ingrédients nuisibles. La crise de nerfs cesse, mais une inflammation d'estomac se déclare et un squirre s'y forme; cette grave affection se développa malgré les efforts de l'art. Il n'y eut de la part de la malade qu'un régime soutenu et une grande surveillance sur elle-même qui pussent en modérer la marche. Ma mère opposa au fléau une patience d'ange et une volonté énergique. Elle se sentait gravement atteinte, mais elle avait besoin de vivre pour ses enfants. Le mal, pourtant, s'accrut beaucoup à la mort de son père, vieillard de quatre-vingt-seize ans, qu'elle soigna avec tendresse, et avec trop de tendresse peut-être. Le malade avait une espèce de scorbut; désirant le faire boire et lui prodiguant des caresses comme à un enfant, elle toucha souvent ses lèvres et but dans son verre. Soit disposition, soit contagion, elle eut une plus forte inflammation d'estomac, par suite de laquelle ses dents blanches et brillantes comme des perles devinrent toutes noires. Ce fut un chagrin pour elle. Depuis ce moment, le mal empira. Le squirre grossit de plus en plus, gênant tous les mouvements du sang et empêchant les digestions. Il fallait continuellement la saigner, car le sang, circulant mal, injectait les poumons et l'étouffait. Puis la nourriture diminuait de jour en jour, la maigreur arrivait, ainsi que la faiblesse des jambes. C'était un état déplorable et cependant, à force de volonté, elle le supporta huit ans. La douceur de son caractère en fut rarement altérée, seulement il avait pris une teinte plus mélancolique. Le seul bonheur qu'elle eût dans ses dernières années fut d'assister à mes débuts heureux dans la carrière des lettres. Le plaisir que mes succès lui causèrent est certainement

la plus douce récompense que j'aie jamais obtenue de mes travaux. Enfin, dans le courant de 1837, le mal atteignit à son dernier période. Elle n'existait plus qu'avec du lait coupé d'eau sucrée. Une horrible douleur s'empara de sa mâchoire, et, croyant les racines de ses dents gâtées, elle voulut se les faire arracher. Le dentiste le pensa comme elle et satisfit son désir. De deux jours en deux jours, il vint les lui enlever. Il y en avait vingt-huit.

Quelle torture! Par malheur, les dents parties, les douleurs ne l'étaient pas. Elles provenaient d'une autre cause. A l'apparition de l'hiver, elles s'apaisèrent un peu. Ce répit ne fut guère long, il ne dura que deux mois. Ma mère était d'une extrême faiblesse, elle ne sortait plus. Cependant son énergie ne l'abandonnait pas et elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour cacher ses souffrances; cette abnégation d'elle-même allait jusqu'à l'héroïsme. Comme elle savait que son mari n'aimait pas manger seul et était habitué à la voir à table et servir, bien que la vue des aliments fût pour elle un supplice, elle se traînait tous les jours à table et là, sans prendre la moindre chose et domptant les affreuses tentations de son estomac, elle assistait jusqu'au bout au dîner de famille. Vers la fin du mois de mars 1838, elle voulut encore réunir quelques parents et quelques amis, mais ce fut son dernier effort, elle ne put même pas voir la fin du repas. A partir de ce jour, elle ne sortit plus de son lit que pour aller à la tombe.

La crise fatale dura quarante jours. Sa tête fut saine et ferme jusqu'au dernier moment.

Dans les heures de relâche, elle nous disait à moi et à ma sœur : Je sais que je n'en reviendrai pas, mes chers enfants! La mort ne m'effraie pas, je l'ai vue tant de fois de si près! Mais une grande peine c'est de vous quitter sans avoir la certitude d'un avenir toujours heureux pour vous; moi morte, il y a bien des choses qui m'inquiètent pour vous, mais j'ai confiance en Dieu et j'espère qu'il y pourvoira; mes souffrances vous serviront peut-être auprès de lui.

Le devoir avait été sa vie. Fille dévouée, épouse irréprochable et mère tendre, elle avait suivi la ligne que le ciel lui avait tracée avec toute la rigueur possible : beaucoup de sévérité pour elle et beaucoup d'indulgence pour les autres. Elle avait, ainsi que tant d'autres, vidé bien des coupes d'amertume, et pourtant le pardon avait toujours été sur ses lèvres. Jamais je ne l'ai entendue mal parler d'une femme. Que de fautes elle excusait! Quelque temps avant sa dernière maladie, elle fit tout ce qu'elle put pour réconcilier son mari avec une personne qui avait eu des torts envers lui, et elle y parvint.

En fait de convenance et de bonté, elle s'est rarement trompée, tant le sentiment moral était juste en elle. Aussi entra-t-elle dans l'éternité avec une tran-

quillité parfaite de conscience. Sauf les regrets qu'elle avait de quitter ses enfants, sa famille et ses amis, elle y serait même entrée avec joie, tant les douleurs physiques devenaient insupportables. Son esprit d'ordre et de devoir la suivit jusqu'aux plus terribles instants. Le matin même de sa mort, profitant d'un reste de force, elle fit passer devant ses yeux toutes les quittances des différents fournisseurs de la maison, et elle ne replaça la tête sur l'oreiller que lorsqu'elle fut assurée que tout était en règle et *qu'on ne devait rien*. Elle nous entretint aussi des droits que nous avions sur sa fortune et de notre position respective vis-à-vis de notre père, nous exhortant à l'union et à l'amitié. Tout cela avec calme et avec précision. Vers midi, les grandes douleurs la reprirent. Il lui semblait qu'elle avait un animal dans l'estomac qui lui déchirait l'organe avec des griffes de feu. Elle se jetait d'un bout du lit à l'autre, implorant la mort à grands cris. C'était un spectacle horrible. Après une défaillance qui suivit des étreintes atroces, elle demandait instamment un verre de bordeaux.

Comme je consultais de l'œil le médecin pour savoir s'il fallait satisfaire son désir, elle me dit rudement : Dépêche-toi donc ! cela me fit mal et sur-le-champ j'allai chercher ce qu'elle demandait.

Lorsque je reparus avec le verre et le lui présentai, elle me remercia avec un doux sourire qui semblait me dire : « Ne m'en veux pas, je ne sais plus ce que je dis, tant je souffre. » Puis son frère vint. Comme elle ne pouvait presque plus parler, elle lui tendit la main en signe d'adieu. Nous la prîmes à notre tour et nous la lui serrâmes. Elle nous le rendit autant qu'elle le put. Ce fut son dernier effort. Les yeux, ensuite, se voilèrent, le souffle devint rauque et au bout de quelques minutes la vie cessa. Immédiatement cette figure si déformée et si tirée par la douleur se recomposa. Ses traits prirent une douceur et une sérénité incomparables. Quoiqu'elle eût les mains froides, la chaleur resta encore longtemps au front. Si ce n'était le manque d'haleine, on l'aurait crue plongée en un paisible sommeil.

Et moi qui observais ces choses à travers mes larmes et les soupirs étouffés de mon cœur, je ne pouvais me détacher de ce qui était ma mère.

Je restai quelque temps seul avec elle, la main dans sa main, les yeux fixés sur son visage et abîmé dans une douleur inexprimable.

A. Barbier.





SOUVENIRS D'UNE PARISIENNE.

J'ai beaucoup fréquenté certains salons de Paris à l'époque de la Restauration, et j'ai pu, dans ces longues soirées, faire une ample moisson d'anecdotes sur les personnages marquants du commencement du siècle. C'est ce qui fait l'objet de mes *Salons d'autrefois*.

Madame de Vaudemont, qui réunissait chez elle bien des célébrités, comptait l'artiste Choron au nombre de ses protégés. Choron était professeur et compositeur de musique. Il jouissait alors d'une grande réputation. C'était un petit homme tout simple, aux traits fins et délicats, d'une physionomie expressive et ouverte où se peignait une remarquable bienveillance ; il ne marchait pas, il courait ; il sautillait en chantant, sifflant, s'arrêtant court pour réfléchir un instant, puis reprenant sa course ou son vol, et n'arrivant au but qu'il voulait atteindre qu'après un grand nombre de stations. Tous ses mouvements étaient brusques ; il parlait vite et bien ; c'était un homme d'infiniment d'esprit, et du meilleur esprit, possédant une instruction solide et variée.

Au sortir du collège de Juilly, sa famille refusant de lui laisser suivre son irrésistible penchant pour la musique, il travaillait la nuit et apprenait sans livres et sans maîtres, tandis que le jour il suivait les études sérieuses qui le conduisirent à l'Ecole polytechnique. Quand il en sortit, après s'y être distingué, la mélomanie l'emporta, il donna sa démission et se sauva au grenier pour pouvoir s'y livrer tout à son aise à l'étude de sa chère musique. Il avait alors vingt-cinq ans. Grétry, avec lequel il s'était lié et dont la connaissance exerça sans doute une influence favorable à cette vocation sérieuse, lui conseilla de suivre les savantes leçons de l'abbé Rose. Choron le fit, et, quoiqu'il commençât si tard, il devint à son tour le premier professeur de chant de son époque.

Parmi les institutions qui durent la vie à la munificence de la Restauration, une des plus remarquables, certainement, fut l'Ecole de musique classique fondée en 1814 et qui disparut en 1830 avec le gouvernement qui l'avait créée. Cette école, œuvre véritablement populaire, répandit l'amour et la connaissance de l'art musical dans toutes les classes, et c'est incontestablement à son influence qu'est dû ce sentiment musical que l'on rencontre aujourd'hui jusque dans les rangs les plus infimes de la société.

Choron prenait ses élèves surtout dans les ateliers et dans la rue; en outre, tous les ans, il faisait une tournée départementale pour chercher encore des sujets et parler musique aux provinciaux, aux paysans surtout : il eût presque autant valu leur parler grec... Donc on le prenait pour un fou, ce qui le préoccupait assez peu. Dans chaque département le préfet avait ordre de lui laisser parcourir les écoles. Choron entrait dans les classes, regardait tous les marmots plus ou moins débarbouillés ou barbouillés, examinait toutes ces physionomies, et, quand un d'entre les élèves lui plaisait, il le faisait sortir du rang et lui donnaït une petite tape amicale sur la joue en lui disant affectueusement :

« Allons, petit gars, chante-moi quelque chose. »

Le marmot ouvrait de grands yeux étonnés, mais se gardait d'ouvrir la bouche.

« Voyons donc... *Do, ré, mi, fa, sol!...* » reprenait le maëstro plus vivement. Même jeu de la part de l'élève, qui ne comprenait pas un mot à ce langage. Alors le bon Choron devenait furieux.

« Comment, drôle! s'écriait-il, tu ne veux pas chanter : « Ah! vous dirai-je, maman », ou « Au clair de la lune, mon ami Pierrot? » Attends, attends, tu vas voir! » Et comme il portait vivement la main à sa poche et que l'enfant s'attendait à en voir sortir tout au moins un martinet, il commençait à pleurer par avance; mais ses larmes se séchaient comme par enchantement à l'apparition d'un gâteau, d'une orange ou d'une poignée de dragées, et, les yeux tout humides encore, il entonnait de son mieux la chanson demandée.

Alors le professeur trépignait d'aise en s'écriant :

« C'est bien... c'est bien... tu as une voix charmante... ta fortune est faite. Et il revenait à Paris avec une douzaine de petits marmots en sabots qu'il présentait à ses professeurs en leur disant : « Voici l'espoir de la France! »

Ces paroles, qui firent d'abord rire, se sont réalisées souvent; car, durant près de trente ans, les premiers sujets du monde musical sont sortis de cette école royale. Ainsi Duprez, Mme Stoltz, MM. Diestch, Scudo, étaient élèves de Choron.

Un jour, Choron arrive à l'Ecole hors d'haleine et, faisant appeler ses principaux élèves près de lui :

« Messieurs, il y a du nouveau, dit-il, il y a du nouveau : le ministère de la maison du roi est changé; c'est aujourd'hui M. de Lauriston, qui est fort mal disposé pour notre Ecole, car il parle de la supprimer. J'ai obtenu à grand'peine qu'avant de prendre une décision semblable il vous entendît : je vous conduis chez lui ce soir; ainsi du courage, il y va de notre avenir à tous. Il faut chanter ce que vous savez le mieux; alors il ne résistera pas. Non... non... il ne résistera pas; et Messieurs du Conservatoire en seront désespérés. »

Disant cela, Choron sautait, il criait, il chantait; en vérité il avait l'air d'un fou.

« Tout ira bien, reprenait-il, très bien! Allons, brossez vos habits et vos bottes; frottez vos boutons, soyez luisants, éclatants, surtout mangez peu, entendez-vous, afin que votre voix sorte à son aise. On vous donnera un petit doigt de vin de Madère pour soutenir vos forces et animer votre courage. Allez! »

Après avoir dîné aussi légèrement que possible pour de jeunes estomacs, et s'être coiffés de l'immense tricorne qui complétait leur uniforme, nos petits artistes en herbe partirent pour se présenter chez le ministre.

C'était par une belle soirée de juillet; la lune projetait sa douce lumière sur la cime des arbres qui couvraient la terre de leur épais feuillage; aussi les élèves et leur maître, sous l'impression d'une touchante mélancolie, marchaient-ils en silence; ceux-ci chargés chacun d'un énorme rouleau de musique, celui-là préoccupé de l'importance de la partie qui allait s'engager. On gardait de part et d'autre le silence. Pourtant ce silence suprême était interrompu quelquefois par une roulade légère lancée à mi-voix pour s'exercer à préparer un point d'orgue ou par un son jeté pour s'éclaircir la voix; mais, quand on quitta le boulevard extérieur pour rentrer dans les rues, ces exercices préliminaires cessèrent naturellement et ce fut avec un vif serrement de cœur que la tribu harmonieuse arriva devant le ministère, serrement de cœur qui se changea en tremblement de tous les membres lorsque l'huissier de service, ouvrant la porte d'un salon, annonça à haute voix M. Choron et ses élèves.

Ils entrèrent dans cette pièce brillamment éclairée, dans laquelle se trouvaient une cinquantaine de personnes élégamment vêtues. Un personnage vêtu de noir s'avança avec autorité vers eux. C'était le ministre lui-même.

— Monsieur, demanda-t-il à Choron, sont-ce là tous vos élèves?

— Non, Excellence, répondit avec dignité le professeur, piqué par cette

parole, dans laquelle il crut sentir une nuance de dédain; mon école est nombreuse, et les quatre élèves que j'ai l'honneur de présenter ici sont les représentants de la première classe : *c'est l'espoir de la France !*

— Ah! diable! fit en riant M. de Lauriston. Et son hilarité fut partagée par tous les assistants.

— Votre Excellence va juger de leur mérite, fit Choron sans daigner prendre garde au rire général. Et, ouvrant le piano, il fit entendre une ritournelle légère en disant :

— Allons, Duprez; allons, Scudo, chantez votre beau duo de *Belle Nice.*

Alors les deux jeunes gens, fort peu rassurés, s'approchèrent du piano à leur tour, mais résolus de faire bonne contenance et de soutenir de toutes leurs forces leur maître et leur école. Ils commencèrent en se recommandant à Dieu du plus profond de leur cœur.

Un silence effrayant s'était établi parmi les auditeurs, qui, les yeux braqués sur les deux jeunes gens, attendaient pour juger de la lutte; mais, après avoir entendu les premières mesures, un murmure approbateur succéda à cet accueil glacial. Alors les chanteurs sentent leurs poumons se dilater; leur voix vibre, éclate, leur style s'élève. Ils chantent, ils chantent avec leur cœur, leur âme, et un tonnerre d'applaudissements vint leur montrer qu'ils avaient été compris aussi bien qu'entendus.

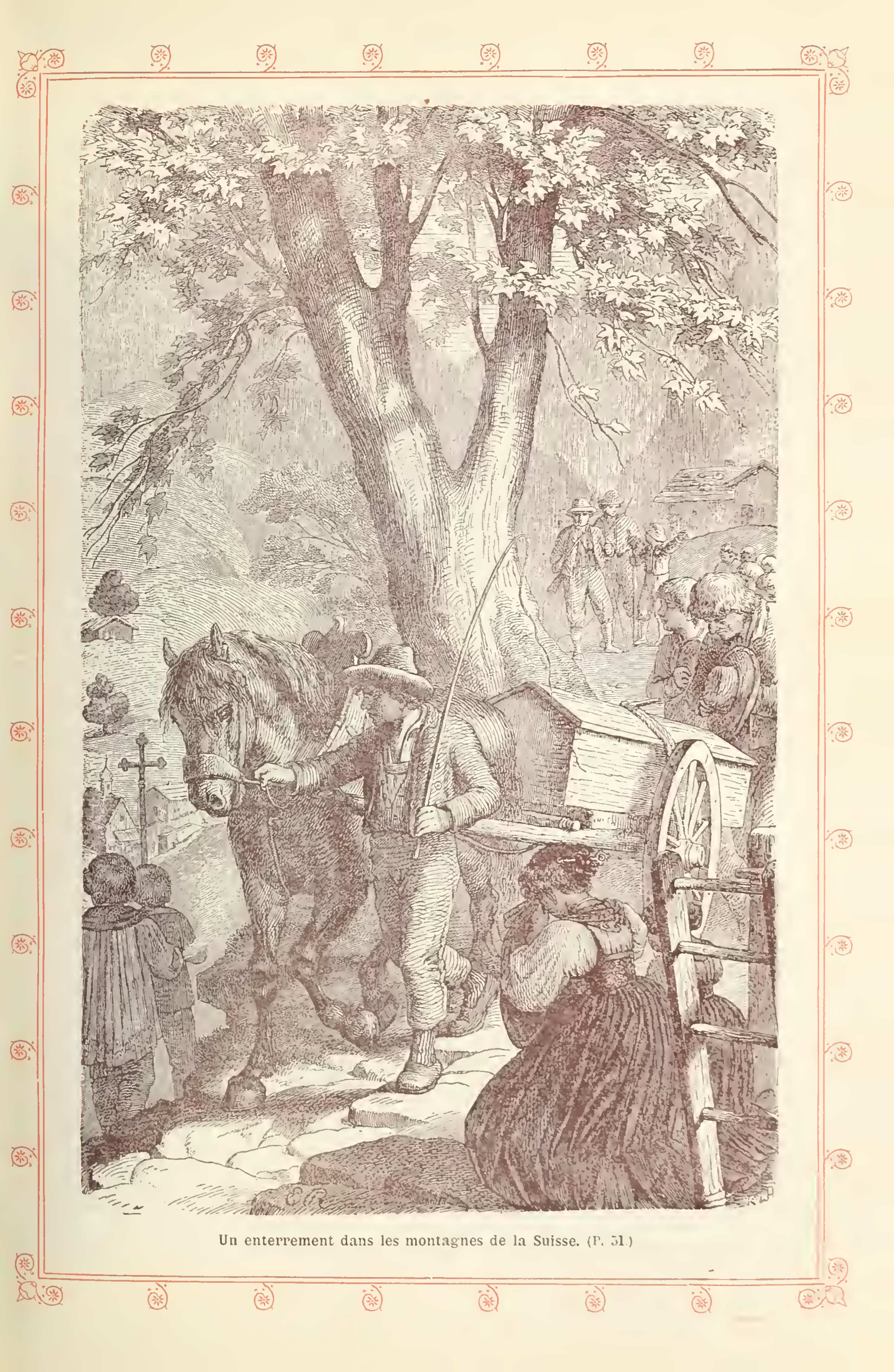
« C'est charmant !... c'est parfait !... s'écriait-on de toutes parts.

— Eh oui! c'est charmant... c'est parfait!... exclamait Choron plus fort que tous, les yeux ruisselant de larmes, je vous le disais bien que c'était l'*espoir de la France.* Allons! mes enfants, dites encore autre chose. Tout va bien, et la France est sauvée! Et nous sommes sauvés avec elle, ajouta-t-il tout bas en se penchant vers eux.

Ils chantèrent encore, en effet, et répétèrent tout ce qu'on leur redemanda, et la soirée finit fort heureusement. Aussi sortirent-ils de l'hôtel du ministre bien plus joyeusement qu'ils n'y étaient entrés. Ils jetaient en l'air leurs grands chapeaux pointus, sautaient comme des fous, enfin ils exprimaient de toute manière leur bonheur et leur succès.

En effet, l'Ecole fut maintenue, et, depuis ce temps-là, on appela en riant les élèves de Choron l'*espoir de la France.* Mais après la Révolution de 1830, cette grande école de Choron, d'où sont sortis tant de professeurs éminents, tant d'artistes distingués, fut sacrifiée à la jalousie du Conservatoire. On allégua comme prétexte à sa suppression qu'elle portait le titre d'*Ecole royale de musique religieuse.* Or, comme on ne voulait alors rien de royal ni de religieux, son procès fut bientôt fait.

Pauvre Choron! il fut emporté dans le naufrage d'une monarchie de huit



Un enterrement dans les montagnes de la Suisse. (P. 51.)

siècles, et l'on vit la vague révolutionnaire engloutir la lyre d'Orphée avec le sceptre des rois. L'ordonnance du gouvernement de Juillet qui supprima son école le tua du même coup.

On avait fait à Choron des offres magnifiques pour aller fonder une école de musique classique en Angleterre; mais il aimait trop son pays pour consentir à lui donner des rivaux, et il répondit par un refus au riche insulaire qui lui avait fait des propositions.

J'ai vu maintes fois aussi, dans les salons parisiens, Napoléon Bouilly, l'auteur des *Contes à ma fille* et de beaucoup d'autres contes qui ont fait, jadis, les délices de nos grand'mamans d'aujourd'hui.

C'est à lui qu'arriva cette singulière aventure qui divertit si fort le public parisien en général et le roi Louis XVIII en particulier.

M. Bouilly était un peu hypocondriaque, et, comme hygiène, son médecin lui recommandait les promenades en voiture. Or, les voitures étaient alors plus rares qu'aujourd'hui, les omnibus n'existaient pas, les petits coupés de régie non plus; il n'y avait que des fiacres fort sales et fort délabrés ou des voitures de remise d'un prix très élevé, et M. Bouilly était au moins aussi avare que mélancolique. Que faire pour obéir au docteur?

Comme c'était un homme d'imagination (ses œuvres le prouvent), il trouva un moyen; seulement ce moyen était aussi lugubre que son caractère. Tous les jours il passait à l'une des mairies de Paris pour savoir quels étaient les grands enterrements qui devaient avoir lieu le lendemain, et prenait l'adresse de l'un des défunts. Puis, à l'heure dite, il se rendait à la maison mortuaire, comme un ami du mort, montait dans une des voitures de deuil, conduisait le corbillard à l'église, de là au cimetière, se faisait après cela remettre chez lui, et sa promenade en voiture se trouvait faite à bon marché.

Cette ruse se découvrit d'une façon fort singulière.

Un jour, deux grands enterrements devaient avoir lieu dans la même rue. M. Bouilly se trompa de mort et monta dans une voiture suivant un corbillard qui devait, croyait-il, porter une pauvre jeune mère très regrettée au Père-Lachaise, tandis qu'il conduisait, au contraire, un vieux garçon égoïste, avare, insupportable.

Les héritiers du défunt feignaient de pleurer; mais aucun n'avait songé à préparer un de ces bouquets oratoires qu'on jette sur les tombeaux et qui se terminent par cette phrase stéréotypée: « Que la terre te soit légère! »

Pour bien faire les choses, il fallait un discours cependant. L'un des héritiers avisa M. Bouilly avec sa longue taille, son cou penché en saule pleureur et ses yeux larmoyants :

« Monsieur, lui dit-il en sanglotant, prononcez donc quelques paroles sur cette tombe, je vous en conjure! Pour moi, je ne m'en sens pas la force! »

L'honnête M. Bouilly, incapable de rester sourd à un semblable appel, se penche sur la terre béante et prononce un discours des plus attendrissants sur la pauvre mère arrachée si cruellement à son mari, à ses enfants, à sa famille dont elle était l'idole.

En entendant ce singulier discours, si peu de circonstance, les assistants se regardèrent d'abord avec surprise, puis chuchotèrent, enfin finirent par rire : croyant à une mystification, les héritiers allaient prendre la chose au sérieux quand ils virent que l'orateur pleurait de si bon cœur qu'ils le jugèrent de bonne foi. Bref une explication s'ensuivit, et l'on découvrit enfin les singulières promenades d'agrément que faisait chaque jour l'honnête conteur pour se guérir de son hypocondrie.

Un des anciens aides de camp du général Manhès, alors colonel dans la garde royale, M. le baron de B..., racontait aussi les plus étranges histoires sur tout le pays calabrais et encore sur d'autres contrées qu'il avait parcourues. Il motivait, d'ailleurs, par une sinistre et douloureuse aventure qui était arrivée sous ses yeux en Bohême, la foi ridicule qu'il avait dans les cartes. C'est le baron en personne qui va raconter cette aventure. Avant de commencer, le jour où je l'entendis moi-même, il porta sa main à sa moustache ; une ombre passa sur son front, comme sur celui de Talma quand la vision terrible apparaît à Hamlet ; il se recueillit un moment, ainsi que doit le faire un homme sous l'empire de souvenirs lointains et tristes ; puis, levant les yeux sur son auditoire, dont cette petite mise en scène avait rendu le silence plus profond, il commença en ces termes :

« Je faisais partie d'un corps d'armée français au service de l'Italie, en 1813 ; au passage du Pô, nous fûmes battus par les Autrichiens et je restai parmi les prisonniers ; on nous envoya en Hongrie ; là on nous donna pour prison la citadelle d'Arrath. Nous y étions fort bien traités; nos journées se passaient à jouer, à boire, à fumer, à dormir ; en un mot, avec un peu de bonne volonté, nous eussions pu nous croire en garnison chez nous, d'autant que le commandant de la citadelle était un brave et digne Hongrois qui avait une telle confiance dans la loyauté et l'honneur des officiers français, que, sur notre parole, il nous accordait la permission de quitter le fort pour faire des promenades soit en ville, soit dans les environs ; je dois rendre d'ailleurs cette justice à mes camarades, qu'aucun d'eux n'a jamais abusé de cette tolérance, et que toujours nous sommes tous rentrés à l'heure convenue. Les rapports étaient donc des plus agréables entre le commandant et ses prisonniers.

« Nous étions trois cents officiers de tous grades et de toutes armes ; pourtant la meilleure intelligence régnait entre nous, parce que tous les rangs étaient confondus. Devant les verrous, les graines d'épinard du colonel ne pèsent pas davantage que la modeste épaulette du sous-lieutenant, la veste du hussard ne semble pas plus brillante que l'humble habit du fantassin. N'étions-nous pas tous Français et prisonniers ?

« La vie s'écoulait ainsi pour nous fort tranquille et fort douce, et nous attendions patiemment qu'il plût à Dieu et à l'empereur d'Autriche de nous renvoyer dans notre patrie. Pour le quart d'heure Dieu nous laissait en prison, et l'empereur d'Autriche ne semblait pas songer à nous, quand une aventure assez extraordinaire vint nous tirer de notre tranquillité habituelle.

« La citadelle était grande et bien située, et nous occupions tous de fort jolies petites chambres : je parle de leur beauté, non comme mobilier. mais comme position ; car une table, deux chaises et deux lits faisaient tous les frais de l'ameublement. Faute de place nous habitions deux par deux ces logis, mais dans cette cohabitation on avait eu le soin de prendre en considération le grade et les armes. Je partageais donc ma chambrette avec un jeune capitaine de lanciers; nous faisions tous les deux fort bon ménage, je vous assure; notre bourse et nos plaisirs étaient en commun. Nous regrettions le passé, nous désirions l'avenir, nous prenions le présent en patience ; aussi étions-nous toujours de la meilleure humeur du monde: la vie est si belle à vingt-cinq ans!

« Mon jeune ami avait rapporté de France une montre d'un grand prix : elle sortait de chez Bréguet et lui avait été donnée par sa mère au moment de son départ. Aussi en avait-il le plus grand soin, il la portait tout le jour attachée à son cou par une très forte chaîne, et, quand il se couchait, il la suspendait au chevet de son lit, la chaîne accrochée à la boule du dossier, la montre glissée mollement derrière le matelas qui soutenait l'oreiller.

« Une nuit, c'était vers la fin de novembre, je fus réveillé par un ouragan épouvantable ; le vent s'engouffrait en gémissant dans les immenses corridors de la citadelle, les portes et les fenêtres craquaient à se rompre. c'était en un mot un charivari infernal. A travers tout ce tapage, il me sembla entendre ouvrir avec précaution notre porte et marcher à petit bruit dans la chambre.

« Qui est là? m'écriai-je en me dressant vivement sur mon lit.

« Personne ne répondit; la tempête seule continuait à gronder. Je crus alors m'être trompé et je me rendormis sans la moindre préoccupation.

« Le lendemain matin je fus réveillé en sursaut par la voix de mon camarade, qui m'appelait avec une certaine inquiétude.

« — Sais-tu où est ma montre? me demanda-t-il aussitôt qu'il vit mes yeux ouverts.

« — Elle doit être à ton lit, fis-je d'un air assez maussade, en me retournant pour chercher à me rendormir.

« — Parbleu! si elle y était, je ne te la demanderais pas, répliqua-t-il brusquement, en arpentant la chambre avec les marques d'une vive inquiétude... Alors, je suis volé!...

« — Volé! m'écriai-je, et complètement réveillé par ce mot, je sautai à mon tour à bas de mon lit pour aller à la recherche de ma bourse; nous avions touché nos appointements la veille.

« — Ne t'inquiète pas de notre argent, il est intact; c'est ma montre seule qui a disparu, me dit D... en devinant mon inquiétude.

« Je rougis de mon égoïsme, et me mis à l'aider avec empressement à rechercher son précieux bijou; mais toutes nos peines furent inutiles, il avait disparu.

« Je me rappelai alors le bruit furtif que j'avais entendu durant la nuit, j'en fis part à mon camarade; tous les deux nous demeurâmes convaincus que c'était un habitant de la citadelle, connaissant fort bien notre chambre, qui avait commis ce larcin. Nous allâmes donc aussitôt chez le commandant lui faire notre déclaration, et en même temps le prier d'ordonner que les portes du fort restassent fermées, que personne ne pût sortir avant qu'une perquisition générale eût été faite pour retrouver la montre volée. Il accéda à notre demande. Tout fut bouleversé dans la citadelle; mais la montre ne se retrouva pas, et il ne resta plus au pauvre D... que la ressource d'envoyer son signalement au rabbin des juifs, lui promettant une forte récompense s'il la lui rendait. Vous voyez que sa dernière espérance était, hélas! bien légère.

« Le lendemain matin, quand nous fûmes tous réunis pour déjeuner, l'homme qui tenait notre pension, sorte de valet polyglotte et parlant fort mal un très mauvais français, ayant appris le vol fait à mon camarade, lui conseilla, s'il tenait à sa montre, d'aller consulter une vieille bohémienne qui demeurait à trois ou quatre lieues du pays, au milieu des bois, et qui disait la bonne aventure avec une grande perfection. L'air convaincu du brave homme qui, à travers son horrible baragouin, mettait tout le feu possible dans son discours, nous divertit d'abord, puis ensuite piqua notre curiosité.

« — Si tu veux venir avec moi, me dit D... en riant, je risque le voyage.

« — Va pour la bohémienne! répondis-je sur le même ton; le temps est beau, et, si le commandant nous accorde la permission, nous ferons une charmante promenade.

« Plusieurs de nos camarades voulurent se joindre à nous; nous prîmes

donc des chevaux, un guide hongrois parlant assez le français pour nous servir d'interprète au besoin, et, avec la permission de notre complaisant geôlier, nous nous mîmes gaîment en route.

« Après deux heures de marche nous arrivâmes au milieu d'une forêt, sinon vierge comme celles d'Amérique, au moins complètement sauvage; comme aucun chemin n'y était tracé, nous fûmes obligés de laisser nos chevaux à la garde de l'un de nous, corvée que nous tirâmes au sort, et, plutôt rampant que marchant, nous suivîmes notre guide. Il s'arrêta dans une espèce de clairière, devant une mauvaise hutte, moitié en branches, moitié en terre, qui nous eût semblé plus propre à abriter des bêtes de somme qu'une créature humaine; puis, fort respectueusement, il frappa à la méchante porte qui la fermait : elle s'ouvrit et nous entrâmes.

« Le jour descendait dans cet antre par un large trou pratiqué au faîte du toit, et permettait de voir assez distinctement les objets qui nous entouraient. C'étaient deux ou trois mauvaises chaises, une vieille table brisée; en un mot, l'intérieur était complètement digne de l'extérieur de ce bouge. Mais ce qui frappa notre attention et nous impressionna malgré nous, je dois l'avouer, ce fut la maîtresse de cette pauvre demeure, la bohémienne, en un mot.

« On ne pouvait plus lui donner d'âge, tant elle semblait vieille et cassée, tant sa figure était ridée! Son nez en bec d'oiseau de proie. ses petits yeux perçants et lançant un feu diabolique qui semblait le reflet de son âme, tout cela faisait sur nous un effet fort étrange ressemblant quelque peu à la terreur.

« Elle ne parut pas surprise de nous voir, et nous salua d'un signe de tête. Nous répondîmes à sa politesse en véritables chevaliers français; alors elle attira la vieille table devant elle, sortit de sa poche un jeu de tarots sale à faire horreur; puis, après les avoir battus, elle les présenta à D... en lui disant d'en choisir lui-même dix. Elle parlait allemand et nous entendions assez bien cette langue pour pouvoir facilement la comprendre. D... obéit donc, et la vieille étendit devant elle les tarots, en promenant sur eux durant quelques instants une main maigre, sèche et fripée.

« — On vous a volé, lui dit-elle, et l'objet volé est une montre. N'en soyez point inquiet, elle vous sera rendue vendredi prochain, à sept heures du soir, par un homme d'une cinquantaine d'années, occupant une haute position militaire.

« Ce que je vous répète en quelques mots nous fut dit avec beaucoup d'ambages et de circonlocutions; il n'y a rien de moins laconique au monde que les sorcières, si ce n'est les avocats pourtant; aussi, l'heure nous pressant, nous prîmes congé de notre pythonisse. D... lui laissa des marques de sa gé-

nérosité. et nous revînmes comme nous étions partis, c'est-à-dire en riant de notre équipée, mais n'attachant pas la moindre confiance à la promesse faite par la bohémienne.

« A notre retour nos camarades partagèrent notre gaîté et notre incrédulité surtout. Aussi, vous pouvez juger quelle fut notre stupeur quand, le vendredi suivant, le soir, au moment où sept heures venaient de sonner, le commandant de la citadelle, homme d'une cinquantaine d'années et occupant un haut grade militaire, entra dans la salle où nous mangions, et, montrant à D... une montre qu'il tenait entre ses mains :

« — Ce bijou doit être à vous, dit-il, car rien ne manque au signalement que vous en avez donné.

« C'était effectivement la montre de D... et aucun détail non plus ne manquait à la prédiction de la sorcière; aussi à peine le commandant, qui refusa de répondre à toutes nos questions, nous eut-il quittés, que nous fîmes les conjectures les plus diverses sur ce singulier événement. Les uns, et c'est le plus grand nombre, j'en conviens, voulaient que le voleur, la sorcière et le commandant fussent d'accord; les autres admettaient l'entente pour les deux premiers, mais donnaient au dernier le rôle de Cassandre; quelques-uns au contraire doutaient du tout. Bref, la conclusion de notre vive discussion qui se prolongea fort tard, fut l'opinion généralement adoptée qu'il fallait envoyer chercher le lendemain la sorcière, afin de savoir si, dans nos affaires particulières, elle serait aussi habile que pour le vol de la montre, qui avait fait un grand bruit.

« Le lendemain matin, effectivement, une députation partit pour la forêt, et, quelques heures après, rentrait triomphalement à la citadelle ramenant la vieille bohémienne. Nous étions réunis dans l'endroit où nous dînions, mais nous fumions alors, tous également placés autour de la table; elle en fit le tour, s'assit à l'un des bouts, accepta de se rafraîchir, puis consentit à répondre à toutes nos questions.

« Je ne vous répéterai pas ce qu'elle dit à chacun, car ces choses-là sont en grande partie sorties de ma mémoire et je ne vous parlerai que des points importants.

« Elle nous prédit qu'avant huit jours nous recevrions la nouvelle de notre rappel en France, de notre liberté, en un mot. Nous accueillîmes cette prédiction par les hourras les plus bruyants et les plus joyeux : seul, un jeune sous-lieutenant, qui était à côté d'elle, se prit à lever dédaigneusement les épaules et la regarda avec un air moqueur. La vieille lança sur lui son mauvais regard d'oiseau de proie.

« — Vous souriez avec pitié ! lui dit-elle, et il faudrait plutôt pleu-

rer, car vous êtes le seul entre tous qui ne reverrez jamais la France.

« — Votre empereur compte donc me retenir en otage?... vous me flattez, fit celui-ci avec le même ricanement dédaigneux.

« La sorcière poussa un profond soupir :

« — Ce n'est pas l'empereur, dit-elle lentement, c'est Dieu qui vous a désigné à sa justice... Une terre étrangère sera votre tombeau.

« En achevant ces mots, elle se leva, nous salua gravement et partit.

« J'avoue que nous ne fîmes pas de vifs efforts pour la retenir; son adieu n'était pas assez gai pour nous donner envie de prolonger sa visite. Après son départ, nous essayâmes de reprendre notre gaîté habituelle ; ce fut en vain : nous avions le cœur serré malgré nous.

« Trois jours après cette singulière visite nous reçûmes, comme elle nous l'avait prédit, notre ordre de départ. Nous devions marcher par détachements. Le jeune sous-lieutenant si malmené par la sorcière et moi nous fîmes partie du même corps ; il accueillit en riant la nouvelle de notre rappel.

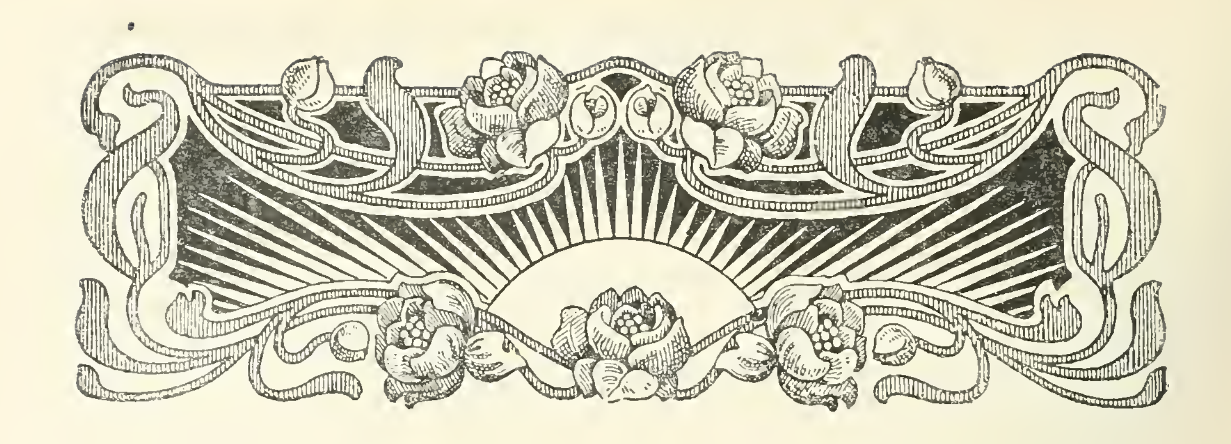
« — Elle la connaissait à l'avance, disait-il, et c'est pour paraître habile qu'elle nous l'a apprise ainsi, la vieille folle! Je ne suis pas dupe de ses grimaces; à notre arrivée à Strasbourg, je vous invite tous, Messieurs, à un punch gigantesque qui sera bu à ma santé.

« Nous partageâmes sa gaîté et sa confiance; nous nous mîmes en route. Nous marchions à petites journées, par conséquent sans fatigue; aucun accident ne nous était arrivé quand un de nos éclaireurs cria : « France!... France!... » c'était le clocher de Strasbourg qu'il apercevait à l'horizon. Nous poussâmes un hourra de bonheur pour saluer notre chère patrie; puis, voulant la revoir au plus vite, d'un commun accord nous lançâmes nos chevaux au triple galop. Le terrain était mauvais; le cheval que montait le jeune sous-lieutenant fit un faux pas et entraîna son cavalier dans sa chute. Nous nous élançâmes tous à son secours : il était évanoui. Quand il rouvrit les yeux: « O mes amis! portez-moi en France, » nous dit-il d'une voix mourante. Hélas! il nous fut impossible d'accéder à son désir : en tombant, le pommeau de son sabre l'avait blessé au cœur; peu d'instants après, il expira entre nos bras.

On n'entendait jamais raconter ce tragique épisode sans frissonner ; mais je dois ajouter, pour être véridique, que le baron de B... passait pour exceller *dans les contes de revenants*, et qu'il en tirait vanité.

Au surplus, s'il y a quelque chose de vrai dans cette histoire, nul doute qu'on ne dût attribuer à une intervention diabolique les lumières de la bohémienne.

Comtesse DE BASSANVILLE.



SOUVENIRS D'UN MÉDECIN



On a coutume de dire, dans le monde, l'art de guérir, et non pas la science de guérir; ce qui semble impliquer une infériorité pour la médecine dans l'esprit du public. Cependant, la médecine est une science et non un art, car comme toute science, elle procède par l'analyse pour arriver à la synthèse.

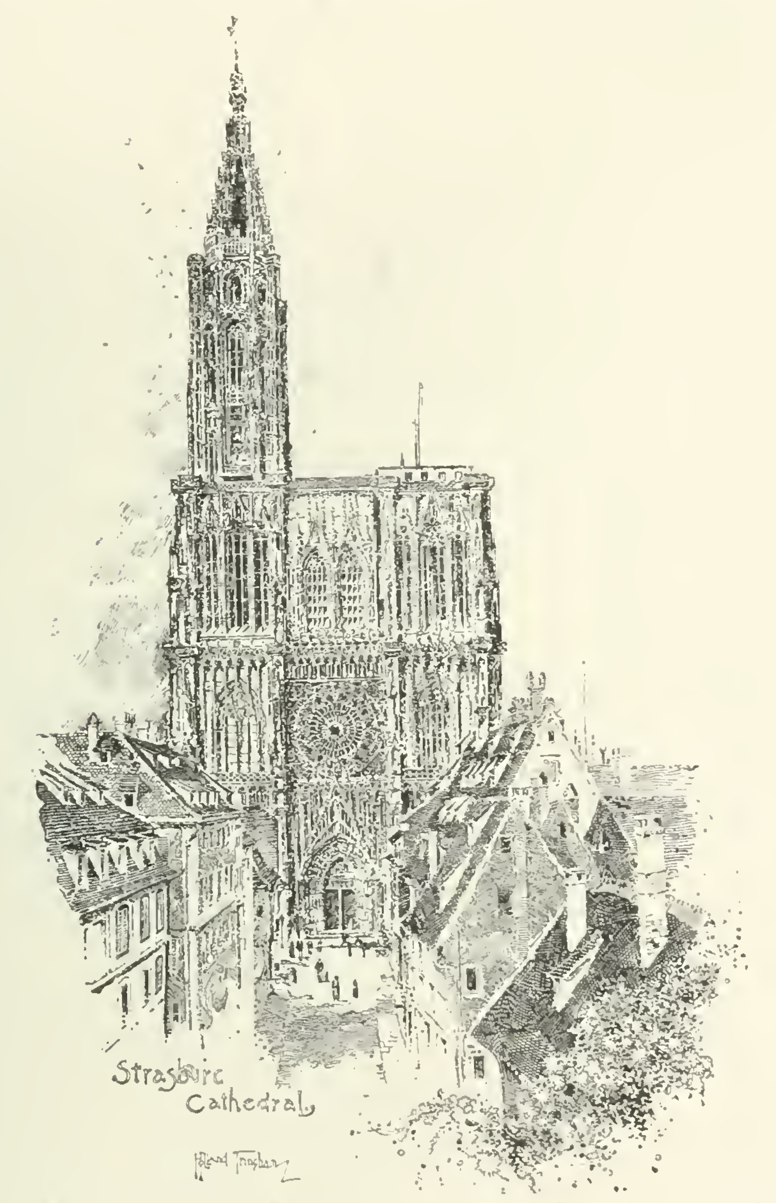
Cette synthèse, en rapport avec la mesure des connaissances acquises, est proportionnée aux notions générales des sciences accessoires, souvent empreinte de l'esprit spécial qui préside à sa coordination, mais toujours conforme à une loi puissante, découverte en son temps, démontrée vraie par une longue et minutieuse expérimentation, et confirmée par une statistique absolue jusque dans ses exceptions.

Tout accessible qu'elle est au sens commun, elle ne doit être approchée que lorsque l'esprit est bien pénétré des lois générales qui règlent les choses et des rapports qui existent entre elles. Qui s'aventurerait sur la mer sans la moindre notion de la navigation? Qui se ferait pilote sans avoir exploré une côte dangereuse? Personne. Cependant, chacun prétend juger les médecins et la médecine. Tel affirme un système, tel nie une doctrine, sans réfléchir, sans approfondir et sans connaître. Aussi, la pratique de la médecine, si difficile en tous les temps, et qui fait peser une énorme responsabilité sur ceux qui en acceptent la mission, n'est-elle sortie des rangs inférieurs de la société qu'à mesure que la société elle-même s'élevait par l'instruction répandue librement et largement.

Les jongleurs et les esclaves la pratiquèrent chez les peuples primitifs. Elle s'éleva en Grèce avec les siècles brillants d'Alexandre, de Périclès et des philosophes. Chez les Romains, elle fut le partage des esclaves ou des affranchis largement salariés, depuis Archagatas, médecin grec qui s'établit à Rome en l'an 535 de l'ère de Romulus, et y fit des médecins aux frais de

l'Etat, jusqu'à César qui leur donna droit de cité, et Auguste qui les créa chevaliers. Pendant le moyen âge, malgré la faveur de Charlemagne, et pendant la renaissance, les médecins furent tenus dans une certaine dépendance, tantôt serviteurs, tantôt patronnés des grands.

Il y a peu de temps encore, à l'armée, on leur refusait les honneurs mi-



C'était le clocher de Strasbourg qu'il apercevait à l'horizon. (P. 101.)

litaires ; soumis à la discipline, on les écartait néanmoins des privilèges accordés à la plus simple épaulette. Dans nos écoles, on rencontre encore parfois quelque pauvre apprenti diplomate ou quelque futur procureur qui regarde en pitié le modeste étudiant en médecine, et qui, se posant dans le titre pompeux de licencié ès sciences du droit, se tient pour bien supérieur à son condisciple de l'art de guérir.

Si je relève ces faiblesses inhérentes à notre vaniteuse humanité, ce n'est point dans un but de satisfaction orgueilleuse, mais pour qu'il soit restitué au médecin honnête et consciencieux cette part de considération, unique but comme unique récompense d'une vie utilement accomplie.

Un autre préjugé répandu, c'est que la chirurgie est plus certaine que la médecine ; que la main du chirurgien est plus sûre que le coup d'œil médical. Ceux qui pensent ainsi font une confusion qu'il est facile d'éclairer. Si l'on ne voyait dans le chirurgien que l'homme armé du scalpel, ou le mécanicien sûr des mouvements de l'organisme, toujours prêt à rétablir le jeu de ces merveilleuses combinaisons de la station et de la locomotion, on pourrait, à juste titre, le classer parmi les artisans habiles. Mais avant de décider s'il y a lieu de porter le bistouri dans les chairs vives, ou d'appliquer sur des organes déchirés un topique salutaire, il faut avoir jugé l'opportunité de l'opération, ses effets immédiats sur le travail général de l'organisme, son action ultérieure, et avoir prévu la guérison qui en sera la conséquence finale. On fait donc toujours acte de médecin avant de faire action d'opérateur. Aussi peut-on être grand médecin sans être chirurgien ; mais on ne peut être chirurgien sans être médecin. André Vésale, ce grand médecin anatomiste, était lent et irrésolu quand il s'agissait d'opérer sur le vivant, et pendant qu'il servait aux armées de Charles V, soit en Allemagne, soit ailleurs, il s'en remettait presque constamment de ce soin au chirurgien castillan qui servait avec lui.

La chirurgie fut en quelque sorte la première forme exacte de la médecine. Ce fut elle qui prêta au raisonnement et à l'observation de la médecine des temples l'appui de l'expérience et de l'art. Aussi la Grèce, qui divinisait chaque passion ou chaque art, lui donna pour base le mythe du centaure Chiron qu'elle fit précepteur d'Esculape.

La nécessité, pour le médecin, de toucher un salaire, a été une cause de subjection dont il peut à grand'peine se relever. Ce salaire régulier, coté selon le nombre de ses visites, et non pas selon le service rendu, le met de niveau avec le voiturier payé à l'heure ou à la course, et semble dispenser de toute reconnaissance à son égard. L'autorité même paye au médecin ses réquisitions au-dessous de toute convenance, et semble spéculer sur le théâtre qu'elle lui élève quand, après un concours difficile et pénible, elle le place à la tête d'un service d'hôpital, service pour lequel elle lui offre des honoraires inférieurs à ceux du moindre employé. Aussi le médecin doit-il forcément compter sur cette condition pour limiter ses soins aux personnages élevés en position et en fortune. C'est qu'en effet, dans les grandes villes, une pareille nomination est une haute faveur qui accorde à celui qui en est le possesseur

heureux, les privilèges de l'argent, et qui peut rendre égoïste le cœur le plus généreux.

Il serait bien désirable que la pratique de la médecine pût se dispenser du salaire et s'exercer comme un sacerdoce, où tout est assuré, présent et avenir [1]; car pour vaincre la mauvaise fortune et seulement pour arriver à l'indispensable, combien d'hommes sont forcés d'avoir recours à l'appel trompeur et ridicule du charlatanisme! combien, pour rétablir l'équilibre entre une réputation acquise par les hautes fonctions en quelque sorte inféodées dans certaines familles, et la situation aléatoire d'un praticien sans patrons, sont quasi forcés de mentir à eux-mêmes et d'exploiter la crédulité publique, toujours disposée à se laisser prendre au miroitement de l'annonce et du merveilleux! Que d'hommes n'ont de valeur que par le chiffre élevé de leurs prétentions! L'histoire nous montre toujours la considération pour le médecin en proportion de son salaire. Le médecin d'Auguste, indépendamment de ce qu'il portait l'anneau de chevalier, qui anoblissait, gagnait annuellement plusieurs millions; et lorsqu'il visitait ses malades, il était escorté d'une suite nombreuse qui lui faisait honneur et cortège. « Oui, dit avec un grand esprit le docteur Félix Jacquot, Cassius, Stertinius, Chamis, Alconte, vous avez gagné des millions; mais arrière votre souvenir, car comment ferais-je pour suivre pédestrement dans la boue, sans murmurer, mon régiment d'infanterie? et que deviendrait la philosophie du médecin de village, réveillé la nuit durant la tempête, pour aller chercher, bien loin dans la campagne, une malheureuse pièce de cent sous, juste le quarante millième de la bagatelle demandée par le jeune Chamis? »

Toutefois, ces riches rémunérations en détail n'abaissent pas toujours, de notre temps, la barrière qui garde les honneurs publics.

Le célèbre Dupuytren, qui fut fait baron, ne dut peut-être ce titre, inutile à sa renommée, qu'à la fortune princière qu'il avait amassée; car ce préjugé existe encore, qu'il semble tout naturel de donner quelques milliers de francs à celui qui vous coupe une jambe; et qu'on trouve très équitable, en cas d'apoplexie, par exemple, d'offrir un petit écu à celui qui vous a sauvé la vie.

Il est difficile de préciser où commence et où finit le charlatanisme.

Toutefois on peut affirmer que quiconque pose sa science comme infaillible, ou qui, basant sa pratique sur les moyens certains de la médecine consciencieuse, les enveloppe cependant de formes excentriques et merveilleuses, ou qui prétend garder devers lui une méthode ou un remède qu'il se refuse à

1. Cette assertion a cessé d'être exacte. Et de combien la position du prêtre, en France, est plus precaire que celle du médecin de campagne !

faire connaître afin qu'on vienne forcément à lui, on peut affirmer que ceux-là sont certainement des charlatans, et des meilleurs!

Mais il y a encore bien d'autres charlatanismes qui échappent à la plume, tant ils sont subtils et néanmoins profitables à ceux qui en usent.

Ils tiennent bien plus au caractère des hommes dans leurs rapports sociaux qu'à une théorie prêchée au détriment de toute autre.

Disons qu'à part ces grossières séductions, qui toutes ont en elles-mêmes un principe dérobé aux meilleures théories, ces petites menées sourdes sont rares parmi les hommes voués à l'exercice régulier et normal de la science de guérir. L'étude sérieuse, en relevant l'homme dans sa propre estime, est une égide morale contre la faiblesse.

Le charlatanisme, sans devenir pour cela plus respectable, prend quelquefois sa source dans le sentiment d'ambition et a pour but la gloire à tout prix.

Tels sont souvent les mobiles des chefs de fausses écoles, qui, comme de faux prophètes, tiennent bien plus au grand bruit qui se fait autour de leur nom qu'à la fortune qu'ils espèrent en retirer.

De tout temps, les hommes ont aimé l'opposition, et un grand moyen de réussite est de prendre le contre-pied des doctrines généralement établies. Antonius Musa, disciple d'Asclépiade, élevait sa réputation au détriment de son maître, en préconisant des moyens opposés à ceux que ce dernier conseillait.

Tandis qu'Asclépiade vantait les bains chauds suspendus et balancés, Antonius Musa les ordonnait toujours froids. Auguste fut sauvé par cette médication ; mais Marcellus fut tué par elle.

Tels sont les résultats d'un système absolu, inflexible, quelquefois consciencieux, mais trop souvent coupable par excès d'orgueil.

Etourdir le public par la répétition incessante de son nom, s'inscrire dans tous les lieux publics, et s'y faire appeler inopinément; se faire demander dans les réunions intimes ou officielles, être toujours pressé et toujours attendu, sont encore des moyens inoffensifs en eux-mêmes, mais propres à déconsidérer celui qui en use, au moins aux yeux de ses collègues.

Pour ne citer personne de notre temps, où ces exemples n'ont pas manqué, rien ne nous empêche de reporter nos regards dans le passé.

La vie des hommes est un cercle toujours en mouvement; les vices changent de nom, mais ils se reproduisent sans cesse.

Asclépiade criait partout qu'il consentait à passer pour sot s'il était jamais malade.

Un cercueil vient à passer, Asclépiade l'arrête et déclare que l'homme

qu'il contient n'est pas mort; artifice heureux dont sa popularité recueille le fruit; car c'est encore un moyen de charlatanisme de savoir à propos prédire l'issue favorable ou défavorable d'une maladie; c'est un jeu de quitte ou double dont on profite en cas de chance heureuse, et dans lequel on a mille excuses en cas d'insuccès.

Toutefois, ces prédictions sont toujours dangereuses.

Lorsqu'il y a diagnostic malencontreux, une indiscrétion peut frapper celui qui en est le sujet, ou peut servir des intérêts coupables.

On rapporte que le comte de Buren, favori de Charles V, ayant été atteint à Bruxelles d'une angine grave, Vésale diagnostiqua sa mort et eut l'imprudence d'en fixer l'heure. Un officier de sa suite, en ayant été informé, prévint le malade. Quelques instants avant l'heure annoncée, le comte assembla ses amis, fit avec eux un repas splendide, leur distribua ses bijoux, donna son épée, se mit au lit, et mourut en effet au moment fixé par Vésale.

Il ne faut jamais céder aux obsessions de ceux qui vous appellent, car rien n'est plus artificieux que l'homme inquiet. S'il sollicite de vous un nom à la maladie qui le frappe, il commentera bientôt ce nom, le rapprochera des maladies dont d'autres personnes ont été atteintes, et son moral troublé réagira sur son physique d'une manière sensible... Mais le charlatan ne tient nul compte de cela; il arrive, prononce avec autorité, et double, en cas de terminaison heureuse, toute la gloire de sa cure.

Rien n'est cependant plus difficile que de caractériser *à priori* une affection.

Peu de maladies arrivent armées de toutes pièces à visage découvert et leur nom mis sur leur écu.

Au contraire les symptômes s'engrènent insidieusement; des alternatives de bien et de mal en ralentissent ou en accélèrent les influences, et ce n'est souvent que très tard qu'un médecin prudent peut être assuré d'un diagnostic positif.

Il doit donc avoir l'énergie de résister à toutes les instances, et sur le type du mal, et sur sa terminaison probable.

D'ailleurs, en a-t-il bien le droit? N'y a-t-il pas dans tous les phénomènes un imprévu qui déroute la sagesse humaine et des ressources profondes dans l'organisme que les yeux les mieux exercés ne peuvent entrevoir?

Mais le charlatan est un joueur; il a pour enjeux son audace, sa cupidité, sa ruse, et pour auxiliaire, la crédulité. Avec cela, le soleil éclaire ses succès, et la terre cache ses fautes.

Ce ne sont pas toujours les pauvres d'esprit qui se laissent prendre aux leurres du charlatanisme.

Les gens du plus grand monde sont séduits par l'extraordinaire, et mettent souvent un certain orgueil à être traités par quelque célébrité à la mode.

Il suffit, pour cela, qu'un personnage plus ou moins illustre ait sauté le pas, pour que les moutons titrés suivent le berger et donnent ainsi brevet à la plus insigne fourberie. Il n'est pas, d'ailleurs, de système, de doctrine qui n'ait ses adeptes et ses fauteurs. Les *on dit* ont une puissance sans pareille; on tient toujours la chose de quelqu'un qui la tient d'un autre, et dans bien des cas l'amour-propre est si grand que, pour donner du poids à son affirmation, on hasarde un petit mensonge.

En cas de défaite, les charlatans doivent leur salut à leurs victimes mêmes. On a peur de passer pour dupe.

Si les insuccès des charlatans trouvaient autant de voix pour les stigmatiser qu'ils trouvent de prôneurs pour encenser leurs rares réussites, la somme de leurs défaites aurait bientôt étouffé celle de leurs triomphes.

En fin de compte, les médecins n'ont le plus souvent autre chose à faire qu'à réparer les maladresses de l'empirisme.

La médecine L***, la graine de moutarde et toutes les panacées de ces temps-ci ont fourni le tiers des maladies chroniques qui sont journellement traitées dans les hôpitaux, dans les villes et les campagnes.

Quoique la pratique de la médecine soit la fonction sociale qui veuille être la plus entourée de confiance et d'honorabilité, c'est celle que les lois et les préventions humaines tiennent le plus en suspicion.

Instrument terrible, en effet, dans des mains coupables, mais à l'honneur de ceux qui s'en servent consciencieusement, arme toujours dirigée en vue de la bienfaisance et du désintéressement.

Cependant, pour être libérale, il faut aussi qu'elle soit libre; il faut que, comme la femme de César, nul soupçon ne puisse l'atteindre.

Certaines gens se tiennent, à l'égard des médecins, dans une attitude indigne; ils les croient obligés à tout; et quoiqu'ils ne relèvent que de leur conscience, on les tient pour rivés, par la chaîne officielle, au service de quiconque vient les requérir à toute heure, en tout lieu et pour toute chose.

C'est, au reste, un moyen de rejeter le lourd fardeau de la reconnaissance, que de considérer le service rendu comme obligatoire.

Ajoutons que dans les esprits bas et dans les cœurs égoïstes, l'estime est en proportion de l'échange matériel.

Celui qui payerait à tout prix une drogue supposée bienfaisante, fermerait sa bourse lorsqu'il s'agit de rémunérer un conseil salutaire.

Il faut donc que le médecin marche au milieu de cette foule ingrate, ignorante ou égoïste, avec la sérénité du juste qui sent que sa mission est

au-dessus du métier auquel on voudrait le faire descendre; il faut qu'il ait la fermeté de rester généreux dans sa liberté et bienfaisant dans son droit; qu'en toute circonstance il ne laisse jamais oublier qu'on est son obligé, et qu'il affirme l'exercice de sa science au-dessus du salaire qu'il convient de lui offrir.

Ajoutons que l'esprit humain, qui en masse a toujours plus raison qu'il n'est équitable pris en particulier, a su faire cette distinction, qu'il a toujours, dans les professions libérales, distingué par le mot *honoraires* ce qu'il appelle salaire, payement, gage, pour tout service qui peut se coter à un cours régulier et habituel.

« Ce qu'on donne aux médecins pour le bien qu'ils font est *honorarium* et non pas *merces*, » a dit Guy Patin. Il avait raison! Santé vaut mieux que richesse!

En remontant aux temps obscurs qui ont précédé les savants de qui nous tenons ou une tradition avérée, ou une trace écrite de leurs doctrines, on retrouve, incessamment unis, les formules les plus bizarres de médecine et les préceptes les plus sages d'hygiène.

Il est, d'ailleurs, toujours bien plus facile de constater les causes générales d'un effet qui cesse de se produire quand les sources desquelles il émane sont modifiées, que de suivre dans l'organisme d'un seul être la longue série des dérangements qui ont amené une maladie. Et, à supposer que ces altérations successives, causes ou effets, soient bien constatées, il est encore moins facile de deviner les lois qui les régissent, afin de rétablir l'équilibre et d'obtenir la guérison.

Toute doctrine présente porte donc le cachet de son passé, et les pratiques les plus vulgaires, les plus entachées de niaiserie, sont nées de quelques préjugés antérieurs qui ont eu leur époque de lumière et de raison. En comparant les temps, nous apprenons à devenir plus circonspects dans les jugements que nous portons sur les doctrines anciennes ou sur les idées merveilleuses.

Lorsqu'un Indien est malade, dit Chateaubriand, on appelle le jongleur et, quand il est arrivé, le malade lui demande s'il reviendra à la vie; le jongleur ne manque pas de lui répondre qu'il n'y a que lui, jongleur, qui puisse lui rendre la santé.

On couvre par son ordre le patient d'herbes, de racines et de morceaux d'écorces; on souffle avec un tuyau de pipe sur les parties de son corps où le mal est censé résider; le jongleur lui parle dans la bouche pour conjurer, s'il est temps encore, l'esprit infernal.

Si le jongleur suppose qu'il y a tout lieu de craindre une fin fatale, il

déclare que le malade va mourir; et mettant ainsi sa science à l'abri de l'événement, il fait admirer son art, si le malade recouvre la santé.

Quand il aperçoit que le danger est passé, il ne dit rien, et commence ses adjurations. Il prononce d'abord des mots que personne ne comprend; puis il s'écrie : « Je découvrirai le maléfice, je forcerai Kitchimanitou à fuir devant moi. » Il s'éloigne un instant, puis revient un charbon incandescent dans la bouche et un serpent dans la main, et, après des contorsions bizarres, le forcené se jette sur le bras de sa dupe, le déchire à belles dents, et ôtant de sa bouche un petit os qu'il y tenait caché : « Voilà, s'écrie-t-il, le maléfice que j'ai arraché de la chair. »

Que de pauvres Indiens au milieu de nous! et que de jongleurs qui se mettent aussi peu en frais d'imagination!...

Toutefois, ce qui chez ces peuples simples est la règle, devient l'exception dans les nations intelligentes. Les moyens sont les mêmes, et tel qui guérit un crédule Ioway, guérit aussi l'homme du monde frappé de monomanie.

Deux anecdotes récentes sont trop plaisantes pour que je ne vous les cite pas ici. Le premier fait resta sans solution; l'autre se termina par une guérison complète.

M. Orfila reçut un jour la visite d'un nabab indien qui arrivait de Golconde ou de Lahore, sur la réputation du célèbre toxicologue, afin d'obtenir de lui l'ablation d'un nez supplémentaire qu'il se persuadait développé effrontément et impérieusement auprès de celui bien modelé et bien proportionné qu'il tenait de la nature.

Le docteur reçut cette communication avec gravité, et s'étant procuré dans un amphithéâtre un nez d'occasion, il simula une opération à la suite de laquelle l'infortuné nabab reçut avec satisfaction l'appendice qui minait et empoisonnait les douceurs de son existence.

Le docteur crut pendant quelques jours à une guérison, mais au moment où le riche opéré allait rejoindre les bords du Gange, il déclara sentir le nez qui repoussait, et partit en disant : Au revoir.

Une mère désolée amena au docteur Cerise son fils, jeune Espagnol qui était le désespoir de ses parents et de ses amis par l'idée mélancolique qu'il s'était faite de son nez.

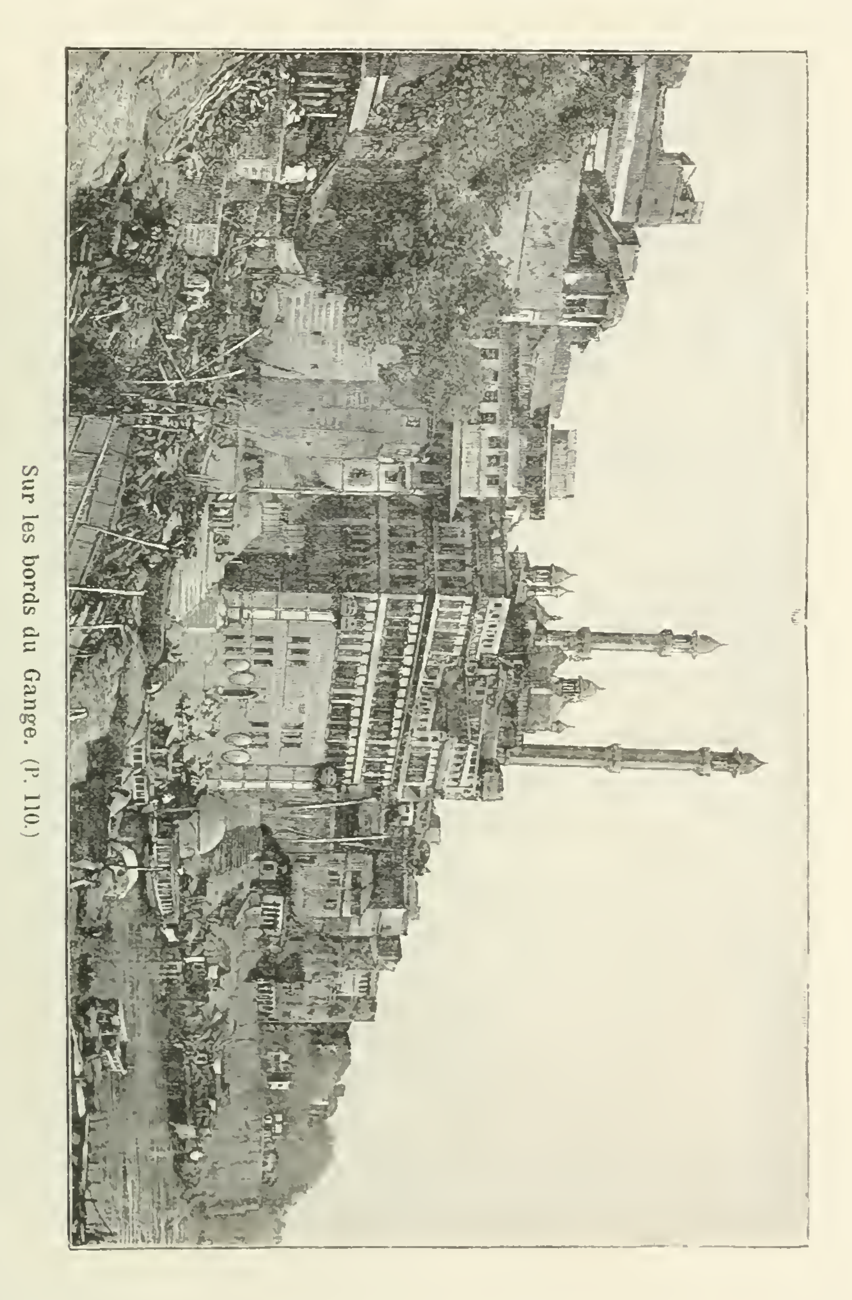
Cette mélancolie, qui depuis six années avait pris d'étranges proportions, allait même jusqu'au suicide.

En présence du médecin, il prétendit qu'il n'entendait pas qu'on simulât une opération, mais qu'il la voulait sanglante, profonde, efficace.

Si le médecin combattait ce vœu, le malade s'irritait ; si au contraire il flattait son désir en promettant que l'opération serait prochaine, tous

les traits du visage se détendaient et exprimaient l'espérance et la joie.

Le docteur, guidé par cette observation, promit donc l'opération ; mais il exigea que, dans l'état de faiblesse et de maigreur où se trouvait le jeune homme, il patientât pendant trois mois. Le mélancolique, qui jusque-là n'avait pu ou voulu se livrer à une seule distraction, accepta cette fois, animé



Sur les bords du Gange. (P. 110.)

qu'il était par l'espoir d'une opération et par le désir d'en subir énergiquement toutes les conséquences.

Mais pendant ces trois mois le malade s'amusait, il avait pris goût à Paris. Ce malheureux nez n'empêcha pas ce jeune homme de sentir se réveiller en lui les passions de son âge, et d'obtenir dans le monde de réels succès. Enfin,

le terme écoulé, le docteur attendait, non sans appréhension, le retour des hostilités contre le nez espagnol ; mais il attendit en vain, le nez était décidément rentré en grâce...

Tandis que, dans le cours des âges, la médecine, sous le génie puissant d'Hippocrate, s'élevait à la hauteur d'une doctrine appuyée sur des faits bien observés, la chirurgie, cette partie militante de la science, restait à l'état de pur empirisme, faute de notions exactes sur l'anatomie qui en est naturellement le point d'appui le plus assuré.

Cependant les médecins grecs comprenaient qu'elle était incontestablement sœur de la science qu'ils fondaient.

La poésie qui est le résumé de l'opinion générale, quand elle n'est pas la voix qui initie et qui prépare, accordait à la chirurgie une origine sacrée, et dans le mythe du centaure Chiron, elle faisait de ce demi-dieu l'élève et le disciple d'Esculape.

Née au milieu des luttes opiniâtres et des combats meurtriers des hommes, elle avait, avant toute théorie, créé un système de déligation naturelle, et faute de raisons valables sur la terminaison des blessures auxquelles elle avait porté les premiers secours, compression pour l'hémorragie, rapprochement pour les lèvres des chairs déchirées, redressement maintenu pour les membres brisés ou pour les os sortis de leurs cavités, la chirurgie avait encore inventé une foule d'huiles à onctions, de baumes spéciaux, d'infusions de plantes de toutes sortes.

Homère parle d'un dictame qui servait à guérir les blessures des héros pansés par les dieux ou par les mortels choisis par eux. Tels, Chiron, Machaon, Podalyre, sans cesse cités par lui dans l'Iliade et l'Odyssée.

La science mystérieuse des temples d'Osiris et d'Isis avait transmis l'art des bandages si habilement exécutés dans les préparations des momies égyptiennes.

L'amour du mystérieux ne perd jamais ses droits. Il se reproduit sous toutes les formes, il se complaît dans le vague et l'indéfini.

Chez tous les peuples où l'art est à l'état d'enfance, en Chine, au Tonkin, chez les tribus sauvages, et, disons-le, au milieu même de nos populations élevées aux lumières de la philosophie et de la science, on voit encore associer aux drogues et autres opérations manuelles certaines pratiques superstitieuses dont les ignorants attendent leur guérison.

De même que la plupart des opérations chirurgicales encore en pratique remontent à l'art grec, perfectionnées et surtout dirigées avec certitude vers un but déterminé, de même la plupart des manœuvres auxiliaires de ces opé-

rations sont restées dans les préjugés populaires et ont encore crédit parmi les esprits éclairés.

Parle-t-on d'une plaie saignante dont il suffit de rapprocher les bords et de les maintenir en contact après les avoir préalablement lavés, le narrateur n'oubliera pas d'ajouter que cette lotion a dû être faite avec du vin aromatique et que la plaie a été pansée avec un onguent merveilleux qui entretient la plaie vive.

Il faut, au contraire, s'abstenir de l'usage de tout onguent dans le pansement d'une plaie. Les baumes liquides dont les anciens faisaient couler quelques gouttes dans l'intervalle de ses lèvres écartées ne sont propres qu'à irriter les parties et par conséquent à empêcher la réunion immédiate.

Dans les erreurs maintenues par le langage métaphorique, on dit encore, fait observer Richerand, que les consolations prodiguées au malheureux sont un baume salutaire versé sur ses blessures.

Les Grecs, comme la plupart de nos paysans, croyaient à la vertu spécifique des élixirs qu'ils appelaient vulnéraires.

Si un homme, par suite d'une chute ou de meurtrissures provenant d'une forte contusion, éprouve une prostration temporaire, on lui fait avaler une dose de cordial, composé d'infusion de plantes aromatiques. Chez les modernes, cet élixir est composé d'alcool pénétré des sucs de végétaux excitants.

On continue pendant sept ou neuf jours, terme de convention ; et tandis qu'une plaie réunie ou qu'une meurtrissure simplement couverte d'une compresse imbibée de ces solutions ou d'eau fraîche, eussent été guéries en quelques heures, on retarde la guérison par une excitation maintenue et nuisible.

Les cicatrices des plaies chez les anciens devaient présenter de hideuses formes, si l'on en juge par celles que l'on observe chez les paysans soumis au traitement ordinaire des rebouteurs et des jongleurs en possession de secrets merveilleux. Les ignorants préfèrent leurs soins ridicules et dangereux aux soins simples et méthodiques d'un praticien régulier.

Ainsi, tenant ouvertes les lèvres d'une plaie mal réunie, ils y provoquent une suppuration abondante ; ils y développent des bourgeonnements charnus non réprimés qui leur font croire à la régénération des tissus. De là, les noms donnés à toutes ces préparations, de détersifs, sarcotiques, incarnatifs.

La membrane celluleuse rouge dont se couvre la surface d'une plaie en suppuration est formée du développement surexcité des vaisseaux capillaires existant dans le point lésé. Moins les bords en sont écartés, plus vite ce tégument s'organise, se resserre et se sèche. Il s'agit seulement d'en surveiller la progression, et, sans rejeter, lorsque les surfaces paraissent d'une mauvaise

espèce, les onguents irritants qui alors détergent, irritent légèrement et donnent du ton à ce tissu réparateur, il faut les employer comme agents utiles et non comme un spécifique indispensable.

Certaines plaies, d'ailleurs, par l'action même des corps qui la produisent, présentent des parties tellement mutilées que la nature, par la coloration spécifique qu'elle leur donne, les désigne comme devant être séquestrées.

Lorsque ces parties, devenues corps étrangers par leur désorganisation, doivent être retranchées, on les incise aussitôt afin que rien n'entrave le rapprochement immédiat. Mais il n'est jamais nécessaire, comme le pratiquaient les anciens, de débrider profondément des plaies, car les notions anatomiques modernes donnent à la main une assurance éclairée propre à diriger, par des voies naturelles, le corps étranger qui a pénétré profondément.

Depuis Ambroise Paré, la chirurgie simplifiée appelle à son aide la connaissance qu'elle a des chemins divers par où peuvent sortir le fer d'une lance ou le plomb d'une balle, soit par des pesées possibles, soit par des contre-ouvertures bien choisies, soit enfin par des débridements propres à conduire l'instrument évulseur, en épargnant les parties saines environnantes.

Le traitement des fractures et des luxations n'est point parvenu jusqu'à nous, et, d'ailleurs, que pouvait-il être chez les anciens? Tout juste ce qu'il est dans les mains des renoueurs et des rebouteurs auxquels on ne peut encore soustraire nos populations.

Toutefois, on peut supposer que l'observation continue des formes humaines dirigeait la main du chirurgien grec, et qu'il observait la première indication de l'art, qui est le parallélisme et la symétrie d'apparence.

D'ailleurs, quoique très pauvre en ostéologie, le squelette humain était suffisamment connu. Quelle distance, cependant, entre la simple notion de la charpente humaine, avec celle des attaches musculaires, des gaines, des tendons, des ligaments articulaires, de tout ce système dynamique propre à maintenir à leur place toutes les parties solidaires du corps humain.

Mais, lorsque cette solidarité est rompue, loin de tendre à la rétablir, tous les efforts de la nature entraînent, en divers sens, les fragments des os brisés et augmentent sans cesse l'étendue du déplacement.

Plus la connaissance anatomique est profonde, plus simple, plus rapide est l'action du chirurgien.

Dans les mains du renoueur, les malheureux sont sujets à d'horribles difformités. Quelques-uns de ces charlatans les attribuent non au rapport vicieux dans lequel ils ont placé les os qui, inhabilement replacés, ne

peuvent se réunir par une simple cicatrisation, mais à un épanchement supposé des sucs osseux, ce qui est une grossière erreur.

On dit encore vulgairement qu'on a une côte enfoncée, tandis qu'on ne peut avoir qu'une côte brisée.

Froissée par un effort violent, la côte se redresse, et si cet effort est continué, elle se brise. Alors, si on ne connaît ni sa structure ni sa direction, on occasionne des accidents graves par un faux traitement.

L'erreur que l'estomac est démis, décroché, est encore accréditée.

Le charlatan comprime avec son genou la région épigastrique, et aggrave la douleur ressentie qui avait fait supposer que l'estomac, réputé accroché au bréchet (pièce cartilagineuse qui termine le sternum, os large où se réunissent les côtes vraies), était sorti de sa suspension.

Plusieurs de ces rhabilleurs ont acquis une réputation très étendue. Au dernier siècle, un certain Valdajois trônait à Paris au milieu de la pléiade des charlatans accrédités. Après lui, une femme sut absorber la faveur populaire, aveugle dans ses prédilections.

Cette femme avait été surnommée la Dame Blanche.

Née à Châtillon, cette personne était devenue une jeune fille très accorte et très entreprenante. Au lieu de se livrer aux travaux des champs comme faisaient son père et sa mère, honnêtes et laborieux cultivateurs du pays, elle cherchait à gagner plus aventureusement sa vie en descendant dans les carrières si nombreuses creusées sous la plaine de Montrouge, pour vendre des pommes, des noix et la goutte aux ouvriers employés aux pénibles et périlleux travaux de ces carrières. Marie-Françoise, c'était son nom, devint rapidement populaire dans ce monde souterrain.

Mais ce n'était pas seulement par son petit commerce et ses propos joyeux que Marie-Françoise s'était rendue chère aux carriers. Dans ces pénibles labeurs, où l'ouvrier qui descend dans les profondeurs de la terre n'est jamais assuré de revoir le soleil, les accidents sont extrêmement fréquents.

Foulures, luxations, fractures, contusions, écrasements, telle était la quotidienne et lamentable histoire des carrières à cette époque. Marie-Françoise, poussée comme par une sorte d'instinct de divination, se rencontrait toujours présente à ces fréquentes catastrophes, et toujours elle se montrait empressée, secourable et charitable pour les malheureux blessés. Merveilleusement servie par une grande hardiesse et une certaine dextérité manuelle qui était chez elle un don naturel, Marie-Françoise opérait de temps à autre quelques cures qui, chez ces gens simples et facilement impressionnables, tenaient du prodige. Sa réputation grandissait dans les carrières, et pas un ouvrier blessé dans les travaux qui ne voulût, avant tout, recourir à ses soins.

Cette réputation de dessous terre ne tarda pas à luire en plein soleil Soit un peu par orgueil du succès, soit par calcul, Marie-Françoise cessa de fréquenter les carrières. Mais les accidents n'en allaient pas moins leur train, et les carriers, qui conservaient pour leur guérisseuse une grande vénération, allèrent vers elle, puisqu'elle ne venait plus vers eux. La guérisseuse en conçut plus d'orgueil encore, ou plutôt fit un calcul plus habile. Puisque les carriers croient que je guéris, se dit-elle, pourquoi les autres classes de la société ne le croiraient-elles pas aussi? Dès lors un peu de mystère se mêla à ses pratiques. Je ne sais si elle se crut, mais au moins chercha-t-elle à passer pour un peu sorcière Elle s'affubla d'un costume excentrique, une robe blanche, si bien que Marie-Françoise ne fut bientôt plus connue que sous le nom de la Dame Blanche, qu'elle a conservé pendant près d'un demi-siècle.

Le calcul réussit au delà de toute idée. Les éclopés accoururent en foule. Mais, hélas! pas de succès sans revers. Le parquet s'émut de cet exercice illégal de la médecine et eut le mauvais goût de le déférer aux tribunaux. C'est une très longue histoire que celle des démêlés de la Dame Blanche avec la justice. Plusieurs fois poursuivie et toujours condamnée, la Dame Blanche se lassa de ces persécutions. Vous allez croire peut-être qu'elle renonça à la pratique de son art? Grande erreur serait la vôtre. Elle se mit parfaitement en règle avec les gens du roi, en prenant à son service, qui?... Je voudrais ne pas le dire, mais il le faut, ne serait-ce que comme document pour l'histoire de nos mœurs médicales : elle prit à son service un médecin qui, par sa présence à ses opérations, et au besoin par une signature au bas des ordonnances qu'elle dictait, lui servait de couverture contre les vexations de messieurs du parquet.

Commerce extrêmement lucratif! On évaluait de 50 à 60 francs par jour la moyenne de ses recettes ; et les recettes elle les partageait avec le médecin. On n'a pas d'idée du nombre de malades que la Dame Blanche recevait à Châtillon. Et ce n'étaient pas seulement des cultivateurs, des artisans qui venaient la consulter ; j'ai vu maintes fois à sa porte d'élégants et somptueux équipages ; plus d'un grand personnage est venu prendre ses avis ou se soumettre à sa pratique. Pratique téméraire, brutale, qui a été souvent suivie d'accidents formidables, ou dont le succès, quand succès il y avait, était toujours acheté au prix des plus atroces souffrances.

Mais la vogue de la Dame Blanche n'en subissait aucune atteinte. Jusqu'à son dernier jour, les malades sont accourus en foule, et la Dame Blanche aurait laissé une grande fortune si ses goûts extravagants ne l'eussent emportée vers des dépenses folles. Elle est morte à l'âge de soixante-treize ans,

ce qui est la fleur de l'âge pour une sorcière. La Dame Blanche avait la manie des bijoux. Il paraît qu'on a trouvé chez elle un boisseau de bagues, des chaînes d'or de quoi entourer le village, des masses de robes et de chiffons de toilette, une douzaine de pendules, et, chose fort singulière, une bibliothèque chirurgicale de quinze à seize cents volumes, que l'on disait de choix. Cependant la Dame Blanche n'était rien moins que lettrée, et l'opinion commune est qu'elle préférait la bouteille au plus beau livre du monde. Au demeurant, bonne femme pour les siens et charitable envers tous, mais d'une charité capricieuse et grossière qui diminuait le prix du bienfait.

N'est-ce pas un inexplicable phénomène psychique que cet engouement du public pour une vieille rebouteuse, à formes âpres et incultes, sentant l'alcool, virago d'une force musculaire prodigieuse qu'elle employait sans mesure pour les pauvres articulations humaines? Car pour elle, sans exception, tous les malades qui venaient la consulter avaient quelque chose de démis. On sait combien ce mot a d'empire sur le vulgaire. Si cette femme avait eu seulement un soupçon de sens scientifique, elle eût pu réaliser quelque progrès dans l'art, car jamais plus vaste champ d'observation ne se présenta à aucun chirurgien. Tout cela a été perdu irrévocablement pour la science, pour l'art et pour l'humanité.

F. Place.





SOUVENIRS D'UNE DOUAIRIÈRE.

PRÈS avoir passé par les terribles péripéties des dix dernières années du XVIIIe siècle et franchi la frontière du XIXe, je me plais à comparer la société nouvelle à l'ancienne, à me rappeler tout ce qui n'existe plus et à lui opposer ce qu'on a imaginé pour le remplacer. Les coutumes et les habitudes de la vie sociale sont toutes changées. On dîne à quatre heures, et l'on boit du thé par là-dessus. Les femmes ne s'embrassent plus, elles ne se lèvent pour saluer personne et ne se reconduisent pas.

Les temps sont tellement changés que si j'avais le *plaisir* et l'*avantage* d'aller faire une visite à Mme Inguerlot, son mari ne me reconduirait certainement pas jusqu'à mon carrosse. Quand la vieille femme du procureur Moreau venait quêter chez moi pour son œuvre des enfants trouvés, M. de Créquy l'accompagnait toujours, chapeau bas, jusqu'à sa voiture de louage, et c'était un homme d'une autre étoffe qu'un fournisseur. Si je parle de cet Inguerlot, c'est parce qu'en recevant dans son cabinet la duchesse de Choiseul et la princesse d'Hénin (qui avaient à lui parler d'affaires), il ne s'était pas seulement levé de son siège!

Quant aux salons du quartier d'Antin, où les jacobins défroqués et les nouveaux enrichis se donnent des bals qui doivent sentir encore une odeur de carnage et de boucherie, il paraît que ce sont des chambres tendues en drap rouge avec des bordures noires, ornées de cariatides et de statues bronzées (sans feuilles de vigne), et garnies de meubles romains en bois d'acajou du plus triste dessin. Tout cela n'est éclairé que par des lampes, au lieu de bougies, ce qui peut être fort économique, mais doit être fort malsain. Toutes les femmes y sont coiffées à la grecque avec des *repentirs* et des tire-bouchons qui découlent d'*huile antique*. Elles ont presque toutes des colliers *rouges*,

ce qui dénote encore aujourd'hui des opinions ou des prétentions à la *victime*, et ce qui devrait donner un ressouvenir affreux... Elles ont des robes à la grecque et des tuniques à la grecque ; les bas de robe brodés en noir sur fond rouge, les tuniques brodées en rouge sur fond blanc, et plus souvent en laine qu'en soie.

On dirait que le légendaire Musée des antiques aurait été formé pour l'instruction des couturières et des coiffeurs. Les femmes ont repris l'usage des sacs à ouvrage, que les antiquaires appellent *réticules*, attendu que ceux des dames romaines étaient formés en filet de réseau ; mais les bourgeoises qui les portent disent toujours des *ridicules* (1), et ceci me fait rire (à part moi s'entend, car on ne me surprendra guère à pédantiser).



La marquise de Créquy. (P. 119.)

Je dirai pourtant que les décorateurs à l'antique emploient continuellement la *patère ;* enfin les *méandres* s'appellent des *grecques*, et tous les petits dessins noir et blanc s'appellent des *camées*, sans distinction. Lorsque j'étudiais Vitruve à l'abbaye de Montvilliers, et que j'y lisais le père Montfaucon, je ne m'attendais guère à m'en escrimer contre les bourgeoises et les boutiquiers de Paris, au bout de quatre-vingt-huit ans (2).

Dans l'ordre matériel, ainsi que dans l'ordre politique, la république a démoli beaucoup de belles choses et n'a rien édifié qui ne soit misérable : on me dira sûrement que sa mission se bornait à détruire, mais il est à remarquer combien toutes les constructions de cette vaniteuse république ont l'air mesquin.

1. C'est le mot qui est resté dans la langue française.

2. Les *Mémoires* de la marquise de Créquy, auteur de ces pages, comprennent une période de près de cent ans.

Il faut sans doute, et sous peine de barbarie, rester soumis aux prescriptions de l'architecture antique, pour le calcul des masses et des lignes, les profils de règle et toute la partie des ornements qui marquent *l'ordre ;* mais pour le reste, il devrait être permis d'être *composite* en architecture et, suivant la remarque de Politien, l'affectation d'atticisme est plutôt la preuve de la stérilité que de la sévérité du goût. En effet, que peuvent signifier sur des monuments français la couronne Vallaire ou l'Obsidionale ; le bouclier Perse et l'*Aspergillium*, surtout! Est-ce qu'un pareil ustensile est en rapport avec la croyance ou les coutumes de notre pays! Si les artistes grecs ont employé des objets de lâtrie comme ornements, c'était parce qu'ils en voyaient faire un usage habituel et que la partie la plus vulgaire du peuple en connaissait l'emploi : en outre, ils avaient le bon goût d'accorder la décoration des murs avec la destination des lieux, et je ne sache pas qu'un sculpteur antique ait jamais placé des *Præfericuli* ni des *Litui* sur la façade de sa petite maison.

Quand la révolution sera finie, car il est visible qu'elle tourne à la mort, ne pourrait-on pas, avec les attributs du christianisme, avec les marques de la dignité royale, avec toutes celles de nos distinctions modernes enfin, remplacer avec intelligence, et suivant les lieux, les pipeaux, les hiboux et l'inévitable patère des frises grecques? Il me semble que le ciboire et l'ostensoir de nos tabernacles, que l'oriflamme et la couronne royale, la mitre, la croix latine, le casque et l'écu français n'ont pas un profil moins noble et moins gracieux que les bucrânes, les chouettes et les pieds de chevreau des entablements doriques? Mais les architectes français ne veulent jamais sortir d'une imitation servile, et toutes les décorations qu'ils appliquent à nos édifices ne sont pas mieux d'accord avec la religion de leur pays qu'avec les habitudes de leur temps et les nécessités de notre climat.

Je dirai qu'au temps de la renaissance, et du temps de Louis XIII encore, on savait tirer bon parti des signes nobiliaires pour tout ce qui s'appelle *décor*. On y composait très bien et tout simplement (comme vous le verrez au château de Canaples), un dessus de porte, par exemple, avec la plaque du Saint-Esprit, richement ciselée, bien appliquée, sur un fond de velours vert, en rappel du manteau de l'ordre, et noblement encadrée dans son imposte garnie de fleurs de lis d'or. Il me semble que rien ne saurait être plus convenable et d'un meilleur effet pour une chambre du dais, ou dans toute autre salle d'apparat.

Si j'entreprenais de détailler tout le parti que j'ai vu tirer des armoiries pour la décoration, j'en serais plus fatiguée qu'on n'en serait ennuyé, ce me semble ; c'est un article de mes souvenirs et de mes enseignements que je

recommande à la méditation. Quand une famille est en sécurité dans sa dignité, ces ornements-là produisent plus d'effet et font une meilleure impression que vous ne le croiriez sur les personnes que l'on reçoit et sur les enfants qu'on élève.

« O vous, qui gouvernez notre triste patrie,
Qu'il ne soit plus parlé des Grecs, je vous supplie !
Ils ne sauraient prétendre à de nouveaux succès.
Vous serait-il égal de nous parler français ?...... »

Il me semble qu'on est déjà rassasié des charmes de l'antique; le moyen âge a l'air de nous arriver à pas de loup, comme il a déjà fait une fois au temps de la décadence et du règne de Constantin. J'ai déjà vu des panneaux de voiture et des empreintes de cachet avec des lettres gothiques... J'ai le pressentiment du gothique, et je crois que nous allons retomber dans le naïf et le Jean-Baïf ; mais comme le penchant de la mode est toujours glissant, comme le besoin du changement sera la maladie des temps futurs, on passera par la renaissance avant d'en revenir au temps du grand roi pour les costumes.

Et alors on se moquera de ces pauvres gens du consulat qui n'avaient sous la main que des morceaux de bois d'acajou et qui ne s'asseyaient que sur des meubles incommodes parce qu'ils étaient à la mode!

Cette propension vers le gothique est assez naturelle après la satiété des Publicola Chaussard, des Iphigénie Martin, des chaises curules et des bonnets phrygiens, surtout; car, en vérité, la persistance à se coiffer du bonnet rouge aurait excédé la patience humaine!

Le temps des Céphyse et des Antigone est donc passé. On dirait qu'il est déjà loin de nous (pour la mode), et l'on peut juger combien les esprits sont en voie rétrograde, en observant les prénoms qu'on donne aux enfants. Ecoutez ce petit dialogue que j'eus avec Mme Caristie, ma locataire de la rue de Meslay...

« Ah! mon Dieu, non! Madame, et je ne veux pas lui donner un nom païen. J'ai déjà ma fille aînée qui s'appelle Amalthée, parce que c'est le nom de la chèvre qui avait nourri Jupiter, à ce que disait son parrain, M. Dacier! Jugez le beau plaisir pour nous que cette chèvre-là soit la patronne de notre chère petite! Aussi mon mari m'a dit : Mon Dieu! si Madame la Marquise, qui est si bonne pour nous et qui a tant d'esprit, voulait bien être sa marraine, je suis bien sûr qu'elle lui donnerait un nom si distingué que tout le monde en aurait jalousie, de ce nom-là!

— Madame Caristie, je ne peux pas tenir votre enfant, je suis trop âgée pour le soigner dans son éducation religieuse, ainsi que j'en prendrais l'en-

gagement sur les fonts de baptême. C'est une obligation que j'ai toujours remplie avec une fidélité consciencieuse, aussi vous dirai-je, en rendant grâces à Dieu, que le ciel m'en a bénie, car il n'est pas un de mes filleuls qui n'ait pas bien tourné.

— Mais, c'est une raison de plus, Madame, et je vous en supplie!

— C'est une chose impossible... Et puis la loi de 94 au sujet des marraines et des parrains n'est pas rapportée; elle est encore en pleine vigueur; et si j'allais vivre jusqu'à cent vingt ans, peut-être qu'on viendrait me remettre en prison parce que mon filleul aurait déserté?

— Ah! Madame, ce que tout le monde désire, c'est que vous parveniez jusque-là; mais c'est une fille.

— Eh bien, si c'est une fille, avez-vous quelque dévotion de préférence? Avez-vous un nom de prédilection pour elle?

— Oh oui! j'en ai deux ou trois qui ne me sortent pas de la tête; mais avant d'en parler à M. Caristie.... Je suis persuadée que si je lui disais: « Madame de Créquy les approuve,... » il les trouverait charmants! J'avais pensé, par exemple, à Blanche? — *Blanche*...

— Oh! je vous entends bien, mais c'est qu'il y a déjà Blanche de Castille, Blanche d'Aquitaine et Blanche de Navarre; c'est un nom de princesse qui pourrait vous donner un faux air de prétention vaniteuse ou d'ambition...

— D'ailleurs, M. Caristie n'a pas voulu entendre parler de Blanche, en disant qu'elle serait peut-être noire comme une taupe!

— Voilà ce qui pourrait arriver: puisque toutes les Rose sont vertes comme des feuilles de chou; les Désirée font horreur; les Bonne égratignent et mordent tout le monde; les Félicité périssent sur un échafaud; les Perpétue meurent de la coqueluche; les Céleste sont des créatures infernales; les Angélique font des pactes avec le diable... et les Modeste donc? Ah! les Modeste!... n'en parlons pas!

— Madame, à présent je penserais, si vous me permettiez de vous le dire, à Urgelle, à Yseult... ou à Urgande... Et j'aimerais assez pour mon fils, Enguerrand, Tancrède ou Raoul.

— Allons donc, la fée Urgelle qui n'est *un brin belle*, *Yseult-aux-blanches-mains*, et *Urgande-la-déconnue!* On vous en ferait des ravauderies à n'en pas finir. Enguerrand Caristie, si vous voulez; il aurait le désagrément d'avoir Enguerrand de Marigny pour homonyme... Mais je trouve que Tancrède est un nom de chevalerie bien étincelant et bien empanaché. Ne songez donc pas à Raoul de Créquy, laissez-le dormir en paix dans son église d'Ayrolles, avec son lion sous les pieds. Pourquoi voulez-vous braconner sur les terres de MM. de Créquy?...

— Ah! je vous assure bien que je ne prétendais pas...

— Mais je vous assure bien que cela revient au même. Quand on n'a pas eu dans sa famille un nom de baptême attitré, je n'aime pas qu'on aille en chercher dans les traditions ou les généalogies des autres. Si vous n'êtes pas en droit de vous faire appeler Lothaire ou Lancelot, et si vous voulez des noms euphoniques, il y en a tant d'autres ! et pourquoi ne pensez-vous pas à Louis, Valentin, Samuel ou Raphaël? Pour une fille, à qui vous voudriez donner un nom distingué, appelez-la Geneviève; et pour un garçon, Denys, Germain, Remy, Landry, Séverin, Sulpice, ou Merry. Laissez-nous les Foulque et les Jocelyn : ne cherchez pas vos noms dans les *Chroniques*, et prenez-en dans les *Litanies*. Il n'est rien de si joli pour un enfant de Paris que de porter un nom de légende gauloise, et surtout du diocèse de Paris. Un villageois breton qui s'appelle Maclou, une Tourangelle qui s'appelle Martine, ne sont point ridicules, et j'approuve beaucoup les Espagnols qui ne prennent jamais d'autres patrons que les saints de leur calendrier. Les paysans sont comme les princes, ils ne portent que des prénoms nationaux, et dans ces noms des paysans, je trouve toujours une grâce charmante avec je ne sais quoi de respectable, en ce que ces pauvres gens qui les portent en sont rattachés à quelque chose d'anciennement local et de *solariégo*, comme disent les Castillans. On dirait qu'ils ne datent pas d'hier. Comme vous êtes une femme de bon sens, je vous dirai que je ne puis souffrir les petites filles qui s'appellent Fanny, et que lorsque je vois des garçons (Français, bien entendu) à qui l'on a donné les noms étrangers d'Alfred, Edouard, Fernand, Gustave, et *Frédéric* surtout! je prends leurs parents en aversion.

J'avouerai que j'ai fini par céder aux instances de Mme Caristie quand elle a eu un fils. Il a fallu composer avec l'exigence de l'Electeur de Saxe, mon compère, qui s'appelle Auguste; ainsi notre filleul s'appelle Auguste-René-Victor. Il en résulte une sorte de jeu de mots qui me déplaît; mais je recommande incessamment qu'on ait soin de l'élever de manière à ce qu'il ne s'entende jamais dire : — Auguste Caristie, va te faire sacrer!

Monsieur de Lalande vient de faire paraître un dictionnaire des athées qui devrait être brûlé par la main du bourreau, et il a dit hier à M. de Pougens que, si j'étais déjà morte, il n'aurait pas manqué de m'inscrire parmi ses athées, ce qui suffira pour vous donner une idée de la véracité de son livre. La tendance actuelle serait plutôt déiste que matérialiste, ou plutôt, les gens de ce temps-ci ne sont rien du tout. Ils lisent encore Voltaire, et c'est là qu'ils apprennent ce qu'ils doivent penser de la religion chrétienne.

Il est à remarquer que, parmi nos bons écrivains du XVIIe siècle, les deux

auteurs de prédilection du siècle philosophique ont toujours été Molière et Pascal. Il se trouve encore aujourd'hui que les *Lettres Provinciales* et *Tartufe* sont les deux ouvrages les plus goûtés du public, et pour cause. Les *Lettres Provinciales* ne sont qu'un tissu de mensonges, et l'on pourrait dire que le chef-d'œuvre de la théologie de Port-Royal est un crime. *Tartufe* est visiblement dicté par un sentiment d'hostilité contre la religion, haine masquée, mais à laquelle les impies et le public irréligieux ne se sont jamais mépris. C'est l'œuvre d'un comédien. La faveur obtenue dans un temps d'irréligion par ces deux ouvrages est la meilleure preuve de leur tendance irréligieuse. Les Français sont un peuple si sot et si malin!

La preuve que la révolution n'a pu détruire l'intelligence et n'a pas tué l'esprit dans notre bon pays, c'est que les devises personnelles et figurées y sont devenues fort à la mode (à défaut d'armoiries). On m'en a cité de charmantes, et j'aurais voulu dire ici quelques mots sur la science des devises. En vérité, la plupart des devises de blason ne valent pas mieux que des devises à bonbons. Mais je crains de me laisser entraîner au delà des bornes si j'aborde ce sujet...

L'abbé Bourlier ([1]) vint me dire un jour, à propos de rien, que M. de Talleyrand conseillait à tout le monde de se rapprocher du gouvernement républicain et de solliciter des audiences du premier consul, afin d'en obtenir la restitution des bois séquestrés.

Je lui répondis que M. de Talleyrand devrait bien commencer par nous restituer l'hôtel de Créquy, rue d'Anjou, où demeurait autrefois mon fils, et qu'il avait acquis nationalement en vertu des lois de la république, à raison de l'émigration de ma belle-fille; car c'est là qu'il demeurait alors et c'est longtemps après qu'il a revendu cette charmante habitation à un Anglais nommé Crawford. Le baron de Breteuil était d'avis que j'écrivisse à Bonaparte, et je finis par surmonter ma répugnance. Il est impossible d'imaginer et d'exprimer tous les efforts que m'avait coûtés cette démarche!...

On m'annonça, deux jours après, le *colonel* (je ne sais plus comment), *aide-de-camp du premier consul*, et voilà que je vois entrer un grand jeune homme qui me fait trois révérences en s'inclinant jusqu'à terre, et qui me dit avec un air et du ton les plus respectueux, que le premier consul désire me voir et qu'il m'attendra le surlendemain à deux heures après midi.

Je restai confondue! Je répondis que j'étais bien âgée, bien affaiblie, mais toutefois que je ferais mon possible ; et puis j'envoyai chercher le baron

1. Il fut plus tard évêque d'Évreux.

de Breteuil en toute hâte, afin d'avoir son avis sur un pareil guet-apens.

L'avis du baron fut qu'il ne fallait pas manquer à l'invitation du chef de la république, attendu qu'il restituait les bois confisqués. Il ajouta qu'il avait déjà demandé à voir également Mme de Coislin, qu'il avait fort bien traitée, et la princesse de Guémenée, qu'il avait appelée *Votre Altesse* et pour laquelle il avait agi plus obligeamment et plus justement encore, en lui restituant sa forêt de Lorient. Il faut savoir que ces dames avaient eu grand soin de garder le secret sur leurs visites au premier consul, et rien n'empêchait de nous conduire avec la même discrétion.

J'avoue que la curiosité finit par me prendre, et finalement, il fut convenu que j'irais à l'audience du général Bonaparte, mais qu'on n'en parlerait à qui que ce fût, pas même à Mmes de Matignon et de Montmorency.

C'était le 12 novembre, le consulat venait de s'installer dans les Tuileries et ce pauvre château me parut terriblement dépenaillé. Je m'étais fait apporter en chaise, et je me fis descendre à la porte du dernier salon, comme le Mascarille de la comédie de Molière, ou, si vous l'aimez mieux, comme la comtesse de Saint-Florentin chez la Reine Marie Leczinska. Il est bon de vous dire que, faute de robes comme on en aurait mis autrefois ou comme on en porte aujourd'hui, j'étais habillée comme à mon ordinaire, c'est-à-dire avec ma jupe et mon grand casaquin de taffetas carmélite, ayant le coqueluchon du même avec la mantille pareille. On lui annonça *la citoyenne de Créquy*, et me voilà tête à tête avec le conquérant des Pyramides.

Il me regarda pendant une ou deux minutes avec un air de méditation qui finit par avoir un faux air d'attendrissement. Ensuite il me dit avec une expression que j'appellerais presque filiale : « J'ai désiré vous voir, Madame la Maréchale..., mais, il reprit tout aussitôt : J'ai voulu vous voir. Vous avez cent ans?

— Pas tout à fait peut-être, mais j'en approche beaucoup.

— Quel âge avez-vous au juste?

Il me prit envie de rire à raison d'une interrogation pareille et surtout à cause de sa forme impérative.

— Monsieur, lui répondis-je en souriant (comme on peut sourire à mon âge, hélas! et peut-être ne s'aperçut-il pas que je souriais), je ne saurais vous dire au juste mon âge. J'étais née dans un château du Maine...

— Ah! oui, dit-il en m'interrompant brusquement, de votre temps les registres de l'état civil étaient mal tenus ou même n'existaient pas.

Et puis il reprit sèchement en forme d'interrogatoire et comme aurait fait un juge d'instruction :

— Où logez-vous?

— A l'hôtel de Créquy.

— Ah! diable!... et dans quel quartier? »

Je ne pouvais m'expliquer cette fantaisie de s'informer où je logeais, moi présente; mais on dit que c'est une sorte de curiosité dont il use envers tout le monde, et de plus, vous allez voir qu'il avait pour me faire lui répondre *ad rem* une petite raison qu'il croyait *politique* ; enfin je lui dis que c'était rue de Grenelle, à l'ancien hôtel de Feuquières.

« Rue de Grenelle, vous avez eu hier et avant-hier du bruit dans votre quartier (1). En avez-vous eu peur? C'était pour le prix du pain.

— Les insurgés n'étaient pas nombreux, m'a-t-on dit, et je ne m'en suis pas inquiétée.

— Il n'y aura pas d'émeutes possibles sous mon gouvernement! pas d'émeutes sérieuses! mais des criailleries, je ne dis pas! — La France n'en est pas moins heureuse et satisfaite! — Il ne faut pas s'y tromper : quelques mauvaises piailleries ne prouvent point le mécontentement général. — Le bonheur ne va pas tapager dans les rues; une poignée de mécontents ou de malintentionnés a l'air de quelque chose, mais ce n'est rien! N'est-ce pas vrai?

— Oh! sûrement : trois femmes qui crient font plus de bruit que trois mille hommes qui se taisent.

— Ce que vous dites là est très bien!... Savez-vous que c'est très bien ce que vous dites là?

Et je lui répondis tout doucement, comme aurait fait Colinette à la cour:
— Vous avez bien de la bonté, Monsieur.

— Vous connaissez le ci-devant prince de B... Que pensez-vous de lui?

— Vous me faites là, Monsieur, une question bien délicate et bien directe, mais heureusement qu'elle n'a rien d'embarrassant pour moi; je ne le connais pas assez pour en penser grand'chose.

— On me l'avait beaucoup vanté. C'était sans raison. Si c'est un sage, il est bien sot!

— Si c'est un sot, lui répondis-je, il est bien sage! »

Et le voilà qui se prend à me dire avec un air de protection militaire, et tout crûment :

« Vous n'avez pas moins de sagesse que d'esprit! »

Comment trouvez-vous cette observation sur ma sagesse? à moi, la plus intime amie de M. de Penthièvre, et de Mme de Gisors, et de Mme de Marsan! Pauvre soldat, il ne savait pas seulement les illustres noms de ces personnes avec qui j'avais passé ma vie dans ce même château dont il usait comme du

1. Il appelait mon *quartier*, la rue de Grenelle au Gros-Caillou.

sien. L'Elysée Marbœuf et les *Malaparté* me traversèrent l'esprit, mais je m'en détournai comme d'une mauvaise pensée « Voilà qui n'est pas *bien sage*, me dis-je, et puisque vous avez tant fait que de vous résoudre à venir ici, ne songez qu'à vos bois,... chassez le serpent... »

Comme il faisait un temps de giboulées sombres, avec des averses, des coups de vent inattendus, puis des éclaircies : « Je suis fâché de vous avoir fait sortir aujourd'hui... reprit-il. Il fait un temps arbitraire, » ajouta-t-il



Talleyrand. (P. 124.)

en riant, et en ayant l'air d'appuyer avec intention sur ce dernier mot. Il me dit aussi : « Nous voyons souvent une femme qui est parente avec vous.

— Qui donc cela? » repartis-je avec un air de surprise, et d'un ton familier dont il ne s'aperçut pas.

Il me répondit que c'était Mme de Mirande.

« Je ne savais pas que nous fussions parentes, répliquai-je. Je suis duchesse de Mirande en Espagne; c'est peut-être à cause de cela qu'elle s'y sera trompée?... »

Mais la figure de ce premier consul avait pris un air de si grand courroux que je fus fâchée d'en avoir tant dit; car, au fait, je ne voulais ni bien ni mal à cette gasconne.

« Vous avez vu Louis XIV! poursuivit-il avec un accent d'élévation et presque d'exaltation... Avez-vous vu Pierre-le-Grand, Madame la Maréchale?

— Je n'ai pas eu cet honneur-là, j'étais dans ma province...

— Je sais que le cardinal de votre famille était lié avec Fleury ; est-il vrai qu'il ait espéré faire avoir la couronne impériale à Louis XV? Louis XV a-t-il eu des chances pour être élu empereur?

— Mais, général, on pensait que la chose aurait parfaitement réussi sans la mauvaise foi du roi de Prusse, à qui M. le cardinal n'a jamais pardonné d'avoir osé manquer de parole au roi.

— Frédéric était plus habile que Fleury, mais pas plus fin! il était fin le vieux Fleury. — Avez-vous souffert des lois révolutionnaires? » me demanda-t-il alors en prenant un air de sécheresse et de distraction.

Il aurait, je crois bien, voulu s'éviter l'ennui d'entendre une complainte, aussi la fis-je courte, et j'en arrivai bien vite à la forêt de Vareilles, aux bois de Valenciennes et à la forêt de Saint-Pol. Il me répondit assez hors de propos (car il répondait à sa pensée du moment plutôt qu'à mes paroles) :

« Madame, vouloir faire le bien dans un temps de révolution, c'est écrire sur le sable au bord de la mer. Ce qui échappe aux vents est effacé par les vagues. »

Je ne garantirai pas que ce fussent précisément là ses paroles, mais c'était le sens de son aphorisme, à quoi je ne répliquai rien...

Puis, parlant d'autre chose, il ajouta :

— C'était l'année de l'exil de d'Aguesseau... Avez-vous connu le chancelier d'Aguesseau?

— Je l'ai vu quelquefois, général; il avait été l'ami de mon beau-père.

— Avez-vous connu Dubois et Cartouche?... »

Je le regardai sans lui répondre, et si sévèrement que je m'en étonne encore à l'heure qu'il est. Il sentit de lui-même, apparemment, qu'il était de mauvais goût d'avoir été déranger la marquise douairière de Créquy pour lui demander des nouvelles de Cartouche, et il me fit un sourire si fin, si naïf et si doux, que j'en restai toute désarmée.

« Laissez-moi vous baiser la main, » dit-il.

Je m'étais mise à tirer ma mitaine avec tout l'empressement requis dans une pareille occasion.

« Laissez votre gant, ma bonne mère », ajouta-t-il avec un air de sollicitude exquise; ensuite il appliqua fortement ses lèvres sur le bout de mes

pauvres doigts centenaires et décrépits qui se trouvaient à découvert. Il m'accorda la restitution de nos bois avec une grâce parfaite, et puis il me parla de la belle et noble conduite du duc de Créquy-Lesdiguières à Rome.

Je ne pouvais m'expliquer pourquoi il m'avait appelée *Madame la Maréchale*. Mais lorsque j'ai su qu'il disait toujours *Monsieur l'Amiral* à ce pauvre La Galissonnière, qui n'avait jamais navigué que de Calais à Douvres, j'ai pensé qu'il avait apparemment en vue de se faire illusion sur la date, l'origine et la nature de son autorité consulaire!

Bonaparte a bien de la bonté de vouloir se rapprocher de la haute noblesse qui ne lui sera jamais utile à rien. Héritiers de leurs pères, la plupart de nos grands seigneurs ont été élevés sans piété; ils ont commencé à vivre trop jeunes. Incapables d'exercer l'autorité du prince, ce sont des races énervées dans la domesticité, dégénérées pour l'intelligence, usées pour la domination. Pourquoi n'est-ce pas un homme de la haute noblesse qui a surgi pour exterminer la révolution? Pourquoi parmi les nobles qui se sont distingués par un dévouement généreux, ne s'est-il pas trouvé un seul grand seigneur? Enfin, pourquoi tous les grands seigneurs qui ont figuré dans la révolution ne s'y sont-ils fait remarquer que par la déloyauté de leur conduite ou leur manque d'intelligence?

Bonaparte est un ambitieux qui voudra faire le conquérant, et vous verrez que ceci ne profitera guère à la France. Depuis que la Savoie nous est acquise et que la Belgique nous est revenue, le territoire français est bien assez vaste! Si nous voulions l'étendre au delà des Alpes et du Rhin, ce serait un Etat gigantesque et qui serait en dehors des belles proportions. Il y a les mêmes conditions pour faire un beau royaume que pour être un beau roi; pour être un homme parfaitement bien fait, il ne faut pas avoir plus de cinq pieds sept pouces.

Je pense que les impiétés et les scandales de la Régence, les œuvres du philosophisme et les dernières années de Louis XV avaient opéré la dissolution de la France, et qu'elle avait besoin de se renouveler dans un bain de son propre sang. Je crois fermement que la Providence a suscité Buonaparte pour exterminer les égorgeurs et dissiper les illusions révolutionnaires. Je crois bien que la tête pourra lui tourner comme à son devancier Robespierre, et je pense que les enfants de Saint-Louis nous seront rendus après cette exécution providentielle. Vous verrez que Bonaparte n'en profitera pas longtemps. Dieu sait si cet homme de victoire et d'absolu vouloir ne se méprendra pas sur la mission qu'il a reçue, et s'il n'en sera pas rudement châtié. Qu'est-ce que la victoire aux yeux des vaincus? Qu'est-ce que la force à la place du

droit? et qu'est-ce que la gloire d'un homme en face de ses contemporains?...

Les lauriers sont un parfait symbole; ils ne donnent que de l'ombre, et pas toujours!

Je viens de faire mon dernier voyage à Montflaux et ma dernière tournée dans mes autres domaines. J'ai fait ce que mon pauvre fils appelait autrefois le grand tour, en allant à petites journées par la Beauce et revenant par le Vexin Normand. J'ai traversé le pays Chartrain, l'Orléanais, le Dunois, le Blaisois, la Touraine et l'Anjou, le Saumurois, le Bas-Poitou, la Bretagne et le Maine ; et je me disais tristement : Suis-je en France? Voilà bien mes terres et les ruines de mes châteaux; mais sont-ils restés dans mon pays? et les gens qui les entourent sont-ils encore des Français?

Les châteaux sont démolis, les fermes dévastées et les grandes routes abandonnées à l'entretien des communes qui sont écrasées de contributions. On n'aperçoit dans les villes que des figures insolentes ou malveillantes. On ne vous parle que d'un ton brusque, exigeant ou défiant. Tous les visages ont une expression sinistre ; il n'est pas jusqu'aux enfants qui n'aient un air hostile et dépravé. On dirait que la haine est dans tous les cœurs. L'envie n'est pas satisfaite, et la misère est partout. C'était bien la peine de faire une révolution!

L'aspect des villages est effroyable autant par le manque de culture que par les traces d'incendie ; mais le matériel des villes est plus méconnaissable encore. On n'a pas manqué d'abattre partout les vieux remparts d'enceinte avec leurs belles tours et ces anciennes portes qui donnaient quelque chose de particulièrement historique et d'individuel, on pourrait dire, à chaque cité. Tout est rasé, si ce n'est l'hôtel-de-ville, aujourd'hui *la maison commune*, où se tiennent cinq ou six malotrus qui représentent le gouvernement français, c'est-à-dire un officier corse, assisté d'un avocat de Montpellier et d'un ancien commis à la chancellerie de France. Ma province est appelée du nom d'un ruisseau. On arrache les fleurs de lys jusque dans les jardins. Le pavillon blanc n'est plus celui de la nation française ; il est bariolé de rouge et de bleu, livrée d'Orléans : c'est tout ce qu'on a conservé de l'ancien régime.

Mais je me trompe et je me rétracte. Il est resté dans presque toutes nos villes un édifice imposant, dominé par de hauts pinacles, et sur lequel tous les yeux viennent s'attacher avec un sentiment d'intérêt ou de curiosité, aussitôt qu'on l'aperçoit du bout de l'horizon.

Il y a là un homme habillé de violet, comme au XVe siècle ; il y siège en prince ; il y parle en maître ; on l'appelle Monseigneur, en dépit de la séance du Jeu de Paume. On l'avait troublé dans la possession de son héritage ;

mais on n'a pu l'empêcher de succéder à des prédécesseurs gaulois ; car il est héritier des temps antérieurs à la monarchie, ce prélat, ce *préféré*, cet homme à part dans la civilisation française!

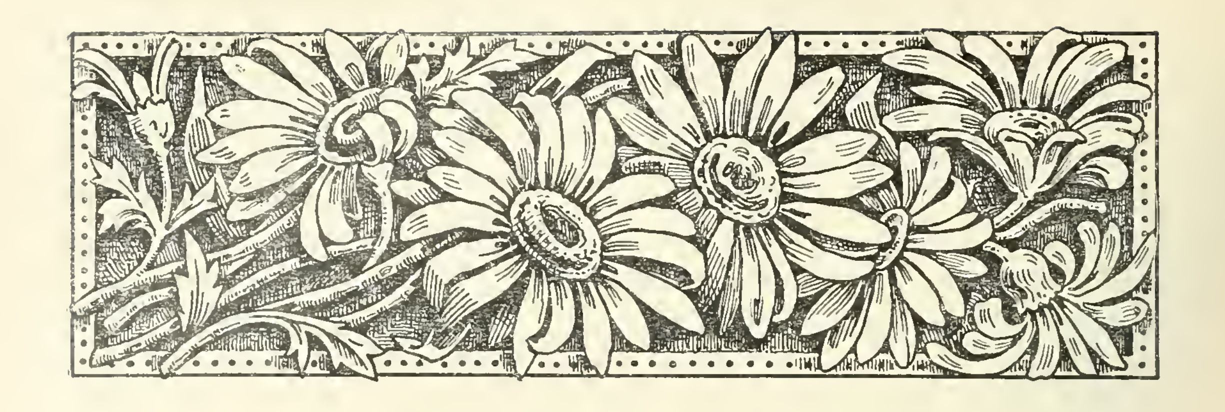
C'est un missionnaire du Pontife universel, c'est un évêque institué par un concordat inévitable entre ces trois républicains qui s'appellent consuls, et le successeur du Pape saint Léon qui fut jadis au devant d'Attila.

Eternelle juridiction romaine, admirable institution de l'Eglise de Dieu! On nous avait annoncé que la barque de saint Pierre allait disparaître et s'engloutir dans l'abîme des flots soulevés par les philosophes de France, et voilà que la révolution française n'a pu la faire submerger! Lois du pays, droit du prince et droit des gens, propriétés, monuments nationaux, coutumes civiles, appellations populaires, tout a disparu, tout a croulé sous nos pieds, tout a changé sous nos yeux, excepté la succession de l'épiscopat. Voyez en France et regardez autour de vous dans nos anciennes villes : y voyez-vous dans les choses et les personnes, y voyez-vous un seul établissement qui puisse intéresser le voyageur? Y trouvez-vous encore un magistrat avec qui l'on puisse entrer en relation d'estime? Un militaire, un homme du gouvernement qui puisse rendre la sujétion légère, en imposant un sentiment de confiance et de considération générale? Eh! mon Dieu, non! vous n'y retrouverez que la haute basilique, où vous verrez siéger ce personnage en autorité, qui dit *nos très chers frères* en parlant au peuple, et qui trône sous un dais, malgré la constitution de l'an VIII : et pourtant c'est un Français du XIX[e] siècle, un sujet de notre gouvernement républicain, cet homme qu'on encense et devant qui l'on fléchit le genou, parce qu'il est le successeur légitime d'un prélat catholique.

C'est parce que les institutions humaines sont accessibles aux nouveautés qu'elles manquent de solidité. Nous n'avons plus rien chez nous d'historique et de national, excepté l'évêque et la cathédrale ; c'est tout ce qui nous reste des temps passés.

Cette belle église pourra tomber de vétusté et de pauvreté, sous les efforts du temps ou de l'irréligion. D'autres hommes du bonnet rouge ou de la bande noire viendront peut-être déraciner ses fortes murailles ; ils abattront ses campaniles et la ronce viendra soulever les dalles de ses vastes nefs. La voûte du temple pourra s'écrouler... Mais la religion catholique ne survivra pas moins à toutes les ruines, et rien ne pourra détruire la puissance de l'Eglise, fondée sur la pierre par Jésus-Christ.

Marquise de Créquy.



SOUVENIRS D'UN PRISONNIER.

A porte de ma prison s'ouvrit. Je me trouvai au milieu d'un bâtiment carré, élevé d'un seul étage, dont la cour était séparée en deux compartiments par une palissade en bois. La première cour et les bâtiments qui l'entouraient étaient remplis de soldats de service dans la prison. On me fit ensuite entrer dans une des chambres voûtées situées au rez-de-chaussée. Un capitaine de gendarmerie, surnommé par les prisonniers Morok, arriva bientôt, et dit brusquement aux gendarmes : Numéro 44.

Tel devait être mon nom désormais : je n'étais plus un homme, je devins un chiffre. Puis il ajouta au moment où l'on m'emmenait : Surtout ne pas grimper sur la fenêtre et ne pas griffonner sur les murs.

— Mais avec quoi ? demandai-je, je n'ai rien pour cela.

— Oh ! oh ! oh ! fut sa réponse.

Sur un signal donné, une porte s'ouvrit dans la clôture en bois, et je vis de l'autre côté de cette porte un sergent en faction et un soldat tenant une clé à la main. J'entrai dans le corps principal de l'édifice.

Le plus grand silence y régnait, car là chacun est absorbé dans ses pensées, et vous y marchez malgré vous sur la pointe des pieds, dans la crainte de réveiller les ombres de ces martyrs vivants. La terreur vous saisit à l'entrée de ces lieux. Des deux côtés, ce ne sont que sombres corridors ; dans chacun une rangée de portes numérotées, munies de verrous, et ornées d'un guichet à fermeture en fer.

Ce sont les catacombes de ce grand tombeau. Le N° 44 s'ouvrit pour me recevoir et se referma sur moi. Ma séparation d'avec le monde commençait ! Je ne saurais exprimer ce qui se passa alors en moi.

L'autorité tutélaire, prévoyant sans doute que je ne devais pas avoir faim ce jour-là, se montra peu hospitalière dès le début, et ne me donna rien à manger.

Mais, en revanche, le soir venu, et m'étant endormi, le bruit des verrous me réveilla en sursaut : ma porte s'ouvrit ; la garde, composée de quelques soldats, resta à l'extérieur sous le commandement d'un gendarme de service ; un invalide pénétra dans la chambre, entassa un peu de sable au milieu et posa dessus un chandelier en terre cuite avec une chandelle allumée. Dans la même soirée, au moment où le service du sable et de la chandelle se faisait dans les cellules, j'entendis à droite et à gauche de la mienne, ainsi qu'au plafond, certains coups mesurés qui semblaient vouloir exprimer quelque pensée ; mais ce langage étant nouveau pour moi, je ne le compris pas et ressentis de vifs regrets de ce que, venant occuper cette chambre après quelque prisonnier peut-être expert dans cet art, j'interrompais à mon insu le moyen de communication qui seul consolait ici les malheureux.

J'étais à moitié endormi et tout disposé à prendre définitivement du repos, quand tout à coup je m'aperçois que mon drap de lit est taché de sang. Je frappe à la porte, un gendarme accourt ; je lui dis de demander à qui de droit que l'on change ce drap.

Le gendarme sourit, et ma réclamation resta sans effet, et même sans réponse.

A peine commençais-je à m'endormir de nouveau, que la porte s'ouvrit avec fracas et avec le même cérémonial qu'un instant auparavant. Un invalide entre, de grands ciseaux à la main cette fois, et mouche la chandelle, dont il laisse la mèche fumante dans la chambre.

Au bout de quelques minutes, même répétition, et ainsi de suite toutes les nuits pendant une année entière que dura mon séjour forcé dans la citadelle. Mes bourreaux de nuit, en renouvelant toutes les cinq minutes leur opération, avaient soin de laisser toujours la mèche non éteinte, pour qu'elle brûlât à mes pieds comme auprès d'un trépassé.

Tout cela n'est pas un roman. J'écris ce livre la main sur la conscience et la plume trempée dans l'encre de la vérité. Je puis avec ces pages paraître sans crainte devant notre souverain Juge.

Le lendemain matin, je souffrais d'un mal de tête affreux. On m'apporta pour déjeuner un pain et une bouteille d'eau. Un instant après accourut un gendarme qui me cria : « A la commission ! que l'on s'habille, vite, vite, vite ! » comme s'il s'agissait de quelque chose de très grave. Mais dans la citadelle, faire trembler les prisonniers est le premier des devoirs.

Je m'habillai à la hâte et fus conduit entre deux fantassins, l'un devant moi, l'autre derrière. Un gendarme de service, le sabre au poing, cria et me fit parcourir d'innombrables corridors, en évitant toutefois de croiser par hasard pendant le trajet un convoi semblable, afin que les prisonniers ne

pussent se voir. Lorsqu'on faisait traverser à un autre le corridor où était située ma cellule, on fermait le guichet de ma porte jusqu'à ce qu'il n'y eût plus personne.

Dans chaque corridor, lors de mon approche, les soldats de garde, en nombre égal à celui des cellules, assis par détachements, se levaient et prenaient les armes. Ce procédé me surprit ; je crus d'abord que par dérision ils me rendaient les honneurs militaires, mais je m'aperçus bientôt que ce n'était qu'une mesure de précaution. Chaque soldat tenait aussi la main sur la baïonnette au bout de sa carabine, de crainte sans doute qu'on ne la lui arrachât.

Que d'événements sanglants ont dû épouvanter cet ossuaire ! Notre ennemi profita des leçons de l'expérience ; pour nous, toutes les scènes lugubres qui se sont passées dans la citadelle, resteront peut-être un mystère à jamais impénétrable.

Arrivé au premier étage, le gendarme me fit arrêter devant une porte à deux battants, conduisant à la commission d'enquête. Il regarda par la serrure. « Ce n'est pas encore le moment, » dit-il, et il me renferma dans une cellule contiguë, où je ne remarquai qu'une quantité de verges en faisceaux.

On m'appela enfin, et je vis dans une salle trois personnes assises devant une grande table placée au milieu et recouverte d'un drap vert. Le général Jolchyn, avec ses épaulettes d'or et ses décorations, resplendissant comme l'astre du jour, occupait la place d'honneur. A ses côtés étaient ses deux satellites, le colonel de la gendarmerie Leichte et le major Schwaykowski. Le général daigna me demander en polonais :

— Que faites-vous ici, Monsieur ?

Je demandai qu'il me fût permis de déclarer que le voyage et les mauvais traitements que l'on m'avait fait subir à la citadelle depuis que j'y étais entré m'avaient tellement fatigué que je me sentais incapable de répondre à aucun interrogatoire.

— Quel traitement? Que voulez-vous dire ?

— Oui, général. On a commencé par me faire souffrir de la faim ; on m'a donné un lit ensanglanté, où couchait probablement la veille quelque malheureux qui y avait sans doute terminé sa vie de misère. Toute la nuit on a fait irruption dans ma chambre, sous prétexte de moucher la chandelle, et enfin, en dernier lieu, il est venu tout à l'heure à l'idée des soldats de me renfermer au dépôt des verges, pour me faire peur comme à un enfant.

— Je ferai nettoyer le lit ; quant aux autres réclamations, c'est l'usage ici et il n'y a rien à y changer. A propos, avez-vous déjà pris votre café?

— Non, général.

— Si vous avez de l'argent, vous pouvez vous en faire apporter à vos frais.

— Merci.

Je retournai dans ma cellule. Un instant après, Morok, faisant sa ronde quotidienne, entra dans ma chambre, un registre et un crayon à la main.

— Comment se portent-ils? demanda-t-il en regardant les murs et la fenêtre.

— Comment ils se portent ?... qui?

— Vous... Toujours cette singulière façon de m'adresser la parole!



Le petit sourd-muet courait après lui dès qu'il l'apercevait. (P. 139.)

— Je vous remercie, répondis-je avec une certaine vivacité, je me porte bien.

— Ont-ils besoin de quelque chose?

— Du café, par ordre du général.

Morok inscrivit le mot *café* sur la page 44 de son registre, et une sorte de marc vint bientôt de sa cuisine se produire sur ma table. On me fit payer plus tard ce détestable breuvage bien au-dessus du prix du plus fin moka servi au Café Tortoni à Paris. J'avalai quelques gorgées de cette boisson et me mis à examiner de plus près mon nouveau logement. Mes yeux s'habituant

à l'obscurité qui y régnait, je pus voir plus distinctement les murs grattés en différents endroits, et reconnaître que c'étaient des inscriptions plus ou moins récentes, en diverses langues, ainsi que des noms propres à présent effacés, ce qui échappa d'abord à ma vue. Dans les recoins cependant, par exemple entre les briques du poêle, au pied du lit, sous la boiserie de la fenêtre, etc., je trouvai encore un grand nombre d'inscriptions, les unes à demi effacées par le temps, les autres parfaitement conservées et très lisibles, surtout le soir à la lumière. Outre les inscriptions en caractères ordinaires et les dessins, je trouvai dans toutes les cellules où l'on me transféra par la suite, des lignes pointées d'une façon particulière. Il est évident que ces hiéroglyphes modernes devaient recéler des pensées secrètes, un langage écrit qui servait aux prisonniers de moyen de communication entre eux, comme les coups frappés sur le mur remplaçaient pour eux la langue parlée.

Mais comment apprendre seul ce langage? C'était une énigme!

Avant de pénétrer l'énigme, déchiffrons d'abord quelques pensées originales ou prises dans divers auteurs, écrites pour la plupart dans la langue des anges, c'est-à-dire la poésie, vers jetés sur les murs froids de cette Pompéi qui a englouti tant de nos compatriotes et qui, hélas! reste encore debout. Il n'y a pas une seule famille en Pologne qui n'ait eu, ou n'ait encore là à pleurer un être qui lui soit cher.

Afin de rendre témoignage des sentiments des victimes, je transcris ici une des inscriptions que j'ai pu recueillir :

Le Christ à Nazareth, aux jeux de son enfance
Associait la croix, symbole de sa mort :
Mère du Polonais ! qu'il apprenne d'avance
Le combat qui l'attend, les outrages du sort.
Accoutume ses mains à la chaîne pesante,
Qu'il apprenne à traîner l'immonde tombereau,
A mépriser la mort sous la hache sanglante,
A toucher sans rougir la corde du bourreau.

On vint m'interrompre vers midi, en m'apportant à dîner. En me mettant à table, j'aperçus quelque chose d'écrit en caractères très fins, et je lus ces mots : « Mon testament. Ouvre le tiroir, retourne-le, enlève la mie de pain desséchée dans la rainure. » Je me mis immédiatement, comme il est facile de deviner, à la recherche du testament, et je finis par trouver un petit crochet en acier aiguisé qui avait dû servir autrefois à fermer une boucle. Ne comprenant pas sa signification, je le remis avec respect dans sa cachette, bien convaincu qu'il avait son utilité, puisque mon prédécesseur le léguait par testament.

Morok ne disait pas en vain de ne pas barbouiller les murs. Je touchai

à ce fruit défendu, et je fus tenté de toucher à cet autre : ne pas grimper sur la fenêtre, et d'établir un observatoire dans son ventilateur. Mais le ventilateur était très haut, et ma soupe à l'eau refroidissait; je portai donc d'abord la main sur ma cuiller de bois.

Le déjeuner, comme je l'ai dit déjà, se composait d'un pain et d'une bouteille d'eau ; le pain devait suffire pour toute la journée, le gendarme fournissait de l'eau à discrétion.

Trois mets composaient le dîner.

Une espèce de soupe de Romfort sous le nom de potage (le nom y était, il n'y manquait que la chose). On apportait la soupe dans un saladier en étain, où le cuisinier ou son marmiton laissaient parfois quelques bribes de leurs loques. Le saladier portait gravé le numéro de la chambre.

L'autre mets, qu'il fallait manger sans couteau et sans fourchette, était un morceau de bœuf bouilli, choisi ordinairement dans les restes, en vue des profits de l'économe Morok.

Le troisième mets, si on peut compter, était une sauce au vinaigre destinée à assaisonner la viande et servir de dessert. Mais ce n'est pas la sauce, mais bien la terrine qui la contenait, qu'affectionnaient les prisonniers; la terrine n'était pas numérotée, elle passait de cellule en cellule, d'une partie des bâtiments à l'autre, et portait ordinairement pour le bonjour, dans de discrets petits points, quelque contrebande défendue : toutes sortes de nouvelles, de questions et de réponses ; la terrine servait en un mot de télégraphe aux dépêches de cette république de la prison.

Le prisonnier était condamné à cette nourriture ou à la diète jusqu'à l'achèvement de son premier interrogatoire, ce qui durait d'ordinaire assez longtemps; alors il obtenait un tout petit morceau de rôti et en plus un peu de légumes.

La veille de Noël, c'était autre chose. Ce jour-là apparaissait la tête de hareng avec des pommes de terre assaisonnées d'huile et de vinaigre, plus une bouteille de bière. C'était la nourriture pour toute la journée. La tête de hareng avait cependant son bon côté ; aux prisonniers qui avaient oublié le quantième du mois, elle le leur rappelait ; ils pouvaient le retenir dans leur mémoire ou inscrire sur le mur la date de la veille de Noël, et régler ainsi leur calendrier. La tête de hareng les transportait aussi par la pensée au milieu des leurs, qui, ce jour-là, partageant entre eux le gâteau de Noël, n'oubliaient certes pas de garder à leur intention une place vide.

Le jour de Pâques était pour nous une véritable fête. L'assiette que l'on nous apportait ce jour-là, remplie d'œufs cuits, coupés en petits quartiers, de gâteaux de toute espèce et de viande, n'avait aucune ressemblance avec la

cuisine habituelle de Morok. Cette pâtisserie de Pâques, dans laquelle nos mères excellent, don fait par la bienfaisance des dames polonaises, jalouses de nous faire fêter la résurrection du Maître, était d'un parfum exquis.

Si quelque parent ou ami un peu influent du prisonnier de la citadelle obtenait par ses relations la permission de lui fournir des aliments, il pouvait les lui envoyer tous les samedis, dans la matinée ; mais cela ne pouvait avoir lieu, bien entendu, que si la commission d'enquête n'avait pas pour le moment d'autres vues sur le prisonnier ; et dans ce cas pâtisserie, viande, etc., tout était haché menu, dans la crainte qu'une correspondance secrète ne s'y glissât. Malgré tout, ces envois, faits par l'entremise de Morok, arrivaient rarement à l'adresse du prisonnier ; c'était un des petits profits de notre capitaine geôlier.

Ainsi se passaient les journées. Plus tristes encore étaient les nuits. Oh! qu'il est pénible le réveil d'un prisonnier! Il sentait peut-être en rêve la main d'un frère, d'une sœur serrer chaleureusement la sienne : il se réveille, le beau rêve disparaît. La vue des barreaux de sa fenêtre le rejette du monde éthéré dans la triste réalité.

Que de fois l'écho du bruit varsovien, qui arrivait jusqu'à moi comme un chant lamentable ou comme une ritournelle accompagnant mes pensées, semblait m'apporter les voix confuses de personnes qui m'étaient chères, habitant tout près de ma prison et ne se doutant pas de mon sort!

Au souvenir de ma mère, le Golgotha et les pleurs de la Sainte Vierge me venaient sans cesse à la mémoire et je me consolais de notre séparation : la douleur de me voir souffrir renfermé sous les verrous de la citadelle lui était du moins épargnée.

Les jours, les semaines, les mois s'écoulaient, et rien ne changeait dans ma situation. Je pensais que la commission m'avait déjà oublié.

La description de ces combats intérieurs serait peut-être de quelque intérêt au point de vue du développement moral d'un jeune homme aux prises dans l'adversité avec ses défaillances, ses appréhensions, ses doutes, avec la voix de sa conscience, et de sa confiance en Dieu ; mais il y aurait plus à dire que ne le comporte le cadre de ce livre, et d'ailleurs tout cela l'a déjà été, et beaucoup mieux, dans l'hymne célèbre de douleur consacré à Dieu et à l'humanité par Silvio Pellico.

Plus heureux, il trouva dans les prisons autrichiennes les plus rigoureuses la nourriture de l'âme, cette manne céleste qui le vivifiait et qui me manquait. Il pouvait de son cachot même répandre le bien. Heureux! mille fois heureux!

Pour quiconque vivre est aimer, il n'y a rien de plus consolant que de pouvoir épancher son cœur dans celui de ses semblables. Cette consolation, Silvio

Pellico l'avait dans sa prison. A Milan, il se fit un ami d'un petit sourd-muet, qui courait après lui dès qu'il l'apercevait.

Que de choses venaient en aide au prisonnier autrichien, pour lui faire prendre patience, le relever de ces défaillances sous lesquelles parfois succombait son âme, et lui faire aimer son prochain plus que lui-même ! Ces circonstances et bien d'autres développaient sa foi. Il retrouvait le bonheur dans ses propres sentiments, et, ne déviant jamais de cette voie, il arriva à la pureté d'esprit des archanges: il apprit à pardonner, même à ses bourreaux!

Mais dans la citadelle, tout ce qui pourrait réveiller la pensée du prisonnier est écarté par le pouvoir. Là, le prisonnier ne verra jamais le sourire des petits enfants ni les rayons du soleil levant. Personne n'ose approcher de sa fenêtre, si ce n'est l'oiseau chassé par la bise; ni de sa porte, si ce n'est le gendarme venant s'y glisser furtivement; ni de sa cellule, si ce n'est le silencieux fantôme mouchant la chandelle comme auprès d'un mort. Là, bien souvent, le prisonnier, ne pouvant se garantir contre les pièges qui lui sont tendus, ni déjouer les trames infernales, ni supporter les persécutions barbares, tourne au sauvage, cesse d'aimer, devient roc. Une fois dans cet état, le retour à de meilleurs sentiments lui est désormais comme impossible.

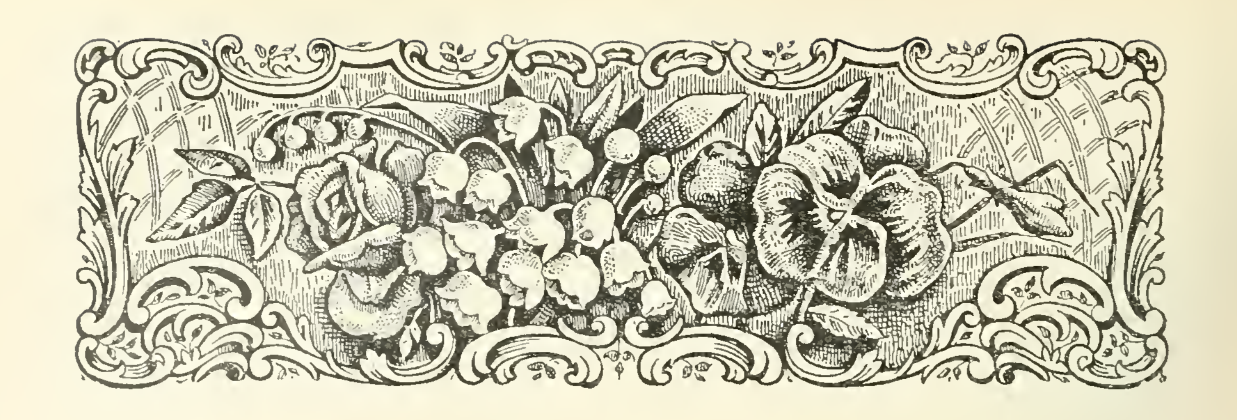
Qu'un prisonnier d'Etat, à l'âge viril, dont les facultés morales sont développées, et qui souffre pour la patrie, qu'un tel prisonnier puisse avoir dans son cachot de doux moments et même y éprouver du bonheur, cela se conçoit. Il remplit la mission de sa vie. Elevé au-dessus du niveau vulgaire, il se place par la pensée entre le ciel et la terre, il sent la grandeur de son sacrifice, il grandit dans son martyre. La prison, c'est sa consécration; c'est avec une sérénité céleste qui illumine son front, avec le sourire de paix sur les lèvres qu'il attend l'heure de la mort; son sang va féconder le champ où germe le grain de Dieu.

Cet exemple nous a été donné par l'Homme-Dieu, qui a prononcé cette parole sublime de générosité : « Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants! »

Mais lorsque le prisonnier est un très jeune homme, alors sa position est horrible. Il n'a pas eu encore le temps de rien approfondir complètement, il n'a qu'un vague sentiment de ses devoirs envers Dieu et sa patrie. Pour lui, souffrir n'est pas synonyme du devoir; aussi éprouve-t-il en enfant les grandes douleurs du prisonnier, et il ne sait où trouver un baume pour ses blessures. Souvent je désirais un confesseur. Hélas! je ne pus jamais l'obtenir!

J. Gordon [1].

1. Gentilhomme polonais, fils d'un général, soupçonné, arrêté et mis en prison à Varsovie, à l'âge de dix-neuf ans.



SOUVENIRS D'UN SAINT-CYRIEN.

Né à Metz, fils d'un général du premier Empire, j'avais des goûts très militaires. Dès mon bas âge, je rêvais déjà chevaux, batailles, et je ne manquais pas de prendre part à ces simulacres de combats que nous nous livrions entre bambins.

Mon père avait deux fils. Nous perdîmes notre mère après la naissance de mon frère, nous ne l'avons connue que par le récit qu'on nous fit de ses vertus. Nous fûmes tous deux élevés avec une touchante sollicitude par notre père; il était pour nous d'un bien grand exemple.

Le général Thomas qui avait reçu quatorze blessures, était de la race de ces intrépides guerriers, de ces hommes de bronze quittant un champ de bataille après la victoire pour courir à de nouveaux combats jusqu'au moment où la fatalité vient les abattre.

En 1815 il défendait Sarrelouis et fit au Prince de Mecklembourg cette fière réponse dont je me suis toujours inspiré : « Je commande cette forteresse au nom de ma Patrie. Je la conserverai jusqu'à la dernière extrémité, dût-elle être réduite en cendres. »

La grande préoccupation de notre père était surtout l'avenir de ses fils. Lorsqu'il mourut, j'avais déjà été décoré, blessé, cité à l'ordre de l'armée de Crimée et nommé capitaine. J'avais 27 ans.

Mon frère resté en France allait passer capitaine.

Arrivé en seconde au collège de Metz, j'avais hâte d'entrer à Saint-Cyr et je demandai à mon père de me laisser suivre les cours préparatoires pour les écoles. On n'exigeait pas alors de baccalauréat.

Je quittai les études littéraires sans regrets. Je n'y avais pas obtenu grand succès, mais je me fis aussitôt remarquer par mon zèle au cours de mathé-

matiques. J'y obtins un premier prix, je fus admis à l'école militaire à 17 ans 1/2 dans un bon classement, et nommé six mois après élève d'élite.

Je ne retrouve rien de bien saillant dans mes souvenirs de Saint-Cyr : brimé la première année, brimeur l'année suivante, sotte et brutale coutume ayant heureusement disparu ; on ne cherchait pas à nous montrer par de grands exemples l'importance de la carrière que nous avions embrassée, et à faire ressortir notre rôle utile dans cette armée que nous admirions, après avoir appris à l'aimer par les services qu'avaient rendus les pères du plus grand nombre d'entre nous.

On se préoccupait peu de nous enseigner les belles actions, les faits héroïques dont notre histoire est remplie ; tout se traitait terre à terre, froidement, sans rien qui pût réchauffer le cœur, fortifier l'esprit et entretenir l'ardeur de la jeunesse; mais nous acclamions entre nous les prouesses de nos vaillantes troupes d'Afrique.

Nous n'avions que notre professeur d'histoire qui fût réellement entraînant. Nous l'écoutions avec un véritable enthousiasme. Il avait une parole chaude, ardente, possédait le feu sacré; et, joignant le geste à la parole, il brisait tous les ans sa chaise aux désastres de Waterloo.

Nos capitaines dans leur manière d'être ne faisaient pas supposer qu'ils deviendraient un jour des chefs illustres. Cependant deux d'entre eux furent nommés généraux. Je les retrouvai en Crimée où ils se firent apprécier.

Outre les exercices qui se faisaient régulièrement d'après un tableau de travail, des promenades militaires avaient lieu tous les dimanches, les nouveaux arrivés n'y étaient admis que lorsqu'ils savaient marcher et porter convenablement leur fusil.

Nous considérions comme un grand succès de défiler sur le tapis vert du parc de Versailles; généralement acclamés par les promeneurs qui admiraient nos allures militaires.

Les sorties étaient très rares et il fallait pour en jouir avoir une moyenne assez élevée. Deux ou trois fois par an il existait ce que l'on appelait la sortie *Galette*. Jamais nous n'étions admis aux revues ou aux fêtes nationales.

A cette époque Saint-Cyr n'avait pas une division spéciale pour la cavalerie, nous suivions tous indistinctement les mêmes cours et nous sortions fantassins.

Comme chevaux nous n'avions que le cheval de bois du gymnase sur lequel nous nous livrions avec frénésie à des exercices fantastiques.

Les récréations se passaient dans les cours sans distractions, ou dans des salles, par les mauvais temps; on y tournait en cercle. Ni jeux, ni bibliothèque.

En somme l'existence de Saint-Cyr était abrutissante et nous la quittions sans regrets avec le désir d'apprendre au régiment un métier dont on ne nous avait donné qu'un léger aperçu. Mais notre vocation était telle que nous avions tous conservé des goûts militaires.

Le Saint-Cyr d'aujourd'hui est loin de ressembler à celui d'autrefois. J'en félicite mes jeunes camarades et surtout les chefs intelligents qui ont su déraciner toutes les vieilles et absurdes coutumes en les remplaçant par des idées plus larges et plus fortifiantes d'accord avec le crâne et vaillant esprit de l'armée.

Après ma deuxième année de Saint-Cyr, mon classement me permit de choisir la cavalerie. Je fus nommé officier à 19 ans 1/2, pour suivre un cours à Saumur.

A l'Ecole de cavalerie, j'appris surtout à monter à cheval. J'aimais le cheval par goût et je suivais avec beaucoup d'intérêt tous les exercices équestres en demandant des chevaux difficiles.

Fidler, *Volcan*, *Caravane* étaient des animaux endiablés, rétifs à fond, avec lesquels je me plaisais. Je n'ai eu ni accidents ni chutes graves; cependant un jour je fus emballé par Fidler qui s'abattit heureusement devant la porte des écuries.

A Saumur la grosse affaire était surtout, à cette époque, l'étude de la théorie récitée avec un inflexible littéral; ce n'était qu'un jeu de la mémoire et souvent, à force de chercher les mots, on ne se rendait plus compte de ce que l'on débitait.

Les belles voix de commandement avaient un grand succès, on récitait sur le ton d'intonation et toutes ces acrobaties exerçaient une prépondérante influence sur le classement de sortie.

J'avais au début un capitaine commandant excellent, M. Fénin, officier d'une grande valeur; il m'avait pris en affection, mon goût pour les exercices équestres lui plaisait et il me passait volontiers à la théorie des fautes de littéral.

Il mourut très jeune comme colonel de chasseurs d'Afrique.

J'éprouvais pour le capitaine Fénin une respectueuse sympathie, nous nous entendions très bien, il ne resta pas longtemps à l'école et passa aux Guides d'Etat-Major qui devinrent plus tard les Guides de la Garde Impériale.

Le capitaine Fénin fut remplacé par un officier, sous tous les rapports son antipode; aussi, malgré mes goûts innés pour la cavalerie, je fis à Saumur un cours détestable.

Le médecin de village autrefois. (P. 105.)

Tel fut le résultat obtenu par mon nouveau capitaine avec sa sévérité exagérée pour le littéral.

Il a fallu enfin qu'en 1871, lorsque l'armée fut réorganisée, on trouvât des hommes comme les généraux du Barail, L'Hotte et Tornton pour déraciner ces vieilles et stupides routines.

La nouvelle école fut réformée et mise sur un pied tout différent. d'une façon rationnelle et intelligente. On fit réellement suivre aux officiers élèves venant de Saint-Cyr ainsi qu'aux officiers d'instruction arrivant des régiments des cours intéressants, utiles et productifs.

Saumur est maintenant une excellente école de cavalerie, la meilleure de toutes celles qui aient été créées jusqu'ici.

Les officiers instructeurs montent remarquablement à cheval et donnent en toute occasion un entraînant exemple. Aussi notre cavalerie est-elle magnifique et au dire même des officiers étrangers admirablement montée. Toutes les cavaleries européennes sont généralement bonnes; la nôtre doit être une des premières.

Celle des Etats-Unis a fait merveille pendant la guerre de la Sécession et les Américains ont montré l'emploi de ces fameux raids de cavalerie qui, dirigés par des officiers intrépides avec des cavaliers et des chevaux éprouvés, peuvent produire sur l'adversaire des effets foudroyants.

Cependant il ne faut pas dans ces raids demander aux hommes et aux chevaux plus qu'ils ne peuvent produire; sans quoi on arriverait bien vite à l'épuisement complet et on obtiendrait un résultat négatif.

J'étais à Saumur quand la Révolution de 1848 éclata. La ville resta assez calme; l'Ecole, étrangère à la politique, accueillit ce nouveau gouvernement avec indifférence. On regrettait les princes d'Orléans qui s'étaient fait apprécier dans l'armée, notamment le duc d'Aumale, gouverneur de l'Algérie.

J'ai conservé surtout de mon séjour à Saumur le souvenir des exercices d'équitation et des excellents chevaux que j'y ai montés.

J'étais un fanatique de cavalerie, j'aimais passionnément le cheval et j'avais un véritable culte pour nos grands cavaliers du premier empire qui nous laissèrent de si mémorables exemples.

En quittant Saumur je fus nommé sous-lieutenant au 4[me] chasseurs d'Afrique, puis licencié en 1856 pour former les chasseurs de la Garde. J'obtins un congé de deux mois, que je passai à Metz près de mon père.

Ma nomination au 4[me] chasseurs d'Afrique me causa une grande joie.

J'allais voir un pays nouveau. J'avais lu tous les rapports de ces expéditions merveilleuses, exécutées si crânement par nos vaillantes troupes, sous la direction de chefs éprouvés, et je brûlais de prendre aussi ma part de danger au milieu de tous ces braves que j'admirais.

Après une traversée agrémentée du mal de mer, je débarquai à Merz-el-Kébir, petit port en avant d'Oran.

Cette arrivée en Algérie me produisit un troublant effet : des côtes dénudées, une population cosmopolite, des Arabes affreusement sales et misérables, ou des chefs richement vêtus, ayant grand air et montant de magnifiques chevaux recouverts de selles en maroquin rouge brodées d'or. Tout cela était très empoignant. A peine débarqué, je trouvai des officiers du 2me chasseurs d'Afrique auxquels mon arrivée avait été annoncée par un de mes camarades de Saumur, lieutenant à ce régiment.

Ces braves officiers, toujours très obligeants, se mirent à ma disposition et l'un d'eux eut l'attention de m'offrir un cheval que j'enfourchai avec grand plaisir, quoique peu habitué à monter ces petits animaux qui coulaient comme des anguilles entre mes longues jambes.

En arrivant à la porte d'Oran, je laissai mes nouveaux amis retourner à leur camp et je me dirigeai vers le bureau de la place pour y faire viser ma feuille de route.

Enchanté de mon petit arabe, je grimpais à un franc galop la rue Philippe, quand je fus interpellé assez brutalement par deux gendarmes; l'un d'eux me cria : « Dites donc, vous, là-bas, vous ne savez pas qu'on ne galope pas dans les rues? Je vas vous l'apprendre. »

Peu habitué à être apostrophé ainsi, même par des gendarmes dans l'exercice de leurs fonctions, je répondis à ce militaire : « Vous êtes un fichu malhonnête, je vais à la place où je ferai votre affaire. »

Croyant l'incident clos, je n'en parlai même pas, je passai la journée avec les officiers du 2e chasseurs d'Afrique au Camp de la Mosquée, ils furent des plus affables, me mirent au courant de la manière de servir en Afrique — qui m'était complètement inconnue — et me reçurent avec le cordial accueil qu'on faisait toujours aux nouveaux venus.

Le lendemain je partais pour Mostaganem, où je devais rejoindre le 4me chasseurs d'Afrique.

Ma première visite fut pour mon colonel et j'éprouvai une désagréable surprise quand il m'annonça avec son air le plus sévère que j'avais quinze jours d'arrêts de rigueur du général Pélissier, commandant la division d'Oran, pour avoir insulté des gendarmes qui m'adressaient de justes observations.

J'avoue que je ne m'attendais pas à une pareille réception en me présen-

tant à mon nouveau régiment, tout disposé à servir de mon mieux et avec le plus grand zèle.

Mes camarades cherchèrent à me consoler; je n'en étais pas moins très péniblement impressionné par ce malencontreux début.

Pendant que j'achevais les arrêts dont le général Pélissier m'avait si généreusement gratifié, le général Bosquet, commandant la subdivision de Mostaganem, me fit demander.

Je me présentai à lui avec une certaine appréhension. Je ne l'avais jamais vu, mais je savais que c'était un chef d'une réelle valeur : il avait dans l'armée d'Afrique la réputation de joindre à une superbe bravoure de grandes qualités militaires.

Le général Bosquet avait une belle figure, martiale et très énergique, mais on trouvait chez lui une grande bonté et beaucoup d'affabilité. Je fus très rassuré quand je le vis s'adresser à moi avec bienveillance : « Que s'est-il donc passé, me dit-il, et que vous est-il survenu à votre arrivée à Oran? »

Je lui fis connaître en détail toute cette sotte affaire, et les propos tenus par les gendarmes : il m'écouta avec intérêt et me répondit :

« Je vois en effet que vous avez été très sévèrement apprécié et que d'une galopade insignifiante on a fait une chose grave. Je ne puis pas vous lever vos arrêts : ils ont été infligés par le général de division; mais je ferai en sorte qu'on vous juge d'après votre nouvelle façon de servir; vous me paraissez franc et ouvert et vous devez être brave; en Afrique, on le devient quand on ne l'est pas, mais vous l'êtes déjà, j'en suis certain. »

Ces affectueuses et bienveillantes paroles m'émurent profondément. J'en remerciai le général avec effusion; il en parut satisfait et me tendit la main.

A partir de ce moment, le général Bosquet me témoigna une sympathie toute paternelle et, quelque temps après, il quitta Mostaganem pour prendre le commandement de la subdivision de Sétif et me dit en partant : « Nous nous reverrons, Thomas. Je me rappellerai de vous. »

Le général me tint parole : à quelque temps de là, à l'occasion d'une expédition en Kabylie, il me demanda comme officier d'ordonnance et, pendant la guerre d'Orient 1854-1855, il me rappela de nouveau et je fus attaché à son état-major particulier.

Le 4me chasseurs d'Afrique était un vaillant régiment qui avait acquis une excellente réputation militaire; on y servait avec zèle, mais bien plus largement qu'en France.

Quels braves gens que ces vieux chasseurs d'Afrique! Les régiments ne recevaient pas de recrues; on y envoyait de France les fortes têtes qui avaient

bien quelques peccadilles sur la conscience, mais tous ces hommes étaient généralement si ardents à la lutte et aux fatigues, si dévoués, si débrouillards, qu'on obtenait tout d'eux en les traitant avec une indulgente bienveillance.

Quand les jeunes officiers arrivaient de France ils étaient l'objet de toute la sollicitude de leurs anciens. Ce n'étaient plus ces relations guindées et froides que nous avions entre nous à Saumur; on se tutoyait à première vue; il était même admis de tutoyer les hommes de troupe. C'était leur témoigner cette affectueuse sympathie qui existe toujours entre chefs et soldats quand ils doivent subir ensemble les mêmes épreuves, partager les mêmes privations et affronter les mêmes périls. Ces régiments d'Afrique étaient de véritables familles, on y vivait tous ensemble et il en sera toujours ainsi quand l'existence se passera en commun à la belle étoile.

En garnison les régiments avaient des cercles où tous les officiers étaient réunis, on y prenait ses repas par grade. Ce lieu de rendez-vous était très bien, et parfois luxueusement, installé : décoré avec des trophées d'armes, des tapis arabes, des souvenirs de guerre. On y trouvait des consommations bien choisies à des prix modérés, mais l'absinthe y était trop appréciée.

Je m'étais aperçu de ses pernicieux effets et je m'en privais. Cependant, pour faire comme mes camarades, j'en mettais quelques gouttes dans un verre d'eau. J'avais ainsi une boisson agréable et rafraîchissante.

Les anciens Africains arrivaient à la *purée*. C'était un détestable breuvage; on prenait aussi beaucoup de café; on appelait champoreau le mélange de sucre, de café et d'eau-de-vie.

Les endurcis mettaient beaucoup d'eau-de-vie, peu de café et souvent pas de sucre. C'était aussi mauvais que la purée d'absinthe.

Chacun se soignait un peu à sa façon et selon son tempérament ; nous avions tous une petite pharmacie de campagne contenant du laudanum, de l'éther, de la quinine, etc., il fallait chercher à se garantir de la fièvre et de la dysenterie.

Après un séjour de deux ans en Afrique, j'obtins un congé pour revoir mon père qui était très âgé. Je n'avais jamais été sérieusement indisposé, je pris cette vilaine dysenterie en arrivant en France au mois de novembre. J'avais imprudemment conservé sur moi des effets légers comme en Afrique.

Cette maladie m'avait beaucoup éprouvé. Je revins au 4[me] chasseurs sans être guéri et très amaigri; mes camarades s'en aperçurent et un ancien officier, vieux soldat d'Afrique, s'intéressa tout particulièrement à moi : « Tu es bien malade, me dit-il; cela se voit. — C'est vrai, lui répondis-je, j'ai apporté de France une dysenterie qui m'épuise. — Toi, tu ne prends pas d'absinthe, répliqua-t-il, sans quoi je te guérirais bien vite; mais essaie du laudanum,

prends-en d'abord cinq ou six gouttes dans un verre d'eau, tu iras jusqu'à douze ou treize gouttes; dans quelques jours, tu me diras comment tu vas. »

Je suivis son conseil et peu de temps après, sans m'arrêter et en expédition, j'étais complètement guéri; cet affreux mal avait disparu radicalement.

Ce vieux camarade débutait en Afrique presque au moment de la conquête comme simple cavalier et n'était pas rentré en France depuis; il touchait à sa retraite, mais sa robuste constitution ayant résisté à tout, même à la purée d'absinthe, il résolut, avant de quitter le régiment, de se marier et il épousa une très bonne femme.

Elle pouvait avoir de 40 à 45 ans et devint pour lui une amie dévouée ; s'apercevant qu'il prenait beaucoup d'absinthe, elle voulut le guérir de son goût immodéré pour cette pernicieuse boisson et, profitant d'une ophtalmie qu'il avait rapportée d'une expédition, elle l'engagea à prendre au moins pendant quelque temps des lunettes bleues ou vertes, mais en donnant la préférence au vert, doux aux yeux.

Mon confiant camarade se laissa faire et son épouse, ayant conquis toute sa confiance, lui proposa aussi de faire sa purée d'absinthe, qu'elle s'avisa de remplacer par du lait, qui en avait tout l'aspect à travers les lunettes vertes.

Mon vieil ami, blasé par toutes ces mauvaises boissons, trouvait un agréable goût à cette absinthe d'un nouveau genre, et quand il fut bien familiarisé avec ce breuvage réconfortant, sa femme lui avoua sa ruse.

Le bonhomme comprit que le bon lait valait mieux que son infecte absinthe ; grâce aux lunettes vertes et aux soins dévoués de sa femme, il y renonça complètement, se mit au lait et prolongea certainement son existence! Il a, au moment où j'écris, 83 ans et jouit encore d'une parfaite santé.

Cette drôlerie fit le tour de l'Afrique sans corriger toutefois les buveurs.

L'Afrique me rappelle quelques souvenirs de jeunesse. Séduit par ce beau climat et aussi par la surprenante végétation que l'on obtenait avec de l'eau et une culture raisonnée, je fis, près de Mostaganem, l'acquisition d'une assez vaste propriété où j'exécutai des travaux considérables.

J'opérais dans un terrain presque inculte et sablonneux, mais, avec l'eau, des soins et l'engrais qui convenait au sol, je sus planter des orangers qui y vinrent à merveille, et chaque année, je reçois encore d'excellentes mandarines du nouveau propriétaire qui a appelé sa demeure : « Villa Thomas » en souvenir des améliorations et des résultats obtenus!

Le colonel Thomas.



SOUVENIRS D'UN PHYSICIEN [1].



E m'étais mis en route pour Stockholm avec mon aide Michaud. A Polosk je m'arrêtai un jour entier afin de visiter en détail l'établissement que les Jésuites y ont formé à l'époque de leur expulsion de France [2]. Les bâtiments en sont considérables, et offrent l'aspect ordinaire des couvents ; mais le pourtour du grand escalier présente les emblèmes des sciences que l'on y enseigne ; la peinture a reproduit sur les murailles la plupart des objets qui servent à les expliquer ; ils appartiennent presque tous à l'optique ou à la géométrie descriptive : on voit ici l'image d'une machine électrique, ailleurs celle d'une pompe pneumatique et beaucoup d'autres du même genre. Le révérend Père directeur de l'établissement nous reçut d'une manière très affable, et nous servit de guide dans plusieurs grandes salles, toutes remplies d'instruments relatifs à l'enseignement des sciences physiques. Le Père Kircher, célèbre membre de cette société, avait autrefois établi à Rome un musée du même genre ; ce savant jésuite en a donné la description latine avec figures dans un volume in-folio, devenu rare, et qui contient des renseignements très curieux sur diverses inventions d'optique. Je crus retrouver dans ces salles tout le cabinet de l'abbé Nollet. Mais combien tous ces objets se sont perfectionnés depuis soixante ans ! Aujourd'hui la théorie ne diffère pas moins que l'application de ce que l'on savait et de ce que l'on faisait au temps de Louis XV.

On mit de l'hésitation à m'introduire dans la salle de fantasmagorie; mais je ne tardai pas à montrer que j'étais là dans mon empire, et que la baguette des fantômes était mon sceptre. Mes questions embarrassèrent bientôt les bons Pères. Ils comprirent qu'ils ne possédaient qu'une partie des illu-

1. C'est le nom que se donnaient autrefois tous ceux qui s'occupaient de fantasmagorie et de prestidigitation.
2. En 1762.

sions fantascopiques, et manifestèrent beaucoup de regret de ne pas pouvoir faire exécuter en Russie les verres grossissants dont je leur expliquai l'usage. Je leur enseignai plusieurs expériences fort curieuses, qu'ils regardaient comme une récompense bien flatteuse, me dirent-ils, de leur bonne réception.

Ainsi, ayant remarqué plusieurs miroirs concaves, je leur montrai les moyens de les utiliser agréablement, entre autres pour une pantomime représentée par de petits acteurs.

Le directeur avait grande envie que nous fissions cette expérience à l'instant même. Mais, ne pouvant m'arrêter assez de temps dans la maison, je lui demandai la permission d'en essayer une encore plus neuve, et surtout plus plaisante. J'envoyai à notre hôtel M. Michaud chercher quelques objets qui m'étaient nécessaires ; le reste, je le trouvai dans l'établissement.

Je choisis, pour mon projet, une chambre parfaitement disposée; elle se trouvait vis-à-vis du clocher de la maison. J'avais observé qu'à l'extrémité du bâtiment, où s'ouvrait la croisée, un religieux était debout sur une terrasse. J'adaptai à cette fenêtre une boîte de deux pieds et demi de longueur, sur un pied en hauteur et en largeur. A l'extrémité de cette boîte, je disposai un miroir oblong, dont j'avais enlevé l'étain à la partie inférieure, et que j'inclinai de 25 degrés.

Je priai alors le Père directeur d'approcher son œil d'un petit tube de quelques pouces, ménagé exprès. A peine le révérend Père eut-il regardé qu'il se mit à rire, puis à rire plus fort, puis à rire aux éclats, aux larmes même, et à se prendre par les côtes. Chacun s'empressa de mettre son œil à la lunette, chacun se retira au milieu d'un rire convulsif. Toute la communauté y vint, toute la communauté fut saisie du même rire inextinguible ; et je riais, moi, s'il était possible, plus fort qu'eux tous. Ce qu'on voyait par cette merveilleuse lunette, c'était un des Pères les plus graves de la maison, dansant, gambadant, gesticulant, sur la girouette du clocher. Qu'on se figure son grand chapeau tricorne, ses grandes manches, sa grande robe noire, tout cela perché si haut, et notre religieux, que l'on croyait toujours prêt à se casser le cou et à dégringoler! Je laissai ainsi le couvent en belle humeur, et nous nous séparâmes gaiement, fort satisfaits les uns des autres.

Cette illusion est certainement l'une des plus divertissantes et des plus surprenantes, quoique des plus simples, de la catoptique. Vous placez, comme d'un coup de baguette, un individu quelconque sur l'aiguille d'un clocher ou sur la pointe de tout autre édifice : on le donne en cent à deviner comment il peut se tenir en l'air! C'est par la partie non étamée que le spectateur voit le clocher, et c'est la glace inclinée qui ramène l'image de l'acteur sur le clocher. Ce clocher doit être à quelque distance ; il faut que l'image de la

personne à montrer se dessine sur le ciel, c'est-à-dire qu'il n'y ait derrière elle ni maisons, ni arbres, ni aucun corps solide. Quant à la gesticulation du personnage, l'on comprend aisément que le mouvement du miroir puisse y contribuer ; mais il vaut mieux s'entendre au préalable avec la personne qui figure dans cette charmante illusion.

Les bons Pères se trouvant très bien disposés en ma faveur, je me permis de critiquer certains points de leur mode d'instruction, qu'ils défendirent par de bonnes raisons, et je fus près de me laisser convaincre que l'indocilité de certains enfants ne pouvait guère être contenue par le simple raisonnement. « Soyez persuadé, me dirent-ils, que nous étudions avec plus de soin que vous ne semblez le croire les inclinations de chaque enfant et les moyens de les corriger. Par exemple, nous avons eu occasion de tirer de bons effets de la fantasmagorie elle-même. Un jeune garçon de quinze ans, fils d'une veuve qui l'aimait tendrement, et qui découvrait en lui, avec désespoir, de mauvais penchants qu'elle avait tout mis en œuvre pour prévenir, nous conjura d'en faire l'objet de notre attention spéciale. Nous essayâmes beaucoup de moyens de l'arracher à la dissipation et au vice : tout fut inutile. Ce jeune homme avait conservé de son père un pieux souvenir et, malgré sa légèreté, il n'en parlait jamais sans attendrissement. Nous agîmes sur son imagination afin de prévenir l'endurcissement de son cœur. Après lui avoir reproché plusieurs fois, son ingratitude envers son père qui, du haut du ciel, ne pouvait voir une telle conduite qu'avec un sentiment d'horreur, nous lui annonçâmes que nous allions lui donner quelque idée de la tristesse qu'éprouverait ce bon père s'il pouvait revenir à la vie, nous nous procurâmes son portrait auquel on fit subir les modifications utiles. Alors, un de nos professeurs, ayant fait venir le jeune étudiant, le conduisit dans une salle tapissée de noir et faiblement éclairée : là, profitant du trouble où l'esprit de l'enfant était jeté par l'aspect lugubre de la salle, il lui prescrivit de s'agenouiller et fit fonctionner l'appareil. La curiosité, qui ne fut pas moindre que l'étonnement chez l'enfant, le poussa à fixer ses regards sur la vision ; mais à peine eut-il vu s'accomplir ce qu'on venait de lui prédire qu'il se cacha la figure avec ses mains et au même instant son visage fut inondé de larmes. Cette apparition, quoique rapide, fit sur lui une impression qui ne s'est jamais effacée depuis, bien que le temps ait pu l'affaiblir, mais qui nous a rendus maîtres de ses penchants, et certes ce jeune homme nous devra tout à la fois son bonheur et la vertu. » Je félicitai les bons Pères et je reproduisis un petit dessin de cette expérience, qu'ils en avaient eux-mêmes conservé.

Nous repartîmes de Polosk, courant jour et nuit ; enfin nous parvînmes à Riga, où nous nous embarquâmes pour la Suède.

Le navire qui nous reçut avait un chargement de blé ; comme il prenait quatorze pieds d'eau, nous fûmes obligés, après quatre jours d'attente et d'incertitude, d'alléger le poids, et nous voguâmes à pleines voiles. Nous entrâmes dans un archipel ravissant. Il semblerait que la Baltique se soit tout à coup tracé mille routes sinueuses au milieu d'une campagne verdoyante, au moment de la plus brillante végétation, et l'ait partagée en une foule d'îles toutes parées d'arbres, de feuillages, de prairies et de champs variés. Le canal est quelquefois si peu large que le navire paraît sur le point d'effleurer ces jardins enchanteurs, et de les entraîner après lui. Tout cet archipel animé semble mobile et flottant, lorsque le navire file des nœuds rapides,



Stockholm. (P. 154.)

et le navigateur se demande pourquoi toute cette féerie le fuit si vite. Quelques-unes de ces îles offrent même au milieu des autres un contraste pittoresque : chauves et dénuées de végétation, elles élèvent au-dessus des eaux leur sommet de roche lisse en forme de gros mamelon. Nous séjournâmes deux ou trois nuits dans cet Eden ; puis un jour, à quatre heures du matin, nous fûmes comme stupéfaits d'apercevoir une ville tout entière, bien bâtie et très pittoresque ; l'effet fut le même pour nous que celui qui serait produit par l'aspect d'un magnifique château sur un promeneur perdu jusqu'alors dans les allées d'un grand parc, et qui ne s'attendrait point à trouver à l'issue d'une avenue la présence d'un édifice.

Une fois débarqué à Stockholm, et sorti d'un premier sommeil auquel je m'abandonnai avec délices, je fus étonné du peu de mouvement que présentait cette ville ; je m'étais fait une autre idée de la capitale de la Suède. Elle me parut petite, renfermant peu de monde, car les habitants me semblaient rares, du moins dans les rues, sans voitures, sans activité, sans ce bruit et cette fermentation industrielle qu'entraîne une grande agglomération de l'espèce humaine. Le port offrait seul de la variété et quelque apparence de vie commerciale.

Je fis à Stockholm une expérience aérostatique le dimanche 7 septembre 1806, dans le jardin public. Au moment où j'allais monter dans ma nacelle, on m'annonça l'arrivée d'un gentilhomme d'honneur du duc de Sudermanie. Dans une lettre pleine d'expressions obligeantes il m'avait fait témoigner son regret de ne pouvoir assister à mon ascension, sa faible santé ne lui permettant pas de quitter son joli palais de Rosemberg. Il envoyait du moins son gentilhomme, M. Bergmstrahle, me remettant un cadeau qu'il se plaisait à m'offrir. Je rapporte cette petite circonstance à cause de l'effet que produisit sur moi le costume de ce gentilhomme, exactement habillé comme le sont les Espagnols dans nos pièces de théâtre : bas de soie blancs, culotte de satin avec des bouffettes à gros nœuds bleus et jaunes, un petit manteau sur l'épaule, et sur la tête une toque avec des plumes : c'était le vrai Lindor de l'Opéra-Comique. Il s'acquitta noblement du message de son Altesse. Je le reçus avec une reconnaissance sincère, et avec autant de gravité qu'il me fut possible ; mais je le suivis des yeux dans l'allée du jardin, jusqu'à ce qu'il fût remonté en voiture.

Je ne fus pas privé, toutefois, de la présence des autres membres de la famille royale qui se trouvaient alors à Stockholm : la grande duchesse de Sudermanie répondit à mon invitation, et se trouva au milieu d'une grande partie de la noblesse. Un public nombreux attendait avec une vive curiosité le départ de l'aérostat. L'acide que j'avais été obligé de me procurer sur les lieux mêmes, bien inférieur à l'acide anglais, car il contenait de l'acide nitrique et dégageait un gaz nitreux fort pesant, retarda mon ascension d'une heure. Je partis à sept heures du soir de Hummel-Garden. A une élévation moyenne, j'embrassai tout entier le tableau d'une ville qui ne ressemble à aucune autre en Europe. Toutes les îles que j'ai décrites, des palais et des maisons entrecoupés par les flots qui se déroulaient à l'entour des rochers arides ; l'image d'un archipel presque au sein d'une cité dont il ne laisserait point soupçonner l'existence ; des lacs et des cabanes, des bois de sapin, des sites sauvages et des champs cultivés ; des tours, des églises, et les pointes des arbres, le bruit du fleuve dans les endroits resserrés où il cherche, en

quelque sorte, à briser le passage, et son cours paisible lorsqu'il peut s'étendre en nappe dormante : tout cet ensemble me présentait la vue la plus romantique et la plus admirable qu'on puisse imaginer. La pesanteur du gaz mélangé qui remplissait mon aérostat ne me permit de m'élever qu'à 1300 pieds, toujours en présence de ce beau panorama, sur lequel je planais lentement en m'approchant de la mer. N'ayant d'autre perspective pour effectuer ma descente, si je prolongeais mon voyage, que la Baltique ou les forêts, je crus satisfaire les spectateurs en donnant plus vite à leur curiosité le spectacle opposé à celui qu'ils venaient d'applaudir, et en les rendant témoins de la descente après leur avoir montré l'ascension. Je touchai terre à l'extrémité du parc royal ; le public accourut en foule, comme je l'avais prévu, battit des mains, et me ramena monté dans mon ballon jusqu'au milieu de la ville.

Je n'avais, fort heureusement, apporté de Moscou qu'un petit ballon de dix-neuf pieds de diamètre, incapable, par conséquent, de suffire à deux personnes. Si j'en eusse possédé ce jour-là un de plus grande dimension, le cours de mes voyages aérostatiques se serait, selon toute probabilité, terminé à Stockholm. Plusieurs jours avant l'expérience et au moment même de l'ascension, un jeune négociant de la ville me fit les plus vives instances pour que je consentisse à lui accorder une place dans ma nacelle ; l'impossibilité absolue mit seule obstacle à ma condescendance. Cependant la ténacité de ce jeune homme m'avait surpris. Le lendemain de l'ascension, je le vis entrer chez moi de bonne heure : « Vous auriez pu, me dit-il, me rendre hier un grand service, vous ne l'avez point fait, et vous auriez, sans doute, été moins disposé encore à le faire, si vous aviez connu le motif de ma prière. » Ce jeune homme alors m'avoua franchement que son dessein était de se précipiter en bas, pour s'immortaliser!! Cet aveu me fit éprouver un frisson subit : « Mais, monsieur, lui dis-je, c'est comme si vous aviez juré ma mort en même temps que la vôtre. » Il n'avait point calculé ce résultat, cependant facile à prévoir ; il est évident que le ballon, débarrassé du poids d'au moins cent cinquante livres, se serait élevé si rapidement que je n'aurais point eu le temps de donner au gaz une issue assez rapide pour prévenir l'effet de son expansion ; surpris d'ailleurs à l'improviste par la secousse, j'aurais pu suivre de très près cet insensé, et descendre, contre mon habitude, sans mon aérostat.

J'étais pressé de partir et d'achever, en passant par Copenhague, la tournée rapide que je m'étais proposée afin de rejoindre ma famille à Moscou. Je fus déterminé par cette considération à ne point m'exposer aux chances d'un voyage sur mer, et à me diriger vers le Danemark par la route de terre. La manière dont on voyage dans ce pays mérite d'être rapportée. Un voyageur

achète ordinairement une petite voiture non couverte, à un seul cheval ; il s'assied dans sa petite charrette, place ses effets sous ses pieds, prend les guides d'une main, le fouet de l'autre, et se met en route seul à seul avec l'animal qu'il conduit, pour aller tant qu'il leur plaît de laisser du chemin derrière eux. On marche sur la roche même, car la Suède y semble incrustée presque en entier. Aussi les routes sont-elles les plus belles et les plus unies de l'Europe, souvent sans ornières, les légères voitures de voyage ne pouvant mordre sur un sol aussi dur, et n'étant pas assez multipliées pour l'user par le frottement. Il est utile de remarquer que l'on a soin, dans ces voyages, de se munir d'un manteau, vêtement dont les Suédois font généralement usage. Nous partîmes donc, M. Michaud et moi, chacun dans notre petite voiture, conduisant nous-mêmes notre véhicule, puisqu'on est ainsi son propre guide, marchant nuit et jour, au soleil et à la belle étoile, dormant sans inquiétude, et laissant à nos chevaux la bride sur le cou. Je ne craignais aucune incartade du mien · mais l'occasion d'une eau claire vint à le tenter, et la soif le poussant, il quitta la chaussée pour se diriger vers un petit lac. Il me versa fort heureusement avant d'y arriver : autrement la plus belle eau du monde serait devenue pour moi l'onde noire...

On ne peut point se figurer la paix, le repos de toutes les facultés qu'on éprouve dans un tel voyage. Le silence, l'aspect tranquille et varié de la nature, et son calme profond, vous enthousiasment ; les diligences ne sont point connues sur ces routes ; vous n'y êtes jamais dérangé par les transports du commerce, et une de nos grosses voitures de roulier jetterait toutes les bonnes gens dans ce pays dans l'extase. On sent facilement la raison de cette absence de vie commerciale ; les routes n'y servent point de liens entre des cités populeuses, et la mer est la grande voie de communication qui conduit à la capitale, et la seule pratiquée par le commerce et par les étrangers. La perspective à droite et à gauche s'offre souvent riante et toujours agreste : des lacs, des bois, des accidents de terrains diversifiés, sans montagnes néanmoins, sans aucune de ces habitations seigneuriales qui rappelleraient là, inopportunément, au milieu de douces rêveries, le luxe, les tourments et les exigences de la vie des cités. Sur les toits des demeures villageoises nous regardions avec surprise d'énormes nids de cigogne, auxquelles les habitants se plaisent à ménager ainsi l'hospitalité.

On ne trouve d'auberges que dans les villes, et à d'assez longs intervalles; mais on rencontre sur le chemin des maisons de poste rustiques, où l'on change de cheval, où l'on est souvent obligé d'attendre qu'on soit allé chercher dans la prairie l'heureux quadrupède auquel on donne toute la liberté de la vie champêtre. Les mœurs de leurs maîtres sont, il est vrai, très simples.

Un temps magnifique favorisa notre voyage. Nous arrivâmes sains et saufs à Helsingborg : là, nous vendîmes nos petites voitures, et une chaloupe nous conduisit en très peu de temps à Copenhague. Le soleil, la poussière ne nous avaient pas mis dans un état fort présentable ; le désordre de notre coiffure ajoutait à notre extérieur pittoresque. Nous n'y pensions guère cependant, et nous nous présentâmes à l'*Hôtel-Royal* ; mais MM. Smetzer et Rause, propriétaires de cet hôtel, nous regardèrent à deux fois, et parurent d'abord fort indécis de savoir s'ils nous hébergeraient : nous dûmes cette faveur à notre qualité de Français. Après avoir pris du repos et fait notre toilette, nous ne tardâmes point à reparaître sous les dehors d'honnêtes gens et à passer pour tels dans l'opinion de nos hôtes.

Dès que je fus reposé, j'annonçai mon arrivée, j'annonçai mon ascension dans un ballon, chose presque inouïe en Danemark jusqu'à cette époque. Mes premières démarches, après les visites de rigueur aux ambassadeurs de France et de Russie, me conduisirent chez M. le grand maréchal de Hauch, qui me reçut avec une bienveillance parfaite. Il me témoigna son enchantement de voir exécuter à Copenhague une expérience d'autant plus capable d exciter la curiosité de ses compatriotes qu'elle leur était inconnue, et qu'il s'occupait lui-même de physique avec beaucoup de succès ; M. de Hauch avait composé sur cette science un Dictionnaire en langue danoise. Un patronage aussi puissant me fit obtenir promptement toutes les permissions nécessaires, et même celle dont j'osais me flatter à peine, d'exécuter mon ascension dans la cour des exercices de *Rosemborg*.

A Copenhague, comme dans la plupart des villes que j'ai déjà traversées, je trouvai cependant des souvenirs de quelque tentative malheureuse ou maladroite d'aérostation. Ainsi, deux ans avant mon arrivée, au mois d'octobre 1804, un certain Kierstrup avait essayé de s'élever dans une montgolfière. Il l'avait fabriquée de fort grosse toile, encore épaissie par une forte couche de couleur rouge à l'huile, et y avait adapté une galerie en fer : tout cela pesait tellement que le gaz fut impuissant à soulever l'appareil et que l'on fit flamber de la paille en pure perte ; la machine ne parvenait point à se développer ; deux hommes, placés à l'extrémité de deux mâts, attendirent pendant quatre heures le signal pour couper les cordes. On profita d'un moment où la montgolfière sembla montrer de la bonne volonté : les cordes furent coupées, le ballon, à moitié rempli, monta de quelques toises, et tomba sur le public, où il mit le désordre le plus complet. Le Prince royal et sa fille, spectateurs des mieux placés pour ne rien perdre des plaisirs de la soirée, faillirent être victimes de la chute ; peu s'en fallut que la *maison* aérienne ne leur tombât sur la tête. Toutefois une première épreuve avait eu lieu en présence du

prince ; la montgolfière, il est vrai, n'était point partie, mais du moins elle avait été gonflée : c'en fut assez pour satisfaire le public avant la représentation. On vendit la machine de Kierstrup pour payer les dettes, et bientôt tous les chariots de la ville furent couverts des débris de l'infortuné ballon. Le peuple ne voyait point passer sans quelques soupirs ces lambeaux qu'il avait trop bien payés.

Si la bienveillance et les encouragements spontanés du public imposent le devoir de réussir, jamais un échec n'aurait pu me causer plus de chagrin qu'à Copenhague, tant chacun s'empressa de nous témoigner de l'intérêt, de nous exprimer le désir de voir notre succès, et de sceller toutes ces assurances par de nombreuses souscriptions. Le roi et le corps diplomatique s'étaient mis tout d'abord en tête des souscripteurs.

J'annonçai mon ascension pour le 1er octobre. Je n'ai pas besoin de dire que toute la ville se porta au lieu du départ. La foule arriva de tous côtés avec tant d'ensemble, et se pressa autour de l'enceinte avec tant d'ardeur, que je me vis obligé, par humanité, d'ouvrir les portes pour dégorger les rues voisines, d'où l'on entendait partout les cris des femmes suffoquées par la multitude. C'était renoncer à une grande partie de la recette ; mais je ne pouvais hésiter, et je n'hésitai pas. Ce qui paraîtra surprenant sans doute, et ce qui me causa de l'admiration à moi-même, c'est que je n'éprouvai aucun dommage de cet abandon. Je me plais à rendre ici ce témoignage à la probité des Danois : le peuple, entraîné malgré lui dans l'enceinte, jetait par terre l'argent de la place, tant il lui répugnait d'entrer sans payer !

La beauté de l'ascension dédommagea le public de ses avances : il le témoigna du moins par la vivacité de sa joie et de ses applaudissements lorsque je quittai la terre pour suivre la route que m'avait tracée d'avance un petit ballon précurseur, dont Son Altesse Royale la princesse Juliani avait daigné couper les rubans : il n'y a pas d'exagération à dire que soixante-dix mille personnes battirent des mains au moment de mon départ. L'émotion de quelques dames fut si vive qu'elles se trouvèrent mal. L'empressement qu'on témoignait autour d'elles attira toute mon attention ; et je n'oublierai jamais combien cet incident tint mes regards attachés vers la terre pendant que mon aérostat m'en éloignait si rapidement, et comme à mon insu.

J'avais pu juger, quelques jours auparavant, du spectacle qui m'attendait en l'air, en montant à la singulière tour de l'Observatoire. On parvient au sommet de cette tour sans descendre de voiture : de là on découvre aisément, outre les édifices de la ville, la mer, l'île de Zélande et les côtes de Suède. Mais de la hauteur où mon ballon m'avait porté, on imagine combien la scène s'était agrandie, et le magnifique observatoire où j'étais placé. Je dominais en sou-

verain ces détroits dont la nature a fait les portes de la Baltique, et dont elle a remis les clefs au Danemark. Je planais entre deux mers, dont l'aspect m'avertissait de ne pas trop me fier à l'inconstance des vents si je ne voulais devenir l'Icare du Sund ou de la mer du Nord. Aussi, après une élévation à perte de vue pour les spectateurs terrestres, je commençai à descendre, et j'arrivai perpendiculairement au-dessus d'une prairie dépendante du village d'Estrup, où mon char s'abattit. J'avais observé dans l'ascension que, pendant plus de trois quarts d'heure, le mercure n'avait ni monté ni descendu d'un 10ᵉ de ligne dans le baromètre.

A mon arrivée à terre, je me trouvai entouré d'une cavalcade de jeunes gens de la ville; bientôt le peuple se joignit à eux, et la foule me reconduisit, au milieu des applaudissements, jusqu'à l'hôtel où je logeais.

Un souvenir historique se lie pour moi à cette ascension, et a été provoqué, il y a quelques années seulement, dans mon esprit, par la lecture d'un article du journal *le Voleur*. L'auteur de cet article prétendait que le roi de Danemark Christiern VII, que toutes les biographies font mourir fou, et qui passa pour tel aux yeux de toute l'Europe dans les dernières années de sa vie, n'avait jamais eu le cerveau désorganisé, et que des raisons d'ambition politique avaient habilement ménagé et exploité cette prétendue folie. Cette opinion fut pour ma mémoire un trait de lumière. Je me souvins que, lors de mes démarches auprès du grand maréchal de la cour, pour les préliminaires de mon ascension, ce seigneur, en me prodiguant toutes les preuves d'obligeance, m'avait cependant recommandé, si le roi s'approchait de moi pour me questionner, de ne pas lui répondre, quelque demande qu'il pût m'adresser; il me déclara même que, si j'agissais autrement, je m'exposerais à être privé des marques de munificence de la cour. La condition me parut assez bizarre, mais je ne m'en inquiétais guère, ne sachant pas si le roi jugerait à propos de s'occuper de moi et de mes expériences. Au moment où j'étais tout affairé du remplissage de mon ballon, Christiern vint dans l'enceinte que je m'étais réservée, et me témoigna le désir de connaître par quel procédé se formait le gaz. Je me trouvais dans une situation assez embarrassante, d'autant plus que le grand maréchal m'avait lancé au même instant un regard fort significatif : je fis donc la sourde oreille et me baissai, frappant sur mes tonneaux, ayant l'air d'être absorbé pour écouter le bouillonnement à l'intérieur; mais Christiern s'avança encore plus près de moi, et, me touchant légèrement l'épaule, me dit avec beaucoup de sang-froid et un peu de sévérité : « Monsieur, quand je vous fais l'honneur de vous parler, veuillez avoir la politesse de me répondre. » Alors il me fut bien impossible de faire autrement; d'ailleurs je rougissais moi-même d'une malhonnêteté gratuite, qui est si peu dans

nos mœurs : je donnai au roi toutes les explications dont il se montra curieux, et il parut les saisir parfaitement. Le maréchal jugea bien quelle avait été la difficulté de ma position, et ne m'en reparla point. Mais n'est-il pas à présumer que l'on avait voulu laisser croire aux nombreux spectateurs de mon expérience que le roi me disait sans doute des choses extravagantes, et que je prenais le parti de ne pas répondre à un fou!

Il m'est resté encore, de la nuit qui suivit cette journée, un souvenir d'une nature bien différente et une impression que je crois éprouver encore. Il est facile de se figurer combien, après une ascension faite en présence d'une si grande multitude, l'esprit de l'aéronaute doit se ressentir de l'agitation dont il était le témoin et l'objet : le moral a été d'ailleurs affecté par l'incertitude de la réussite; car, quelque bien prises que soient les mesures d'une pareille expérience, le moindre oubli, la moindre imprévoyance peuvent la faire manquer; et lorsqu'on a mis toute une ville en mouvement, ce n'est point une inquiétude légère que l'idée de la responsabilité qui pèse sur vous. Puis, lorsque le grand travail est enfin achevé, que la scène a eu lieu, qu'à ce grand tumulte a succédé le silence de la solitude aérienne, puis le triomphe du retour, alors c'est l'isolement dans une auberge, au milieu d'une ville étrangère, où l'on est sans amis, sans famille, pour les épanchements, pour les confidences de l'amour-propre et la joie du succès. Le sommeil qui vient clore une telle journée trouve un cerveau disposé à tous les ébranlements, que les moindres accidents peuvent troubler et éveiller en sursaut. Telle était la disposition de mon esprit, retiré dans ma chambre, et ayant à côté de mon lit la recette que j'avais renfermée sans compter, tant la fatigue me pressait de me reposer, mais que j'avais évaluée, sans erreur, à plus de vingt mille francs. Il était deux heures du matin, et mes paupières venaient de se fermer avec peine, lorsque des cris affreux, et comme à demi étouffés, troublèrent tout à coup mon sommeil : je prêtai l'oreille, saisi d'effroi; les cris continuèrent, puis des gémissements, avec ces mots : « Oh! mon Dieu! mon Dieu! il va donc mourir! » et bientôt un râle prononcé, mais qui se ralentit par degrés, enfin un profond silence, comme si tout venait d'être consommé... C'est assurément une scène à peindre, que de me voir assis sur mon lit, couvert d'une sueur froide, les cheveux hérissés, avide d'écouter et craignant de trop entendre. L'explication de ce mystère ne pouvait être douteuse : des misérables avaient voulu m'assassiner pour s'emparer de mon argent, et s'étaient trompés de chambre; qui sait! mon tour allait peut-être venir... Ces idées et la scène que j'avais entendue exaltèrent mon imagination; je sautai à bas du lit, j'ouvris la fenêtre et me mis à crier : Au feu! à l'assassin! Mes cris n'éveillèrent personne, car ma chambre donnait sur un vaste jardin. Il me fallut passer la nuit habillé

et dans des transes auxquelles la venue du jour put seule mettre fin. Je me hâtai, dès qu'il parut, d'aller trouver l'hôte et de lui demander quelles personnes il avait logées dans la chambre contiguë à la mienne : « Un jeune homme et une jeune femme, me répondit-il; ils sont arrivés d'hier seulement à Copenhague, et uniquement pour assister à votre ascension.

— Les malheureux! lui dis-je, ils ont été assassinés cette nuit.

— Que dites-vous? » s'écria l'hôte, en changeant de figure et en tremblant de tous ses membres.

Je lui racontai alors toute la scène de la nuit. Nous montâmes aussitôt l'un et l'autre; il alla frapper doucement à la chambre du crime. Quelqu'un vint ouvrir avec précaution et en marchant sur la pointe du pied : c'était la



Copenhague. (P. 157.)

jeune dame, en négligé du matin; elle avait sur son visage l'empreinte de la fatigue, et l'on s'apercevait qu'elle avait pleuré. Mon hôte lui demanda ce qui lui était arrivé, et lui exprima en peu de mots à quel point j'avais été effrayé. Les yeux de cette pauvre jeune femme se remplirent de larmes; elle nous dit que son mari avait été saisi pendant la nuit d'une attaque des plus violentes d'épilepsie, et qu'elle avait craint de le voir expirer ; il reposait à présent... Elle n'avait plus osé se livrer au sommeil, et restait à pleurer près de lui en voyant l'accablement et les traces de la crise restées sur son visage. Nous consolâmes du mieux que nous pûmes cette malheureuse femme, et nous lui offrîmes tous les services qui dépendaient de nous.

L'impression de cette nuit ne s'évanouit pas tout de suite, je l'avoue, et me fatigua plus d'un jour. Mais d'autres idées me préoccupèrent bientôt tout

entier. Mon ascension avait eu trop d'éclat et m'avait trop bien concilié la faveur des habitants, pour que je ne donnasse pas à la fête son lendemain, j'avais d'ailleurs un spectacle encore plus merveilleux à mettre sous leurs yeux. Ils avaient vu un homme s'envoler vers les nuages, porté sur une machine qui l'avait ramené à terre; il fallait les étonner davantage en leur montrant ce que les mortels ont osé de plus audacieux, un homme abandonnant le globe vagabond auquel sa vie est comme suspendue, et renonçant, à six ou huit cents toises de terre, au pouvoir de différer ou de ralentir sa chute. Je résolus d'exécuter la descente de parachute. Elle eut lieu au même endroit que l'ascension, le 8 octobre 1806. L'étonnement et l'admiration ne furent pas moindres que je l'avais prévu. Le vent soufflait au moment du départ, et 15 livres de forces ascensionnelles me parurent insuffisantes. On comprend aisément que la puissance du vent tend à chasser le ballon dans une direction horizontale, et qu'il lui faut alors un bien plus grand effort pour résister à cette impulsion, en surmontant déjà l'obstacle de la gravité; il s'éleva cependant à une hauteur de 800 toises. Un coup de pistolet donna le signal, et à l'instant on vit le parachute et le ballon se séparer, l'un pour monter dans l'espace, l'autre pour retomber sur le sol. Le développement du parachute n'eut pas lieu a l'instant même; un coup de vent l'ouvrit tout à coup, puis le fit se balancer : le public regardait avec intérêt, et vit que l'homme ne s'était point trompé dans ses calculs pour lutter avec les éléments. Le parachute toucha terre, malheureusement il ne fut pas soustrait assez lestement à l'enthousiasme public : ces bons Danois, pour me prouver le cas qu'ils faisaient de ma merveilleuse machine, se précipitèrent sur le parachute et le mirent en pièces afin d'en faire des reliques; chacun en emporta un petit morceau; quelques-uns même en prirent deux, trois, pour en gratifier leurs parents et leurs amis. Le roi et toute sa famille avaient assisté à cette expérience.

Je n'avais plus que des remerciements à adresser aux hôtes qui m'avaient si bien accueilli; et là se borneraient mes souvenirs de Copenhague, s'il ne me restait quelques mots à dire d'un personnage fort curieux par ses dimensions physiques et sa force prodigieuse, puisque six à huit personnes n'étaient pas un poids au-dessus de la vigueur de ses muscles. Un matin, je vis plusieurs jeunes gens qui habitaient l'hôtel traverser la cour pour se diriger vers l'écurie; en même temps mon hôte m'appelait à grands cris. Je descendis promptement, et je me trouvai devant une immense tortue, cuirassée d'une écaille de cinq à six pieds de long : on l'entourait avec surprise; déjà plusieurs personnes étaient montées sur son bouclier mobile; nous y montâmes huit, et elle marcha sans paraître s'occuper beaucoup de ce fardeau. C'était bien, pour le coup, la reine des tortues; si elle ne portait pas une maison sur son dos, elle

en avait tous les habitants. Je voulus acheter cet énorme testacé; j'en offris même un prix fort raisonnable, de trois à quatre cents francs, autant qu'il m'en souvient : mon dessein était de faire fabriquer une grande caisse trouée dans laquelle je l'aurais emprisonnée ; on aurait attaché la caisse au navire, et elle serait ainsi arrivée à Saint-Pétersbourg, où je pensais que la curiosité publique me dédommagerait bien de cette emplette. Mais mon hôte lui avait assigné une autre destination, et les assistants avaient applaudi à son projet. Dès le surlendemain, cinquante à soixante convives furent réunis dans une salle de l'hôtel; il en coûta vingt francs par tête :

La tortue y parut en pompeux équipage...

Le mets était de taille; et depuis ce temps-là je n'ai plus ri en voyant Homère faire apporter des bœufs rôtis tout d'une pièce sur la table de ses héros.

Il fallait partir de Copenhague : c'était au mois de novembre, dans une saison où la mer est sujette à des tourmentes et à la fureur des vents. Un naturaliste russe, M. Duginine, se préparait dans le même temps à retourner à Saint-Pétersbourg, mais il était bien décidé à prendre la voie de terre. Il me fit les plus vives instances pour que je l'accompagnasse par le nord de la Suède. J'étais trop impatient de rejoindre ma famille; je résistai à ses sollicitations, je dirai même à ses menaces, car il se mit à faire comme Cassandre, à me pronostiquer mille accidents avec une tempête dans le genre de celles de Virgile : les oracles n'en prophétisèrent pas de pire à Enée lorsqu'il alla chercher le Latium.

Aucun navire ne partant pour la Russie, nous fûmes obligés d'attendre l'occasion un mois entier; ce retard nous conduisait de plus en plus à la saison orageuse. Enfin un petit navire mit à la voile pour Riga. Nous allâmes le rejoindre à un quart de lieue en mer, où il nous attendait. J'eus dans ce trajet préliminaire comme un avant-goût du naufrage. Les matelots, sachant qu'ils conduisaient Robertson, voulurent savoir s'il était aussi intrépide sur les flots que dans les airs. Ils se divertirent à pincer le vent, et cinglèrent tellement leurs voiles que les pierres qui servaient de lest au fond de la chaloupe, s'étant rejetées d'un seul côté, faillirent bien réellement la faire chavirer. Cet instant pouvait mettre un terme à mes voyages aérostatiques. Je n'ai jamais su nager, et, tout léger que je puisse paraître dans l'air, je me serais trouvé assez lourd pour aller au fond de l'eau. Je soutins néanmoins bravement la plaisanterie, en les avertissant charitablement de ne point la renouveler : ils avaient été plus loin qu'ils ne voulaient et ne recommencèrent pas. Nous arrivâmes sains et saufs à bord du navire *Hedvig-Christine*.

ROBERTSON.



SOUVENIRS D'UN PAGE.

N heureux hasard m'a permis d'être témoin d'une des plus mémorables entrevues historiques de Pie VII et de Napoléon Ier. Cet épisode mérite de passer à la postérité.

Le bruit des tambours qui battaient au champ m'apprit l'arrivée subite de l'Empereur. Or, chacun sait que, de même qu'on voit la lumière du canon avant d'entendre sa détonation, on le voyait toujours en même temps qu'on était frappé du bruit de son approche, tant ses allures étaient promptes, et tant il semblait pressé de vivre et d'accumuler ses actes les uns sur les autres. Quand il entrait à cheval dans la cour d'un palais, ses guides avaient peine à le suivre, et le poste n'avait pas le temps de prendre les armes qu'il était déjà descendu de cheval et montait l'escalier. Cette fois j'entendis ses talons en même temps que le tambour. J'eus le temps à peine de me jeter dans l'alcôve d'un grand lit de parade qui ne servait à personne, fortifié d'une balustrade de prince et fermé heureusement, plus qu'à demi, par les rideaux.

L'Empereur était fort agité; il marcha seul dans la chambre, comme quelqu'un qui attend avec impatience, il fit en un instant trois fois sa longueur; puis il s'avança vers la fenêtre et se mit à y tambouriner une marche avec les ongles. Une voiture roula encore dans la cour; il cessa de battre, frappa des pieds deux ou trois fois, comme impatienté de la vue de quelque chose qui se faisait avec lenteur; après quoi, il alla brusquement à la porte, et l'ouvrit au visiteur... c'était le Pape.

Pie VII entra seul : Bonaparte se hâta de refermer la porte derrière lui avec une promptitude de geôlier. Je ressentis une grande terreur, je l'avoue, en me voyant en tiers entre de telles gens. Cependant je restai sans voix et sans mouvement, regardant et écoutant de toute la puissance de mon esprit.

Le pape était d'une taille élevée; il avait un visage allongé, jaune, souf-

frant, mais plein d'une noblesse sainte et d'une bonté sans bornes. Ses yeux noirs étaient grands et beaux; sa bouche était entr'ouverte par un sourire bienveillant auquel son menton avancé donnait une expression de finesse très spirituelle et très vive, sourire qui n'avait rien de la sécheresse politique, mais tout de la bonté chrétienne. Une calotte blanche couvrait ses cheveux longs, noirs, mais sillonnés de larges mèches argentées. Il portait négligemment sur ses épaules courbées un long camail de velours rouge, et sa robe traînait sur ses pieds. Il entra lentement, avec une démarche calme et prudente, et vint s'asseoir, les yeux baissés, sur un des grands fauteuils romains dorés et chargés d'aigles, attendant ce qu'allait lui dire l'autre Italien.

Quelle scène ! quelle scène ! je la vois encore. Ce ne fut pas le génie de l'homme qu'elle me montra, mais ce fut son caractère; et si son vaste esprit ne s'y déroula pas, du moins son cœur éclata. Bonaparte n'était point alors ce que vous l'avez vu depuis; il n'avait point ce ventre de financier, ce visage joufflu et malade, ces jambes de goutteux, tout cet infirme embonpoint que l'art a malheureusement saisi pour en faire un type, selon le langage actuel, ce qui a laissé de lui à la foule je ne sais quelle forme populaire et grotesque qui le livre aux jouets d'enfants et le laissera peut-être un jour fabuleux et impossible comme l'informe Polichinelle. Il n'était point ainsi alors; mais nerveux et souple, mais leste, vif et élancé, convulsif dans ses gestes, gracieux dans quelques mouvements, recherché dans ses manières. Sa poitrine était plate et rentrée entre les épaules; son visage, mélancolique et effilé.

Il ne cessa point de marcher dans la chambre quand le pape fut entré; il se mit à rôder autour du fauteuil comme un chasseur prudent, et, s'arrêtant tout à coup en face de lui dans l'attitude raide et immobile d'un caporal, il lui dit :

— Je vous le répète, Saint-Père; je ne suis point un esprit fort, moi, et je n'aime pas les raisonneurs et les idéologues. Je vous assure que malgré mes vieux républicains j'irai à la messe.

Il jeta ces derniers mots brusquement au pape, comme un coup d'encensoir lancé au visage, et s'arrêta pour en attendre l'effet, pensant que les circonstances tant soit peu impies qui avaient précédé l'entrevue devaient donner à cet aveu subit et net une valeur extraordinaire. Le pape baissa les yeux, et posa ses deux mains sur les têtes d'aigle qui formaient les bras de son fauteuil. Il me parut, par cette attitude de statue romaine, qu'il disait clairement : « Je me résigne d'avance à écouter toutes les choses profanes qu'il lui plaira de me faire entendre. »

Bonaparte fit le tour de la chambre et du fauteuil qui se trouvait au milieu, et je vis, au regard qu'il jetait de côté sur le vieux pontife, qu'il n'était

content ni de lui-même, ni de son adversaire, et qu'il se reprochait d'avoir trop lestement débuté dans cette reprise de conversation. Il se mit donc à parler tout de suite, en marchant circulairement, et en jetant à la dérobée des regards perçants dans les glaces de l'appartement où se réfléchissait la figure grave du Saint-Père, qu'il regardait en profil quand il passait près de lui, mais jamais en face, de peur de sembler trop inquiet de l'impression de ses paroles.

— Il y a quelque chose, dit-il, qui me reste sur le cœur, Saint-Père, c'est que vous consentez au sacre de la même manière que l'autre fois au concordat, comme si vous y étiez forcé. Vous avez l'air d'un martyr devant moi, vous êtes là comme résigné, comme offrant au ciel vos douleurs. Mais en vérité ce n'est pas là votre situation : vous n'êtes pas prisonnier, parbleu! Vous êtes libre comme l'air.

Pie VII sourit avec tristesse et le regarda en face; il sentait ce qu'il y avait de prodigieux dans les exigences de ce caractère despotique, à qui, comme à tous les esprits de même nature, il ne suffisait pas de se faire obéir, s'il n'était obéi avec l'air d'avoir désiré ardemment ce qu'il ordonnait.

— Oui, reprit Bonaparte avec plus de force, vous êtes certainement libre; vous pouvez vous en retourner à Rome, la route est ouverte, personne ne vous retient.

Le pape soupira et leva sa main droite et les yeux au ciel sans répondre; ensuite il pencha très lentement sa tête, et se mit à considérer la croix d'or suspendue à son cou.

Bonaparte continua à parler en circulant. Sa voix devint douce et son sourire plein de grâce.

— Saint-Père, si la gravité de votre caractère ne m'en empêchait, je dirais, en vérité, que vous êtes un peu ingrat. Vous ne paraissez pas vous souvenir assez des bons services que la France vous a rendus. Le conclave de Venise, qui vous a élu pape, m'a un peu l'air d'avoir été inspiré par ma campagne d'Italie et par un mot que j'ai dit sur vous. L'Autriche ne vous traita pas bien alors, et j'en fus très affligé. Votre Sainteté fut, je crois, obligée de revenir par mer à Rome, faute de pouvoir passer par les terres autrichiennes.

Il s'interrompit pour attendre la réponse du silencieux hôte qu'il s'était donné; mais Pie VII ne fit qu'une inclination de tête presque imperceptible, et demeura plongé dans un abattement qui l'empêchait d'écouter.

Bonaparte alors poussa du pied une chaise près du grand fauteuil du pape; je tressaillis, parce qu'en venant chercher ce siège, il avait effleuré de son épaulette le rideau de l'alcôve où j'étais caché.

— Ce fut en vérité, continua-t-il, omme catholique que cela m'affligea; je

n'ai jamais eu le temps d'étudier beaucoup la théologie, moi; mais j'ajoute encore une grande foi à la puissance de l'Eglise; elle a une vitalité prodigieuse, Saint-Père. Voltaire vous a bien un peu entamé, mais je ne l'aime pas, et je vais lâcher sur lui un vieil oratorien. Vous serez content, allez; tenez, nous pourrions si vous le vouliez, faire bien des choses dans l'avenir.

Ici il prit un air d'innocence et de jeunesse très caressant.

— Moi, je ne sais pas, j'ai beau chercher, je ne vois pas bien, en vérité, pourquoi vous auriez de la répugnance à siéger à Paris pour toujours? Je vous laisserais, ma foi, les Tuileries, si vous vouliez. Vous y trouverez déjà votre chambre du Monte-Cavallo qui vous attend. Moi, je n'y séjourne guère. Ne voyez-vous pas bien que c'est là la vraie capitale du monde? Moi, je ferais tout ce que vous voudriez d'abord, je suis meilleur enfant qu'on ne croit. Pourvu que la guerre et la politique fatigante me fussent laissées, vous arrangeriez l'Eglise comme il vous plairait. Je serais votre soldat tout à fait. Voyez, ce serait vraiment beau : nous aurions nos conciles comme Constantin et Charlemagne, je les ouvrirais et je les fermerais; je vous mettrais ensuite dans la main les vraies clefs du monde, et comme Notre-Seigneur a dit : « Je suis venu apporter l'épée, » je garderais l'épée, moi; je vous la rapporterais seulement à bénir après chaque succès de nos armes.

Il s'inclina légèrement en disant ces derniers mots.

Le pape, qui jusque-là n'avait cessé de demeurer sans faire aucun mouvement, releva lentement sa tête à demi baissée, sourit avec mélancolie, leva ses yeux en haut et dit, après un soupir paisible, comme s'il eût confié sa pensée à son ange gardien invisible :

— *Commediante!*

Bonaparte sauta de sa chaise et bondit comme un léopard blessé. Une vraie colère le prit, une de ses colères jaunes. Il marcha d'abord sans parler, se mordant les lèvres jusqu'au sang. Il ne tournait plus en cercle autour de sa proie avec des regards fins et une marche cauteleuse; mais il allait droit et ferme, en long et en large, brusquement, frappant du pied et faisant sonner ses talons éperonnés. La chambre tressaillit, les rideaux frémirent comme les arbres à l'approche du tonnerre; il me semblait qu'il allait arriver quelque terrible et grande chose; mes cheveux me firent mal, et j'y portai la main malgré moi. Je regardai le pape, il ne remua pas : seulement il serra de ses deux mains les têtes d'aigle des bras du fauteuil.

La bombe éclata tout à coup.

— Comédien! moi! ah! je vous donnerai des comédies à vous faire tous pleurer comme des femmes et des enfants! Comédien! ah! vous n'y êtes pas, si vous croyez qu'on puisse avec moi faire du sang-froid insolent : mon théâ-

tre, c'est le monde; le rôle que j'y joue, c'est celui de maître et d'auteur; pour comédiens j'ai les rois et les peuples; et le fil par lequel je vous mène, c'est la peur! Comédien! ah! il faudrait être d'une autre taille que la vôtre pour m'oser applaudir ou siffler! *Signor Chiaromonti*, savez-vous bien que vous ne seriez qu'un pauvre curé, si je le voulais?

» Il y a quatre ans seulement, personne n'eût osé parler tout haut du Christ. Qui donc eût parlé du pape, s'il vous plaît? Comédien! ah! messieurs, vous prenez bien vite pied chez nous! Vous êtes de mauvaise humeur parce que je n'ai pas été assez sot pour signer, comme Louis XIV, la désapprobation des libertés gallicanes! Mais on ne me pipe pas ainsi : c'est moi qui vous tiens dans mes doigts; c'est moi qui vous porte du midi au nord comme des marionnettes; c'est moi qui vous compte pour quelque chose, parce que vous représentez une vieille idée que je veux ressusciter; et vous, catholiques, vous n'avez pas l'esprit de voir cela! Mais non, il faut tout vous dire! il faut vous mettre le nez sur les choses pour que vous les compreniez. Et vous croyez que l'on a besoin de vous; et vous relevez la tête, et vous vous drapez dans vos soutanes! mais sachez qu'elles ne m'imposent nullement, et que si vous continuez, vous, je traiterai la vôtre comme Charles XII celle du grand vizir : je la déchirerai d'un coup d'éperon. »

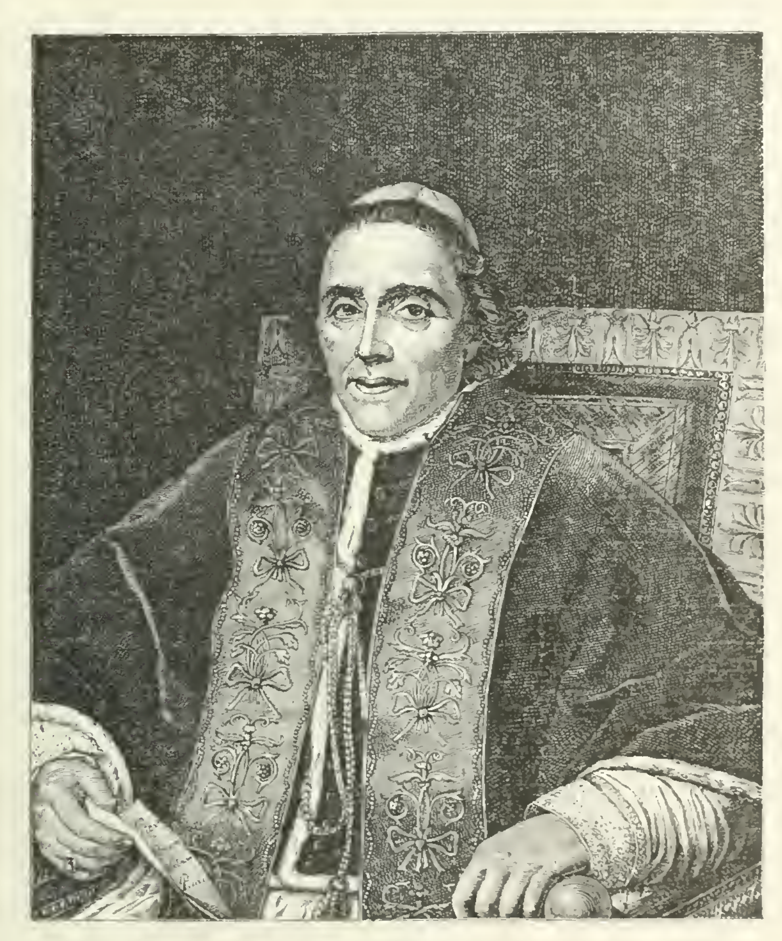
Il se tut. Je n'osais pas respirer. J'avançai la tête, n'entendant plus sa voix tonnante, pour voir si le pauvre vieillard était mort d'effroi... Le même calme dans l'attitude, le même calme sur le visage. Il leva une seconde fois les yeux au ciel, et après avoir jeté encore un profond soupir, il sourit avec amertume et dit : *Tragediante!*

Bonaparte, en ce moment, était au bout de la chambre, appuyé sur la cheminée de marbre aussi haute que lui. Il partit comme un trait, courant sur le vieillard; je crus qu'il l'allait tuer. Mais il s'arrêta court, prit sur la table un vase de porcelaine de Sèvres, où le château Saint-Ange et le Capitole étaient peints et, le jetant sur les chenets et le marbre, le broya sous ses pieds : puis tout d'un coup il s'assit et demeura dans un silence morne et une immobilité formidable.

Je fus soulagé. Je sentis que la pensée réfléchie lui était revenue, et que le cerveau avait repris l'empire sur les bouillonnements du sang. Il devint triste : sa voix fut sourde et mélancolique et, dès sa première parole, je compris qu'il était dans le vrai, et que ce Protée, dompté par deux mots, se montrait lui-même.

— Malheureuse vie! dit-il d'abord. Puis il rêva, déchira le bord de son chapeau, sans parler, pendant une minute encore, et reprit, se parlant à lui seul, au réveil : « C'est vrai! tragédien ou comédien. »

» Tout est rôle, tout est costume pour moi depuis longtemps et pour toujours. Quelle fatigue! quelle petitesse! Poser! toujours poser! de face pour ce parti, de profil pour celui-là, selon leur idée. Leur paraître ce qu'ils aiment que l'on soit, et deviner juste leurs rêves d'imbéciles. Les placer tous entre l'espérance et la crainte; les éblouir par des états et des bulletins, par des prestiges de distance et des prestiges de noms; être leur maître à tous et ne savoir qu'en faire. Voilà tout, ma foi! Et après ce tout s'ennuyer autant que je fais, c'est trop fort! Car, en vérité, poursuivit-il, en se croisant les jambes



Pie VII. (P. 164.)

et se couchant dans un fauteuil, je m'ennuie énormément. Sitôt que je m'assieds, je crève d'ennui. Je ne chasserais pas trois jours à Fontainebleau sans périr de langueur. Mais il faut que j'aille et que je fasse aller. Si je sais où, je veux être pendu, par exemple! Saint-Père, je vous parle à cœur ouvert.

» J'ai des plans pour la vie de quarante empereurs; j'en fais un tous les matins et un tous les soirs; j'ai une imagination infatigable, mais je n'aurais pas le temps d'en remplir deux que je serais usé de corps et d'âme; car notre pauvre lampe ne brûle pas longtemps. Et franchement, quand tous mes plans

seraient exécutés, je ne jurerais pas que le monde s'en trouvât plus heureux! »

Ici il se leva avec une promptitude gaie et quelque chose d'alerte et de vivant; il était naturel et vrai dans ce moment-là; il ne songeait point à se dessiner comme il le fit depuis dans ses dialogues de Sainte-Hélène ; il ne composait point son personnage de manière à réaliser les plus belles conceptions philosophiques; il était lui, lui-même mis au dehors.

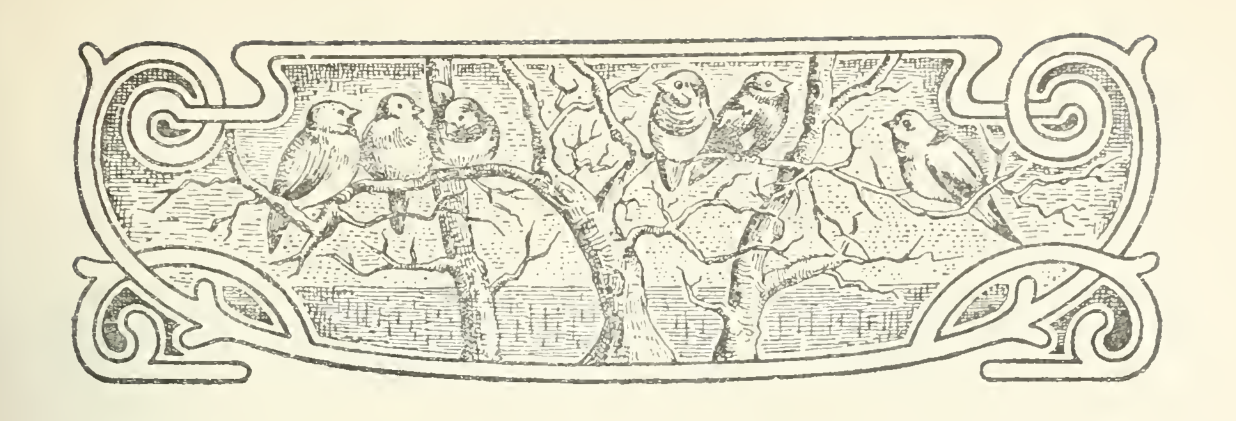
Il revint près du Saint-Père qui n'avait pas fait un mouvement, et marcha devant lui. Là, s'enflammant, riant à moitié avec ironie, il débita encore un long monologue, tout mêlé de trivial et de grandiose, selon son usage, en parlant avec une volubilité inconcevable, expression rapide de ce génie facile et prompt qui devinait tout à la fois sans étude. Puis, se rapprochant du Saint-Père, il tendit sa main blanche et brusque vers la main décharnée et timide du bon pape, qui, peut-être attendri par le ton de bonhomie de ce dernier mouvement de l'Empereur, peut-être par un retour secret sur l'avenir des sociétés chrétiennes, lui donna doucement le bout de ses doigts, tremblants encore, de l'air d'une aïeule qui se raccommode avec un enfant qu'elle avait eu le chagrin de gronder trop fort. Cependant il secoua la tête avec tristesse, et je vis rouler de ses beaux yeux une larme qui glissa rapidement sur sa joue livide et desséchée.

Bonaparte jeta un regard furtif sur cette larme arrachée à ce pauvre cœur, et je surpris même, du côté de sa bouche, un mouvement rapide, qui ressemblait à un sourire de triomphe. En ce moment, cette nature toute-puissante me parut moins élevée et moins exquise que celle de son saint adversaire ; cela me fit rougir, sous mes rideaux, de tous mes enthousiasmes passés; je sentis une tristesse toute nouvelle en découvrant combien la plus haute grandeur politique pouvait devenir petite dans ses froides ruses de vanité, ses pièges misérables et ses noirceurs de roué.

Il avait voulu avoir le dernier, et sortit sans ajouter un mot, aussi brusquement qu'il était entré. Je ne vis pas s'il avait salué le pape, et je ne le crois pas. Sitôt qu'il fut sorti de l'appartement, deux ecclésiastiques vinrent auprès du Saint-Père, et l'emmenèrent en le soutenant sous chaque bras, altéré, ému et tremblant.

Je demeurai jusqu'à la nuit dans l'alcôve d'où j'avais écouté cet entretien. Mes idées étaient confondues, et la terreur de cette scène n'était pas ce qui les dominait. J'étais accablé de ce que j'avais vu, et sachant à présent à quels calculs mauvais l'ambition toute personnelle pouvait faire descendre le génie, je haïssais cette passion qui venait de flétrir sous mes yeux le plus puissant des dominateurs.

Cité par Alfred DE VIGNY.



SOUVENIRS D'UN ORNITHOLOGISTE.

De ma longue carrière d'explorations scientifiques j'ai gardé un souvenir particulièrement fidèle : celui du premier voyage que j'entrepris avec mon fils, alors âgé de quatorze ans.

A notre départ, nous commençâmes par naviguer du Bayou-Sarah jusqu'à l'embouchure de l'Ohio, à bord du steamer *Magnet*, commandé par M. M'knight. La vue seule de la *Belle Rivière* me remplissait de joie; mais en arrivant au petit village de Trinité, il nous fallut prendre terre, avec plusieurs autres passagers, les eaux devenant trop basses pour permettre au bateau de poursuivre jusqu'à Louisville. On ne pouvait pas se procurer de chevaux; et, comme je désirais continuer ma route sans délai, je pris le parti de remettre mes effets à la garde de l'hôtelier, qui s'engagea à me les faire parvenir par la première occasion.

Mon fils, avec toute l'ardeur de la jeunesse, se faisait fort de pouvoir accomplir à pied le long voyage que nous avions en perspective. Deux des passagers manifestèrent le désir de nous accompagner, « pourvu, dit le plus robuste des deux, pourvu que le *petit* puisse supporter la fatigue! Mes affaires, ajouta-t-il, sont urgentes, et il me faudra pousser rapidement jusqu'à Francfort. » Après le dîner, auquel nous avions contribué pour notre part, grâce au poisson de la rivière, mon fils et moi nous nous mîmes en route par les côtes de *Cash-Creek* où, quelques années auparavant, j'avais été retenu plusieurs semaines par les glaces. Nous couchâmes à la taverne, et le lendemain, nous disposant à repartir, nous fûmes rejoints par nos compagnons; mais il était plus de midi quand nous traversâmes la crique.

L'un de nos camarades de route, nommé Rose, d'une complexion délicate et d'une tournure distinguée, s'avoua tout d'abord mauvais marcheur, et dit qu'il était bien aise que mon fils fût avec nous, car il pourrait, du moins,

aller de pair avec lui. L'autre, un individu gros et fort, était déjà parti en avant. Nous marchions à la file, à la manière des Indiens, le long d'un étroit sentier frayé au milieu d'un champ de cannes; puis, nous traversâmes des terrains couverts dans la *forêt brûlée*. Là, nous rencontrâmes tant de souches et de ronces qu'il nous parut préférable d'aller le long de la rivière dont nous suivîmes le cours sur un banc de petits cailloux, mon fils tantôt marchant à l'avant-garde, tantôt restant en arrière; enfin, nous atteignîmes *America*, village très agréablement situé, mais d'un difficile accès. Nous nous arrêtâmes à la meilleure auberge, comme devrait le faire tout voyageur, soit à pied, soit à cheval; car là, du moins, on est sûr d'être bien traité, sans pour cela payer plus cher. Avant de repartir, nous établîmes M. Rose notre trésorier. Nous avions fait dix milles par des sentiers escarpés et raboteux, lorsque nous regagnâmes la rivière. Après sept autres milles non moins pénibles, nous trouvâmes une maison près du bord, où nous résolûmes de passer la nuit. La première personne qui s'offrit à nous fut une femme cueillant du coton dans un petit champ. Nous l'abordâmes en lui demandant si elle ne pourrait pas nous recevoir dans sa cabane. « Très volontiers, répondit-elle; et j'espère que vous voudrez bien vous contenter du peu qui nous suffit pour vivre, à mon mari et à moi. » Pendant qu'elle rentrait au logis pour préparer le souper, je pris, avec M. Rose et mon fils, le chemin de la rivière, sachant qu'un bain nous ferait beaucoup de bien. Quant à l'autre camarade, il refusa de nous suivre, et préféra s'asseoir devant la porte. Le soleil allait se coucher; des milliers de robins fendaient l'air, se dirigeant vers le sud; l'atmosphère était calme et pure. Bientôt le brave homme de la hutte nous appela pour souper; et en trois sauts nous l'eûmes rejoint. C'était un grand gaillard sec et osseux, avec une bonne figure bronzée par le soleil. Après notre frugal repas, nous nous couchâmes tous quatre sur un large lit étendu par terre, tandis que l'honnête couple se retirait au grenier.

Notre hôte, comme nous le lui avions recommandé, nous réveilla à la pointe du jour et nous dit que, sept milles plus loin, nous trouverions un déjeuner beaucoup meilleur que notre dernier souper. Il ne voulut jamais recevoir d'argent; seulement, je parvins à lui faire accepter un couteau. Nous nous remîmes en route; au départ, mon fils paraissait très faible, mais il reprit courage, tandis que notre vaillant compagnon, que je désignerai par S***, montrait tous les symptômes d'une extrême lassitude. Comme on nous l'avait annoncé, nous arrivâmes à une maisonnette habitée par une espèce de grand fainéant, heureux d'avoir une femme active et six robustes enfants qui tous travaillaient pour le faire vivre. La femme nous accueillit bien; son langage et ses manières indiquaient une naissance beaucoup au-dessus de sa position.

Jamais je n'ai mieux déjeuné: le pain était fait de blé nouveau; les poulets étaient dodus, succulents et cuits à point. Nous eûmes aussi d'excellent café, et mon fils put se régaler de lait frais. La bonne dame semblait toute réjouie de nous voir manger avec tant d'appétit. Ses fils s'en furent à leur ouvrage, et le paresseux de mari s'installa devant la porte pour fumer sa pipe. Nous mîmes un dollar dans la main du plus jeune enfant et dîmes adieu à sa mère. D'abord, nous voulûmes continuer le long du rivage; mais il nous fallut bientôt rentrer dans les bois. Cependant, mon fils commençait à s'affaisser. Cher enfant! Je le vois encore se couchant sur une souche, épuisé de fatigue, et de grosses larmes lui tombant des yeux. Je baignai ses tempes, l'appelai des noms les plus doux; et par hasard, ayant aperçu un gros coq d'Inde qui trottait devant nous, je le lui montrai.. A cette vue, et comme soudain ranimé, il se lève et se met à courir après l'oiseau ! De ce moment, il parut avoir acquis de nouvelles forces; et nous atteignîmes enfin Wilcox, où nous nous arrêtâmes pour la nuit. A la vérité, on nous reçut assez mal et sans faire grande attention à nous; mais du moins nous eûmes à manger et un lit.

Le soleil se leva le lendemain dans toute sa splendeur, réfléchissant sur l'Ohio ses rayons couleur de feu. Impossible d'avoir une plus belle vue que celle dont nous jouissions en quittant Wilcox. Après deux milles à travers des bois inextricables, nous arrivâmes à Belgrade; puis, ayant dépassé le fort *Massacre*, nous fîmes halte pour déjeuner. S*** se plaignait tout haut, nous donnant à entendre que le manque de routes rendait le voyage très désagréable. Il n'avait pour habitude, nous dit-il, ni de se cacher comme un voleur, dans les broussailles, ni de trébucher, en plein soleil, parmi les rochers et les cailloux. — De quelle manière alors avait-il voyagé? C'est ce qu'il ne jugea pas à propos de nous faire savoir. M. Rose se conduisait à peu près aussi bien que mon fils; et c'était moi maintenant qui marchais à l'avant-garde. Vers le coucher du soleil, nous avions regagné les bords de la rivière, en face de l'embouchure du Cumberland. Sur une montagne, propriété du Major B***, nous trouvâmes une maison où il n'y avait qu'une femme extrêmement pauvre, mais d'un cœur excellent. Elle nous dit qu'en cas que nous ne puissions traverser la rivière, elle nous hébergerait pour cette nuit; mais, ajouta-t-elle, comme la lune est levée, je vous passerai dès que mon bateau sera revenu. Mourants de faim et n'en pouvant plus, nous nous étendîmes sur l'herbe brûlée du soleil, en attendant notre maigre souper, ou l'esquif qui devait nous transporter de l'autre côté de la rivière. Déjà j'avais égrugé le grain, attrapé les poulets et j'allumais du feu, lorsque le cri : « Le bateau, le bateau! » nous fit tous lever. Nous traversâmes la moitié de l'Ohio, franchîmes l'île de Cumberland, et nous trouvâmes bientôt dans le Kentucky, la terre natale de mes enfants chéris. Je

n'étais plus maintenant qu'à deux ou trois milles du lieu où, quelques années auparavant, j'avais eu mon cheval tué sous moi par la foudre.

Inutile de vous énumérer au long nos diverses stations et les rencontres que nous fîmes, avant d'atteindre les bords de la *Rivière verte*. Nous étions partis de Trinité le 15 octobre à midi; et le 18 au matin, on eût pu voir quatre voyageurs qui, descendant une montagne, contemplaient dans le lointain les rayons du soleil réfléchis sur un horizon de forêts. L'épaisse gelée blanche qui recouvrait la terre et les clôtures des champs étincelait à la lumière et fondait peu à peu. Que toute la nature semblait belle, dans son silence et son repos! Mais les jouissances que j'éprouvais en admirant cette magnifique scène étaient bien troublées par l'état où je voyais mon fils : il ne faisait plus que se traîner, comme un oiseau dont l'aile est brisée; les autres ne valaient guère mieux que lui; et pourtant il souriait, se redressait encore et s'efforçait de se maintenir à côté de nous. Le pauvre M. S***, pantelant et de plusieurs pas en arrière, ne parlait plus que d'acheter un cheval. Cependant, nous avions pour le moment assez bon chemin; et le soir, nous arrivâmes à une maison où j'entrai pour demander à souper et des lits. En ressortant, je trouvai mon Victor qui dormait sur l'herbe; M. Rose regardait ses pieds tout saignants; quant à S***, il venait de vider une bouteille. Il fut décidé qu'à partir de là, au lieu de prendre par Henderson, nous couperions à la traverse, sur la droite, pour gagner directement Smith's Ferry, par la route de Highland Lick Creek.

Le lendemain, nous reprîmes notre pénible voyage; il ne nous arriva rien de bien intéressant, excepté la rencontre d'un beau loup noir, tout à fait doux et apprivoisé et dont le propriétaire avait refusé cent dollars. M. Rose, qui était homme de ressource et de goût, charmait nos ennuis avec son flageolet et parlait souvent de sa femme, de ses enfants et de son foyer, ce qui me donnait encore meilleure opinion de lui. — En passant le long d'un verger, nous remplîmes nos poches de pêches d'octobre; et quand nous arrivâmes à la traversée de *Water-River*, nous trouvâmes les eaux extrêmement basses. Déjà les vents avaient dispersé le gland sur les endroits peu profonds, et les canards huppés couraient après pour le ramasser. Là, nous remarquâmes une grande source salée que fréquentaient les buffles; mais où sont-ils aujourd'hui, ces puissants animaux qui, faisant voler la poussière, exhalaient alors leur colère en longs beuglements?

Cependant, les pieds du bon M. Rose devenaient de plus en plus malades; M. S*** était aux abois, et mon fils au contraire, chaque jour, paraissait plus leste et plus dispos. Le 20, il fit sombre et nous craignions la pluie, d'autant plus que le terrain était plat et argileux. Dans le comté d'Union,

nous atteignîmes une large clairière où se trouvait l'habitation d'un juge qui eut la complaisance de nous mettre dans la grande route et de nous accompagner un mille plus loin, avec d'excellentes instructions touchant les ruisseaux, les bois et landes qu'il nous faudrait encore traverser; ce qui toutefois ne nous eût pas tirés d'embarras, si un voisin à cheval ne s'était offert pour nous montrer notre chemin. La pluie tombait maintenant à verse et nous incommodait fort; mais enfin, arrivés à Highland Lick, nous heurtâmes à la porte d'une cabane, que nous faillîmes défoncer, en bousculant une chaise qui était placée derrière. Sur un lit sale, un homme était étendu, ayant devant lui une petite table sur laquelle se trouvait un livre de commerce; un pistolet pendait au clou à son chevet, et une longue dague espagnole à son côté. Il se leva, en me demandant ce que je voulais. « Une meilleure auberge, et le chemin pour aller à Sugg. — Suivez la route, et au bout de cinq milles vous trouverez le gîte que vous cherchez. » Mes compagnons m'attendaient en se réchauffant au feu de chaudières à sel. Le singulier personnage que je venais de voir n'était rien moins qu'un inspecteur. Il nous fallut traverser plus d'une crique avant d'apercevoir la bienheureuse hôtellerie.

La matinée du 21 fut belle ; nous avions bien dormi à Sugg, et ne tardâmes pas à entrer dans des landes de pins d'un aspect assez agréable, avec une bonne route devant nous. Rose et S*** se trouvaient réduits à un tel état qu'ils nous proposèrent de nous laisser aller sans eux. Nous fîmes halte pour délibérer un instant là-dessus ; mais leur parti était pris ; ils voulaient continuer d'un train plus modéré ; en conséquence, nous dûmes leur dire adieu. Je demandai à mon fils comment il se trouvait. Il se mit à sourire et doubla le pas! bientôt nos anciens compagnons disparurent à notre vue. Environ deux heures après, nous étions assis sur le bac de la *Rivière verte*. A Smith's Ferry, la rivière prend l'aspect d'un lac profond : les grands roseaux de ses bords, les saules touffus qui l'ombragent, le vert foncé de ses ondes, forment un tableau remarquable en toute saison, mais particulièrement dans le calme d'une soirée d'automne. M. Smith nous donna un bon souper, accompagné d'un cidre pétillant et d'un lit confortable; et de plus, il fut convenu qu'il nous conduirait dans sa voiture jusqu'à Louisville.

J'eus dans cette circonstance un mémorable exemple d'hospitalité, qui me semble digne d'être rapporté avec quelques détails.

Hospitalité! douce vertu, toujours agréable à l'étranger, mais qu'on n'apprécie pas toujours pour ce qu'elle est en réalité. Qu'un voyageur se soit rendu célèbre, l'accueil dont il se voit l'objet n'est souvent dû, en grande partie, qu'au soin que prend l'hôte de ses propres intérêts ; et certes, la faveur dont on l'entoure perd bien de son prix quand on la lui fait acheter par mille

et mille réponses à d'interminables questions sur ses lointains voyages et ses périlleuses aventures. Tel autre reçoit l'hospitalité de la munificence de personnages qui, possesseurs de tout le confort de la vie, éblouissent de leur ostentation le pauvre voyageur égaré, le conduisent pompeusement d'un bout à l'autre de leur vaste manoir, puis le laissent tout seul à s'égayer, comme il l'entendra, dans un bel appartement, sous prétexte qu'il n'est pas fait pour être présenté à l'honorable cercle des amis de la maison. Un troisième, avec plus de chance, rencontre un caractère simple et franc : on l'accueille à bras ouverts ; on lui offre argent, domestiques et chevaux, pour le mettre en état de continuer sa route, et l'on ne se sépare de lui que les larmes aux yeux. Dans ce cas, l'étranger contracte plus ou moins d'obligation et doit, par suite, plus ou moins de reconnaissance. Mais croyez-moi, cher lecteur, l'hospitalité reçue de l'habitant des forêts, qui ne peut offrir que l'abri de son humble toit et partage avec vous les provisions de chaque journée, voilà celle qui, entre toutes, est agréable au voyageur, et dont son cœur ne perd jamais le souvenir.

J'avais déjà fait dans les bois plusieurs centaines de milles, en compagnie de mon fils, comme je viens de le raconter, lorsque nous arrivâmes près d'une rivière aux eaux limpides et sur le bord opposé de laquelle j'aperçus une habitation. Nous traversâmes en canot le cours d'eau et bientôt nous nous arrêtions devant la maison, qui justement était une auberge où nous résolûmes de passer une partie de la nuit. Nous étions l'un et l'autre extrêmement fatigués, et je fis avec l'hôte un arrangement pour nous conduire environ cent milles plus loin, dans une légère voiture à la Jersey ; nous devions repartir au lever de la lune.

Il pouvait être deux heures avant l'aurore, quand elle commença à poindre au-dessus de la forêt. Nous partîmes au bon trot, dansant sur la charrette comme des pois dans un crible. Le chemin, tout juste assez large pour nous laisser passer, était sillonné d'ornières profondes, et barré çà et là de troncs d'arbres et de vieilles souches par-dessus lesquels nous nous lancions bravement sans ralentir notre train. Le maître de l'auberge, M. Flint, notre conducteur, nous avait vanté sa parfaite connaissance du pays ; aussi nous abandonnâmes-nous avec confiance à sa direction, lorsqu'il nous proposa de nous mener par la traverse, au plus court ; et nous suivîmes ce chemin, cahotés sans cesse et faisant de droite et de gauche de fréquents détours pour ne pas nous rompre le cou sur les monceaux de bois qui obstruaient le passage. La journée avait commencé par promettre un beau temps ; mais comme il y avait eu gelée blanche depuis plusieurs nuits, on s'attendait à un changement prochain. Malheureusement il arriva bien avant que nous eussions regagné la route. La



Nous repartîmes de Polosk. (P. 152.)

pluie tomba par torrents, le tonnerre grondait, les éclairs nous aveuglaient. Nous n'étions encore qu'au matin, mais la tourmente nous avait replongés dans une nuit complète, noire, effroyable. Notre voiture n'était pas couverte, mouillés et transis, nous gardions un morne silence, avec la perspective de devoir attendre sous le chétif abri que pourrait nous procurer notre véhicule.

Que faire...? S'arrêter! c'était encore pis que d'avancer. Nous lâchâmes donc la bride aux chevaux, avec un reste d'espoir qu'ils sauraient nous tirer de ce mauvais pas. Tout à coup ils ralentirent leur course ; nous vîmes briller dans le lointain une faible lumière, et, presque au même instant, des chiens se mirent à aboyer. Nos chevaux, arrêtés par une haute clôture, commencèrent de leur côté à hennir, tandis que moi, j'appelais de toutes mes forces ; et nous eûmes bientôt une réponse. En même temps, une torche de pin s'agita dans les ténèbres, en s'avançant vers nous. Elle était portée par un esclave nègre qui, sans prendre le temps de nous adresser aucune question, nous recommanda de longer la haie, en disant que le maître l'avait envoyé pour conduire les étrangers à la maison. Nous le suivîmes tout réjouis, et peu de temps après nous arrivions à la porte d'une cour, dans laquelle nous aperçûmes une modeste cabane.

Sur le seuil, se tenait un jeune homme de haute taille et de bonne mine, qui nous invita à descendre de voiture et à lui faire l'amitié d'entrer. Sans cérémonie nous acceptâmes, et pendant que nous mettions pied à terre, la conversation s'engagea : « Un mauvais temps, messieurs. Mais qui donc a pu vous amener par ici? Il faut que vous ayez perdu votre chemin, car il n'y a pas de route à vingt milles à la ronde. — Il n'est que trop vrai, nous l'avons perdu, répondit M. Flint ; mais en revanche, nous avons trouvé un gîte, et grand merci pour votre réception! — Ma réception, répliqua l'habitant des bois, n'est pas bien magnifique, après tout ; mais vous êtes ici en sûreté, et c'est le principal!... Elisa, Elisa, continua-t-il en se retournant vers sa femme, aie soin de préparer quelque chose pour les étrangers... Et toi, Jupiter, s'adressant au nègre, apporte du bois et rallume le feu... Elisa, appelle les garçons, et traite les étrangers du mieux que tu pourras... Approchez, messieurs ! ôtez ces habits mouillés et séchez-les au feu... »

Pour ma part, connaissant mes compatriotes comme je les connais, je n'étais pas surpris de tout cela ; mais mon fils faisait tout bas la remarque, en se rangeant auprès de moi, que nous étions bien heureux d'avoir rencontré de si braves gens. M. Flint, pendant ce temps, mettait la main aux chevaux qu'il conduisait sous un hangar ; et la jeune femme allait et venait pour tout préparer, d'un air si empressé et si aimable qu'elle semblait évidemment nous dire que tout ce qu'elle en faisait n'était qu'un plaisir pour elle. Deux jeunes

nègres s'avancèrent pour nous regarder, puis disparurent en appelant les chiens, et bientôt après les cris du poulailler nous apprenaient qu'on s'occupait activement de nous. Jupiter apporta du bois dans l'âtre dont la flamme illumina toute la maisonnette ; enfin, M. Flint et notre hôte étant rentrés, nous commençâmes réellement alors à goûter toutes les douceurs de l'hospitalité.

« C'est bien dommage, observa l'habitant des bois, que nous n'ayons pas eu le bonheur de vous avoir il y a aujourd'hui trois semaines ; car c'était, dit-il, le jour de nos noces : mon père nous avait donné de quoi garnir le buffet, et vous auriez pu faire meilleure chère. Malgré cela, si vous aimez le jambon et les œufs, on pourra vous en donner, même un petit poulet sur le gril. Je n'ai pas de whisky ; mais mon père a de fameux cidre, et je vais vous en chercher. » Je demandai si son père demeurait loin : « Seulement à trois milles, monsieur, et je vais être de retour avant qu'Elisa ait fricassé le souper. » En effet il sortit, et l'instant d'après nous entendions le galop de son cheval. La pluie tombait toujours à torrents ; et alors, moi aussi, je fus frappé de l'extrême bonté de notre hôte.

D'après toutes les apparences, l'âge du couple aimable sous le toit duquel nous avions trouvé l'abri ne dépassait pas, à eux deux, la quarantaine. On voyait bien qu'ils n'étaient pas riches et n'avaient qu'à peine pour se suffire à eux-mêmes ; mais la générosité de leurs jeunes cœurs était sans bornes. La cabane, nouvellement bâtie, avait été construite de troncs de tulipier soigneusement rabotés et polis : tout y respirait la plus grande propreté ; les grossières pièces de bois qui formaient le plancher paraissaient même tout récemment lavées et séchées. Plusieurs robes et jupons d'une étoffe commune, mais solide, étaient pendus aux poutres, d'un côté de la cabane, tandis que l'autre était couvert de vêtements et d'effets à l'usage d'un homme. Un grand rouet avec des rouleaux de laine et de coton occupait l'un des coins ; dans l'autre, se dressait un petit buffet contenant la modeste batterie de cuisine, en plats neufs, verres, assiettes et autres ustensiles d'étain. La table n'était pas grande non plus, mais toute neuve et aussi polie, aussi luisante que peut l'être du noyer. Une belle carabine ornait le manteau de la cheminée.

Le jeune noir s'occupait à moudre du café ; le pain fut pétri par la ménagère, et placé au fur et à mesure, pour la cuisson, sur une plaque au-devant du feu ; le jambon et les œufs frétillaient déjà et chantaient dans la poêle ; en avant de l'âtre, au-dessus des cendres chaudes, deux poulets sur le gril se gonflaient et fumaient à faire envie ; enfin la nappe était mise, tout était prêt, quand les pas du cheval annoncèrent le retour du mari. Il entra, apportant un baril de cidre de deux gallons [1] ; et vraiment ses yeux pétillaient

1. Environ huit litres.

de plaisir en disant : « Tu ne sais pas, Elisa ! mon père qui voulait nous voler nos étrangers ! il allait venir ici, les prier de l'accompagner chez lui, comme si nous n'avions pas, à nous deux, de quoi bien les recevoir ! Au moins, voilà du liquide... Allons, messieurs, à table, et que chacun fasse de son mieux ! » Il n'était pas besoin de nous forcer ; et moi, pour savourer plus délicieusement mon repas, je pris une chaise de la façon du mari, par préférence à celles qu'on appelle *windsor*, et dont une demi-douzaine garnissaient la cabane. La mienne était rembourrée d'un morceau de peau de daim proprement tendue, et procurait un siège très confortable.

La femme reprit alors ses fuseaux, et le mari, après avoir rempli une bouteille d'un cidre pétillant, s'assit auprès du feu pour sécher ses habits. Le bonheur dont il jouissait éclatait dans ses yeux, lorsqu'à ma demande il se mit à nous raconter en gros l'état de ses affaires et ses projets. « J'aurai, nous dit-il, vingt-deux ans, vienne Noël prochain. Mon père quitta la Virginie étant jeune, et s'établit sur la grande étendue de pays où il vit encore. A force de travailler, il n'a pas trop mal réussi. Nous étions neuf enfants ; la plupart sont mariés et établis dans le voisinage. Le brave homme a partagé aux uns la terre qu'il possédait déjà, et en achète de surplus pour les autres. Il y a deux ans qu'il m'a donné celle que j'occupe ; et pour un plus beau morceau, il n'est pas facile d'en trouver. J'ai défriché, j'ai planté et je me trouve avoir champs et verger. Mon père m'a aussi donné un fonds de bétail, quelques chiens, quatre chevaux et deux nègres. Je campais ici ordinairement pendant mes travaux ; puis quand j'ai voulu me marier avec la jeune femme que vous voyez à son rouet, mon père m'a aidé à élever cette hutte. Par hasard, il s'est trouvé que ma femme avait aussi un nègre, et nous avons commencé notre ménage aussi bien que beaucoup d'autres, et Dieu aidant, nous pourrions... Mais, messieurs, vous ne mangez pas !... Elisa, m'est avis que ces messieurs ne refuseraient pas un peu de lait. » La jeune femme arrêta son rouet, et nous demanda lequel nous préférions du lait caillé ou du lait doux (car il faut que vous sachiez, lecteur, que le lait caillé est regardé par nombre de fermiers comme un régal) ; et l'on apporta du lait caillé et du lait doux : mais pour ma part, je préférai m'en tenir au cidre.

Le souper fini, nous nous rapprochâmes tous du feu, et de nouveau la conversation s'engagea. A la fin, notre bon hôte s'adressant à sa femme : « Elisa, lui dit-il, j'imagine que ces messieurs ne seraient pas fâchés de se coucher ; vois donc quel lit tu pourras leur donner. » Elisa regarda son mari en souriant : « Mais Willy, nous n'avons qu'à dédoubler le nôtre et en étendre la moitié pour nous sur le plancher, où nous dormirons très bien. Quant au reste, nous l'arrangerons pour ces messieurs du mieux que nous pourrons. »

A cela, je m'opposai tout d'abord, et je proposai de coucher sur une couverture, auprès du feu ; mais ni Willy ni Elisa ne voulurent en entendre parler. En conséquence, ils déménagèrent une partie de leur lit qu'ils installèrent sur le plancher, et après de longs débats, il fallut bel et bien nous y étendre. Les nègres furent envoyés à leur cabine, le jeune couple se mit au lit, et M. Flint nous endormit tous avec une interminable histoire qui ne tendait à rien moins qu'à nous prouver comme quoi il était vraiment extraordinaire qu'il eût fini par s'égarer.

Toi, qui restaures si délicieusement la nature épuisée, sommeil embaumé... Mais la suite à demain ; car il fuyait déjà, ce doux sommeil, chassé par l'aurore. M. Speed, notre hôte, se leva, mit le nez à la porte, et bientôt se retournant, nous assura qu'il faisait trop mauvais pour qu'on pût songer à partir. Je crois, en vérité, qu'il en était bien aise! Mais moi, j'avais hâte de continuer ma route, et je priai M. Flint de préparer ses chevaux. Cependant Elisa était debout aussi, et je vis qu'elle disait quelque chose à l'oreille de son mari, qui se mit à crier tout haut : « Certainement, messieurs, vous ne partirez pas sans prendre un morceau, et c'est moi qui me charge de vous remettre dans votre route. » J'eus beau dire et beau faire, le déjeuner fut préparé, et il fallut le manger. Le ciel s'était un peu éclairci, et sur les neuf heures nous remontions en voiture. Willy, à cheval, marchait devant; et, en assez peu de temps, il nous eut conduits dans un chemin que nous n'eûmes qu'à suivre pour regagner enfin la grande route. C'est là que nous nous séparâmes de notre hôte des bois, avec un regret d'autant plus vif qu'il ne voulut rien accepter d'aucun de nous. Bien loin de là ; il dit avec un sourire à M. Flint qu'il espérait que d'autres fois encore il pourrait prendre le chemin le plus long pour le plus court, et, nous souhaitant un bon voyage, s'en retourna au trot de son cheval vers son heureuse demeure.

AUDUBON.





SOUVENIRS D'UNE REINE.



Le 7 octobre 1863, d'après le conseil d'Alice ([1]), je me décide à essayer d'aller jusqu'à Clova. Vers midi et demi, je pars en voiture, avec Alice et Lenchen ([2]). A Altnagiuthasach, nous *lunchons* de bouillon chaud et de pommes de terre bouillies, puis nous montons à cheval au *Capel Month*, sous de fréquentes averses de neige. Tous les sommets sont blancs et la vue des collines vertes de Clova, couronnées de neige qui brille aux rayons intermittents du soleil, est très belle ; mais l'ascension prend beaucoup de temps ; vers la fin, je me sens bien fatiguée. En redescendant au soleil couchant, la montagne nous paraît splendide et me rappelle bien des jours heureux, passés là ! Vers sept heures moins vingt, départ. Brown sur le siège, à côté de Smith qui conduit ; le petit Willem (le jeune nègre d'Alice), derrière. Il fait nuit au départ, mais comme d'habitude, toutes les lanternes sont allumées. Cependant Smith paraît tout de suite un peu troublé : (il n'est plus le même depuis quelque temps), et s'écarte plusieurs fois de la route, une fois même dans un endroit très dangereux ; Alice appelle et Brown descend du siège pour remettre Smith dans la bonne voie. Après cela, on va très lentement et il semble qu'on n'ait rien à craindre, mais Alice n'est pas rassurée du tout. Elle pense que si Brown tient la lanterne en l'air tout le temps, cela signifie que Smith ne voit plus sa route, bien qu'elle soit aussi large et aussi visible que possible. Tout à coup, vingt minutes environ après le départ, la voiture penche d'un côté. Nous crions : « Qu'y a-t-il? » Un silence terrible nous répond. Alice dit : « Nous versons ! » Un instant après pendant lequel j'ai le temps de me demander si nous serons tuées, et de penser à certaines choses que je voudrais pouvoir arran-

1. La princesse Alice, grande-duchesse de Hesse. Morte le 14 décembre 1879, à l'âge de 35 ans.
2. La princesse Héléna.

ger, la voiture verse sur le côté et nous sommes précipitées à terre! Ma chute est très dure. J'ai le visage sur le sol, près de la voiture et des chevaux abattus. Brown crie avec désespoir : « Que le Dieu Tout-Puissant ait pitié de nous! A-t-on jamais vu pareille chose! J'ai cru que vous étiez toutes mortes! » On relève bientôt Alice, en déchirant tous ses vêtements ; mais Lenchen, dont la robe est prise aussi, crie à faire pitié et me cause une grande frayeur. Brown parvient à la dégager ; ni l'une ni l'autre n'est blessée. Je les rassure en leur affirmant que je n'ai rien et les conjure de prendre en patience le mal qu'elles ne peuvent éviter.

Smith, absolument ahuri, vient enfin me demander si je suis blessée. Pendant ce temps, les chevaux restent étendus, comme morts ; il faut absolument les relever. Alice, dont le calme et le sang-froid sont admirables, tient une des lanternes pendant que Brown coupe les traits, à la grande horreur de Smith, et bientôt les chevaux reprennent pied sans aucun mal. Il est maintenant impossible de rentrer, avant d'avoir envoyé Smith avec les chevaux chercher une autre voiture. Il faut environ une demi-heure. Pendant ce temps, je sens gonfler mon visage très contusionné, et surtout le pouce de ma main droite enfle et devient très douloureux ; si douloureux que je le crois cassé, jusqu'à ce qu'on l'ait fait remuer. Alice nous conseille de nous asseoir, enveloppées de nos plaids, sur la voiture renversée dont le fond sert de dossier ; le petit Willem, son burnous sur la tête, s'assied devant nous, une lanterne à la main. Brown en tient une autre et nous comble de soins et d'attentions. Il s'est fait grand mal au genou, en sautant de la voiture. Nous n'avons qu'un peu de Bordeaux pour boire et laver mon visage et ma main.

Je suis heureuse de pouvoir me dire qu'il n'y a pas eu imprudence de ma part, et que je n'ai rien fait en dehors de nos habitudes.

L'idée d'avoir à rester assise là, sur le chemin, pendant un temps indéterminé, n'est pas fort agréable ; toutefois il ne fait pas froid et je me rappelle tout de suite ce que mon cher mari m'a toujours dit : Tirez le meilleur parti possible d'une situation qu'on ne peut changer. Nous avions d'abord un faible espoir que nos poneys nous rattraperaient, mais Brown se souvient qu'ils sont partis avant nous.

Nous ne parlons que de l'accident, nous demandant comment il a pu arriver, par quelle grâce nous avons échappé, et il est convenu que Smith (¹) n'est plus capable de nous conduire dans l'obscurité.

Nous sommes là depuis une demi-heure environ, lorsque nous entendons des voix et des chevaux dont le pas se rapproche de plus en plus. A notre grande joie, nos poneys paraissent. Kennedy a éprouvé de l'inquiétude en

1. Ce cocher était déjà vieux ; il prit sa retraite l'année suivante.

voyant notre absence se prolonger ; il a entendu Smith s'en retourner avec les autres poneys ; puis, quand il a vu les lumières courir çà et là, il a été convaincu que quelque chose était arrivé et il a rebroussé chemin avec ses chevaux. Cette prévoyance nous évite de rester où nous sommes, jusqu'à dix heures peut-être.

Aussitôt remontées sur nos poneys, nous nous dirigeons vers le château. Brown tient la bride d'Alice et la mienne, de peur d'un nouvel accident. Lenchen et Willem suivent, guidés par Alick Grant. Kennedy porte la lanterne et marche devant en éclaireur. Nous pourrions nous en passer, car on voit la route très distinctement.

A la colline où se trouve la grille du parc aux daims, on rencontre la nouvelle voiture, conduite encore par Smith, et les gens des écuries venus pour relever la première voiture; ils ont pris deux chevaux pour la ramener. Il nous semble préférable de continuer la route à cheval et à dix heures moins vingt, nous rentrons.

Mardi, 11 juin 18**, peu après quatre heures, Brown vient me dire qu'il arrive de la rivière, où est tombé un enfant; tout le pays le cherche, mais il doit être noyé depuis longtemps. Cela me donne une terrible émotion. Il s'agit de l'enfant d'un nommé Rattray, qui demeure à Cairn-Na-Craig, juste au-dessus de la maison du nouveau marchand de bois et près de celle du garde Abercrombie. Un peu avant cinq heures, nous partons dans la waggonnette, avec Béatrice et Jane Ely et suivons la rive nord de la rivière. Nous arrêtons au delà de Tynebaich et voyons les habitants dispersés sur le bord de l'eau. Deux femmes nous disent que deux enfants sont tombés : (c'est horrible!) qu'on a retrouvé le petit, mais non l'aîné. On cherche partout. Pendant que nous sommes là, la vieille grand'mère, Mme Catenach, qui demeure à Scutter-Hole, accourt toute désolée; c'est la mère de Rattray. Nous allons un peu plus loin, puis revenons. On nous dit que deux petits garçons, l'un de onze ans, l'autre de trois seulement, sont tombés au ruisseau de Monaltrie qui se jette dans la Dee, tout près de la ferme de Monaltrie, un peu au-dessous de la boutique de Mme Patterson, en passant sous un petit pont. Ce ruisseau est ordinairement très peu rempli, mais il a monté à une grande hauteur, comme la Dee; on ne voit plus une pierre. Le petit a glissé pendant que l'aîné pêchait : celui-ci a sauté dans l'eau pour essayer de sauver son petit frère, et avant que les cris des enfants d'Abercrombie qui se trouvaient là aient pu amener du secours, ils ont été entraînés par le courant, jusqu'à la Dee qui les a emportés.

C'est trop affreux! Il paraît, d'après ce qu'on me dit pendant le retour, que la pauvre mère est absente, près de sa mère qui se meurt, et qu'elle avait

empêché son fils aîné d'aller à l'école pour lui confier la garde du petit.

Nous nous arrêtons au retour chez Mme Grant pour prendre le thé, puis nous marchons sur le bord de la rivière, où l'on nous dit que l'on n'a encore rien trouvé et que le bateau est reparti; en approchant du château, nous voyons des gens sur la rive et sur les rochers, sondant l'eau avec des bâtons; parmi eux est le pauvre père (triste et douloureux spectacle!), pleurant et cherchant anxieusement le corps de son pauvre petit enfant.

Le 12, nous allons en voiture au « Buisson » recommander à Mme William Brown de ne jamais laisser le cher petit Albert courir seul, ou près du ruisseau dont elle connaît du reste le danger. Elle me dit que son mari est parti à la recherche depuis trois heures du matin. Des gens sont descendus jusqu'à Abergeldie et jusqu'au Girnoch; d'autres ont remonté jusqu'au château. Tout le monde a dû partir de bonne heure; jusqu'ici pas de nouvelles.

A dix heures et demie, le 13, départ dans la wagonnette avec Béatrice et Jane Ely; un peu après la boutique de Mme Patterson, nous tournons à droite du chemin et descendons de voiture, au-dessous de la maison du garde Abercrombie; nous faisons quelques pas jusqu'au petit cottage appelé Cairn-Na-Craig, au pied de Craig Noerdie; il est dans une situation charmante, abritée par la colline et avec une belle vue de Lochnagar. Brown entre le premier; la vieille grand'mère le reçoit; nous entrons après lui et, sur la table de la cuisine, recouvert d'un drap, est étendu le corps du pauvre petit innocent de trois ans! un bel enfant potelé, qui paraît dormir, les joues roses et très peu égratignées, ses petites mains jointes; il porte ses derniers vêtements. Quel spectacle émouvant! Je permets à Béatrice de le regarder et je suis bien aise qu'elle voie la mort pour la première fois, sous cet aspect doux et touchant.

La pauvre mère entre, calme et tranquille; cependant elle pleure un peu quand je lui serre la main et lui exprime toute la part que je prends à cet affreux événement. Elle se contient et dit avec cette grande résignation, cette foi si édifiante à voir et si forte en ce pays : « Il faut tâcher de se soumettre, d'avoir confiance en Dieu tout-puissant! »

Le pauvre petit se nommait Sandy. La mère est frêle, pâle, brune, très estimée, d'aspect très respectable. Elle ne désirait pas s'éloigner ce jour-là, nous dit la vieille grand'mère, mais son mari voulut qu'elle allât voir sa mère. Elle a encore un fils et deux filles; l'aîné et le plus jeune lui sont enlevés. Ils jouaient sur le bord du ruisseau, près du pont. En sortant, je lui remets un secours; elle me bénit, vaincue par l'émotion.

Nous retournons à la rivière où, sur chaque rive, tout le monde est rassemblé; quatre hommes, dont Donald Stewart et Jemmie Brown, sont dans un

bateau; ils montent et descendent la rivière, cherchant partout, sous chaque pierre, avec des bâtons. Je reste là jusqu'à une heure, ne pouvant m'arracher à ce terrible spectacle. Le pauvre père est de notre côté, William Brown sur l'autre rive, avec bien d'autres. Je suis assise sur la berge avec Jane Ely. Brown et Grant sont debout, derrière moi. Quand ils arrivent à ce trou profond où, il y a vingt-deux ans, un homme faillit être noyé en pêchant le saumon, les hommes tiennent un morceau de drap rouge sur l'eau, afin de voir jusqu'au fond, mais c'est peine inutile.

La rivière, bien qu'un peu moins haute, l'est encore beaucoup.

Petite course dans la voiture à un seul poney, avec Jane Ely. Retour à cinq heures. Je parle au maître d'école, M. Lubban, un petit homme fort bien,



La reine Victoria. (P. 183.)

qui me dit que l'aîné, le pauvre Jemmie, était un garçon bien sage et bien intelligent. Tout le monde fait preuve de beaucoup de bonté et d'excellents sentiments.

C'est beau de voir ces braves gens à la recherche de l'enfant, depuis l'aube jusqu'à la nuit, ce qui, dans ces longs jours, est une rude tâche, et témoignant tant de sympathie!

Nous apprenons par le télégraphe, pendant le dîner, que le corps du pauvre enfant a été retrouvé dans une île, en face de Pannanich, au-dessous de Ballater, et que l'on prend des mesures pour le rapporter.

Le samedi 15, à trois heures moins le quart, nous allons avec les enfants à la « Porte de l'Ouest », d'où nous apercevons la triste procession se déroulant sur la route. Nous retournons jusqu'au delà du pont et, voyant que la

tête du cortège s'approche, nous revenons au pont, pour l'attendre et le voir passer. Il y a environ trente personnes, parmi lesquelles le père, Jemmie et Willie Brown, le frère de Francie, Alick Leys, le fermier Patterson, etc. Le pauvre père marche devant l'un des cercueils; tous deux sont couverts en blanc et si petits! C'est bien pénible à voir! Le Dr Taylor vient en dernier, avec un autre gentleman. Bien entendu, il est allé à la maison mortuaire, pour le service funèbre, comme il est d'usage en Ecosse pour tous les protestants, excepté les épiscopaux; il n'y a aucune prière à la tombe. Nous suivons la triste procession des yeux, aussi loin que possible, puis nous rentrons.

Encore une matinée splendide, ce dont nous sommes enchantées, car nous avons projeté d'aller à Glencoe, but principal de notre excursion ici. Notre gentil petit déjeuner ordinaire. Séance de dessin.

A onze heures, nous partons comme hier; Clarke (1) et Cannon sont sur le siège de la seconde voiture. Nous allons par Fort William et, de même qu'hier, par Achintee et la rive orientale du loch Eil. Le loch est admirablement éclairé; les montagnes au loin sont d'un bleu intense.

Le long de cette route, les chaumières méritent à peine ce nom ; ce sont de simples huttes, si basses, si petites, si sombres sous le chaume auquel se mêlent les mousses et la bruyère que, si l'on n'en voyait pas sortir de la fumée, si l'on n'apercevait quelques vieillards en haillons, des enfants ébouriffés et à peine vêtus, on ne croirait pas être en face d'habitations humaines. Elles sont néanmoins très pittoresques, enfouies sous les arbres, au pied des montagnes tapissées d'herbe, et me font penser à la Suisse. Dans les pauvres petits champs, il y a plus d'ivraie que de blé ; souvent celui-ci est couché par la pluie, et quelque vache au long poil ne se gêne pas pour le brouter.

De la route, plus élevée que le loch qu'elle côtoie, on a une belle vue sur les montagnes grandioses de l'autre rive. Au bac de Corran (à onze milles d'Inverlochy), on aperçoit, sur cette rive, Conaglen et Ardgour, propriétés de lord Morton, à l'entrée d'une très belle vallée. Au sud de Corran, le loch prend le nom de Linnhe, et la route s'avance dans les terres, vers l'ouest, après avoir côtoyé Loch Leven, qui est aussi un bras de mer. Trois milles plus loin, nous passons devant quelques chaumières qu'on appelle Onich ; les hautes montagnes de Glencoe commencent à se montrer. Tout est si vert, si bien éclairé, si bien boisé, le loch est si calme, que l'on est dans un état d'admiration perpétuelle. Quatre milles environ et nous sommes à Ballachulish, un peu avant une heure. Le site du plus grand hôtel, sur la rive opposée, au pied des montagnes et tout près du bac, est extrêmement joli. Il y en a un

1. Mon serviteur dans les Highlands depuis 1870 et cousin de Brown.

plus petit et moins beau du côté nord, celui par lequel nous arrivons. On enlève de la voiture, que nous sommes obligées de quitter, nos manteaux, sacs, paniers à provisions, etc., puis nous descendons, pour nous rendre, à pied, au bateau. Les quelques personnes rassemblées là sont très calmes et très discrètes. Nous entrons dans le bateau, Béatrice, Jane Churchill et moi, avec le général Ponsonby et Brown; deux Highlanders en costume rament jusqu'à l'autre rive, au son des cornemuses. De ce côté, il y a plus de monde, mais on se tient à distance respectueuse, tout en témoignant beaucoup d'affection. Une dame veuve, lady Beresford (propriétaire des ardoisières) et sa fille, toutes deux en grand deuil, sont au débarcadère, et l'une d'elles me présente un bouquet. Nous montons de suite dans des voitures de louage fort convenables; Béatrice, Jane et moi, dans une espèce de calèche basse, avec Brown sur le siège. Nos deux chevaux marchent très bien. Les deux messieurs occupent la seconde voiture. La route, à partir de Ballachulish, est très belle et très alpestre.

Le chemin serpente au-dessous des hautes montagnes verdoyantes, jusqu'au village où sont les ardoisières, et qu'habite une population de mineurs. Il est très propre et bien tenu et se compose d'une longue rue tortueuse, où les pauvres habitants, tous bien propres, ont orné toutes les maisons de fleurs, de touffes et de guirlandes de bruyère et de draperies rouges. A la sortie de Ballachulish, nous entrons dans le défilé de Glencoe qui, au commencement, est une belle vallée verte, parsemée d'arbres et de chaumières. La Cona coule au fond de la vallée; dans les prés verts, on voit quelques vaches, bœufs et moutons au pâturage. Un brusque détour de ce chemin raboteux, tortueux et très rapide en certains endroits, nous amène à la partie la plus sauvage, la plus belle et la plus grandiose de ce magnifique défilé.

Des montagnes sombres, arides, abruptes, des pics superbes et des rochers amoncelés les uns sur les autres, se dressent des deux côtés vers le ciel, à une hauteur de deux ou trois mille pieds. Il n'y a d'autre apparence d'habitation que vers le milieu du défilé. Sur la droite, en avançant un peu, on aperçoit ce qu'on appelle la grotte d'Ossian; comme elle est à plus de mille pieds au-dessus de la vallée, on imagine difficilement qu'Ossian ait pu y vivre, ainsi qu'on l'affirme.

La violence des torrents de neige et de pluie a entraîné, dans leur chute précipitée, une grande quantité de pierres qui, en maints endroits, couvrent le chemin et le rendent très mauvais.

Je pense au Pont du Diable, au Saint-Gothard et même au Göschenen Pass; seulement, ce dernier est plus élevé et moins sauvage. Arrivées au bout, c'est-à-dire à dix milles de Ballachulish, nous descendons de voiture et nous nous asseyons pour dessiner, près d'un petit mur placé en contre-bas de la

route : nous avons de là une vue splendide de ces pics dont l'étrange et sévère beauté est si saisissante.

Nous sommes assises toutes trois sur l'herbe recouverte de nos plaids, et Brown et Francie nous servent le lunch, avant que je ne me mette à dessiner. Le temps est calme et magnifique. Ici cependant, *ici*, dans cette solitude absolue, nous sommes épiées par des reporters curieux et impertinents, qui nous suivent partout; l'un d'eux entre autres (qui écrit pour je ne sais quel journal d'Ecosse), étendu sur l'herbe, braque son télescope sur moi et sur Béatrice et Jane Churchill pendant qu'elles se promènent çà et là. Il répond insolemment lorsque Brown le prie de s'éloigner, ce que Jane a eu l'intention de faire elle-même. Cependant il consent enfin à partir, mais peu s'en faut qu'ils n'en viennent aux mains (me dit Brown plus tard), car lorsqu'il lui exprime très poliment le désir de la Reine de ne pas être suivie, ce monsieur répond : « J'ai, autant que la Reine, le droit de rester ici. » Sur ce, Brown lui parle moins doucement, et l'impertinent individu lui demande : « Savez-vous qui je suis? — Oui, réplique Brown, et les plus grands *gentlemen* d'Angleterre n'oseraient pas se conduire comme vous, simple reporter, vous permettez de le faire. » Et il ajoute que, s'il ne quitte pas la place, il aura affaire à lui. L'individu reprend : « Oseriez-vous répéter cela devant ces messieurs (tous reporters) qui montent là-bas? — Certes! et je le dirai à tous ceux qui ne se conduiront pas convenablement. »

La querelle continue, mais les autres en arrivant conseillent à cet homme de s'éloigner tranquillement, et il cède enfin. Il est bon, je crois, que de tels procédés soient connus.

Nous restons là près d'une heure, puis nous descendons, à pied, la partie la plus rapide du chemin.

Il gèle rarement dans la vallée, paraît-il, mais il y a beaucoup de neige.

Non loin de la grotte d'Ossian, est le petit Loch Treachtan, à travers lequel coule la Cona; au bout se trouve un cottage, avec des vaches et des parcelles de terre cultivée. Nous marchons très vite au retour. En traversant Ballachulish, le postillon arrête tout à coup et un vieux Highlander, assez fort, d'aspect respectable, s'avance vers la voiture, un petit gobelet d'argent à la main. Il me dit que le prince Charles-Edouard s'en est servi, que mon bien-aimé Albert a fait de même en 1847 et me prie de boire à mon tour. De l'autre côté de la route, est une table couverte d'une nappe et, sur cette table, une bouteille. Je sens que je ne peux guère refuser et je goûte donc au whisky, ce qui enchante les spectateurs rangés autour de nous.

Ce Highlander se nomme W. A. Cameron.

Nous nous embarquons à la même petite jetée et repassons le loch comme

ce matin. La soirée est si belle, si calme, que tout le paysage se reflète dans le lac. C'est de là qu'on voit le mieux la belle montagne de forme conique près de laquelle commence la vallée de Glencoe.

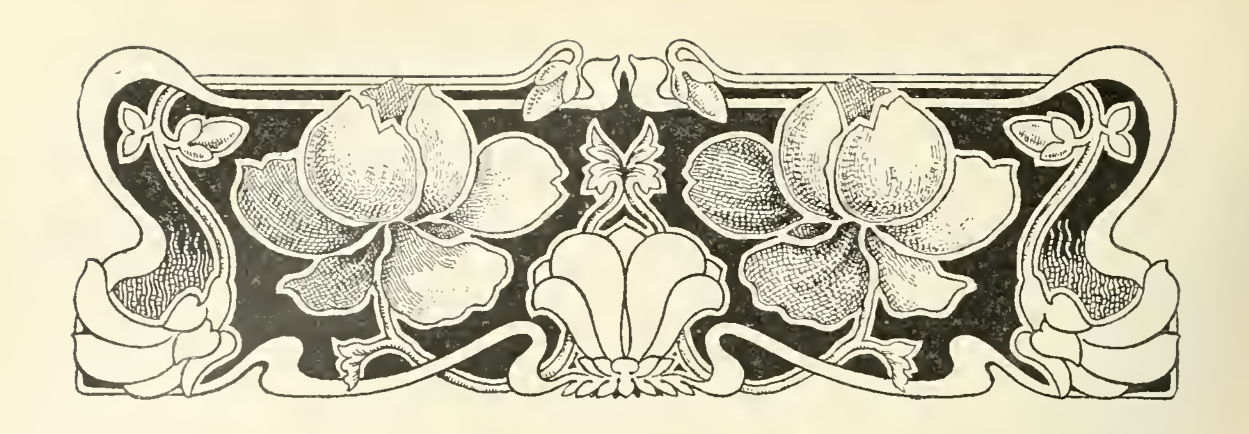
La chaîne au-dessus d'Ardgour et du bac de Corran est du bleu le plus ravissant, et l'ensemble du tableau admirable.

Nous avons trois cornemusiers dans le bateau et les braves gens assemblés m'acclament avec ardeur et enthousiasme. Nous repartons rapidement sur les bords du Loch Eil, et nous prenons le thé sans quitter la voiture.

Comme hier, le soleil couchant jette une lueur merveilleuse et splendide sur Ben Nevis et les autres montagnes; elles sont absolument roses et la bruyère donne une teinte tout à fait cramoisie à la lande. Le ciel est rose, lilas, vert clair et devient de plus en plus ardent, tandis que les montagnes, dans la direction opposée, au-dessus du fort William, sont d'un bleu foncé. C'est merveilleusement beau et j'ai encore le temps d'en esquisser l'effet, de la fenêtre de Béatrice, quand nous rentrons à sept heures moins un quart. Je me repose et j'écris.

La reine VICTORIA.





SOUVENIRS D'UN AÉRONAUTE.

'EST une date inoubliable dans ma vie que celle du lundi 19 octobre 1863. Ce jour-là, une foule immense remplissait le Champ de Mars à Paris. M. Nadar, en compagnie de quelques amateurs, devait faire une ascension avec le fameux ballon *le Géant*. Un autre ballon, servant d'ordinaire aux fêtes du 15 août, devait prendre en même temps son essor dans les plaines de l'air, ce qui augmentait la curiosité du public.

A deux heures et demie, l'empereur arriva en voiture jusqu'à l'enceinte réservée, où il mit pied à terre. Sa Majesté était entourée des maréchaux Vaillant, Randon, Magnan, et d'un grand nombre de hauts personnages. Vers quatre heures, une nouvelle surprise fut ménagée à la foule. Le roi des Hellènes apparut, désireux de prendre part à la fête des Parisiens.

A cinq heures précises, le commandement de : « Lâchez tout! » se fit entendre, et le Géant s'éleva majestueusement dans l'espace en compagnie du ballon Godard. Toutes les manœuvres s'accomplirent avec une parfaite précision et une remarquable entente.

Je dois d'abord nommer les personnes qui prirent place à côté de M. Nadar : c'étaient les deux frères Godard, Gabriel Yon, Saint-Félix, Thirion, Fernand Montgolfier, arrière-petit-fils du célèbre aéronaute, et moi-même. Mme Nadar voulut être aussi du voyage, et s'adjoignit à nous.

N'étant encore jamais monté en ballon, je me préparai intérieurement à l'émotion naturelle que je croyais éprouver en quittant la terre. Il n'en fut rien! Le ballon me parut s'enlever avec une telle lenteur et une absence si complète de mouvement, qu'il me fallait tenir obstinément mes yeux fixés sur le sol, où chaque chose rapetissait à vue d'œil, pour bien me convaincre que nous voguions vers la région des nuages. Il résulta fatalement de ce manque d'émotion que ma première pensée, en constatant que nous étions à six cents

mètres au-dessus du niveau de la Seine, fut celle-ci : « Mon Dieu, que Paris est petit ! » L'Arc de Triomphe paraissait être un joujou d'architecture ; le Champ de Mars, encore garni de spectateurs, ressemblait à une grande fourmilière de l'Amérique du Sud ; des rues et des places, je n'en parle pas. « Si un architecte, me disais-je, se trouvait parmi nous, il aurait honte de cette petite ville ! » A la suite de ces réflexions, mes yeux se reportaient sur notre maison d'osier, qui, moins d'une heure auparavant, avait eu l'honneur de contenir à la fois deux Majestés !...

Les fortifications perdent énormément à être vues de si haut ; ces masses, dont tant de gens ont été fiers, n'offrent pas même le chatoyant aspect des gazons anglais. De loin en loin des tubes rouges, qui n'étaient autres que de grandes cheminées, dégageaient de minces filets de fumée noire. Sur des chemins larges comme des sentiers de jardins, couraient, les unes après les autres, de petites cages noirâtres qu'entraînait une espèce de bobine, noire aussi, d'où s'échappait de la fumée blanche. Du milieu de cet ensemble fort laid s'échappaient des clameurs discordantes, des cris qui nous arrivaient aigus, insupportables. La terre était décidément une vilaine chose à regarder ; nous résolûmes de nous réfugier au ciel.

Louis Godard vida quelques sacs de lest, et nous pénétrâmes dans les nuages supérieurs.

Par suite des mauvaises habitudes contractées sur la terre, le premier sentiment qu'on éprouve généralement, en cinglant vers la demeure céleste, est un appétit atroce. Si j'eusse été seul dans la nacelle, cette observation aurait peu de valeur ; mais nous étions neuf, et tous, à quelques nuances près, nous ressentîmes la même impression.

Aussi à peine étions-nous un peu élevés et avions-nous cessé d'agiter nos chapeaux, que nous songeâmes à nous mettre à table.

Ai-je besoin de dire que le dîner fut très gai ?

La nuit était venue, la réverbération des lumières de Paris et la lune éclairaient seules notre salle à manger, laquelle n'était autre que la plate-forme de la nacelle. Au moment du dessert, il fallut nous lever précipitamment, le ballon passait au-dessus de Saint-Denis, la ville était en fête, et il devenait urgent de monter pour soustraire notre coursier de taffetas aux atteintes des fusées de la joie populaire.

La fête d'en bas troublait la fête d'en haut. Les hommes sont de même partout. Nous quittâmes la table et Louis et Jules Godard retournèrent à la manœuvre qu'ils ne quittèrent plus.

Moi, à qui incombait la tâche de relever la marche, de prendre le point et de marquer les directions, je descendis à ma cabine étudier ma boussole et

mes baromètres. Cet emploi n'était pas une sinécure. Nadar avait trouvé *drôle* de m'appeler savant, et chaque quart d'heure les mots suivants retentissaient: « Savant, dans quelle direction allons-nous?... Savant, à quelle hauteur sommes-nous?... Savant, est-ce que nous montons ?...

— Ah çà! Messieurs, laissez-moi tranquille ou vous me ferez perdre la boussole! Aïe! aïe! voilà un morceau de viande sur mon baromètre anéroïde de Richard! Il y a des poires sur ma rose des vents! Vous me rendrez fou, vous dis-je ; ne le suis-je pas déjà un peu d'être venu avec vous?

— Là, là, savant, calmons-nous! »

Et chacun de rire de mes mécomptes. Ce diable de ballon allait tantôt à l'ouest, tantôt à l'est, souvent il faisait une révolution complète, et j'étais là, ma boussole sous les yeux, m'évertuant à chercher de quel côté enfin il plairait au monstre de se diriger. Les cris poussés par les habitants de la terre qui nous apercevaient arrivaient à nous très distinctement, et je fis cette remarque que, plus nous montions, moins les voix semblaient être éloignées.

Vers sept heures trois quarts du soir, comme nous rapprochions de terre, les cris: Nadar! eh! Nadar! firent mettre celui-ci au balcon.

« Qui m'appelle? dit-il.

— Moi, le marquis D...

— Ah! cher ami, dit Nadar, en faisant le geste de serrer la main à quelqu'un, je suis aise de vous rencontrer rencontrer était joli, à quelques cents pieds de distance), comment allez-vous? Où sommes-nous?

— Près de Compiègne, répondit d'en bas le marquis.

— Ah! vraiment, j'en suis bien aise! Télégraphiez de suite à *la Presse* de Paris, que vous nous avez vus ; bonsoir, bonsoir. » Et le bruit de la voix du marquis D... se perdit dans l'éloignement comme tant d'autres.

Un peu après, le ballon commença à dévier de la ligne qu'il suivait depuis Paris, et nous ne cessions de demander notre route. Vers huit heures et demie des voix nous crièrent que nous étions à Ribécourt.

A dix heures et quart ce ne furent pas des voix, mais un coup de fusil qui répondit à notre éternelle question : « Où sommes-nous? »

Ce coup de fusil était-il dirigé sur le ballon? Je ne sais. Cependant tout porte à le croire ; c'est dans le département de l'Aisne que cette réponse tant soit peu brutale nous a été faite. Là, encore, le ballon tournoya, dévia subitement, se dirigeant vers l'ouest, de manière qu'il devint difficile de s'orienter.

Des gens passèrent sur la terre, ils chantaient. Louis Godard les interpella. « Vous êtes à Erquelines, en Belgique, » répondirent les voix.

Il était alors onze heures et demie. Chacun de nous poussa un cri de joie. La frontière était franchie.

A Erquelines, une sommation assez originale nous fut adressée à notre passage au-dessus de la frontière : « Oh ! oh ! du ballon, dit une voix, descendez ; chacun est soumis à la douane. »

Un rire formidable fut notre réponse.

« Pauvre homme ! pensai-je, si la fantaisie nous prenait d'obtempérer à ton désir et de descendre ici, ta guérite et les arbres de ton jardinet pourraient se trouver assez mal à leur aise ! »

Nous passâmes ; je ne sais si le rigoriste préposé, qui vraisemblablement était tout simplement un homme d'esprit, comprit le sens de nos rires ; mais ses cris se perdirent dans l'éloignement comme tant d'autres.



Le Géant. (P. 192.)

A ce moment, il commença à faire clair de lune.

— Montons, dit Nadar, nous allons voir un spectacle que les gens de la terre ignorent.

Godard jeta du lest, et, en moins d'un instant, nous fûmes à cent vingt mètres au-dessus des nuages. Il est des aspects qui ne peuvent se décrire ; le spectacle qui nous frappa alors est de ceux-là ; et comme tout le monde ne va pas si haut, je vais essayer de donner une idée du tableau qui se déroulait devant nous.

Au-dessous de nous, à perte de vue, s'étendait un immense glacier avec des montagnes, des ravins, des plaines, des crevasses ; mais tout cela sans arêtes vives et vaguement estompé d'une couleur gris perle, et éclairé par une lumière si douce et à la fois si pénétrante que les ombres elles-mêmes paraissaient lumineuses. Chaque sommet était couronné d'une auréole argentée, tous les fonds étaient irisés de violet mélangé de bleu orangé ; puis cette admirable fantasmagorie se transformait ; les montagnes devenaient des plaines, et les plaines des montagnes. De petits

nuages floconneux, qui semblaient nager dans une poussière de nacre, se superposaient les uns au-dessus des autres, de manière à présenter l'aspect de végétaux ou plutôt d'immenses madrépores dont les attaches semblaient tenir au ciel.

Ces transformations s'accomplissaient lentement, sans secousses, comme si l'ouvrier invisible qui remuait ces masses avait la conscience de son éternité. Au-dessus des glaciers surplombait le ciel arrondi en coupole, où les tons chauds du soleil d'Asie se mêlaient au bleu teinté d'opale du ciel de l'Attique ; un peu au-dessous de la clef de voûte de la coupole céleste, la lune, éblouissante, se montrait entourée d'un nimbe gris foncé, à travers lequel on voyait scintiller des étoiles.

Notre ballon voguait doucement au milieu de ces féeries et des lueurs phosphorescentes qui flottaient autour de nous. « Mon Dieu ! que cela est beau ! » nous écriâmes-nous tout d'une voix.

Après cette exclamation, chacun se tut, comme si, devant une telle magnificence, l'homme sentait le besoin de se concentrer et de puiser dans le recueillement de tout lui-même des forces assez puissantes pour soutenir la vue de cette écrasante majesté.

Nous passâmes ainsi je ne sais combien de temps à nous enivrer délicieusement de la vue du beau, mais il fallut redescendre pour voir où l'équipage se trouvait.

Le ballon arriva alors assez près de terre pour qu'il nous fût possible de distinguer une grande quantité de fourneaux à coke, ouvrant de toutes parts leurs bouches béantes et rouges de feu. « Si nous tombions là-dessus ?... » fit observer Montgolfier.

Un tel aspect, et surtout les chants flamands qui retentissaient de vingt endroits différents, prouvaient suffisamment que nous étions encore en Belgique. Godard, Nadar, tout le monde ne cessait cependant de crier : « Où sommes-nous? » J'avoue humblement que de grands éclats de rire furent la seule réponse que nous obtînmes. Deux cloches étaient dans la nacelle; Yon en prit une, moi l'autre, et nous voilà ébranlant les airs d'un carillon infernal ; Nadar hurlait dans son porte-voix. Chacun criait, et je fis encore cette remarque que la pureté de l'air n'atténue en rien la quantité des notes fausses logées dans le gosier de certains hommes. Ce charivari aérien en provoqua un sur la terre ; tout le petit monde semblait être en mouvement; les chiens aboyaient, les canards nasillaient, les hommes tempêtaient, les femmes criaient ; c'était drôle, réjouissant même; mais le temps se passait, le vent soufflait, notre ballon filait avec une rapidité prodigieuse ; il faisait nuit noire, et nous ne savions pas au juste où nous nous trouvions.

Je ne pouvais rien distinguer sur ma boussole, et. sous aucun prétexte, on ne pouvait flamber une allumette. Le passage du ballon, à quelques lieues d'Anvers sur la gauche, indiquait que nous cinglions vers la mer ; Louis croyait même distinguer des phares. Nous descendîmes à cent cinquante mètres. Au-dessous s'étendait un pays plat, marécageux, d'aspect sinistre et sentant la plage d'une lieue. Le ballon allait toujours; chacun prêtait l'oreille et croyait entendre le bruit de la mer. Plus on avançait, plus le pays devenait désert ; aucune lumière n'apparaissait, et il était de moins en moins facile de deviner où nous nous trouvions.

— Ma foi, je m'y perds, dit Louis ; je suis d'avis que nous descendions!

— Ici, dans les marais? répondîmes-nous.

— Et si nous allions à la mer!

Le ballon filait toujours...

— On ne peut descendre encore, dit Jules Godard, nous sommes en plein sur l'eau.

Deux ou trois regardèrent par-dessus le bord.

— Comment! de l'eau? dirent-ils, nous sommes sur des arbres.

— Nous sommes sur de l'eau, répliqua Jules.

Chacun regarda attentivement, et le ballon descendant un peu, nous pûmes nous convaincre qu'il n'y avait pas d'eau, mais sans pouvoir affirmer si c'étaient bien des arbres qui se trouvaient au-dessous de nous. Au moment où Jules Godard croyait voir de l'eau, Nadar s'écria :

— J'aperçois un chemin de fer!

Vérification faite, il se trouva que le chemin de fer entrevu par Nadar était un canal qui allait se jeter dans l'Escaut, au-dessus duquel nous passâmes peu d'instants après. Vivent les ballons pour voyager ! Un fleuve se présente, on le passe; une montagne, on la surmonte; il n'y a pas de barrière, c'est la liberté illimitée de la circulation ; mais toute médaille a son revers, et si nous étions ravis de passer l'Escaut sans barque, notre inquiétude n'en était pas moins grande ; le ballon continuait à cingler dans la direction du Zuyderzée.

— Faut-il descendre? demanda Louis.

Il se fit un moment de silence, nous nous consultâmes, quand tout à coup je poussai un cri de joie ; la position de l'aiguille de ma boussole indiquait que le ballon venait de faire une demi-conversion à droite et qu'il voguait en pleine ligne d'est.

L'inspection des étoiles confirma cette assertion.

— En avant ! cria chacun ; on jeta un peu de lest, et notre coursier, remontant, partit avec une nouvelle vigueur, tournant le dos cette fois au

malencontreux Zuyderzée. Il était alors trois heures du matin, personne à bord n'avait encore dormi. Au moment où nous allions essayer de dormir un peu, ma diabolique boussole annonça que le ballon retournait encore une fois en arrière et sur le côté.

— Où nous mènes-tu donc? cria Yon à la grosse masse qui se balançait au-dessus de nous, comme si elle eût été animée. La masse oscilla.

— Allons, descendons! dit Godard.

— Non, non! en avant!

Deux heures se passèrent ainsi sans qu'il fût possible de présumer où nous nous trouvions ; à cinq heures enfin le jour commença et vint avec une rapidité étonnante. Nous étions fort haut, à dix-neuf cent quatre-vingts mètres, et nous montions toujours.

Les écrivains romanciers et autres ont tant abusé des levers de soleil sur les montagnes, dans l'Océan et ailleurs, que je passerai sous silence la description de celui-ci, bien que ce ne soit pas chose ordinaire que de voir l'horizon s'embraser au-dessous des nuages. Il faut se représenter les magnifiques toiles de l'école vénitienne pour avoir une idée de la richesse des tons dont le ciel s'empourpra. Devant cette éblouissante magnificence, je m'étonnai moins que les hommes eussent autrefois rendu un culte au soleil ; puisqu'il leur fallait absolument des images matérielles de la divinité, ils ne pouvaient mieux choisir que celle-là.

Au-dessous de nous, une immense plaine, la même probablement que nous avions aperçue pendant la nuit, s'étendait à perte de vue. Rien de plus réjouissant à voir, ni de plus monotone à la fin que ce pays qui constitue un tiers au moins de la Hollande ; de petits bouquets de bois, des champs admirablement cultivés, divisés et coupés comme autant de parterres, des rivières aux mille gracieux méandres, des chemins microscopiques, des villages arrondis, blancs, si propres que j'ai peine à ne pas croire que les ménagères ne lavent point chaque matin le toit de leurs maisons. Au milieu de chaque village se dressait un bijou d'église, luisante, aux formes grassouillettes, au clocher arrondi. Nous planions à sept cents mètres au-dessus d'un *square* ou plutôt d'un tableau de Paul Potter de cinquante lieues d'étendue.

Tout à coup le tableau s'anima, et de grands cris retentirent sur la terre. On avait aperçu le ballon. Tous ces cris marquaient l'étonnement, l'effroi, quelques-uns la colère ; mais l'effroi dominait. Nous voyions distinctement les femmes sortir, puis rentrer précipitamment; des bambins joufflus apparaissaient aux fenêtres et se retiraient en poussant des hurlements de possédés. Quelques hommes plus hardis tirèrent des coups de fusil ; je vis quelques mamans nous montrer du doigt à des bambins récalcitrants; probablement elles

nous annonçaient comme étant une apparition de Croquemitaine; de vieilles femmes regardaient en hochant la tête et en ouvrant les bras comme deux parenthèses.

La scène n'était pas toujours aussi réjouissante et le tableau était brusquement interrompu par une étendue de plusieurs lieues d'affreuses tourbières, grises, velues, entremêlées de flaques d'eau verdâtre. Alors nous remontions pour descendre un peu plus loin, quand la campagne reparaissait.

J'ai dit que bien certainement beaucoup de gens ont dû croire, en nous apercevant, à quelque apparition infernale ; ceci n'est pas du roman ; plusieurs jours après, à Hanovre, on m'a communiqué une lettre adressée d'un petit village au rédacteur d'un des journaux de cette capitale. En voici un passage traduit textuellement ; il pourra faire juger de la somme de terreur que nous avons déversée sans le vouloir parmi de naïves populations :

« Ce matin, vers six heures, nous avons vu passer, à une hauteur prodigieuse, une énorme chose ronde, au-dessous de laquelle pendait comme une maison carrée de couleur rouge. Quelques gens ont prétendu avoir reconnu des êtres animés dans cette étrange machine, d'où partaient des cris surhumains. Que pensez-vous, monsieur le rédacteur, que cela puisse être? Le pays est tout effrayé et nos gens ne se calmeront pas de longtemps. »

Vers sept heures du matin, nous passâmes au-dessus d'un lac, près de l'Yssel ; à ce moment le vent nous fit encore dévier et nous partîmes rapidement, faisant presque un angle droit avec notre direction précédente. Le ballon, en moins d'une heure un quart, enjamba la Westphalie, après Benthein, la grande rivière de l'Ems, les deux villes de Rheine et Ibbenburhen, rentra dans le Hanovre un peu au-dessus d'Osnabruck, passa, sans daigner y prendre garde, une petite chaîne de montagnes, et s'amusa, pour prendre le frais sans doute après une aussi longue course, à tournoyer gracieusement au-dessus d'un lac appelé en allemand Dümmersée ; autour de ce lac recommençait une grande plaine marécageuse traversée par une route.

Le ballon restait à peu près immobile ; cette immobilité était due au travail de la dilatation du gaz produite par le soleil ; le thermomètre marquait 14° 1/2 à l'ombre. Cette dilatation inquiétait fort Louis Godard; enfin, le coursier aérien se décida, après deux ou trois oscillations, et partit rapidement vers l'est, en inclinant de deux degrés vers le nord ; ce chemin nous conduisait, sauf déviation, à Hambourg et dans la Baltique. Mais tous, complètement absorbés par la splendeur du tableau qui se déroulait au devant de notre maison, nous ne nous occupâmes point alors de ce détail. Notre hippogriffe passa au-dessus de Wagenfeld-Steyerberg, où se trouve une rivière qui va se jeter dans le Weser.

Déjà nous apercevions ce grand fleuve et Nienburg, ville assez importante, située sur l'une des rives. Un bateau à vapeur partant de la ville descendait le fleuve ; tout ce paysage était ravissant.

Un bruissement de soie de notre ballon nous fit lever la tête ; le monstre, sous l'influence du soleil alors très chaud, se gonflant à vue d'œil. Comme il eût été souverainement ridicule, après avoir fait un si beau voyage, de donner aux habitants de Nienburg, dont nous entendions les cris, le spectacle d'une descente forcée par suite d'explosion, en outre de ce qu'une pareille aventure pouvait avoir de malsain pour nos membres, la descente volontaire fut résolue.

D'après des calculs que tout porte à croire exacts, le Géant venait de parcourir trois cent soixante-dix lieues en seize heures et quelques minutes.

Les derniers sacs de lest étant rangés, les cordes et les ancres préparées, Godard ouvrit la soupape.

— Le monstre se dégorge! dit Thirion.

En effet, le ballon rendait son gaz avec un bruit énorme qui paraissait être le souffle de quelque animal gigantesque. Pendant cette réflexion de notre compagnon, nous descendions avec une rapidité de deux mètres par seconde.

— Aux cordes! aux cordes! tenez-vous bien! criaient les deux Godard qui semblaient être tout à fait dans leur élément, gare au choc!

Chacun s'était cramponné aux cordes qui retenaient la nacelle au cercle placé au-dessous du ballon. M[me] Nadar, vraiment magnifique de sang-froid, saisit de ses mains délicates deux grosses cordes, Nadar en fit autant, mais en se rapprochant de sa femme de manière à la protéger par son propre corps. J'étais à côté, vers le milieu de la claie servant de balcon, à genoux; j'étreignais également deux cordes. A côté de moi étaient Montgolfier, Thirion et Saint-Félix. Le ballon descendait à nous donner le vertige ; nous arrivions, et l'air, si calme en haut, était, au ras du sol, agité par un grand vent.

— Nous jetons les ancres! crie Godard, nous touchons, tenez-vous bien...

Ah!... La nacelle venait de toucher terre avec une violence inouïe. Je ne sais comment il se fait que mes bras ne s'arrachèrent point. Après ce premier choc épouvantable, le ballon remonta ; mais, la soupape étant ouverte, il retomba, et nous eûmes une secousse, sinon plus terrible, au moins plus douloureuse que la première ; le ballon remonta, il chassait sur les ancres ; tout à coup nous crûmes être précipités à terre.

— Les amarres sont cassées! cria Godard.

Le ballon donna de la tête comme un cerf-volant qui tombe. Ce fut horrible.

Nous chassions avec une vitesse de dix lieues à l'heure vers Nienburg. Trois gros arbres furent coupés par la nacelle comme par la hache d'un bûcheron ; une petite ancre restait encore ; on la jeta, elle s'agrippa au toit d'une maison dont elle enleva la charpente. Si le ballon nous traînait sur la ville, nous étions mis en pièces ; heureusement il s'éleva pour retomber deux cents mètres plus loin avec les mêmes secousses pour la nacelle. Chacun de ces chocs nous disloquait les membres ; pour comble de malheur, la corde de la soupape se détacha, et celle-ci se refermant, il nous fallut perdre l'espoir de voir le ballon se dégrossir.

Notre malencontreux Géant s'élevait à vingt-cinq, trente, quarante mètres du sol avec des bruissements affreux, puis il retombait toujours avec les mêmes coups de tête. Tout ce qui se trouvait à portée de la nacelle était coupé, broyé, détruit. Un bouquet de petits arbres, une barrière se présentait au loin. « Gare! » criait-on. Et le temps de pousser ce cri et celui de se pencher à droite ou à gauche, nous arrivions sur un obstacle, un craquement se faisait entendre, nous étions au delà! Chaque minute amenait son danger! La mort par écrasement après des mutilations qui, maintenant que cela est passé, nous effraient, et qu'alors chacun regardait sans songer aucunement à s'y soustraire... Si l'un de nous eût essayé de sauter de la nacelle, peut-être aurait-il réussi à se sauver ; mais alors c'était vouer tous les autres à une mort imminente, car le ballon, allégé d'autant, y aurait puisé de nouvelles forces ascensionnelles.

Mme Nadar était soutenue par son mari, et ce fut, je l'avoue et l'affirme, notre plus grande souffrance morale de voir ce pauvre corps si affreusement ballotté, que chaque secousse produite par un choc sur le sol pliait presque en deux, et cependant la pauvre femme n'avait pas un cri, pas une plainte.

Sur notre passage, tout fuyait sous le coup d'une terreur panique, les hommes et les animaux. Je vois encore les bœufs courant éperdus à travers la plaine ; les hommes qui les gardaient se couchaient à terre pour éviter de voir le monstre qui dévorait l'espace.

Les petites choses heurtent les grandes et s'y mêlent. Je me souviens, ainsi que mes compagnons de naufrage, d'un malheureux lièvre que notre nacelle leva dans les bruyères ; cette pauvre bête, en se sauvant, courait en droite ligne devant nous; nous l'atteignîmes enfin, et elle fut broyée. Comme vous le pensez bien, nous n'eûmes pas le temps de nous apitoyer sur son sort. A chaque instant, des fondrières bordées de petits talus se présentaient; chaque talus amenait une secousse, nous nous raidissions, c'était encore un péril de franchi; mais il s'en présentait beaucoup d'autres encore. Au sortir d'une tourbière, dont les éclaboussures faillirent étouffer Fernand Montgolfier, qui

eut la bouche et les yeux remplis d'une boue noirâtre, nous aperçûmes, à trois cents mètres environ, la ligne en talus assez élevé d'un chemin de fer. Un train arrivait, sur lequel nous devions infailliblement nous heurter. Sans nul doute la locomotive aurait été précipitée au bas du talus ; mais que serions-nous devenus?

Nous poussâmes tous ensemble instinctivement un grand cri, un de ces cris surhumains qui s'entendent à plusieurs lieues. Nous eûmes le bonheur d'être entendus par le convoi, qui s'arrêta et rétrograda même un peu. « Gare! » criâmes-nous. Le ballon fit un saut en l'air, il s'ensuivit une forte secousse, accompagnée d'un cliquetis de fer : c'étaient les fils du télégraphe qui venaient d'être arrachés. Nous éprouvâmes une seconde secousse, et nous fûmes portés sur le talus; cette seconde fut suivie d'une troisième, d'une quatrième, et notre nacelle, comme un boulet de canon, coupant la barrière de charpente du chemin de fer, tombait dans un étang. Là, nous respirâmes un peu, en faisant cette réflexion que nous venions de l'échapper belle. En effet, si les fils de fer du télégraphe, au lieu d'avoir été soulevés par le ballon, s'étaient abaissés à notre niveau, ils nous prenaient tous sous le menton et nous enlevaient la tête en moins d'une seconde. Cela est si vrai qu'une des grandes cordes de la nacelle a été coupée par un de ces fils aussi promptement et aussi facilement que l'aurait été un bout de fil à coudre.

Le ballon continuait toujours à s'enlever avec des bonds terribles, par cette raison que la soie, remontant en dessous, comprimait le gaz et lui donnait ainsi une nouvelle force ascensionnelle.

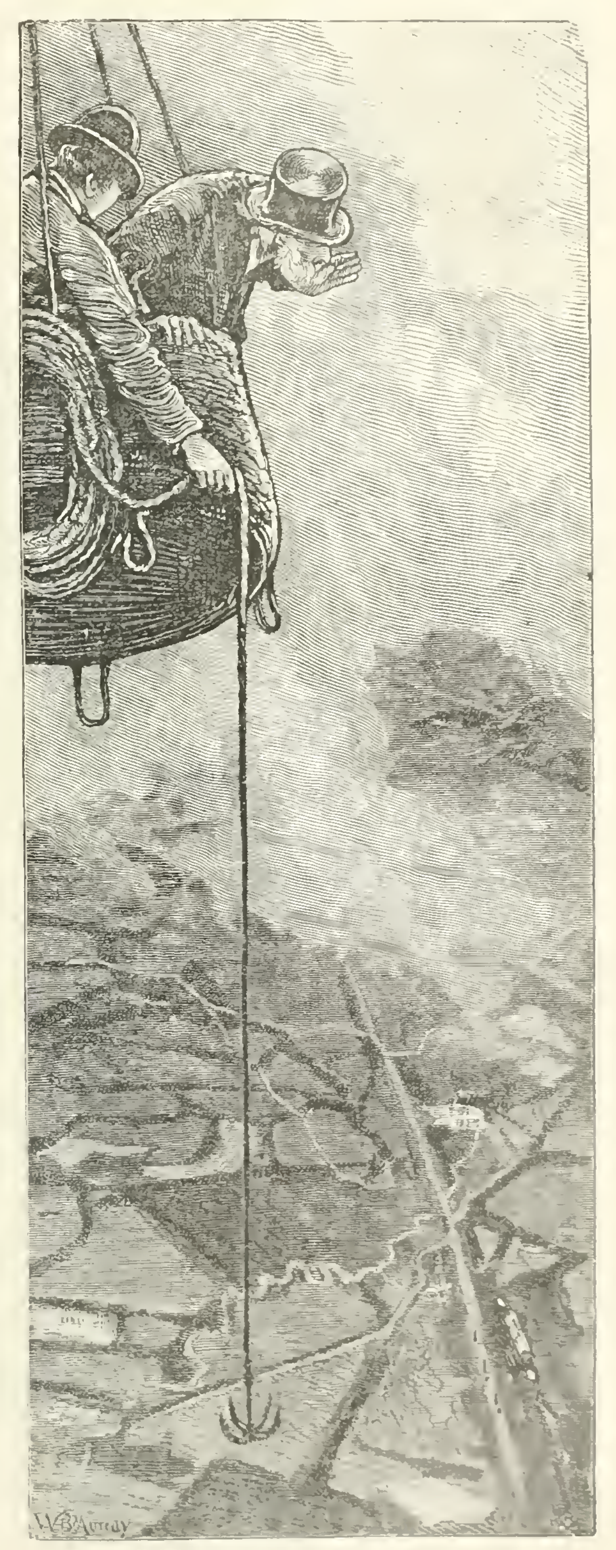
— Si l'on pouvait rouvrir la soupape! avaient dit les Godard.

— Je vais essayer, répliqua Jules qui se tenait accroupi comme moi et à ma droite.

Le ballon, pendant ces pourparlers, continuait sa course effrayante. Jules se leva, se hissa aux cordages ; une secousse le rejeta sur moi, brisé et les vêtements déchirés. Après quelques secondes de repos, il essaya de nouveau. Vaine tentative! Le ballon, comme s'il eût eu conscience des efforts que l'on tentait pour le maîtriser, s'agitait affreusement à chaque nouvel essai de l'intrépide jeune homme. Une troisième fois Jules se redressa; à ce moment nous nous oubliâmes nous-mêmes pour ne plus voir que lui; une sorte d'électricité sembla nous animer pour lui crier courage et soutenir ses forces; il en fallait alors de surhumaines.

Nous rasions un grand champ de bruyère, le ballon courait vite, mais sans trop remuer. Jules monta sur mes épaules, puis sur ma tête, des mains il se cramponna au cercle auquel tenaient les cordes du filet; il fit un effort, bon-

dit... le ballon aussi bondit de son côté. Un soupir à briser dix poitrines humaines fut poussé par chacun de nous : dans la position où Jules était placé, il suffisait de la moindre torsion des cordes pour l'écarteler ou le décapiter. Je ne puis me rendre compte du temps que nous restâmes ainsi en suspens. Le ballon se calma. Jules alors s'élança de nouveau sur le cercle où il s'arc-bouta des jambes; il put retrouver la corde de la soupape à laquelle il se pendit et qu'il nous jeta. Louis Godard et Thirion s'en emparèrent et, réunissant leurs efforts, purent l'attacher solidement à l'une des poignées d'angle de la plate-forme. Nous entendîmes le gaz s'échapper, le ballon s'affaissa sans rien perdre toutefois de sa vitesse horizontale; Yon monta à côté de Jules pour amarrer une autre corde à celle de la soupape dans le cas où la première viendrait à se rompre.



Une petite ancre restait encore. (P. 200.)

Nous respirâmes un peu plus librement; mais ce moment de répit ne fut pas de longue durée, car les buissons et les petits arbres se multipliaient, et c'étaient autant d'obstacles mortels que nous avions en face de nous. Je ne m'étais jamais imaginé le bruit terrible qui résulte des craquements du bois, comme nous pûmes nous en rendre compte! Nous venions de subir encore de rudes assauts, en renversant une série de petites murailles dans les tourbières, quand tout à coup nous aperçûmes comme une apparition infernale, juste droit devant nous, à plusieurs centaines de mè-

tres, une maison environnée d'arbres et trop grosse sans doute pour espérer la renverser. Nous nous regardâmes et, stupéfaits, nous n'eûmes d'autre pensée que celle de nous demander de quelle manière nous serions écrasés contre ce mur de briques.

Nous allions cependant avec une vitesse effrayante; cent pas encore nous séparaient de cette maison, parallèlement à laquelle se trouvait à proximité un gros arbre. Un bienheureux coup de vent fit subitement dévier le ballon vers la droite et sur l'arbre qui brisa le coin où se tenait Louis Godard. Sa course reprit à travers des marais.

Après quelques minutes pendant lesquelles nous remarquions avec satisfaction que le ballon se dégonflait, une voix s'écria : « Une forêt ! » Au même instant, d'horribles secousses produites par les nombreux petits arbres qui précèdent toute grande étendue de bois recommencèrent. Nous étions à bout de forces; nos bras si violemment tendus depuis un temps trop long et que j'évalue à trente et quelques minutes, refusèrent de nous soutenir, les cordes nous déchiraient les mains; nous sentions peu à peu un affaissement complet envahir tout notre être physique. L'être moral tenait encore, bien qu'il fût déjà sous l'empire d'étranges hallucinations. Ainsi, par exemple, un instant Jules me cria du haut de son cercle :

— Tenez-vous donc, d'Arnoult !

— Je me tiens, répondis-je.

— Mais non !

Il avait raison, j'étais accroupi, mon bras droit passé autour d'une corde, mais ma main gauche, avec laquelle je croyais serrer fortement une autre corde, était ouverte, et sur le moment je n'étais pas encore bien convaincu que je ne serrais rien.

Quelques minutes après, un cri déchirant se fit entendre, poussé par le jeune Montgolfier qui étouffait : « Grâce ! » cria le pauvre garçon. Nous approchions alors de la forêt; un craquement épouvantable résonna dans l'air, suivi d'une secousse si forte que je fus jeté en arrière dans la nacelle, dont la trappe était ouverte. Je tombai là au milieu de toutes sortes d'objets; je me relevai, et ma tête dépassant l'ouverture de la cloison qui formait plafond, je crus apercevoir deux de mes compagnons étendus sur le sol. Une autre secousse me fit faire un haut-le-corps qui me fit sortir à demi. Je me cramponnai en m'élevant avec les bras; une troisième secousse me lança en l'air. Je fis deux ou trois tours sur moi-même, et je tombai lourdement, la tête la première à terre, où je restai étendu sans connaissance.

Que le lecteur veuille bien me pardonner si je parle aussi souvent et aussi longuement de ce qui m'est personnel; j'avoue que j'ignore entièrement com-

ment mes compagnons sont sortis de la nacelle; eux-mêmes encore aujourd'hui ne s'en rendent pas un compte bien exact Thirion doit avoir été jeté par le côté; Montgolfier, inanimé, coula sous la nacelle où il devait avoir le sort de Saint-Félix, tombé en même temps que lui; Yon et Jules ont dû être précipités de leur cercle dans une des grandes secousses qui m'ont jeté dehors. Les trois derniers tombés pourtant sont Louis Godard, Nadar et sa femme, qu'un instant nous crûmes perdus.

Ces explications étant données, revenons à notre narration.

Je me relevai tout étourdi de ma chute, et je sanglai mon genou le plus abîmé avec un morceau de mouchoir. La nacelle était loin, je la vis bondir, puis disparaître dans la forêt; j'entendis deux grands cris et ce fut tout. Le ballon dépassait la tête des grands arbres; il oscillait, paraissant se débattre et vouloir courir encore. Plusieurs coups de feu partirent, vraisemblablement dirigés contre lui, car il se balança et tomba enfin en écrasant tout autour de lui. Le Géant était enfin terrassé; je le vis de loin tomber avec regret; j'éprouvai à son égard la même sensation pénible qu'éprouve le marin dont le navire sombre dans les flots, ou le cavalier dont le coursier s'affaisse expirant après une longue course. Je pensai avec raison que Thirion était l'auteur des coups de feu qui venaient d'achever le monstre; déjà, dans la nacelle, il avait essayé de tirer, mais inutilement.

— Un de sauvé! m'écriai-je. Au même instant, j'aperçus Jules et Yon qui se dirigeaient vers le bois.

— Et de quatre! leur dis-je. Où sont les autres?

Chose étrange! pendant le danger nous n'avions éprouvé aucune crainte, et maintenant que nous étions saufs, une peur atroce nous étreignait le cœur. Quels cadavres allions-nous trouver? A cent pas en avant du bois, un gémissement nous fit regarder à terre; un corps humain s'y trouvait couché dans la terre et les bruyères; un corps noir, lacéré, tellement méconnaissable que je lui demandai qui il était.

— Saint-Félix, répondit une voix brisée, presque éteinte. Oh! que je souffre! A boire, à boire! Une de nos cloches, dont le manche était brisé, se trouvait près de lui, je la ramassai, et, m'en servant comme d'un vase, j'allai la remplir d'eau à la rivière l'*Aller*, qui coulait à cinquante pas de là. Avec cette eau, je rafraîchis la bouche du malheureux, et y ajoutant quelque peu de teinture d'arnica, dont un flacon emporté par moi de Paris avait été miraculeusement préservé dans l'une de mes poches, je lui lavai le visage : sa figure n'avait plus rien d'humain; la peau du front, de la joue droite, du menton était enlevée; les yeux, tuméfiés, présentaient l'aspect de deux masses blanchâtres sanguinolentes, grosses comme des œufs de poule.

Son bras gauche cassé, avec la main presque entièrement dénudée, gisait à côté de lui, les vêtements en lambeaux laissaient, quand j'eus enlevé la tourbe et les terres qui les couvraient, la poitrine à l'état de plaie vive.

Pendant que je me livrais à ces soins, Montgolfier et Louis Godard arrivèrent; Montgolfier, tout noir de tourbe, n'avait aucune contusion sérieuse. Louis Godard avait la cuisse déchirée et les jambes ecchymosées, mais il ne faisait nulle attention à ses blessures et se préoccupait de ce qu'était devenue M[me] Nadar, qu'on ne retrouvait pas. Il m'apprit que Saint-Félix, en voulant sauter, avait été accroché sous la nacelle et traîné à plat-ventre avec ce poids énorme sur lui pendant une courte distance. Saint-Félix respirait; toutes ses blessures étaient couvertes de linges mouillés. Je demandai à Yon et à Montgolfier d'aller à une maison voisine chercher des gens pour y transporter notre malheureux compagnon; puis je me dirigeai vers la rivière, où je bus de l'eau à pleines mains et me lavai le visage, car j'étais littéralement couvert de tourbe. Je me relevais, cherchant un endroit pour passer la rivière, quand je vis sur l'autre rive se dresser la tête de Nadar : il était pâle et paraissait souffrir beaucoup. Son premier mot, en m'apercevant, fut celui-ci :

— Ma femme! Où est ma femme?

Je ne savais que lui dire, ignorant absolument ce qu'était devenue cette héroïque personne! A tout hasard, je répondis:

— Elle est là, près de la nacelle; cherchez-la!

— Ma femme! ma femme! ne cessait-il de crier avec un accent déchirant.

Pour aller jusqu'à Nadar, il fallait passer la rivière peu large, mais assez profonde en cet endroit. Je fis donc signe à quelques paysans qui nous entouraient de nous prêter assistance. J'avoue que, malgré une pantomime fort expressive, aucun de ces gens ne parut me comprendre. J'employai alors, vis-à-vis d'eux, un moyen que j'ai rarement vu échouer. Je tirai une pièce d'or de mon porte-monnaie, et je la leur montrai. O prodige de la compréhension humaine! A la vue de l'or, chaque paysan se précipita pour m'enlever et me faire passer la rivière sur son dos. Je choisis le plus fort d'entre tous, je m'accrochai à ses épaules, et voilà mon homme qui met un pied, puis deux dans la rivière, puis tout le corps, et nous disparaissons dans un trou.

On nous repêche aussitôt, et, comme toujours, on imagina le moyen de parer la catastrophe après qu'elle avait eu lieu. Les paysans ramassèrent une grande quantité de grosses branches que le ballon avait cassées et firent avec elles un pont volant assez solide pour que Montgolfier, Yon et moi pussions passer à pied sec sur l'autre rive. Une large allée tracée par la nacelle dans les arbres et les broussailles se présenta; nous la suivîmes pendant une centaine de pas.

Là, au milieu d'un abattis prodigieux de branches d'arbres, se trouvaient la nacelle, couchée sur le côté, et le ballon affaissé à terre, presque dégonflé Devant la nacelle, couchée sur les débris, Mme Nadar, à laquelle les deux Godard et Thirion prodiguaient des soins. La malheureuse femme crachait le sang à pleine bouche et se plaignait d'une forte compression de la poitrine. Godard l'avait trouvée gisante sous la nacelle ; nous nous occupâmes de lui rafraîchir le visage et de sécher ses vêtements trempés d'eau.

Avec l'aide des paysans, j'arrachai deux des cloisons intérieures de notre maison d'osier, ce qui nous procura deux civières assez confortables pour transporter les deux blessés; au même instant, une longue charrette arriva pleine de paille. Nadar et sa femme y furent couchés et dirigés vers un endroit qui paraissait avoir été désigné d'avance aux paysans.

Cela fait, nous nous occupâmes un peu de nous; les Godard n'avaient rien perdu de leur énergie, non plus que Thirion; moi, je m'affaissai près de la nacelle, et dans un mouvement que je fis pour me retenir, en étendant le bras, ma main rencontra une bouteille assez pesante. Je la tirai du milieu des débris, c'était une bouteille de champagne, intacte et toute trempée d'eau. Louis Godard la déboucha, et ma foi! à la guerre comme à la guerre, nous bûmes à plein goulot. Ce vin nous fut un excellent cordial; il nous donna la force de nous acheminer vers l'endroit de la forêt où nos principaux blessés avaient été transportés.

Cet endroit, fort pittoresque, était un petit pavillon de chasse bâti en briques et en charpente, situé au milieu d'une rotonde qu'entouraient de gigantesques sapins. Les blessés avaient été couchés dans le pavillon par les ordres du gouverneur du district; cet excellent homme, à la première rumeur qui se répandit de l'événement, était accouru avec sa femme qui parlait français et les domestiques, pour organiser des secours. Il avait fait flamber un bon feu dans le pavillon, il en fit allumer un autre dehors avec des broussailles sèches.

Les deux Godard, Montgolfier et moi, nous nous couchâmes sur de la paille autour de ce feu. Une réaction naturelle, après les diverses phases que nous venions de subir, s'opérait en nous et l'affaissement physique succédait à l'énergie des premiers instants. Louis et Jules Godard tombèrent bientôt dans un profond sommeil; Montgolfier, je crois, les imita; j'eusse été alors très aise d'en faire autant; mais mon genou et mon bras droit me causaient de telles douleurs que force me fut de tenir les yeux ouverts. Le vent sifflait dans les sapins, le feu pétillait, un ciel gris, brumeux, au-dessous duquel roulaient de gros nuages noirs, surplombait cette scène; un instant je me crus tombé en plein rêve de quelque ballade allemande.

Nous restâmes ainsi jusqu'à ce que des voitures arrivèrent pour nous transporter à Rethem, une toute petite ville où nous parvînmes à la nuit tombée.

Une nombreuse population se pressait autour des voitures; tous ces braves gens paraissaient nous plaindre fort, et je fus émerveillé, je l'avoue, en voyant le touchant empressement que chacun mit à nous prêter assistance.

Les hommes nous transportèrent à bras dans de grandes chambres où les femmes s'évertuaient à qui mieux mieux à nous préparer des lits. Je crois devoir une mention spéciale à la couche improvisée sur laquelle on me déposa.

C'était un grand bois de lit fait en forme de coche et rempli de paille jusqu'à en déborder; au-dessus de la paille s'étendait un grand lit de plume que recouvrait, tant bien que mal, une petite pièce de toile destinée sans doute à remplir l'office de drap.

C'est là-dessus que j'étais allongé ou plutôt que j'enfonçais. Un second lit de plume sous lequel je disparus complètement me servit de couverture; cette espèce d'étuve fut encore complétée par une adjonction plus que suffisante, à mon avis du moins, de bon nombre d'oreillers et de coussins en plumes que l'on posa très soigneusement sous ma tête et sur mes pieds. Me croira qui voudra, mais je déclare que j'ai parfaitement dormi cette nuit-là.

Avant de dormir toutefois, il nous fallut subir plusieurs visites indispensables, d'abord celle du médecin de la localité, un gros homme gras, joufflu, rebondi, dont la figure luxuriante d'embonpoint disparaissait à demi dans un col empesé qui montait jusqu'aux oreilles. Ce digne homme, en ce qui me concerne, se contenta de me palper longuement, en accompagnant chacun de ses gestes de phrases latines fortement accentuées; il termina enfin sa très longue consultation en me prescrivant de dormir!

Après le médecin vint le pharmacien, homme fort convenable et qui parlait un peu le français; puis une brave vieille femme, une Alsacienne, qui nous dit qu'elle avait eu son mari tué à Waterloo. Bien qu'elle habitât Rethem depuis cette époque, cette bonne femme, aujourd'hui âgée de soixante-dix-sept ans, n'a pas oublié sa langue maternelle; elle nous a été fort utile comme interprète, et son dévouement n'a pas eu besoin d'être stimulé pour se montrer dans toute sa foi naïve.

Le lendemain matin, après avoir obtenu, non sans peine, du papier et de l'encre, j'écrivis une lettre pour le journal la *Nation*, et je me levai. Les blessés couchés au rez-de-chaussée étaient dans le même état que la veille. Le médecin s'était borné à les palper, à les considérer, et à discourir en latin sur les contusions qu'il leur reconnaissait et les blessures qu'il leur supposait, et... ça avait été tout; comme à moi, il leur avait prescrit de dormir. Tous,

surtout Saint-Félix, souffraient beaucoup par suite du manque d'un pansement quelconque. Pendant que les Godard, infatigables, s'occupaient à préparer le déjeuner, je fis faire des bandes de toile par notre vieille Française, et tant bien que mal, autant que me le permettaient les faibles moyens mis à ma disposition, je posai un premier appareil sur les jambes de Nadar et de Saint-Félix; je couvris leurs plaies vives d'un liniment composé de laudanum, d'eau de chaux et d'huile d'olive.

De leur côté, Yon et Montgolfier partirent pour la forêt, afin de s'occuper du sauvetage de ce qui restait de la nacelle et du ballon.

Les blessés furent voiturés jusqu'à la station d'Estrup; de là, un train spécial les mena à Hanovre où ils arrivèrent à onze heures du soir.

Sur la réception cordiale et les soins empressés qui nous accueillirent à Hanovre, je me bornerai à reproduire ce que j'écrivis à Paris, en date du 26 octobre :

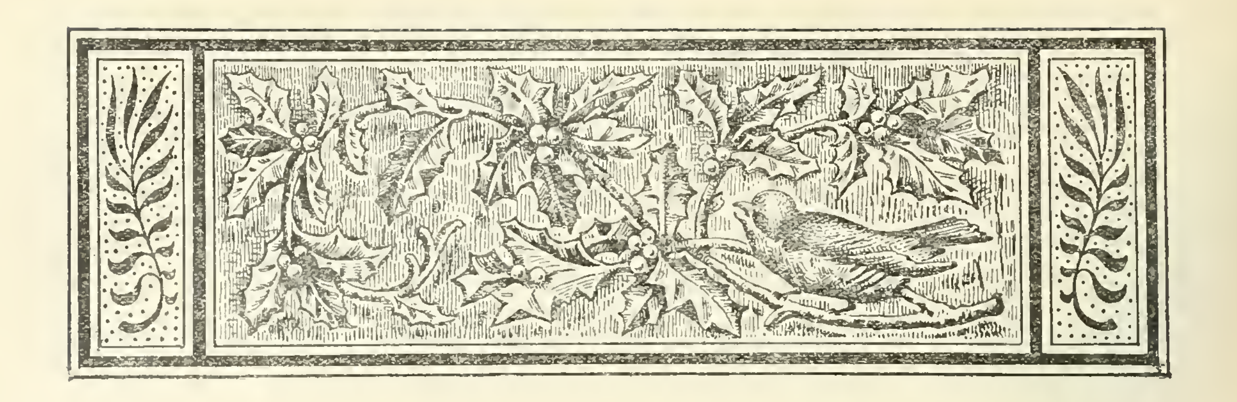
« Le roi et la famille royale ont visité hier notre nacelle dans le hangar du chemin de fer. Cette visite a duré une heure et demie, pendant laquelle le roi n'a cessé de nous questionner sur notre voyage avec le plus vif intérêt. L'enfant de Nadar a sauté sans façon au cou de la reine qui l'a embrassé avec effusion.

» Le roi a désiré qu'il lui fût adressé un compte rendu manuscrit de notre voyage ainsi qu'une carte; le tout sera déposé aux archives particulières du royaume. Ce matin, Sa Majesté nous a envoyé des fruits. Elle nous a adressé également un catalogue de sa bibliothèque particulière, qui est mise à notre disposition. A midi, une voiture royale vint nous chercher pour nous conduire au château. Le roi parle très purement le français, et ne cesse de répéter fort gracieusement que *son royaume* est à notre disposition. Nous sommes profondément touchés des prévenances de la famille royale, et il nous sera bien difficile de payer la grosse dette de reconnaissance que nous devons à ces augustes personnes, si bienveillantes et si prévenantes. »

Dès que les médecins jugèrent, après quelques jours de repos, que nous étions en état de faire le voyage, nous reprîmes le chemin de fer et rentrâmes, sans encombre, à Paris.

E. d'Arnoult.





SOUVENIRS D'UN PHILOSOPHE COSMOPOLITE.

'ai fait ce matin une longue promenade dans la partie la plus solitaire des environs de Rome. J'ai vu les premiers rayons du soleil passer sous les arcs à demi ruinés de ces longs aqueducs qui s'élèvent au-dessus de la plaine comme des routes aériennes. La lumière de l'aurore s'étend sans obstacle sur une terre unie, dépouillée, et qu'on dirait nivelée par le temps. Le monde est aussi désert pour moi que les solitudes de Rome. Chaque jour je perds quelque illusion!... Les rêves de ma jeunesse ne me laisseront que des regrets.

Je ne puis assez dire à quel point le monde m'ennuie! De tous les pays on accourt à Rome pour y faire ce qu'on fait partout! N'est-il donc qu'une manière de s'amuser? Comment ne sent-on pas le dégoût des divertissements ordinaires dans un lieu aussi sacré que Rome? Il faut convenir que les hommes ont peu d'imagination dans leurs plaisirs! Quel vide nous laissent tous ces amusements hérités de nos pères! Les révolutions n'ont d'effet que contre les grandes choses; les vanités du monde sont comme les joncs du marais qui se relèvent aussitôt que la tempête leur donne un moment de relâche. Notre siècle, qui a renversé tant d'institutions vénérables, n'a pu détruire quelques usages frivoles; on n'a pas encore trouvé les habitudes qui correspondent aux nouvelles idées.

C'est surtout à la vue de Rome qu'on sent le besoin de vivre d'une vie nouvelle ! Ici, les vivants (1) me sont insupportables, je ne suis bien qu'avec les morts, tous les cœurs me semblent glacés, toutes les têtes me paraissent vides; c'est trop dans le même jour de passer de la solitude des catacombes à celle des salons!

J'arrivais à Saint-Pierre peu disposé à me laisser toucher, je pensais que

---

1. L'auteur parle des mondains, comme l'indique le mot *salons*.

la musique serait mal exécutée; mais, malgré moi, les chants d'église m'ont transporté, ils m'ont fait tout oublier; et quand, après l'office, j'ai retrouvé Saint-Pierre avec ses voûtes d'or, ses pilastres de marbre et ses statues, tant de merveilles m'ont paru bien au-dessous de ce que venait de me dévoiler l'imagination de Pergolèze.

L'air avait aujourd'hui une douceur inconnue ailleurs qu'en Italie, le ciel était pur, et nulle vapeur ne rapprochait de moi les immenses horizons romains. Il n'est peut-être aucune autre contrée où d'un regard on embrasse tant d'objets.

A la vue de ces campagnes héroïques, de cette plaine sillonnée par des



Sainte-Marie-Majeure. (P. 213.)

torrents qui cachent leurs cours sous des forêts de plantes aussi anciennes qu'eux-mêmes, devant ces montagnes brillantes d'azur et d'où la lumière jaillit comme de pierres précieuses, enfin, en errant parmi les ruines qui tiennent lieu d'arbres à cette terre des tombeaux, si l'on ne savait où l'on est, on devinerait Rome.

Hier, je suivais la Voie Appienne, la plus fameuse de toutes. Je l'ai quittée pour visiter les restes du cirque de Caracalla. Je me vis tout à coup entouré d'une verte prairie couverte de fleurs et de troupeaux. Le silence et la paix règnent dans cette enceinte où l'œil ne retrouve aucun de ces contrastes qui font de Rome un séjour si poétique.

Des monceaux de pierres, formés par les débris de l'amphithéâtre et cachés sous des lierres et des broussailles, ressemblent plutôt à des collines qu'à des édifices écroulés. En contemplant cette vallée bâtie, et qui forme un paysage différent de tout ce que j'ai vu à Rome, je me croyais revenu dans ma patrie. Je reconnaissais mes horizons bornés, mes vallons solitaires, mes tertres de verdure; et mon cœur battait de joie! Je foulais une terre baignée du sang des martyrs, mais tout ce que je voyais m'invitait à des sentiments doux. Les degrés du cirque ont disparu sous des plantes grimpantes; le sable de l'arène est recouvert d'un brillant tapis de verdure et caché sous des massifs d'arbustes; on dirait que la nature s'est chargée d'effacer les traces des égarements de l'homme.

Je vais essayer de peindre la joie bruyante, le délire d'un peuple naturellement taciturne, et que j'ai vu tout à coup changé en une troupe d'insensés. Ils perdent en un moment le souvenir de leurs peines, ils masquent leur misère et poursuivent le plaisir avec autant d'ardeur que les anciens Romains en mettaient à conquérir le monde. Cette folie annuelle éclate à point nommé au premier son de la cloche du Capitole. On ne la sonne jamais, si ce n'est pour avertir le peuple de Rome qu'il peut courir masqué dans les rues, ou qu'il lui est mort un Pape.

Aujourd'hui que le silence règne autour de moi, j'aurai de la peine à retracer des scènes d'une gaîté si désordonnée, des plaisirs si extravagants, qu'on n'y peut plus croire dès qu'ils sont passés. C'est comme l'ivresse, c'est comme le délire de la fièvre. Je ne puis me figurer toute cette ville réunie dans une seule rue, et je cherche en vain le tumulte de la foule au milieu de la cité déserte. Je ne crois plus à tout ce peuple changé en bêtes, en dieux, en géants, en enfants : je ne vois plus ces hommes métamorphosés, je n'entends plus les cris, les éclats de rire d'une troupe de furieux revêtus d'une robe blanche, affublés d'un bonnet de nuit, et qu'on dirait échappés de l'hôpital des fous : genre de masques le plus nombreux de tous, parce qu'il exige le moins de dépense, et qui s'appelle *Pazzi* en italien ; je ne suis pas aveuglé par des grêles de dragées qui pleuvent de tous côtés sur ma tête et blanchissent mes habits en obscurcissant l'air ; je ne me promène plus pêle-mêle au milieu de la rue avec des portefaix, des chevaux, des princes, des grandes dames! Mais je me sens vaguement poursuivi du souvenir de tant de scènes bizarres, et je crois rêver quand je me les retrace.

Il y a quelque chose de touchant dans l'accord d'une nation tout entière qui se donne rendez-vous dans une rue, sans y chercher d'autre avantage que le plaisir naturel à chaque homme d'augmenter sa joie par la joie des autres.

On est attendri involontairement, en voyant la simplicité des habitants de Rome, dans ces jours où les grands, les petits, la jeunesse, la vieillesse, le luxe et la misère, l'esprit, la science, la bêtise, l'ignorance concourent également, et de la même manière, à l'ivresse de tous. Il n'y a plus de distinctions sociales, pécuniaires, ni aristocratiques ; il n'y a plus de malheureux, plus de mercenaires, plus de maitres, plus de serviteurs : l'égalité du plaisir a tout nivelé, même les caractères. J'ai vu les gens les plus graves, les pédants les plus raides, entraînés, subjugués par la folie de tant d'hommes réunis. Il y a un magnétisme des esprits plus réel encore que celui des corps; si vous en doutez, venez voir les derniers jours du carnaval de Rome!

Un savant promène sa tête masquée naturellement par le temps, au milieu d'une société de têtes d'ânes et d'ours, et les étrangers les plus dédaigneux se laissent à la fin gagner par la joie universelle. Ce sont les états généraux de la folie.

On s'arrête sur les bancs placés devant le palais Ruspoli : c'est le champ de bataille où l'on se jette les *confetti*, non par poignées, mais par paniers, par sacs entiers, qu'on finit, quand ils sont vides, par lancer eux-mêmes à la tête de ses adversaires. On voit des champions tellement acharnés à ce genre de combats qu'après avoir épuisé toutes les ressources ordinaires, ils se jettent quelquefois gants, mouchoirs, argent, masques, chapeaux, habit ! Le dimanche, après avoir passé quelque temps dans ce lieu redoutable, je fus porté par la foule vers la place du Peuple, où je commençai seulement à respirer. Cette place est à l'extrémité de la rue du Cours, et les voitures ne font qu'y tourner pour entrer dans l'intérieur de la ville. Revenu de mon étourdissement, je me réfugiai sous la Porte du Peuple; en levant les yeux au ciel, je vis le soleil qui perçait quelques nuages et laissait tomber ses derniers rayons sur l'obélisque d'Egypte. L'église de Sainte-Marie des Miracles brillait aussi dans la lumière, mais celle de Sainte-Marie-Majeure restait cachée dans l'ombre. Ce tableau me fit oublier le bruit, la foule, le plaisir ; et je ne vis plus qu'un monument d'Egypte apporté par les Romains, il y a dix-huit siècles. On a célébré les jeux du cirque autour de cet obélisque, qui vit tomber les derniers Césars, et qui finit par tomber après eux. Un pape l'a relevé et placé où nous le voyons aujourd'hui.

Un des grands plaisirs du carnaval, c'est la course des chevaux barbes. Vers la fin du jour, à vingt-quatre heures selon le cadre romain, on fait partir deux coups de canon. A ce signal, toutes les voitures, dont la rue du Cours est obstruée, se dispersent en un moment, le peuple s'amoncelle le long des maisons, sur les parapets, dont la rue du Cours est bordée; on fait trêve aux combats de confetti ; un silence profond succède au tumulte, et chacun s'ef-

force de contenir son impatience, comme dans l'attente d'un grand événement. Bientôt un murmure prolongé par l'écho de toute la population de Rome précède l'apparition des chevaux ; toutes les têtes s'avancent : à peine a-t-on eu le temps de regarder... ils passent, ils courent en liberté, personne ne les dirige, personne ne les excite, si ce n'est la population qui, par ses cris, ses huées et ses éclats de rire, effraie les plus paresseux. Ces animaux, demi-sauvages, suivent ainsi toute la rue du Cours, et leur lutte tient Rome entière en suspens.

La nuit commençait à tout confondre dans ses ombres ; on ne voyait plus que les chevaux qui, dans la rapidité de leur course, faisaient briller, comme des étincelles électriques, leurs plaques de plomb doré sous lesquelles on cache des charbons ardents et des pointes de fer pour aiguillonner l'animal : le silence d'un peuple si bruyant un instant auparavant contribuait à l'effet de cette fête singulière.

Mais la scène du dernier jour m'a frappé encore plus que les autres. Le Mardi Gras, après la course des chevaux, qui avait eu lieu vers le soir, ainsi que les jours précédents, nous fûmes retenus pendant une heure au palais de Venise par les personnes chez lesquelles nous avions été voir la course.

Lorsque je rentrai dans la rue du Cours, pour retourner chez moi, il faisait nuit close. Je ne vis rien d'abord d'extraordinaire ; en avançant j'entendis de grands cris, et j'aperçus un si vif éclat de lumière qu'il me parut provenir d'un incendie. Je courus vers ce feu, qui répandait des teintes brûlantes sur les vieux palais de Rome, et je me trouvai au milieu d'une scène plus bizarre et plus animée que celle du matin. Une foule immense obstruait la rue et s'agitait en prononçant des paroles sinistres, espèce de psalmodie souvent interrompue par des éclats de rire. Chaque personne portait à la main une petite bougie allumée, que les autres s'efforçaient d'éteindre. Tous criaient à la fois d'un ton burlesquement grave : « Meure celui qui ne porte pas de flambeau !... » Figurez-vous la scintillation de tant de torches agitées dans tous les sens, les hurlements du peuple s'acharnant à poursuivre celle des voitures qui n'en portaient pas, l'affluence toujours croissante d'une foule qui paraissait furieuse, le passage de la clarté d'un incendie à l'obscurité d'une nuit d'Italie, où l'on retombait chaque fois que beaucoup de ces torches venaient à s'éteindre ; imaginez les effrayantes figures des hommes de ce pays, dont les yeux brillants perçaient les ténèbres et ressemblaient à d'autres flambeaux ; et vous n'aurez qu'une faible idée de l'enterrement du carnaval, à Rome.

Cette scène, presque infernale, m'avait troublé la raison : je courais comme les *Facchini* de Rome, un flambeau à la main, après toutes les personnes que

je croyais reconnaître. Lorsqu'on m'avait éteint ma lumière, je la rallumais à celle du premier venu, sur laquelle je soufflais ensuite de toutes mes forces, puis j'usais de mille ruses pour défendre cette flamme précieuse que je venais de ressusciter, et que mes ennemis menaçaient de tous côtés avec des mouchoirs mouillés, ainsi qu'avec des balais auxquels on avait attaché des linges et assez semblables aux figures de revenants.

Au moment du plus violent tumulte, lorsque la foule refermait le passage à plusieurs voitures auxquelles on avait éteint toutes leurs lumières, afin de les exposer à la risée du peuple, il se fait tout à coup un silence profond ; la foule s'entr'ouvre avec respect, laissant au milieu de la rue un large passage; moi je m'avance au premier rang pour prendre part à quelque folie nouvelle; mais qu'est-ce que je vois ? Un prêtre d'une figure noble et modeste, précédé de quatre hommes, en habit de prêtre comme lui, et qui tiennent à la main un cierge allumé. Ils allaient porter les derniers sacrements à un mourant. La foule fait silence, tombe à genoux; on éteint les flambeaux pour ne laisser briller que les cierges de l'église, et moi, tremblant, j'accompagne, dans une rue voisine, le convoi chrétien. Je monte chez le malade, à la suite des prêtres, et je me jette à genoux sur le seuil de la chambre funèbre. Cet homme était jeune ; la veille, il avait pris part à tous nos plaisirs; un accident, la chute d'un échafaudage, sur lequel il était monté pour voir cette course qui nous avait tant réjouis, le faisait mourir.

Au moment où il reçut les sacrements, il revenait d'une hémorragie, et les convulsions de la mort défiguraient déjà ses traits. Sa mère, sa sœur sanglotaient au pied de son lit : on le souleva pour lui faire les onctions sacrées et, quand la cérémonie fut achevée, je vis sa main chercher la main de sa mère; il ne put l'atteindre et retomba pour la dernière fois sur ce lit où on l'avait porté la veille ; la mère s'était évanouie.

Je pensais que le même accident aurait pu causer la même angoisse à la mienne ; et je crus la voir à la place de cette femme que je ne connaissais pas ! Je sortis de ce lieu de douleur en priant Dieu et en l'interrogeant. Tandis que je me hâtais de gagner notre maison, j'entendis avec horreur les cris : *Sia amazzato chi non porta il moccolo* [1], les folles joies avaient recommencé aussitôt après le passage du saint Sacrement, à travers la foule obstinée à se divertir !...

Je suis mécontent de moi et du monde ; j'y vais pour fuir la tristesse, et j'y trouve l'ennui ! Des paroles vraies ou fausses suffisent à la vie d'un habi-

1. Mort à qui ne porte pas de flambeau !

tant des salons, et l'art de les appliquer à propos est la seule étude qui lui soit nécessaire! Toujours prompts à parler, n'agissant que rarement, ces menteurs élégants me corrompent sans me séduire. Je deviens comme eux et pire qu'eux, car ils ont trouvé leur élément, et j'ai perdu le mien. On tombe au-dessous de tout le monde quand on est au-dessous de soi-même.

Je passe ma vie à m'indigner des concessions que je fais à l'usage. L'usage, cette fatalité de salon, me domine tout comme elle tyrannise les sots dont je me moque. La contradiction qu'il y a entre une âme ardente et l'uniformité de l'existence me rend la vie insupportable! Je me trouve sur la terre comme ces voyageurs atteints par le calme dans des mers lointaines : ils pâlissent en voyant l'immobilité des flots, et leurs regards s'élèvent vers le ciel pour implorer des orages : je me sens saisi de terreur en songeant à cette longue suite de jours qui peut-être me sont réservés. Les mêmes passions avec leur inévitable monotonie ramèneront les mêmes illusions qui seront dissipées par les mêmes réalités, jusqu'au jour, plus terrible que tous les autres, où la mort déchirera pour jamais le voile de vanités si perfidement jeté sur les yeux des mortels!

Ce matin j'ai cherché dans Saint-Pierre un abri contre la pluie qui tombait par torrents pendant un orage épouvantable. On ne voyait presque personne dans l'église, elle paraissait plus vaste que de coutume parce que le jour obscurci par l'orage ne permettait pas de distinguer la multitude d'ornements qui surchargent toutes les parties de l'édifice.

Je me mis à genoux ; bientôt un éclat de tonnerre, comme on n'en entend qu'à Rome, vint interrompre ma prière. Le dôme tremblant au-dessus de ma tête gémissait comme une montagne d'airain. Des nuages plombés enveloppaient la terre ; des vapeurs enflammées par la foudre avaient remplacé l'éclat du soleil ; quelques faibles rayons d'une lumière obscurcie descendaient du haut des voûtes et souillaient les parois de marbre et d'or ; on eût pris ces lueurs enflammées pour des torrents de sang ; les ténèbres devançaient la nuit pour nous épouvanter! En ce moment, quelques femmes se prosternèrent la face contre terre ; elles y restèrent longtemps ; la tempête était calmée et je sortais de l'église que je les vis encore dans la même attitude.

Depuis le carême j'entends tous les jours de la musique sacrée, soit à Saint-Pierre, soit dans les maisons particulières. Dernièrement, chez un avocat, deux femmes ont exécuté le *Stabat* de Pergolèze avec une rare perfection. J'aime à retrouver l'inspiration religieuse dans les chefs-d'œuvre du temps passé, en musique et en peinture comme en poésie. Ce besoin de la prière, si ancien, si universel, est pour moi une réponse suffisante à tous les sophismes de nos nouveaux sages. J'éprouve une pieuse surprise en écoutant ces chants,

composés il y a deux siècles, et qui peignent si bien encore ce que je sens aujourd'hui.

L'identité de l'humanité dans tous les âges, dans tous les pays, cette identité qui n'empêche pas une variété infinie, révèle la plus grande pensée du Créateur : l'unité dans la multiplicité!

Je m'accoutume au séjour de Rome ; il me prépare bien des regrets ! Si mes paroles sont monotones, mes impressions ne le sont pas. Je me sens presque heureux dans la campagne, lorsque je m'assieds sous un de ces pins qui de loin semblent des voûtes suspendues dans le ciel. L'air de ce pays a des harmonies pour l'oreille comme pour les yeux, et l'on ne sait ce qui charme le plus, de la couleur vaporeuse des ruines de Rome ou des accords du vent soufflant entre leurs pierres. Mon cœur bat de joie quand je contemple l'azur foncé du ciel, ou quand j'aperçois ces premières fleurs du printemps, dont les couleurs sont si vives qu'elles étincellent sur la verdure. Peu de choses peuvent être comparées à la villa Pamphili par une belle soirée. Ce n'est plus la simple nature, c'est un monde fantastique ; et la plaine majestueuse qu'on appelle Campagne de Rome, avec ses tombeaux, ses palais en ruines, encadrées par des arches hardies, les colonnades imposantes et les légers portiques d'une forêt de pins, ressemble moins à la terre qu'à quelque monde idéal créé par l'imagination d'un poète! Au moment où les derniers rayons du soleil rougissent les champs déserts, la couleur empourprée du soir ajoute à l'illusion ; cette vieille terre abreuvée de sang, hérissée de débris, sillonnée d'aqueducs et de ruines, et dévastée par la guerre, les maladies, la gloire, le crime, semble tout à coup rendre ce sang dont elle est saturée.

J'ai rencontré dernièrement deux Allemands très distingués. L'un d'eux est un des premiers poètes tragiques de son pays ; de plus il est un saint. C'est Werner ([1]), qui est devenu catholique à Rome, où il a trouvé le port après une vie orageuse. Sa conversion rappelle les premiers siècles du christianisme ; elle a quelque chose de miraculeux. Il s'intéresse à moi, et me juge avec indulgence ; après m'avoir vu deux fois, il a voulu parler de moi à ma mère pour lui dire toutes les espérances que je lui faisais concevoir, et en même temps toutes ses craintes. Il me trouve dans une disposition d'âme inquiétante.

L'autre Allemand avec lequel j'ai fait connaissance est un ami de Werner ; il a moins d'abandon, il a plus de clarté, et peut-être plus de profondeur d'esprit : c'est une tête philosophique ; son imagination est à ses ordres : il

1. Zacharie Werner, né en 1768, fut secrétaire à Berlin en 1805 et se fit un grand nom dès cette époque comme écrivain. S'étant converti à Rome, il fut ordonné prêtre à Aschaffenbourg, puis fut nommé chanoine honoraire de Kaminieck.

n'en est point l'esclave. Il s'est fait également catholique. De pareilles conversions sont un phénomène dans ce siècle d'impiété et ne peuvent rester infructueuses. La fermentation d'idées qui agite l'Allemagne en ce moment, et qui se propage dans toutes les directions, entre dans les vues de la Providence, et tient sans doute à quelque plan caché que l'avenir développera.

Je viens d'avoir une conversation de quatre heures avec ce poète allemand. Il s'efforce de rectifier mes idées et de me ramener au vrai, dont je m'éloigne, dit-il, par l'exagération de mes sentiments. Il m'a raconté sa vie entière, et pourtant il ne me connaît pas! Il a la charité évangélique ; et me voyant l'air agité, malheureux, il a cru de son devoir de me faire entendre la vérité. Il dit qu'il est comme un naufragé, resté sur le bord où l'a jeté la tempête pour avertir les autres d'éviter l'écueil contre lequel il est venu se briser.

« Vous êtes malheureux, a-t-il ajouté, parce que votre âme a besoin de grands mouvements ; vous donneriez avec joie votre vie, votre bien, pour une cause sainte ; mais ce sont précisément ces brillants sacrifices que Dieu n'exigera pas de vous ; ils vous coûteraient trop peu!... Ce qu'on vous demande, c'est de vous résigner à mener une vie simple et calme ; travaillez sur vous-même, faites du bien à ce qui vous entoure, consacrez-vous au bonheur de votre mère. Elle vous a sacrifié ses goûts pour vous suivre jusqu'ici, sacrifiez-lui les vôtres pour lui donner la paix que votre tristesse lui enlève. Tout homme doit accomplir sa vocation, qu'il reconnaît en réfléchissant à la place où Dieu l'a mis, et en consultant la voix de sa conscience; vous rêvez l'héroïsme, et vous perdez la vertu ; vous ne remplissez pas les plus simples devoirs de l'humanité! Vous voyagez! croyez qu'en courant le monde on ne trouve que ce qu'on a dans le fond du cœur! Si vous serviez votre pays, vous rempliriez tout naturellement vos devoirs ; une opinion dont je ne suis point juge vous éloigne des affaires et vous isole au milieu du monde. Vivez, si vous le voulez, dans la retraite, mais non dans l'inaction. Le loisir que vous vous réservez est une charge ; il faut la remplir ; habitez la campagne, et faites-y du bien. J'ai d'autant plus d'intérêt à vous prêcher ce genre de vie que je suis sans asile : personne ne s'intéresse à moi ; je vis des bienfaits de quelques princes allemands ; et tout cela peut venir à manquer... »

J'étais fier d'inspirer une si noble confiance à un homme supérieur, et qui me parlait pour la seconde fois de sa vie. Rien ne pouvait me relever davantage à mes propres yeux. Werner continua : « J'ai acquis beaucoup de célébrité dans mon pays, j'ai écrit de nombreux ouvrages. Eh bien, si je mourais aujourd'hui, on mettrait dans les gazettes : Le poète Werner est mort, il avait fait de belles tragédies dans sa jeunesse, mais il n'aurait rien produit de plus ; car depuis quelques années il s'abandonnait à toutes les petitesses



Mon père m'a donné deux nègres ; j'ai défriché et je me trouve avoir champs et vergers. (P. 181.)

d'une dévotion exagérée... Vous le voyez, personne ne m'entend! Cet abandon qui m'afflige est le juste châtiment de mes fautes. Je suis seul au monde. » Alors cet homme respectable par son âge, par sa gloire littéraire, par sa conversion, s'est accusé de ses fautes devant moi, qui ne suis rien au monde, ni par la place que j'occupe, ni par moi-même; il me disait : « J'ai pour vous une vénération profonde (les belles âmes ont besoin de se créer des objets d'admiration), parce que vous avez conservé au milieu du monde une âme généreuse et noble; je ne vous demande aucun détail sur vos actions, je ne veux pas de confidences ; chaque homme renferme en son cœur un mystère; ce mystère ne peut se révéler, et nul ne doit tenter de le pénétrer : c'est le secret de Dieu. Mais croyez que les événements qui agitent notre vie sont toujours préparés de loin au fond de nos âmes, et que toute notre existence n'est que le résultat de nos entretiens secrets avec la Providence! »

Voilà à peu près le résumé de ce que m'a dit cet homme envoyé du ciel pour changer ma *disposition*, puisque ma position paraît immuable. La mission de Werner ne sera pas inutile pour moi! J'ai gâté, j'ai refroidi ses discours, en les retraçant : il faudrait pouvoir faire entendre sa voix basse et puissante ; il faudrait vous montrer ses yeux d'un gris bleu, et à demi cachés sous des paupières appesanties et sous d'énormes sourcils noirs, mais qui commencent à blanchir. Ce que son regard a de douceur, de grâce et de passion, ne peut s'exprimer. Personne, je crois, ne parlerait de religion comme il m'en a parlé aujourd'hui. C'est avec l'esprit de Dieu même qu'il parle de Dieu! Je me sens capable d'une patience que je ne connaissais pas. J'ai toujours été secouru à temps! J'avais besoin de ce nouvel appui. Dieu ne nous envoie jamais d'épreuves insurmontables!...

Oui, j'ai trouvé l'homme de Dieu qui m'a montré la voie du salut ; il aura sur mon sort une grande influence. J'ai formé aussi quelques liaisons d'amitiés ; si elles ne suffisent à remplir ma vie, elles l'adoucissent. C'est folie que de chercher le bonheur dans un monde qui ne peut nous offrir que des consolations. L'affection la plus passionnée fait qu'on ne peut se passer de ce que l'on aime, mais elle ne suffit pas. Nul être humain ne peut combler les désirs d'un autre. Dieu m'envoie, dans la jeunesse, les pensées souvent trop tardives de l'âge mûr ; si je ne profitais des secours qu'il me donne, mes lumières me condamneraient ; et je serais perdu pour avoir reconnu la sagesse de ces avertissements sans en profiter. Je connais la vie avant d'avoir vécu, je juge le bien et le mal, et je suis épouvanté de ma raison ; car si ma faiblesse en triomphait, je deviendrais le dernier des hommes ! Que de fois n'ai-je pas répété ce blasphème... « Je ne suis pas né pour le bonheur ! » Tout homme est né pour le bonheur de la vertu, et son devoir est de le trou-

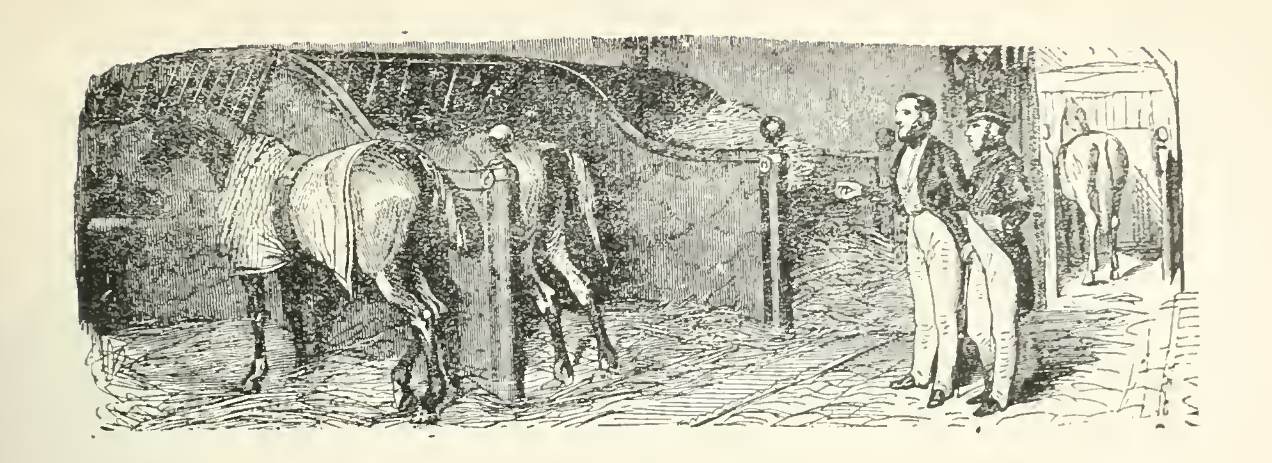
ver. La créature est ingrate envers le Créateur, tant qu'elle ne lui dit pas. « Je suis heureuse [1]! »

Je me croyais quelque talent pour la poésie, mais qu'importe? L'homme est ici-bas pour agir, et non pour écrire! L'exemple d'une vie pure est plus efficace que les plus beaux ouvrages. La poésie n'est qu'un flatteur, la religion est un ami. Le poète, ne pouvant supporter la vie telle qu'elle est, se crée un monde analogue à ses besoins ; le chrétien, inquiet aussi, se guérit, non par des rêveries, mais par la vérité! Il sent, de même que le poète, le besoin d'une autre existence, mais il accepte celle-ci comme on remplit un emploi pour en obtenir un meilleur. Il finit par être heureux; mais son bonheur n'est pas celui du poète ; on ne saurait le peindre, on ne peut que le sentir. Telles sont les idées que Werner a substituées à mes rêveries.

Je suis sorti de grand matin pour aller faire mes adieux à ce bon Werner qui partait pour Florence. L'intérêt que je lui témoignais l'a touché aux larmes. Il m'attache par ses défauts autant que par ses qualités ; en voyant ses petitesses, je me crois son égal ; il me semble que je m'approprie son génie comme je partage ses misères. Son imagination de poète le rend si peu propre aux choses de la vie que dernièrement il a passé six semaines sans écrire, parce qu'il n'avait pas de plume ; il était, non dans un désert, mais à Rome!... Tout l'embarrasse, tout l'épouvante ; il est poursuivi par un sentiment qu'il appelle l'angoisse. Cette souffrance inexplicable lui rend la vie comme impossible et lui fait renoncer à tout plutôt que de vaincre les petits obstacles qu'on rencontre à chaque pas dans ce monde. Souvent il est resté trois mois dans des lieux où il se déplaisait, de crainte de s'arrêter à la terrible idée de faire sa malle! Ce matin, il avait appelé à son secours un Danois. Cet homme l'aidait à faire ses paquets. Jamais je ne vis un tel désordre ni un semblable effarouchement. Un vieux bas renfermait tous ses manuscrits, mais ce bas était troué, et une tragédie pouvait passer à travers quelque maille lâchée. Que faire? disait Werner. Je proposai de coudre les papiers dans un morceau de toile, et ce trait de génie parut sauver la vie à l'auteur. Un autre bas lui servait de nécessaire, et les détails de la toilette que cet emballage m'a révélés ne peuvent trouver place même ici. Werner, dont les idées et les sentiments appartiennent à l'humanité tout entière, est exclusivement Allemand par ses habitudes. Le sublime de la pensée fait chez lui un contraste frappant avec le peu d'élégance des manières...

De Custine.

1. Notre voyageur-philosophe parle admirablement de la religion ; puissent tous les jeunes gens goûter ces excellents conseils, qui assureraient leur bonheur, s'ils étaient fidèlement suivis ! Du reste, lui-même, comme il le dit ailleurs, mit sa vie à l'unisson de ses sentiments et fut enfin « catholique d'habitude comme de conviction. »



SOUVENIRS D'UN COLLECTIONNEUR.



EN quittant la France pour visiter l'Allemagne, j'ai voulu revoir d'abord les charmants sites, le petit paradis terrestre où le Parisien retrouve son boulevard des Italiens et ses brillantes toilettes, au milieu d'une campagne si belle qu'il se frotte les yeux et ne peut croire à la réalité d'une réunion aussi pleine de contrastes.

Mais le collectionneur reste partout collectionneur ; il a beau s'entourer de ces merveilles de la nature et se plonger dans les délices de cette Capoue agreste, la pensée dominante, l'art, la curiosité, l'histoire et l'archéologie, affaiblissent ses attraits inférieurs et l'élèvent toujours au-dessus des plaisirs sensuels; ses penchants l'entraînent plutôt vers une ruine, vers un vieux donjon, vers les musées et les collections que vers les charmes trompeurs d'une société où les faux se rencontrent de toutes parts.

Le collectionneur est bien accessible à la contemplation des vallées et des monts, mais c'est à la condition que le paysage présente quelque débris gothique, quelques restes de tourelles d'un temps féodal qui en doublent le sens poétique.

Tout *dada* est une passion, et toute passion est plus ou moins égoïste. On dit que les savants sont des égoïstes, parce que l'étude absorbe tout chez eux, — et à ce titre tout amateur et collectionneur est plus ou moins égoïste; mais ces égoïsmes-là sont quelque peu respectables, puisque la science et la société en tirent leurs profits.

L'amateur part de Paris avec la ferme intention de ne plus penser, pendant quelque temps du moins, à la poussière des siècles passés et à ce qui sort de la main de l'homme; il s'est promis de se repaître exclusivement des œuvres éternelles de la nature... Ah bien oui! la belle promesse! En traversant la première bourgade, le plus misérable village, son œil est déjà livré à toute

espèce d'investigations : l'amateur plonge son regard, si terriblement indiscret, dans l'intérieur le plus intime des cabanes, des cuisines, des étables même; rien ne lui est sacré, il rêve partout objets d'art cachés ou ignorés, il *flaire* continuellement.

Demandez, si vous le voulez, à l'ivrogne de ne plus boire, au joueur de ne plus jouer; mais ne demandez jamais au collectionneur de ne plus *flairer*, de ne plus rêver trouvailles ni *chasser* son gibier inanimé !

Arrivé au « Kurhaus », j'écoutai pendant une demi-heure le morceau que l'orchestre d'un régiment prussien, venu le matin de la frontière, était en train d'exécuter avec une remarquable précision. Une demi-heure ! même lorsqu'il s'agit de bonne musique, c'est beaucoup pour un collectionneur qui, depuis quatre jours, n'a touché la moindre poterie. L'*instinct* d'amateur m'entraînait vers l'extrémité de la promenade, garnie de baraques marchandes, où l'on voyait briller chez les Bohêmes le faux verre saxon peint, historié et armorié, imitant les précieux spécimens du XVIe siècle, contrefaçon que l'on reconnaît au poids du verre, à sa nuance soit trop verte, soit trop neuve, soit trop blanche, et particulièrement aux hérésies de style dans l'exécution des peintures.

Mon flair ne m'avait pas trompé : la petite maison du coin, à côté du théâtre, me souriait amoureusement. A travers les vitraux et les verreries gravées, exposées au rez-de-chaussée, m'apparaissaient de vieilles toiles à bordures rocailles, accrochées aux murs; elles semblaient m'inviter « à me donner la peine d'entrer ».

Le soleil jetait justement ses derniers rayons sur une quantité de vases et de vaisselle de faïence et de porcelaine qui encombraient un magasin dont la porte était toute grande ouverte, comme le sont ordinairement celles conduisant à la tentation. L'enseigne : « Müller, marchand d'antiquités », écrite en grosses lettres dorées sur fond noir, m'indiquait la demeure d'un homme qui trafique du passé et ferait au besoin un échange entre l'épée de Gode-Gisel et la canette du docteur Martin Luther. Ce fut dans ce « temple historique » que je passai la première heure vraiment heureuse depuis mon départ de Paris.

Le bonheur voulut que M. Müller fût un marchand comme il y en a peu, c'est-à-dire un homme rompu à la besogne, un vrai raisonneur, espèce encore plus rare parmi les marchands que parmi les amateurs. Il aurait fallu nous entendre causer pâte dure, pâte tendre, objets d'art gothique, bonne époque, gothique fleuri, roman, *cinquecenti*, perruque, seizième, renaissance, que sais-je encore !

Je quittai enfin le magasin de ce brave homme, emportant deux cadres en

faïence allemande de la plus délicieuse rocaille, dont les *prétextes*, deux amusantes peintures dans le genre de Boucher et de Vanloo, étaient du dernier comique.

Je rentrai à l'hôtel la bourse allégée, mais chargé de mon acquisition, car le véritable amateur confie rarement ce qu'il vient de découvrir à des mercenaires : est-ce qu'une bonne mère voudrait perdre de vue son enfant seulement une minute? L'enfant chéri du collectionneur, c'est l'objet d'art : aussi quelle famille formidable il possède souvent!

L'orchestre du Kurhaus jouait encore; les fenêtres ouvertes, on entendait très distinctement de l'hôtel, qui s'adosse à l'un des coteaux du bord opposé de l'Oelbach, tous les accords de la mazurka, qui faisait sans doute sauter les écus sur les tapis verts de l'enfer, c'est-à-dire des salles de roulette.

Tout fier d'avoir échappé à la tentation du jeu, je me couchai avec le plaisir innocent d'un homme qui est content de lui-même et en m'adressant force compliments.

Mon sommeil cependant fut agité; les tons de l'orchestre étaient devenus plus furieux; toutes les richesses fragiles du pauvre M. Müller s'étaient donné rendez-vous autour de mon lit, d'où elles sautaient à travers les croisées pour danser sur la terrasse du Kursal une ronde vertigineuse.

Tout à coup les têtes d'anges, saint Georges et son dragon, se détachèrent des bordures de faïence, entraînés, comme tout le reste, vers l'infernal sabbat. Déjà mes délicieux cadres même, ébranlés dans leur sagesse, commençaient également à sautiller. Ceci dépassait ce que l'amateur peut endurer : que le monde s'écroule autour de lui, pourvu que personne ne touche à ses trésors! Je m'élançai hors du lit pour arrêter les imprudents qui ne se doutaient sans doute pas de leur fragilité... et je me trouvai par terre et éveillé : l'horloge de l'église sonnait cinq heures.

Il était temps. Ce n'est pas en voyage qu'il faut chercher ses aises. Le déjeuner était servi dans le délicieux jardin derrière l'hôtel et où l'on respire à pleins poumons l'air embaumé des montagnes boisées.

La première excursion que l'amateur fait ordinairement à Baden est aux deux châteaux, au château neuf et au vieux château. Ce dernier domine toute la vallée du haut de la roche sur laquelle il est construit.. C'est une superbe ruine; après celle de Heidelberg, c'est peut-être la plus belle et la plus pittoresque de l'Allemagne; elle provient des destructions systématiques que le *grand roi* a fait exécuter par ses créatures dans le Palatinat.

Beaucoup de restes d'ouvrages d'art y témoignent encore de la richesse et du bon goût des anciennes constructions Des trois armoiries qui se trouvent au-dessus d'une porte du milieu, où se lit le millésime 1231, les deux laté-

rales sont celles des Oettinger, de 1392. Les armes de la maison de Baden figurent au milieu. Les constructions additionnelles ont été élevées successivement jusqu'au XVe siècle. C'était là une puissante création féodale qui formait un ensemble grandiose.

Du haut de ces ruines, l'œil embrasse toute la large vallée du Rhin, depuis Speier jusqu'aux environs de Strasbourg, qui se trouve elle-même masquée par le sommet du Frémersberg.

Le premier plan du tableau est formé par la riante ville de Baden, coupée en deux par la petite rivière de l'Oosbach, ou Oos, qui s'appelle aussi Oelbach, et dont les eaux limpides s'écoulent sur un pavage de pierres roses, taillées en carré, auquel l'humidité et la mousse ont donné, par endroits, ce coloris vert nuancé qui produit des dessins si variés. C'est ce pavage, posé en pente douce, qui fait former au courant, de vingt pas en vingt pas, les faibles chutes dont les murmures couvrent les conversations des promeneurs durant les belles soirées, et jettent, par leurs mille voix confuses, l'âme dans une rêverie qui permet le recueillement au milieu d'un monde fiévreux.

C'est en côtoyant ce charmant gave que la délicieuse promenade, dite allée de Lichtenthal, remonte jusqu'au couvent dont elle porte le nom. Cette promenade est une des plus fréquentées. Bordée des deux côtés par des hauteurs resplendissantes de verdure et de fraîcheur, comme on n'en rencontre guère qu'à Baden-Baden, elle offre à gauche de riantes villas de constructions variées, qui, couvertes de plantes grimpantes et entourées de jardins, se lient par de nombreux ponts de bois à la route, et s'y succèdent sans interruption. Tout autour de cette promenade, l'œil est arrêté par des montagnes boisées et d'un vert plus sombre, teinte si nécessaire pour ombrer un beau tableau agreste.

C'est aussi de ce côté que le mont Mercure montre la tour blanche qui, du haut de sa cime, domine le paysage.

On rencontre peu de vues qui offrent autant de charmes. La variété des nuances de vert, l'aspect idyllique de toutes ces blanches maisons noyées dans les masses de végétation des aubépines, des lierres, des vignes sauvages, des houblons et des pervenches, comme des nids d'oiseaux dans des buissons, donnent à cette vallée un caractère de fraîcheur que ne peuvent offrir ni la partie la moins sauvage de la Suisse, ni les Pyrénées.

Le voyageur solitaire, accoudé sur la rampe de la vieille tour délabrée, absorbé dans la contemplation de ce sublime panorama qui se déroule à cinq cents mètres au-dessous de ses pieds, est souvent comme frappé par les mélodies plaintives d'une musique mystérieuse qui paraît venir de l'espace, pour mourir dans l'infini! Il ne peut se rendre compte d'abord; il écoute!

Les vibrations étranges, apportées par des courants d'air tiède, le plon-

gent de plus en plus dans sa rêverie. Toute son âme reste ainsi absorbée longtemps, si le hasard n'amène pas d'autres visiteurs dont la conversation le fait sortir de son rêve, pour lui apprendre que cette divine musique inconnue provient des harpes éoliennes suspendues à travers les meurtrières de la ruine.

La grande cour du château, formée par des éboulements, par l'écroulement des plafonds, et par les restes de la construction intérieure de ce principal corps de bâtiment, est aujourd'hui un des plus délicieux recoins que le rêveur puisse rechercher.

Ces vieux murs que l'épine vinette ornée de ses pendants pourprés, le lierre stérile à la feuille ondulée, et le lierre noble aux petites grappes entrelacées, étreignent à l'envi; ces sapins, ces aubépines aux grains de corail; ces vigoureux hêtres et ces érables, tous croissant là, où jadis le choc des gobelets, le cliquetis des épées et les fanfares faisaient résonner les dalles des salles et des corridors; ce débris de colonne à chapiteau blasonné, planté au milieu comme une pierre druidique; tout cela paraît si étrange et entraîne la pensée si loin du présent!

C'est au haut des énormes murs de cette tour improvisée que l'on a établi une des plates-formes à balustrades, d'où la vue peut embrasser le vaste panorama du pays.

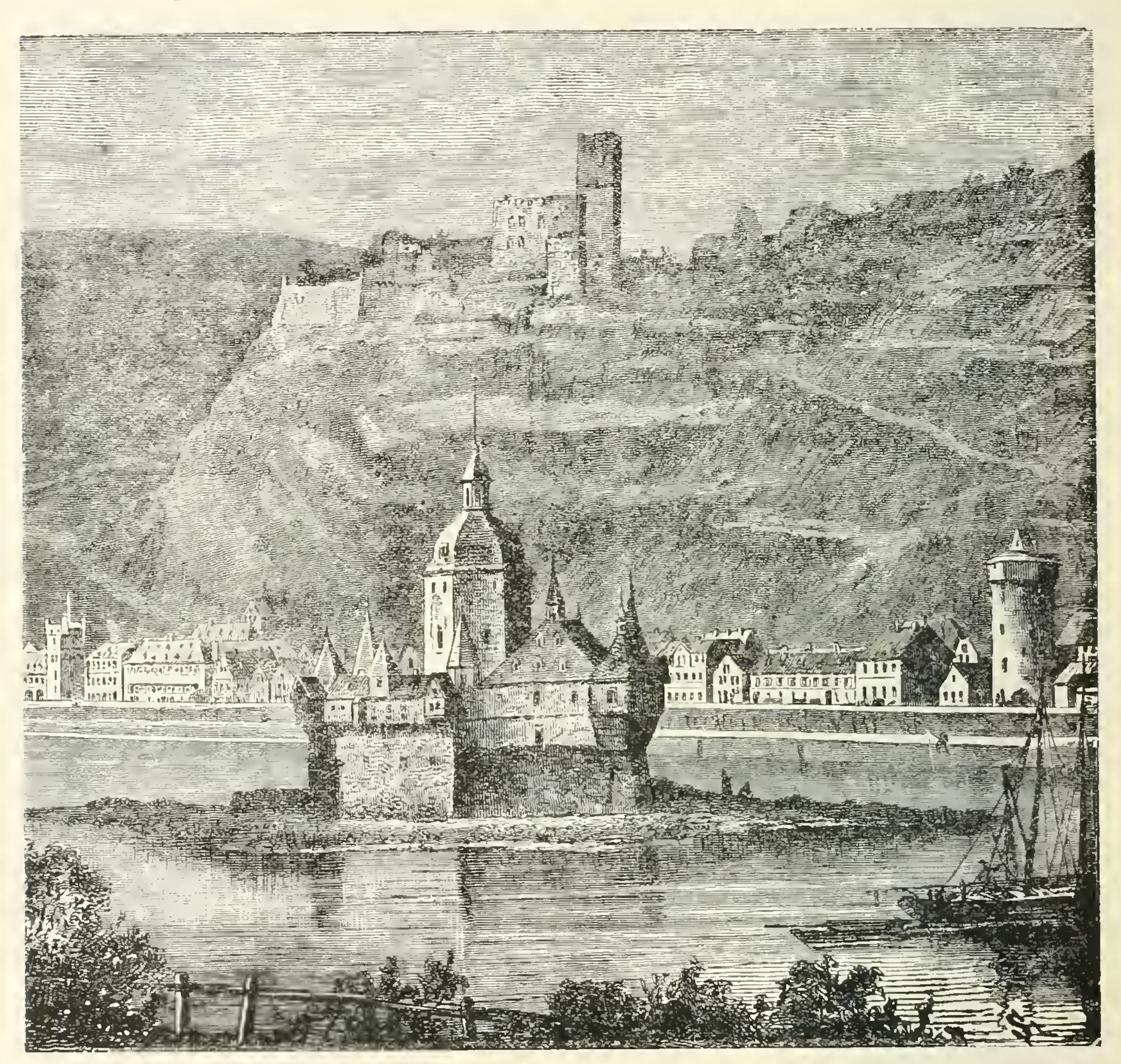
Le vieux hêtre qui a poussé entre les jointures des pierres de taille du mur de droite, au passage de l'entrée principale du château, est un singulier caprice de la nature. Le gros tronc de l'arbre passe horizontalement au-dessus de cette espèce de chemin creux, et sa cime s'est fait jour à travers la meurtrière du mur parallèle.

Un sentiment de respect propre à l'Allemand pour tout ce qui a un caractère légendaire, aussi bien dans la nature que dans les reliques d'art, a poussé le gardien du château à pourvoir le vieil arbre estropié d'une béquille qui lui sert à supporter sa position anormale et son âge séculaire.

Pour rentrer dans la ville, on prend de préférence une autre route qui côtoie les rochers, appelée *la route des porphyres*. Là, les blocs gigantesques de deux cents à trois cents pieds de hauteur ressemblent de loin à une longue chaîne de ruines d'immenses fortifications, de murailles géantes, interrompue tantôt par un donjon aux formes fantastiques, tantôt par un énorme château féodal avec pont-levis où les crevasses imitent les meurtrières et les créneaux.

Ce sont des sites d'un caractère particulier. Le fond coupé de ces murs de rochers domine un amphithéâtre formé d'énormes blocs détachés qui jonchent le sol, comme les pans de murs renversés d'un cirque romain; ils sont couverts de mousse qui laisse percer par endroits le rose particulier du porphyre. Tantôt ces masses imposantes sont ombragées de sorbiers sauvages et d'éra-

bles, et tapissées dans leurs crevasses de touffes de fougères, à travers lesquelles poussent les clochettes rouge-lilas de la vénéneuse digitale ; tantôt elles sont couvertes de mûriers nains et de myrtilles, ces raisins des bois aux fruits de jais; parfois elles paraissent adossées à d'énormes sapins centenaires de taille colossale, et dont l'odeur pénétrante vous enivre. Le hêtre y dessine ses blanches lignes sur le gris plus foncé des rochers, et forme ainsi, dans ce ma-



Le château domine toute la vallée. (P. 225.)

gnifique tableau, les ombres nuancées qui vont en mourant s'arrêter aux sombres pins.

Les gisements de débris de blocs plus petits et de grosses pierres, arrondies sous leurs épaisses couches de mousses d'un vert humide et d'une odeur caverneuse, qui encombrent une grande partie des pentes du côté de la vallée, ressemblent à des lits de torrents mis à sec par les chaleurs de l'été.

Aucun bruit ne distrait ici le rêveur solitaire; les petits oiseaux chanteurs,

et même la tourterelle des bois y manquent ; ils redoutent le voisinage des rochers, ces abris des brigands de l'air, hiboux, vautours, éperviers et aigles, ces meurtriers qui vivent de sang et de carnage.

De temps en temps, on rencontre d'étroites marches, taillées irrégulièrement dans le roc ou formées de débris superposés, et servant à l'ascension des cimes les plus sauvages; espèces d'escaliers perdus, couverts de mousse et cachés sous la végétation luxuriante.

Quand on monte, par un de ces escaliers, jusqu'au faîte des énormes blocs où la végétation perd de sa vigueur, et où le bois se compose uniquement de petits sapins dont les aiguilles desséchées couvrent les sentiers d'une couche brune, la vue se dégage de toute entrave et domine entièrement la vallée. On s'y promène sur ces blocs comme sur les vieux bastions d'une fortification fabuleuse, que les Titans auraient entassés contre Jupiter, mais que la foudre du dieu tonnant aurait bouleversés de fond en comble.

Ici la mousse sèche, brûlée par le soleil, est jaunâtre, grise ou fauve. Les blocs en sont couverts et offrent souvent des sièges rembourrés sur lesquels le promeneur fatigué aime à se reposer, tandis que ses pieds foulent la bruyère veloutée aux tulipes lilliputiennes, couleur lilas, qui y font l'effet de ces points de soie luisants que l'on voit souvent sur un canevas de broderie en laine de couleur sombre.

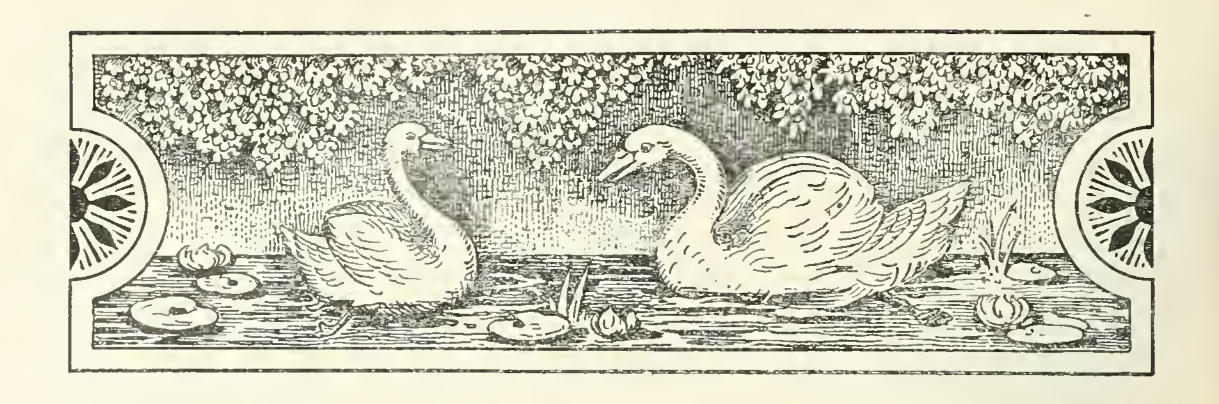
Redescendu sur la route des porphyres, en poursuivant son chemin vers Baden-Baden, on rencontre plusieurs inscriptions gravées sur des rochers ; elles indiquent également les noms de ces sentiers perdus : sentier de l'ermite, chemin des philosophes, etc.

A partir de là, le tableau change de caractère. Sa beauté décline. Des bois moins sauvages et des sites moins grandioses se succèdent jusque dans la vallée. Ce sont, en majeure partie, des bois de sapins, dont la résine tombe en perles cristallines sur les feuilles des buissons, sur l'herbe et le bois mort, d'où les rayons du soleil les reflètent comme une rosée.

Une haie vive en thuyas, d'une touffe plus épaisse et plus fourrée que ne le sont ordinairement celles des hêtres et des aubépines, indique qu'on est arrivé au *Château-Neuf*, également d'origine romaine.

Auguste Demmin.





SOUVENIRS D'UN JEUNE-GARDE.



FORCE de cheminer, nous entrâmes à Coblentz [1], par le pont de la Moselle, près duquel une jolie petite maison, avec un jardin, avait été louée et préparée pour nous. Le propriétaire, barbier-chirurgien, vint nous offrir son rasoir et sa lancette. A mon grand regret, je n'avais pas encore besoin du premier.

Notre présentation aux Princes eut lieu deux jours après notre arrivée. Ils me reçurent avec cette bienveillance et cette bonté qu'ils ont daigné me conserver depuis. Mon père ayant fait partie de la maison de Monseigneur le comte d'Artois, il était naturel que je m'attachasse à ce Prince, que la nature avait doué au physique et au moral de cet attrait qui gagne les cœurs à la première vue, mais ne garantit pas de l'ingratitude.

Il témoigna à ma mère le regret de ne pouvoir me prendre dans ses pages, dont le nombre était complet; mais il me plaça dans le *guet de ses gardes*, composé de trente Maîtres, choisis dans les meilleures familles, montés sur des chevaux à courte queue, et attachés plus particulièrement à la personne du Prince, bien qu'ils fissent le service et manœuvrassent avec les autres gardes.

J'avais une vocation décidée pour l'état militaire. Qu'on juge de ma joie, quand je me vis vêtu du charmant uniforme vert, avec parements, revers et collet cramoisis, galonné en argent, avec des épaulettes de capitaine, parce que j'en avais le grade. Je me levais la nuit pour aller le considérer.

Je fus attaché à la compagnie d'Alsace (à la solde des Princes) qui portait la couleur bleu de ciel entre les deux galons de la giberne.

Je savais déjà l'exercice, et je commençai immédiatement mon service.

---

1. A l'époque de l'émigration.

J'obtins de monter au manège de l'Electeur ([1]), commandé par le comte O'Hegerty; et, au dehors, avec Delorme, ancien piqueur du Roi, sous mon père. J'étais soigné comme l'enfant de la balle. Cela ne m'empêchait pas de monter au manège du corps; et, un peu plus tard, à l'escadron.

Tous les jours je faisais un cours de théorie, j'apprenais l'allemand, et tous les cinq jours revenait mon tour de garde; de sorte que j'étais passablement occupé. J'étais grand et fort pour mon âge, frais, dispos, et très gai. Malgré mon désir, il me fut impossible de continuer ma rhétorique; j'en ai eu du regret; et par la suite, j'ai essayé d'y suppléer.

Comme ma mère demeurait loin des différents lieux où m'appelaient mes occupations journalières, elle me donna pour mentor M. Jahan de Belleville, un de mes camarades, plus âgé que moi de huit à neuf ans, homme d'esprit, aimable, tout à fait de bonne compagnie. Je fus logé seul avec lui, asez loin de ma mère.

Nous nous préparions à entrer en campagne, et jamais on n'a désiré plus vivement le commencement des hostilités. Un matin que Jahan était sorti, j'en profitai pour blanchir mes culottes et vestes de drap blanc; j'étais au milieu d'un nuage de terre de pipe et de blanc d'Espagne, qui ressemblait à un bain de vapeur. Jahan arriva tout essoufflé, commença par m'envoyer à tous les diables, ouvrit portes et fenêtres, et me cria que le Roi, qui était parvenu à sortir de France, était à Ath avec 10.000 Autrichiens. Il était comme un fou, mon pauvre Jahan; vive le Roi, vive le Roi ! s'écriait-il à chaque instant.

Je ne fus pas long à m'habiller; et lui non plus. Les rues étaient pleines de monde; on était en émoi; on s'appelait, on se parlait; chacun contait la nouvelle et l'embellissait. Au lieu de 10.000 Autrichiens, il y en avait 100,000 avant que nous ne fussions chez les Princes; on y faisait des malles, on chargeait des voitures, on se pressait, on se poussait, et nous apprîmes que les Princes étaient chez l'Electeur, où nous allâmes aussitôt.

Les salons y étaient pleins, comme le spectacle à une première représentation. Un quart d'heure après, les Princes parurent; l'Electeur, ainsi que sa sœur, entrèrent après eux. Monsieur, l'air rayonnant de bonheur, nous confirma la nouvelle, et nous dit que dès que le courrier qu'il attendait serait arrivé, son frère et lui partiraient pour aller joindre le Roi; et qu'immédiatement après, l'armée se mettrait en marche. Des transports, des acclamations de joie lui répondirent. Oubliant les lois du respect et de l'étiquette, on se précipita au cou des Princes, qui se prêtèrent avec indulgence à ces démonstrations ; ils furent embrassés par tous ces gentilshommes. L'Electeur ne l'échappa pas non plus.

1. Clément-Wenceslas, prince de Saxe, Electeur et archevêque de Trèves.

On attendit toute la nuit, et le matin amena la déception. On apprit qu'on avait été dupe d'une mystification. L'idée en fut depuis attribuée à l'envoyé révolutionnaire, M. de Sainte-Croix. Il fut heureux pour lui qu'on n'en ait pas eu la certitude, car il aurait eu de la peine à sauver sa vie ([1]).

Personne n'avait songé à manger, tant la préoccupation était grande : mais quand on a quatorze ans, la nature a des lois auxquelles il faut obéir : je courus acheter un gâteau de Savoie, que je dévorai sans boire, pour qu'il passât moins vite. A propos de ce genre de pâtisserie, pour lequel j'avais un faible extrême, il m'arriva une aventure qui pendant quelques jours amusa la Cour à mes dépens. Je faisais ma faction de minuit à deux heures, à la porte de mon Prince, que je croyais rentré et dormant. Je m'étais pourvu d'un gâteau de Savoie que j'avais coupé en deux, et mis dans mes poches. Je savais qu'en cas de soif, je trouverais une cruche d'eau dans le corridor.

Ayant posé ma carabine, je me mis à manger mon gâteau à grandes bouchées; mais ayant entendu du bruit sur l'escalier, je fourrai dans ma bouche le gros morceau que je tenais à la main, et je me mis à mon poste, en face de la lampe. C'était Monseigneur, qui avait prolongé sa soirée chez la comtesse de Polastron, et rentrait suivi du comte François d'Escars, capitaine des gardes de service, et de quelques personnes. Passant devant moi, il remarqua l'enflure produite par le gâteau, que je n'avais pu avaler, et s'arrêta. Comte François, dit-il, cet enfant est malade; faites-le relever; puis, me levant par le menton la tête que la honte me faisait baisser : « Qu'as-tu? » me dit-il. Je ne pus proférer un mot. Le comte François ayant remarqué que mes deux poches étaient d'une exubérance inusitée, y porta la main, et y trouva l'origine de ma fluxion, qu'il montra au Prince en riant de bon cœur. — « Crache ce que tu as dans la bouche, » me dit S. A. R. — Il fallut bien obéir; j'aurais voulu être à cent pieds sous terre.

Le lendemain, on ne parla que de mon aventure, et Monsieur ne m'épargna pas les plaisanteries. S. A. R. Madame me dit que, si elle savait quand je serais de garde, elle ferait en sorte que j'eusse de quoi boire, pour que je n'étouffasse pas... Il me fallut être le plastron des grands, et endurer ces railleries en silence.

Les événements marchèrent et la situation des émigrés devint déplorable.

Dès son arrivée à Hambourg où les circonstances l'avaient conduite, ma mère envisagea la destinée qui nous attendait. Elle ne se berça d'aucune illu-

1. Bigot de Sainte-Croix, ministre plénipotentiaire près l'Electeur de Trèves, était généralement fort mal vu des émigrés, attendu que sa mission avait pour principal objet leur dispersion et leur éloignement de l'Electorat. *(Note de l'auteur.)*

sion qui l'eût empêchée de chercher à se créer des ressources par elle-même, pour l'avenir. Avec la somme dont elle était munie, elle fit les premiers frais d'établissement d'un petit commerce de modes, d'objets de lingerie et de parfumerie, qu'elle s'employa de tout cœur à faire prospérer ; et elle y réussit. En peu de temps, elle eut une clientèle brillante dans tout ce qu'il y avait de noblesse et d'honnêtes gens à Hambourg, sans parler des émigrés français. Ma sœur, de son côté, se mit à entreprendre une foule de petits ouvrages, où elle excella. Elle fit d'abord des bagues en crin avec des lettres entrelacées, des noms, ou une devise; puis elle broda des fleurs sur des rubans pour faire des ceintures, nuancées avec de la soie de diverses couleurs et des fils d'argent ou d'or. Elle faisait aussi des bourses en perles et en filet, qui étaient de véritables petits chefs-d'œuvre. Je ne crois pas qu'on puisse voir quelque chose de plus joli que ce qu'elle imaginait dans ce genre-là.

Voici ce que Mlle Taets d'Amerongen écrivait à ma mère :

« Comment ne pas vous admirer, ma très chère amie, en vous voyant embrasser avec courage, même avec satisfaction, un genre de vie si peu fait pour vous? Que vous avez raison d'en être fière! mais, quant à moi, je ne puis penser à tout ce que vous éprouvez sans en être pénétrée. Vous regrettez de n'avoir pas été accoutumée dès votre enfance aux ouvrages à l'aiguille; dans ces temps-là, qui aurait jamais pu croire tout ce qui est arrivé et penser que celle qui réunit tant de talents à tant d'instruction fût jamais dans le cas d'avoir rien à regretter? Combien cependant ne devez-vous pas être fière d'une éducation qui vous met au-dessus des événements de la vie et vous les fait supporter avec résignation et courage! Quelle consolation ne trouvez-vous pas dans une âme grande et ferme, que la nature donne, il est vrai, mais que l'éducation fortifie, à ce que j'ai toujours entendu dire ! et quel charme encore, quand on y réunit des talents agréables! Ma chère amie, vous devez plutôt vous glorifier.

» Je remercie M. votre fils de son dessin ; il prouve que ses occupations guerrières ne lui ont pas fait perdre ses talents. Je vous félicite de le garder encore quelque temps, et des espérances que vous avez de le placer plus avantageusement : la cocarde blanche et les fleurs de lys sont des souvenirs précieux et touchants à tout bon Français. »

Parmi les personnes qui s'acquirent le plus de droits à notre reconnaissance, après notre arrivée à Hambourg, je dois nommer la comtesse de Schulembourg. Non seulement elle prodigua à ma mère les attentions les plus aimables et les marques de l'intérêt le plus délicat, mais elle voulut l'introduire dans la société allemande, qu'elle s'efforça de lui rendre agréable par tous les moyens qui se peuvent imaginer. Ma mère allait fort souvent chez

la comtesse ; mais naturellement, elle se donnait encore plus à la société française, nombreuse, unie, et qui n'avait pas de plus grand bonheur que de se voir. Aucun des émigrés n'était oisif à cette époque; et lorsqu'on avait passé toute la journée à s'occuper de ses affaires, souvent avec bien de la fatigue et de l'ennui, on se trouvait trop heureux, le soir, d'oublier ensemble pendant quelques heures des soucis qui revenaient toujours assez vite. Quand ma mère s'apprêtait pour aller aux assemblées ou à la comédie, elle nous disait quelquefois, en riant, à ma sœur et à moi : « Je m'en vais faire un peu la dame ; j'ai assez fait la marchande toute la journée. »

Les émigrés ne recevaient rien de la France ; leurs biens étaient séquestrés ; leurs familles appauvries et dispersées. Il était aussi compromettant que difficile de leur faire passer des secours. La plupart d'entre eux se virent bientôt réduits à une gêne voisine de la détresse, et durent s'ingénier pour ne pas mourir de faim. On a vu quel genre de ressources Mme de Neuilly sut se créer. Ses amis en cherchèrent de plusieurs sortes ; elle parle souvent d'eux dans ses lettres, et l'on y voit à quoi chacun s'occupait. Le marquis de Romance s'associa avec la comtesse d'Asfeld pour un commerce de vins et de comestibles à Hambourg ; M. d'Apchon se fit maître de dessin à Kiel ; Mme de Bermond, marchande de modes à Schwerin. M. de Laenière était maître d'armes ; le comte de Gimel, distillateur ; M. du Vivier, marchand de musique. A Vittmold, près de Ploën, la comtesse de Tessé, fille du maréchal de Noailles, se trouvait dans une abondance relative, qu'elle partageait généreusement avec de nombreux amis. Ses revenus consistaient dans le produit du lait de trente vaches ; c'était la marquise de Montaigu (Mlle d'Ayen), nièce de Mme de Tessé, qui surveillait les étables et la laiterie.

Voici sur la situation de quelques-uns des émigrés des détails qu'on trouve dans les lettres adressées par Mme de Neuilly à sa fille Clémentine, que Mme la baronne de Lutzow avait alors auprès d'elle, comme compagne de la jeune Sophie de Lutzow, sa fille.

« Rey, après avoir râpé du tabac pour vivre, se trouve maintenant sans emploi ; il vient me demander à dîner presque tous les jours, et il dévore avec un appétit qui ferait plaisir à voir, en dehors de l'émigration...

« D'Hargicourt quitte Hambourg aujourd'hui, et va s'établir dans une maison de campagne qu'il a achetée en partie avec MM. de Toussain et de Château-Thierry ; ils établissent là un café et un restaurant...

« L'abbé d'Esparbès s'est fait marchand de français, et a gagné assez pour passer convenablement son hiver et remonter sa garde-robe de fond en comble...

« Entre nous, on m'a dit que Mme de Belleport n'est pas trop contente chez

la baronne de S. : elle y trouve une économie excessive et de l'ennui. Tu as eu le gros lot à cette loterie, mon enfant : les Lutzow sont rares!

« Mme de Milon est toujours gentille et aimable : elle vient assez souvent me voir. Son mari a pris l'établissement de l'hôtel Potocki, pour les bals, les concerts, le café de la Comédie, et des soupers et dîners commandés.

« M. de Saint-Hilaire est allé deux fois, cette semaine, chez Mme de Nellesteyn, avec M. de Langeac, pour lui tapisser une chambre en papier ; ils la finiront demain. C'est à une lieue d'Altona, et toute la ville à traverser, dont le pavé est rude ; ils partent à 6 heures du matin, pour éviter la grande chaleur, et reviennent à la fermeture des portes.

« Tous les jours, les émigrés partent par bandes de 25, 30, et plus ; cependant l'on ne sait trop pourquoi, car, excepté dans quelques cas extraordinaires ou particuliers, l'on ne rattrape point son bien. Les jeunes gens sont happés pour les armées, les jeunes femmes obligées de continuer le métier qu'elles ont appris en émigration ; les vieux et les vieilles meurent de faim. Mais c'est une épidémie. La plupart ne savent point pourquoi ils sont sortis, et savent encore moins pourquoi ils rentrent.

« M. de la Treiche n'est plus à Berlin; il est à Cassel, d'où il m'a écrit. Mme la landgrave, qui n'a jamais cessé de lui porter intérêt, lui a donné des lettres pour tous les ministres de Hesse ; et son grand maître, une place dans sa voiture pour venir jusqu'à Cassel ; c'est là qu'il traite ses affaires avec le baron de Waitz, le meilleur et le plus honnête des hommes, et qui s'occupe à chercher tous les moyens d'améliorer son sort. Il lui a proposé une place chez le comte régnant de Wittgenstein;il ne s'agit de rien moins que d'être l'ange gardien de la vertu d'un jeune homme de vingt et un ans. C'est bien le cas de chanter : *Sans chien et sans houlette*. Enfin, il a accepté.

Grâce à quelques restes de son immense fortune, M. d'Angiviller, tuteur de ma mère, vivait dans un intérieur serré, mais à l'abri du dénuement et des privations auxquelles se trouvaient réduits un si grand nombre d'émigrés. Cependant, il était pauvre, par suite de sa générosité ; et après qu'il avait tout donné, il sentait cruellement le chagrin de ne pouvoir soulager encore l'infortune qui se révélait à lui. Bien qu'il fût le vieillard le plus aimable, le plus soigneux à cacher ce qui l'affligeait, il était poursuivi de la crainte d'ennuyer et d'être à charge. Il refusa toujours de se rendre aux instances que firent auprès de lui plusieurs personnes qui lui étaient fort attachées, et qui le pressaient de se réunir à elles. Mme de Tessé y échoua, malgré les droits de l'amitié la plus ancienne ; le comte et la comtesse de Reventlow, le comte et la comtesse de Stolberg, n'y eurent pas plus de succès. Ni la comtesse de Munster, ni ma mère elle-même, ne purent triompher de

ses scrupules ; sa vie se consumait dans une lutte cruelle entre une délicatesse excessive et le désir qu'il aurait eu de céder à des offres qui eussent



Mme de Bermond s'est faite marchande de modes à Schwerin. (P. 234.)

fait la douceur de ses derniers jours. Il écrivait à ma mère :

« J'admire votre philosophie, ma chère enfant ; ce n'est pas en plaisan-

tant, c'est très sérieusement que je vous le dis ; mais tout en l'admirant, je ne vous trouve pas trop juste sur la mienne. Quoique ma position n'ait rien de bien plaisant, je suis quelquefois tenté de rire en voyant comment on la juge. Mon grand malheur, mon enfant, est de n'être point occupé, et de ne pouvoir me faire une occupation qui m'intéresse, n'en ayant point qui m'assujettisse et m'oblige. Je regrette une occupation qui m'eût imposé des devoirs ; car j'ai toujours pensé dans tous les temps, et je pense plus que jamais, que l'homme a besoin d'en avoir de forcées, qui lui imposent la nécessité d'agir, et qui aient un objet et un but. Il lui faut une chaîne ; il la faut légère, mais il en faut une, qui retienne et qui fixe sans peser ; celles qu'on se forge pour soi-même sont toujours trop lâches, et d'ailleurs la facilité de les détacher fait que ce ne sont plus des chaînes.

» Mes soirées commencent de bonne heure et se prolongent fort tard ; je les réserve pour mes lectures ; ce que je lis est immense, mais la tête s'y fatigue et s'y use. Je ne sais rien faire de mes mains, au moyen de quoi je suis dans une imbécillité absolue tout le long du jour, et surtout le soir. J'ai une horreur insurmontable d'être à charge à mon prochain. Dans cet état, j'aime mieux souffrir seul, et n'ennuyer que moi. J'avais la ressource de me faire joueur ; je n'ai point d'argent ; je suis honnête homme, et j'ai cet état en horreur, comme état. Que faire donc? En vérité, ma chère enfant, on y est bien embarrassé, et toute la philosophie du monde est bien inutile, quand on ne sait que faire de soi. »

Le désarroi de tous les services pendant une guerre malheureuse, mes changements de cantonnements, mon voyage, et, plus encore, un concours de circonstances malencontreuses, avaient interrompu ma correspondance avec Hambourg et Tessin. Enfin, vers le milieu de l'été, je reçus une lettre de ma mère, avec un énorme paquet d'effets et d'objets de toute sorte, qu'elle m'envoyait pour réparer les désastres de ma dernière campagne. Grâce au ciel, les nouvelles qu'elle me donnait d'elle et de ma sœur étaient bonnes, et rien de fâcheux ne leur était survenu ni à l'une ni à l'autre, pendant ce long intervalle. Elle me parlait cependant avec tristesse du vide qui se faisait chaque jour autour d'elle, par suite du départ d'une foule de ses compatriotes qui quittaient Hambourg pour retourner en France. « La mode est maintenant de rentrer, comme jadis de sortir, me disait-elle. Il ne restera bientôt plus que des Hambourgeois à Hambourg. La société des Français se réduit à rien, et l'autre est nulle pour moi. »

Le comte de Neuilly.



SOUVENIRS D'UN SCULPTEUR.



ANS un des moments les plus difficiles de mon existence, je fus emmené par mon ami, M. Martinet, à sa campagne de Nomazy, près de Moulins. Un jour que je l'accompagnais à Vichy, dans la salle d'attente de la gare de Moulins, un abbé vint à moi et dit qu'il me connaissait ; en effet, ce prêtre avait été amené à mon atelier vers 1846.

C'était le vicaire général de l'évêché ; il me dit que Mgr de Dreux-Brézé désirait me connaître.

Le lendemain, je me trouvais au rendez-vous pris avec Mgr l'évêque, qui me reçut avec une grâce parfaite.

Il fut convenu que je modèlerais son buste quand il viendrait à Paris, au mois de novembre suivant ; ce qui fut fait. M. Louis Veuillot, étant venu voir le buste de Mgr de Dreux-Brézé, en fut content et je fis le sien aussi.

L'évêque de Moulins partait pour Rome au printemps de 1862 ; c'était le moment où la Rome papale, seule en Europe, résistait moralement à l'empire du 2 décembre et à ses conséquences si démoralisantes pour une nation comme la France. J'étais curieux de voir ce fait, ne fût-ce que comme étude. Et puis, je dois le confesser, depuis ma rupture avec la philosophie positive, je sentais le besoin de me rattacher de plus près à la religion de ma mère.

Enfin, j'éprouvais le désir de comparer les deux républiques de Rome et de Washington : la république spirituelle et la république matérielle.

Le 20 mars 1862, je débarquai à Civita-Vecchia, épuisé par quarante années de luttes, bien résolu à étudier religieusement cette fois la Rome catholique moderne, et la Rome souterraine que je ne connaissais pas.

Je me trouvais admirablement placé pour accomplir ce pèlerinage final.

La première personne que je vis fut Mgr de Mérode, pour qui M. Louis Veuillot m'avait donné une lettre de recommandation.

Mgr de Mérode était un admirateur de Pie IX, en même temps qu'un ami dévoué à la mémoire du général de Lamoricière. Il eut la bonté de mettre à ma disposition une partie de son appartement au Vatican, pour que je tentasse de modeler le buste de Pie IX, dont Mgr de Mérode était affolé.

Le Saint Père fut très bon pour moi et se prêta avec complaisance à l'accomplissement de mon œuvre, sans éveiller la jalousie des artistes italiens, très chatouilleux sur ce point.

Je commençai bientôt aussi le buste du cardinal Antonelli. Pendant les séances, je causais avec lui avec une entière liberté. Son frère, le comte Angelo, qui le plus souvent assistait à nos séances, me répétait souvent que ma franchise avait plu au Vatican.

Le cardinal me dit avoir lu mon *Cours de dessin*, et m'en cita certains passages ; il ajouta que j'avais raison de ne pas séparer les trois arts, l'architecture, la sculpture et la peinture ; je dois avouer que je n'ai reçu de personne une appréciation plus nette, plus juste et mieux raisonnée que celle du cardinal Antonelli, de ma théorie des trois arts.

Pour me donner l'occasion d'étudier plus librement le Saint Père, Mgr de Mérode me mena dans sa voiture à Porto-d'Anzio.

Je dînai là avec les grands dignitaires de la cour papale, appartenant pour la plupart aux plus riches familles de l'Europe, et tous du meilleur ton.

Je me trouvais assis au milieu de la table, ayant à ma droite M. de Saisy, capitaine des zouaves pontificaux, et à ma gauche l'architecte du pape.

M. de Saisy m'invita à déjeuner le lendemain au camp et à la table de MM. les officiers des zouaves pontificaux.

Le lendemain, à huit heures du matin, arrivaient à Porto-d'Anzio le roi de Naples, François II, et sa jeune femme, l'*héroïne de Gaète*, qui venaient faire visite à Sa Sainteté.

Après avoir baisé les pieds du Saint Père, le jeune couple royal se rendit au camp. Là, j'assistai à la manifestation la plus ardente, la plus enthousiaste et la plus délirante que j'aie vue de ma vie.

On cria : Vive le roi ! Vive la reine ! Vive Henri V ! Vivent les Bourbons !

Impossible de dire avec quel appétit fut dévoré le déjeuner, qui fut servi après le départ du roi et de la reine de Naples.

Au champagne, le commandant, M. de Charette, but au roi, à la reine, aux Bourbons et à Henri V. Je me levai à mon tour, et très sérieusement, je portai un toast à la France et à la liberté.

Quelques heures après, je demandais à Mgr de Mérode ce qu'il pensait de cette manifestation légitimiste.

« Que voulez-vous que j'y fasse? dit-il, il est clair qu'ils ont crié : Vive le roi, vivent les Bourbons, vive Henri V ! Il est regrettable que M. de Goyon ne fût plus là.

— Il aurait certainement fait sa partie dans ce concert, » ajoutai-je en riant aux éclats avec Mgr de Mérode.

Il me conduisit sur la terrasse jouir de cette belle vue de Nettuno allant se perdre dans la forêt de chênes verts à gauche, alors qu'à droite se profile et se peint la mer bleue délimitant l'admirable golfe de Porto-d'Anzio.

Tandis que, tout en dessinant, je causais avec Mgr de Mérode, arriva, tout essoufflé, un officier des zouaves pontificaux, qui venait demander au prélat l'ordre de prendre un navire de guerre italien avec la croix de Sardaigne. Mgr de Mérode descendit avec l'officier de zouaves, et je continuai mon dessin.

Le roi de Naples vint rouge de colère sur la terrasse et regarda un moment avec sa longue-vue. S'étant approché de moi, il se mit tout à coup à me dire :

« Tenez, monsieur, ils sont peut-être cinq cents sur ce bâtiment; si je me présentais sur le pont de leur navire, quatre cent quatre-vingt-dix-neuf se jetteraient à mes genoux et me baiseraient les mains. »

Le jeune roi continuait ses confidences intimes, devenant de plus en plus confiant, lorsque poliment, mais avec une certaine fermeté, je lui dis :

« Je dois vous prévenir que vous parlez à un républicain français, républicain depuis plus de trente ans.

— Merci, monsieur, répondit François II avec une présence d'esprit qui m'étonna, je suis heureux quand je sais à qui je parle. »

Il s'éloigna, puis, ayant lorgné quelques instants du côté de la mer, il se rapprocha de moi, regardant ce que je faisais.

« Certes, lui dis-je, plus que personne, vous avez le droit de dire ce que vous m'avez dit, après toutes les trahisons que vous avez dû subir. Maintenant que vous savez à qui vous avez affaire, je vous avouerai que je n'aime pas plus vos ennemis que vous ne les aimez vous-même ; je hais et je méprise les traîtres autant que vous pouvez vous-même les haïr et les mépriser.

— Merci, monsieur, merci, » dit le prince.

Et nous continuâmes à causer sur le pied de la plus parfaite égalité.

Mgr de Dreux-Brézé me proposa d'aller avec une dizaine de personnes visiter le couvent de Subiaco. Je m'y trouvai pour les fêtes de la Pentecôte. Il y avait là, outre Mgr de Moulins, son vicaire général, l'abbé Gibert, dom Pitra, dom Camille, deux bénédictins, M. Veuillot, M. Dulac et moi.

Des mules nous attendaient à onze heures du soir à Subiaco. Nous gra-

vîmes la montagne au clair de lune. Nous soupâmes au réfectoire vers minuit.

Là, Mgr de Dreux-Brézé, l'abbé Gibert, MM. Dulac et Veuillot furent logés dans un appartement au rez-de-chaussée. Les deux simples moines et moi, simple artiste, nous occupâmes une cellule, à deux cents pieds en l'air, au-dessus du torrent qui coulait entre les deux montagnes.

On nous conduisit le lendemain, en grande cérémonie, dans toutes les parties du couvent, et l'on nous fit descendre à la grotte où saint Benoît s'était retiré.

On préparait en ce moment, à Rome, la solennité de la canonisation des vingt-sept martyrs japonais, mais je revins en France sans avoir assisté à la cérémonie, quittant Rome à l'heure où elle avait lieu.

A Paris, je fus chargé du triduum que les Franciscains du Faubourg Saint-Jacques donnaient en l'honneur de trois des leurs, martyrisés avec les Japonais, ainsi que de quatre pères de la Compagnie de Jésus.

Le drame des vingt-sept crucifiés me séduisit, et je composai pour les Franciscains du Faubourg Saint-Jacques un pilori de vingt-sept croix, toutes semblables de forme, égales de hauteur, portant les vingt-sept martyrs tous égaux devant Dieu.

Etant retourné à Rome au mois de novembre, pour terminer mes trois bustes en marbre : le pape colossal, Mérode et Antonelli, je montrai à M. de Mérode la photographie de mon travail pour le triduum des Franciscains.

Comme je lui disais, sur ses critiques, pourquoi les vingt-sept martyrs étaient et devaient être dans une position égale, et sur le même plan :

« Voilà bien, me dit M. de Mérode, vos idées de 89. »

J'étais au Vatican, en 1862-1863, ce que je suis partout. M. de Mérode me confiait la clé de son appartement ; le cardinal Antonelli était charmant pour moi. Je dus cette bienveillance à mon extrême franchise, à mon désintéressement et surtout à ma loyauté.

Je soutiens, en somme, que dans la Rome moderne de 1862-1863, il y avait place pour tout le monde. Là point n'est besoin de naissance pour être considéré. Il suffit d'être quelqu'un, d'avoir quelque vertu ou quelque talent.

Ayant passé trois mois à Rome, novembre, décembre, janvier et quelques jours de février, sur le point de repartir pour la France, mes trois bustes terminés, je rencontrai, dans l'escalier du Vatican, au moment où je montais à la galerie de Peinture dire adieu à mes amis les chefs-d'œuvre, le cardinal Antonelli, qui me donna rendez-vous pour le vendredi à onze heures ; je partais de Rome le samedi.

Lorsqu'il me reçut, le cardinal me remit aussitôt un petit écrin, dans lequel

se trouvait la décoration de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand, puis un parchemin : « *Al mio figlio Antonio Etex, sculpteur, architecte et peintre.* »

« Moi, je n'aurais pas osé, dit-il, connaissant vos idées comme vous connaissez les miennes sur les décorations, mais le pape l'a voulu. »

Puis, il me raconta qu'un général français qui commandait à Rome lui ayant demandé la faveur de voir toutes ses décorations, il avait ordonné à son domestique de les étaler toutes et de les montrer à ce général.

« Oh ! Eminence, fit ce général aussitôt qu'il les vit, oh ! que vous êtes heureux !

— Comprenez-vous ce bonheur? » disait, en éclatant de rire, le cardinal Antonelli.

Quand il m'eut attaché lui-même ma décoration, j'entrai chez le Saint-Père, qui m'attendait. Comme je le remerciais, il me dit : « Mon cher fils, une décoration, dans les conditions où je vous ai donné celle-ci, ne fait jamais de mal. Je vous bénis, vous, votre famille et tous ceux qui vous sont chers. »

Je dois noter ici un épisode qui donnera une idée assez juste de la popularité de Pie IX et des sentiments si vifs qu'il sut inspirer à ceux qui l'ont approché. Arrivé à Rome dans les premiers jours de novembre 1862, monsignor Pacca vint m'inviter, de sa part, à me rendre auprès du Saint-Père. Je me rendis au Vatican, où le Pape fut pour moi d'une bonté, d'une amabilité extrêmes; ce dont je profitai pour lui remettre certaine commission pour lui. De mon portefeuille tomba une photographie de mon petit-fils Emile; le Pape la prit et me dit : « Oh ! le joli petit garçon ! — C'est le fils de ma fille. — Oh ! qu'il est joli, je le bénis et je le garde. » Puis il me demanda ce que franchement je pensais de son buste en marbre, qu'il n'avait pas encore vu. Pressé par lui, je lui dis que, bien que fort au-dessous de ce qu'il serait si j'avais pu le faire poser comme le premier venu, ce buste avait le cachet de mes idées du moment qui étaient que lui, Pie IX, à cette heure, portait le monde moral. Il est impossible à moi de redire et de rendre la grandeur, la sublimité de cette éloquence du cœur partie de l'âme de Pie IX. C'était les larmes dans les yeux que le grand pape me peignait le touchant tableau de ses douleurs en parlant du monde entier. C'était plus que beau, c'était sublime de naïveté et de grandeur !

La manière dont je fus traité à Rome par le Saint-Père et tous ceux qui l'entouraient, en 1862-1863, a laissé dans mon cœur un sentiment de douce reconnaissance qui ne s'effacera jamais.

J'envoyai au salon de 1863 mes trois bustes du cardinal Antonelli, de Mgr de Mérode et de Mgr de Dreux-Brézé.

Ces ouvrages servirent à consolider ma réputation chez ceux qui, sans

parti pris, veulent bien rendre justice aux ouvrages de certains artistes.

Par une coïncidence singulière, moi qui avais fait en Afrique le premier dessin d'un zouave, en 1832, je fus prié par Mgr de Mérode de modeler, avant mon départ de Rome, la statuette d'un zouave pontifical.

J'eus soin de passer par Florence, qui me rappela le souvenir des fortes impressions que m'avait procurées, dans ma jeunesse, le génie des grands hommes de l'art italien.

Causant un jour, à la galerie *degli Offizii*, avec l'état-major du musée, de la *Fornarine* de Raphaël, je me hasardai à dire que ce portrait pourrait bien être de Giorgione.

Ces messieurs m'engagèrent à publier cette appréciation. Je les priai de me laisser étudier la question à fond, avant de publier, et de me faciliter mes études. On m'accorda la faveur de travailler seul dans la tribune.

Pendant toute la semaine du carnaval, la galerie *degli Offizii* était fermée au public. Je pus donc savourer à loisir cette belle, cette incomparable peinture du maître le plus sympathique.

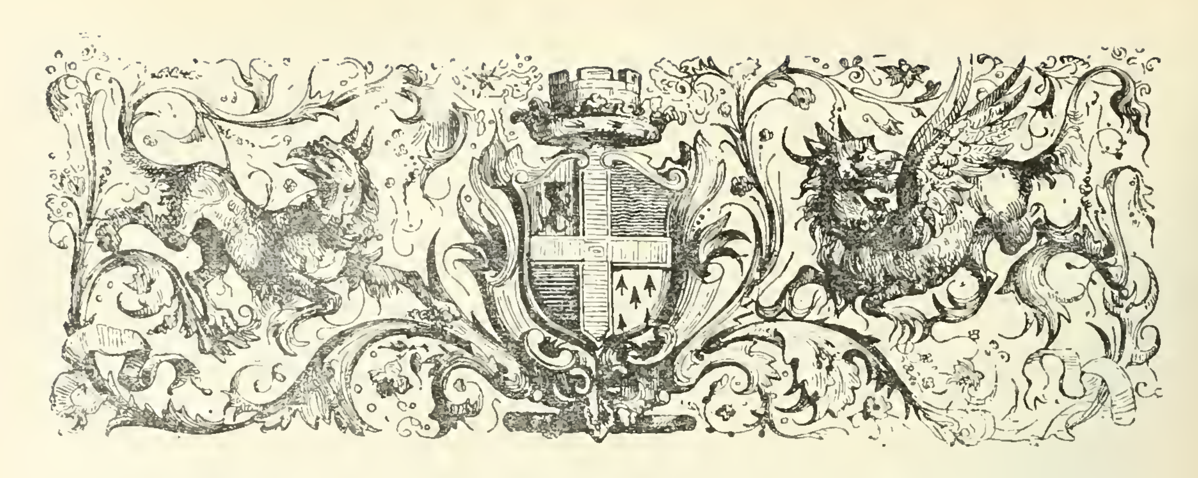
Plus j'étudiais la peinture de la *Fornarine*, plus j'arrivais à me convaincre que Raphaël seul avait pu accomplir ce miracle de la peinture à l'huile. Et je me gardai de publier que cette œuvre sublime n'était pas de lui.

Mais, cette fois, Raphaël a été aussi grand coloriste qu'il est grand dessinateur.

Mon rêve était de rester à Florence, mais la brutale réalité me rappela à Paris.

Antoine Etex.





SOUVENIRS D'UNE VAILLANTE CHRÉTIENNE.



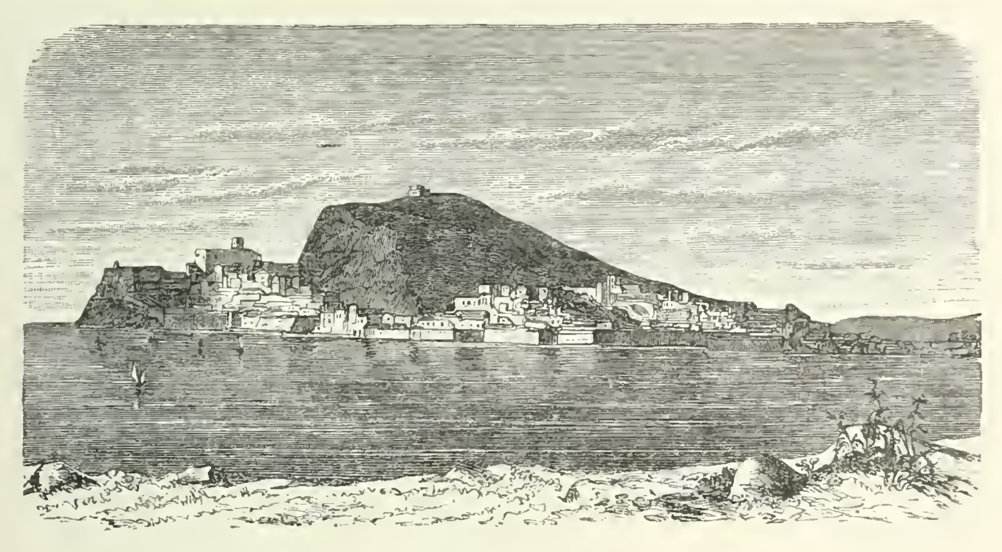
PLUSIEURS reprises, mon mari avait offert au Saint-Père [1] son concours et toute espèce d'assistance, tant en qualité de ministre d'une puissance catholique que comme ayant professé de tout temps, et plus que jamais dans les malheurs actuels, un dévouement sans bornes au Chef de l'Eglise. Le Saint-Père, qui avait reçu ces ouvertures avec bonté, lui fit dire le 22 novembre, par le cardinal Antonelli, que dans l'intérêt du Siège apostolique, et non pour sauver sa personne qu'il eût exposée sans réserve à de plus grands périls, il était résolu à quitter Rome, et qu'il accepterait volontiers, dans les difficiles conjonctures où il se trouvait, le secours d'un homme dont la fidélité et le dévouement étaient éprouvés.

Depuis le 16 novembre, lorsque nous parlions confidentiellement d'éloigner le Pape et que nous nous demandions quand et comment il pourrait quitter Rome, mon mari m'avait répondu plusieurs fois en souriant : « Qui sait si nous ne serons pas appelés à coopérer à cet événement? » Je ne pris pas garde à ces paroles échappées dans l'intimité d'un entretien secret et qui n'était que l'expression d'un vœu de son cœur; mais quand je reçus de sa bouche une nouvelle si extraordinaire, je demeurai quelque temps comme privée de sentiment. Je fus tentée un instant de détourner mon mari d'une entreprise si grave et si hasardeuse. Cependant, le voyant résolu, et Dieu me donnant la force dont j'avais besoin, je me mis à faire tous les apprêts du départ, ordonné pour le surlendemain. Depuis le 22, je n'avais pris ni repos, ni nourriture, ni senti le besoin d'en prendre.

Tout était ordonné et préparé pour le départ le 24 à six heures du matin, lorsque mes frères vinrent pour me voir monter en voiture. Mais quelle ne fut pas leur surprise en apprenant que je partais seule, et que plus tard le

1. A Pie IX, en 1848.

comte, après avoir réglé quelques affaires pressantes que sa charge ne lui permettait pas de négliger, me joindrait à Albano, où je devais aller l'attendre! Que ne dirent-ils pas pour décider le comte à m'accompagner, et, s'il lui était impossible de partir alors, pour qu'il permît au moins à l'un d'entre eux de me suivre jusqu'à Albano! Leurs instances furent vaines; nous ne cessions d'inventer et de colorer des raisons, tant pour expliquer le retard du comte que pour nous opposer à leur désir de m'escorter. A la fin, mes frères, acceptant nos prétextes, qui pourtant ne les persuadèrent pas du tout, me laissèrent prendre congé d'eux et, après les avoir embrassés, je montai en voiture avec mon fils, son gouverneur et deux de nos gens. Voilà comment nous partîmes de Rome à six heures trois quarts pour arriver à Albano dans la matinée.



Gaëte. (P. 248.)

Cependant quelques personnes avaient été mises dans la confidence. Elles étaient disposées à remplir le rôle qui avait été assigné à chacune d'elles pour aider au travestissement et à l'évasion du Saint-Père. A l'heure convenue, le duc d'Harcourt, ambassadeur de France, vint donc au palais du Quirinal, et, ayant demandé audience, il entra dans le cabinet du pape à cinq heures du soir.

Le Saint-Père, en l'apercevant, ôta ses habits ordinaires et endossa un vêtement noir, puis il se mit une paire de lunettes vertes sur le nez. Dans cet accoutrement, étant sorti par une porte qui donnait sur des chambres inhabitées, il parvint jusqu'à un passage appelé le *corridor des Suisses*. Mais qui sait depuis combien d'années la porte de ce corridor, toujours fermée, n'avait point servi?

Le duc, resté seul dans la chambre d'où le pape venait de sortir, avait

l'oreille et l'esprit tendus pour saisir le roulement de la voiture sous les portes du palais. Inquiet de n'entendre aucun bruit, il fut comme frappé de vertige lorsqu'il vit de nouveau dans la chambre le Saint-Père devant ses yeux, tenant un bougeoir à la main, lui annonçant que cette antique porte des Suisses n'avait cédé à aucun effort. On en était là quand le fourrier de la cour, Filippani, vint dire qu'à la fin on était parvenu à ouvrir la malheureuse porte. Le Saint-Père put sortir de son palais sans encombre.

Voilà comment Pie IX fuyait déguisé et s'échappait de Rome à grand'-peine, grâce au dévouement d'un bien petit nombre de serviteurs fidèles. C'est le 24 novembre 1848, à cinq heures et demie du soir, qu'il quitta cette royale demeure du Quirinal.

Pendant ce temps, mon mari sortait de chez lui à cinq heures, dans sa calèche ouverte, avec son domestique, et s'acheminait lentement vers Saint-Pierre et Saint-Marcellin, église dont le pape, encore cardinal, avait été le protecteur; c'est le lieu qui avait été choisi pour que Pie IX y montât dans la voiture du comte au moment de sortir de Rome. Sa Sainteté arriva au lieu du rendez-vous après l'heure convenue : aussi mon mari commençait-il à s'inquiéter; le cœur lui battait violemment, lorsqu'à la fin il entendit de loin le pas cadencé d'un pesant attelage et le bruit de ferraille d'une vieille voiture. Le pape monta dans la calèche du comte, qui s'éloigna rapidement.

Cependant nous qui étions à Albano depuis le matin, nous passions des heures fort tristes et fort pénibles. Je dis, *nous*, puisque j'étais avec mon fils et son gouverneur, le Père Liebl. Jamais mon âme n'avait été poursuivie de si épouvantables fantômes. Mon pauvre fils, me voyant dans un état qui eût fait pitié même à des inconnus, venait à chaque instant me demander la cause d'une telle affliction et me presser de lui dire ce qui pouvait me troubler à ce point; et moi, pour surcroît de tourment, j'étais forcée de ne pas laisser échapper un seul mot.

J'avais ordonné qu'on préparât le dîner pour trois heures. Quatre heures sonnèrent; cependant le comte n'arrivait pas. Le garçon d'auberge vint m'annoncer que le dîner était prêt depuis longtemps; alors nous nous mîmes à table, mais je ne vis ni ne goûtai rien de ce qui fut servi. Au sortir de ce dîner, je me mis à calculer les heures avec terreur ; je sentais mes forces défaillir, je tremblais de la tête aux pieds, j'étais près de perdre connaissance. A ce moment, j'entendis ouvrir la porte de ma chambre; mon cœur battait avec force. Tout à coup, j'entendis la voix bien connue du cocher Frédéric, qui venait nous apprendre enfin que le comte était arrivé à la Riccia, où il nous attendait. Aussitôt, ayant repris confiance, je donnai des ordres pour le départ. On monta en voiture et nous ne tardâmes pas à arriver à la Riccia.

La nuit était avancée et l'obscurité profonde; la pluie nous menaçait ; quant à moi, l'esprit frappé de tant de craintes, le corps épuisé de fatigue et de besoin, je me sentais saisie d'un trouble inexprimable et qui augmentait de moment en moment, en voyant approcher celui où j'allais être assise familièrement à côté du Chef vénéré de notre sainte religion, sans pouvoir me prosterner à ses pieds, et forcée, au contraire, d'oublier les actes de respect que la foi impose à tout catholique : c'était un effort dont je me sentais incapable. A peine eûmes-nous traversé ce bourg de la Riccia, que nous ralentîmes notre marche et commençâmes la descente au petit pas. Dans les ténèbres de cette nuit solennelle, mon imagination malade ne cessait de transformer en objets formidables chaque arbuste, chaque pierre que nous rencontrions; que devins-je lorsque, tout bruit ayant cessé, j'entendis de loin un coup de sifflet fort aigu ? Des voleurs, des bandits vont nous assaillir; je crus que nous étions perdus. Au second coup de sifflet, la voiture s'arrêta : je reconnus aussitôt devant moi l'uniforme d'un carabinier; je me sentis pâlir, ma voix s'éteignit, mon gosier ne laissait sortir aucun son. Cependant je repris un peu de courage lorsque cet homme, en m'adressant la parole d'un ton fort obséquieux, me dit :

— Votre Excellence demande-t-elle quelque chose?

Je compris alors que ce soldat avait été posté là pour garder la route, et que les coups de sifflet étaient un signal convenu entre les carabiniers et les postillons. A force de regarder, je reconnus distinctement mon mari au milieu d'un groupe d'hommes en uniforme, et derrière lui un homme vêtu de brun, debout, le dos appuyé contre une palissade qui bordait la route. Aussitôt j'adressai à celui-ci (qui était Pie IX) les paroles convenues, et lui dis :

— Docteur, montez dans ma voiture, montez vite, car je n'aime pas à voyager la nuit.

Alors un carabinier ayant ouvert la portière et défait le marchepied, le soi-disant docteur monta ; le soldat referma la voiture et nous souhaita un bon voyage, en ajoutant que nous pouvions être tranquilles et que la route était parfaitement sûre.

Nous voilà donc en chemin à dix heures du soir ; notre très Saint Père et très clément souverain Pie IX, assis à gauche au fond de la voiture, le Père Liebl en face de lui, et mon jeune fils vis-à-vis de moi. Mon mari et Frédéric étaient montés derrière la voiture, sur un siège adapté à cet usage.

Dans les premiers moments, je fis tous mes efforts pour retenir mes paroles ; mais bientôt, ne pouvant maîtriser mon cœur et cédant à l'excès de mon émotion, j'exprimai au Saint Père, sans égard aux convenances et sans penser que les autres pouvaient me comprendre, tout ce que je ressentais de peine

à feindre et quels efforts je faisais pour ne pas tomber à genoux devant l'auguste Vicaire de Jésus-Christ, qui, de plus, portait en ce moment sur son cœur le corps très saint du Sauveur, enfermé dans la pyxide envoyée par Mgr de Valence. Le Saint Père, compatissant très bénévolement à ce mouvement de sensibilité, me répondit :

— Soyez tranquille, ne craignez rien. Dieu est avec nous.

A ces mots, nous arrivions à Gensano. Nous y changeâmes de chevaux, et l'on alluma des lanternes. Alors la lumière, éclairant les traits de l'étranger, fit tout à coup reconnaître à mes compagnons de voyage la figure du Saint Père. Soudain je vis mon fils et son gouverneur témoigner une grande surprise, et aussitôt chacun d'eux se renfonça dans son coin en se faisant le plus petit possible. Moi, à mon tour, je n'éprouvai pas moins d'étonnement en voyant le peu de soin que le Saint Père avait pris de déguiser ce visage que l'amour du peuple, peu de temps auparavant, reproduisait de mille manières et répandait jusque dans les campagnes les plus retirées et dans les asiles les plus misérables.

Pendant toute la route, il ne cessa d'adresser au Rédempteur des prières pour tous ses persécuteurs, et de réciter le bréviaire et d'autres oraisons avec le Père Liebl.

A cinq heures trois quarts du matin, nous arrivâmes à Terracine. Peu de temps après en être sortis, il me demanda de l'avertir quand nous serions à la frontière des deux Etats ; et lorsqu'il eut entendu de ma bouche ces mots : « Saint Père, nous y sommes, » pensant être arrivé en lieu sûr, le cœur ému sans doute de profonds et sublimes sentiments, il versa des larmes et rendit grâces au Dieu de miséricorde, en récitant le cantique consacré à la reconnaissance par la coutume de l'Eglise.

De Fondi au Môle de Gaëte, il ne nous arriva rien, si ce n'est un retard de quelques heures dans la première de ces villes pour faire raccommoder une de nos roues. Pendant ce travail, un curieux crut reconnaître le pape, qu'il avait aperçu peu de temps auparavant dans un voyage à Rome. Parvenus à un mille du Môle, nous vîmes venir deux personnes au-devant de notre voiture; elles ouvrirent la portière du côté du pape et lui prirent les mains qu'elles baignèrent de larmes. L'une de ces deux personnes était le chevalier Arnao, secrétaire de l'ambassade d'Espagne ; l'autre, bien qu'elle ne me parût pas tout à fait inconnue, était affublée d'une si énorme cravate écarlate autour du cou et d'un costume si nouveau, que je ne la remis qu'au moment où le Saint Père s'écria, en se croisant les bras :

— Je vous rends grâces, Seigneur, d'avoir aussi conduit ici sain et sauf le bon cardinal Antonelli !

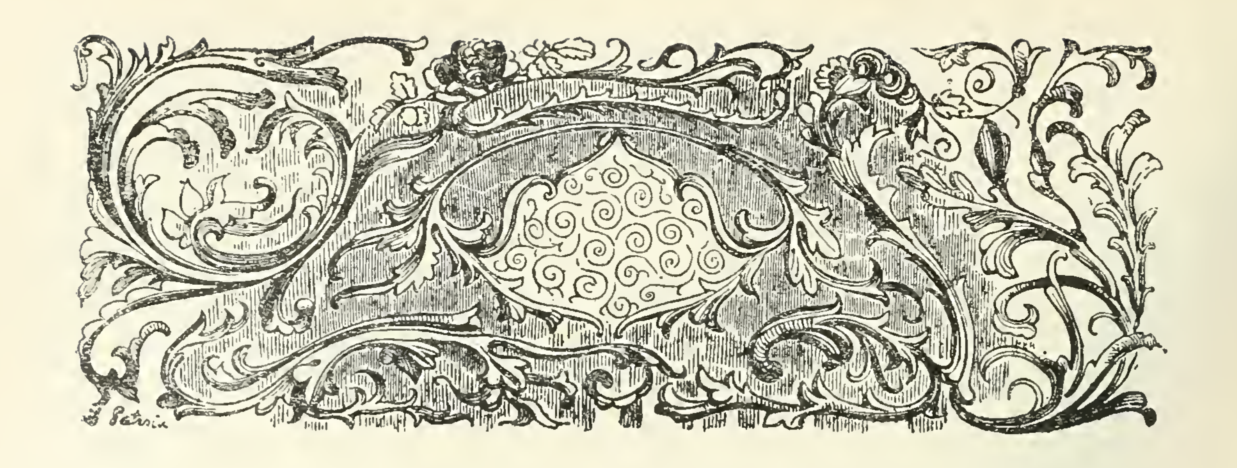
Arrivés au Môle de Gaëte, nous descendîmes tous à l'auberge dite *de Cicéron*, où le cardinal Antonelli et le chevalier Arnao ne tardèrent pas à nous rejoindre. Il était dix heures du matin. Le Pape et le comte de Spaur montèrent les premiers ; nous les suivîmes, ainsi qu'un jeune homme dont le visage disparaissait sous sa barbe et ses favoris. Je le considérais avec un peu d'inquiétude, lorsque je fus rassuré par le cardinal, qui m'apprit que c'était le comte Louis Mastaï, neveu du pape.

Personne n'entra dans la chambre de Pie IX, sinon le comte de Spaur, le chevalier Arnao et le cardinal, qui fit apporter quelque nourriture au Saint Père. Après Sa Sainteté, nous fîmes une collation, la première pour moi depuis ces trois jours de jeûne. Au sortir de table, les deux nouveaux venus retournèrent prendre les ordres du pape, qui voulut rester caché et ignoré le plus possible jusqu'à ce que la nouvelle de son arrivée fût parvenue au roi de Naples [1].

Comtesse de Spaur.

1. Peut-être plusieurs de nos lecteurs ne connaissent-ils pas la cruelle déception qui attendait Pie IX à son arrivée à Gaëte. Lui et sa suite se rendirent chez l'évêque, Mgr Parisio, pour se faire connaître. Mais celui-ci venait de partir en voyage et son trop fidèle domestique, Panielo, refusa de les recevoir. En vain le cardinal Antonelli insista, disant que l'évêque serait très mécontent d'apprendre que ses amis avaient été repoussés : le serviteur s'obstina dans son refus. « Si vous nous connaissiez, dit le Pape, vous nous recevriez avec empressement. — C'est précisément parce que je ne vous connais pas, répondit Panielo, que je ne puis vous laisser entrer : d'ailleurs la demeure d'un évêque n'est pas une auberge. — Je suis parfaitement connu de Mgr Parisio ! — C'est possible, mais vous ne l'êtes pas de moi qui ne vous ai jamais vu ; il vous faut aller chercher un gîte ailleurs. » Et la porte se referma brusquement sur les solliciteurs, qui furent en effet forcés de demander l'hospitalité à une modeste auberge, ayant pour enseigne *Albergo del Gardinetto*. C'est là que reposa toute une nuit celui qui devait remplir l'univers de l'éclat de son nom et de la renommée de ses vertus. Heureusement la Providence veillait ; Pie IX fut préservé de tout péril et arriva à Naples le lendemain.





SOUVENIRS D'UN MISSIONNAIRE.



HEZ nous, (en Kabylie), le traitement des maladies du corps sert souvent de préparation à la cure bien autrement importante de celle de l'âme; le médecin est devenu l'introducteur du prêtre.

Au moment où, ce matin, je parais dans la cour, un cri sort de toutes les bouches: « Aslama, marabout [1], aslama, » et chacun de se lever et de venir me baiser la main.

La consultation commence : elle a lieu ordinairement en plein air, sur un banc circulaire de maçonnerie entourant un vieil olivier. Chaque malade expose son cas, mais je ne me fie jamais aux premières explications, car elles sont presque toujours fausses ou exagérées ; pour être sûrs d'avoir du remède, mes malades se font plus souffrants qu'ils ne sont en réalité et affirment qu'ils vont mourir. Il faut interroger ; les Kabyles mentent, mais sont peu habiles au mensonge ; avec eux, on a vite découvert la vérité. Aujourd'hui, les cas ne me paraissent pas graves ; je vais vous présenter quelques-uns de mes clients.

Voici un fiévreux. Le cas est assez rare pour nos indigènes qui restent dans les montagnes et qui ne vont point voyager chez les Arabes ni travailler chez les Européens. Cette rareté des fièvres vient de la résistance relativement plus forte des Kabyles aux influences combinées du sol et du climat, ou plutôt de la situation de leurs villages qui, perchés tous au sommet ou accrochés au flanc des montagnes, ne reçoivent pas l'action miasmatique comme ces bas-fonds où les Européens s'obstinent à s'établir. J'administre une purge à mon fiévreux, avec obligation de venir demain matin prendre de la quinine. Il me le promet et remonte sur son âne en me remerciant.

Pendant que je lui renouvelle la recommandation de ne prendre aucune

1. On sait que les musulmans donnent ce nom aux prêtres catholiques comme aux leurs.

nourriture jusqu'à ce soir, je remarque un jeune homme de dix-huit ans environ, les vêtements couverts de sang et soutenu par un vieillard. C'est un blessé. Si les fiévreux sont rares, il n'en est pas de même des blessés. Outre les chutes des arbres, les glissades dans les ravins, les ruades de son mulet qui lui procurent un nombre assez raisonnable de plaies et de contusions, le Kabyle est naturellement batailleur et grand partisan de la *vendetta ;* le bâton, le couteau, les coups de pied, de poing, de dents jouent un grand rôle dans ses rixes fréquentes.

Mon second malade a reçu un coup de casse-tête tranchant, dans une rixe, le jour du marché, il y a environ quinze jours. La plaie vive est ordinairement facile à cicatriser ; mais, tant qu'elle ne cause pas trop de gêne à celui qui la porte ou trop de dégoût à ceux qui l'entourent, le blessé ne songe pas à se déranger. C'est ce qui est arrivé pour le cas présent ; aussi la plaie est-elle devenue horrible, infecte, cancéreuse. Je prends ma grosse voix :

« Pourquoi n'as-tu pas amené ton fils aussitôt qu'il a été blessé? — Ah! marabout, notre pays est loin, bien loin. — Mauvais père, pour gagner un caroui de blé, tu aurais fait une plus longue route, j'en réponds! »

Le vieux baisse la tête sans répondre, il a compris la leçon.

« Tu as mal fait, tu n'aimes pas ton fils ; mais j'ai pitié de lui et je vais essayer de le sauver. — Crois-tu qu'il guérira? — S'il plaît à Dieu. Je donnerai le remède, mais c'est Dieu qui guérira. — Gloire à Dieu, marabout, merci! »

Et de dessous son burnous, le vieillard tire deux poules qu'il dépose à mes pieds.

« Qu'est-ce que cela? — Prends-les, marabout, et guéris mon fils. — Garde ton présent. — Alors mon pauvre enfant est perdu. — Ecoute, ô homme! écoute mes paroles et garde-les dans ta tête. Dieu récompense toujours les bonnes œuvres, l'espoir de sa récompense me suffit. Emporte donc tes poules et fais-les manger ce soir à ton fils. »

Le pauvre Kaddour n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles. Cette simple leçon de charité chrétienne produit plus d'effet sur son âme qu'une longue dissertation religieuse. Il était sans doute venu, l'esprit rempli d'idées absurdes sur les chrétiens, et le voilà qui va retourner dans sa tribu en répétant comme tant d'autres : « Peut-on les croire mauvais en les voyant si bons? »

« Puisque tu veux que ton fils guérisse, il faut absolument qu'il reste à Ir'il Aly, car je dois le soigner chaque matin pendant une huitaine de jours. — Mais, marabout, je n'ai ni connaissance ni amis dans le village. — Va frapper à la porte du marabout Si Aly ; il est riche, et demande-lui l'hospitalité. — Ah! tu ne connais guère nos marabouts; ils reçoivent, mais ne donnent pas. »

Au moment où le vieux prononçait ces paroles, un marabout d'Ir'il Aly entrait dans la cour ; il a pu entendre le compliment flatteur du Kabyle.

Après un salut de protection, le nouvel arrivant me demande à brûle-pourpoint de la quinine pour lui et pour l'un de ses amis venu le visiter.

« Si Cassi, lui dis-je, dans ma maison, chacun passe à son tour ; quand le tien sera venu, tu recevras du remède ; en attendant, voilà un banc, si tu en as envie, assieds-toi. »

J'arrache encore deux ou trois dents, je verse un collyre dans les yeux d'un pauvre enfant, je distribue quelques poignées de semen-contra, je badigeonne plusieurs jambes enflées, je fais tomber, après de longs efforts, une sangsue qui s'était logée dans la gorge d'un petit berger et... j'arrive à mon marabout.

« Que le salut soit sur toi, Si Cassi. — Donne-moi du *doua* (remède), je suis malade, je veux de la quinine. —Malade? mais tu n'en as pas l'air. — Si, je le suis, tu ne le vois pas? »

Au moment où j'allais lui répondre, un de nos écoliers, qui se trouvait dans la cour avec plusieurs autres enfants, lui dit en riant :

« Tiens, Si Cassi, tu viens donc chercher du remède chez les Pères ? — Moutard, réplique-t-il, ce n'est pas ton affaire; de quoi te mêles-tu? — C'est que tu as vendu hier à ma mère, pour deux douros, une amulette qui doit la guérir de la fièvre. — Eh bien? — Eh bien, ajoute le petit bonhomme d'un ton moqueur, voici ce que je pense : si ton amulette était bonne pour elle, pourquoi la pareille ne serait-elle pas bonne pour toi et pour ton ami? »

Le raisonnement était si juste et venait si bien à point que tous les assistants donnèrent des marques d'approbation.

Mon marabout, ennuyé, ne savait que répondre.

« Alors, fit-il, en s'adressant à moi, tu ne me donnes pas de *daoua?* — Pour toi, non, tu n'en as pas besoin. — Pour mon ami ? — Amène-le ici, il faut que je le voie, le médecin ne donne de remèdes qu'aux malades qu'on lui présente. Tu voulais m'extorquer de la quinine pour la vendre aux Kabyles et passer pour un guérisseur auprès de ceux qui sont assez naïfs pour te demander des amulettes. »

Le marabout s'éloigne au milieu des railleries des écoliers et des autres personnes présentes,

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

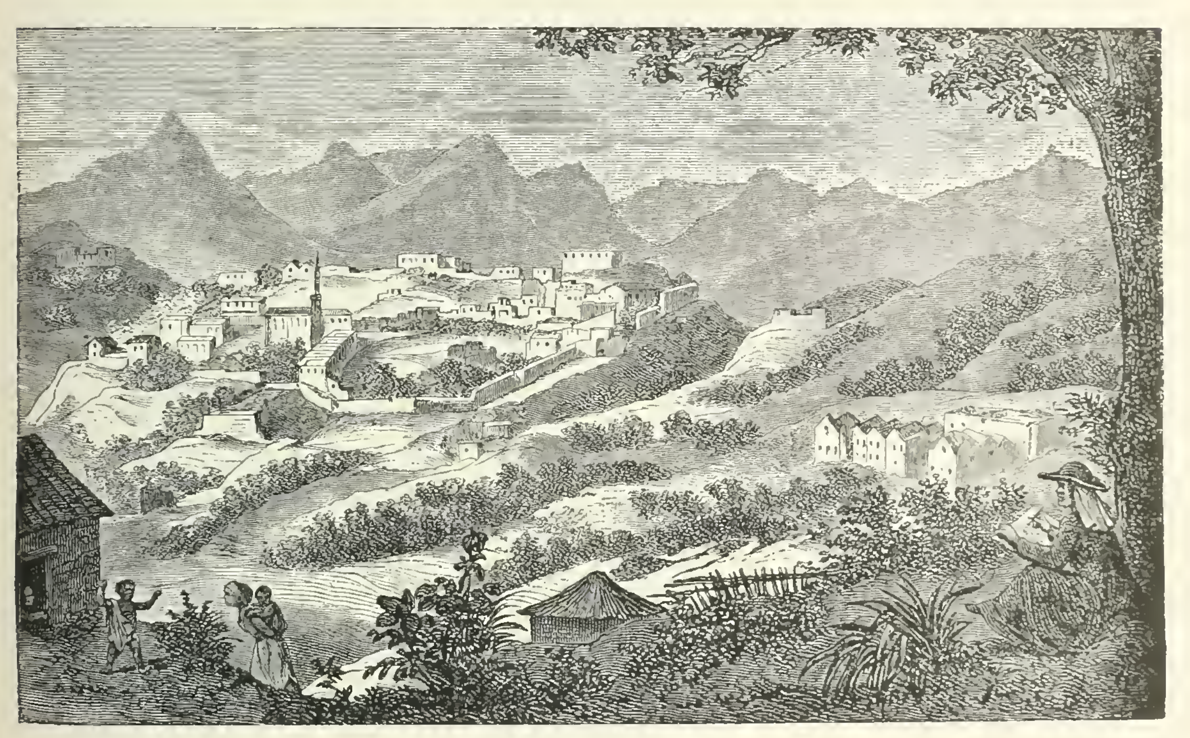
Si Cassi s'esquive au plus vite, et il fait bien.

Ce triste personnage, pour enlever aux missionnaires le prestige de la charité et la salutaire influence qu'ils exercent par les guérisons opérées et les soins de chaque jour donnés aux malades, s'en va, répétant à qui veut l'en-

tendre, que nous sommes payés par le gouvernement pour offrir gratuitement des remèdes. Je n'ai pas besoin de réfuter ce mensonge.

Après l'aventure de mon marabout et les derniers conseils d'hygiène donnés à mes clients, je vais vous conduire dans la pharmacie. C'est une petite chambre carrée, blanchie à la chaux, contenant un meuble dans lequel je renferme mes fioles et mes onguents ; dans le tiroir sont les instruments de torture ; clefs, pinces, lancettes et une foule d'autres objets du même genre dont je ne veux point vous faire l'énumération, mais que tous mes Kabyles connaissent.

Nous n'avons dans la pharmacie que les remèdes qui sont d'un emploi fréquent, d'un dosage facile et d'une efficacité éprouvée.



En Kabylie. (P. 250.)

J'ai toujours rêvé pour ma chambre aux malades un grand tableau représentant Notre Seigneur guérissant les infirmes avec ses apôtres ; j'écrirais en langue berbère ces mots du saint Evangile : *Euntes... infirmos curate* (1).

Après avoir soulagé le corps, j'expliquerais le sujet aux indigènes, qui en seraient certainement touchés. D'ailleurs, tous nos Pères ne manquent jamais de jeter quelques bonnes paroles dans l'âme de ces pauvres Kabyles qui viennent se faire soigner à leur dispensaire.

Ces paroles sont semblables à ces graines des arbres et cette poussière des fleurs que le vent emporte sans savoir où, mais qui tombent comme il plaît

1. Allez, guérissez les malades.

au Seigneur : ici, sur des rochers arides où elles meurent, là, sur un coin de terre où le soleil et la rosée les fécondent, pour les desseins de la Providence.

Pendant que je fermais ma pharmacie, un indigène m'annonce l'arrivée d'un marabout médecin. C'est un *hadj* (pèlerin de la Mecque) ; aussi chacun s'incline-t-il devant lui avec tous les signes d'un profond respect et cherche-t-il à lui baiser la tête.

Je tends sans façon la main à mon collègue. Devant toute l'assemblée, nous nous asseyons sur les gradins en pierre de la maison commune. Après les formules de politesse, nous entamons une discussion sur la science, la médecine et la religion.

Mon homme ressemble à un renard comme jamais fils n'a ressemblé à son père. Attention, et tenons-nous sur nos gardes !

Je ne sais trop comment la conversation scientifique roule sur les tremblements de terre. Voici ce que m'apprend Si-Abdallah : « Allah a créé un moucheron dont la mission est de tourmenter le taureau. Quand il pénètre dans ses naseaux, l'animal piqué au vif fait avec sa tête un mouvement brusque et la terre éprouve un tremblement effroyable. — Puisque tu es médecin, lui dis-je alors, je désirerais que tu m'écrivisses une amulette, car je suis malade. »

Soupçonnant une moquerie de ma part, il refuse tout d'abord, mais devant mon insistance et les réclamations du turco assis auprès de moi, il se prête enfin à mon désir. Il se lève gravement, tire de dessous son burnous une petite peau de chèvre qui renferme un livre et une écritoire. Il prend ensuite son chapelet, demande mon nom, celui de mes parents, compte et recompte les grains d'une certaine façon, puis il arrive à trouver que ma prétendue maladie a commencé un vendredi. Cherchant alors dans son livre les maladies du vendredi, il découvre que je me suis baigné, ce qui n'est pas vrai ; que j'ai mangé de la viande de chèvre, ce qui est faux, et que j'ai bu de l'eau, ce qui est juste. Conclusion. Horreur ! Je dois mourir dans sept jours s'il n'écrit pas l'amulette ; s'il l'écrit, c'est l'affaire de Dieu.

« Eh bien, n'écris pas, j'attends la mort dans sept jours, » m'écriai-je. Mon turco veut parier cent douros avec Si Abdallah que je serai en vie encore dans un mois, et mes petits élèves font pleuvoir sur le marabout des quolibets que je fais cesser, car je crains que mon homme ne se sauve et n'évite la discussion religieuse.

La confiance aux amulettes est générale. Tous en portent, petits et grands, riches ou pauvres. On en suspend même au cou des chevaux et des ânes. Ces amulettes consistent généralement en un morceau de papier couvert de signes cabalistiques, de textes du Coran, et renfermé dans un petit sachet de cuir ou plié dans un morceau de fer-blanc. Elles sont censées préserver de tous les

malheurs, des blessures, de la mort même. Les marabouts en débitent contre la piqûre des scorpions, la morsure des chiens: ils en fabriquent même contre les balles. Le Kabyle qui porte sur lui cette dernière sorte d'amulette se croit plus fortuné qu'Achille et invulnérable même au talon ; on ne dit pas cependant que l'épreuve ait jamais été faite et nos chassepots ont, en 1871, malgré ce talisman, troué bel et bien la peau de leurs propriétaires.

Mais, que peuvent la raison et le bon sens contre la force de la superstition? Un bon musulman vit dans la superstition comme un bon chrétien vit dans le surnaturel. Aussi le marabout, y trouvant matière à battre monnaie, l'entretient de toutes ses forces dans la vie publique et privée. Un marabout dira le plus sérieusement du monde à un malade, en lui remettant une amulette : « Porte cela ; si tu ne meurs pas de maladie, tu as beaucoup de chance d'en revenir. »

Et mon badaud s'en va content de la consultation, après avoir remis un douro dans la main du *tebib*, qui rit sous cape et se promet de recommencer à la première occasion.

Mais j'arrive à notre séance de discussion religieuse.

« Nous jeûnons aujourd'hui, me dit pieusement Si Abdallah, et les chrétiens ne jeûnent jamais. — D'abord, tu te trompes, c'est vous qui ne jeûnez pas, ce que vous appelez votre rhamadan ne vaut rien aux yeux de Dieu. »

A cette réponse, l'étonnement fut à son comble, et plus d'un assistant voulut protester ; mon ami le turco en fut lui-même abasourdi, et s'écria : « Que le Père explique sa pensée. Vous autres, écoutez. »

Je reprends donc : « Qu'est-ce que jeûner?... C'est, premièrement, se priver d'une certaine quantité de nourriture. Le chrétien qui jeûne ne mange pas *son content*, il se prive ; aussi quand il sort de table il a encore faim. Avez-vous compris? — Oui, marabout. — C'est ensuite se priver d'une certaine qualité de nourriture. La viande est bonne, meilleure que les légumes, le chrétien qui jeûne ne mange encore pas de viande. Avez-vous aussi compris? — Oui, oui. Vous autres, dans votre rhamadan, vous ne faites que changer le jour avec la nuit. Vous dormez le jour et vous mangez la nuit, avec cette différence que les jours de jeûne vous mangez deux fois plus que les jours ordinaires. Ai-je dit vrai ? »

Personne n'osa répondre à cause de la présence du grand Si Abdallah, mais quelques sourires approbateurs ne me laissèrent aucun doute sur l'effet de mes paroles.

Je poursuis : « Est-ce là jeûner? répondez-moi. » Alors un jeune homme se lève et me dit : « Nous faisons comme nos marabouts nous disent ; si nous allons en enfer, ce sera à cause d'eux. Qu'y pouvons-nous? »

Voyant qu'il s'enferrait et que le prestige de sa science médicale et théologique avait déjà reçu de graves atteintes, Si Abdallah se hâta de faire diversion, et me dit d'un ton câlin :

«Tu es un grand homme, un grand savant et un grand saint, certainement tu iras au ciel; ne voudrais-tu pas écrire au gouverneur d'Alger pour lui demander de l'argent afin que nous puissions rebâtir notre mosquée qui est tombée pendant l'hiver dernier? Il ne reste plus que le minaret. Nous n'avons plus de lieu de prière, et tu le sais, marabout, la prière est la clef du ciel. — Tu viens de dire là une parole d'or ; malheureusement, il me semble que les musulmans n'ont nullement besoin de prier pour aller au Paradis. — Comment! mais personne n'a jamais parlé comme toi : explique cette nouvelle pensée? »

« Ecoutez le Père, » dit le vieillard assis dans un coin. On fait silence aussitôt, et chacun de prêter l'oreille avec la plus profonde attention.

« Voyons, Si Abdallah, tu sais le Coran? — Oui. — Connais-tu un verset où il est parlé de chevaux? — Oui. — Ecoute celui-ci : « Quand un croyant ne peut plus remplir tous ses devoirs religieux, qu'il entretienne un cheval pour la cause de Dieu, et tous ses péchés lui seront pardonnés. » — C'est bien cela. — Avec Mahomet les éleveurs sont donc tous sauvés : dès lors, il est inutile, pour les musulmans, de construire des mosquées. — Pourquoi ? — Puisque les écuries en tiennent lieu ! »

Le turco et les jeunes gens présents à la discussion éclatent de rire, et les vieillards disent au marabout de me répondre. Mais Si Abdallah en avait sans doute assez, il se retire.

Après avoir fait seller nos chevaux, je cherche mon homme, mais il avait disparu.

Un dernier trait.

« Un jour, aux Beni-Menguellath, un Kabyle, dont le fils fréquentait notre école, se mit à prier devant les fenêtres de la maison ; il ne suivait pas les formules consacrées, mais parlait de l'abondance du cœur : « Mon Dieu, disait-il, rends-moi comme ces marabouts chrétiens qui sont là : nous autres Kabyles, nous sommes mauvais, mais eux, ils font le bien pour l'amour de toi. Mon Dieu, fais-moi boire à la fontaine où ils boivent. »

Daigne le Ciel exaucer sa prière et le désaltérer, lui et ses compatriotes, aux sources de la pure vérité !

En continuant notre route, nous trouvons partout des Kabyles jeûneurs, assis le long des sentiers ou sur les places aux environs des villages. Ces gens-là ont horreur du travail, durant le rhamadan, plus encore que durant le reste de l'année. Ils vont rester là couchés jusqu'au soir, attendant avec l'impatience d'un condamné, qui ne jeûne que par force, la fin de la journée et

le cri du marabout qui leur permettra de manger, boire et fumer leur cigarette, toutes choses défendues tant qu'on peut distinguer un fil blanc d'un fil noir.

Au moment où nous allions atteindre la route de Beni-Mansour, j'aperçois un cavalier arrêté près d'un bosquet d'oliviers, en compagnie de deux indigènes. Je reconnais bien vite un touriste européen cherchant à s'orienter. A peine a-t-il vu notre caravane, qu'il donne de l'éperon à son cheval et arrive sur nous en quelques minutes. Me saluant avec grâce : « Permettez-moi, me dit-il, de me présenter moi-même..., le comte de R... »

Je m'incline, en déclinant à mon tour mon nom, et serre la main que le cavalier me tend en souriant.

Après quelques instants le comte se décide à renvoyer ses deux guides et à prendre avec nous le chemin d'Ir'il-Aly.

Nous approchons. Le comte, qui, depuis un instant me précédait pour me laisser lire mon bréviaire, s'arrête tout à coup et écoute attentivement un groupe d'enfants qui chantaient en chœur sous un olivier. Il retient son cheval et prête l'oreille avec étonnement. Ce ne sont plus des accents barbares qui frappent ses oreilles, c'est la langue nationale qu'il entend, cette langue bien-aimée dont aucun voyageur ne peut, sur la terre étrangère, entendre la cadence sans qu'aussitôt il sente les larmes monter à ses yeux. Oui, dans les montagnes de la Kabylie, le comte de R... entendait chanter un hymne à la France, en français. Des enfants, vêtus d'un costume qu'ils ne connaissaient pas il y a huit jours, peuvent lui dire un respectueux et sympathique bonjour dans sa langue maternelle! Il n'en revenait pas.

Le comte fait alors quelques pas et arrive en face du groupe des chanteurs. A la vue de l'étranger, les jeunes garçons font silence, se lèvent et lui souhaitent la bienvenue.

« Eh bien, mes enfants, que chantiez-vous si bien et avec tant de cœur ? — C'est le *Drapeau de la France*, Monsieur, un beau chant, répond le petit Aly. — Qui vous a donc appris à aimer la France? — Ce sont les pères : ils nous disent tous les jours que c'est un pays grand, riche, aux habitants généreux, et nous les croyons, car ils ne nous trompent jamais. »

Je vis à ce moment une larme couler sur la joue du comte ; il était profondément ému. Tout à la fois chrétien et patriote comme les De Sonis, les Lamoricière, qui ont laissé de si bons souvenirs et de si beaux exemples en Algérie, il félicita les enfants et leur jeta une poignée d'argent qui les rendit tous heureux.

R. P. Duchêne.





SOUVENIRS D'UN CHASSEUR.



OUT le monde connaît, sinon de vue, du moins de réputation, le magnifique échassier que l'on nomme vulgairement *flamant*, et, dans le langage scientifique, phénicoptère ; mais ce que fort peu de personnes savent, c'est que le midi de la France en possède pendant toute l'année des individus qui y nichent et y couvent.

J'ai eu souvent l'occasion de les étudier durant ces diverses périodes.

Dans les marais qui entourent les salins de Pecquais, près d'Aigues-Mortes, si de loin vous apercevez un monticule à cime tronquée, haut de soixante à soixante-dix centimètres, dont la base plonge dans une eau peu profonde et à fond vaseux, approchez : vous verrez avec quelle habileté ce nid est construit et maçonné ; à coups de crosse de fusil vous aurez de la peine à l'entamer.

Les œufs de la femelle du flamant sont ordinairement au nombre de trois ou quatre; elle couve presque continuellement, replie son long col et ne s'occupe nullement de ce qui se passe autour d'elle, se reposant sur la vigilance du mâle qui se promène gravement à une petite distance, l'œil toujours aux aguets, mais charmant les ennuis de sa faction par la pêche, dont il apporte la plus grande part au logis. Un danger menace-t-il la paix de son ménage, il combat l'ennemi avec grand courage; mais s'il aperçoit un homme, il pousse un cri aigu, et le couple s'envole aussitôt.

Dès que les petits sont en état de voler, les flamants se réunissent en troupes et ne vont plus par couples isolés, jusqu'au moment de la nouvelle ponte. Quand le jour paraît à l'horizon, ils vont dans les marais à la recherche des crabes, des anguilles et des petits poissons.

Ils se rangent sur une ligne comme un régiment en bataille, et s'avancent de front, après avoir placé en sentinelle, aux deux extrémités de la ligne deux des leurs, qui, pendant tout le temps de leur faction, restent immobiles

sur un monticule ou sur la berge d'un canal, de façon que rien ne puisse leur échapper ; au bout d'un certain temps, ils sont remplacés par deux autres, et ainsi de suite. A voir de loin cette longue file d'un rose vif, avec des ailes de couleur de feu et noir brillant, on croirait voir un bataillon anglais avec l'uniforme rouge, et manœuvrant avec régularité.

J'étais arrivé pendant le mois de janvier à Pecquais, chez un de mes bons et anciens amis, qui était alors directeur des salins, et qui, pendant tout le temps qu'il a vécu, a été protégé par saint Hubert, car c'était un noble cœur et un fin chasseur.

Le froid était intense, la glace couvrait les marais et les étangs, sauf dans les endroits que l'on nomme *boulidous*, ce qui, en patois, veut dire trous bouillants, non que l'eau y soit thermale, mais ce sont des sources qui sourdent au milieu des marais : l'eau en est douce et ne se mêle à celle des marais salés qu'à une certaine distance. Ces boulidous gèlent fort rarement, et, lorsque les marais sont pris, les bandes d'oiseaux nageants s'y abattent en vols considérables.

L'hiver devait être rude dans le Nord, car les flamants et les cygnes étaient plus nombreux qu'à l'ordinaire ; et, chose rare, en arrivant près de la maison de mon ami de Massia, sous un pont jeté sur un large fossé, mon chien s'était élancé dans les joncs, et j'avais pu tirer, à moins de vingt pas, une outarde de la grande espèce, qui ne pesait pas moins de dix-sept livres ! J'entrais donc sous de bons auspices dans le logis de mon vieux camarade.

La soirée se passa à dresser nos plans d'attaque; il fallait profiter de la forte gelée; les flamants, embarrassés pour trouver leur nourriture, passaient leur vie depuis trois jours à chercher des crabes sur les talus des digues et des fossés; il devenait donc plus facile que jamais de les approcher.

Un peu avant le jour, nous étions équipés, nous avalions une tasse de café et un verre de rhum, et nous sortions pour arriver avant le soleil sur le terrain de chasse.

Un vent froid et piquant soufflait du nord : ce n'était pas le mistral, mais bien la bise, sa cousine germaine. De longues bandes, d'un rouge ardent, s'étendaient à l'horizon du côté du levant; tout était encore dans la pénombre; les tamaris et les roseaux s'accusaient sur le ciel en noires silhouettes; la terre était dure comme du granit, tout était glacé autour de nous, et, à travers le sifflement du vent, nous entendions le vol de nombreux canards qui allaient retrouver les bas-fonds de la mer.

Après avoir dépassé les dernières tables des salins, nous nous arrêtâmes derrière le haut talus d'un fossé qui les séparait des marais et allait rejoindre l'étang du Roi, où il déversait le trop-plein des eaux amères. Nous étions

arrivés; mais il ne faisait pas encore assez jour pour distinguer au loin : nous n'avions donc qu'à attendre, en fumant philosophiquement un cigare.

L'aube parut enfin, et nous pûmes voir sur la glace, au milieu de l'étang du Roi, à une portée de fusil, une quantité considérable de grands oiseaux dont on ne pouvait distinguer encore les couleurs, mais qui, d'après leur forme et leur manière de marcher, ne pouvaient être que des flamants.

Dans le marais qui s'étendait à nos pieds, il y avait deux boulidous, et nous pensions qu'ils viendraient y chercher fortune : dans ce cas, nous devions nous glisser sur la glace, en profitant de toutes les touffes de joncs, de tous les fossés qui pourraient nous abriter. Dans l'un des trous non glacés nageaient, au milieu des bandes de canards et de macreuses, trois cygnes dont le blanc d'argent tranchait vigoureusement sur le fond noir qui les entourait ; mais nous n'avions pas affaire à eux pour le moment; nous chassions les flamants; il nous fallait nos flamants!

Comme tous les oiseaux aquatiques montent au vent, ils devaient nécessairement se rapprocher de nous. En effet, ils s'étaient rangés en bataille, et chacun, après avoir fait sa toilette matinale, s'acheminait gravement vers les marais. Arrivés à une digue qui coupait perpendiculairement la nôtre, à environ deux cents pas plus en dessous du côté de l'étang, ils s'arrêtèrent, les sentinelles furent placées, et nous pûmes compter dans la troupe une trentaine d'individus parmi lesquels nous distinguions les jeunes à leur couleur gris-cendré teinté de rose : car ce n'est que lorsque le flamant est adulte que ses plumes prennent ces belles teintes écarlates qui ressortent si admirablement sur le noir des grandes plumes des ailes.

A l'aide de leur grand bec et de leurs fortes pattes, ils retournaient les mottes de terre pour chercher les crabes et les vers; nous devions tenter de les attaquer en ce moment, et nos dispositions furent prises à l'instant : je devais me glisser en rampant sur les genoux et les mains, pour arriver aussi près d'eux que possible, et longer la berge opposée à celle où ils étaient établis, tandis que de Massia les contournerait en suivant un fossé assez profond qui, partant de l'étang, venait rejoindre la grande digue à une demi-portée de fusil au-dessous d'eux; ils devaient ainsi être pris entre deux feux.

Je ne devais me mettre en marche que lorsque de Massia serait arrivé aux deux tiers du parcours, et j'attendais impatiemment l'instant où je le verrais apparaître dans une coupure du fossé qu'il devait parcourir. A peine y fut-il parvenu, que je m'avançai en suivant la méthode indienne, poussant ma carabine sur la glace, tantôt rampant sur les genoux et les mains, tantôt complètement étendu et n'avançant qu'à l'aide de mes coudes et de mes orteils, soulevant de temps en temps la tête avec la plus grande précaution. J'aper-

NAPLES. (P. 299.)

cevais à près de cent mètres une partie du col de la sentinelle la plus avancée de mon côté; encore une trentaine de pas et je ne pouvais manquer d'être aperçu : la digue était coupée par une martelière ([1]), la glace s'étendait devant moi sans un jonc, sans un seul roseau pour me cacher; que faire en un cas pareil? Si je restais, il était probable que les flamants, en s'envolant, passeraient loin de moi; si j'avançais, il y avait cent à parier contre un que toute la bande allait s'enfuir à tire-d'aile; il fallait pourtant prendre rapidement un parti. J'avais ouï dire que le phénicoptère est curieux et s'effraie difficilement quand il ne voit pas la forme humaine : je me décidai à en tenter l'expérience.

Le long de la berge que je suivais, des morceaux de glace étaient en partie soulevés : j'en saisis un d'environ quatre pouces carrés et le lançai sur la glace unie, à travers la coupure. Il partit en faisant entendre ce sifflement strident que tout le monde connaît; le cri d'attention des sentinelles y répondit, toutes les têtes furent relevées à la fois, mais les ailes ne s'ouvrirent point : le bataillon se tint immobile, l'œil curieusement fixé sur l'objet mouvant qui glissait devant lui. Je mis à profit l'heureux résultat de mon idée et traversai le terrain découvert aussi vite que ma position pouvait me le permettre; j'étais à l'abri derrière le talus de la digue avant que le morceau de glace fût complètement arrêté. J'arrivai peu à peu si près des flamants qu'il m'eût été facile de les tirer; mais, certain de pouvoir le faire, je devais attendre l'arrivée de de Massia.

Pendant les minutes qui s'écoulèrent, je pus entendre les flamants sifflant, jabotant, se faisant part enfin de leurs impressions du moment, car je suis sûr qu'ils causent entre eux.

Tout à coup, un cri sonore d'avertissement se fait entendre, les longs cols se redressent, mon cœur bat à coups précipités : de Massia doit être bien près! Deux formidables détonations retentissent, la troupe s'envole en poussant des cris de terreur qui redoublent bientôt, car à mon tour, je sème la mort dans les rangs déjà épouvantés : trois flamants gisaient devant moi, c'était bien !... mais de Massia avait-il aussi bien réussi?

Je m'élance sur le talus : il rechargeait tranquillement son fusil; je jette mon bonnet en l'air, en élevant triomphalement trois doigts. Sans daigner me répondre, il sourit dédaigneusement, et d'un geste d'empereur me montre la berge couverte de victimes; il en avait abattu neuf!!!

Si un certain nombre de phénicoptères ne quittent jamais le Midi, il ne faut pas en conclure que les étangs et les grands marais ne reçoivent pas de

1. Emplacement pour une vanne.

nouveaux arrivants, car le flamant est un animal de passage. D'où vient-il? d'Egypte, d'Afrique, de Sardaigne? nul ne le sait; mais, dès le mois de novembre, surtout quand l'hiver s'annonce rigoureux, les troupes se complètent, s'augmentent sensiblement.

Les émigrants se réunissent aux sédentaires; les régiments à uniforme blanc, rouge et noir, voient leurs cadres remplis par des recrues généralement adultes, mais qui, n'ayant probablement jamais été au feu, sont moins au fait des manœuvres stratégiques et se laissent plus facilement surprendre par l'ennemi : aussi n'est-ce qu'au bout d'un certain temps que l'incorporation des détachements s'opère définitivement. Les premiers jours se passent à s'étudier réciproquement; les nouveaux venus s'abattent à quelque distance des sédentaires, qui se tiennent sur la réserve, s'éloignent au petit pas, sans affectation; puis, peu à peu, la confiance s'établit, le premier rapprochement s'opère avec prudence : dès lors, la glace est rompue, les rapports deviennent journaliers, affectueux, intimes.

Ne dirait-on pas que, porteurs de l'uniforme anglais, ces oiseaux en ressentent l'influence! N'est-ce pas le vrai gentleman, qui n'aborde et n'adresse jamais la parole à celui qui ne lui a pas été officiellement présenté?

Les phénicoptères de passage demeurent une partie de l'hiver dans les endroits qu'ils ont d'abord choisis; ils ne dépassent jamais la ligne tracée au nord par les étangs et marais salés qui bordent la mer Méditerranée, et ne se trouvent que dans certaines localités, toujours les mêmes, à moins que les chasseurs ne les poursuivent journellement, ou que la nourriture ne vienne tout à coup à leur manquer : alors tous changent de canton, mais reviennent, dès qu'ils le peuvent, au point de départ; c'est ainsi que l'on en rencontre parfois dans le haut de la Camargue, dans les marais qui avoisinent l'étang d'Escamandre, et dans quelques autres lieux.

Lorsque le vent du sud souffle en tempête, que les eaux de la mer, refoulées dans les étangs, en font hausser le niveau, ils se voient obligés de se rapprocher de la terre, et, s'ils sont forcés de prendre leur essor, ils ne sont plus maîtres de leur direction et luttent vainement contre l'élément qui les emporte. Pour mieux résister à l'impétuosité de la tourmente, ils volent bas, rasant de leurs longues pattes allongées le sommet des courtes vagues des étangs, effleurant presque le haut des digues derrière lesquelles le chasseur embusqué peut les tirer aisément. S'ils sont dans les marais, ils cherchent un abri au milieu des grands roseaux, derrière les levées en terre, près des tamaris, dont les branches entrelacées et les fines feuilles rompent la violence du vent.

Ces jours exceptionnels sont des jours, sinon de beau temps, du moins

d'espérance et de joie pour le chasseur. Plus le vent est violent, soutenu, tempétueux, plus il est content; si les grains se succèdent, que la pluie tombe en cascades presque horizontales, son bonheur n'a plus de bornes; il est mouillé, trempé jusqu'aux os, mais il tient son fusil et sa poudre bien secs, peu lui importe le reste ; le gibier peut venir, et par un pareil temps il n'en vient que mieux, en effet. Pour tirer les flamants, il n'est plus besoin de charger à balle, le plomb n° 1 suffit, mais il faut compter un peu sur l'expérience et beaucoup sur le hasard.

Dans le courant du mois de décembre je me trouvais en Camargue, pour la chasse. A cette époque, les fièvres paludéennes ne sont plus à redouter; ceux mêmes qui en ont éprouvé les atteintes pendant l'automne ne ressentent plus que de lointains accès.

Chaussé de la grande botte imperméable, je parcourais sans crainte ces immenses déserts coupés de lagunes, d'étangs, d'herbages humides, du sein desquels une végétation toute spéciale prend de gigantesques proportions. Avec moi, pataugeait dans l'eau et la vase, jambes nues, un ancien matelot qui, chassant d'abord par nécessité, avait senti peu à peu une secrète ardeur envahir son âme, et qui, passionnément entraîné, ne reculait devant aucun obstacle. Il était trapu et fort, son visage intelligent s'encadrait d'un collier de barbe et d'une large et longue impériale.

Sur un bout de sol un peu exhaussé, et abritée du mistral par la digue d'une roubine [1], il avait élevé une habitation, chef-d'œuvre de construction et d'intelligence : l'intérieur, divisé en deux pièces, était d'une propreté admirable, qualité très appréciable, surtout dans nos pays méridionaux.

Un soir, le soleil s'était couché dans des nuages d'un gris sombre dont les bords seuls s'illuminaient d'une frange d'or; la température était lourde, presque tiède; les moucherons bourdonnaient malgré la saison avancée, et les canards domestiques, chantant à tue-tête, battant des ailes, se poursuivant, plongeant rapidement dans les eaux de la roubine, indiquaient, comme le plus sûr baromètre, un changement atmosphérique. Au sud s'élevaient, comme sortant de la mer, de longs nuages sombres qui, en se rejoignant, envahirent tout l'horizon.

Assis à l'entrée de la cabane, le menton appuyé sur la main, je contemplais en fumant cette splendide décoration. Notre homme lavait les fusils :

— Que c'est beau! murmurai-je.

— Oui, oui, la *parade* s'annonce bien : elle court vent arrière, nous aurons beau demain.

---

1. Sorte de canal.

Le beau temps arriva en effet. A deux heures du matin, je fus réveillé par les rafales d'un vent impétueux qui menaçait d'enlever le toit qui nous abritait, et que des torrents de pluie cherchaient à seconder dans son attaque furieuse.

— Dormez-vous, Monsieur Louis?

— Parbleu! ce serait difficile, avec un temps de chien comme cela.

— Un temps de chien! c'est un vent du bon Dieu. Au jour, nous attraperons les canards avec la casquette, sans compter le reste. Je me lève, et après le café, vers les six heures, nous déraperons, et en route!

A l'heure dite nous partions. La pluie avait cessé depuis quelque temps; mais le ciel était sombre, des nuages de plomb semblaient courir sur nos têtes; les demi-teintes du paysage avaient disparu : les riches couleurs d'une palette auraient été impuissantes à rendre cet aspect; la nature n'était qu'une ébauche largement traitée au fusain.

Nous longions la roubine pour gagner le bout d'un petit étang dont les bords touffus devaient être le lieu de l'affût. Le jour permettait alors de bien distinguer les objets; nous allions côte à côte, tantôt glissant, tantôt patinant sur la terre détrempée. Un canard s'enlève près de de nous, je le tire, et au bruit de la détonation répond, à quelque distance, du milieu des roseaux, un son éclatant comme celui d'une trompette. Sans plus songer à mon canard étendu au milieu du canal, nous nous accroupissons d'un mouvement spontané derrière la levée : ce son que nous venions d'entendre était le cri d'alarme d'un flamant!

A l'aide du tire-bourre nous déchargeons les fusils, mais nos mains tremblantes d'émotion rendaient l'opération difficile.

Pendant que nous versions dans les canons du plomb n° 1, le matelot me donnait ses suprêmes instructions, car lui seul dirigeait toujours la chasse :

— Vous allez, me dit-il, vous couler le long de la levée jusqu'à la martelière qui donne dans l'étang; aux grands roseaux, vous mettrez en panne pendant que j'irai courir des bordées; mais, avant de partir, laissez-moi m'habiller, et une fois en place, veillez au grain.

A l'aide de son couteau, il coupa une botte de ces longues et flexibles feuilles du lis des eaux, en planta une partie dans la ficelle qui entourait la forme de son feutre gris, en garnit la ceinture de son pantalon; son torse et sa tête disparaissaient sous ce déguisement. Quelques secondes avaient suffi pour l'habiller, comme il disait, et pour entrer dans les roseaux, au milieu desquels je l'eus bientôt perdu de vue.

Je marchai courbé, le fusil à la main, les genoux pliés, jusqu'à la martelière, et me plaçai dans une touffe de joncs dont les longues tiges me ren-

daient invisible sans m'empêcher de voir, laissant à quelques pas en arrière l'endroit indiqué.

Les canards, rabattus par la violence du vent, passaient au-dessus de moi à peine à une hauteur de quinze ou vingt pieds; je n'avais de regards que pour chercher à apercevoir mon camarade; mais comment le reconnaître au milieu de cette végétation avec laquelle il se confondait, parmi ces hautes herbes que le vent agitait, semblables aux vagues de la mer dont la voix majestueuse arrivait jusqu'à mes oreilles? Quelques minutes après, une bande de flamants s'envolait du milieu d'un îlot ; un nuage blanc, bientôt suivi d'une sourde détonation, fit bondir mon cœur.

Les flamants, un instant séparés par la terreur, se rassemblaient en tournoyant; ils essayèrent, suivant leur habitude, de piquer en l'air pour monter dans les hautes régions, mais, convaincus de leur impuissance à lutter contre la tempête, ils restèrent indécis, faisant résonner leur voix cuivrée ; puis, s'abaissant peu à peu, le chef de file, suivi de tous les autres, se dirigea vers le petit étang dont je gardais les approches.

A genoux, courbé presque jusqu'à terre, retenant ma respiration, je sentais à peine que la pointe aiguë des joncs marins m'entrait dans les chairs, que le fer de mon fusil blessait mes mains convulsivement serrées; les phénicoptères arrivaient, grandissaient à vue d'œil; cent pas encore, c'est-à-dire un siècle, les séparaient de moi; le rouge vif de leurs grandes ailes se détachait sur le ciel sombre comme la brillante traînée de feu d'une fusée. Ils approchent! Dès lors les émotions de l'attente sont oubliées, mon sang circule, l'air rentre dans mes poumons, je redeviens calme, je suis chasseur!

La tête de colonne passe à dix pas, je me redresse, le fusil à l'épaule; les flamants, effrayés à ma vue, suspendent un instant leur vol, raidissant leurs ailes largement ouvertes, repliant leur long col en arrière, présentant leur poitrine rose au vent, afin de reculer ; mais, sans leur donner le temps de changer de direction, je fais feu sur les deux qui se trouvaient les plus rapprochés : la distance était si courte, que les deux coups firent balle.

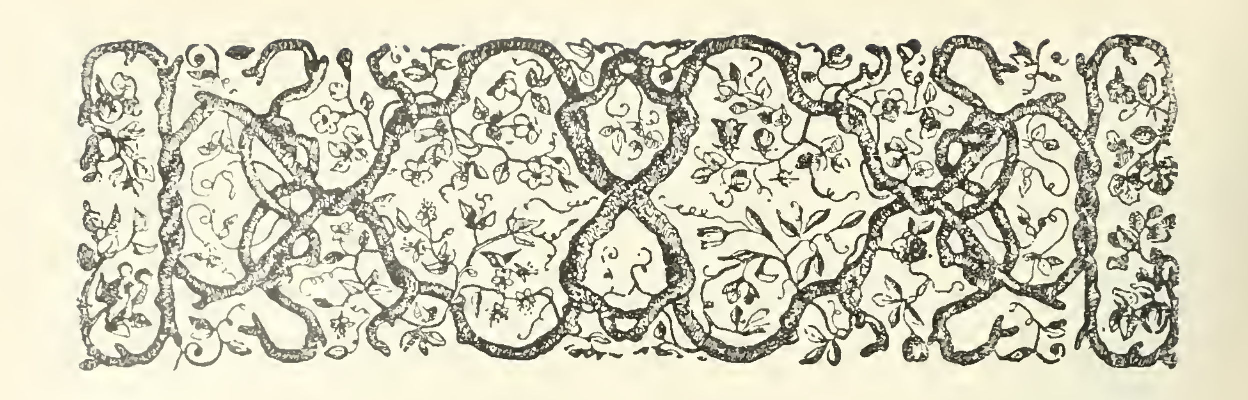
Le matelot arrivait au pas de course :

« Bravo! Ah! les martigaux! comme ils ont raté la manœuvre de brasse à culer! » s'écria-t-il tout en se dépouillant de son vêtement aquatique. Il portait, pendu par les pattes, à une branche de tamaris, un énorme phénicoptère proprement ficelé. Après en avoir fait autant à mes deux victimes, il me pria de l'attendre et reprit le chemin de sa cabane, car, disait-il :

« Après de pareilles bordées, ce que j'ai de plus sec, c'est la langue. »

Telle fut l'une de mes dernières chasses aux flamants.

Le vicomte Louis de Dax.



SOUVENIRS D'UN PRÉCEPTEUR[1].



J'étais accompagné d'un enfant du comte de Maricourt lorsque j'entrepris la montée du Vésuve. Tout d'abord je m'enquis du tarif de la police concernant les guides qui font cette ascension. Il fallut aller pour cela jusqu'à Résina, en contournant, le long de la mer, toute la ville de Portici. Arrivé à un certain endroit, je remarquai sur la droite cette inscription mal gravée : « Ici se voient les ruines d'Herculanum. » On pousse une petite porte et l'on se rencontre avec un vieil invalide dans sa loge, qu'il faut traverser pour arriver au tombeau de l'antique cité, dont au reste on a retrouvé peu de chose. Nous y avons jeté un coup d'œil rapide, décidés à y repasser le soir, ce que nous n'avons pu faire, vu notre état de malpropreté à la descente de la montagne. Le tarif consulté, nous avons promis dix carlins à notre guide, plus la *bona-mano* de rigueur; nous avons refusé ses ânes à huit carlins par tête, et nous avons bravement commencé notre ascension à pied. C'était une détermination hardie, peu commune, et le regard oblique et souriant de notre homme ne voulait dire autre chose que ces mots rigoureux: « Nous n'irons qu'à moitié chemin, tant mieux pour moi! »

Au sortir de Résina, nous sommes montés par une route pavée en larges dalles de lave, parfaitement bombée et bordée des plus agréables habitations; non loin, sur la gauche, nous apercevions, au-dessous d'arches à moitié enfoncées en terre, quelques flots de lave semblables à des rochers. Plus haut, c'étaient de gracieuses fermes, assises au milieu de ces vignes qui donnent le vin célèbre connu sous le nom de lacryma-Christi : elles sont là entourées de verdure, égayées par les seuls cris des enfants, qu'on entend s'appeler les

1. L'abbé Postel, plus tard prélat romain, et qui était à cette époque précepteur des enfants de M. de Maricourt, consul de France à Messine. — Il raconte une promenade au Vésuve avec un de ses jeunes élèves. *(Extrait d'un Journal inédit.)*

uns les autres; nous avions à chaque pas près de nous des paysans conduisant leurs ânes chargés de grappes de la vendange et se cramponnant à la queue de leurs paisibles serviteurs moins pour les exciter que pour se faire traîner eux-mêmes, ainsi que nous l'expliqua stoïquement notre guide. Tout à coup nous entendons un coup de canon très fort, puis deux, puis trois : surpris, nous nous informons d'où vient ce bruit étrange, et l'on nous rassure : c'est tout simplement le volcan qui tousse. Nous quittons la belle route pour couper au plus court par des chemins de traverse, toujours montant, sur un sol formé de pierres petites, grosses, énormes, qui nous font faire faux pas sur faux pas; en quelques endroits il y a un commencement de pavé, la lave est venue, qui a tout miné, tout anéanti et qui à la place de l'ordre a jeté avec fureur une innombrable quantité de matières solidifiées en désordre; on la voit encore, semblable à des flots pétrifiés, s'enfoncer tout à coup, reparaître plus loin, disparaître de nouveau, emportant avec elle pavés et arbustes, murailles et en caissements. Celle-ci est la lave de 1751, une de celles qui se sont avancées le plus loin. Si à cet endroit on jette derrière soi un regard, on tombe ravi d'admiration devant toute la campagne de Naples, s'étendant autour de cette ville blanche et toujours riante, avec son immense golfe, ses maisons éparpillées qui courent de toutes parts, ses vaisseaux à l'ancre, ses châteaux, ses villas. D'un coup d'œil on embrasse tout l'ensemble, depuis l'extrémité de Pausilippe jusqu'à Sorrente, vaste bassin qui n'a pas, dit-on, son pareil au monde. A droite Pausilippe lui-même se confond avec Procida ; en face est Capri et le groupe des autres îles, derrière les vaisseaux. Un peu plus haut, le pays se découvre un peu, car jusque-là nous étions entourés de haies, mais c'est un vaste plateau sans arbres, un immense champ monstrueux tout couvert de pierres de lave, depuis la grosseur du rocher jusqu'à celle des moindres cailloux, ressemblant absolument pour la forme et la couleur à la sorgue de nos forges; ceci est l'éruption de 1822. On dirait presque un champ où la charrue a soulevé d'énormes mottes de terre que la herse n'a point brisées.

De ce plateau le Vésuve s'élève comme un véritable pain de sucre, dont le sommet est perpétuellement entouré de la fumée que vomit le cratère. On le laisse insensiblement à droite pour le tourner sur la gauche, seul endroit par où il soit accessible. Bientôt on distingue, encore dans un assez grand lointain, l'ermitage placé à mi-chemin du cratère. Les bâtiments en sont très simples, avec une salle de plain-pied servant de chapelle, toute grande ouverte, assez pauvrement décorée. Devant sont en demi-cercle, bornant le plateau, quatre ou cinq gros arbres fort élevés : c'est là que nous trouvâmes un lieu de repos, après avoir traversé une colline de cendres amoncelées dont un chemin creux fait distinguer toutes les couches ; là est une couche de celles qui,

dit-on, ensevelirent Herculanum et Pompéi. L'ermite depuis quelque temps est un prêtre venu de Portici; nous ne le vîmes point. Mais nous asseyant sur une large pierre, nous prîmes du panier d'un marchand ambulant une bouteille de lacryma-Christi, avec quelques grappes de raisin; nous venions déjà de nous procurer chacun un bon bâton qui nous avait été offert au bas de l'ermitage. J'achetai encore une petite boîte contenant les transformations les plus curieuses de la lave ; après quoi, laissant à gauche l'ermitage, et à droite les stations en pierre du Chemin de la Croix entourées aussi d'arbres, nous arrivâmes à l'observatoire météorologique, un peu plus élevé, qui vient d'être bâti par le roi. C'est un délicieux édifice, dont les constructions intérieures sont toutes en pierre de lave, carrées et polies, ressemblant à du granit ; sur le devant est un portique à colonnes, au-dessus duquel règne une galerie moins grande que dans le bas; le tout est entouré de jardins dont les murs sont faits aussi de pierres de lave, mais les plus rocailleuses, les plus abruptes que l'on a pu trouver; entre leurs jointures grimpent des plantes parasites qui se présentent grosses et fortes. La terre est si bonne au-dessus de ces couches de cendres! noire et épaisse, elle produit tout et rend au centuple. Aussi n'y a-t-il pas au monde un coin de terre aussi peuplé que la base du Vésuve. Il y a encore, devant l'observatoire, une petite terrasse demi-circulaire, d'où l'on domine tout le pays. De là on s'avance par une allée garnie de jeunes châtaigniers, qui vous laisse voir sur la gauche une vallée délicieuse percée jusqu'aux portes de Naples, bornée par la chaîne des monts Somma sur le même côté ; ensuite on entre dans une plaine toute hérissée de laves en sorgues, au milieu desquelles on marche avec la plus grande difficulté. Ma soutane doublait pour moi ces difficultés, s'accrochant avec ténacité à tous les angles qu'elle touchait et y laissant même des échantillons de son drap pour la plus grande édification de ceux qui viendraient après nous. Ce devaient être trois Anglais : comment en effet aller à Naples ou au Vésuve sans y rencontrer quelque gentleman d'outre-Manche? Ils arrivèrent sur leurs chevaux, et se trouvèrent au bas de la montée en même temps que nous.

C'est qu'au point où nous en étions venus, le cratère se dressait sur nos têtes à une heure et demie de marche; coupé presque à pic, nous devions en gagner le sommet au travers des mille blocs de lave qui en recouvrent la pente. C'est là qu'ordinairement se présentent les traîneurs, avec leurs cordes qu'ils vous passent au corps pour vous hisser comme des machines, tirant devant, poussant derrière ; nous déclarâmes, pour nous, à ceux qui nous suivaient, que nous n'aurions nul besoin de leurs services, ce qui ne les empêcha pas d'avancer, persuadés que la fatigue nous aurait bientôt vaincus. Nous

tenions à honneur de devancer les Anglais, sans autre secours que celui de notre courage. Nous élançant donc, nous ne tardâmes pas à les laisser loin derrière nous, soufflant et se reposant à chaque pas. D'abord leur lassitude nous prêtait à rire. J'avoue qu'elle nous gagna rapidement.

La montée est si rude, si longue, que les jambes me fléchirent à mi-chemin, ma langue devint amère et pâteuse, un nuage me tomba sur la vue, je chancelai, la respiration me manquait ; en même temps que le froid se fit sentir vivement : je tombai épuisé, presque décidé à rebrousser chemin. Ph*** sup-



Mgr Postel. (P. 271.)

portait bien l'épreuve pour son âge ; je ne lui dis rien de mon malaise, sûr qu'il se serait trouvé malade aussi ; encore un coup de collier, comme l'on dit, et nous touchions au but : une minute après les Anglais, que même nous devançâmes de quelques instants au cratère : nous étions vainqueurs.

Véritablement, le long de cette route si pénible, lorsque, reposé sur une lave mal assise, je jetais épuisé un regard sur cette terre que je ne voyais plus à cause de la fumée qui la dérobait absolument à mes regards, je me prenais à regretter la paix de ma solitude: pourquoi l'avoir abandonnée? quel

paradis j'avais quitté, et pour quel enfer! Je craignais une maladie sérieuse, dans les dispositions que j'éprouvais. Ce fut une heure bien affreuse. Enfin nous étions sur la bouche du volcan, nous la foulions aux pieds. nous en sentions l'étouffante chaleur, nous marchions sur la lave brûlante épaisse comme une pâte durcie. Elle brûle intérieurement avec une telle intensité que nos bâtons, placés dans de légères ouvertures et mis en contact avec ces terribles matières, prenaient feu immédiatement. J'y appliquai une monnaie de cuivre, elle devint de feu elle-même et s'enflammait aussi bien que nos morceaux de bois vert. J'ai conservé le bout carbonisé de ce bâton, ainsi que la pièce dénaturée. A quelque distance de nous, un homme faisait cuire des œufs ; on aurait pu aussi, et en fort peu de temps, y faire la soupe et le rôti. — La montagne de Somma qui, vue de Naples, paraît aussi haute que le Vésuve, ne semble plus qu'une circonvallation autour de cette pyramide immense. Rien ne peut offrir un aspect plus sévère et plus terrible que la vallée qui les sépare, et c'est tout ce que l'imagination peut enfanter de plus gigantesquement affreux. Un silence profond règne en ce lieu désolé pendant les courts intervalles où l'on n'entend point les gémissements de l'atelier infernal ; on n'y voit ni animal, ni insecte, ni plante. Pour moi, cette image de l'enfer me portait au cœur une crainte mortelle d'habiter jamais un si horrible séjour.

Quel feu, grand Dieu ! le nôtre n'en est qu'une pâle copie ; c'est la nature ardente qui sert à couler le verre, c'est un feu allumé de la main de Dieu. Ce cratère est large, bordé de rochers, de laves entassées pêle-mêle ; nous marchions au milieu de tout cela, nos chaussures étaient brûlées. Cependant nous n'étions pas montés jusqu'au cratère actuel, beaucoup plus élevé ; il y a du danger à s'en approcher, et d'ailleurs nos forces ne nous l'auraient pas permis. La couleur générale du gouffre est celle d'un charbon éteint. Mais la nature sait répandre des grâces jusque sur les objets les plus horribles; la lave en quelques endroits est peinte d'azur, d'outre-mer, de jaune et d'orangé. Des blocs de granit tourmentés et tordus par l'action du feu se sont recourbés à leurs extrémités, comme des palmes et des feuilles d'acanthe. La matière volcanique, refroidie sur les rocs vifs autour desquels elle a coulé, forme çà et là des rosaces, des girandoles, des rubans ; elle affecte aussi des figures de plantes et d'animaux et imite les dessins variés que l'on découvre dans les agates. Le bassin peut avoir un mille de tour et environ trois cents pieds d'élévation ; il va s'élargissant en forme d'entonnoir.

Pour redescendre rien n'est plus facile ; on fait en huit minutes le trajet d'une heure et demie, grâce au sable épais où l'on enfonce ses talons, au risque de se faire suivre par une quantité de pierres que votre passage ébranle. Au bas du cône nous trouvâmes un soldat, lequel, à défaut de voleurs, ran-

çonne le passant qu'il a gardé, dit-il, de toute embûche. Il est vrai que là trois étrangers ont été assassinés. Nous n'avions couru aucun péril, par la protection de Dieu et des saintes reliques que nous portions ; il n'y avait plus qu'à rejeter le sable de nos souliers et à retourner à l'ermitage pour y prendre quelque chose. Là, au-dessous du Chemin de Croix, est une petite cahute en feuilles sèches et en genets, laquelle tient lieu d'auberge à ceux qui n'ont rien à faire avec l'ermite : on nous y conduisit. Quatre lazzaroni, servis de soupe, de viande, de pain et de vin, payèrent cinq sous ce que nous n'aurions pas eu pour une piastre. Mais heureusement, en dépit de la viande assez peu appétissante, qui cuisait dans un foyer de pierres en plein air, nous tirâmes les provisions que nous avions apportées. En les arrosant d'une autre bouteille de lacryma-Christi, elles nous parurent bonnes. Au retour, notre guide m'assura que, plus d'un mois à l'avance, lorsqu'il doit y avoir une éruption, les fontaines tarissent, avertissement que les habitants comprennent et dont ils profitent pour déménager au plus vite. De ce sujet, il passa à la politique, me jurant sur son honneur que jamais lui ni les siens ne laisseraient intrôniser la république à Naples. Le fait est que cette année on a vu, au Vésuve, infiniment moins de Français. Puis, comme nous approchions de sa ferme (je voudrais croire qu'elle est vraiment sienne), il a été nous chercher trois grappes d'un beau raison violet ; la pulpe de ce fruit est grasse et consistante, mais ne vaut rien pour le pressoir.

La petite église de Résina, avec sa large place et son blanc portail, m'a paru admirablement située. Hélas ! nous étions dans un tel état de délabrement quant à la partie inférieure de nos vêtements, que tout le monde sortait pour nous voir et pour rire tout haut, position désespérée à laquelle nous échappâmes en nous jetant dans un fiacre pour Naples. Il était quatre heures et demie, nous étions partis du même bourg à dix heures et quart. En route nous revîmes ce beau palais de Portici et une multitude d'autres habitations riantes comme on n'en voit qu'en Italie. Rien de sévère dans ces bâtiments : leur régularité est coquette, la blancheur du toit plaît à l'œil ; les jardins qui s'étendent jusqu'à la mer se devinent de loin à leurs longues allées ombragées. Je vis pour la première fois une maison aux souvenirs gothiques : c'étaient des ogives à trèfles dessinées en moulures au-dessus des portes et des fenêtres. Portici est un endroit où l'on respire le bonheur de vivre ; son aspect est réjouissant, imposant même en un sens, car on se sent dans un pays riche et populeux.

Encore le pont et la longue chaussée où se trouvent les deux protecteurs de Naples, saint Antoine de Padoue, saint Janvier au doigt étendu, à la face tournée contre le volcan qu'il conjure. A la hauteur du palais royal, notre

guide, ou plutôt notre cocher, voulait nous faire monter dans une autre voiture, à nos frais bien entendu, et j'eus toutes les peines du monde à obtenir l'accomplissement de ses engagements. Dans le même moment passait un convoi ; d'abord les frères de la congrégation, dont le vêtement est fort lugubre ; il leur couvre la tête, passe sur la figure qu'il masque en laissant deux ouvertures pour les yeux, puis vient pendre sur la plante des pieds, et de leur ceinture de cuir descend un long rosaire. La bure était très riche et ornée d'une longue pièce de velours cramoisi, à bandes dorées, en forme de catafalque. D'autres personnes venaient derrière. A six heures je revoyais avec bonheur nos pénates et je bénissais Dieu de nous avoir gardés de tout accident autre que celui de nos souliers ruinés.

Le Vésuve a subi de grandes variations dans sa hauteur ; aujourd'hui elle est de quatre mille quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Quelques auteurs anciens pensaient qu'autrefois il avait vomi quelques flammes, mais ils citaient surtout comme volcan terrible la Solfatara, située dans les champs Phlégéens, près de Pouzzoles. Strabon, décrivant Herculanum et Pompéi, raconte qu'au-dessus était une montagne fertile, à l'exception de son sommet qui semblait recouvert de cendres et dont une grande partie, plate et stérile, contenait des cavernes remplies de pierres de couleurs foncées comme si elles avaient été brûlées et calcinées par le feu. Le premier signe que le volcan donna de son existence fut un tremblement de terre en 63, qui détruisit une partie d'Herculanum et de Pompéi, au rapport de Sénèque. En 79, eut lieu la grande éruption qui ensevelit entièrement ces deux villes, au moment où le peuple se trouvait au théâtre. Dans une lettre à Tacite, Pline le Jeune explique le phénomène et en donne des détails circonstanciés.

Les autres éruptions successives du Vésuve ont de grandes ressemblances avec cette première, mais aucune n'a produit de si prodigieux effets. Il y en a eu cinquante et une en tout jusqu'à l'époque où j'écris ; celle de 472 fut telle que l'Europe presque entière se trouva couverte de cendres fines et qu'il en tomba à Constantinople. Celle de 993 brûla Rome en plusieurs endroits. En 1500, il n'y avait pas eu d'éruption depuis deux siècles ; aussi la montagne était-elle reboisée magnifiquement, il s'y était même formé trois étangs, dont le second rempli d'une eau chaude, et le troisième d'une eau plus salée que celle de la mer.

En 1631, eut lieu l'éruption la plus épouvantable après celle de l'an 79 : elle dura soixante-dix jours entiers ; la montagne s'ouvrit, un torrent de lave en sortit et se divisa en sept branches, brûlant des jardins, des vignes et des villes. Portici et Résina furent détruites, ainsi qu'une partie des deux Torre. A ces torrents de feu succédèrent des torrents d'une eau bouillante qui sor-

taient du flanc de la montagne. Le nombre des victimes fut de quatre à cinq mille. Ces éruptions sont toujours accompagnées de tremblement de terre. Celle de 1767 fut courte, mais violente, la lave tomba dans le chemin creux de *Fosso grande*, et quoique ce chemin n'eût pas moins de deux cents pieds de profondeur et cent de largeur, il fut comblé en cet endroit; le soleil avait la même teinte que lorsqu'on le regarde à travers un verre noirci ; les cendres pleuvaient dans Naples avec une si grande abondance qu'on était obligé de se servir de parapluies ; des vaisseaux en furent atteints à vingt lieues en mer.

En 1779 le jet de feu fut de dix-huit mille pieds. En 1794 ce fut une horrible catastrophe ; après une décharge épouvantable, la montagne s'ouvrit à l'occident, Torre del Greco fut ensevelie sous la lave, qui se jeta dans la mer, où elle forma un rocher d'environ un tiers de mille carré et d'une épaisseur de quinze à seize pieds. Un nuage noir parut à Sienne en Toscane ; il en sortit un bruit semblable à celui d'une batterie de canons, puis il s'enflamma, et une pluie de pierres tomba à quatre lieues à la ronde : ces pierres étaient volcaniques, d'une couleur grisâtre. Enfin, en 1820, huit bouches s'ouvrirent à la fois et devinrent autant de cratères. Quoi de plus terrible que ces soulèvements mystérieux qui se produisent dans le sol et ces explosions formidables à la puissance desquelles rien ne peut ni échapper ni résister !...

A quelques jours de distance, le temps s'étant annoncé magnifique dès la pointe du jour, nous sommes partis par le chemin de fer, deux des enfants de M. de Maricourt et moi, à huit heures et demie, nous dirigeant sur Pompéi. Dès le début j'ai admiré le pays fertile et riant que l'on traverse. Ce sont des plaines admirablement cultivées, par carrés bien dessinés, semblables à ceux des maraîchers de Paris ; à gauche s'étalent les longues montagnes dont le Vésuve continue la chaîne; à droite on suit les sinuosités du golfe, le long des côtes. Alors, c'étaient de délicieuses villas baignées par la Méditerranée, des jetées de pierres à quelque distance en mer, des pêcheurs et leurs filets, des barques à voiles blanches, et plus loin de gros vaisseaux dormant sur leurs ancres. Des vignes très élevées se liaient aux arbres et formaient de nombreux berceaux, tandis qu'à leurs pieds je considérais cette terre noire et grasse qui doit tout produire d'elle-même. En approchant de Torre Annunziata, nous vîmes que le chemin a été ouvert entre deux rochers à coupures hardies et pittoresques; au pied sont entretenues des plantes grimpantes qui réussissent et deviennent très touffues. De ce côté de la ville, les constructions sont noires et paraissent anciennes, toutes sans toit ou plutôt couvertes d'une sorte de toiture, légèrement bombée au milieu, plate sur les bords, enduite je ne sais de quelle composition solide ressemblant à de la poix. En ce moment,

dix heures, la cloche sonnait à l'église; cette cloche a le son des cloches de mon pays, je me plus à en écouter les joyeuses vibrations partant de ce bel édifice à façade irréprochable comme architecture, et comme éclat de propreté. Nous partions : tout à coup des cris s'élèvent du rivage, je regarde avec empressement : c'étaient de petits enfants de pêcheurs, en grand nombre, qui nous demandaient un grain et, pour le mériter, nous poursuivaient à force de cabrioles, avec l'éternel refrain : *Morire di fame*. Déjà, avant l'Annunziata, nous avions traversé les superbes campagnes de Portici; mais à mesure que j'avançais, je trouvai de nouvelles et incomparables merveilles sur cette côte privilégiée; après une nuit de pluie, tout était frais et riant, on respirait un air embaumé. En avançant ainsi, nous apercevions le grand golfe que nous devions tourner pour arriver à Castellamare; il nous apparaissait splendide. Une chose m'a frappé dans tout cela, l'absence de ces grands arbres qui ombragent en France toute une maison; ce ne sont pour ainsi dire, ici, que des arbustes développés, riants et mignons, revêtus des livrées de Naples, la grâce et la légèreté.

Enfin, nous étions à Pompéi! Une portière du wagon s'ouvrit, nous entrâmes dans la plus belle campagne qui soit en Italie. Après avoir suivi une allée d'arbres, nous traversâmes une route ombragée, accidentée, délicieuse, pour gagner la barrière de l'enceinte des ruines, où un employé du gouvernement nous fut donné pour guide. En montant avec lui, à gauche, je me retournai et je demeurai stupéfait devant le rideau de verdure borné par la mer que j'avais sous les yeux. O Dieu, que cette situation est belle ! que cette nature est digne de vous! Nous marchons, et bientôt, tournant sur la droite, nous entrons par une ancienne route qui conduisait à la mer : c'étaient les mêmes pavés, la même porte en forme de dôme, que les anciens Romains avaient tant de fois fréquentés; mon impression fut grande. Je m'attendais à trouver tout au plus une rue ou quelques maisons : je ne tardai pas à être détrompé! Pompéi est encore une grande cité; ce qui est déjà découvert logerait dix ou douze mille habitants. A gauche étaient des boutiques, ayant encore leurs comptoirs en pierre ou en marbre, une seconde chambre derrière. La rue monte un peu; les constructions paraissent les unes en brique, c'est le grand nombre, les autres en pierres liées par un ciment indestructible; presque partout c'est un luxe de colonnes étonnant.

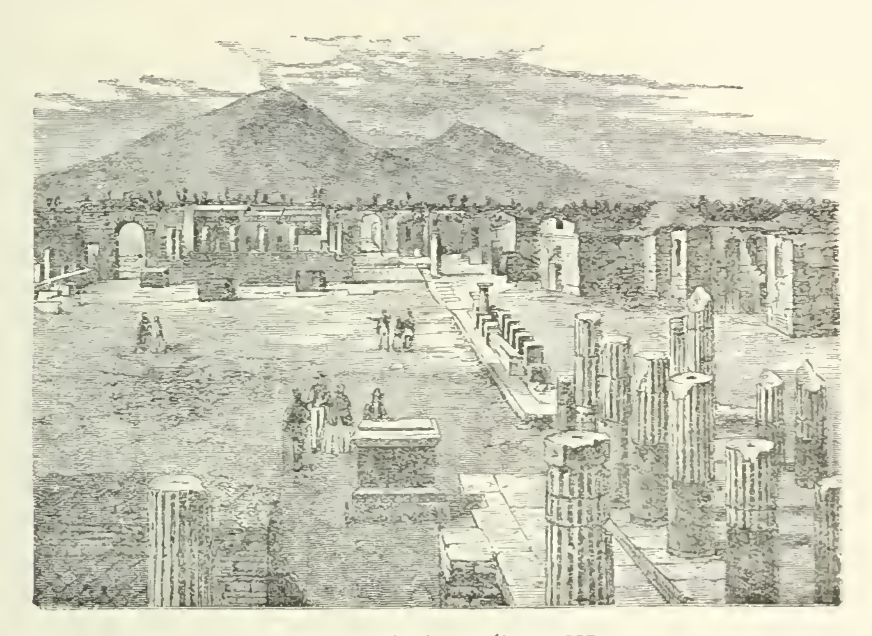
Bientôt la rue se trouve coupée par un large monument, autour duquel elle tourne, pour continuer de l'autre côté : c'est le tribunal, carré long très régulier, entouré contre le mur d'enceinte d'une rangée de colonnes en pierres, puis d'une autre rangée de mêmes colonnes en briques, à rigoles, laissant ainsi un passage autour de la salle. Au fond, à l'ouest, est une haute estrade en

pierres, entourée aussi de colonnes bien conservées ; là se tenaient les juges, pendant que le peuple remplissait l'enceinte. Cette estrade est, au-dessus de la prison, percée de quatre soupiraux, deux donnant sur la campagne, deux sur la place des juges, en haut : là on a trouvé quatre cadavres ou plutôt quatre squelettes avec des fers et des lances, ces dernières appartenant probablement aux soldats de garde. Non loin, à l'est, est la chambre du conseil, toute en briques, où les juges se retiraient pour délibérer ; ils devaient traverser l'audience dans sa longueur. Un peu plus bas, à gauche, c'est le temple de Vénus, très bien conservé. C'est aussi un grand carré, avec double enceinte de colonnes en dedans des murs, la plupart en marbre : une statue du dieu Terme est encore là, sur la droite, tandis que dans le coin de gauche est l'autel, en pierre, où s'immolaient les victimes, puis au milieu un autre autel, devant la déesse, où elles étaient exposées pour l'offrande. Vénus était placée droite au milieu du temple, dans un *fanum* élevé de quatorze marches et précédé d'une place en mosaïque de pierres serrées les unes contre les autres et si douces qu'on croirait marcher sur un tapis. Le sanctuaire a aussi son pavé, mais dans le genre des nôtres, pierres blanches et noires, carrées et horizontales dans leur disposition, de manière à présenter à l'œil des angles continuels qui ressortent par un effet d'ombre. A Naples ce parquet est encore commun, particulièrement dans l'église des jésuites : je l'avais déjà remarqué.

Nous arrivons au Forum. Il se présente de flanc en face de la rue qu'il interompt un moment. Semblable au tribunal, mais plus grand, il est comme lui, entouré de colonnes, dans une forme de carré long du nord au sud. Il offre un aspect grandiose. Non loin est ce qu'on appelle, je ne sais pourquoi, la salle du consul, en briques, aujourd'hui fermée et remplie des amphores trouvées dans les différentes maisons, ainsi que des instruments de labourage en fer, qui ont pu être reconnus ; on les a suspendus le long du mur. En reprenant la rue coupée par le forum, nous voyons à droite une maison particulière de riche citoyen, au milieu des boutiques. En voici la brève description. Le vestibule d'abord, pavé en mosaïque : puis l'*atrium*, plus large, avec une petite mare d'eau au milieu, de forme carrée. De même largeur que le vestibule, la salle à manger, où se voient encore des peintures fort bien faites, entre autres un Mars et une Vénus se donnant la main. Des deux côtés, dans l'espace qui rétrécit la salle à manger, diverses chambres ; il y en a, je crois, quatre. Ensuite l'espace se rélargit, dans toute l'étendue de l'enceinte ; c'est un petit jardin, au milieu d'une vaste salle, entouré d'une galerie à colonnes, suivi, en face, du triclinium où mangeaient les esclaves, et rafraîchi par l'eau puisée à quatre citernes encore existantes à chaque coin du carré, entre les deux dernières colonnes.

Une rue curieuse est celle des douze dieux, dont l'indication est encore double : en face de l'écriteau sont peints les douze personnages sur le mur opposé, avec des couleurs encore vives. Je crois que tel était l'usage de ce temps-là, car, à une autre rue, j'ai vu aussi deux facchini sculptés et peints au coin de la rue, dans un quartier de marchands. Ici la rue, bien pavée de larges dalles irrégulières, descend sensiblement, elle semble tirée au cordeau; des trottoirs existent de droite et de gauche, et vers le milieu sont trois pierres scellées et en saillie pour passer à pied sec dans les temps de pluie; auprès est une fontaine. Cette rue est très longue, elle aboutit à une autre qui lui est perpendiculaire : là, au fond à droite, et au bout, laissant la strada s'étendre sur la gauche où elle continue, on entre dans le temple d'Hercule, encore à hautes colonnes, mais de dessin triangulaire; l'enceinte en est très grande. On passe de là, sur la gauche, dans l'école publique, large, carrée, avec une rangée de colonnes petites et au nombre de quatre ou cinq; au fond on entre dans le temple d'Hercule, ouvrant seulement sur la salle ; à une extrémité appuyée contre la ligne de colonnes, est la chaire, toute en pierres, un peu disloquée, mais existant dans son entier. On arrive alors au théâtre, qu'on apercevait, des fenêtres de l'école, dans un enfoncement. Il est demi-circulaire; au-dessus de la porte, des gradins pour les femmes; en face, la scène ; de larges portes communiquent avec des salles reculées, immenses, et il y a un superbe escalier servant aux acteurs quand ils rentraient en ville. Tout cela est parfaitement conservé, parfaitement déblayé. L'ennemi de tant de merveilles est encore là toujours fumant, toujours menaçant. Il faut l'horreur de sa présence pour contrebalancer l'admirable beauté de la campagne qu'on aperçoit derrière le théâtre : ce n'est plus la terre, c'est le paradis. Il vous arrive un océan de parfums, dans lequel vous nagez avec délices; l'air est doux et pur, le soleil brillant, la verdure sans sécheresse ; de loin les montagnes comme fond du tableau. *Mirabilis Deus in operibus suis !* C'est la seule parole qui va à l'âme saisie. Dieu! qu'ils devaient être continuels les plaisirs de ces hommes sensuels, et que leur manquait-il sur la terre, si ce n'est la vérité? La terre est d'une fertilité sans exemple ; là se retrouvent ces jolis chemins de la Normandie, ces prairies de l'Angleterre, ces jardins de la Touraine, ces champs de la Flandre qu'on croit ignorés en Italie ; les classiques épines bordent les haies, s'entrelaçant dans les vignes et dans les hauts arbres : et c'est encore sur une partie de Pompéi non découverte, sur la rue qui conduit à l'amphithéâtre! Là sont des vignes étendues en festons sur une pépinière d'arbres, dans une grande longueur de chemin; une ferme est là aussi, avec des gardes : du reste, dans ces rues interminables, dans ces monuments encore imposants, un silence de tombe; nul chant d'oiseau ne

s'y fait entendre; les lézards seuls et les couleuvres y fourmillent. Nous allions donc à l'amphithéâtre : il s'offrit à nous dans un enfoncement à droite : quelle masse de pierres! quelle solidité! Sa forme est ovale ; en dehors, des espèces d'abris en forme de contrescarpes tout le long du mur d'enceinte : on pénètre; deux statues sont à l'entrée avec des inscriptions parfaitement gravées. Seul je les aurais comprises; notre guide nous poussait en avant. C'était, tout autour, une large galerie, en pierres, en voûtes, avec ouvertures sur le milieu de l'amphithéâtre. Les gradins existent ; on y voit l'endroit réservé au consul, celui des proconsuls, celui des sénateurs: celui des femmes, toujours le plus élevé. Au-dessus de la porte, on nous fit voir tour à tour, de chaque côté de l'entrée, les niches des animaux, puis une autre niche (c'est le nom



Le forum de Pompéi. (P. 277.)

que mérite ce réduit) pour les condamnés. Elle est aussi en voûte. mais si peu élevée qu'on ne peut s'y tenir debout. Que de chrétiens peut-être y ont gémi! J'étais saisi d'un sentiment de respect et de pitié! En revenant, nous perdîmes notre petit chien Bijou, que nous eûmes grand'peine à retrouver. C'est une impression de ce jour que les cris des enfants m'ont gravée dans le cœur, autant que les autres.

Près du temple d'Hercule et de l'école se trouve le petit temple d'Isis, avec une fontaine à droite qui donne encore beaucoup d'eau; c'est plutôt un bassin, une citerne; à gauche encore, l'autel des sacrifices ou de l'immolation : on monte à la statue de la déesse par un escalier, au haut duquel était une cachette longue et étroite, d'où les prêtres rendaient des oracles, tirant un fil de fer qu'on a retrouvé dans la main de la déesse. Le temple d'Escu-

lape est peu de chose. Je remarquai, en revenant, sur quelques murs, des armoiries peintes comme on ferait aujourd'hui pour régulariser un appartement. Plusieurs vieux prêtres italiens se promenaient dans tous ces temples païens : quel sujet de réflexions, de pensées élevées !

Nous montâmes, à partir de la fontaine de la rue dont j'ai parlé, dans une sorte de quartier plus haut placé : la première chose à voir était une grande salle pour les prêtres, peut-être leur logement, entouré aussi de colonnes, avec un large bassin au milieu pour les ablutions. Dans ce même quartier, où les rues et les édifices sont innombrables, où je perdis entièrement ma direction, nous visitâmes le temple de Mercure aux sculptures originales, le Panthéon ou temple des douze dieux, avec les chambres des prêtres le long du mur de droite, les douze piédestaux en cercle au centre; sur le mur de gauche, parallèlement à la porte, des peintures très bien conservées, d'un éclat très vif; enfin le petit temple de la Fortune, sur une hauteur, à un angle de rue. Ici, étonné de tant de rues que je ne soupçonnais pas, je marchais sans presque plus faire attention; je m'étais familiarisé avec cette ville que j'aurais volontiers appelée *ma* ville de Pompéi. Mais vinrent les bains, et je me remis à étudier. En haut, dans la voûte, des moulures exactement pareilles à celles d'aujourd'hui, en blanc sur fond jaune, petits carreaux ; tout autour une rangée de statuettes décentes; trois salles, bains froids, grand bassin circulaire en marbre; bains chauds, fourneaux. On nous y fit boire une bouteille de lacryma-Christi de Pompéi. De là nous fûmes à une maison particulière récemment découverte : c'est ce qu'il y a de plus beau. On dirait qu'elle était habitée il y a dix ans. Ce ne sont que colonnettes, statuettes en marbre, représentant des enfants, des lapins, même des souris mangeant leur repas. Une fontaine, comme une niche de Vierge, est là toute en mosaïque, aussi bien que le pavé, mais mosaïque à dessins. Déjà nous avions vu, dans une autre *casa*, à l'entrée du vestibule, un sanglier mosaïque très remarquable; ici c'était plus et mieux; les peintures à fresque existent intactes.

La rue où se trouve la maison de Castor et Pollux contient une autre habitation dite des Cinq squelettes; ce nom lui vient de cinq cadavres de femmes découverts dans un caveau. Quatre de ces femmes se tenaient au fond de leur cachette; la cinquième était aux aguets, quand une masse de cendres, tombant tout à coup sur la maison, ouvrit violemment la porte, dont le battant écrasa cette femme en la pressant contre le mur. La silhouette de la tête et de la poitrine, marquée par le sang, se voit encore distinctement sur la pierre du caveau. Il faudrait des volumes pour énumérer les curiosités de Pompéi, puisque chaque maison contenait quelque objet intéressant.

Enfin il fallait sortir, nous marchions depuis deux heures. Nous vînmes

à la porte Herculienne, grande, épaisse, voûtée, donnant passage pour le cimetière qui ressemble à un faubourg magnifique. En sortant, à gauche, est une guérite en pierre, ou plutôt une retraite demi-circulaire, où l'on a trouvé le squelette d'une sentinelle armée. Beaucoup de colonnes gisent là, brisées, d'autres même entières. Les mausolées, qui sont presque tous à l'état ancien, ressemblent beaucoup aux nôtres du Père la Chaise. Il y a encore bon nombre d'inscriptions : celle d'un enfant de douze ans par exemple; les monuments sont de vraies maisons; dans l'intérieur de la salle il y a de petites ouvertures en fer à cheval où l'on plaçait les cendres. Dans cet endroit demeurait le consul Diomède. Son habitation était un palais à double étage; le jardin en bas, derrière le bâtiment, dont le second étage donne de plain-pied sur la rue. Au-dessus encore, et sur tout le pourtour, sont des caves larges, voûtées, très solides, où l'on a trouvé dix-sept squelettes, de l'or et de l'argent en quantité: la famille s'y était réfugiée et y a péri. On voit, collées contre le mur avec du ciment, les larges amphores où se mettait le vin. Encore quelques maisons, et nous rencontrons le corricolo que nous venions de faire louer, d'un autre côté que celui par lequel nous étions arrivés. De là nous allâmes à Castellamare.

Pompéi devait être une forte et riche ville; ses ruines sont immenses; au milieu se trouve un vieil appartement occupé par un gardien et sa famille, seuls êtres vivants dans cette cité des morts. J'avais entendu dire que les scènes les plus immorales étaient peintes sur les murailles : je n'en ai rien vu. Peut-être tout cela est-il au musée de Naples, que je ne connais pas encore. Quoi qu'il en soit, il est impossible, au spectacle de ces ruines majestueuses, de ne pas s'écrier : « Les Romains étaient un grand peuple! » Certainement nos villes d'aujourd'hui, en les prenant d'une importance égale à celle de Pompéi à cette époque, ne seraient que des villages comparativement à celle-là.

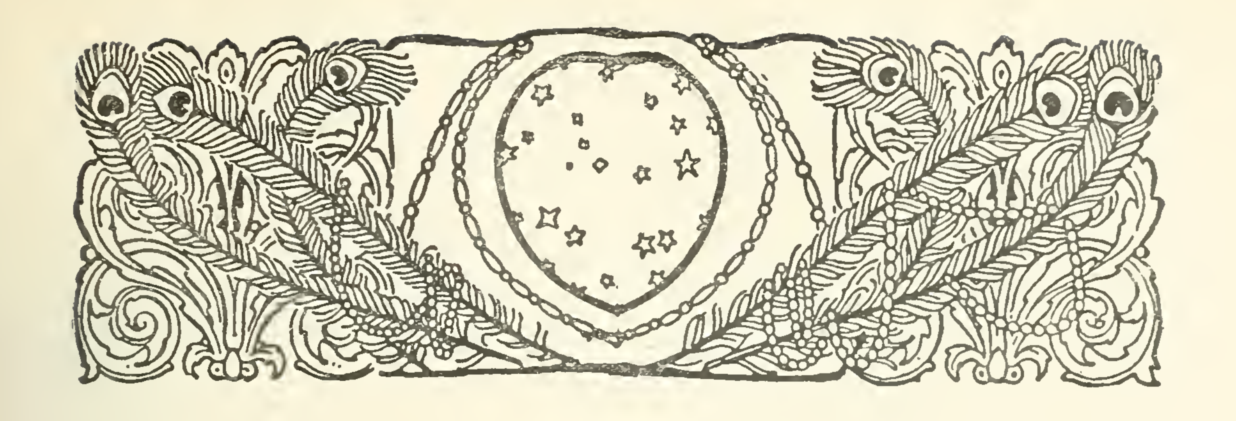
Le chemin de Castellamare, jusqu'au moment où nous trouvâmes la grand'route, est varié et traverse la suite de ces riches et belles campagnes que j'ai décrites plus haut. Enfin il me fut donné de voir en Italie deux petites rivières limpides et profondément encaissées dans deux bords fleuris : cette épithète n'est pas une réminiscence classique : je la maintiens. Quelques moulins à eau sont alimentés par ces rivières. Devant nous c'était un rideau de montagnes vertes, suivant les caprices de la côte; Castellamare, droit en face, est à mi-colline; à droite s'élèvent les monts de Sorrente, renommés pour leur magnifique végétation. Nous fîmes notre entrée dans la ville, qui me parut très belle dans ses abords, mais dont l'intérieur est sale et négligé. Aussitôt accourt la foule des *ciucciałés* avec ses ânes à bon marché, ses guides empressés, ses offres séduisantes : pour un carlin nous devions voir toute la

contrée. Pressés par le temps, et aussi par la crainte de manquer d'argent, nous dûmes nous contenter de nos jambes. Prenant le long de la mer, nous grimpâmes dans les montagnes touffues sous la conduite de l'honnête Doménico, cicérone du lieu, qui nous assura que le château en ruines, que nous allions escalader, a treize cents ans d'existence, et que la poudre à canon, connue depuis plus de deux mille ans, avait fait les frais de sa démolition. Il est en effet curieux à visiter; mais ce qui l'est bien davantage, c'est l'admirable verdure de la montagne, toute boisée comme une forêt. Nous nous assîmes, pour prendre un repas champêtre, au pied des murs du château ; puis faisant un détour, nous allâmes au quartier des villas habitées par les étrangers, d'où, par une percée dans les arbres, on distingue parfaitement la ville et le golfe de Naples. Nous descendîmes par une route en spirale, qui nous mena à notre corricolo. Il était deux heures et demie. A quatre, nous entrions dans Torre Annunziata, grande et belle ville aux maisons hautes et blanches, aux villas luxueuses s'étendant sur les bords de la Méditerranée. C'est à peu près une des extrémités du fer à cheval au fond duquel est Castellamare et, à l'autre bout, Sorrente. Notre cocher, bien que nous eussions pris la voiture pour nous seuls, recrutait des voyageurs en route et les plaçait où il pouvait jusqu'à ce que, arrivés à Torre del Greco, il nous remit à un autre conducteur qu'il nous dit être son frère, après s'être fait payer intégralement. Ce prétendu frère ne connaissait même pas son nom, et certainement il y avait là-dessous une espèce de machination, laquelle fut dérangée par un bon soldat que nous primes en route, et à qui je contai l'histoire. Torre del Greco, située au-dessous du Vésuve qu'on voit fumer la journée entière, a été plusieurs fois ensevelie sous les cendres du volcan, notamment en 1805, et toujours les habitants insouciants rebâtissent leurs demeures ou celles de leurs pères.

Nous vîmes là un convoi d'enfant. La voiture toute dorée, à glaces, contenait sur le derrière une caisse également dorée et entourée de cierges, renfermant le corps; elle était remplie de charmants enfants de chœur. C'est une fête que ces enterrements. La pensée de l'Eglise est comprise dans ce pays chrétien.

Un peu plus loin, c'est Portici aux riches souvenirs, avec sa large rue, ses palais, ses châteaux, son habitation royale que la route traverse, habitation bien digne d'abriter une tête couronnée. Le Vésuve est encore là, menaçant et inexorable. Nous voudrions nous arrêter pour contempler une nouvelle série de merveilles, mais l'heure avancée et la fatigue nous avertissent que nous avons suffisamment satisfait pour aujourd'hui notre curiosité; nous rentrons au logis.

Mgr Postel.



SOUVENIRS D'UN POÈTE [1].



E 5 avril 1840 fut un des jours heureux de ma jeunesse. Je m'embarquai ce jour-là sur le *Pharamond*, un des plus beaux navires à vapeur qui sillonnaient alors les eaux de la Méditerranée. Je partais pour l'Italie; j'allais visiter les principales villes de la péninsule ; j'allais assister à Rome aux cérémonies de la semaine sainte.

Quand les amis qui étaient venus me dire adieu sur le pont eurent redescendu l'échelle du bord et regagné la barque qui les ramenait au rivage, j'allai m'asseoir à l'écart et je m'abandonnai à mes pensées. Ces pensées, qui d'abord avaient été joyeuses comme l'espérance, ne tardèrent pas à devenir tristes comme le regret : « Il est doux de partir, me disais-je, mais il est amer de laisser au rivage une part de soi-même. Heureux celui qui, possesseur d'un tel navire, en exclurait les étrangers, et y ferait monter avec lui tous les amis de son esprit ou de son cœur! Quel beau voyage on ferait alors! Le plaisir de chacun se décuplerait du plaisir de tous. On descendrait à terre, tous ensemble, on courrait envahir une hôtellerie comme une armée conquérante ; on saluerait en chœur les spectacles qui font l'admiration des hommes! »

J'éprouvais ensuite cet autre sentiment que nous ressentons presque toujours au moment de toucher à la réalisation de nos vœux. Près d'atteindre à la vision qui vole devant nous, nous voudrions nous arrêter un moment ; près de saisir la beauté de nos songes, nous voudrions nous agenouiller encore pour baiser la frange de sa robe. « Aujourd'hui, me disais-je, l'Italie n'a pas cessé d'être pour moi la chose inconnue à laquelle on prête, par la pensée, mille charmes mystérieux ; que sera-t-elle demain? N'aura-t-elle rien

1. J. Autran, de l'Academie française. — La reproduction de ces pages est rigoureusement interdite. (Editeur Calmann Lévy à Paris.)

perdu des merveilles rêvées? Dût-elle, d'ailleurs, ne pas tromper mon attente, au bout de quelques jours l'énigme sera connue; ce qui était l'avenir sera le passé; ce qui était l'espérance sera le regret. »

Comme j'écoutais toutes ces confuses voix du cœur, la nuit venait sur les flots, et la côte de France disparaissait dans la brume. Je descendis dans les chambres.

Durant cette nuit, je remontai vingt fois sur le pont, pour voir, à travers les ombres, cette côte qui était déjà l'Italie.

Procul obscuros colles humilemque videmus
Italiam...

J'étais heureux de pouvoir enfin murmurer ce nom en face de la chose; je songeais à toutes ces tristes soirées de mon adolescence que j'avais passées à rêver de voyages sur la mer, de nuits aux étoiles, de rivages italiens couverts d'orangers, à nommer cette sainte péninsule où tout ce qui fut grand dans le monde a laissé une immortelle trace.

Emporté par la vapeur, notre vaisseau volait sur la mer; il rasait de si près la côte que nous pouvions aisément jouir de ses parfums et de ses harmonies. De temps en temps, de légères tartanes aux grandes voiles triangulaires passaient dans nos eaux, et nous entendions, dans la sonorité de l'air matinal, retentir la voix des mariniers qui parlaient la langue de l'Italie. Tous les passagers étaient sortis de leurs cabines, tous bordaient la galerie du vaisseau, et tournaient les yeux vers la terre.

A droite s'étendait la mer, éclairée à la cime de ses vagues des lueurs vives du matin; à gauche, cette côte merveilleuse qui, de Nice à Gênes, déroule une succession d'admirables paysages que domine la crête de l'Apennin, toute blanche de neige; enchaînement perpétuel de hautes forêts, de collines au profil abrupt ou arrondi, de villages tantôt assis au niveau de la vague, tantôt juchés sur les escarpements de la montagne : arabesques comme jamais crayon d'artiste n'en a tracé dans ses meilleures inspirations. A chaque élan du navire, la décoration changeait de formes et de couleurs : à peine avions-nous nommé un de ces beaux villages dont la côte est toute parée, groupes de blanches maisons qui apparaissent avec un svelte clocher, au milieu des bois de pins, de chênes et d'oliviers, qu'un autre sortait subitement d'une des coulisses du rivage, et venait nous inviter à lui dire son nom, et toutes ces appellations étaient charmantes...

Des villes d'un pays, la première où l'on arrive est peut-être celle qui fait sur vous la plus vive impression. Gênes fut pour moi une révélation. Elle fut comme le frontispice du poème que je venais lire.

Il est vrai qu'on n'y entre pas de plain-pied. Si le frontispice est brillant, la préface est longue et laborieuse. Vous auriez hâte de fouler le sol de cette Italie où vous arrivez. Patience, cette joie ne vous sera donnée que plus tard. Pour le moment, il faut subir les perquisitions d'une foule de visiteurs aiguilletés et galonnés : sergents de la police qui viennent réclamer les passeports; employés de l'intendance militaire qui viennent s'enquérir si parmi les bagages vous n'avez pas à bord quelque fléau. Il importe aussi de reconnaître que le nombre des passagers désignés par le capitaine est rigoureusement exact. A cette fin, on fait défiler, en face des sergents sanitaires, placés à quelque distance, dans une barque, toute la bande des passagers. Personne n'échappe à cette formalité. Tel voyageur qui, arrivant à Gênes pour la vingtième fois, avait préféré au plaisir familier du spectacle de la rive celui d'un sommeil prolongé dans la couchette devenue immobile sur les eaux du port; tel autre qui, songeant à la terre où il doit descendre, à une ville que l'on dit toute bâtie de palais, que sais-je? à ces femmes italiennes devant lesquelles il va se présenter pour la première fois, vient de commencer à réparer sur sa personne les délabrements de la traversée, sont formellement sommés d'interrompre, celui-ci son sommeil, celui-là sa toilette, pour figurer dans la procession qui défile sur le pont, procession étrange s'il en fut.

Il y a là, sur une longue file, des artistes, des moines de divers ordres, des matelots qui sentent le goudron, des femmes du monde qui sentent le patchouli, des marmitons qui sentent la casserole, tous serrés, pressés l'un derrière l'autre, comme une queue aux guichets d'un théâtre. Les artistes ont dans l'accoutrement cette originalité qui ne se montre pas toujours dans leurs autres créations; les Anglais sont rasés de frais, gantés de neuf à huit heures du matin comme ils le seraient à dix heures du soir pour entrer au bal ; les femmes, dans la précipitation du lever, ont jeté un peignoir sur leurs épaules et un cachemire sur le peignoir : elles ont, après une nuit de traversée, cette pâleur du réveil hâtif, ces yeux battus qui luttent sans avantage avec les feux de l'aurore; les marmitons sont reconnaissables à cette barette blanche et plate qui ressemble à une assiette posée sur leur tête; les moines enfin portent la barbe de tous les jours, de toute la vie, et ce rosaire qui fait à leur flanc un perpétuel cliquetis.

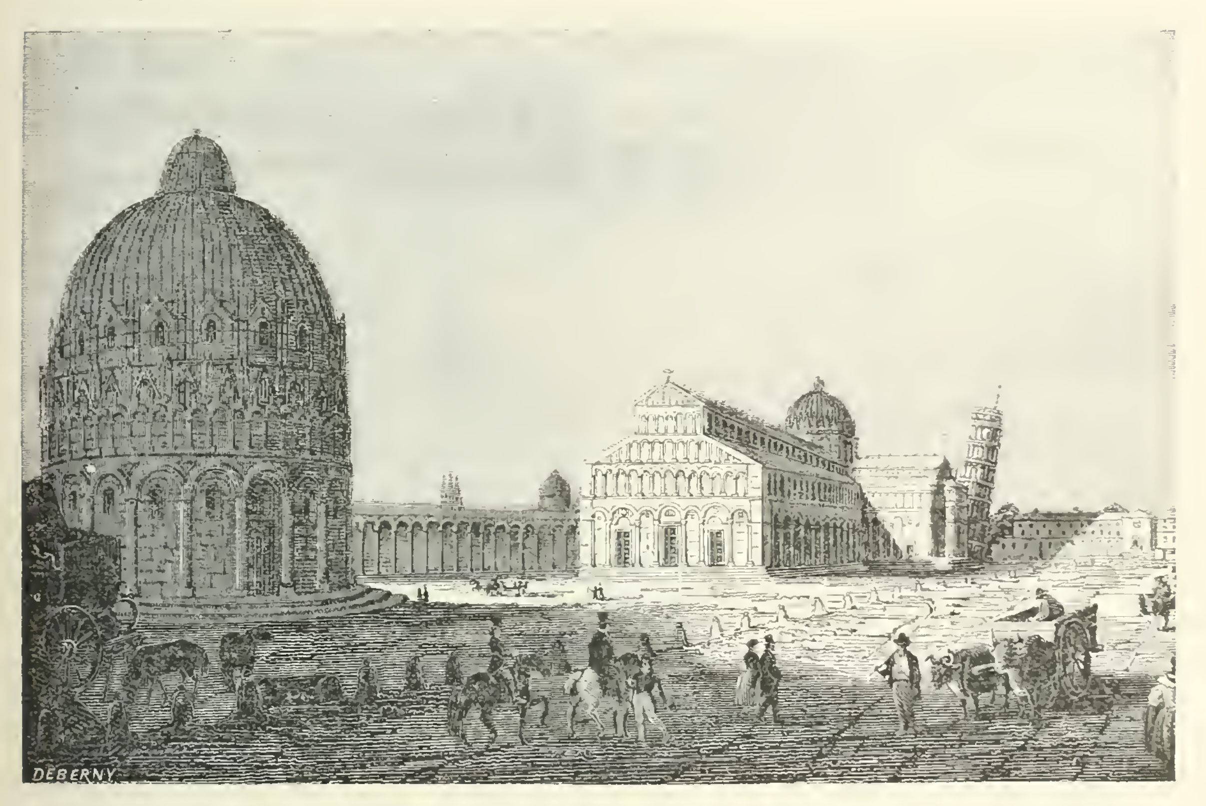
Le révérend père Géramb n'a pu garder lui-même toute sa gravité dans une relation de cette arrivée : « L'ancre était à peine jetée, dit-il, que les officiers du service sanitaire vinrent reconnaître le nombre des voyageurs. J'en fus averti dans ma cabine par un mousse napolitain qui me criait de toutes ses forces : *Monsou, arrivez donc vous faire compter : on n'attend plus que votre nombre*. Je me présentai et je fus compté. »

Ces diverses formalités remplies, c'est-à-dire deux ou trois heures après votre entrée dans le port, il vous est loisible de descendre à terre. Gardez-vous toutefois de croire que toute liberté vous soit enfin rendue. En vain, si vous portez un grain de poésie dans la tête, auriez-vous fantaisie de courir embrasser, suivant l'usage antique, la rive italienne. Il s'agit maintenant de se rendre à la maison de santé pour y passer la visite. Ici, nouvelle surprise. On nous avait dit sur tous les tons que Gênes, *Genova la superba, la reale, la nobil città*, est une ville où le marbre est la moins précieuse des pierres employées dans les constructions, une ville qui contient dans son enceinte plus de palais et d'édifices que la France entière n'en possède ; c'est là du moins ce que dit un historien génois. Vous avez donc quelque droit de penser que cet édifice de la *Santé* va vous offrir un avant-goût de tant de merveilles. Eh bien, non! l'édifice est une masure; on gravit un escalier humide, obscur, étroit, et l'on pénètre dans une salle où une meute refuserait d'entrer. Il y a là un moment de consternation. C'est à croire que tout ce qu'on vous a conté de Gênes, et peut-être aussi de l'Italie entière, n'est qu'une fable dont vous commencez à vous reconnaître les dupes. C'est à faire subitement viser les passeports pour la France et à repartir sur l'heure même. Heureusement on résiste à la tentation. Une heure plus tard, le supplice est oublié ; vous vous étonnez du coup de théâtre qui s'est fait devant vous? vous êtes entré par la porte basse des cauchemars dans le royaume des rêves d'or.

Une des choses qui me ravirent d'abord, ce fut l'hôtel où nous étions descendus. Nous pûmes nous croire, pour quelques heures, propriétaires d'une résidence royale : portique de marbre, escalier de porphyre; j'étais presque honteux de le gravir avec ma modeste valise à la main. Il conduisait à des appartements de la plus vaste dimension. Je ne sais rien de plus souhaitable, en fait d'habitations, que ces grandes salles où l'on respire à l'aise, où l'on entend sa voix résonner dans des profondeurs sonores, où l'on peut se donner le plaisir de la promenade sans rencontrer le mur au bout de trois pas : belles et lumineuses salles dont les vastes fenêtres encadrent d'immenses fragments de paysages en nature; où cinquante grands fauteuils rangés le long des murs laissent encore entre eux des intervalles...

Rien n'est beau comme cette collection de palais des principales rues de Gênes, véritable galerie de monuments qui se prolonge à l'infini. Chacun d'eux est une merveille dont l'étude demanderait une semaine; chacun d'eux est couvert sur sa façade des plus gracieux, des plus nobles ornements; chacun d'eux a son péristyle du marbre le plus rare, du plus précieux granit. Presque tous, à travers de spacieux portiques, où l'air et la lumière nagent en liberté, laissent voir, à l'étranger qui passe et s'arrête, des escaliers magnifiques

gardés par des statues, défendus par des lions et des animaux mythologiques, inoffensives sentinelles qui n'ont de terrible que la forme. Ces escaliers, en effet, sont ouverts au premier venu. Ils conduisent à des jardins enchantés où les orangers, les grenadiers, les rosiers et les jasmins exhalent leurs parfums, où les bassins, les fontaines et les cascades font briller toutes leurs couleurs, répandent toute leur fraîcheur et tous leurs murmures. Ces jardins aériens, élevés sur de gracieux portiques, laissent retomber sur la rue la poussière humide de leurs jets d'eau, le superflu de leurs senteurs, le luxe surabondant de leurs feuillages. On se demande si Sémiramis eut rien de pareil à Babylone.



Pise. — Le baptistère, la cathédrale et la tour penchée. (P. 292.)

Des palais, il y en a du reste partout à Gênes : entrez dans les ruelles longues et sombres, ainsi bâties pour protéger les passants contre les ardeurs de l'été, si étroites que, d'une maison à l'autre, on peut se toucher la main par-dessus la tête des passants; eh bien, ces ruelles si étroites, si obscures, et, disons le mot, si sales quelquefois, renferment encore de beaux édifices. Il ne manque qu'un peu d'espace pour les admirer. Mais laissons-les dans leurs ténèbres, revenons à la strada Nuova, à la strada Balbi.

De tous ces palais, de toutes ces demeures princières nous n'avons encore vu que la partie extérieure. Franchissons le portique; pénétrons plus avant; ne craignons point d'être arrêtés par la voix d'un huissier au seuil des ap-

partements et des galeries. A peine rencontrerons-nous un gardien qui puisse nous servir de guide. Introduits par lui, nous irons nous promener en toute liberté dans les vastes salles; nous entrerons dans les chambres; nous visiterons les boudoirs et les chapelles. Tout nous est ouvert; tout nous est ouvert parce que tout est désert. La solitude est dans les lieux qu'habitèrent jadis tant d'opulentes familles de seigneurs, d'amiraux, de guerriers, de doges, de sénateurs, de commerçants armés, d'héroïques marchands. Ces illustres races, en disparaissant de ces demeures, laissèrent, il est vrai, de nombreux descendants. Où sont-ils? On a peine à le savoir. Héritiers de ces édifices, on dirait qu'ils se sont estimés trop petits pour habiter les vastes maisons de leurs ancêtres. Enfants dégénérés, ils ont craint de rencontrer dans les grandes salles les fières ombres de leurs aïeux. Ils se sont retirés dans les hauteurs de ces palais; ils en habitent les combles, tandis que le premier passant venu se promène librement à travers les splendeurs du premier étage.

Fut-il jamais une ville mieux faite pour inspirer la poésie? Redescendons un moment dans ses rues triomphales. Qu'elles sont belles quand le soleil les inonde de sa lumière, quand la foule, aux jours de fête, défile entre ce double rang de royaux édifices! Le bruit, la couleur, la vie, sont partout. Il faut encore y revenir quand la nuit descend le long des façades granitiques, quand les passants deviennent rares au pied des palais. Jetez un regard sous la voûte de leurs portiques, tristement éclairés par de sombres fanaux qui s'y balancent aux premiers souffles de la nuit. Tout maintenant vous reporte vers le passé; tout vous fait songer aux jours évanouis. Alors involontairement on pense à toutes les scènes de joie et de bonheur, de puissance et d'abaissement, d'orgueil et de misère dont tous ces vieux palais furent témoins! Alors on évoque tous les événements et tous les acteurs de cette vieille république...

Un soir, comme je rêvais à toutes ces choses, je m'enfonçai dans les étroites et profondes rues qui descendent vers le port. Là, une autre poésie m'attendait, c'était celle de la religion italienne, c'était la poésie de la madone.

Tout carrefour possède la sienne. J'en vis un grand nombre placées dans de hautes niches gracieusement sculptées. D'immenses bouquets de fleurs, de ces bouquets comme Gênes seule sait en faire, sont suspendus en offrande devant la sainte effigie. A ses pieds brûlent des lampes d'argent. Pas un homme ne passe devant elle sans se découvrir, pas une femme sans s'incliner.

Devant une de ces madones qu'entourait un grand luxe d'ornements, et qui pourtant ne pouvait appartenir qu'à de bien pauvres gens, puisqu'elle était placée à l'angle d'une masure, je fus témoin d'une scène touchante : de pauvres femmes, des enfants en haillons, étaient agenouillés en cercle sous la niche; au milieu du groupe, un vieillard chantait les litanies de la Vierge, et

la foule pieuse répondait en chœur à chaque verset. Il y avait, dans la mélopée, ce contraste d'une voix cassée alternant avec des voix fraîches et sonores. Quand l'aïeul eut achevé les litanies, il entonna l'*Ave maris stella*. La pauvre famille était une famille de marins dont le plus jeune fils, un enfant de douze ans, partait le lendemain pour les Grandes Indes...

Je ne passai que quelques heures à Livourne. J'eus le temps toutefois d'apprécier personnellement une de ses industries.

En attendant un ami, je m'étais arrêté devant une affiche qui annonçait je ne sais quoi. Pendant que j'avais l'œil fixé sur le placard, un individu vint se placer à mon côté et en fit la lecture à haute et intelligible voix : c'était un quidam dont la mise n'avait rien de trop déguenillé. Je pensai que ce personnage voulait ainsi me donner une idée de son instruction. Je me trompais. A peine eut-il achevé sa lecture qu'il ébaucha un sourire et réclama son salaire en termes obséquieux. Il avait voulu, disait-il, épargner à *mon excellence* la peine de lire elle-même. Il s'était institué lecteur officiel de *ma seigneurie*, et réclamait le payement de sa charge. C'était la scène du *Bourgeois gentilhomme*. M. Jourdain s'y fût laissé prendre : je me contentai de répondre que *mon excellence* n'avait point coutume de payer ses lecteurs, et que cette charge auprès de *ma seigneurie* était purement honoraire.

Ce fut un délicieux voyage que celui que je fis de Livourne à Pise. Emportés par une rapide calèche, nous courions, mon cicérone et moi, le long de cette route, déjà si belle, qui est une des avenues de ce paradis de la terre qu'on nomme la Toscane. Là, pas un mouvement de terrain, pas une rencontre, pas un site qui ne soit une révélation. Tout est nouveau, la forme des attelages, la physionomie des grands bœufs à longues cornes, le type et le costume du laboureur et de la contadine, la structure et la couleur du chariot qui porte une troupe d'hommes étrangers, aux yeux brillants, au front bruni, à la longue chevelure, aux chapeaux coniques; pittoresques passants, sortes de bandits pour la forme, qui sont, au fond, de fort honnêtes gens. De distance en distance surgissent des chapelles, des tours isolées, des fermes rustiques dont la porte est décorée d'un écusson à chapeau de cardinal; à l'horizon, de grands bois aux voûtes arrondies, forêts de chênes, immenses groupes de pins dont un hasard de la nature a tracé les lignes comme jamais crayon d'artiste ne les eût combinées; et puis, au milieu de cette vaste plaine, si riche, si verte, plantée d'arbres si beaux, on voit apparaître quelque chose de blanc qui vient lentement à travers les prairies comme une vision; on se demande ce que cela peut être : c'est la voile triangulaire d'une barque. Toute cette campagne est

sillonnée de canaux où de légers navires voyagent incessamment. On ne saurait dire le charme que cette invasion du monde maritime ajoute à ce monde terrestre. On voit quelquefois une vingtaine de ces barques venir de divers points de l'horizon et passer à travers la campagne. Leurs mâts semblent des arbres nomades au milieu des forêts immobiles. Leurs banderoles se déroulent à la même brise qui fait frissonner les peupliers et les saules de la rive. Les chants des matelots répondent aux chants des laboureurs. C'est un tableau d'un aspect unique; c'est quelque chose qui demande un nom à part, c'est une flotte pastorale, une navigation champêtre.

Pour ajouter à l'enchantement, la route que nous suivons est toute bordée de frênes et d'ormeaux où sont suspendues les guirlandes de la vigne. De temps en temps nous rencontrons de beaux troupeaux conduits par de jeunes pâtres vêtus d'une toison de brebis. L'églogue des vieux jours apparaît, les Géorgiques reviennent en mémoire; on se cite Virgile à soi-même, on pense en latin.

Il n'est pas jusqu'aux mendiants qui n'aient leur charme et leur poésie. Ces malheureux qui, dans les autres contrées de l'Italie, font si souvent le désespoir du voyageur, ont trouvé dans la Toscane le secret de se rendre agréables. On attend leur approche, on la désire même. C'est qu'ils ont inventé une façon délicieuse de solliciter la générosité du passant. Ceux-là ne se contentent pas de tendre le chapeau, de jeter au visage du touriste les titres ascendants de *signorino*, d'*excellenza*, de *principe ;* ils ne s'imposent pas le long du chemin comme des histrions tyranniques qui vous poursuivent de leurs jongleries; ils ne viennent pas étaler des difformités qui font détourner la tête : non, ils accourent vous présenter au bout d'un roseau des bouquets de fleurs; ils font pleuvoir sur vous, à travers les rideaux de la berline, un tourbillon de fraîches violettes. Comment résister à une telle requête? C'est le dandysme de la gueuserie, c'est la mendicité devenue séduction.

Pour moi, j'étais si ravi de toutes ces imprévues nouveautés de la route, que, malgré mon désir de connaître Pise, je n'étais nullement pressé d'y arriver. Je recueillais une à une, avec un soin vigilant, toutes ces visions du voyage que je comprenais devoir être plus tard autant de souvenirs pleins d'attraits.

Après une course de deux heures, nous disions : « Voilà Pise ! » A Pise, on entre avec recueillement, on y entre comme dans la chambre d'un malade assoupi, ou comme dans une maison de Dieu. Pise est habitée par une chose sainte entre toutes, la solitude. Ce qui tout d'abord vous étonne, c'est le silence; silence de monastère, silence de tombeau. Quiconque, malade du corps ou de l'âme, a besoin de repos ou de recueillement, doit venir ici.

Mon cicerone commença par me faire visiter le Lung' Arno, cette longue série de quais, si belle et si majestueuse. Sur les deux rives du fleuve qui roule avec lenteur ses eaux jaunies, s'élèvent de grands et calmes édifices, monuments publics ou privés, empreints des caractères les plus divers. Presque toute l'histoire de l'architecture, depuis le virginal gothique des premiers temps jusqu'à ce genre hybride du XIX[e] siècle que l'on nomme gréco-romain, se trouvait écrite sur les façades de cette double rangée de monuments.

Je saluai le palais Lanfranchi, dont la solennelle architecture est attribuée à Michel-Ange. C'est là que vécut Byron pendant un assez long séjour à Pise. C'est ce palais qui fut témoin du meurtre de Masi, événement qui contraignit le poète à s'exiler de la Toscane, et dont le monde entier s'est entretenu sans en éclaircir le mystère. Je vis non loin de là le palais Lanfreducci. Lui aussi garde son mystère, le secret d'une histoire qui remonte bien plus loin que celle du palais Lanfranchi. A sa porte pend un fragment de chaîne brisée, et sur une table de pierre on lit ces deux mots : *Alla giornata.* Que signifie ce bout de chaîne? que veut dire cette inscription? C'est une éternelle énigme que le vieux palais propose au passant.

Avant de quitter les bords de l'Arno, je voulus admirer sur sa rive gauche cette délicieuse chapelle de *la Spina*, qui dut son nom à une épine du sanglant diadème de l'Homme-Dieu; relique sainte apportée à Pise du temps des Croisades. Cette chapelle, dit-on, est la première merveille de l'art gothique élevée en Italie. On a dit également que le dôme de Pise fut le premier monument de ce genre que l'Italie salua dans les airs. Un fait certain, c'est que Pise est la ville du monde où l'art catholique, à son aurore, produisit ses plus beaux chefs-d'œuvre.

Allons les voir, ces chefs-d'œuvre, aux lisières de la ville, dans l'immense place qui les réunit et forme de l'assemblage de quatre monuments le plus admirable groupe d'édifices que l'œil de l'homme puisse embrasser dans un regard.

Ce fut par un jour de printemps, sous un ciel dont l'azur venait d'être lavé par une pluie du matin, que nous arrivâmes dans cette belle pelouse qu'entourent les quatre monuments de Pise. Comment se fait-il que cette prairie, chaque jour foulée par des caravanes d'étrangers, soit toujours si intacte et si verte qu'on dirait une savane du nouveau monde? C'est là une merveille qui aurait, elle aussi, besoin d'être expliquée par la poésie d'une légende.

A travers les hautes herbes de cette pelouse, où le riche printemps italien avait fait pleuvoir de sa robe des myriades de fleurs, nous marchions vers les murs sacrés, et je sentais en moi une voix intérieure qui me conseillait le

recueillement. J'allais me trouver face à face avec les premières œuvres du génie et de la foi. Je remontais par la pensée aux siècles où cette prairie n'était qu'une vulgaire plaine, avec son tapis de gazon et de marguerites, une plaine sans nom que le voyageur traversait à la hâte sans y recueillir le moindre souvenir; et je comparais la prairie d'alors à celle d'aujourd'hui, à cette prairie qui maintenant est un des lieux du monde les plus sacrés, les plus illustres et assurément l'un des plus précieux espaces de terre éclairés par le soleil.

C'est là qu'un jour, sur la pelouse printanière, arrivèrent des hommes qui possédaient la puissance des anges, parce qu'ils en avaient la foi. Ces hommes étaient Guillaume d'Insprück, Bonnano le Pisan, Dioti Salvi, Thomas et Nicolas et Jean et Ninus de Pise, Baccio Bandinello de Sienne, Buschetti Buschetto, Rainaldo, Lostaggio Stagi de Pietra Santa, Pierre Tacca, Pierre Francavilla, Antonio Susini, Horatio Mocca, grands architectes, grands sculpteurs; ces hommes étaient aussi Buffalmaco, Giotto, le divin pâtre des bords de l'Arno, Orgagna, Simone Memmi, Laurati de Sienne, Benozzo Gozzoli, le Raphaël du XIVe siècle, Lodoma, Cavalluci de Rome, Tempesti de Pise, tous éclairés du rayon d'en haut, tous aidés par la croyance qui transporte les montagnes. Les uns taillèrent le marbre, un marbre sorti des plus riches carrières du monde, marbre de Paros, marbre de Carrare, marbre d'Egypte, marbre de toutes les îles de la mer italienne, de la Corse, de la Sardaigne, de l'île d'Elbe, de la Sicile. Ils surent lui donner toutes les formes que rêvait leur génie ou leur caprice, le lancer en fusées, le rouler en volutes, le percer en broderies, l'arrondir en voûtes, l'animer en formes vivantes. Les autres prirent leurs pinceaux, et, sur les murs élevés par leurs frères les architectes, ils fixèrent toutes les célestes visions de leur esprit; ils représentèrent tous les grands symboles, toutes les scènes, douces ou terribles, de la Bible ou de l'Evangile.

Et quand ces hommes disparurent de cette prairie inconnue, qui n'avait été jusque-là qu'un champ de gazon où les pâtres de l'Arno menaient paître leurs brebis, quatre monuments y restaient qui la faisaient à jamais sainte, à jamais illustre.

Ces quatre monuments, la Tour penchée ou Campanile, le Baptistère, le Dôme et le Campo-Santo, résument symboliquement, comme on l'a remarqué avant nous d'une façon fort ingénieuse, la vie entière du chrétien : le Campanile, qui balance sa cloche sous la nue, appelle l'enfant qui vient de naître; le Baptistère lui donne ce premier sacrement qui l'incorpore dans la légion du Christ; le Dôme expose aux yeux du chrétien devenu homme toutes les pompes saintes, et lui révèle tous les mystères du catholicisme; le Campo-Santo

lui garde une couche sous le marbre de ses galeries, ou sous la terre fleurie de son enceinte.

Au sujet de la *Torre-Torta*, il n'est pas un voyageur qui n'ait posé cette éternelle question : « La tour fut-elle construite ainsi penchée, ou, par l'effet d'un affaissement du sol, s'est-elle inclinée d'elle-même? » Là-dessus les savants de toutes les académies ont développé des opinions sans nombre, et cela sans parvenir jamais à trouver la clef du mystère; pour nous, si nous l'avions, ce mot de l'énigme, nous nous garderions bien de le dire ; il faut avoir pitié de ces pauvres gens qui ne demandent pas mieux que de garder leur thème à dissertations. Dieu lui-même a travaillé pour eux, lorsque, suivant l'expression du sage, il a livré le monde à leurs disputes, *mundum tradidit disputationibus eorum*. J'ai sous les yeux précisément un livre qui traite de la Torre-Torta. L'auteur commence par constater que les colonnes placées du côté où la tour s'incline sont, du quatrième étage au septième, plus minces et partant plus légères que les colonnes du côté opposé. Cela dit, il semble que le mot de l'énigme soit trouvé, et qu'il faille nécessairement reconnaître là une intention évidente des architectes. Eh bien, non; l'auteur, après avoir établi le fait, termine en avouant que la cause de l'inclinaison du monument sera toujours un secret pour lui. Brave homme, va!

Pour moi, qui ne puis voir un homme tomber dans la rue sans chanceler moi-même sur ma base, je ne dirai qu'un mot dans la discussion : c'est que si Guillaume d'Insprück et Bonnano de Pise, architectes du Campanile, lui ont volontairement donné cette pose inclinée, ils ont eu là une fâcheuse inspiration. La première impression que l'on éprouve à l'aspect de leur monument est pénible à l'œil comme à la pensée, et l'admiration que l'on ressent ensuite pour la profondeur des calculs exigés par cette téméraire fantaisie, ne compense pas cette impression première. Dans les ouvrages d'art, l'étonnement produit par un tour de force ne vaut jamais la simple et tranquille admiration qu'inspire une belle chose naturellement faite.

La tour penchée s'élève derrière la cathédrale. Devant la façade de l'église, Dioti Salvi plaça le baptistère. Ce monument qui contient tant de richesses d'art, entre autres la fameuse chaire construite par Nicolas de Pise, fait d'autant plus d'honneur aux anciens Pisans qu'ils s'imposèrent de très fortes contributions pour le faire achever.

Le dôme, c'est-à-dire la cathédrale, date du XIe siècle. C'est un trophée de la victoire. Quand le consul des Pisans, Orlandi, après avoir triomphé des Sarrasins à Palerme, revint à Pise avec les galères victorieuses, il voulut consacrer à la Vierge le souvenir de sa victoire ; à cette fin, le monument incomparable fut élevé. Buschetto et Rainaldo furent les architectes. Jean de

Bologne, Francaville, Pierre Tucca sculptèrent les portes de bronze du temple, des portes qu'il faudrait admirer à genoux.

Enfin, de ces édifices, le plus merveilleux, et sans contredit le plus touchant, est le Campo-Santo. Le Campo-Santo a droit à une épithète inattendue : c'est une nécropole séduisante, un cimetière qui fait aimer la mort. Ses murs extérieurs toutefois n'annoncent pas les merveilles de l'enceinte. A leur simplicité nue, qui contraste si étrangement avec la renommée de l'édifice, on comprend que l'on va, dès le seuil, assister à quelque découverte.

Nous entrâmes, et tout d'abord nous reconnûmes en effet que la simplicité des murailles extérieures est un symbole. Les pieux artistes du XIII[e] siècle qui bâtirent le Campo-Santo voulurent sans doute prouver que la mort est une immense révélation, qu'elle cache derrière un voile tous les mystères et tous les trésors d'un autre monde. C'est pourquoi ils laissèrent sans ornements les murs si pauvres du dehors et réservèrent pour l'intérieur toutes les richesses de leur sainte imagination.

Quatre galeries, où le marbre a reçu des mains de Jean de Pise les formes les plus légères et en même temps les plus solennelles, entourent le champ du milieu. Ces galeries protègent des peintures à jamais glorieuses. Ce sont *la Création*, *le Déluge*, *le Christ mis en croix*, œuvres de Buffalmaco, le premier de ces vieux artistes qui héritèrent des traditions byzantines ; ce sont des pages terribles où le grand Orcagna déploya tout ce que son génie avait de mysticisme : *le Triomphe de la Mort*, qui fauche impitoyablement les heureux et les puissants, et qui laisse les pauvres et les infortunés l'invoquer vainement :

O morte, medicina d'ogni pena...

le Jugement dernier beaucoup supérieur, à notre avis, pour la conception première, à l'œuvre si vantée de Michel-Ange. Orcagna n'a songé qu'à traduire des impressions et des idées; plus tard, sur les murs de la chapelle Sixtine, Michel-Ange se borna à jeter des formes et des attitudes.

Ensuite c'est *la Vie des Pères du Désert*, douces images où la main de Laurati le Siennois a mis toute la paisible simplicité des églogues bibliques. Ce sont les principales scènes de la *Vie de Saint Renier*, patron de Pise, reproduites par le pinceau de Simone Memmi. Ce sont des peintures de Benozzo Gozzoli, l'imitateur de Massaccio, qui, lui aussi, travaillant sous l'inspiration des livres sacrés, en a retracé les plus antiques scènes. Ce sont enfin les *Infortunes* de Job, où le sublime Giotto, cet enfant de génie qui commença, comme son compatriote Virgile, par garder les brebis, vint révéler toutes les richesses de sa pensée créatrice.



Me voyant agité, malheureux, il a cru de son devoir de me faire entendre la vérité. (P. 218.)

L'œil n'admire pas seulement des peintures dans les quatre galeries du cimetière pisan. Là sont aussi des œuvres de sculpture qui datent de tous les siècles, qui appartiennent à toutes les religions, qui viennent de tous les pays, vestiges de l'art égyptien, monuments grecs, bustes romains, antiquités étrusques, sarcophages revêtus d'emblèmes mythologiques.

C'est bien au Campo-Santo que règne véritablement l'égalité de la mort. La mort a recueilli dans cette enceinte mille témoignages de sa puissance ; les vieilles nations y ont toutes apporté leur hommage lige à cette souveraine. Toutes les gloires de ce monde ont déposé ici un peu de leur poussière.

Autant le spectacle de ces galeries étonne la pensée, autant l'aspect du champ de gazon qu'elles enveloppent touche et ravit le cœur. Voilà la terre sacrée qui fut apportée de Jérusalem sur les cinquante galères de la vieille république, sainte poussière où les mourants avaient l'espoir de dormir d'un meilleur sommeil, terre miraculeuse qui, disait-on, pleine d'une vertu secrète, dérobait la dépouille humaine au ver du sépulcre. C'est dans cet enclos, dont les quatre angles sont marqués par de verts cyprès, c'est dans ce champ qui s'étoile, au printemps, de mille fleurs aux vives nuances, et qui porte, à son centre, une colonne de marbre où le rosier grimpant suspend ses guirlandes, c'est dans ce parterre fleuri que les morts obscurs, que les trépassés du peuple étaient ensevelis. Un privilège ouvrait les tombes des galeries aux morts illustres, à ceux qui furent grands par les exploits, par la fortune, par le génie, par un nom de haute origine. A l'enclos découvert appartenaient les gens de la foule, ceux qui vécurent inconnus, qui peut-être accomplirent de belles actions, pratiquèrent de hautes vertus, pensèrent de grandes choses, mais à qui la Gloire, cette capricieuse, refusa la faveur d'un regard. Qu'ils ne s'en plaignent pas; leur place n'est pas la plus mauvaise; ils ne sont pas couchés sous un marbre couvert des signes de l'orgueil; mais ils dorment sous un tapis de gazon où la bonne nature, qui ne reconnaît l'infériorité d'aucun de ses enfants, entretient un éternel blason de fleurs ; le pèlerin qui visite l'enceinte, ne leur murmure point une épitaphe burinée sur la pierre, mais la brise, qui passe dans les hautes herbes, leur chante une élégie suave qui berce leur sommeil.

Quand on sort du Campo-Santo, on ne s'étonne plus du silence de Pise; on comprend alors que la ville qui touche à ce monument demeure toujours muette. Elle semble se taire pour ne troubler d'aucun bruit profane le repos des tombes voisines.

Mon voyage en Italie se termina par Naples. J'arrivai à Naples un jeudi, dans la soirée, et, considérant la ville des lazzaroni comme la capitale de la

paresse, j'eus pour premier soin de chercher un hôtel tranquille et une chambre favorable au sommeil. Je fus réveillé le lendemain par un bruit que je n'avais entendu nulle part. A travers le reste de sommeil qui traînait sur mes paupières, je crus que j'avais été transporté dans la nuit au bord de la cataracte du Niagara. C'était un bruit étrange, sourd, profond, intarissable, qui montait ou descendait par intervalles et que traversaient mille autres bruits dont je ne pouvais me rendre compte. Qu'était-il advenu? Quel événement pouvait soulever un pareil tumulte dans la ville des longs sommeils? Quel malheur avait réveillé mes chers lazzaroni de si bonne heure? Une foule de conjectures se présentèrent à mon cerveau, mis en émoi par les souvenirs de l'histoire napolitaine. Je songeai à l'invasion des barbares du Nord conduits par Robert Guiscard. Je songeai aux émeutes populaires excitées contre le fisc, par le pêcheur d'Amalfi, Tomaso Aniello; à cette révolution éphémère du XVII[e] siècle, qui eut pour chef dramatique celui que la postérité appelle Mazaniello; je me souvins des six cent quarante mille carbonari de 1820. Après les révolutions si fréquentes dans les annales de ce peuple, les bouleversements de son sol me revinrent en mémoire : je pensai au Vésuve voisin, qui, depuis quelques jours, m'avait-on dit, jetait des bouffées de chaudes vapeurs, symptôme de ces colères dans lesquelles le vieux volcan a l'habitude d'ensevelir une ville ou deux, pour ménager une surprise à l'antiquaire futur qui les découvrira.

Agité de ces confuses idées, j'appelai à grands coups de sonnette un *cameriere* pour connaître enfin la cause de cette rumeur matinale. « Qu'est-il arrivé? lui dis-je. — *Niente*, me répondit-il. — Quoi, *niente?* Mais enfin, cet affreux vacarme, qui peut le produire à une heure où toutes les autres villes de l'univers sont encore endormies? » Le garçon sourit agréablement. « Monsieur n'était jamais venu à Naples. Ce bruit est celui que fait, chaque matin, la *strada Toledo ;* vous ne l'entendez que faiblement : j'ai eu soin, sachant que vous aviez envie de dormir, de vous donner une chambre sur la cour intérieure de l'hôtel. Le bruit d'ailleurs est encore fort supportable; dans une heure ou deux, ce sera bien autre chose. »

J'employai cette heure à faire une rapide toilette; après quoi, je courus voir que ce que pouvait être cette *strada Toledo* dont le réveil avait si prématurément causé le mien.

La rue de Tolède, qui doit probablement son nom à l'ancienne domination des Espagnols à Naples, est une rue démesurément longue qui traverse la ville dans toute son étendue, à peu près comme la rue Saint-Honoré partage Paris. La rue de Tolède est non seulement la plus longue rue de Naples, mais elle est aussi la plus large. C'est probablement à cela, ainsi qu'au nombre

infini des boutiques de toutes sortes qui la bordent, qu'elle doit l'affluence de ses passants.

Cette affluence est vraiment prodigieuse, et je ne sais rien en France qui puisse en donner une idée. Figurez-vous un torrent d'êtres humains, d'animaux, de véhicules de toutes formes et de toutes couleurs : négociants et courtiers vêtus de larges paletots de nankin et coiffés du chapeau de paille de manille; avocats, noirs de pied en cap, qui se rendent aux tribunaux voisins; prêtres en soutanelle, moines de tous les ordres, les uns portant la robe de saint François, les autres drapés de la blanche tunique des dominicains ; femmes de toutes les classes : nobles dames dont la robe et le chapeau sont coupés d'après les dernières modes françaises; filles du peuple, vêtues au hasard des premières guenilles qui leur sont tombées sous la main; femmes du golfe voisin, arrivées de la côte ou des îles, dans leurs costumes si pittoresques, celles de Sorrente aux cheveux noirs noués en couronne et entrelacés de fleurs d'oranger, celles d'Ischia qui n'ont jamais abandonné les vêtements simples et flottants que portaient leurs aïeules helléniques; et, parmi toute ce monde, des marchands ambulants qui colportent mille objets indigènes : vases antiques... fabriqués la veille; joyaux en or de Naples qui ne vaut pas le chrysocale de France; images coloriées représentant *Napoli* vu de tous les points : *Napoli dal carmine, Napoli da Mare, Napoli da Pausilippo*. Que ne vendent-ils pas encore? des morceaux de corail ciselé, des savons, des parfumeries, des fragments de lave du Vésuve que les dandys napolitains portent sur leurs jabots en guise de diamants; puis viennent des mendiants estropiés de toutes les façons, des aveugles chantants que des caniches remorquent dans la cohue, des manchots qui escamotent dix foulards en une heure. — Est-ce tout? Non; à ces flots d'indigènes viennent se joindre des flots d'étrangers : des Anglais en frac et en guêtres de peau, donnant le bras aux *ladies* qui marchent durement, de cette allure de tangage particulière aux filles d'Albion; des Orientaux bariolés qui passent lentement en traînant leurs babouches et en exhalant des nuages de tabac du Levant; des matelots danois qui mangent des oranges et ne regardent rien, et des promeneurs français qui regardent tout et se moquent de tout.

Même affluence de véhicules, même diversité. Il y a là des échantillons de toute la carrosserie du monde, depuis la brouette jusqu'au landau, depuis la berline jusqu'à la charrette, depuis la lourde diligence qui arrive ou qui part en ébranlant les dalles du sol, jusqu'au corricolo de Portici qui vole comme une hirondelle, char vraiment fantastique, attelé d'un seul cheval, n'ayant de place que pour un seul voyageur, et chargé cependant d'une pyramide humaine composée le plus souvent de moines, de soldats, de nourrices,

tous entassés au hasard, debout sur une frêle planche, s'accrochant les uns aux autres comme une grappe vivante, et roulant au galop dans un nuage de poussière.

De temps en temps, un brusque mouvement se fait dans cette prodigieuse cohue. Ce sont les troupes qui vont à la parade et jugent à propos de passer par la rue de Tolède parce que les compagnies peuvent y marcher dans un ordre plus symétrique. De toutes les rues voisines débouchent des régiments envahisseurs : escadrons de cavalerie, bataillons de fantassins, arrivent tambours et musique en tête. Alors les voitures cèdent le milieu du pavé et gagnent les côtés de la rue qui, par parenthèse, n'a pas de trottoirs ; alors les innombrables passants, surpris comme des oiseaux dans une battue, s'évadent devant les carrosses et les régiments, et le désordre, le pêle-mêle, la confusion, le tohu-bohu défient toutes les hyperboles.

Quand ce n'est pas l'armée qui défile dans la *strada Toledo,* c'est un troupeau de bœufs gigantesques qu'on amène à la tuerie, et qui se ruent, tête baissée, à travers la foule, en ayant l'air de dire : « Puisqu'on va nous assommer, nous pouvons sans inconvénient écraser quelques-uns des ces bipèdes. »

Tout cela va et vient, tout cela ondule et fourmille sous le soleil ; tout cela parle, grouille, crie, chante, murmure, bourdonne et jette dans l'air tant de cris, tant de voix, tant de sons différents, qu'il en résulte pour l'oreille un éternel bourdonnement, pareil au fracas d'une tempête ou au grondement d'une bataille.

Pour un homme qui était venu chercher le repos à Naples, c'était beaucoup de bruit. La première impression fut si rude que je songeai immédiatement à m'y soustraire. Un capucin de mes amis, que j'avais trouvé à Rome, m'avait donné, la veille de mon départ, une lettre pour le supérieur du couvent des Camaldules. Je me souvins de cette lettre, et, le soir même de ce jour, je frappais à la porte du monastère.

—Voulez-vous, mon père, m'accorder l'hospitalité pour une semaine ou deux? dis-je au vénérable moine qui venait de lire avec un visible sentiment de bienveillance la lettre du capucin. On dit que les étrangers trouvent chez vous bon accueil; je ne vous demande qu'une cellule et la paix du Seigneur dont l'âme jouit en ce beau lieu.

—Entrez, me dit le père, et demeurez parmi nous aussi longtemps qu'il vous plaira.

Si je n'avais déjà beaucoup abusé de la description, je tenterais de vous décrire le monastère des Camaldules, une des plus rares merveilles des environs de Naples. Mais comment décrire avec un pauvre bout de plume trempé dans l'encre ce que le pinceau d'aucun peintre ne parviendrait à rendre!

Quand on est sorti de Naples par le chemin de Rome, on commence à gravir les pentes fertiles du Vomero, volcan éteint depuis des siècles, montagne dont le sol raviné se couvre des plus étonnantes végétations. On monte lentement, au pas des mulets; on traverse toute une forêt de chênes verts, de lentisques, d'aloès, de toutes les plantes du vieux monde, à travers lesquelles on a de temps en temps des échappées de vue éblouissantes sur l'azur profond de la mer de Tyrrhène. On arrive enfin au terme de la route. On est sur la terrasse du vieux couvent. On jette d'abord un coup d'œil émerveillé à ces colonnades de marbre pur, à ces élégantes arcades qui entourent l'édifice, aux jardins superbes qui l'enveloppent de toute part; puis, se retournant, on a devant soi un des plus beaux spectacles que l'œil de l'homme puisse contempler : tout l'amphithéâtre du golfe de Naples, tout cet ensemble incomparable de villas, de jardins, d'églises, de citadelles, de monuments en ruine qui apparaissent çà et là dans l'étendue, et non seulement ces beaux rivages, mais les deux golfes que sépare le cap Mycène, le golfe de Naples et le golfe de Pouzzoles, avec leurs îles qui semblent des corbeilles de fleurs nageant sur les eaux, avec les cratères éteints de l'Astrumni et de la Solfatare, avec le beau lac tranquille d'Agnano, avec le château de Baïa, avec la mer sans limites! la vision n'a peut-être pas de rivale au monde. Et, au-dessus de tout cela, cette pluie d'or, cette clarté inconnue ailleurs, cette lumière de Naples, la plus belle, la plus pure, la plus transparente que Dieu ait faite, après celle du paradis.

Ce fut là que je vécus pendant plusieurs semaines. Je m'étais mis en sympathie avec quelques-uns des moines qui habitent ce lieu divin. Leur commerce n'a rien d'austère. Ils suivent une des règles les plus douces de la vie monastique. Tout me plaisait en eux, l'aménité de leur abord, la sereine gravité empreinte sur leurs visages, l'attachante variété de leurs entretiens sans cesse renouvelés par l'étude et la méditation, tout jusqu'à cette robe de laine blanche, jusqu'à cette barbe flottante qui les fait ressembler à d'anciens philosophes grecs, à des disciples de Platon, se promenant sous les portiques ou contemplant l'infini du haut des promontoires.

Quand j'avais assez longuement erré avec eux, à travers les roses de leurs parterres, je rentrais dans ma cellule et je m'y livrais à quelques travaux. Je fis là sur toutes sortes de sujets beaucoup de vers que j'ai ensuite jetés au vent. Il ne faut pas être trop heureux pour faire un bon travail. Je n'ai guère sauvé de tout cela que quelques stances, en forme d'épître adressée à un ami parisien.

J'ai fui le monde corrupteur,
J'ai presque abandonné la terre ;
Je suis venu, sur la hauteur,
Chercher la paix du monastère.

J'y passe des heures souvent
Dans la prière et dans l'étude :
J'aspire à devenir savant,
Ce qui n'est pas mon habitude.

Loin de moi tout instinct mauvais,
Je médite au néant des choses ;
Puis je vais au jardin, j'y vais
Attiré par l'odeur des roses.

J'écoute ici chanter le vent
Dans les parfums de la colline.
Je me lève au soleil levant,
Sans me donner la discipline.

Longtemps je marche dans le thym,
Au bruit des cloches argentines ;
Ce n'est pas toujours très matin
Que l'on me sonne les matines.

A minuit, dormeur paresseux,
Quand le chant des psaumes m'appelle,
Je ne suis pas souvent de ceux
Qui vont l'entendre à la chapelle.

Je vais, je viens en liberté,
J'admire le brillant espace,
Je fais des vers, et suis tenté
De les jeter au vent qui passe.

J'ai des plaisirs intérieurs
Qui me détachent de nos vices ;
Je converse avec les prieurs,
Je m'amuse avec les novices.

Mes hôtes sont de braves gens,
Éclairés comme les apôtres,
Sévères pour eux, indulgents
Aux seules faiblesses des autres.

Ils ont quelque chose de grand
Dans l'attitude et le costume.
Je les peindrais si Zurbaran
De son pinceau touchait ma plume.

D'une vie où les nobles cœurs
S'avancent dans les saintes voies,
Ils gardent pour eux les rigueurs,
Ils ne m'en laissent que les joies.

Du tombeau rien ne m'avertit :
Le plus vieux ici reste jeune,
L'air salubre ouvre l'appétit,
Et je suis dispensé du jeûne.

Quand je rencontre sur mes pas
Quelque bon moine avec son livre,
Je lui dis : « Frère, il ne faut pas
Mourir encore, il vaut mieux vivre. »

Et je vis au soleil, j'y cours,
Ne songeant guère à la sortie.
J'ai grande envie, un de ces jours,
De jeter mon frac à l'ortie.

Le sort, je crois, me destinait
Au couvent. Je m'appelle Antoine,
A poils touffus ma barbe naît,
Et j'ai bien le profil d'un moine.

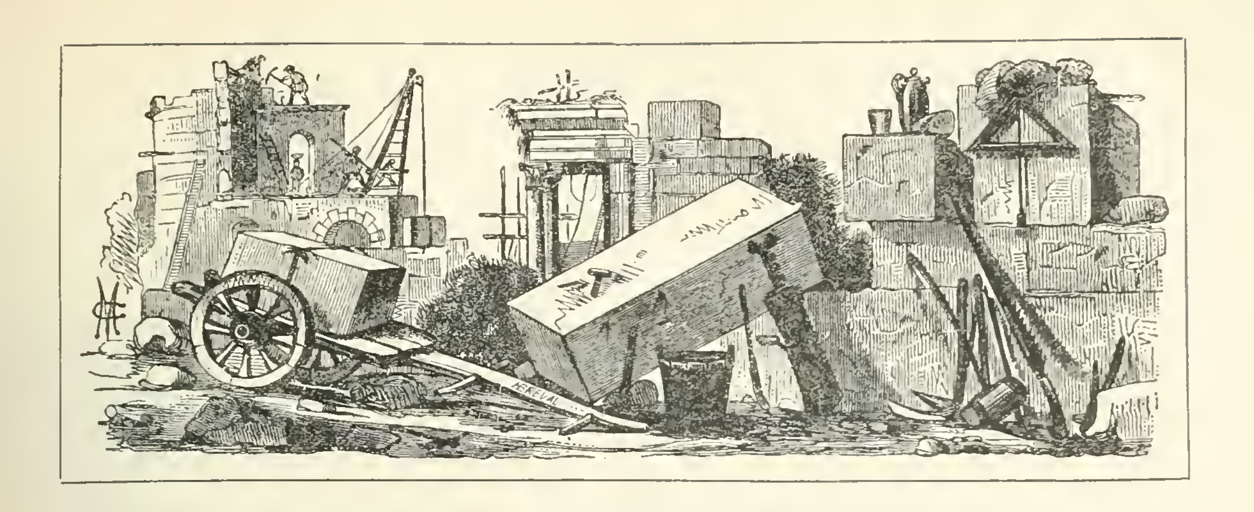
Adieu, mon ami ! S'il te prend
Quelque envie enfin de m'écrire,
Appelle-moi : « Mon révérend ! »
Je le serai bientôt sans rire.

J'avais, je m'en souviens, écrit aussi, à l'occasion de la fête de l'Ascension, que je passai au couvent, tout un poème d'un ton bien différent, et qui comptait au moins trois ou quatre cents vers. C'était bien long pour être gardé. Je le dédiai au père Romuald, le supérieur qui m'avait fait un si aimable accueil, et, le jour de mon départ, je le lui offris, avec une aumône pour les pauvres du voisinage, en souvenir de sa généreuse hospitalité.

Quinze jours après, j'étais à Paris sur le trottoir du boulevard. A tout ce bruit, à tout ce tumulte, à toute cette vaine agitation de la foule, je comparais en souvenir le silence, le recueillement, la douce paix intérieure que l'on respire au milieu des fleurs sur la terrasse des Camaldules.

— Ah ! me disais-je, c'est peut-être là que j'aurais dû rester !

J. Autran.



SOUVENIRS D'UN CHERCHEUR D'AVENTURES.


u temps où les Indes occidentales reconnaissaient encore la domination espagnole, le port de San-Blas, situé à l'entrée du golfe de Californie, sur la côte de l'ancienne intendance, qui est devenue l'Etat de Xalisco, était l'entrepôt des îles Philippines. Des navires richement chargés des soieries de la Chine, des épices précieuses de l'Orient, se pressaient dans la rade; une population affairée remplissait les rues: des arsenaux bien garnis, des chantiers toujours en activité, faisaient alors de San-Blas le point le plus important de la côte du sud. Aujourd'hui toute cette splendeur s'est évanouie, et San-Blas ne conserve plus que des restes de chantiers, d'arsenaux, de population, le souvenir de son ancien commerce et sa situation pittoresque.

La ville se divise en deux parties, la ville haute, et la ville basse ou la plage. Des arceaux de la *Commandance* générale, bâtie sur le sommet d'un rocher escarpé, le regard embrasse un des points de vue les plus mélancoliques et les plus beaux qu'on puisse contempler. D'un côté, s'offre la ville haute, silencieuse et dépeuplée, triste et morne comme tout ce qui s'affaisse et tombe en ruine après avoir été puissant; de l'autre, une épaisse et verte forêt dont les premières cimes viennent caresser, comme un flot de verdure, les fondements de la Commandance, s'abaisse en amphithéâtre jusqu'à la plage. Un chemin tortueux, qui se perd et se retrouve au milieu des arbres, descend jusqu'au niveau de la mer. Là, sur la grève, parmi des bouquets de palmiers et de bananiers, à l'ombre des cocotiers, se montrent de tous côtés de primitives huttes de bambous. Au pied de ces huttes, la plage s'arrondit, baignée par le flux presque insensible qui vient de la haute mer, dont les eaux reflètent comme un miroir l'azur étincelant du ciel. Çà et là, des îles riantes s'épanouissent au soleil comme des bouquets de fleurs marines; de grands rochers s'élèvent pareils à des pyramides d'ambre jaune, et quelques bateaux pêcheurs,

glissant au loin, détachent sur les profondeurs lumineuses de l'horizon leurs blanches voiles triangulaires.

Je me rendis à San-Blas vers cette époque. Des intérêts commerciaux m'appelaient en Californie, et j'attendais, depuis une quinzaine de jours environ, que quelque navire caboteur se mît en charge pour un point quelconque de cette côte. Enfin j'appris que *la Guadelupe*, petite goélette de cinquante-huit tonneaux, allait faire voile pour Pichilin ou Pichilingue, sous le commandement d'un capitaine catalan qui en était le propriétaire. Je me hâtai de l'aller trouver et d'arrêter passage à son bord. J'acceptai ses conditions sans marchander. Bien qu'il fût alors sans concurrent, le capitaine eut la discrétion de ne pas me demander un prix trop exorbitant. « Si vous habitez, comme je n'en doute pas, la ville haute, me dit-il en nous séparant, vous ferez bien de descendre à la plage avec vos effets, car d'un moment à l'autre nous pouvons partir, et j'enverrai une embarcation pour vous chercher; ainsi tenez-vous prêt, pour ne pas perdre une minute. »

J'avais tellement hâte de me dérober à la chaleur étouffante de San-Blas et aux myriades de maringouins qui en rendent le séjour presque intolérable, que, pour n'y pas rester une heure de plus, je m'empressai de suivre le conseil du capitaine. J'allai donc m'installer sur la plage, dans une de ces charmantes huttes en bambous que j'avais déjà remarquées du haut de la ville; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que, sur cette plage, de loin si séduisante, les maringouins étaient en plus grand nombre encore que sur la hauteur, et d'autant plus affamés qu'ils avaient moins de victimes à tourmenter. Enfin, au bout de trois jours de martyre, je reçus un matin l'avis de me tenir prêt à monter dans l'embarcation qui devait me prendre dans l'après-midi. A l'heure dite, une pirogue vint aborder à quelques pas de la hutte que j'habitais. Comme c'était une pirogue creusée dans un tronc d'arbre et à fond plat, le trajet de la plage au navire ne se fit pas sans quelque danger. La moindre lame, le moindre mouvement maladroit, peuvent faire chavirer ce frêle esquif, et de grands requins, qu'on voit à fleur d'eau suivre sournoisement le sillage, font assez deviner quelles seraient les suites d'un pareil accident. Nous arrivâmes heureusement à bord.

Des montagnes de ces beaux et savoureux oignons de San-Blas, d'une prodigieuse grosseur, des calebasses et des bananes, étaient entassés sur le pont de la goélette. Cet amas de fruits et de légumes formait, avec ma malle, à peu près toute la cargaison. L'appareillage fut bientôt terminé. On arrima les oignons tant bien que mal dans les trois pirogues, on suspendit les régimes de bananes en longues franges au couronnement et aux lisses de bâbord et de tribord, puis le navire fut livré à la discrétion des vents et à la grâce de Dieu.

L'équipage n'était pas moins singulièrement composé que le chargement. Le capitaine catalan, don Rabory Pauquinot, avait sous ses ordres un matelot français, déserteur d'un navire baleinier, un Mexicain qui avait la prétention de servir de second, un Canaca ou Indien des îles Sandwich, un Chinois qui passait, avec une égale répugnance, de la cuisine à la manœuvre, *et vice-versâ*, enfin deux Apaches [1] de quatorze à quinze ans, arrachés tout jeunes à leurs déserts, et faisant l'office de mousses. Le capitaine, quand il n'était pas aux prises avec ses matelots dont il finissait toujours par faire les volontés, se promenait, fumait, ou passait en revue ses oignons et ses calebasses. Le Français,



La neige nouvelle qui couvrait le dôme brillant de l'Hermon. (P. 316.)

avec l'arrogance de ses compatriotes en pays étranger, traitait de *Parisiens* son capitaine et ses camarades; il s'était réservé le maniement de la barre, près de laquelle il restait assis sans façon, donnant la nuit au sommeil et le jour au *far niente*. Le Mexicain, affectant de se croire officier à bord, et voluptueusement couché dans une pirogue, râclait constamment une petite mandoline qui ne le quittait pas. Il était fort surpris quand don Rabory lui donnait des ordres, et regardait comme des actes de tyrannie intolérable ses prétentions à exercer une autorité dont pourtant le capitaine n'abusait guère. Le Chinois,

1. Nation sauvage et indomptée, dont le vaste territoire s'étend au nord de l'État de Sonora.

sous le prétexte d'être à la fois à la cuisine et à la manœuvre, ne faisait ni manœuvre ni cuisine. Le Canaca se chargeait à sa place de faire cuire le riz et les bananes qui, avec de la *cecina* (1) revenue dans l'eau, composaient toute notre nourriture. En revanche, quand le capitaine donnait l'ordre d'amener ou de border une voile, le Chinois revendiquait avec aigreur les fonctions de cuisinier usurpées par le pauvre Indien. Ce dernier, le seul qui travaillât parmi les hommes de l'équipage, était, comme il arrive presque toujours, le moins payé. Quant aux deux jeunes Apaches, ils passaient leur temps, en vrais sauvages, à lutter d'adresse dans le maniement du couteau. On les voyait accroupis l'un devant l'autre à quelques pouces de distance, et avançant un de leurs pieds, balancer lentement leurs couteaux entre le pouce et l'index, puis, à un signal donné, les laisser échapper, de façon à percer le pied qui ne se retirait pas assez vite. Cette escrime d'un nouveau genre amenait mille parades fort bizarres, mais rarement heureuses, et le délassement favori des Apaches finissait toujours par ensanglanter le pont.

L'anarchie qui régnait à bord de la Guadelupe ne doit pas être considérée comme une exception; je pourrais citer plusieurs traits de cette incroyable mollesse particulière aux capitaines de navires mexicains, et dont le pauvre don Rabory offrait un triste exemple. L'absence de lois et la crainte de se voir abandonnés par les rares matelots qu'ils peuvent recruter sur ces côtes ne permettent pas aux capitaines de recourir aux moyens coercitifs, qui seuls feraient respecter leur autorité. Au reste, la plupart prennent leur mal en patience. Don Rabory surtout montrait une indolence, une résignation où se reconnaissait, mieux encore que dans son teint bronzé, l'invincible influence du soleil des tropiques.

Il y avait déjà quinze jours que nous avions levé l'ancre, et nous pensions être encore loin de Pichilingue. L'eau se corrompait dans les futailles sous un soleil perpendiculaire, car nous touchions au solstice de juin. La cecina m'était devenue odieuse, le riz insupportable. J'aspirais avec ardeur à la fin de notre navigation, quand un jour, au moment où le soleil allait disparaître dans les brumes lointaines de l'horizon, le matelot français me fit signe de venir à lui :

— Tenez, me dit-il en me montrant du doigt un point éloigné presque imperceptible, regardez là-bas! Pour les *Parisiens* comme vous, ce point noir n'est peut-être qu'un nuage un peu plus bas que les autres; pour moi, qui ai navigué dans ces mers, c'est l'île de Cerralbo, qui cache celle d'Espiritu-Santo.

— Eh bien! que faut-il penser de ce voisinage? répondis-je avec surprise.

1. Viande séchée au soleil.

— Ce qu'il faut en penser? c'est que nous avons dépassé Pichilingue, qui se trouve à l'extrême pointe de la Californie, de soixante lieues au moins. Or le capitaine s'en croit éloigné encore de soixante, ce qui fait à son compte une erreur de calcul de cent vingt lieues; c'est peu sur une navigation du double à peu près.

— En êtes-vous certain?

— Aussi certain, reprit le matelot, que je le suis qu'un capitaine français ferait une maladie de chagrin pour une pareille bévue, et que celui-ci n'en sourcillera pas... Capitaine, s'écria-t-il presque en même temps, nous avons la terre à l'avant.

— Bah! dit don Rabory en s'approchant de la lisse pour mieux voir, c'est, ma foi, vrai! Eh bien! tant mieux, nous arriverons plus vite que je ne l'avais pensé.

Puis, s'apercevant de sa double erreur, il se tourna vers moi, et, sans beaucoup s'étonner, il s'écria d'un air de bonne humeur :

— Il est bien heureux, ma foi, que je ne me sois pas trompé de cent lieues, car j'aurais eu à vous nourrir plus longtemps; mais soyez sans inquiétude, les escales, tant directes que rétrogrades, sont comprises dans le prix du passage; nous allons nous reposer à Cerralbo, et je vous reconduirai à Pichilingue.

Le matelot français me lança un regard expressif ; il était impossible d'avoir plus complètement raison.

Le soleil s'abaissait déjà au moment où les îles signalées commencèrent à être visibles à des yeux autres que ceux d'un marin; il allait se coucher lorsque nous arrivâmes à l'entrée du canal qui sépare l'île de Cerralbo de celle d'Espiritu-Santo. Rien n'est triste comme l'aspect de ces deux îles, avec leurs bords escarpés de roches noires contre lesquelles l'eau se brise, jaillit et retombe en remous écumeux. Habituellement désertes, les îles de Cerralbo et d'Espiritu-Santo ne sont peuplées que deux mois de l'année par les pêcheurs de perles, et cela en juin et juillet : j'ai dit que nous étions à la fin du premier de ces deux mois.

Nous commencions à distinguer les huttes élevées temporairement par ces aventuriers, les embarcations attachées dans les anfractuosités des rochers, quand deux canots, montés par deux hommes dont l'un semblait poursuivre l'autre, se détachèrent de l'île de Cerralbo dans la direction de l'île voisine. Des cris partis du rivage annonçaient qu'à terre on prenait un vif intérêt à cet incident. Les deux canots, luttant de vitesse, semblaient voler sur la surface de la mer, devenue paisible à quelque distance des rochers de la grève. Cependant l'avantage paraissait insensiblement passer du côté du poursuivant. Notre équipage s'émut de ce spectacle; le Canaca, le Chinois, montèrent sur les hau-

bans pour mieux voir la course, tandis que les Apaches grimpèrent dans les hunes, le long du calebauban, à l'aide des doigts de leurs pieds, dont ils se servaient comme les singes. Le capitaine lui-même prit sa longue-vue, et, après avoir regardé attentivement pendant quelques minutes :

— Il est perdu, dit-il en se tournant vers moi.

— Qui ? demandai-je.

— Eh bien ! l'homme qui se sauve dans son canot.

— Qui vous le fait croire?

— C'est José Juan qui le poursuit.

Ce nom ne m'apprenait rien; mais je jugeai inutile de troubler par de nouvelles questions le capitaine, qui semblait fort préoccupé du résultat de la course. Je repris donc mon attitude d'observateur attentif et silencieux. La goélette avançait toujours, et la distance qui nous séparait des deux jouteurs, diminuant de plus en plus, me permettait de mieux suivre les phases de la lutte. Il était évident que celui qui fuyait tendait à gagner une petite crique qu'on apercevait au milieu des roches à pic qui bordent l'île d'Espiritu-Santo. C'était le seul endroit où l'on pût aborder. Il fallait donc, du point où il était parvenu, se diriger en droite ligne vers cet asile. José Juan ne sembla d'abord pas deviner cette intention, car, au lieu de suivre cette ligne droite, il agrandit l'espace qui le séparait de son antagoniste en remontant le canal. Celui qu'il poursuivait le regardait avec anxiété, et redoublait d'efforts; mais il avait probablement à lutter contre un courant rapide, car son canot dérivait sensiblement. Celui de José Juan, au contraire, après être parvenu au sommet de l'angle qu'il avait décrit, se dirigeait en diagonale avec une apparente facilité, de manière à gagner la crique avant le fugitif. Ce point décidé, ce n'était plus qu'une lutte de temps qui devait avoir lieu entre les deux adversaires, lutte dans laquelle José Juan avait tout l'avantage du courant produit par le resserrement des deux îles.

— Allons, dit le capitaine, ce drôle n'a plus qu'à se laisser prendre au lieu de se fatiguer inutilement.

Soit découragement, soit lassitude, le pauvre diable dont parlait le capitaine ne ramait plus qu'avec mollesse, et se retournait de temps à autre pour juger des progrès que faisait son persécuteur. Au moment où celui-ci, que chaque coup d'aviron rapprochait rapidement, était sur le point de l'atteindre, il parut prendre un parti désespéré, et, abandonnant ses rames, il monta sur l'avant du canot, et regarda l'eau avec attention.

— Il est fou, s'écria le capitaine, ou la peur lui trouble l'esprit, s'il espère échapper, en se jetant à la mer, au meilleur plongeur de toutes ces côtes.

C'était cependant la seule chance de salut qui lui restât. En effet, la nuit

allait venir. Les eaux se teignaient déjà d'une couleur plus sombre; quelques minutes encore, et il se dérobait à son ennemi à la faveur de l'obscurité du ciel et de la mer, en supposant toutefois que le motif de sa fuite fût assez grave pour lui faire affronter les requins qui foisonnent dans toutes les mers de la zone torride. Malheureusement il n'y avait pas une minute à perdre : grâce à la vigueur avec laquelle José Juan faisait avancer son canot, en quelques coups d'aviron il allait se mettre bord à bord avec le fugitif; celui-ci le sentit sans doute, car il s'élança la tête la première, et les flots, un instant séparés, se refermèrent au-dessus de lui. Ce fut au tour de José Juan de lâcher ses avirons et de se tenir debout à l'avant de sa barque. Il tenait d'une main un de ces filets qui servent aux plongeurs à rapporter les coquillages qu'ils détachent des bancs de rochers, et de l'autre une corde assez longue. Après un instant d'hésitation, lâchant le filet et gardant la corde, il disparut à son tour sous l'eau, tandis que les deux canots, abandonnés au courant, allèrent se heurter bord contre bord.

Les rochers de l'île de Cerralbo s'étaient garnis de curieux qui suivaient avec anxiété cet étrange spectacle. Quant à l'équipage de la Guadalupe, il témoignait une joie voisine de l'ivresse. Le Canaca ne pouvait assister sans frémir à une course en canots et à des prouesses de natation qui lui rappelaient ses îles natales, et les deux Apaches poussaient, du haut de la hune, des hurlements d'allégresse. Une minute s'était à peine écoulée au milieu de cette vive préoccupation lorsqu'une tête se montra à la surface de l'eau; c'était celle du fugitif. Il nageait vers Espiritu-Santo avec toute l'énergie du désespoir, quand tout à coup, comme s'il eût été entraîné par un de ces puissants tourbillons qui engloutiraient un vaisseau, il s'enfonça rapidement et disparut. Une légère écume qui blanchissait, de petites vagues qui bouillonnaient au-dessus de la place où on l'avait perdu de vue, indiquaient une lutte sous-marine. Avait-elle lieu entre José et son adversaire, ou bien le malheureux était-il aux prises avec un de ces monstres féroces dont la vue seule donne le frisson à l'homme qui les contemple en sûreté du pont d'un navire? Cependant l'écume blanchissait toujours et ne se teignait pas de sang; cette vue rassura les spectateurs. Enfin l'eau se fendit de nouveau, une tête parut, puis une autre; la première, c'était celle de José Juan, la seconde celle du fugitif : seulement on s'aperçut bientôt que ce dernier ne se soutenait sur l'eau que par le jeu de ses jambes, car la corde de José Juan se repliait trois fois autour de ses bras collés à son buste par cette triple étreinte. Cette merveilleuse prouesse, accomplie sous les vagues, excita, tant à bord que sur le rivage, un tonnerre d'applaudissements, parmi lesquels se mêlaient des cris de : *Viva José Juan ! que viva !* tandis que le capitaine se retournait vers moi pour me dire :

— Je vous avais bien dit qu'un homme poursuivi par José Juan était un homme perdu !

La nuit, qui arriva rapidement, nous déroba la suite de cette scène extraordinaire; mais nous entendîmes, au bout de quelques instants, des cris lamentables qui partaient du rivage, mêlés à des rires ironiques, le murmure sourd de la lutte d'un seul homme contre plusieurs, puis nous n'entendîmes plus rien.

Quand la Guadalupe eut achevé de mouiller à une demi-portée de canon du rivage de Cerralbo, l'heure du repos était venue pour cette population de plongeurs, de marchands et d'aventuriers, dont la journée est si remplie de périls et de fatigues. La lune, déjà levée, éclairait de ses pâles rayons les molles ondulations de la mer. De longues lames venaient se briser avec un bruit monotone sur une grève semée de coquillages nacrés, et qu'on eût pu croire complètement déserte.

Les îles de Cerralbo et d'Espiritu-Santo ont été renommées de tout temps dans le golfe de Californie pour leurs bancs d'huîtres perlières et le grand nombre de ces tortues carets dont la carapace fournit l'écaille. Le premier qui découvrit ce *placer* de perles ([1]) fut un soldat espagnol qui, au terme d'une aventureuse campagne, se trouva riche de plus de trois cent mille francs. Depuis cette époque, les concessionnaires de ce placer le font exploiter tous les ans pendant les mois de juin et de juillet. L'exploitation des perles tient une grande place dans l'industrie et le commerce du Mexique. Un heureux hasard m'avait conduit sur un des principaux théâtres de cette exploitation; je voulus en profiter.

Comme la saison de la pêche des perles est aussi celle de la pêche des tortues à écaille, qui attire de nombreuses flottilles à Cerralbo et Espiritu-Santo, une population flottante et nomade de deux ou trois cents habitants se trouve subitement réunie dans ces deux îles désertes pendant dix mois de l'année. A peine arrivés, les pêcheurs réparent les huttes de la campagne précédente, au besoin ils en bâtissent de nouvelles, et la campagne commence.

Les barques disposées pour la pêche contiennent les rameurs et les plongeurs. Ces derniers se jettent à l'eau alternativement, c'est-à-dire que, pendant que l'un plonge, l'autre se repose. Une corde au bout de laquelle est attachée une assez grosse pierre, et qu'ils tiennent entre l'orteil et les doigts du pied, leur sert à plonger avec plus de rapidité. L'autre bout de la corde, attachée au canot, les aide à remonter plus facilement, quand leur poids s'est augmenté de celui des coquillages qu'ils vont détacher sur les roches à dix et douze brasses

1. Le mot *placer* désigne un endroit où l'on trouve de l'or ou des perles à fleur de terre ou à fleur d'eau ; le mot *mina* entraîne avec lui l'idée de travaux souterrains. L'exploitation d'un *placer* est presque toujours heureuse, et celle d'une *mina* trop souvent stérile.

de profondeur. Ces coquillages remplissent un filet que les plongeurs portent devant eux comme un tablier. Il n'est pas rare de voir ces hommes rester jusqu'à trois et quatre minutes sous l'eau, après quoi ils remontent brisés de fatigue, ce qui ne les empêche pas de plonger ainsi dans une matinée quarante ou cinquante fois. Les meilleurs plongeurs sont en général les Indiens Hiaquis, qui vivent sur les bords de la rivière de ce nom, près de Guaymas. Ce sont eux qu'on emploie de préférence, à cause de leur intrépidité et de leur adresse. Bien que les requins se réunissent en grand nombre auprès de ces pêcheries, comme dans tous les endroits fréquentés de ces parages, les Hiaquis plongent dans ce terrible voisinage avec une audace qui fait frémir, surtout si l'on considère la seule arme qu'ils aient à leur disposition. C'est un morceau de bois dont les deux extrémités sont aiguisées et durcies au feu; cette arme grossière, qu'ils portent à la ceinture de leur caleçon, s'appelle *estaca*. On sait que, par la conformation de sa mâchoire inférieure, le requin, pour saisir sa proie, est obligé de se retourner; c'est ce moment qu'ils choisissent pour enfoncer le pieu dans la gueule de leur ennemi, dont les mâchoires dès lors ne peuvent plus se rejoindre. Un seul genre de requin, la *tintorera*, met en défaut le courage des Hiaquis, et leur fait éprouver cette horrible angoisse que cause aux autres hommes la vue d'un requin ordinaire.

Chaque soir on amoncelle et on parque sur le rivage les huîtres qui ont été arrachées des rochers, et là, sous la garde spéciale des chefs, on les laisse s'ouvrir par la putréfaction, que le soleil ne tarde pas à développer. Quand cette putréfaction est complète, on procède au lavage, à peu près comme pour le sable aurifère. Ce lavage se fait aussi dans de grandes auges en bois ; on fouille avidement cette horrible décomposition qui exhale au loin des miasmes empoisonnés, et on en extrait les perles Celles qu'on pêche ainsi sur toute la côte de Californie, à la mission de la Paz, à Loreto, ne se distinguent pas en général par la blancheur de leur eau et la pureté de leur orient, comme les perles de l'Inde; leur couleur est généralement bleuâtre; les plus grosses sont même d'une couleur irisée tirant sur le noir violet; elles affectent surtout la forme de poires. Ces perles, toutefois, ne laissent pas que d'être d'une certaine valeur, et sont employées à des parures de deuil. Il n'est pas d'ailleurs, sur toute la surface de la république mexicaine, de femme jouissant de quelque aisance qui ne possède un collier de perles d'un grand prix, et ces perles ne viennent que de Californie. On conçoit dès lors toute l'importance qu'on attache à l'extraction de ces perles, et le grand nombre de spéculateurs qui s'en emparent. Cette pêche dure deux mois.

Une fois la pêche terminée, toute cette population nomade remonte dans les canots qui l'ont amenée : les Indiens retournent dans les villes louer leurs

bras pour un autre travail; les revendeurs vont, d'habitation en habitation, réaliser le bénéfice de leurs achats; les cabaretiers portent ailleurs leurs buvettes, les banquiers leurs baraques de jeu; les pêcheurs d'écailles, enfin, rapportent à leurs armateurs le fruit de leur campagne, et les deux îles redeviennent désertes jusqu'à la saison suivante. Pendant ce temps, le travail mystérieux qui forme la perle s'accomplit de nouveau; des monceaux de coquilles de nacre blanchissent sur le rivage et l'encombrent. Primitivement, les navires d'Europe en retour obtenaient une prime pour en débarrasser la grève, en les chargeant comme lest; plus tard, on payait un droit de deux francs cinquante par tonneau, et maintenant le gouvernement en fait un objet de spéculation.

A l'époque où j'arrivai devant les îles de Cerralbo et d'Espiritu-Santo, la pêche était en pleine activité. Dès le lendemain, quand je montai sur le pont de la Guadalupe, un spectacle animé frappa mes yeux. Un grand nombre de barques portant des pavillons de diverses couleurs, les unes se croisant, les autres immobiles, couvraient la surface de la mer. Les premières portaient les pêcheurs qui se disposaient à gagner le large, en quête de carets qu'ils pourraient surprendre endormis à fleur d'eau, tandis que leurs compagnons disposaient des filets pour les prendre quand ils viendraient paître les herbes marines qui tapissent le fond de la mer. Les barques qui restaient immobiles étaient montées par les plongeurs. De minute en minute, on les voyait disparaître sous l'eau, puis se remontrer, les yeux et les traits gonflés par la fatigue, les muscles tendus. Ils déposaient au fond de leurs embarcations les coquillages qu'ils avaient pu détacher des bancs, se couchaient un instant, attendant que ceux de leurs camarades qui alternaient avec eux fussent revenus, puis replongeaient de nouveau. Quelques-uns d'entre eux étanchaient avec de l'eau de mer les flots de sang que la trop longue compression des poumons leur faisait rendre par les oreilles, et surtout par les narines !...

De temps en temps, sur les cimes des promontoires qui dominaient la rade, apparaissaient quelques vieilles femmes hideuses; c'étaient des sorcières indiennes. Elles s'avançaient en étendant sur les flots leurs bras décharnés, et murmuraient ou chantaient des paroles mystérieuses, prétendant endormir ainsi la férocité des requins. Cet ensemble si pittoresque, les sauts des plongeurs, le bruit continuel de l'eau jaillissante, les cris des signaux, les encouragements, les défis, les rumeurs de la terre se mêlant à celles de la mer, les chants lugubres des sorcières, puis de temps à autre les évolutions des requins signalés par l'aileron qui s'élève de leur épine dorsale, toutes ces scènes si étranges, si diverses, composaient un spectacle des plus curieux pour un Européen. Pendant que je le contemplais avec un vif intérêt, le capitaine s'approcha de moi avec son calme habituel, et me dit :

— Si mes gens n'avaient pas besoin de se reposer de leurs fatigues, je mettrais à votre disposition une de mes embarcations; mais vous pouvez y suppléer en hélant une de ces barques, qui vous conduiront à Cerralbo pour la moindre des choses. Une journée sur la terre ferme paraît bien douce après une longue navigation.

Comme j'étais parfaitement de cet avis, je suivis le conseil du capitaine, et quelques instants après je débarquais à Cerralbo. Le premier aspect de l'île n'a rien d'agréable. Un village entier composé de cabanes faites de planches, de débris de barques hors de service ou de navires échoués, de bambous, de troncs de palmiers, s'élève à quelque distance de la mer. Sur la plage, je remarquai des monceaux de coquillages de nacre qui attestaient l'abondance de la pêche précédente; plus loin, ces mêmes coquillages, que la putréfaction avait ouverts, étaient vidés dans des auges en bois et lavés avec soin. De temps à autre, on tirait de cet amas de coquilles fétides des perles de diverses grosseurs, depuis la *semence* jusqu'à la *calebasse*. Des cris de joie éclataient chaque fois qu'une perle de grande dimension s'offrait aux regards des travailleurs. Dans d'autres endroits de l'île, de malheureuses tortues cuisaient toutes vives, au milieu des plus affreux tourments, dans leur carapace, que le feu ramollissait et aidait à séparer de leur corps. On raccommodait des barques ou des filets, on durcissait des estacas, on aiguisait des harpons; bref, l'activité qui régnait à terre égalait celle qu'on déployait sur l'eau.



Damas. — Le Bazar. (P. 319.)

Les réflexions morales sur les peines que coûtent certains objets de luxe sont devenues presque un lieu commun. Cependant, quand on a vu ces perles, cette écaille, produites par une cause mystérieuse au fond des mers de la zone torride, arrachées de leurs abîmes malgré les requins, gardiens jaloux de ces trésors, puis tirées de cette putréfaction aux miasmes souvent mortels, on ne peut s'empêcher de frémir en songeant aux périls qu'affronte l'homme, aux prodiges qu'il accomplit sous l'impulsion de sa cupidité. Hélas! que n'en fait-on la centième partie pour Dieu et pour son salut!

Il fallait cependant me décider à demander l'hospitalité pour cette journée et la nuit suivante dans quelqu'une des huttes de Cerralbo, et, pour cela, choisir la plus apparente; mais toutes présentaient un tel aspect de misère et de dénûment que le choix était fort difficile. Une rumeur sourde, qui s'éleva du côté de la mer dont je m'étais un peu éloigné, vint me rappeler aux joutes maritimes. Quoique l'heure à laquelle la pêche se termine chaque jour n'eût pas sonné, tous les plongeurs restaient immobiles sur leurs bateaux, le cou tendu, les yeux fixés sur un endroit de la mer assez rapproché du banc qu'ils étaient en train d'exploiter. Les vieilles femmes dont j'ai parlé redoublaient leurs conjurations, et cette fois sur un ton plus élevé et dans un langage inconnu. Tout à coup, à l'aspect d'une forme hideuse de requin qui décrivait de grands cercles en s'enfonçant lentement sous l'eau, les pêcheurs, dans l'espoir d'épouvanter le monstre, firent retentir l'air de cris redoublés. Malheureusement la couche d'eau qui recouvrait le requin devait l'empêcher d'entendre ces cris, malgré la finesse d'ouïe qui distingue ces animaux.

— C'est une *tintorera*, me dit le Mexicain, que je retrouvai parmi les spectateurs.

J'ai dit l'effroi que cause cette variété du requin à ces hommes intrépides.

— C'est une tintorera, reprit le Mexicain, et si tout autre que le plongeur que vous allez voir sortir de l'eau se trouvait dans cette position, ce serait un homme perdu; mais celui-là s'en soucie comme d'une grenouille.

— Quoi! m'écriai-je, il y a quelque malheureux sous l'eau, et vous le connaissez!

— Certes, oui; c'est José Juan.

C'était la seconde fois que, depuis la veille, on me jetait le nom de cet homme avec un laconisme qui indiquait qu'après ce nom tout commentaire était inutile. Cette fois, vu la terrible gravité de la circonstance, ce mot me frappa vivement. Le Mexicain avait à peine achevé cette brève réponse, qu'on vit le plongeur sortir de l'eau comme un trait et s'élancer dans son bateau à l'aide de la corde qui y était attachée. Presque au même moment cette corde était tranchée par les dents du requin comme un fil d'araignée; une seconde de plus,

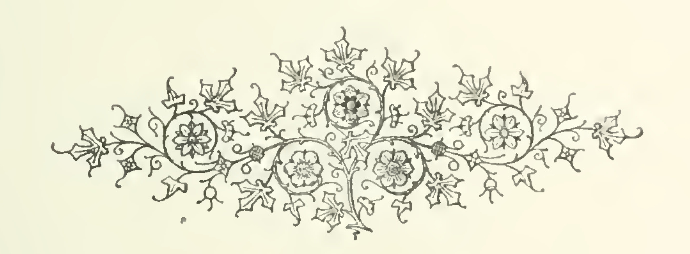
l'homme eût été tranché de même. Des cris d'allégresse, des vivats, des applaudissements, éclatèrent de toutes parts à l'apparition du plongeur. Celui-ci les reçut comme un hommage mérité, mais toujours flatteur, à en juger par le gonflement de ses narines et l'air d'orgueilleux dédain avec lequel ses yeux suivaient la retraite de son ennemi.

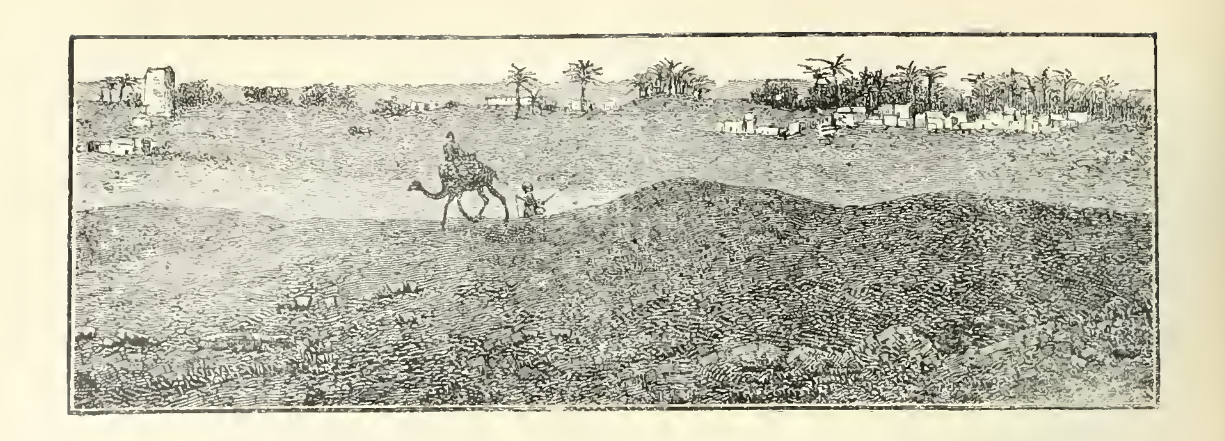
Ce n'est pas à la peur que José avait cédé en fuyant la tintorera. Sa femme se tenait immobile et presque défaillante sur le rivage. Un regard échangé entre elle et José Juan m'expliqua suffisamment que c'était à son épouse qu'il avait fait ce sacrifice. Le Mexicain soupira et me dit d'un air de regret :

— Il y a un an, nous aurions vu un beau combat entre lui et le requin. A pareille époque, il a tué une tintorera pour sauver un ami ; mais alors il n'était pas encore marié. L'amour conjugal le retient d'exposer trop gravement sa vie.

Le lendemain matin, nous jetâmes l'ancre à Pichilingue.

Gabriel Ferry.





SOUVENIRS D'UN JEUNE PRINCE.



ous étions en mai 1860; le hasard m'avait amené en Syrie peu de temps après les massacres qui ensanglantèrent ce malheureux pays... La veille du jour où j'entrai à Damas, la matinée avait été fraîche et radieuse. La campagne encore humide, et la neige nouvelle qui couvrait le dôme brillant de l'Hermon nous rappelaient seules un orage tout récent; mais les plateaux stériles que nous traversions depuis quelques heures semblaient insensibles à ce réveil de la nature. Nous touchions déjà presque la ville, et cependant nous pouvions nous croire au milieu des plus tristes solitudes de l'Arabie Pétrée. Nous atteignons enfin le sommet des collines qui bornaient notre vue, et nous surprenons la fière Damas s'étendant à nos pieds au milieu de ses célèbres jardins.

Le voyageur habitué aux nuances moins tranchées de nos paysages d'Europe est frappé à l'aspect de ce désert sans limites, et de cette large oasis, véritable mer de verdure d'où sort la ville arabe étincelante de blancheur. L'impétueux Barada, fécondant un sol brûlé et poudreux, met ainsi deux natures ennemies en présence l'une de l'autre, et répand la fraîcheur sous ces ombrages, dont l'imagination des Arabes, échauffée par de longues et brûlantes journées, a toujours vanté les délices.

Nous trouvons notre camp dressé sur ses rives, au milieu des noyers et des grenadiers, car nous avons assez l'expérience des villes arabes pour ne pas vouloir nous enfermer au milieu de leur saleté séculaire et de leur atmosphère étouffée. L'étroite enceinte du jardin que nous occupons contient une véritable colonie. Nous nous sommes réservé le bord de l'eau, que nous défendons énergiquement contre l'invasion des importuns; c'est là que s'élèvent nos tentes, et nous avons choisi pour salon l'ombre mouvante de quelques saules, dont nous suivons la marche graduelle avec nos tables, nos livres, et nos pipes. Plus

loin, le campement de nos drogmans, le bivouac de nos muletiers qui vivent pêle-mêle avec leurs bêtes, et le café où stationnent quelques cawass de la police, où s'asseyent également les visiteurs et les passants, sont autant de centres qui ont leurs habitués et leurs coteries. La porte du jardin, toujours ouverte, invite tous les oisifs à venir s'asseoir au milieu de l'un de ces cercles, et, plutôt que de manquer aux mœurs hospitalières du pays, nous finissons par nous accoutumer à vivre indifférents au milieu de ce public qui nous entoure.

Mais voici que tout le monde se lève et se range. C'est le pacha. Il arrive sur un cheval richement harnaché, la poitrine constellée de décorations, et suivi d'un nombreux état-major de fonctionnaires, tous déguisés dans cet habit européen qui distingue de leurs sujets les maîtres de la Syrie, et dont il leur suffit de se revêtir pour se croire aussi civilisés que nous.

Sans sortir de notre camp, nous assistons à des scènes pleines d'animation. La rive opposée du Barada est bordée de gros buissons, coupés par de petites pelouses; c'est un jardin public, fréquenté peut-être par la meilleure compagnie, par les chrétiens surtout, qui viennent avec leurs familles s'établir dès le matin au bord de l'eau, et ne le quittent qu'au moment où la fraîcheur bienfaisante du jour est remplacée par les vapeurs fiévreuses du soir. On étend des nattes, chacun s'accroupit, on allume les narghilés; les femmes rejettent le grand voile blanc qui les enveloppe comme un linceul, et laissent voir leur costume levantin, aux couleurs à la fois si brillantes et si harmonieuses; les plus vieilles se mettent à filer, les jeunes chuchotent entre elles. Tandis que chacun savoure à sa façon l'oisiveté, fait le *kief*, en un mot, pour me servir d'une expression orientale, impossible à traduire; tandis que l'un fume, que l'autre dort, et que d'un coin éloigné du jardin arrive la voix sourde du tambourin accompagnant une chanson arabe au rythme plaintif, nos bêtes de somme descendent à la rivière. Cette école de natation chevaline captive l'attention de toute l'assistance, et de temps à autre une explosion bruyante nous apprend qu'un muletier maladroit s'est laissé choir dans l'eau.

Bientôt notre camp lui-même est envahi par quelques marchands, impatients, sans doute, de notre peu d'empressement, et transformé en un véritable bazar. Joseph, au grand nez, au teint pâle, enveloppé d'une robe étroite comme une gaine, se tient devant moi pendant que j'écris, portant d'un air mystérieux un paquet soigneusement enveloppé. Je l'emmène sous ma tente, et là il exhibe un vieil exemplaire du Coran, qu'un grand personnage, dit-il, a bien voulu lui confier par égard pour moi, et qu'il cache de peur des Musulmans, car ils ne pardonneraient pas à un Giaour d'en avoir fait trafic.

D'autres marchands fument tranquillement en nous attendant; tout à l'heure

ils vont se disputer notre pratique avec acharnement; mais pour le moment ils devisent ensemble, dans la plus parfaite entente. Je reconnais l'un d'eux à son vaste turban, à sa tête ronde dépourvue de sourcils, et à ses yeux enfoncés, qui lancent de côté un regard méchant; c'est Abd-Allah, surnommé Abou-Antik, le Père des antiquités, parce que personne ne sait aussi bien que lui vider la bourse des voyageurs, au moyen de quelques vieux débris du siècle dernier.

L'un de nous, enfin, succombe à la tentation, tous les autres l'imitent bientôt. On étale les étoffes de soie, les *coufiés* aux brillantes couleurs, les brocards d'or; la matinée se passe à discuter; enfin l'heure du déjeuner sonne, et l'on quitte le marchand en lui promettant d'aller voir dans son magasin les merveilles qui, dit-il, satisferont nos désirs les plus audacieux. C'est tout ce qu'il voulait obtenir.

Damas ressemble à ces femmes que je vois passer tous les matins devant notre camp, couvrant leurs vêtements brodés d'un misérable voile de coton : elle cache ses trésors, et se présente sous un triste aspect à l'Européen qui la parcourt pour la première fois. Des maisons basses et sans fenêtres forment des ruelles sales et étroites; nous n'y rencontrons que des chiens galeux couchés en travers du chemin, ou quelques femmes qui se glissent le long de la muraille comme pour éviter notre vue. Nous atteignons enfin le khan d'Assad Pacha, où réside le marchand chrétien qui a le premier réclamé « l'honneur de notre visite ». Le silence, la fraîcheur et la lumière tempérée qui règnent en font un asile précieux sous ce climat brûlant; et une fontaine jaillissant au centre de l'édifice offre de l'eau pure et froide à ceux qui arrivent, comme nous, altérés par une longue marche. Auprès de ses larges piliers, de vigoureux chameaux attendent à genoux et immobiles les ballots qu'ils doivent porter à la Mecque. Tandis que dans un coin reculé un esclave nègre déroule des tapis de Perse, deux hommes assis impassibles sur une petite estrade le regardent en fumant : c'est le vendeur et l'acheteur. Presque tous les négociants ont leur principal dépôt dans l'un des khans de la ville. Aisés à défendre contre le pillage, le vol ou l'incendie, ces khans offrent en outre de grandes facilités pour charger et décharger les marchandises, puisqu'ils servent de point de départ et d'arrivée à toutes les caravanes. Un escalier sombre et étroit nous conduit au sanctuaire de notre marchand. Il nous y reçoit avec cérémonie : ce n'est plus le même homme que nous avons rencontré le matin au bazar, assis au milieu de ses amis, faisant plus de commérages que d'affaires, et daignant à peine regarder l'acheteur que le hasard lui envoyait. Ici les compliments, les pompeux préambules, les intermèdes de pipes et de café mettent bientôt notre patience à bout, et nous finissons par bouleverser nous-mêmes toute sa boutique; mais l'adroit marchand sait très bien nous faire payer en sus de la

valeur de chaque objet les belles manières qu'il a déployées et qu'il estime à un fort haut prix.

Après Joseph, le marchand chrétien, c'est le tour d'Abou Antik, le vieux brocanteur musulman. Nous avons passé une matinée entière dans sa petite cour, et je ne regrette pas ces heures oisives; l'Orient commande un peu de *far niente*, et pour le connaître, il ne suffit pas de chevaucher tous les jours à travers une campagne poudreuse, également pressé partout d'arriver et de partir. C'est là notre vie ordinaire en voyage : nous avons gardé les habitudes européennes, et nous ménageons le temps comme un bien précieux. Aussi sommes-nous tout disposés à apprécier une journée de repos employé enfin à l'orientale. La verdure d'un figuier se découpant sur une blanche muraille, une ombre bleuâtre et transparente projetée sur des dalles de marbre, une porte entr'ouverte laissant tomber un étroit rayon de lumière sur une chambre remplie d'armes et d'étoffes, sont des tableaux que nous recherchons aujourd'hui : les achats ne sont ici qu'un prétexte. Cependant nous finissons par faire notre choix, au milieu de la défroque, à l'origine plus ou moins authentique, entassée autour de nous. Mais cette fois nous nous y prenons plus habilement. Retournant à notre camp sans trahir nos préférences, nous y attirons Joseph et Abou Antik, qui, faisant le même commerce, sont rivaux naturels; nous les mettons en présence, et menaçant tour à tour chacun d'eux de favoriser l'autre, nous les amenons à composition. *Divide et impera*, fut la maxime de tous les grands politiques.

Les jardins de Damas, les marchands, les bazars avec leurs crieurs nasillards et leur foule bigarrée, le café mystérieux et l'école bruyante, c'est l'Orient pittoresque, l'Orient tant de fois décrit et dont la vue charme les yeux sans instruire l'esprit. Je redoute, pour mon compte, la séduction de ce plaisir trop facile, et je voudrais toujours pouvoir me placer à un point de vue assez élevé pour apercevoir les grands traits de la physionomie des peuples que je rencontre, des pays que je traverse, sans me laisser distraire par les détails. Ne peut-on pas distinguer l'homme sous l'Oriental? Ne trouvons-nous pas ici, comme en Europe, les mêmes mobiles chez lui, les mêmes vicissitudes dans son histoire? Tant que j'avais vu seulement notre civilisation, je ne pouvais distinguer ce qui appartient à notre époque, à notre nation, de ce qui procède de la nature même de l'homme. En comparant ici deux sociétés, différentes dans la forme, semblables dans le fond, j'apprends à discerner le caractère humain des types particuliers qui nous entourent. Aussi je trouve plus intéressant de rechercher l'influence de la situation d'une ville sur son histoire, sur les mœurs de ses habitants, que de m'attacher à son aspect extérieur.

C'est là ce qui m'a frappé lorsque je me suis assis hier sur les hautes mu-

railles de la citadelle qui dominent la ville. L'ardeur d'un soleil de midi noyait toutes les couleurs dans une lumière uniforme, et la large bande de verdure qui suit le cours du Barada se dessinait en noir au milieu du sol rougeâtre du désert. Dans cette grande ville, dont les terrasses s'étendent à nos pieds comme un dallage inégal, tout se taisait à cette heure brûlante. Seulement une longue file de chameaux, dépassant la ceinture des jardins, se déroulait lentement sur les premières ondulations de la steppe; ils se dirigeaient vers le sud, et allaient sans doute rejoindre à Mézarib la caravane de la Mecque. Il n'y avait rien là qui pût plaire à un artiste; mais je trouvais Damas dans son véritable caractère, et en voyant ce grand caravansérail assis sur les rives du Barada, je m'expliquais mieux ses étranges destinées. Damas est un port sur le désert, et sa position veut qu'elle soit toujours occupée, toujours enviée, toujours détruite et toujours rebâtie; c'est là toute son histoire. De là ces longues annales, et si peu de monuments pour en conserver le souvenir.

Cette merveilleuse oasis dut tenter les premiers pasteurs qui, abandonnant les rives de l'Euphrate, traversèrent les plaines brûlées du Grand Désert; et dès que le commerce sortit d'une civilisation naissante, il y établit son principal entrepôt. Tant de richesses attirèrent aussi bien des convoitises et bien des désastres, et de l'ancienne Damas des Grecs, des Califes ou même de Saladin, il ne reste plus qu'un seul témoin, la Mosquée des Ommiades. Un architecte ou un savant trouverait sans doute dans cette mosquée des documents précieux pour l'histoire et pour l'art, et comme elle n'a été visitée que par un très petit nombre d'Européens, j'aurais peut-être eu la tentation d'en faire une description détaillée. Nous y sommes, heureusement pour mes lecteurs, allés de nuit, excellente raison pour m'abstenir d'une tâche trop ardue. Le pacha, en levant pour nous la défense qui ferme aux chrétiens ce sanctuaire, un des plus vénérés de l'Islamisme, nous avait engagés à choisir cette heure insolite pour ne pas exciter un fanatisme contre lequel il n'aurait pu nous protéger. L'obscurité, qui nous faisait perdre quelques détails curieux, prêtait en même temps un caractère étrange à cette visite nocturne. Sous les arcades de la cour des ablutions, gigantesque parvis de l'ancien temple païen, nous poussions du pied des Santons endormis, mendiants ou idiots, canonisés de leur vivant par le respect populaire, qui, selon l'usage immémorial de l'Orient, trouvent un abri gratuit dans l'enceinte sacrée. Le murmure monotone de la fontaine n'était troublé que par le chuchotement mystérieux des cheiks chargés de nous conduire, qui se sentaient coupables en vendant à des infidèles l'entrée de la Mosquée, et dont la physionomie trahissait une lutte intérieure entre la cupidité et le fanatisme. Enfin les faibles lampes, qui éclairaient de loin en loin la nef de la Mosquée, allongeaient encore ses belles proportions et lui donnaient cet

air grandiose et recueilli qui appartient exclusivement aux églises chrétiennes. Telle est en effet son origine; bien des changements n'ont pu lui faire perdre son ancien caractère; et ses colonnes corinthiennes supportant une toiture en charpente, trahissent aussitôt l'architecture d'une basilique. Chose singulière! au milieu des innombrables tapis précieux, dont le sol est couvert, hommages de tant de générations de princes orientaux, la place d'honneur, celle où se tient l'Uléma, est donnée à un tapis européen aux couleurs criardes : tant est puissant l'ascendant de la nouveauté, et tant les hommes de tous les pays sont également disposés à admirer ce qui vient de loin!

C'est encore cette position exceptionnelle de Damas qui, après avoir attiré sur elle bien des malheurs, l'a toujours relevée de ses ruines, et en a fait une des capitales naturelles de la race arabe. Aussi a-t-elle conservé encore son importance morale; nous pouvons en croire notre ancien adversaire l'Emir Abd-el-Kader. Avec cette sagacité et ce tact politique qu'il a toujours montrés, le fils de Mahiddin ne serait pas venu s'établir à Damas, s'il n'avait su l'influence que cette ville sainte exerce toujours sur la grande famille de ses compatriotes. Mais par cela même que Damas est la ville arabe par excellence, la décadence de ce peuple s'y révèle aussi tout entière...

Je ne voudrais pas prononcer contre ce peuple, aussi grand par ses défauts que par ses rares qualités, un arrêt irrévocable, mais je vois partout ici des preuves de cette décadence; j'en vois dans l'état actuel de l'art, par exemple, cette pierre de touche des sociétés intelligentes. Si l'art arabe est essentiellement fragile, si le fils du Bédouin a toujours orné ses palais et ses mosquées comme une tente, qu'on dresse un jour et qu'on abat le lendemain, la tradition cependant, fortement enracinée dans ses mœurs, avait toujours jusqu'ici suppléé à la caducité de ses œuvres. Grâce à cette tradition, Damas, ville toute moderne, malgré l'ancienneté de sa fondation, possède encore quelques maisons qu'on croirait dessinées par les architectes des monuments plus durables du Caire, contemporains des beaux temps de la civilisation arabe. Nous y apprenons jusqu'où son génie inventif avait poussé la science des ornements et de l'harmonie des couleurs. Celui qui franchirait avec moi la porte étroite et les hautes murailles qui cachent la riche demeure d'Abd-Allah-Bey à la curiosité du passant, à la jalousie du voisin et à la rapacité du Pacha, et qui, traversant ses cours de marbre aux fontaines ombragées d'orangers, s'asseyerait dans l'un de ses salons lambrissés, ne me trouverait pas trop hardi de comparer ces plafonds à caissons, ces marqueteries de bois et d'écaille, ces mosaïques en pierre dure et ces frises sculptées aux chefs-d'œuvre de la Renaissance. Il fallait que la décadence de l'art ne fût pas encore complète au temps qui vit s'élever ce palais et où la copie perpétuait si fidèlement les inspirations d'une époque

plus brillante. Mais aujourd'hui l'Arabe a oublié ces antiques leçons et il se soumet au goût barbare de ses maîtres actuels.

La maison d'Abd-Allah-Bey tombe en ruines, et l'on ne bâtit plus que dans le style de Constantinople, si l'on peut accorder le nom de style à l'imitation grossière et exagérée de tout ce que le mauvais goût a produit ailleurs de plus impertinent. Aussi suis-je revenu de la visite des maisons modernes de Damas, les yeux fatigués et l'esprit attristé; ne pouvant plus douter de la décadence de cette race arabe, jadis si bien douée, dépourvue aujourd'hui de ce simple bon sens qui fait distinguer le beau du laid.

Le contraste avec la civilisation européenne qui commence à l'envahir rend encore plus frappant l'affaiblissement de la société musulmane.

Un singulier hasard a résumé pour nous ce contraste dans la personne de deux hommes qui représentent bien l'esprit de ces deux sociétés aujourd'hui en présence. Un matin nous visitions la maison des Lazaristes, et le soir même nous recevions la visite du Grand Uléma.

Les Lazaristes ont fondé à Damas une véritable colonie, et le Père Leroy, qui en est l'âme, nous en fait les honneurs avec cette satisfaction simple et modeste que les hommes énergiques éprouvent lorsqu'ils ont accompli une œuvre difficile. Il a consacré sa vie entière, toutes ses facultés, au succès des missions françaises d'Egypte et de Syrie, à la tête desquelles il se trouve aujourd'hui; et dans un pays sans ressources, il a su faire tous les métiers, comme un vrai soldat français, suppléant lui seul aux nécessités diverses de son entreprise. Il y a longtemps déjà, un pacha lui refusait la permission de bâtir une église; loin de se décourager, il amassait aussitôt des planches dans sa maison, les faisait préparer secrètement, et dans une nuit dressait au milieu de sa cour la petite chapelle en bois qui sert encore à la communauté. Aujourd'hui il en construit une plus grande et plus solide; il est devenu architecte, maçon, et tailleur de pierres, et déjà le cintre de sa nouvelle porte d'entrée excite l'admiration des Damasquins, les plus mauvais constructeurs du monde. Persévérant dans les grandes choses comme dans les petites, il a fini par réunir ici toutes les institutions de l'Occident que l'on peut regarder comme les plus utiles à l'humanité, et dont l'Orient est aussi ignorant que des ressources usuelles de la vie européenne. Tandis que quelques prêtres de la mission de Damas tiennent une école de près de trois cents élèves, et leur donnent une éducation bien supérieure au niveau général de l'instruction dans le pays, tandis qu'ils parcourent les villages catholiques pour y prêcher et y répandre nos lumières, et qu'ils suppléent, en un mot, partout à l'ignorance du clergé indigène, les sœurs de Saint-Vincent de Paul se sont établies auprès d'eux, pour accomplir une œuvre tout aussi grande, et partagent leur temps entre l'éducation des

filles et le soin des malades. Est-il besoin de dire la popularité qu'elles se sont acquise en quelques années? Le dispensaire, où elles assistent le médecin sanitaire français, ne peut plus suffire aux milliers de malades de toutes les classes qui viennent s'y faire soigner; et leurs écoles comptent près de deux cents élèves, dont la vive intelligence leur doit de ne pas rester inculte, et qu'elles aiment à faire briller aux yeux de leurs compatriotes. Nous en avons eu la preuve dans le proverbe français qu'elles leur ont fait réciter devant nous ; petite scène, à laquelle leurs brillants costumes et leur accent encore un peu oriental donnaient un caractère tout particulier.

J'ai quitté le Père Leroy tout étonné d'avoir enfin rencontré en Syrie quelque chose qui fût en progrès, admirant ce qu'une volonté tenace et intelligente peut faire avec les plus modiques ressources, et tout pénétré de la puissance de notre civilisation qui trouve de tels hommes pour se dévouer à sa cause. J'étais fier de voir le nom français si bien porté, et heureux d'avoir retrouvé au milieu des sociétés dégradées de l'Orient cette belle institution des sœurs de charité, qui rappelle l'un des plus grands bienfaits que l'humanité doive au christianisme, la réhabilitation de la femme.

Mais un spectacle bien différent nous attendait à notre retour au camp. A peine y sommes-nous rentrés qu'on nous annonce l'arrivée d'Abdallah el Halèbi, le Grand Uléma.

Comment celui qui est chargé d'expliquer les paroles du Prophète à la population fanatique de la ville sainte venait-il rendre visite à des infidèles? C'est ce que nous ne pouvions comprendre. Pour résoudre ce problème, nous commençons par faire asseoir Abdallah sous notre tente. Véritable Oriental, il est à la fois salement et richement habillé : tandis que ses pieds nus sont chaussés de mauvaises babouches, il porte plusieurs robes brodées des couleurs les plus vives. Je ne puis comparer son vaste turban enveloppé d'une pièce de brocard d'or serré sur les tempes, qu'à une citrouille dans laquelle il aurait enfoncé la tête jusqu'aux oreilles. Chaque fois qu'il prononce le nom d'Allah, par respect, il enlève des deux mains tout cet attirail, et découvre un crâne rasé et pointu, digne de figurer chez un phrénologue; et les prières inintelligibles dont il coupe son discours lui donnent un air inspiré.

Une heure se passe, la conversation est tombée, mais le saint homme ne fait pas mine de s'en aller. « Je vous ennuie bien, j'ai eu tort de venir, » nous dit-il de temps à autre; à quoi nous répondons, avec la pompe et la véracité orientales, que nous sommes enchantés de passer la journée avec lui. « Moi, pauvre serviteur de Dieu, reprend-il, je ne sors jamais de chez moi, mais d'autres m'ont engagé à venir vous voir. Savez-vous pourquoi l'on m'a dit de venir? » Et nous, ne comprenant rien encore à ce manège, de protester que nous ne le

savons pas, mais que le plaisir de le voir nous suffit bien. « Mais que dirais-je aux personnes qui m'ont conseillé de venir? Les fils de roi m'ont donné de la limonade, ils m'ont donné la pipe et le café. Mais que pourrais-je montrer comme preuve de leur bon vouloir? Que rapporterais-je de ma visite? Je suis allé une fois chez un milord, et il m'a donné cette belle robe. Oh ! quel bon milord! » Nous y sommes donc enfin, et tout maintenant s'explique aisément. sachant notre désir de voir la Grande Mosquée, il avait trouvé plus prudent de venir recueillir d'avance le « bakchich » que cette visite devait lui valoir. Inutile de dire que nous le renvoyons satisfait.

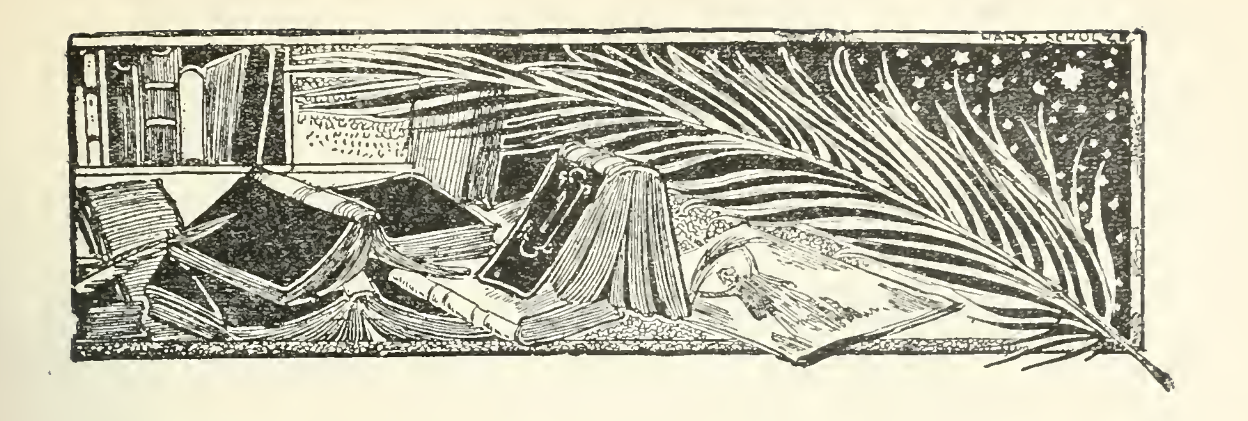
La cupidité et l'incapacité distinguent pareillement la plupart des hommes chargés de l'administration. Les fonctionnaires, qu'une fantaisie du maître tire des derniers rangs de la société, pour les y replonger selon son caprice, ne peuvent avoir ces sentiments de dignité que donne la naissance ou la conscience de la valeur personnelle.

La vénalité, partant d'en haut, pénètre nécessairement tous les rangs, où l'inférieur, obligé d'acheter la faveur de son supérieur, vend à son tour la sienne à ceux auxquels il commande. Quand on voit le pacha de Damas, par exemple, se faire accapareur de grains et trafiquer de toutes les investitures, depuis celle de l'émir jusqu'à celle du cheik-el-beled, faut-il s'étonner que le petit employé se fasse donner des présents par ses administrés, et retienne sur les deniers publics le traitement qui n'est pas arrivé jusqu'à lui?

Comment aussi pourrait-il s'intéresser au bien-être de populations dont il ne connaît ni la langue ni les mœurs. au milieu desquelles on l'a envoyé aujourd'hui, pour l'en retirer demain, et auxquelles, pour ne pas se ruiner, il est obligé de demander plus d'argent qu'elles ne peuvent lui en donner?

Enfin chacun sait comment, en prenant les dehors d'un gouvernement régulier, les Turcs n'ont pas su emprunter à l'Europe un système financier capable d'assurer le crédit et de ménager les ressources du pays. Les impôts sont levés d'une manière arbitraire, qui les rend à la fois vexatoires et stériles. Et pour suppléer à leur insuffisance, on a eu recours à ces remèdes de charlatan, comme les emprunts usuraires et l'altération du cours des monnaies, qui empoisonnent un Etat malade en lui procurant un instant de soulagement. La perception des impôts est de toutes les fonctions complexes d'une administration la seule dont se préoccupe l'autorité turque...

Le COMTE DE PARIS.



SOUVENIRS D'UN DIPLOMATE.

On était au cœur de l'hiver lorsque je me rendis de Varsovie à Saint-Pétersbourg où m'appelaient mes fonctions. La première journée se passa sans incidents; la seconde fut difficile, à la troisième on ne voyait plus de routes; la terre était couverte de quatre pieds de neige.

Cette neige s'entassait dans les villages jusqu'à hauteur des portes, de manière qu'on n'apercevait que les toits des hameaux qui de loin ressemblaient à des tentes éparses dans la plaine. Tous nos efforts parvenaient à peine à faire marcher de temps en temps au pas nos chevaux, et à les retirer des trous où ils tombaient fréquemment. Il fallut s'arrêter dans un très petit village et y laisser mes trois voitures.

J'achetai des traîneaux de paysan, et je déterminai à force d'argent un courrier russe, qui passait dans cet endroit, à me céder sa kibitka. Malgré la légèreté de ces traîneaux, comme la neige ne s'affermissait pas, j'arrivai très difficilement à Bialystock.

Je m'établis de mon mieux dans une mauvaise auberge, où, suivant l'usage polonais, il ne manquait aux voyageurs que ce qui leur est le plus nécessaire pour la nourriture et pour le sommeil. Mais j'étais à peine depuis un quart d'heure dans ce triste réduit, lorsqu'un officier polonais entra dans ma chambre, et me dit que madame la comtesse de Cracovie, au service de laquelle il était attaché, lui avait envoyé l'ordre de m'inviter à loger dans son château, où elle avait tout fait préparer pour me recevoir.

Jamais plus obligeante invitation ne vint plus à propos. Je suivis mon guide et je me rendis dans cette demeure vraiment digne de la sœur d'un roi. Je trouvai ce château vaste, noble, complètement et magnifiquement meublé. Ma suite s'y logea ; et, à ma grande surprise, je vis que, par l'attention la plus délicate, la comtesse y avait envoyé maître d'hôtel, cuisiniers, valets de cham-

bre, et un grand nombre de domestiques qui vinrent prendre mes ordres.

Je reçus d'elle aussi une lettre par laquelle elle mettait son château à ma disposition, en me priant d'y séjourner tout le temps que je voudrais, et d'y donner l'hospitalité aux voyageurs que quelque accident pourrait mettre dans le cas de s'y arrêter.

Me voilà donc transformé en magnat polonais, et jamais chevalier errant ne trouva dans ses aventures plus noble gîte et accueil plus courtois.

La neige continuait toujours à tomber en abondance et à rendre les chemins impraticables : ainsi je restai plusieurs jours à Bialystock, où vinrent se réfugier divers seigneurs polonais et quelques dames, arrêtés comme moi par cette froide tourmente.

Averti de leur arrivée par le majordome de la comtesse, je remplis ses hospitalières intentions; je les invitai à venir au château, dont je leur fis de mon mieux les honneurs, de sorte que pendant une semaine, au lieu d'être en prison dans ma petite auberge enfumée, je vécus en magnifique palatin, tenant bonne table, avec une société aimable et polie, employant alternativement mes soirées à causer, à jouer et à faire de la musique.

Cependant un vent du nord très froid s'éleva; la neige s'affermit; le traînage commença à s'établir; ce fut pour moi le signal du départ; je remontai sur mes traîneaux, et je continuai mon voyage, emportant avec moi le souvenir ineffaçable du château de Bialystock, des bontés de madame la comtesse de Cracovie et de sa gracieuse hospitalité.

Le chemin n'était encore praticable que pour de légers traîneaux. Un de mes gens, resté avec mes voitures, devait, aussitôt qu'il le pourrait, me les ramener à Pétersbourg; mais il était écrit que je serais puni de n'avoir pas écouté les sages conseils qu'on m'avait donnés. La neige et le feu se réunirent pour m'infliger ce châtiment; l'une avait emprisonné mes voitures, l'autre les incendia dans le lieu où je les avais déposées; j'en reçus la nouvelle en Russie.

Rien ne m'arriva de notable jusqu'à Riga, ville forte, populeuse, commerçante, et qui ressemble plus à une ville allemande ou suédoise qu'à une ville moscovite; je n'y restai que quelques heures, et je parcourus avec rapidité les deux cents lieues qui la séparent de Pétersbourg.

Je trouvai une route superbe, traversant quelques jolies villes et de nombreux villages, partout des postes bien servies et des auberges très commodes. Sous un ciel âpre, malgré les rigueurs d'un froid qui s'élevait à vingt-cinq degrés, on reconnaissait à chaque pas les signes de la force, de la puissance, et les traces du génie de Pierre le Grand. Son heureuse audace, changeant ces froides contrées en riches provinces et triomphant de la nature, était parvenue à répandre sur ces glaces éternelles la chaleur fécondante de la civilisation.

Enfin j'aperçus avec autant de plaisir que d'admiration, aux lieux où l'on n'avait vu jadis que de vastes, incultes et fétides marais, les nobles édifices de cette cité dont Pierre avait posé les premiers fondements, et qui, en moins d'un siècle, était devenue une des plus riches et des plus brillantes capitales de l'Europe.

J'arrivai le 10 mars 1785 dans l'hôtel que M. de La Colinière avait loué pour moi; je m'occupai avec lui, sans tarder, des démarches à faire pour hâter le moment où je verrais cette femme extraordinaire, cette célèbre Catherine que le prince de Ligne appelait, dans son style piquant et original, *Catherine le Grand.*

Après avoir demandé au vice-chancelier, M. le comte Ostermann, l'heure à laquelle il pourrait me recevoir, je lui portai une dépêche dont M. de Vergennes m'avait chargé pour lui, et je le priai d'obtenir de l'impératrice l'audience dans laquelle je devais présenter mes lettres de créance à Sa Majesté.

J'obtins bientôt mon audience, et peu s'en fallut que mon début ne devînt malencontreux : j'avais, conformément à l'usage, donné au vice-chancelier la copie du discours que je devais prononcer; arrivé au palais impérial, le comte de Cobentzel, ambassadeur d'Autriche, vint me trouver dans le cabinet où j'attendais le moment d'être présenté.

Sa conversation vive, animée, et l'importance de quelques affaires dont il me parla, m'occupèrent assez pour me distraire complètement, de sorte qu'à l'instant où l'on m'avertit que l'impératrice allait me recevoir, je m'aperçus que j'avais totalement oublié le discours que je devais lui adresser.

Je cherchais vainement à me le rappeler en traversant les appartements, quand tout à coup on ouvrit la porte de celui où se tenait l'impératrice. Elle était richement parée et debout, la main appuyée sur une colonne; son air majestueux, la dignité de son maintien, la fierté de son regard, sa pose un peu théâtrale, en me frappant de surprise, achevèrent de troubler ma mémoire.

Heureusement, au lieu de tenter des efforts inutiles pour la réveiller, je pris soudainement le parti d'improviser un discours dans lequel il ne se trouvait peut-être pas deux mots de celui qui avait été communiqué à l'impératrice, et pour lequel elle avait préparé sa réponse.

Une légère surprise se peignit sur ses traits; ce qui ne l'empêcha pas de me répondre sur-le-champ avec autant d'affabilité que de grâce, en ajoutant même à sa réponse quelques paroles personnellement obligeantes pour moi.

Ayant ensuite reçu et remis au vice-chancelier ma lettre de créance, elle m'adressa différentes questions sur la cour de France et sur mon voyage à Berlin et à Varsovie.

Depuis, lorsque cette princesse m'eut admis dans son intimité, elle me rap-

pela cette audience. « Que vous est il donc arrivé, me dit-elle, monsieur le comte, la première fois que je vous ai vu, et par quelle fantaisie avez-vous soudainement changé le discours que vous deviez m'adresser? ce qui m'a surprise et forcée à changer aussi ma réponse. »

Je lui avouai que je m'étais senti un moment troublé en présence de tant de gloire et de majesté. « Mais, Madame, ajoutai-je, je fis promptement la réflexion que cet embarras, très simple pour un particulier, n'était nullement convenable à un représentant du roi de France; ce fut ce qui me décida, au lieu de tourmenter ma mémoire, à vous exprimer, dans les termes qui vinrent les premiers à mon esprit, les sentiments de mon souverain pour votre Majesté, et ceux que m'inspiraient votre renommée et votre personne.

— Vous avez bien fait, me répondit-elle; chacun a ses défauts; moi, je suis très sujette à prévention : je me souviens qu'un de vos prédécesseurs, le jour où il me fut présenté, se troubla tellement qu'il ne put me dire que ces mots : *Le roi mon maître...* J'attendais le reste: il redit encore : *Le roi mon maître...* et n'alla pas plus loin; enfin, la troisième fois, venant à son secours, je lui dis que depuis longtemps je connaissais l'amitié du roi son maître pour moi. Tout le monde m'a assuré que c'était un homme d'esprit, et cependant sa timidité me laissa toujours contre lui une prévention injuste, et que je me reproche, comme vous le voyez, un peu tardivement. »

Le même jour je fus présenté au grand-duc Paul Petrowitz, à la grande-duchesse et à leur fils le grand-duc Alexandre, depuis empereur, mort assez récemment après un règne glorieux. C'était la première fois que ce prince, âgé de sept ans, recevait un ambassadeur et écoutait une harangue. J'ai toujours trouvé très ridicule l'usage d'adresser de graves paroles à un enfant; aussi je ne lui dis que quelques mots sur son éducation et sur les espérances qu'on en concevait. Il me parut qu'on approuva ma réserve.

Un de nos célèbres magistrats fit un jour beaucoup mieux ; je crois que c'était M. de Malesherbes. Chargé à la tête d'une cour souveraine de haranguer un dauphin au berceau, et qui, loin de pouvoir entendre une parole, ne savait encore que crier et pleurer pour exprimer ses désirs et ses douleurs, il lui dit seulement : « Puisse, monseigneur, votre Altesse royale, pour le bonheur de la France et le sien, se montrer toujours aussi insensible et sourde au langage de la flatterie, qu'elle l'est aujourd'hui au discours que j'ai l'honneur de prononcer devant elle! »

Assez de voyageurs et d'auteurs de dictionnaires ont décrit et détaillé les palais, les temples, les nombreux canaux, les riches édifices de cette cité, étonnant monument du triomphe remporté par un homme de génie sur la nature.

Tous ont dépeint la beauté de la Néva, la richesse de ses quais de gra-

nit, l'imposant coup d'œil du port de Cronstadt, la triste magnificence du palais et des jardins de Pétershoff, situés sur les bords de la mer de Finlande, et qui inspirent aux voyageurs une double mélancolie, en les portant à méditer à la fois sur les orages d'une vaste mer remplie d'écueils, et sur ceux qui entourent un despotisme sans limites et un trône colossal sans barrière ; car, malgré tous les prestiges du luxe et des arts, là où on ne voit aucune borne à l'autorité, il ne peut exister, de quelque beau nom qu'on les décore, qu'un maître et des esclaves.

Un grand et bon prince peut répandre sur un tel empire quelques rayons de lumière et de bonheur; mais ce prince, ainsi que le disait l'empereur Alexandre à M[me] de Staël, *n'est lui-même qu'un accident heureux.*

La route qui conduit de Pétershoff à Pétersbourg offre un aspect plus riant; elle est bordée des deux côtés par d'élégantes maisons de plaisance, par de beaux jardins, où la noblesse de la capitale vient chaque année, pendant les chaleurs passagères d'un été trop court, se faire illusion sur les rigueurs de cet âpre climat, illusion favorisée par la verdure constante des arbres et des gazons, dont un sol primitivement marécageux entretient la fraîcheur jusqu'au moment où l'impitoyable neige vient les ensevelir.

L'aspect de Pétersbourg frappe l'esprit d'un double étonnement : il y trouve réunis l'âge de la barbarie et celui de la civilisation, le dixième et le dix-huitième siècles, les mœurs de l'Asie et celles de l'Europe, des Scythes grossiers et des Européens polis, une noblesse brillante, fière, et un peuple plongé dans la servitude.

D'un côté des modes élégantes, des habits magnifiques, des repas somptueux, des fêtes splendides, des théâtres pareils à ceux qui embellissent et animent les sociétés choisies de Paris et de Londres; de l'autre des marchands en costume asiatique, des cochers, des domestiques, des paysans vêtus de peaux de mouton, et portant de longues barbes, des bonnets fourrés, de longs gants de peau sans doigts, et des haches suspendues à une large ceinture de cuir.

Cet habillement, et les épaisses bandes de laine qui forment autour de leurs pieds et de leurs jambes une espèce de cothurne grossier, font revivre à vos yeux ces Scythes, ces Daces, ces Roxolans, ces Goths, jadis l'effroi du monde romain. Toutes ces figures demi-sauvages que l'on voit à Rome sur les bas-reliefs de la colonne Trajane, semblent renaître et s'animer à vos regards.

On entend encore cette même langue, ces mêmes cris qui, tant de fois retentissant dans les échos du mont Hémus et dans ceux des Alpes, avaient fait souvent reculer les légions des Césars de Rome et de Byzance; mais en même temps, lorsqu'en conduisant leurs barques ou leurs voitures, ils frappent les airs de leur chant assez mélodieux, quoique monotone et presque plaintif, on

s'aperçoit que ce n'est plus dans le pays des Scythes indépendants qu'on se promène, mais dans celui des Moscovites, dont une longue servitude, d'abord sous les Tartares et ensuite sous les boïards russes, a courbé la tête et abattu la fierté, sans cependant détruire leur vigueur antique et leur bravoure native.

Quand on entre dans leurs maisons, hors des villes, on reconnaît la simplicité des vieilles mœurs rustiques : l'agreste bâtiment est composé de troncs d'arbres couchés et croisés les uns sur les autres ; une petite lucarne sert de fenêtre : un large poêle remplit la chambre étroite, qui n'a d'autres meubles que des bancs de bois.

En évidence se trouve l'image d'un saint bizarrement et grossièrement peinte ou sculptée au milieu d'un large cadre de métal : c'est à cette image qu'avant de saluer le maître du logis, on rend un premier hommage.

Le gruau, quelques viandes rôties, voilà leurs mets habituels; l'hydromel ou un peu de farine fermentée dans l'eau avec de la menthe, telle est leur boisson; malheureusement ils y ajoutent trop souvent de grands gobelets d'eau-de-vie de grains, dont un palais européen ne pourrait soutenir l'âpreté.

Les marchands des villes, quand ils sont devenus riches, étalent quelquefois à leur table un luxe sans goût et sans mesure; ils vous servent d'effroyables piles de viande, de volailles, de pâtisseries entassées sans ordre, offertes aux convives avec importunité, et capables par leur masse d'effrayer les estomacs les plus intrépides.

Le mobile qui aiguillonne et vivifie tout, l'amour-propre, le désir de s'élever et de s'enrichir pour multiplier leurs jouissances, manquant presque généralement à tous les serfs de ce vaste empire, rien n'est plus uniforme que leur vie, plus simple que leurs mœurs, plus borné que leurs besoins, plus constant que leurs habitudes.

Chez eux toujours le lendemain ressemble à la veille; rien ne varie : leurs femmes mêmes, avec leur parure orientale et le vermillon dont elles couvrent leurs joues, parce que chez eux le mot *krasnoy* (rouge) signifie *beauté*, portent encore aux jours de fêtes les mêmes voiles galonnés et les mêmes bonnets tissés en petites perles, dont elles ont hérité de leurs mères et qui paraient leurs bisaïeules.

Le pouvoir qu'ont les Seigneurs d'ordonner, sans formes, des châtiments, qui sont aussitôt infligés que commandés, pour des fautes condamnées sans examen et sans appel, entraîne de bien graves conséquences, et même d'affreuses méprises.

En voici une dont le dénouement fut assez ridicule, grâce au personnage qui s'en trouvait l'objet, quoique le commencement en eût été fort triste et presque cruel.

Un matin je vois arriver chez moi avec précipitation un homme troublé, agité à la fois par la crainte, par la douleur, par la colère; ses cheveux étaient hérissés, ses yeux rouges et remplis de larmes, sa voix tremblante, ses habits en désordre : c'était un Français.

Dès que je lui eus demandé la cause de son trouble et de son chagrin : « Monsieur le comte, me dit-il, j'implore la protection de votre Excellence contre un acte affreux d'injustice et de violence; on vient, par ordre d'un seigneur puissant, de m'outrager sans sujet, et de me faire donner cent coups de fouet. »

— Un tel traitement, lui dis-je, serait inexcusable quand même une faute grave l'aurait attiré; s'il n'a pas de motif, comme vous le prétendez, il est inexplicable et tout à fait invraisemblable; mais qui peut avoir donné un tel ordre?

— C'est, me répondit le plaignant, son Excellence M. le comte de Bruce, gouverneur de la ville.

— Vous êtes fou, repris-je; il est impossible qu'un homme aussi estimable, aussi éclairé, aussi généralement estimé que l'est M. le comte de Bruce, se soit permis à l'égard d'un Français une telle violence, à moins que vous ne l'ayez personnellement attaqué et insulté.

— Hélas! Monsieur, répliqua le plaignant, je n'ai jamais connu M. le comte de Bruce : je suis cuisinier; ayant appris que monsieur le gouverneur en voulait un, je me suis présenté à son hôtel ; on m'a fait monter dans son appartement. Dès qu'on m'a annoncé à son Excellence, elle a ordonné qu'on me donnât cent coups de fouet, ce qui sur-le-champ a été exécuté. Mon aventure peut vous paraître invraisemblable; mais elle n'est que trop réelle, et mes épaules peuvent au besoin me servir de preuves. »

— Ecoutez, lui dis-je enfin, si contre toute apparence vous avez dit vrai, j'obtiendrai réparation de votre injure, et je ne souffrirai pas qu'on traite ainsi mes compatriotes que mon devoir est de protéger. Mais, songez-y bien, si vous m'avez fait un conte, je saurai vous faire repentir de votre imposture. Portez vous-même au gouverneur la lettre que je vais lui écrire ; un de mes gens vous accompagnera. »

En effet, j'écrivis sur-le-champ au comte de Bruce pour l'informer de l'étrange dénonciation qui venait de m'être faite. Je lui disais que, bien qu'il me fût impossible d'y ajouter foi, l'obligation de protéger les Français me faisait un devoir de lui demander l'explication d'un fait si singulier, puisque enfin il était possible que quelque agent subalterne eût abusé indignement de son nom pour commettre cet acte de violence. Je le prévenais que j'attendais impatiemment sa réponse afin de prendre les mesures nécessaires pour punir le plaignant s'il avait menti, ou pour lui faire rendre une prompte justice si, contre toute apparence, il avait dit la vérité.

Deux heures se passèrent sans qu'aucune réponse me parvînt. Je commençais à m'impatienter; je me disposais à sortir pour chercher moi-même l'éclaircissement que j'avais demandé, lorsque je vis soudain reparaître mon homme, qui véritablement ne semblait plus le même : son air était calme, sa bouche riante; la gaîté brillait dans ses yeux.

« Eh bien! lui dis-je, m'apportez-vous une réponse?

— Non, Monsieur; son Excellence va bientôt vous la faire elle-même; mais je n'ai plus aucun sujet de me plaindre; je suis content, très content; tout ceci n'est qu'un quiproquo : il ne me reste qu'à vous remercier de vos bontés.

— Comment! repris-je, est-ce que les cent coups de fouet ne vous restent plus? » « Si fait, monsieur, ils restent sur mes épaules, et très bien gravés; mais, ma foi, on les a parfaitement pansés, et de manière à me faire prendre mon parti assez doucement. Tout m'a été expliqué; voici le fait : M. le comte de Bruce avait pour cuisinier un Russe né dans ses terres; cet homme, peu de jours avant mon aventure, avait déserté, et, dit-on, volé. Son Excellence, en ordonnant de courir à sa recherche, s'était proposé de le faire châtier dès qu'on le lui ramènerait.

» Or, c'est dans ces circonstances que je me présentai pour occuper la place vacante. Quand on ouvrit la porte du cabinet de monsieur le gouverneur, il était assis à son bureau, très occupé et me tournant le dos. Le domestique qui me précédait dit en entrant : Monseigneur, voilà le cuisinier. A l'instant son Excellence, sans se retourner, répondit : Eh bien, qu'on le mène dans la cour, et qu'on lui donne cent coups de fouet, comme je l'ai ordonné. Aussitôt le domestique referme la porte, me saisit, m'entraîne et appelle ses camarades, qui sans pitié, comme je vous l'ai dit, appliquent sur le dos d'un pauvre cuisinier français les coups destinés à celui du cuisinier russe déserteur.

» Son Excellence, en me plaignant avec bonté, a bien voulu m'expliquer elle-même cette méprise, et a terminé ses paroles consolantes par le don de cette grande bourse pleine d'or que voici... »

Je congédiai le pauvre diable, dont je ne pouvais m'empêcher de trouver la juste colère bien facilement apaisée.

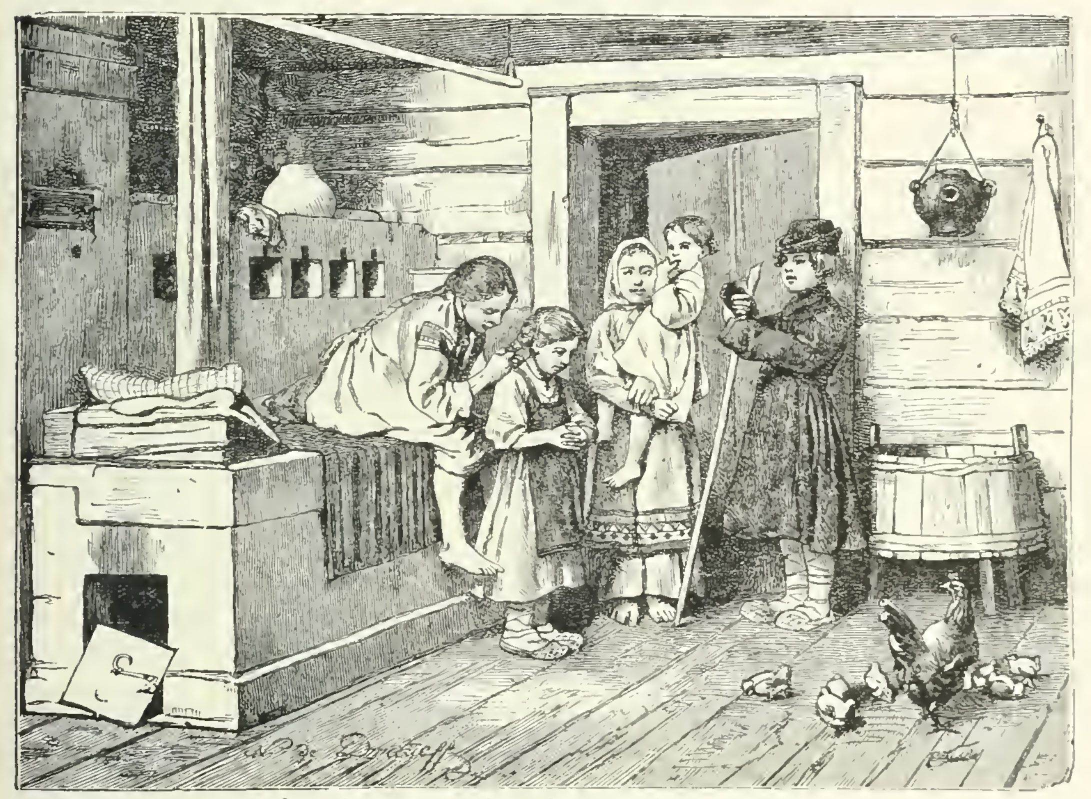
Tous ces effets, tantôt cruels, tantôt bizarres, et rarement plaisants, d'un pouvoir dont rien n'arrête ou ne suspend au moins l'action, sont les conséquences inévitables de l'absence de toutes institutions et de toutes garanties. Dans un pays où l'obéissance est passive et la remontrance interdite, le prince ou le maître le plus juste et le plus sage doit trembler des suites d'une volonté irréfléchie ou d'un ordre donné avec trop de précipitation.

En voici une preuve qui paraîtra peut-être un peu folle; mais c'est un fait que m'ont attesté plusieurs Russes, et qu'un de mes honorables collègues, qui

siège aujourd'hui à la chambre des pairs, a souvent en Russie entendu raconter comme moi. Or, notez que ce fait s'est, disait-on, passé sous le règne de Catherine II, qui certes a été et est encore citée, par tous les habitants de son vaste empire, comme un modèle de raison et de prudence.

Un étranger très riche, nommé Suderland, était banquier de la cour et naturalisé en Russie; il jouissait auprès de l'impératrice d'une assez grande faveur. Un matin on lui annonce que sa maison est entourée de gardes et que le maître de police demande à lui parler.

Cet officier, nommé Reliew, entre avec l'air consterné : « Monsieur Suder-



Quand on entre dans leurs maisons... (P. 330.)

land, dit-il, je me vois avec un vrai chagrin chargé par ma gracieuse souveraine d'exécuter un ordre dont la sévérité m'effraie, m'afflige, et j'ignore par quelle faute vous avez excité à ce point le ressentiment de sa Majesté.

— Moi! Monsieur, répondit le banquier, je l'ignore autant et plus que vous; ma surprise surpasse la vôtre. Mais enfin, quel est cet ordre?

— Monsieur, reprend l'officier, en vérité le courage me manque pour vous le faire connaître.

— Eh quoi! aurais-je perdu la confiance de l'impératrice?

— Si ce n'était que cela, vous ne me verriez pas désolé. La confiance peut revenir; une place peut être rendue.

— Eh bien! s'agit-il de me renvoyer dans mon pays?

— Ce serait une contrariété; mais avec vos richesses on est bien partout.

— Ah! mon Dieu! s'écrie Suderland tremblant, est-il question de m'exiler en Sibérie?

— Hélas! on en revient.

— De me jeter en prison?

— Si ce n'était que cela, on en sort.

— Bonté divine! voudrait-on me *knouter?*

— Ce supplice est affreux, mais il ne tue pas.

— Eh quoi! dit le banquier en sanglotant, ma vie est-elle en péril? L'impératrice, si bonne, si clémente, qui me parlait si doucement encore il y a deux jours, elle voudrait... mais je ne puis le croire. Ah! de grâce, achevez; la mort serait moins cruelle que cette attente insupportable.

— Eh bien! mon cher, dit enfin l'officier de police avec une voix lamentable, ma gracieuse souveraine m'a donné l'ordre de vous faire empailler.

— Empailler! s'écrie Suderland en regardant fixement son interlocuteur; mais vous avez perdu la raison, ou l'impératrice n'aurait pas conservé la sienne; enfin vous n'auriez pas reçu un pareil ordre sans en faire sentir la barbarie et l'extravagance.

— Hélas! mon pauvre ami, j'ai fait ce qu'ordinairement nous n'osons jamais tenter; j'ai marqué ma surprise, ma douleur; j'allais hasarder d'humbles remontrances; mais mon auguste souveraine, d'un ton irrité, en me reprochant mon hésitation, m'a commandé de sortir et d'exécuter sur-le-champ l'ordre qu'elle m'avait donné, en ajoutant ces paroles qui retentissent encore à mon oreille : « *Allez, et n'oubliez pas que votre devoir est de vous acquitter, sans murmure, des commissions dont je daigne vous charger.* »

Il serait impossible de peindre l'étonnement, la colère, le tremblement, le désespoir du pauvre banquier. Après avoir laissé quelque temps un libre cours à l'explosion de sa douleur, le maître de police lui dit qu'il lui donne un quart d'heure pour mettre ordre à ses affaires.

Alors Suderland le prie, le conjure, le presse longtemps en vain de lui laisser écrire un billet à l'impératrice pour implorer sa pitié. Le magistrat, vaincu par ses supplications, cède, en tremblant, à ses prières, se charge de son billet, sort, et, n'osant aller au palais, se rend précipitamment chez le comte de Bruce.

Celui-ci croit que le maître de police est devenu fou; il lui dit de le suivre, de l'attendre dans le palais, et court, sans tarder, chez l'impératrice. Introduit chez cette princesse, il lui expose le fait.

Catherine, en entendant cet étrange récit, s'écrie : « Juste ciel ! quelle

horreur! En vérité, Reliew a perdu la tête. Comte, partez, courez, et ordonnez à cet insensé d'aller tout de suite délivrer mon pauvre banquier de ses folles terreurs et de le mettre en liberté. »

Le comte sort, exécute l'ordre, revient, et trouve avec surprise Catherine riant aux éclats. « Je vois à présent, dit-elle, la cause d'une scène aussi burlesque qu'inconcevable : j'avais depuis quelques années un joli chien que j'aimais beaucoup, et je lui avais donné le nom de *Suderland*, parce que c'était celui d'un Anglais qui m'en avait fait présent. Ce chien vient de mourir ; j'ai ordonné à Reliew de le faire empailler; et, comme il hésitait, je me suis mise en colère contre lui, pensant que par une vanité sotte il croyait une telle commission au-dessous de sa dignité : voilà le mot de cette ridicule énigme. »

Ce fait paraîtra sans doute plaisant; mais ce qui ne l'est pas, c'est le sort des hommes qui peuvent se croire obligés d'obéir à une volonté absolue, quelque absurde que puisse être son objet.

Au reste, et je crois juste de le répéter, les mœurs publiques, les sages intentions de Catherine et celles de ses deux successeurs, ont déjà beaucoup fait pour la civilisation.

Pendant un séjour de cinq ans en Russie, je n'ai pas entendu parler d'un trait de tyrannie et de cruauté. Les paysans à la vérité vivent esclaves; mais ils sont traités avec douceur. On ne rencontre dans l'empire aucun mendiant; si l'on en trouvait, ils seraient renvoyés à leurs seigneurs qui sont obligés de les nourrir; et ces seigneurs eux-mêmes, quoique soumis à un pouvoir absolu, jouissent, par leur rang et par l'opinion, d'une considération peu différente de celle qui leur appartient dans les autres monarchies non constitutionnelles de l'Europe.

La Russie a d'ailleurs un droit réel à la bienveillance des étrangers; nulle part ils ne trouvent une plus courtoise hospitalité : jamais je n'oublierai l'accueil non seulement obligeant, mais cordial, qu'on me fit dans les brillantes sociétés de Pétersbourg. En peu de temps les liaisons que je formai avec des hommes d'un vrai mérite purent me faire oublier que là j'étais un étranger.

Aussi, malgré le temps, la distance et les vicissitudes des événements qui ont porté les armes françaises à Moscou et les armes russes à Paris, je ne puis penser aux jours heureux que j'ai passés dans ce pays qu'avec une émotion qui tient un peu de celle qu'on éprouve quand on est éloigné de sa propre patrie.

De tous les personnages, celui qui me frappa le plus et qu'il était le plus important pour moi de bien connaître, c'était le célèbre prince Potemkin, tout-puissant alors sur le cœur et l'esprit de l'impératrice. En traçant son portrait, on est certain qu'il ne pourra point être confondu avec d'autres; car jamais

peut-être on ne vit, dans une cour, dans un conseil et dans un camp, un courtisan plus fastueux et plus sauvage, un ministre plus entreprenant et moins laborieux, un général plus audacieux et plus indécis; toute sa personne offrait l'ensemble le plus original par un inconcevable mélange de grandeur et de petitesse, de paresse et d'activité, d'audace et de timidité, d'ambition et d'insouciance.

Partout un tel homme eût été remarquable par sa singularité; mais, hors de la Russie, et sans les circonstances extraordinaires qui lui concilièrent la bienveillance d'une grande souveraine, de Catherine II, non seulement il n'aurait pu acquérir une grande renommée et parvenir aux éminentes dignités qui l'illustrèrent, mais il ne serait même peut-être jamais parvenu à un grade un peu avancé. Ses bizarreries et les inconséquences de son esprit l'auraient arrêté dès les premiers pas d'une carrière quelconque, soit militaire, soit civile.

La fortune des hommes célèbres tient plus qu'on ne pense au siècle, au pays, aux circonstances. Un défaut à certaine époque peut réussir mieux que certain mérite, tandis qu'une belle qualité déplacée nuit souvent autant qu'un défaut et même qu'un vice.

Le Prince Potemkin avait dix-huit ans lorsque Catherine détrôna Pierre III : dévoué à cette princesse, il s'arma l'un des premiers pour sa défense; mais, comme il n'était alors que sous-officier, ce zèle pouvait n'être pas distingué dans la foule.

Un heureux hasard fixa sur lui l'attention : Catherine, tenant à la main une épée, voulait avoir une dragonne; Potemkin s'approche et lui offre la sienne; elle l'accepte : il veut respectueusement s'éloigner; mais son cheval accoutumé à l'escadron, s'obstine à rester près du cheval de l'impératrice.

Cette opiniâtreté la fait sourire; elle examine avec plus d'intérêt le jeune guerrier, qui, malgré lui, se serre si près d'elle; elle lui parle. Sa figure, son maintien, son ardeur, son entretien lui plaisent également; elle s'informe de sa famille, l'élève au grade d'officier, et bientôt lui donne une place de gentilhomme de la chambre dans son palais.

Ainsi ce fut l'entêtement d'un cheval rétif qui le jeta dans la carrière des honneurs, de la richesse et du pouvoir. Il m'a raconté lui-même cette anecdote.

Potemkin joignit le don d'une heureuse mémoire à celui d'un esprit naturel, vif, prompt et mobile; mais en même temps la nature lui avait donné un caractère indolent et enclin au repos.

Ennemi de toute gêne, et cependant insatiable de voluptés, de pouvoir et d'opulence, voulant jouir de tous les genres de gloire, la fortune le fatiguait en l'entraînant; elle contrariait sa paresse, et pourtant jamais elle n'allait aussi

vite et aussi loin que ses vagues et impatients désirs le demandaient : on pouvait rendre un tel homme riche et puissant, mais il était impossible d'en faire un homme heureux.

Son cœur était bon, son esprit caustique; à la fois avare et magnifique, il prodiguait des bienfaits et payait rarement ses dettes. Le monde l'ennuyait; il y semblait déplacé, et se plaisait néanmoins à tenir une espèce de cour.

Caressant dans l'intimité, il se montrait, en public, hautain et presque inabordable ; mais au fond il ne gênait les autres que parce qu'il était gêné lui-même. Il avait une sorte de timidité qu'il voulait déguiser ou vaincre par un ton froid et orgueilleux.

Le vrai secret pour gagner promptement son amitié était de ne pas le craindre, de l'aborder familièrement, de lui parler le premier et de lui éviter tout embarras en se mettant promptement à l'aise avec lui.

Quoiqu'il eût été élevé à l'université, il avait moins acquis de connaissances par les livres que par les hommes; sa paresse fuyait les études, et la curiosité lui faisait chercher partout des lumières.

C'était le plus grand questionneur qu'il y eût au monde : comme son autorité mettait à sa disposition des hommes de tout rang, de toute classe et de toute profession, il s'était tellement instruit en causant et en questionnant, que son esprit, riche de tout ce que sa mémoire avait retenu, étonnait souvent, quand on lui parlait, non seulement les politiques et les militaires, mais les voyageurs, les savants, les littérateurs, les artistes et même les artisans.

Quoique le prince Potemkin affectât, en quelques occasions solennelles et les jours de fêtes, de se montrer richement paré, couvert de décorations, et de prendre le langage, le maintien, les manières d'un grand seigneur de la cour de Louis XIV, dans sa vie intérieure et habituelle, dépouillant tout masque, toute gêne, en véritable enfant gâté par la fortune, il recevait sans distinction tous ceux qui, venant le voir, le trouvaient avec une tenue et des formes asiatiques qu'on attribuait faussement à une hauteur excessive.

En le voyant les cheveux épars, vêtu d'une robe de chambre ou d'une fourrure et d'un pantalon, n'ayant pour chaussure que des pantoufles, et restant indolemment étendu sur un sofa, on aurait cru être admis à l'audience d'un pacha de Perse ou de Turquie; mais, chacun le considérant comme le dispensateur de toutes les grâces, tous s'étaient accoutumés à se prêter à ses plus bizarres fantaisies.

La plupart des ministres étrangers, découragés par sa froideur, et le croyant inabordable, ne le voyaient que les jours où il se montrait en public; Fitz-Herbert et Cobentzel seuls étaient admis dans son intimité.

Le ministre anglais, accoutumé par les usages de son pays à ne jamais

s'étonner de l'originalité, ne contrariait point les habitudes du prince; mais en même temps il savait avec un tact sûr et un esprit fin se rendre familier sans inconvenance, et conserver sa dignité là où elle semblait étrangère.

J'avais écrit au prince Potemkin pour lui demander une audience : le jour fixé, j'arrive à l'heure prescrite; je me fais annoncer, et je m'assieds dans un salon où se tenaient comme moi plusieurs seigneurs russes et le comte de Cobentzel.

J'attendais avec quelque impatience; mais au bout d'un quart d'heure, ne voyant point la porte s'ouvrir, je me fis annoncer de nouveau : comme on me dit que le prince ne pouvait pas encore me recevoir, je répondis que je n'avais pas le temps d'attendre; en même temps je sortis, à la grande surprise des personnes qui m'entouraient, et je rentrai tranquillement chez moi.

Le lendemain je reçus un billet du prince Potemkin, qui s'excusait de son inexactitude, et me priait d'accepter un autre rendez-vous. Je retournai donc chez lui, et cette fois j'étais à peine arrivé que je vis le prince, paré, poudré et revêtu d'un habit brodé sur toutes les tailles, venir au devant de moi; il me conduisit dans son cabinet. Là, après les compliments d'usage et quelques questions insignifiantes qui décelaient assez sa gêne habituelle, comme je voulais me retirer, il me pria de rester. Ayant cherché quelques instants un sujet d'entretien, comme il était grand interrogateur, il me demanda avec un intérêt assez vif des détails sur la guerre d'Amérique, sur les principaux événements de cette grande lutte, et sur ce qu'on devait penser des destinées futures de la nouvelle république des Etats-Unis.

Je vis qu'il ne croyait pas que des institutions républicaines pussent avoir une longue durée dans un pays si vaste; son esprit, accoutumé à la domination absolue, ne pouvait admettre la possibilité de l'union, de l'ordre et de la liberté.

Son imagination mobile passait promptement des affaires les plus importantes aux objets du plus faible intérêt : aussi, comme il aimait beaucoup les décorations, ayant pris, regardé et retourné plusieurs fois celle de Cincinnatus que je portais, il voulut savoir si c'était un ordre, une association, une confrérie; par qui elle avait été fondée; quels étaient ses règlements; et alors, se trouvant sur le terrain qu'il aimait, il me parla, je crois, pendant une heure à peu près, des différents ordres de Russie et d'une partie de ceux de l'Europe.

Cet entretien n'avait assurément rien d'important; mais la longueur de cette première audience était si contraire à ses habitudes qu'on en parla beaucoup dans la ville, et surtout parmi les membres du corps diplomatique, dont la coutume est partout, à la moindre nouveauté, de s'épuiser en conjectures qui les trompent plus souvent qu'elles ne les éclairent. Au reste, ils ne tardèrent pas à trouver l'occasion d'en faire de plus justes et de mieux fondées.

Il existait alors dans Pétersbourg une maison qui certes ne ressemblait à aucune autre ; c'était celle du grand-écuyer Narischkin, homme très riche, portant un nom illustré par des alliances avec la famille impériale. La nature l'avait doué d'un esprit médiocre, d'une très grande gaîté, d'une bonhomie sans égale, d'une santé ferme et d'une incomparable originalité.

Il était non pas en crédit, mais plutôt en grande faveur près de Catherine II : elle s'amusait de ses bizarreries, riait de ses bouffonnes plaisanteries et du décousu de sa vie; comme il ne gênait personne et divertissait tout le monde, on lui passait tout, et il avait le droit de faire et de dire ce qui n'aurait jamais été permis à aucun autre.

Du matin au soir, on entendait dans sa maison les accents de la joie, les rires de la folie, les sons des instruments, le bruit des festins; on y mangeait, on y riait, on y chantait, on y dansait toute la journée.

J'allais très souvent dans cet amusant panorama, ainsi que les autres membres du corps diplomatique. Le prince Potemkin, qu'on ne voyait presque nulle part ailleurs, venait fréquemment chez le grand-écuyer, parce que c'était le seul endroit où il n'éprouvait point de gêne et n'en causait pas.

La table où s'asseyaient pour souper les convives très nombreux du grand-écuyer ne pouvait convenir au prince Potemkin; aussi se faisait-il servir à part, dans un cabinet, un souper auquel il invitait cinq ou six personnes habituellement admises dans son intimité.

Je ne tardai pas à être de ce nombre; mais ce ne fut qu'au moment où nous nous fûmes dégagés tous deux des obstacles qu'opposaient à ce rapprochement, d'une part son habitude de manquer aux formes d'usage, et de l'autre le parti bien décidé que j'avais pris d'exiger tous les égards convenables au caractère dont j'étais revêtu.

Un jour, par exemple, il m'avait invité à un grand diner : tous les convives s'y rendirent, ainsi que moi, en habit paré, tandis que lui, sans se gêner, nous reçut n'ayant pour vêtement qu'une redingote fourrée. Je ne parus pas m'en apercevoir, parce qu'à ma grande surprise personne ne s'en montra étonné. Mais peu de jours après, l'ayant à mon tour invité à dîner chez moi, je lui rendis la pareille, après avoir fait comprendre à mes convives bien choisis la cause de ce manque de formalité.

Le prince jugea facilement le motif qui me dictait cette conduite; aussi depuis il prit toujours avec moi le ton que je désirais. Son caractère m'était connu : la condescendance à ses caprices, tout en lui plaisant, excitait ses superbes dédains, tandis que, tout en le gênant, une résistance décente attirait son estime.

Avant un mois, la froideur que prolongeait entre nous cette nécessité

d'égards réciproques se dissipa, et cette glace se fondit tout à coup. Un soir, se promenant avec moi dans les appartements de M. Narischkin, je fis tomber la conversation sur deux sujets d'un genre très opposé, mais que je savais plus propres que tous autres à fixer son attention.

Je lui parlai d'abord des nouvelles conquêtes de l'impératrice, des provinces méridionales dont le gouvernement lui était confié, de la prospérité dont elles me semblaient susceptibles, et du noble dessein qu'on lui attribuait de rendre un jour le commerce du sud de l'empire aussi florissant que celui du nord. Comme c'était en effet alors un des principaux objets de son ambition, il se livra avec tant de feu à cet entretien qu'il le prolongea plus que je ne l'espérais.

Ensuite, venant naturellement à parler de la mer Noire, de l'Archipel, de la Grèce, il ne me fut pas difficile, en évitant toute question politique, de l'amener à son sujet favori, c'est-à-dire à la discussion des causes de la séparation des Eglises grecque et latine; et alors, m'entraînant dans un cabinet où il s'assit avec moi, il se complut à me déployer sa vaste érudition sur les antiques et fameux débats des papes et des patriarches, des conciles partiels et des conciles œcuméniques, enfin sur toutes ces querelles tantôt graves, tantôt ridicules, et trop souvent sanglantes auxquelles l'aveugle esprit des peuples s'était livré avec un tel fanatisme que la chute même de l'empire grec et l'embrasement de Constantinople par les Turcs n'avaient pu les en distraire, et qu'elles éclataient encore au milieu du carnage et au bruit des murs écroulés de la capitale.

Cette conversation fut si longue qu'elle nous occupa une grande partie de la nuit. Dès cet instant le prince, dont j'avais saisi le faible, sembla ne pouvoir presque plus se passer de moi. Fréquemment il m'invitait à venir conférer avec lui sur divers objets, et le plus souvent sur des mémoires que lui adressaient quelques négociants français relativement aux communications commerciales possibles et utiles à établir entre Kerson et Marseille.

Résolu de bannir toute contrainte de nos entretiens, il m'écrivit un jour qu'il désirait me parler de quelques affaires, mais qu'il en était empêché par des douleurs qui ne lui permettaient ni de se lever ni de s'habiller. Je lui répondis que, sans tarder, j'irais chez lui, et que je le priais de ne se gêner en aucune manière pour cette entrevue.

En effet je le trouvai couché sur son lit, vêtu seulement d'une robe de chambre et d'un pantalon. Après m'avoir adressé quelques excuses, il me dit, sans préambule : « Mon cher comte, je me sens une vraie amitié pour vous; et, si vous en avez aussi un peu pour moi, mettons de côté toute gêne, toute cérémonie, et vivons tous deux en amis. »

Alors je m'assis familièrement sur le pied de son lit, et je lui pris la main en lui disant : « J'y consens de tout mon cœur, mon cher prince. Une nouvelle connaissance exige des formes; mais, une fois le mot d'amitié prononcé, il ne peut plus rien exister en particulier de ce qui gêne et de ce qui ennuie. »

L'intimité, la familiarité si imprévues, qui s'établissaient soudainement entre le principal ministre de Catherine et l'envoyé d'une cour contre laquelle ses préventions étaient connues, surprirent étrangement tout le monde.

Le prince Potemkin avait probablement communiqué à l'impératrice l'opinion favorable qu'il s'était faite de moi. De jour en jour l'accueil que je reçus de cette princesse devint plus gracieux, plus aimable. La froideur de ses ministres à mon égard cessa; les courtisans les imitèrent; et, quoique, au fond,



On n'exigeait de passeport qu'aux frontières. (P. 342.)

l'éloignement politique du cabinet de Pétersbourg pour le nôtre restât le même, il était difficile que la société ne s'y trompât point, en voyant le ministre de France recherché, vanté, fêté autant que l'avaient été jusqu'à ce jour, exclusivement les représentants des cours amies, MM. de Cobentzel et Fitz-Herbert.

Un Français, fort vif et fort étourdi, avait, dans un mouvement de colère, insulté et frappé un de ses compatriotes, qui s'en était bassement vengé par une délation tout à fait étrangère à la querelle, délation que l'homme de qualité dont je viens de parler avait eu la coupable faiblesse de signer.

L'impératrice, informée, par le maître de police, de la violence de l'un de ces étrangers et de la fausseté de la dénonciation signée par les deux autres, avait ordonné qu'on les renvoyât tous trois hors de la Russie.

Cette décision sévère était juste, et je n'aurais rien trouvé à dire si on n'eût pas refusé hautainement à M. de La Colinière de lui en expliquer les motifs. Je crus donc convenable de représenter aux ministres de Catherine l'inconvenance d'un pareil procédé, contraire aux égards réciproques que se devaient nos deux cours pour maintenir l'harmonie qui existait entre elles, et j'exigeai que la note qui contenait ma plainte fût mise sous les yeux de l'impératrice.

Peu de jours après, cette princesse, me donnant une pleine satisfaction, ordonna au vice-chancelier de m'expliquer les raisons qui justifiaient sa rigueur, et de m'assurer que dorénavant on ne donnerait aucun ordre semblable, sans m'en prévenir. En effet, depuis ce moment, je n'eus qu'à me louer de l'exactitude avec laquelle l'assurance que je venais de recevoir fut réalisée.

A ce propos, pour donner une idée de l'imprudence avec laquelle les habitants de Pétersbourg, les plus hospitaliers du monde, recevaient sans examen les étrangers, je vais raconter une anecdote relative à un aventurier aussi adroit qu'effronté.

Ce hardi fripon avait pris, si ma mémoire ne me trompe pas, le nom de *comte de Verneuil*. Il paraissait assez riche, et voyageait depuis quelques années. N'ayant point eu d'abord, disait-il, le projet de venir en Russie, il n'était muni d'aucune lettre de notre légation : il n'en montrait que d'insignifiantes, supposées ou écrites à lui par quelques dames allemandes ou polonaises.

Comme il s'exprimait bien, avait de la grâce, racontait avec gaîté, chantait et s'accompagnait agréablement, il trouva moyen à Pétersbourg, ainsi qu'on me l'a raconté, d'être admis dans plusieurs brillantes sociétés.

Pendant quelque temps tout lui reussit; ses succès allaient croissant; mais bientôt on s'aperçut, dans une maison, de la disparition de quelques couverts; dans d'autres, de plusieurs montres; ailleurs, de tabatières et de bijoux précieux.

Comme c'était précisément dans toutes les maisons où le galant escroc venait habituellement que ces différents objets disparaissaient successivement, les soupçons s'éveillèrent, se communiquèrent; notre homme fut dénoncé; on voulut l'arrêter, mais il était parti.

Or, il faut savoir qu'en Russie, dans ce pays soumis à un pouvoir absolu, on jouissait cependant d'une liberté refusée à beaucoup de nations libres : on n'y exigeait de passeports qu'aux frontières, pour entrer dans l'empire ou pour en sortir; mais, tant qu'on restait sur cet immense territoire moscovite, chacun pouvait à son gré, sans être retardé ou arrêté, voyager librement depuis les bords de la mer Baltique jusqu'à ceux de la mer Noire, et depuis le Borysthène et la Dwina jusqu'au fleuve Amour, qui sépare la Chine de la Russie,

et jusqu'au Kamtschatka. Seulement, lorsqu'on voulait se rendre de Pétersbourg dans un pays étranger, il fallait demander huit jours d'avance un passeport, afin que la demande de ce passeport, étant affichée, avertît les créanciers pour les garantir de toute surprise.

On conçoit bien qu'il était impossible au prétendu comte de remplir ces formalités. Aussi s'en passa-t-il; et, sans trop savoir comment il se tirerait d'affaire, il arriva sans aucun papier à la frontière. Là, il se fait descendre dans une auberge, sort à pied, se promène dans la ville. et se rend intrépidement chez le gouverneur. Il se nomme et demande à lui parler.

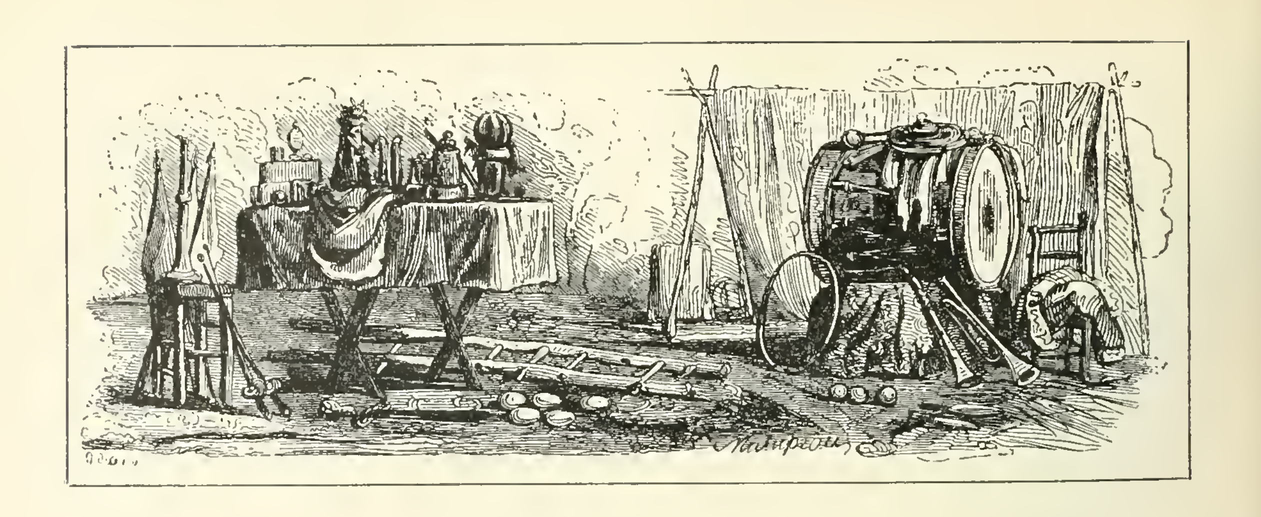
Un valet de chambre lui dit que son Excellence se lève, s'habille, et le prie d'attendre. Au bout de quelques minutes, le comte feint l'impatience et la colère, crie, jure, tempête contre l'impolitesse du gouverneur, et dit, dans les termes les plus injurieux, qu'il n'aurait pas quitté la Pologne s'il avait cru ne trouver en Russie qu'un peuple barbare, des valets insolents, et des gouverneurs de province sans éducation.

Le valet de chambre rentre précipitamment chez son Excellence, l'informe de l'emportement de l'étranger, des injures qu'il lui prodigue. Le gouverneur, irrité, ordonne à ses gens de saisir l'insolent voyageur, de l'embarquer sur-le-champ dans une kibitka et de le jeter hors de la frontière sur ce territoire polonais qu'il regrettait tant.

L'ordre est exécuté; mais, trois heures après, arrive, par un courrier, une dépêche de Pétersbourg qui ordonnait trop tard au gouverneur d'arrêter le subtil escroc....

Ph. de Ségur.





SOUVENIRS D'UN PRESTIDIGITATEUR.


'ÉTAIS en quête de moyens nouveaux pour affriander le public. Que pourrais-je lui présenter, me demandais-je, pour vaincre l'indifférence que lui inspire toujours un nouveau venu? Des tours d'escamotage perfectionnés? Cela, certes, ne m'eût pas empêché d'échouer. Je n'ignorais pas à cette époque que, pour plaire au public, une idée doit être sinon nouvelle, au moins complètement transformée, de manière à devenir méconnaissable. A cette condition seulement l'artiste échappera à cette apostrophe toujours si terrible pour lui : J'ai déjà vu cela.

Après mûre réflexion, je me décidai à confectionner des automates.

Dénué de ressources, je résolus d'opérer une réforme complète dans mon budget. En conséquence, je louai un modeste logement de trois cents francs par an, dans une maison de la rue du Temple, portant le numéro 63.

Cet appartement se composait d'une chambre, d'un cabinet et d'un fourneau enchâssé dans un placard vitré, auquel mon propriétaire donnait le nom de cuisine.

De la plus grande pièce je fis la chambre à coucher; je pris le cabinet pour mon atelier, et le *fourneau-cuisine* servit à la préparation de mes modestes repas.

Ma femme, bien que d'une santé faible et délicate, se chargea des soins de notre ménage. Par bonheur, cette occupation devait être peu fatigante, car, d'un côté, le menu de nos repas était de la plus grande simplicité, et, de l'autre, notre appartement étant aussi restreint que possible, il n'y avait pas à se déranger beaucoup pour aller d'une pièce à l'autre.

Cette proximité de nos laboratoires avait encore ce double avantage que, lorsque ma ménagère s'absentait, je pouvais, sans trop de dérangement, quitter

un levier, une roue, un engrenage pour veiller au pot au feu ou soigner un ragoût.

Ces vulgaires occupations chez un artiste feront sourire de pitié bien des gens; mais quand on n'a pas d'autre domestique que soi-même et que la qualité du repas, composé d'un seul plat, tient à ces petits soins, on fait bon marché d'une vaniteuse dignité, et l'on soigne sa cuisine, sinon avec plaisir, au moins sans fausse honte. Du reste, il paraît que je m'acquittais à merveille de cette mission de confiance, car mon intelligente exactitude m'a souvent valu des éloges. Pourtant, je dois avouer que j'avais peu de dispositions pour l'art culinaire, et que cette exactitude si vantée tenait surtout à la crainte d'encourir les reproches de ma cuisinière en chef.

Cette humble existence, cette vie parcimonieuse me furent moins pénibles que je ne l'avais pensé : j'ai toujours été sobre, et la privation de mets succulents me touchait fort peu. Ma femme, entourée de ses enfants, auxquels elle prodiguait ses soins, semblait également heureuse, tout en espérant un meilleur avenir.

J'imaginai d'abord une pièce d'horlogerie dont le succès apporta un peu d'aisance dans notre ménage. C'était un réveille-matin, dont voici les curieuses fonctions :

Le soir, on le mettait près de soi, et à l'heure désirée, un carillon réveillait le dormeur, en même temps qu'une bougie sortait tout allumée d'une petite boîte où elle se trouvait enfermée. Je fus d'autant plus fier de cette invention et de son succès que ce fut la première de mes idées qui me rapporta un bénéfice.

Ce *réveil-briquet*, ainsi que je l'appelais, eut une telle vogue que, pour satisfaire aux nombreuses demandes qui m'étaient faites, je me trouvai dans la nécessité de joindre un atelier à mon appartement. Je pris des ouvriers, et je devins ainsi un fabricant d'horlogerie.

Encouragé par ce résultat, je tournai de nouveau mes idées vers les inventions, et je donnai un libre essor à mon imagination.

Je parvins encore à faire plusieurs mécaniques nouvelles, parmi lesquelles était une pièce, que quelques-uns de mes lecteurs se rappelleront peut-être avoir vue dans les principaux magasins d'horlogerie de Paris.

C'était un cadran de cristal, monté sur une colonne de même matière. Cette *pendule mystérieuse* (tel était son nom) bien qu'entièrement transparente, donnait l'heure avec la plus grande exactitude, et sonnait sans qu'il y eût apparence de mécanisme pour la faire marcher.

Je construisis aussi plusieurs automates : un escamoteur jouant avec des gobelets, un acrobate, des oiseaux chantants, etc.

Il devrait sembler au lecteur qu'avec tant de cordes à mon arc et d'aussi séduisantes marchandises, ma situation eût dû s'améliorer considérablement. Il n'en était pas ainsi. Chaque jour, au contraire, apportait une nouvelle gêne dans mon commerce ainsi que dans mon ménage, et je voyais même avec effroi s'approcher une crise financière qu'il m'était impossible de conjurer.

Quelle pouvait être la cause d'un tel résultat? Je vais le dire. C'est que, semblable au joueur qui jette insensiblement jusqu'à ses dernières ressources sur le tapis, je mettais dans mon organisation théâtrale les produits de mon travail, avec l'espoir de retrouver bientôt à cette source le centuple de ce que j'y sacrifiais. J'en étais arrivé à cette triste position d'avoir à payer pour la fin du mois une somme de deux mille francs, et je n'en avais pas, comme on dit communément, le premier sou! Il ne restait plus que trois jours jusqu'à l'échéance du billet que j'avais souscrit.

Que cet embarras arrivait mal à propos! Je venais précisément de concevoir le plan d'un automate sur lequel je fondais le plus grand espoir. Il s'agissait d'un *écrivain-dessinateur*, répondant par écrit ou par dessins emblématiques aux questions posées par les spectateurs. Je comptais faire de cette pièce un intermède dans le foyer de mon futur théâtre.

Me voilà donc encore une fois forcé d'enrayer l'essor de mon imagination, pour m'absorber dans le vulgaire et difficile problème de payer un billet quand on n'a pas d'argent.

J'aurais pu, il est vrai, sortir d'embarras en recourant à quelques amis, mais la prudence et la délicatesse me faisaient un devoir de chercher à m'acquitter avec mes propres ressources.

La Providence me sut gré sans doute de cette loyale détermination, car elle m'envoya une idée qui me sauva.

J'avais eu l'occasion de vendre plusieurs pièces mécaniques à un riche marchand de curiosités, M. G..., qui s'était toujours montré envers moi d'une bienveillance extrême. J'allai le trouver et je lui fis une description exacte des fonctions de mon écrivain-dessinateur.

Il paraît que la nécessité me rendit éloquent. M. G... fut si satisfait, que, séance tenante, il m'acheta de confiance l'automate, que je m'engageai à livrer dans l'espace de dix-huit mois. Le prix en fut convenu à cinq mille francs, dont M. G... consentit à me payer moitié par avance, à titre d'arrhes et de prêt, se réservant, dans le cas où je ne réussirais pas, de se rembourser de la somme avancée par l'achat d'autres pièces mécaniques de ma fabrication.

Que l'on juge de mon bonheur, lorsque je rentrai chez moi, tenant dans mes mains de quoi couvrir le déficit de mes affaires ! Mais ce qui peut-être me rendit plus heureux encore, ce fut la perspective de me livrer à l'exécution

d'une pièce qui devait pendant quelque temps satisfaire ma passion pour la mécanique.

Cependant la manière princière avec laquelle M. G... avait conclu ce marché me fit faire de sérieuses réflexions sur l'engagement que j'avais pris vis-à-vis de lui. J'entrevoyais maintenant avec terreur mille circonstances qui pouvaient entraver mon entreprise. Je calculais que, quand bien même je donnerais au travail tout le temps dont je pouvais disposer, j'en perdrais beaucoup encore par suite de mille causes que je ne pouvais ni prévoir ni empêcher. C'étaient d'abord les amis, les acheteurs, les importuns ; puis un dîner de famille, une soirée qu'on ne pouvait refuser, une visite qu'il fallait rendre, etc. Ces exigences de politesse et de convenance que je devais respecter, ne me conduiraient-elles pas tout droit à manquer à ma parole ? Je me mettais en vain l'esprit à la torture pour trouver le moyen de m'en affranchir et de gagner du temps ou du moins de n'en pas perdre; je ne parvenais qu'à gagner du dépit et de la mauvaise humeur.

Je pris alors une résolution que mes amis taxèrent de folie, mais dont ils ne purent parvenir à me détourner : ce fut de me séquestrer volontairement jusqu'à l'entière exécution de mon automate.

Paris ne me paraissant pas un endroit sûr contre les importunités de tout genre, je choisis la banlieue pour retraite. Un beau jour, malgré les prières et les supplications de ma famille entière, après avoir confié les soins de ma fabrication à l'un de mes ouvriers, dont j'avais reconnu l'intelligence et la probité, j'allai à Belleville m'installer dans un petit appartement de la rue des Bois, que je louai pour un an : simple réduit, composé d'une chambre et d'un cabinet, ayant pour tout ameublement un lit, une commode, une table et quelques chaises; encore le mobilier ne brillait-il pas par excès de luxe.

Cet acte de folie, ainsi qu'on l'appelait, cette détermination héroïque selon moi, me sauva d'une ruine imminente et fut le premier échelon de ma vie artistique. A partir de ce moment, se développa chez moi une volonté opiniâtre qui m'a fait aborder de front bien des obstacles et des difficultés.

Me voilà donc désormais enfermé, cloîtré selon mes désirs, avec l'heureuse perspective de me livrer à mon travail sans crainte d'aucune distraction.

Néanmoins, je dois le dire, les premiers jours de ma retraite me furent pénibles, et je déplorai amèrement la dure nécessité qui m'isolait ainsi de toutes mes affections. Je m'étais fait un besoin, une consolation de la société de ma femme et de mes enfants; une caresse de ces êtres si chers me retrempait dans mes moments de chagrin, ravivait mon énergie, et j'en étais privé ! Il fallait vraiment que je fusse soutenu par une grande puissance de volonté pour n'avoir pas faibli devant la perspective de ce vide affreux.

Il m'arrivait bien quelquefois d'essuyer furtivement une larme. Mais alors je fermais les yeux, et tout aussitôt mon automate et les nombreuses combinaisons qui devaient l'animer m'apparaissaient comme une vision consolatrice. Je passais en revue tous les rouages que j'avais créés; je leur souriais pour ainsi dire, comme à d'autres enfants, et, quand je sortais de ce rêve réparateur, je me remettais à mon travail, plein d'une courageuse résignation.

Il avait été convenu que ma femme et mes enfants viendraient le jeudi passer la soirée avec moi, et que, de mon côté, j'irais dîner à Paris tous les dimanches. Ces quelques heures consacrées à la famille étaient les seules distractions que je me permisse.

A la demande de ma femme, la portière de la maison s'était chargée de préparer mes repas; cette excellente créature, ancien cordon bleu, avait quitté le service pour épouser un maçon, nommé M. Auguste. Ce M. Auguste, me jugeant d'après la modeste existence que je menais dans *sa maison*, ne voyait en moi qu'un pauvre diable qui avait grand'peine à gagner sa vie. A ce titre, il prenait avec moi des airs de bienveillante protection ou de généreuse pitié. Au fond, c'était un brave homme; je lui pardonnais ses manières et je ne faisais qu'en rire.

Ma nouvelle cuisinière avait reçu des recommandations toutes particulières pour que je fusse parfaitement traité. Ne voulant pas augmenter le budget du ménage par une double dépense, je fis de mon côté des recommandations dont on me garda rigoureusement le secret.

Voici comment j'avais organisé mon service de bouche.

Les lundi, mardi, mercredi et jeudi je vivais sur un énorme plat, auquel mon *chef* donnait l'appellation générique de *fricot*, mais dont le nom m'importait peu. Le vendredi et le samedi, je faisais maigre. Des haricots, tantôt rouges, tantôt blancs, défrayaient mes repas; avec cela une soupe variée, rappelant souvent les goûts gastronomiques d'un Auvergnat, et je dînais aussi bien, peut-être mieux encore, que Brillat-Savarin lui-même.

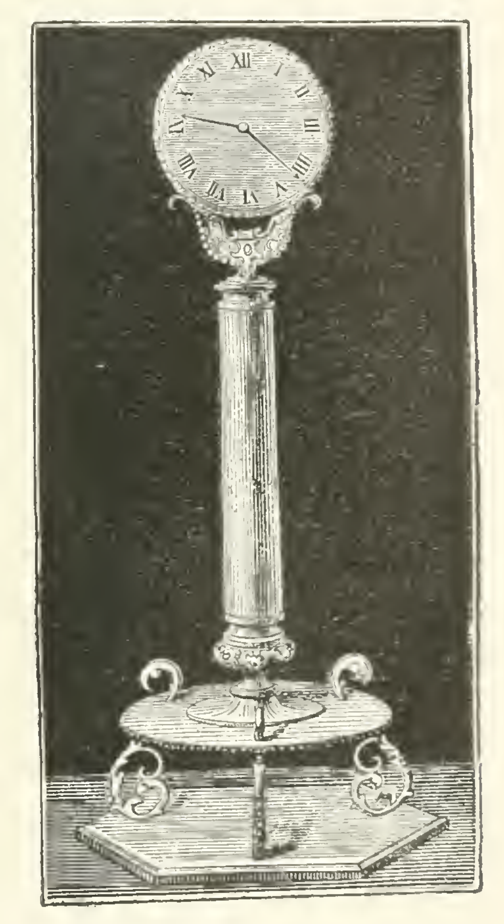
Cette manière de vivre m'offrait deux avantages : je dépensais peu, et jamais une fausse digestion ne venait troubler la lucidité de mes idées. J'en avais grand besoin, du reste, car il ne faut pas croire que les difficultés mécaniques fussent les seuls obstacles contre lesquels j'eusse à lutter dans la confection de mon automate. On en jugera par le trait suivant, qui viendra prouver également la vérité du dicton : « Vouloir c'est pouvoir. »

Dès le commencement de mon travail, j'avais dû songer à commander à un sculpteur sur bois, le corps, la tête, les jambes et les bras de mon écrivain. Je m'étais adressé à un artiste qu'on m'avait particulièrement recommandé comme devant apporter une grande perfection à cet ouvrage, et j'avais tâché de

lui faire comprendre toute l'importance que j'attachais à ce que mon automate eût une figure aussi appropriée que possible à son objet. Mon collaborateur m'avait répondu que je pouvais m'en rapporter à lui.

Un mois après, le sculpteur se présente ; il ôte avec soin l'enveloppe qui protège son œuvre, me montre, avec une certaine satisfaction de lui-même, des bras et des jambes parfaitement exécutés, et enfin il me remet la tête d'un air qui semble signifier : Que dites-vous de cela?

D'après ce que je venais de voir, je m'étais préparé à l'admiration pour ce morceau capital. Que l'on juge de ma surprise! Cette tête, à cela près de la couronne d'épines, offrait un type exact et parfait d'un Crucifix.



La pendule mystérieuse. (P. 345.)

Tout interdit à cette vue, je regarde mon homme pour lui demander une explication. Il semble ne pas me comprendre et continue à me faire valoir toutes les beautés de son œuvre.

Je n'avais aucune bonne raison à faire valoir pour refuser cet ouvrage qui, dans son genre, était une très belle tête. Je l'acceptai donc, quoiqu'elle ne pût me servir.

Je voulus du moins savoir le motif qui avait pu engager mon sculpteur à choisir ce type. A force de le questionner, je finis par apprendre qu'il avait pour spécialité de sculpter des christs pour les crucifix, et ne faisait pas autre chose. Cette fois encore il s'était laissé aller à la routine.

Après cet échec, j'eus recours à un autre artiste, en ayant soin cette fois de m'informer préalablement s'il ne sculptait pas exclusivement des christs pour les crucifix. J'eus beau faire. Malgré mes précautions, je n'obtins de ce dernier sculpteur qu'une tête sans expression, ayant un air de famille avec celle des mannequins en bois qu'on fabrique à Nuremberg, et qui sont destinés à servir de modèles pour des poses, dans les ateliers de peinture. Celui-là non plus ne sculptait pas autre chose!

Je ne me sentis pas le courage de tenter une troisième épreuve.

Cependant il fallait une tête à mon écrivain, et je considérais l'un après l'autre mes deux chefs-d'œuvre. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient convenir.

« J'ai pourtant gravée là, me disais-je en me frappant le front, l'image qu'il me faudrait. Quel malheur que je ne puisse l'exécuter !... Si j'essayais ! »

Il a été de tous temps dans mon caractère de me mettre immédiatement à l'exécution d'un projet dès qu'il est conçu, et quelles qu'en doivent être les difficultés.

Je pris aussitôt un morceau de cire à modeler, j'en fis une boule dans laquelle je pratiquai trois ouvertures pour imiter la bouche et les yeux ; puis plaçant au centre une petite boulette allongée en forme de nez, je m'arrêtai pour regarder complaisamment mon œuvre.

Avez-vous quelquefois remarqué les têtes de joujoux du premier âge, qui représentent deux forgerons frappant sur une enclume à l'aide de deux règles parallèles, que l'on pousse et que l'on tire alternativement? Eh bien! ces sculptures primitives que l'on vend, je crois, deux sous, y compris les combinaisons mécaniques qui les font mouvoir, ces sculptures, dis-je, eussent été des chefs-d'œuvre auprès de mon premier ouvrage dans l'art de la statuaire.

Mécontent, dégoûté et presque colère, je jetai de côté cet essai informe, et je cherchai un autre moyen de sortir d'embarras.

Mais, ainsi que je l'ai dit, je suis tenace et persévérant dans mes entreprises, et plus les difficultés me semblent grandes, plus je tiens à honneur de les surmonter.

La nuit passa sur mon découragement, et le lendemain, je me sentis de nouveau dans la tête et presque au bout des doigts, des formes que je ne pouvais manquer de reproduire. En effet, à force de promener l'ébauchoir sur ma boulette, à force d'ôter d'un côté pour remettre sur l'autre, je parvins à faire des yeux, une bouche, un nez, sinon réguliers, au moins ayant apparence de forme humaine.

Les jours suivants, nouvelles études, nouveaux perfectionnements, et chaque fois je pouvais compter quelques progrès dans mon travail. Pourtant il vint un moment où je me trouvai très embarrassé. La figure était assez régulière, mais cela ne suffisait pas : il fallait lui donner encore le caractère du sujet que je voulais représenter. Je n'avais point de modèle à suivre, et la tâche semblait au-dessus de mes forces.

L'idée me vint de me regarder dans une glace et de juger sur moi-même quels pouvaient être les traits qui donnent de l'expression.

Me mettant donc en posture d'écrivain, je m'examinai minutieusement, je me tâtai pour apprécier les formes, et je cherchai ensuite à les imiter.

Je fus longtemps à cet ouvrage, touchant et retouchant sans cesse, puis enfin, un jour, je trouvai mon œuvre terminée, et je m'arrêtai pour la considérer avec plus d'attention.

Quel ne fut pas mon étonnement, lorsque je m'aperçus que, sans m'en douter, j'avais fait mon exacte ressemblance!

Loin d'être contrarié de ce résultat inattendu, je m'en félicitai, car il me semblait naturel que cet enfant de mon imagination portât mes traits. Je n'étais pas fâché d'apposer ce cachet de famille à une œuvre à laquelle j'attachais une grande importance.

Il y avait déjà plus d'un an que je m'étais retiré à Belleville, et je voyais avec bonheur s'approcher sensiblement le terme de mes travaux et de ma séquestration. Après bien des doutes sur la réussite de mon entreprise, j'étais arrivé au moment solennel du premier essai de mon *écrivain.*

J'avais passé toute la journée à donner les derniers soins à la machine. Mon automate, assis devant moi, semblait attendre mes ordres et se disposer à répondre aux questions que j'allais lui faire. Je n'avais plus qu'à presser la détente pour jouir du résultat si longtemps attendu. Le cœur me battait avec force, et bien que je fusse seul, je tremblais d'émotion à la pensée de cette imposante épreuve.

Je venais de mettre pour la première fois devant mon écrivain une feuille de papier, en lui posant cette question :

— Quel est l'artiste qui t'a donné l'être!

Je poussai le bouton de la détente, le rouage partit.

Je respirais à peine, tant j'avais peur de troubler le spectacle auquel j'assistais.

L'automate me fit un salut; je ne pus m'empêcher de lui sourire comme je l'eusse fait à mon fils.

Mais lorsque je vis cette figure diriger sur son ouvrage un regard attentif; ce bras, quelques instants auparavant inerte et sans vie, s'animer maintenant, et tracer d'une main sûre ma propre signature et mon parafe : oh! alors, les larmes me vinrent aux yeux, et, dans un élan de reconnaissance, j'adressai avec ferveur un remercîment à Dieu qui m'avait permis d'obtenir un si consolant résultat.

C'est qu'aussi, en dehors de la satisfaction que j'éprouvais comme auteur, cette pièce mécanique, la plus importante que j'eusse encore exécutée, était une branche de salut qui devait ramener le bien-être dans mon ménage, du moins un bien-être relatif.

Après avoir mille fois fait recommencer à mon fidèle Sosie des fac-similé de ma signature, je lui fis cette autre question :

— Quelle heure est-il?

L'automate, suivant certaines combinaisons en rapport avec une pendule, écrivit :

— Il est deux heures du matin.

C'était un avertissement plein d'à-propos; j'en profitai et me couchai aussitôt. Contre mon attente, je dormis d'un sommeil que je ne connaissais plus depuis longtemps.

Dès le lendemain matin, fort pressé de soumettre mon œuvre à l'appréciation d'autrui, je priai ma portière et son mari d'assister aux premiers essais des travaux de mon écrivain-dessinateur.

C'était un dimanche; M. Auguste ne travaillait jamais ce jour-là. Je le trouvai en train de déjeuner; il tenait une modeste sardine fixée avec son pouce sur un morceau de pain, qui eût pu aisément passer pour un fort moellon; dans l'autre main, il avait un couteau dont le manche était fixé à sa ceinture par une lanière en cuir.

Mon invitation fut aussi bien accueillie du portier que de la portière, et tous les deux vinrent chez moi, jouir du double plaisir de manger une sardine et d'assister à la représentation tout aristocratique d'un seigneur du siècle de Louis XV.

La femme du maçon choisit cette question :

— Quel est l'emblème de la fidélité?

L'automate répondit en dessinant une charmante levrette étendue sur un coussin.

Mme Auguste, enchantée, me pria de lui faire cadeau de ce dessin.

M. Auguste, lui, semblait absorbé dans une profonde méditation.

Plus étonné que piqué de son silence :

— Eh bien, quoi? lui dis-je, mon automate ne vous convient donc pas?

— Je ne dis pas cela, fit le maçon en coupant une énorme tranche de pain, qu'il mit incontinent dans sa bouche, je ne dis pas cela.

— Mais alors que pensez-vous donc, si vous ne dites pas cela!

Le maçon garda un instant le silence, achevant de broyer sa bouchée de pain, puis, s'essuyant la bouche du revers de sa main :

— Voulez-vous que je vous donne ma façon de penser? dit-il en hochant la tête d'un air d'importance.

— Certainement, monsieur Auguste, je le veux bien, je fais plus, je vous en prie.

— Pour lors, voilà : c'est dommage que vous ne m'ayez pas consulté lorsque vous avez fait votre bonhomme.

— Pourquoi cela?

— Parce que je vous aurais conseillé de faire dessiner comme qui dirait un caniche à la place de cette levrette. Le caniche, voyez-vous, il n'y a rien de pareil pour la fidélité; c'est connu...

Une envie de rire me prit; je me contins.

— Savez-vous, monsieur Auguste, répondis-je avec une apparente condescendance, que cette observation est très profonde et que je partage entièrement votre avis?

Le maçon se redressa de toute la hauteur d'un amour-propre satisfait.

— Bien mieux, continuai-je sur un ton de plaisanterie que mon interlocuteur interpréta tout autrement, bien mieux, je vous dirai que votre critique vient de m'inspirer une idée : Si l'on mettait dans la gueule du caniche une sébille de bois, comme en ont les chiens d'aveugles, hein! qu'en dites-vous?

— Je dis que l'idée est fameuse... Eh mais, ajouta le maçon, qui tenait à être mon collaborateur, après c'temps-là, si nous faisions aussi l'aveugle et son écriteau pour bien faire comprendre que c'est un chien d'aveugle? Ça rappellerait aussi la chanson, vous savez : « Plus je suis pauvre et plus il m'est fidèle » et puis l'on pourrait faire encore...

— Des passants, peut-être?

— Précisément; il y aurait, voyez-vous, un petit garçon.

— Mais, monsieur Auguste, vous ne vous apercevez pas qu'il y aurait aussi une difficulté.

— Laquelle?

— C'est qu'en voyant le chien, l'aveugle et le petit garçon, il ne serait plus possible de savoir lequel des trois est l'emblème de la fidélité.

— Vous croyez?

— Certainement.

— Eh bien, moi, je me chargerais de le faire distinguer.

— Comment cela?

— Il n'y a rien de plus simple; je mettrais sur l'écriteau de l'aveugle: ceci est l'emblème de la fidélité.

— Qui cela, l'aveugle?

— Mais non, le chien!

— Ah bien! je comprends.

— Pardienne! c'est si simple; dit le maçon d'un air triomphant.

M. Auguste, enhardi par le succès de sa critique et de ses conseils, demanda à voir l'intérieur de l'automate.

— Je comprends un peu tout ça, me dit-il, du ton qu'eût pu prendre un confrère ami; c'est moi, voyez-vous, qui mets toujours de l'huile au cric du chantier, je l'ai même démonté deux fois. Ah! mais, c'est que, voyez-vous, si je m'occupais tant soit peu de mécanique, je suis sûr que je deviendrais très fort.

Voulant jusqu'à la fin faire les honneurs de cette séance à mes *Augustes visiteurs*, je mis l'intérieur de mon automate à découvert.

Mon collaborateur avait terminé son déjeuner; il s'approcha, prit son menton dans l'une de ses mains, tandis que de l'autre il se grattait la tête. Quoique ne comprenant rien à ce qu'il voyait, le maçon sembla suivre longtemps les nombreuses combinaisons de la machine; puis, comme s'il se laissait aller à l'impulsion de sa franchise :

— Si je ne craignais pas de vous contrarier, me dit-il d'un ton protecteur, je vous ferais bien encore une observation.

— Faites-la toujours, monsieur Auguste, et soyez sûr que je l'apprécierai comme elle le mérite.

— Eh bien! moi, à votre place, j'aurais fait cette mécanique beaucoup plus simple; ça fait, voyez-vous, que ceux qui ne s'y connaissent pas pourraient la comprendre plus facilement.

Si j'eusse eu près de moi un ami, il est certain que j'aurais éclaté de rire; j'eus la force de tenir mon sérieux jusqu'au bout.

— C'est pourtant très vrai ce que vous dites là, répondis-je d'un air de conviction, je n'y avais pas songé ; mais soyez persuadé, monsieur Auguste, que je vais profiter de votre juste observation et que très prochainement j'ôterai la moitié des pièces de mon automate; il y en aura toujours bien assez.

— Oh! certainement, dit le maçon, croyant à la sincérité de mes paroles, certainement qu'il y en aura bien assez...

A ce moment, on venait de sonner à la porte du jardin. M. Auguste, toujours exact dans ses fonctions, courut ouvrir, et sa femme m'ayant également quitté, je pus rire tout à mon aise.

N'est-il pas curieux de voir que cette pièce, qui fut visitée de tout Paris et qui me valut de nombreux éloges, ne reçut, à son début, que la stupide critique d'un portier! Tant il est vrai que l'on n'est pas plus prophète dans sa maison que dans son pays.

On comprend que je m'inquiétai peu et que je me blessai encore moins des observations de cet étrange censeur; ma levrette ne fut pas remplacée par un caniche et mon mécanisme ne fut point modifié. Je dirai plus, c'est que, dans la suite, si j'avais eu un changement à faire, c'eût été, au contraire, pour ajouter des apparences de complication; voici pourquoi.

Le public (je ne parle pas du public éclairé) ne comprend généralement rien aux effets mécaniques à l'aide desquels on peut animer un automate; mais il éprouve du plaisir à les voir, et le plus souvent il n'en apprécie le mérite qu'en raison de la multiplicité des pièces qui le composent.

J'avais donné tous mes soins à rendre le mécanisme de mon écrivain aussi simple que possible; je m'étais surtout attaché, en surmontant des difficultés inouïes, à faire fonctionner cette pièce, sans qu'on entendît le moindre bruit

dans les rouages. En agissant ainsi, j'avais voulu imiter la nature, dont les instruments si compliqués fonctionnent cependant d'une façon tout à fait imperceptible.

Croira-t-on que cette perfection même, pour laquelle j'avais fait de si grands efforts, fut défavorable à mon automate?

Dans les premiers temps de son exhibition, j'entendis plusieurs fois des personnes qui n'en voyaient que l'extérieur, s'exprimer ainsi :

— Cet écrivain est charmant; mais le mécanisme en est peut-être très simple. Oh! mon Dieu! il faut souvent si peu de chose pour produire de grands effets!

L'idée me vint alors de rendre les rouages un peu moins parfaits et de leur faire produire, en diminutif, cette harmonie mécanique que font entendre les machines à filer le lin. Alors le bon public apprécia tout autrement mon ouvrage, et son admiration s'accrut en raison directe de l'intensité de ce tohubohu. On n'entendait plus que ces exclamations : « Comme c'est ingénieux ! Quelle complication! et qu'il faut de talent pour organiser de semblables combinaisons! »

Pour obtenir ce résultat, j'avais rendu mon automate moins parfait, et j'avais eu tort. Je faisais en cela comme certains acteurs qui, pour produire un plus grand effet, chargent leurs rôles. Ils font rire, mais ils s'écartent des règles de l'art, et sont rarement classés parmi les bons artistes. Plus tard, je revins de ma susceptibilité, et ma machine fut remise dans son premier état.

Mon écrivain une fois terminé, j'aurais pu faire cesser l'emprisonnement volontaire auquel je m'étais condamné, mais j'avais à exécuter une autre pièce pour laquelle le séjour de la campagne m'était nécessaire. Bien que très compliqué lui-même, ce second automate, en raison de la différence de ses combinaisons, me reposait un peu de mon premier travail et m'offrait quelques distractions. C'était un rossignol que m'avait commandé un riche négociant de Saint-Pétersbourg. Je m'étais engagé à produire une imitation parfaite du chant et des allures de ce charmant musicien des bois.

Cette entreprise n'était pas sans offrir des difficultés sérieuses, car, si j'avais déjà exécuté plusieurs oiseaux, leur ramage était tout de fantaisie. et pour le composer je n'avais consulté que mon goût. Une imitation du chant du rossignol était un travail bien autrement délicat : ici il fallait traduire des notes et des sons presque inimitables.

Heureusement nous étions dans la saison où ce chanteur habile fait entendre ses délicieux accents; je pouvais donc le prendre pour modèle.

De temps en temps après ma veillée, je me dirigeais vers le bois de Romainville, dont la lisière touche presque à l'extrémité de la rue que j'habitais. Je

m'enfonçais au plus épais du feuillage, et là, couché sur un bon tapis de mousse, je provoquais, en sifflant, les leçons de mon maître. (On sait que le rossignol chante la nuit et le jour, et que le moindre son de sifflet, harmonieux ou non, le met immédiatement en verve.)

Il s'agissait d'abord de formuler dans mon imagination les phrases musicales avec lesquelles l'oiseau compose ses mélodies.

Voici de quels souvenirs mon oreille se trouva à peu près frappée : Tiou... tiou... tiou... ut, ut, ut, ut, ut, tchitchou, tchitchou, tchit, tchit, rrrrrouit, etc. Il me fallait ensuite analyser ces sons étranges, ces gazouillements sans nom, ces rrrrrouit impossibles, et les recomposer par des procédés musicaux.

Là était la difficulté; je ne savais de la musique que ce qu'un sentiment naturel m'en avait appris, et mes connaissances en harmonie devaient m'être d'une bien faible ressource. J'ajouterai que pour imiter cette flexibilité de gosier et reproduire ces harmonieuses modulations, je n'avais qu'un instrument presque microscopique. C'était un petit tube en cuivre de la grosseur et de la longueur environ d'un tuyau de plume, dans lequel un piston d'acier, se mouvant avec la plus grande liberté, pouvait donner les divers sons qui m'étaient nécessaires. Ce tube était en quelque sorte le gosier du rossignol.

Cet instrument devait fonctionner mécaniquement : un rouage faisait mouvoir un soufflet, ouvrait ou fermait une soupape pour les coups de langue, les notes coulées et les gazouillements, et guidait le piston suivant les différents degrés de vitesse et de profondeur qu'il était nécessaire d'atteindre.

J'avais aussi à donner de l'animation à l'oiseau : je devais lui faire remuer le bec en rapport avec les sons qu'il articulait, battre des ailes, sauter de branche en branche, etc. Mais ce travail m'effrayait beaucoup moins que l'autre, car il rentrait dans le domaine de la mécanique.

Je n'entreprendrai point de détailler au lecteur les tâtonnements et les recherches qu'il me fallut faire dans cette circonstance. Il me suffira de dire qu'après bien des essais, j'arrivai à me créer une méthode, moitié musicale, moitié mécanique; je représentai les tons, demi-tons, pauses, modulations et articulations de toute nature, par des chiffres correspondant à des degrés de cercle. Cette méthode répondit à toutes les exigences de l'harmonie et de la mécanique, et me conduisit à un commencement d'imitation que je n'avais plus qu'à perfectionner par de nouvelles études. Muni de mon instrument, je courus au bois de Romainville.

Je m'installai le plus commodément possible dans le voisinage d'un chêne sur les branches duquel j'avais souvent vu des rossignols.

Je remontai le rouage de ma machine, et je la fis jouer au milieu du plus profond silence.

Bientôt, le chantre des bois me donna une suite de sons et d'accords délicieux, que je suivis avec toute l'attention dont j'étais capable.

Je passai ainsi une partie de la nuit : mon professeur se montrait infatigable, et de mon côté, je ne me lassais pas de l'entendre. Enfin il fallut nous quitter, car, malgré le plaisir que j'éprouvais, le froid commençait à me gagner, et le besoin de repos se faisait sentir. Néanmoins, je sortis de là si bien pénétré de ce que j'avais à faire que, dès le lendemain j'apportai d'importantes corrections à ma machine.



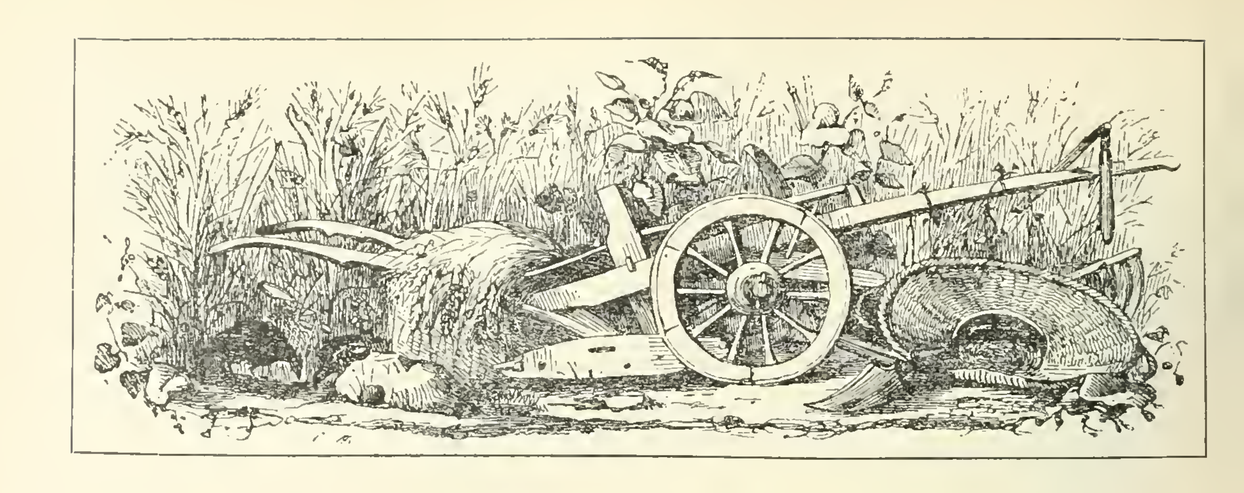
Je m'installai le plus commodément possible. (P. 356.)

Au bout de cinq ou six autres visites au bois de Romainville, je finis par obtenir le résultat que j'avais poursuivi : j'avais imité le chant du rossignol.

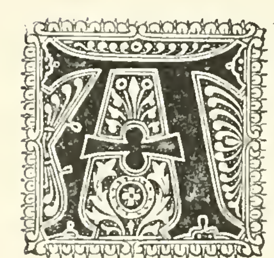
Après dix-huit mois de séjour à Belleville, je rentrai dans Paris, chez moi, près de ma femme, près de mes enfants; je me retrouvai au milieu de mes ouvriers, auxquels je n'eus que des félicitations à adresser.

En mon absence, mes affaires avaient prospéré, et de mon côté j'avais gagné, par l'exécution de mes deux automates la somme de sept mille francs.

ROBERT HOUDIN.



SOUVENIRS D'UN NATURALISTE.



Au mois de juin 1772, un ami m'ayant proposé de me mener chez J.-J. Rousseau, il me conduisit dans une maison rue Plâtrière, à peu près vis-à-vis l'hôtel de la Poste. Nous montâmes au quatrième étage. Nous frappâmes; et madame Rousseau vint nous ouvrir la porte. Elle nous dit : « Entrez, messieurs, vous allez trouver mon mari. » Nous traversâmes une fort petite antichambre, où des ustensiles de ménage étaient proprement arrangés; de là nous entrâmes dans une chambre où J.-J. Rousseau était assis en redingote et en bonnet blanc, occupé à copier de la musique. Il se leva d'un air riant, nous présenta des chaises, et se remit à son travail, en se livrant toutefois à la conversation.

Il était maigre, et d'une taille moyenne. Une de ses épaules paraissait plus élevée que l'autre, soit que ce fût l'effet d'un défaut naturel, ou de l'attitude qu'il prenait dans son travail, ou de l'âge qui l'avait voûté, car il avait alors soixante ans; d'ailleurs, il était fort bien proportionné. Il avait le teint brun, quelques couleurs aux pommettes des joues, le nez très bien fait, le front rond et élevé, les yeux pleins de feu. Les traits obliques qui tombent des narines vers les extrémités de la bouche, et qui caractérisent la physionomie, exprimaient dans la sienne une grande sensibilité, et quelque chose même de douloureux. On remarquait dans son visage trois ou quatre caractères de la mélancolie, par l'enfoncement des yeux et par l'affaissement des sourcils; de la tristesse profonde par les rides du front...

Près de lui était une épinette sur laquelle il essayait de temps en temps des airs. Deux petits lits de cotonnade rayée de bleu et de blanc, comme la tenture de sa chambre, une commode, une table et quelques chaises faisaient tout son mobilier. Aux murs étaient attachés un plan de la forêt et du parc

de Montmorency, où il avait demeuré, et une estampe du roi d'Angleterre, son ancien bienfaiteur.

Sa femme était assise, occupée à coudre du linge; un serin chantait dans sa cage suspendue au plafond; des moineaux venaient manger du pain sur ses fenêtres ouvertes du côté de la rue, et sur celle de l'antichambre on voyait des caisses et des pots remplis de plantes telles qu'il plaît à la nature de les semer. Il y avait dans l'ensemble de son petit ménage un air de propreté et de simplicité, qui faisait plaisir.

Il me parla de mes voyages; ensuite la conversation roula sur les nouvelles du temps, après quoi il nous lut une lettre manuscrite en réponse à M. le marquis de Mirabeau, qui l'avait interpellé dans une discussion politique. Il le suppliait de ne pas le rengager dans les tracasseries de la littérature. Je lui parlai de ses ouvrages, et je lui dis que ce que j'en aimais le plus, c'était le *Devin du Village* et le troisième volume d'*Emile*. Il me parut charmé de mon sentiment. « C'est aussi, me dit-il, ce que j'aime le mieux avoir fait ; mes ennemis ont beau dire, ils ne feront jamais un Devin du Village. » Il nous montra une collection de graines de toute espèce. Il les avait arrangées dans une multitude de petites boîtes. Je ne pus m'empêcher de lui dire que je n'avais vu personne qui eût ramassé une aussi grande quantité de graines, et qui eût si peu de terres. Cette idée le fit rire. Il nous reconduisit, lorsque nous prîmes congé de lui, jusque sur le bord de son escalier.

A quelques jours de là, il vint me rendre ma visite. Il était en perruque ronde bien poudrée et bien frisée, portant un chapeau sous le bras, et en habit de nankin. Il tenait une petite canne à la main. Tout son extérieur était modeste, mais fort propre, comme on le dit de celui de Socrate. Je lui offris une pièce de coco marin avec son fruit, pour augmenter sa collection de graines; et il me fit le plaisir de l'accepter Avant de sortir de chez moi, nous passâmes dans une chambre où je lui fis voir une belle immortelle du Cap, dont les fleurs ressemblent à des fraises, et les feuilles à des morceaux de drap gris. Il la trouva charmante; mais je l'avais donnée, et elle n'était plus à ma disposition. Comme je le reconduisais à travers les Tuileries, il sentit l'odeur du café. « Voici, me dit-il, un parfum que j'aime beaucoup. Quand on en brûle dans mon escalier, j'ai des voisins qui ferment leur porte, et moi j'ouvre la mienne. — Vous prenez donc du café, lui dis-je, puisque vous en aimez l'odeur. — Oui, me répondit-il; c'est presque tout ce que j'aime des choses de luxe, les glaces et le café. » J'avais apporté une balle de café de l'île de Bourbon, et j'en avais fait quelques paquets que je distribuais à mes amis. Je lui en envoyai un le lendemain, avec un billet où je lui mandais que, sachant son goût pour les graines étrangères, je le priais d'accepter celles-là.

Il me répondit par un billet fort poli, où il me remerciait de mon attention.

Mais le jour suivant j'en reçus un autre d'un ton bien différent. En voici la copie :

« Hier, monsieur, j'avais du monde qui m'a empêché d'examiner ce que vous m'avez envoyé. A peine nous nous connaissons, et vous débutez par des cadeaux : c'est rendre notre société trop inégale ; ma fortune ne me permet point d'en faire. Choisissez de reprendre votre café ou de ne nous plus voir.

» Agréez mes très humbles salutations. — J.-J. ROUSSEAU [1]. »

Je lui répondis qu'ayant été dans le pays où croissait le café, la qualité et la quantité de ce présent le rendaient de peu d'importance; qu'au reste je lui laissais le choix de l'alternative qu'il m'avait donnée. Cette petite altercation se termina aux conditions que j'accepterais de sa part une racine de Ginseng, et un ouvrage sur l'ichthyologie qu'on lui avait envoyé de Montpellier. Il m'invita à dîner pour le lendemain. Je me rendis chez lui à onze heures du matin. Nous conversâmes jusqu'à midi et demi. Alors sa femme mit la nappe. Il prit une bouteille de vin, et en la posant sur la table, il me demanda « si nous aurions assez, et si j'aimais à boire. — Combien sommes-nous? lui dis-je. — Trois, dit-il, vous, ma femme et moi. — Quand je bois du vin, lui répondis-je, et que je suis seul, j'en bois bien une demi-bouteille, et j'en bois un peu plus quand je suis avec mes amis.— Cela étant, reprit-il, nous n'en aurons pas assez; il faut que je descende à la cave. » Il en rapporta une seconde bouteille. Sa femme servit deux plats; un de petits pâtés, et un autre qui était couvert. Il me dit, en me montrant le premier : « Voici votre plat, et l'autre est le mien. — Je mange peu de pâtisseries, lui dis-je, mais j'espère bien goûter du vôtre. — Oh! me dit-il, ils nous sont communs tous deux; mais bien des gens ne se soucient pas de celui-là; c'est un mets suisse ; un pot-pourri de lard, de mouton, de légumes et de châtaignes. » Il se trouva excellent. Ces deux plats furent relevés par des tranches de bœuf en salade, ensuite par des biscuits et du fromage; après quoi sa femme servit le café. « Je ne vous offre point de liqueur, me dit-il, parce que je n'en ai point; j'aime mieux boire une bouteille de vin qu'un verre de liqueur. »

Pendant le repas, nous parlâmes des Indes, des Grecs et des Romains. Après le dîner, il alla me chercher quelques manuscrits. Il me lut une continuation d'*Emile*, quelques lettres sur la botanique, un petit poème en prose

1. Voilà les leçons de politesse que donnait ce « grand instituteur du genre humain ! » C'est que Rousseau, comme Voltaire, était d'une susceptibilité inouïe, provoquée par une vanité non moins grande. Lorsqu'il se figurait qu'on avait « offensé sa dignité personnelle » — Bernardin, par exemple, en se permettant avec trop de familiarité de lui faire un cadeau, — il en concevait de la colère et du dépit et manifestait son mécontentement par des procédés aussi ridicules que malhonnêtes. On en citerait cent exemples. Mme de Genlis a raconté une aventure de ce genre, dans laquelle Rousseau s'était comporté envers elle comme un malotru.

sur un épisode de la Bible, des morceaux charmants traduits du Tasse. « Comptez-vous donner ces écrits au public? — Oh! Dieu m'en garde! dit-il; je les ai faits pour mon plaisir, pour causer le soir avec ma femme. — Oh! oui, que cela est touchant! reprit madame Rousseau; cette pauvre Sophronie! j'ai bien pleuré quand mon mari m'a lu cet endroit-là. » Enfin elle m'avertit qu'il était neuf heures du soir...

J'avais entendu quelques anecdotes sur Rousseau ; mais elles n'étaient fondées que sur des ouï-dire, et j'ai voulu donner à cet écrit un mérite étranger même aux meilleures histoires : c'est de ne pas renfermer la plus légère circonstance dont je n'aie été le témoin, ou que je ne tienne de la bouche même du philosophe.

Rousseau a passé plusieurs années à Montmorency, dans une maison située à mi-côte au milieu du village; mais il en a occupé une bien plus agréable dans le bois même de Montmorency : « C'était un lieu charmant, me dit-il, qu'on appelait l'Ermitage; mais il n'existe plus, on l'a gâté. J'allais souvent me promener dans un endroit retiré de la forêt qui me plaisait beaucoup. Un jour j'y trouvai des sièges de gazon : cette surprise me fit grand plaisir. — Vous aviez donc des amis? lui dis-je. — Dans ce temps-là j'en avais, reprit-il, mais à présent je n'en ai plus. — Pourquoi, lui disais-je une fois, avez-vous quitté le séjour de la campagne, que vous aimez tant, pour habiter une des rues de Paris les plus bruyantes? — Il faut, me répondit-il, pouvoir vivre à la campagne; mon état de copiste de musique m'oblige d'être à Paris. D'ailleurs, on a beau dire qu'on vit à bon marché à la campagne, on y tire presque tout des villes. Si vous avez besoin de deux liards de poivre, il vous en coûte six sous de commission. Et puis j'y étais accablé de gens indiscrets. Un jour, entre autres, une femme de Paris, pour m'épargner un port de lettre de quatre sous, m'en fit coûter près de quatre francs. Elle m'envoya une lettre à Montmorency par un domestique. Je lui donnai à dîner, et un écu pour sa peine : c'était bien la moindre chose; il avait fait le chemin à pied, et il venait pour moi. Quant à la rue Plâtrière, c'est la première rue où j'ai logé en arrivant à Paris : c'est une affaire d'habitude, il y a vingt-cinq ans que j'y demeure (1). »

Dans la plupart de ses voyages, il aimait à aller à pied; mais cet exercice n'avait jamais pu l'accoutumer à marcher sur le pavé. Il avait les pieds très sensibles : « Je ne crains pas la mort, disait-il, mais je crains la douleur. » Cependant, il était très vigoureux; à plus de soixante ans, il allait après midi

1. Combien tout ce bavardage pour des détails aussi futiles ne semble-t-il pas détonner dans la bouche du « grand homme! » A qui Rousseau fera-t-il accroire qu'il n'aurait pas pu payer facilement, s'il l'avait voulu, les six sous de commission nécessités par l'achat de deux liards de poivre ?

aux prés Saint-Gervais, ou bien il faisait le tour du bois de Boulogne, sans qu'à la fin de cette promenade il parût fatigué. Il avait eu des fluxions aux dents, qui lui en avaient fait perdre une partie; il faisait passer la douleur en mettant de l'eau très froide dans la bouche. Il avait observé que la chaleur des aliments occasionne les maux de dents, et que les animaux qui boivent et mangent froid les ont fort saines. Dans sa jeunesse il eut des palpitations si fortes qu'on entendait les battements de son cœur de l'appartement voisin. Il appelait les vapeurs « la maladie des gens heureux. » Il avait de temps à autre quelque ressentiment de ce mal. Il m'a conté qu'il n'y avait pas longtemps, il avait cru mourir un jour qu'il était dans le cul-de-sac Dauphin, sans en pouvoir sortir, parce que la porte des Tuileries était fermée derrière lui, et que l'entrée de la rue était barrée par des carrosses; mais dès que le chemin fut libre, son inquiétude se dissipa. Il avait appliqué à ce mal le seul remède convenable à tous les maux, qui est d'en ôter la cause. Les exercices du corps, le repos de l'âme et la distraction avaient achevé d'en affaiblir les effets.

Comme il vivait à la campagne, et presque toujours seul dans les bois, il portait souvent une robe longue et fourrée, et, dans cet état, une perruque étant peu commode, il se coiffa d'un bonnet; mais cet habillement parut extraordinaire aux enfants et aux badauds qui le suivaient partout; aussi fut-il obligé d'y renoncer. Voilà comme on a attribué à l'esprit de singularité ce prétendu habit d'Arménien, que ses infirmités lui avaient rendu nécessaire. Il se guérit à la fin de ses maux en renonçant à la médecine et aux médecins; il ne les appelait pas même dans les accidents les plus imprévus. En 1776, à la fin de l'automne, en descendant seul le soir la pente de Ménilmontant, un de ces grands chiens danois que la vanité des riches fait courir dans les rues, au-devant de leurs carrosses, pour le malheur des gens de pied, le renversa si rudement sur le pavé qu'il en perdit connaissance. Des gens charitables qui passaient le relevèrent; il avait la lèvre supérieure fendue, le pouce de la main gauche tout écorché; il revint à lui; on voulut lui chercher une voiture, il n'en voulut point de peur d'y être saisi du froid; il revint chez lui à pied; un médecin accourut, il le remercia de son amitié, mais il refusa ses secours, et se contenta de laver ses blessures qui, au bout de quelques jours, se cicatrisèrent parfaitement. « C'est la nature, disait-il, qui guérit, ce ne sont pas les hommes. »

Dans les maladies internes, il se mettait à la diète, et voulait être seul, prétendant qu'alors le repos et la solitude étaient aussi nécessaires au corps qu'à l'âme.

Son régime en santé l'a maintenu frais et vigoureux jusqu'à la fin de sa vie. Il se levait à cinq heures du matin en été, se mettait à copier de la mu-

sique jusqu'à sept heures et demie; alors il déjeunait, et pendant le déjeuner il s'occupait à arranger sur des papiers les plantes qu'il avait cueillies l'après-midi de la veille; après déjeuner, il se remettait à copier de la musique; il dînait à midi et demi; à une heure et demie il allait prendre le café, assez souvent au café des Champs-Elysées où nous nous donnions rendez-vous ([1]). Ensuite il allait herboriser dans les campagnes, le chapeau sous le bras en plein soleil, même dans la canicule. Il prétendait que l'action du soleil lui faisait du bien. Cependant je lui disais que tous les peuples méridionaux couvraient leur tête de coiffures d'autant plus élevées qu'ils approchent plus de la Ligne. Je lui citais les turbans des Turcs et des Persans, les longs bonnets pointus des Chinois et des Siamois, les mitres élevées des Arabes, qui cherchent tous à ménager entre leur tête et leur coiffure un grand volume d'air, tandis que les peuples du nord n'ont que des toques ; j'ajoutais que la nature fait croître dans les pays chauds les arbres à larges feuilles, qui semblent destinés à donner aux animaux et aux hommes des ombrages plus épais. Enfin, je lui rappelais l'instinct des troupeaux qui vont se mettre à l'ombre au fort de la chaleur; mais ces raisons ne produisaient aucun effet, il m'objectait l'habitude et son expérience. Cependant j'attribue à ces promenades brûlantes une maladie qu'il éprouva dans l'été de 1777. C'était une révolution de la bile, avec des vomissements et des crispations de nerfs si violentes qu'il m'avoua n'avoir jamais tant souffert. Sa dernière maladie, arrivée l'année suivante de la même saison, à la suite des mêmes exercices, pourrait bien avoir eu la même cause. Autant il aimait le soleil, autant il craignait la pluie; quand il pleuvait, il ne sortait point. « Je suis, me disait-il en riant, tout le contraire du petit bonhomme du baromètre suisse; quand il entre je sors, et quand il sort je rentre. » Il était de retour de la promenade un peu avant la fin du jour, il soupait et se couchait à neuf heures et demie.

Tel était l'ordre de sa vie; ses goûts avaient la même simplicité. A commencer par le sens qui est le précurseur de celui du goût, comme il n'usait point de tabac, il avait l'odorat fort subtil; il ne recueillait pas de plantes qu'il ne les flairât, et je crois qu'il aurait pu faire une botanique de l'odorat, s'il y avait dans les langues autant de noms propres à caractériser les odeurs qu'il y a d'odeurs dans la nature. Il m'avait appris à connaître beaucoup de plantes par les seules émanations : l'œillet à l'odeur de girofle; la croisette qui sent le miel; le muscari, la prune; un certain chenopodium, la morue salée ; une espèce de géranium, le gigot de mouton rôti, etc.

Il mangeait de tous les aliments, à l'exception des asperges, parce qu'il

1. Ce café était un petit pavillon de madame la duchesse de Bourbon.

avait éprouvé qu'elles lui étaient contraires. Il regardait les petits haricots, les petits pois, les jeunes artichauts, comme moins sains et moins agréables que ceux qui ont acquis leur maturité. Il ne mettait pas à cet égard de différence entre les primeurs en légumes et les primeurs en fruits. Il aimait beaucoup les fèves de marais, quand elles ont leur grosseur naturelle, et que toutefois elles sont encore tendres. Il m'a raconté que, dans les premiers temps qu'il vint à Paris, il soupait avec des biscuits. Il y avait alors deux fameux pâtissiers au Palais Royal, chez lesquels beaucoup de personnes allaient faire leur repas du soir. L'un d'eux mettait du citron dans ses biscuits, l'autre n'y en mettait pas; celui-ci passait pour le meilleur. « Autrefois, me disait-il, nous buvions, ma femme et moi, un quart de bouteille de vin à notre souper, ensuite est venue la demi-bouteille, à présent nous buvons la bouteille tout entière; cela nous réchauffe. » Il aimait à se rappeler les bons laitages de la Suisse, entre autres celui qu'on trouve en quelques endroits des bords du lac de Genève. La crème en été y est couleur de rose, parce que les vaches y paissent quantité de fraises qui croissent dans les pâturages des montagnes. « Je ne voudrais pas, disait-il, faire tous les jours bonne chère, mais je ne la hais pas. Un jour que j'étais dans le carrosse de Montpellier, on nous servit à quelques lieues de cette ville un dîner excellent en gibier, en poissons et en fruits; nous crûmes qu'il nous en coûterait beaucoup : on nous demanda trente sous par tête. Le bon marché, la société qui se convenait, la beauté du paysage et de la saison, nous firent prendre le parti de laisser aller le carrosse; nous restâmes là trois jours à nous réjouir; je n'ai jamais fait meilleure chère [1]. On ne jouit des biens de la vie que dans les pays où il n'y a point de commerce : le désir de tout convertir en or fait qu'ailleurs on se prive de tout. » Cette réflexion peut servir de réponse à ceux de nos politiques modernes qui veulent étendre sans discrétion le commerce d'un pays, et qui regardent cette extension comme le plus grand avantage qu'on puisse lui procurer.

A l'observation de Jean-Jacques sur les jouissances des peuples qui n'ont point de commerce, j'en ajouterai une sur les privations de ceux qui en ont beaucoup. J'ai un peu voyagé, et j'ai vu, dans les pays où l'on fabrique beaucoup de draps, le peuple presque nu; dans ceux où l'on engraisse quantité de bœufs et de volailles, le paysan sans beurre, sans œufs et sans viande, et ne mangeant que du pain noir dans ceux où croît le plus beau froment : c'est ce que j'ai vu à la fois en Normandie, dont les campagnes sont les plus fertiles et les plus commerçantes que je connaisse.

Au demeurant, personne n'était plus sobre que Rousseau. Dans nos pro-

1. On voit que si Jean-Jacques était philosophe, il ne laissait pas d'être en même temps un homme fort pratique.

Ma chère amie, je veux bien te pardonner cette fois... (P. 380.)

menades, c'était toujours moi qui lui faisais la proposition de goûter; il l'acceptait, mais il fallait absolument qu'il payât la moitié de la dépense, et si je la payais à son insu, il refusait les semaines suivantes de venir avec moi. « Vous manquez, disait-il, à nos engagements. »

Rousseau avait un regard assuré, et même perçant lorsqu'il était ému ; mais jamais il ne l'arrêtait que sur celui de l'homme auquel il voulait se communiquer. Ce cas rare excepté, il ne s'occupait dans les rues qu'à en sortir sûrement et promptement. Je lui disais un jour, sur son indifférence pour les objets devant lesquels nous passions : « Vous ressemblez à Xénocrate, qui pensait que de jeter les yeux dans la maison d'autrui, c'était autant que d'y mettre les pieds. — Oh! c'est un peu trop fort, » répondit-il. Le spectacle des hommes, loin de lui inspirer de la curiosité, lui avait ôté celle qu'il pouvait avoir. J'ai souvent remarqué sur son front un nuage qui s'éclaircissait à mesure que nous sortions de Paris et qui s'obscurcissait à mesure que nous en rapprochions. Quand il était une fois dans la campagne, son visage devenait gai et serein. « Enfin nous voilà, disait-il, hors des carrosses, du pavé et des hommes! » Il aimait surtout la verdure des champs. « J'ai dit à ma femme, me disait-il : quand tu me verras bien malade et sans espérance d'en revenir, fais-moi porter au milieu d'une prairie, sa vue me guérira. » Il ne voyait pas de fort loin, et pour apercevoir les objets éloignés, il s'aidait d'une lorgnette; mais de près, il distinguait, dans le calice des plus petites fleurs, des parties que j'y voyais à peine avec une forte loupe. Il aimait l'aspect du mont Valérien, et quelquefois au coucher du soleil, il s'arrêtait à le considérer sans rien dire, non pas seulement pour y observer les effets de la lumière mourante au milieu des nuages et des collines d'alentour, mais parce que cette vue lui rappelait les beaux couchers du soleil dans les montagnes de la Suisse. Il m'en faisait des tableaux charmants.

« On trouve quelquefois dans la Suisse, disait-il, des positions enchantées. J'y ai vu, au milieu d'un cratère entouré de longues pyramides de roches sèches et arides, des bassins où croissent les plus riches végétaux, et d'où sortent des bouquets d'arbres au centre desquels est bien souvent une petite maison. Vous êtes dans les airs, et vous apercevez sous vos pieds des points de vue délicieux. Cependant, ajoutait-il, je ne voudrais pas demeurer sur ces montagnes, parce que les belles vues gâtent le plaisir de la promenade, mais je voudrais y avoir ma maison à mi-côte. » Il n'était sensible qu'aux beautés de la nature. Un jour, cependant, que j'allais à Sceaux pour la première fois, il me dit : « Vous verrez le parc, mais de tous ceux que j'ai vus, c'est celui que je préférerais. » Il n'approuvait pas les changements qu'on avait faits à celui de la Muette, où il allait quelquefois se promener. Les ruines des parcs l'affectaient plus que

celles des châteaux. Il considérait avec intérêt ce mélange de plantes étrangères, sauvages et domestiques; ces charmilles redevenues des bois; ces grands arbres jadis taillés, et qui se hâtent de reprendre leur forme; ce concours où l'art des hommes ne lutte contre la nature que pour faire connaître son impuissance. Il riait de la bizarrerie de nos riches, qui scellent sur les bords de leurs ruisseaux factices des grenouilles et des roseaux de plomb, et qui font détruire avec grand soin ceux qui y viennent naturellement; il se moquait de leur mauvais goût, qui leur fait entasser dans de petits terrains les simulacres des ruines d'architecture de tous les peuples et de tous les siècles. Mais quand elles y seraient même bien ordonnées, je crois qu'elles ne feraient pas plus d'effet. Ce n'est pas parce que les monuments de l'antiquité inspirent de la mélancolie que nous en aimons la vue. O grands, voulez-vous que vos parcs offrent un jour des ruines vénérables comme celles des Grecs et des Romains? faites régner, comme eux, la vertu dans vos palais, et le bonheur dans les villages.

« Les athées, disait Rousseau, n'aiment point la campagne ; ils aiment toutefois celle des environs de Paris, où l'on a tous les plaisirs de la ville, les bonnes tables, les salons, les brochures ; mais si vous les ôtez de là, ils y meurent d'ennui, ils n'y voient rien. Il n'y a pas cependant sur la terre de peuple que le simple aspect de la nature n'ait pénétré du sentiment de la Divinité. Si un homme de génie comme Platon arrivait chez des sauvages avec les découvertes de la physique, et qu'il leur dît : Vous adorez un être intelligent, mais vous ne connaissez presque rien de la beauté de ses ouvrages; et qu'il leur fît voir toutes les merveilles du microscope et du télescope; ah! quel serait leur ravissement! ils tomberaient à ses pieds, ils l'adoreraient lui-même comme un dieu. Comment se peut-il qu'il y ait des athées dans un siècle aussi éclairé que le nôtre [1]? c'est que les yeux se ferment quand le cœur se resserre. » On peut juger, par ce que sentait Rousseau, qu'il ne voyait rien dans la nature avec indifférence; cependant tout ne l'intéressait pas également. Il préférait les ruisseaux aux rivières; il n'aimait pas la vue de la mer, qui inspire, disait-il, trop de mélancolie. De toutes les saisons il n'aimait que le printemps. « Quand, disait-il, les jours commencent à décroître, l'été est fini pour moi; mon imagination me représente l'hiver. — Vous avez fait, lui disais-je, votre année bien courte, les beaux paysages de la Suisse vous ont gâté; si vous aviez vu les longs hivers de la Russie, vous trouveriez les nôtres supportables. — La nature, reprenait-il, est une belle femme, tour à tour gaie, triste, mélancolique,

1. Comment se pourrait-il qu'il n'y en eût pas, aurait pu répondre Bernardin, lorsque des écrivains tels que vous se font un jeu de saper les fondements de la religion dans leurs ouvrages?... Chacun sait que Rousseau fut toute sa vie un fanatique du paradoxe, et qu'il le porta jusque dans la mort, puisque après avoir écrit contre le suicide des pages d'une valeur incomparable, il s'est lui-même suicidé.

qui ne m'intéresse pas toujours. » Au reste, il n'y avait personne qui en tirât plus de jouissances, et il n'y avait pas une plante où il ne trouvât de la grâce et de la beauté. Mais novembre et décembre ne plaisaient qu'à sa raison.

Il avait la voix juste, et il disait que la musique lui était aussi nécessaire que le pain; mais quand il voulait chanter en s'accompagnant de son épinette, pour me répéter quelques airs de sa composition, il se plaignait de sa mauvaise voix cassée. Nous nous arrêtions quelquefois avec délices pour entendre le rossignol : « Nos musiciens, me faisait-il observer, ont tous imité ses hauts et ses bas, ses roulades et ses caprices; mais ce qui le caractérise, ces *piou piou* prolongés, ces sanglots, ces sons gémissants, qui vont à l'âme, et qui traversent tout son chant, c'est ce qu'aucun d'eux n'a pu encore exprimer. » Il n'y avait point d'oiseau dont la musique ne le rendît attentif. Les airs de l'alouette, qu'on entend dans la prairie, tandis qu'elle échappe à la vue, le ramage du pinson dans les bosquets, le gazouillement de l'hirondelle sur les toits des villages, les plaintes de la tourterelle dans les bois, le chant de la fauvette qu'il comparait à celui d'une bergère par son irrégularité et par je ne sais quoi de villageois, faisaient naître dans son esprit les plus douces images. « Quels effets charmants, disait-il, on en pourrait tirer pour nos opéras, où l'on représente des scènes champêtres! »

Pour ne rien omettre ici de ce qui était étranger à l'esprit et au cœur de Rousseau, je vais parler de sa fortune.

Un matin que j'étais chez lui, je voyais entrer à l'ordinaire des domestiques qui venaient chercher des rôles de musique, ou qui lui en apportaient à copier : il les recevait debout et tête nue; il disait aux uns : « Il faut tant, » et il recevait leur argent; aux autres : « Dans quel temps faut-il rendre ce papier? — Madame ***, répondait le domestique, voudrait bien l'avoir dans quinze jours. — Oh! cela n'est pas possible, j'ai de l'ouvrage; je ne peux le rendre que dans trois semaines. » Tantôt il s'en chargeait, tantôt il le refusait, en mettant dans les détails de ce commerce toute l'honnêteté d'un ouvrier de bonne foi. En le voyant agir avec cette simplicité, je me rappelais la réputation de ce grand homme. Quand nous fûmes seuls, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Pourquoi ne tirez-vous pas un autre parti de vos talents? — Oh! reprit-il, il y a deux Rousseau dans le monde : l'un riche, ou qui aurait pu l'être s'il l'avait voulu (1); homme capricieux, singulier, fantasque; c'est celui du public; l'autre est obligé de travailler pour vivre, et c'est celui que vous voyez. — Mais vos ouvrages auraient dû vous mettre à l'aise; ils ont enrichi

1. Pourquoi ne l'a-t-il pas voulu? N'est-ce pas uniquement parce qu'il préferait à la fortune la gloire de pouvoir se dire pauvre ou passer pour tel? Si ce n'est pas le motif, c'est alors parce que, comme il le dit si bien, il était capricieux, singulier et fantasque...

tant de libraires! — Je n'en ai pas tiré vingt mille livres; encore si j'avais reçu cet argent à la fois, j'aurais pu le placer; mais je l'ai mangé successivement, comme il est venu. Un libraire de Hollande, par reconnaissance, m'a fait six cents livres de pension viagère, dont trois cents livres sont réversibles à ma femme après ma mort; voilà toute ma fortune : il m'en coûte cent louis pour entretenir mon petit ménage, il faut que je gagne le surplus. — Pourquoi, ajoutai-je, n'écrivez-vous plus? — Plût à Dieu que je n'eusse jamais écrit! c'est là la source de tous mes malheurs; Fontenelle me l'avait bien prédit. Il me dit quand il vit mes essais : Je vois où vous irez, mais souvenez-vous de mes paroles : je suis un des hommes qui ont le plus joui de leur réputation; la mienne m'a valu des pensions, des places, des honneurs et de la considération ; avec tout cela, jamais aucun de mes ouvrages ne m'a procuré autant de plaisir qu'il ne m'a occasionné de chagrin. Dès que vous aurez pris la plume, vous perdrez le repos et le bonheur. Il avait bien raison. Je ne les ai retrouvés que depuis que je l'ai quittée; il y a dix ans que je n'ai rien écrit. — Pourquoi, lui disais-je encore, n'avez-vous pas, au moins, vendu vos manuscrits plus cher? »

Il me fit alors le détail du prix qu'il en avait reçu, que j'ai oublié en partie. Il en avait tiré tout ce qu'il en pouvait tirer. L'*Emile* avait été vendu sept mille livres; les libraires s'excusaient sur les contrefaçons.

Une autre fois je lui disais : « Le prince de Conti, qui vous aimait bien, aurait dû vous laisser une pension par son testament. — J'ai prié Dieu de n'avoir jamais à me réjouir de la mort de personne. — Pourquoi ne vous a-t-il pas fait du bien pendant sa vie? — C'était un prince qui promettait toujours, et qui ne tenait jamais. Il s'était engoué de moi; il m'a causé de violents chagrins : si jamais je me suis repenti de quelque démarche, c'est de celles que j'ai faites auprès des grands.

— Vous avez augmenté les plaisirs des riches, reprenais-je, et on dit que vous avez constamment refusé leurs bienfaits. — Lorsque je donnai mon *Devin du Village*, un duc m'envoya quatre louis pour environ soixante-six livres de musique que je lui avais copiée. Je pris ce qui m'était dû, et je lui renvoyai le reste : on répandit partout que j'avais refusé ma fortune. D'ailleurs ne faut-il pas estimer un homme pour l'accepter comme son bienfaiteur? La reconnaissance est un grand lien. — Votre *Devin du Village*, qui rapporte chaque année tant d'argent à l'Opéra, aurait dû seul vous mettre à votre aise. — Je l'ai vendu douze cents livres une fois payées, avec mes entrées pour toute ma vie ; mais les directeurs de l'Opéra me les ont refusées, pour avoir écrit contre la musique française, condition que je n'avais certainement pas comprise dans mes engagements. Un soir que je voulais y entrer, on me refusa la porte; je payai le billet, et je fus me placer au milieu de l'amphithéâtre. Ils

ont rompu notre accord les premiers; ainsi en leur rendant l'argent que j'ai reçu d'eux, je rentre dans tous mes droits, et je pense compter avec eux de clerc à maître. J'ai demandé justice, et je n'ai pu l'obtenir; mais je pourrai léguer ces droits par mon testament à un homme qui aura assez de crédit pour leur faire rendre ma part du bénéfice au profit des pauvres. »

Il me nomma son légataire : c'était l'archevêque de Paris ; et tout en plaignant Rousseau des pertes qu'il avait subies, je ne pus m'empêcher de rire.

« Ne pouviez-vous pas, lui demandai-je, prendre quelque autre état que celui de copiste de musique? — Il n'y a point d'emploi qui n'ait ses charges, me répondit-il; il faut une occupation; j'aurais cent mille livres de rente que je copierais de la musique ; je l'aime, c'est pour moi à la fois un travail et un plaisir : d'ailleurs, je ne me suis ni élevé au-dessus, ni abaissé au-dessous de l'état où la fortune m'a fait naître : je suis fils d'un ouvrier, et ouvrier moi-même : je fais ce que j'ai fait dès l'âge de quatorze ans. »

Ce qui précède est un précis presque littéral d'une conversation que j'eus, un soir, avec lui sur sa fortune.

Il venait des hommes de tout état le visiter, et je fus témoin plus d'une fois de la manière sèche dont il en éconduisait quelques-uns. Je lui disais : « Sans le savoir, ne vous serais-je pas importun comme ces gens-là? — Quelle différence d'eux à vous! Ces messieurs viennent par curiosité, pour dire qu'ils m'ont vu, pour connaître les détails de mon petit ménage, et pour s'en moquer. — Ils y viennent, lui dis-je, à cause de votre célébrité. » Il répéta avec humeur : Célébrité! célébrité!

Un jour que je lui rapportais un livre de botanique, je rencontrai dans l'escalier sa femme qui descendait. Elle me donna la clef de la chambre en me disant : « Vous y trouverez mon mari. » J'ouvris sa porte; il me reçoit sans rien dire, d'un air austère et sombre. Je lui parle; il ne me répond que par monosyllabes, toujours en copiant sa musique; il effaçait et ratissait à chaque instant son papier. J'ouvre, pour me distraire, un livre qui était sur sa table. « Monsieur aime la lecture? » me dit-il d'une voix troublée. Je me lève pour me retirer; il se lève en même temps, et me reconduit jusque sur l'escalier, en me disant, comme je le priais de ne pas se déranger : « C'est ainsi qu'on en doit user envers les personnes avec lesquelles on n'a pas une certaine familiarité. » Je ne lui répondis rien, mais agité jusqu'au fond du cœur d'une amitié si orageuse, je me retirai, résolu de ne plus retourner chez lui.

Il y avait deux mois et demi que je ne l'avais vu, lorsque nous nous rencontrons une après-midi, au détour d'une rue. Il vint à moi, et me demanda pourquoi je ne venais plus le voir. « Vous en savez la raison, lui répondis-je. — Il y a des jours, me dit-il, où je veux être seul; j'aime mon particulier. Je

reviens si tranquille, si content de mes promenades solitaires ! Là je n'ai manqué à personne, personne ne m'a manqué... Je serais fâché... ajouta-t-il d'un air attendri, de vous voir trop souvent ; mais je serais encore plus fâché de ne vous pas voir du tout. » Puis tout ému : « Je redoute l'intimité ; j'ai fermé mon cœur ; mais j'ai un projet... (faisant de ses mains comme s'il m'eût toisé) quand le moment sera venu... — Que ne mettez-vous, lui répondis-je, un signal à votre fenêtre, quand vous voulez recevoir ma visite, comme vous vouliez en mettre un avec vos amis sur les bords du lac de Genève ? ou si vous l'aimez mieux, quand je vais vous voir et que vous voulez être seul, que ne m'en prévenez-vous ? — L'humeur me surmonte, reprit-il, et ne vous en apercevez-vous pas bien ? Je la contiens quelque temps, je n'en suis plus le maître ; elle éclate malgré moi. J'ai mes défauts, mais quand on fait cas de l'amitié de quelqu'un, il faut prendre le bénéfice avec les charges. » Il m'invita à dîner chez lui pour le lendemain.

On peut juger par ce trait de la franchise de son caractère ; Rousseau était naturellement disposé à railler ; il appelait Voltaire l'Arlequin de la philosophie. Il me demanda un jour si je n'irais pas le voir, comme tous les gens de lettres. « Non, lui dis-je, je serais trop embarrassé pour aborder un homme qui, comme un consul romain, a des peuples pour clients, et des rois pour flatteurs ; je ne suis rien, je ne saurais même lui adresser un compliment. — Oh ! me dit-il, vous n'avez pas une idée convenable de Voltaire ; il n'aime point tant à être loué [1]. Un jour, un avocat du Bugey l'étant venu voir, s'écria en entrant dans son cabinet : « Je viens saluer la lumière du monde. » Voltaire se mit à crier aussitôt : « Madame Denis, apportez les mouchettes. »

Rousseau me citait un Dauphinois, calme, réservé, qui se promenait avec lui en le suivant toujours sans rien dire. Un jour il vit Rousseau cueillir les graines d'une espèce de saule, agréables au goût ; comme il les tenait à la main, et qu'il en mangeait, une troisième personne survint, qui, tout effrayée, lui dit : « Que mangez-vous donc là ? c'est du poison. — Comment ! dit Rousseau, du poison ! — Eh oui ! et monsieur que voilà peut vous le dire aussi bien que moi. — Pourquoi donc ne m'en a-t-il pas averti ? — Mais, reprit le silencieux Dauphinois, c'est que cela paraissait vous faire plaisir. » Ce petit événement ne l'avait point corrigé de goûter les plantes qu'il cueillait. Je me souviens qu'au bois de Boulogne, il me montra la filipendule, dont les tubercules sont bonnes à manger ; j'en trouvai une qui avait deux racines ; je me mis à

1. Ce que dit ici Rousseau est l'exact contrepied de la vérité. Personne n'a jamais été plus vaniteux que Voltaire, plus avide de louanges, plus préoccupé d'en recevoir, plus dépité lorsqu'on paraissait l'oublier, même pour un moment. Ce que racontent de lui les mémorialistes fait hausser les épaules, et on se demande involontairement comment un si grand homme pouvait avoir de telles petitesses. Le trait que rapporte Rousseau révèle tout simplement un raffinement de vanité déguisé sous une apparence de modestie : qui donc pourrait s'y méprendre ?

en goûter, et je lui dis : « C'est fort bon, on en pourrait vivre. — Au moins, me dit-il, donnez-m'en ma part. » Et le voilà aussitôt sur le gazon, et creusant avec son couteau pour en chercher d'autres.

Il était gai, confiant, ouvert, dès qu'il pouvait se livrer à son caractère naturel. Quand je le voyais sombre : « A coup sûr, disais-je, il est dans son caractère social, ramenons-le à la nature. » Je lui parlais alors de ses premières aventures. Un soir nous étions à la Muette, il était tard; étourdiment, je lui proposai un chemin plus court à travers champs. Distrait autant que lui, je m'égarai; le chemin nous ramena dans Passy, le long de ses longues rues, où quelques bourgeois prenaient alors le frais sur la porte. La nuit approchait; je le vis changer de physionomie; je lui dis : « Voilà les Tuileries. — Oui, mais nous n'y sommes pas. — Oh! que ma femme va être inquiète! » répéta-t-il plusieurs fois. Il hâta le pas, fronça le sourcil; je lui parlais, il ne me répondait plus; je lui dis : « Encore vaut-il mieux être ici que dans les solitudes de l'Arménie; » il s'arrêta et dit : « J'aimerais mieux être au milieu des flèches des Parthes qu'exposé aux regards des hommes. » Je remis alors la conversation sur Plutarque : il revint à lui comme sortant d'un rêve.

La méfiance qu'il avait des hommes s'étendait quelquefois aux choses naturelles. Il croyait à une destinée qui le poursuivait et paraissait avoir peu de foi en la Providence; cependant je n'ai connu personne plus convaincu que lui de l'existence de Dieu. Il me disait : « Il n'est pas nécessaire d'étudier la nature pour s'en convaincre. Il y a un si bel ordre dans l'ordre physique, et tant de désordre dans l'ordre moral, qu'il faut de toute nécessité qu'il y ait un monde où l'âme soit satisfaite. »

Un jour, il me proposa de venir le lundi des fêtes de Pâques au mont Valérien. Nous nous donnâmes rendez-vous dans un café aux Champs-Elysées. Le matin nous prîmes du chocolat. Le vent était à l'ouest. L'air était frais; le soleil, environné de grands nuages blancs, divisés par masses sur un ciel d'azur. Entrés dans le bois de Boulogne à huit heures, Jean-Jacques se mit à herboriser. Pendant qu'il faisait sa petite récolte, nous avancions toujours.

Arrivés sur le bord de la rivière, nous passâmes le bac avec beaucoup de gens que la dévotion conduisait au mont Valérien. Nous gravîmes une pente très raide; et nous fûmes à peine à son sommet que, pressés par la faim, nous songeâmes à dîner. Rousseau me conduisit alors vers un ermitage où il savait qu'on nous donnerait l'hospitalité. Le religieux qui vint nous ouvrir nous conduisit à la chapelle, où l'on récitait les litanies de la Providence, qui sont très belles. Nous entrâmes justement au moment où l'on prononçait ces mots : « Providence qui avez soin des empires! Providence qui avez soin des voyageurs! » Ces paroles si simples et si touchantes nous remplirent d'émotion; et

lorsque nous eûmes prié, Jean-Jacques me dit avec attendrissement : « Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'Evangile : *Quand plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux*. Il y a ici un sentiment de paix et de bonheur qui pénètre l'âme. » Je lui répondis : « Si Fénelon vivait, vous seriez catholique. » Il me repartit hors de lui et les larmes aux yeux : « Oh ! si Fénelon vivait, je chercherais à être son laquais pour être son valet de chambre ! » Cependant on nous introduisit au réfectoire; nous nous assîmes pour assister à la lecture, à laquelle Rousseau fut très attentif. Le sujet était l'injustice des plaintes de l'homme : Dieu l'a tiré du néant; il ne lui doit que le néant. Après cette lecture, Rousseau me dit d'une voix profondément émue : « Ah ! qu'on est heureux de croire [1] ! »

Nous nous promenâmes quelque temps dans le cloître et dans les jardins. On y jouit d'une vue immense. Paris élevait au loin ses tours couvertes de lumière, et semblait couronner ce vaste paysage : ce spectacle contrastait avec de grands nuages plombés qui se succédaient à l'ouest, et semblaient remplir la vallée. Plus loin on apercevait la Seine et le bois de Boulogne. Comme nous marchions en silence, en considérant ce spectacle, Rousseau me dit : « Je reviendrai cet été méditer ici. »

Ce même jour, en revenant l'après-midi à Paris, nous fûmes surpris de la pluie près du bois de Boulogne, vis-à-vis la porte Maillot. Nous y entrâmes pour nous mettre à l'abri sous des marronniers qui commençaient à avoir des feuilles. Nous trouvâmes sous ces arbres beaucoup de monde qui, comme nous, y cherchait du couvert. Un des garçons du suisse ayant aperçu Jean-Jacques, s'en vint à lui plein de joie, et lui dit : « Eh bien ! bon homme, d'où venez-vous donc? Il y a un temps infini que nous ne vous avons vu ! » Rousseau lui répondit tranquillement : « C'est que ma femme a été longtemps malade, et moi-même j'ai été incommodé. — Oh ! mon pauvre bon homme, reprit ce garçon, vous n'êtes pas bien ici : venez, venez ; je vais vous trouver une place dans la maison. »

En effet, il s'empressa de nous mener dans une chambre haute, où malgré la foule, il nous procura des chaises, une table, du pain et du vin. Pendant qu'il nous y conduisait, je dis à Jean-Jacques : « Ce garçon me paraît bien familier avec vous; il ne vous connaît donc point? — Oh ! si, me répondit-il, nous nous connaissons depuis plusieurs années. Nous venions de temps en temps ici, dans la belle saison, ma femme et moi, manger le soir une côtelette. »

Pendant le temps que nous étions à nous reposer au bois de Boulogne,

1. Si c'est un bonheur de croire, pourquoi Rousseau s'est-il acharné à étouffer la foi dans le cœur de tant d'infortunés qui n'avaient que ce seul bien sur la terre? C'est après ce crime et tant d'autres qu'on l'a proclamé un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

j'amenai la conversation sur un sujet qui me tenait au cœur depuis que j'avais l'usage de ma raison. Nous venions de parler des hommes illustres de Plutarque, de la traduction d'Amyot, ouvrage dont il faisait un cas infini. Je lui dis alors :

« J'aurais bien voulu voir une histoire de votre façon. — J'ai eu bien envie d'écrire celle de Côme de Médicis. C'était un simple particulier, qui est devenu le souverain de ses concitoyens, en les rendant plus heureux. Il ne s'est élevé et maintenu que par des bienfaits. J'avais fait quelques brouillons à ce sujet-là; mais j'y ai renoncé : je n'avais pas de talent pour écrire l'histoire.



Bernardin de Saint-Pierre. (P. 377.)

— Pourquoi vous-même, avec tant d'amour pour le bonheur des hommes, n'avez-vous pas tenté de former une république heureuse? J'ai connu bien des hommes de tous pays et de toutes conditions, qui vous auraient suivi. — Oh! j'ai trop connu les hommes! » Puis, me regardant, après un moment de silence, il ajouta d'un ton demi-fâché : « Je vous ai prié plusieurs fois de ne me jamais parler de cela. — Mais pourquoi n'auriez-vous pas fait, avec quelques Européens sans patrie et sans fortune, dans quelque île inhabitée de la mer du Sud, un établissement semblable à celui que Guillaume Penn a formé dans l'Amérique septentrionale, au milieu des sauvages? — Quelle différence de siècle! On croyait du temps de Penn; aujourd'hui on ne croit plus rien. » Puis,

se radoucissant : « J'aurais bien aimé à vivre dans une société telle que je me la figure, comme un de ses simples membres ; mais pour rien au monde je n'aurais voulu y avoir quelque charge, encore moins en être le chef. Je me suis rendu justice, il y a longtemps ; j'étais incapable du plus petit emploi. — Vous auriez trouvé assez de personnes qui auraient exécuté vos idées. — Oh ! je vous en prie, parlons d'autre chose. »

A quelque temps de là, je lui dis : « Vous m'avez montré les paysages qui vous plaisent ; je veux vous en faire voir un de mon goût. » Le jour pris, nous partîmes un matin au lever de l'aurore, et laissant à droite le parc de Saint-Fargeau, nous suivîmes les sentiers qui vont à l'orient, gardant toujours la hauteur, après quoi nous arrivâmes auprès d'une fontaine semblable à un monument grec, et sur laquelle on a gravé : « Fontaine de Saint-Pierre. » « Vous m'avez amené ici, dit Rousseau en riant, parce que cette fontaine porte votre nom. — C'est, lui dis-je, la fontaine de Colin et Colette. » Après nous être reposés un moment, nous nous remîmes en route. A chaque pas, le paysage devenait plus agréable. Rousseau recueillait une multitude de fleurs, dont il me faisait admirer la beauté. J'avais une boîte, il me disait d'y mettre ses plantes, mais je n'en faisais rien ; et c'est ainsi que nous arrivâmes à Romainville. Il était l'heure de dîner ; nous entrâmes dans un cabaret, et l'on nous donna un petit cabinet dont la fenêtre était tournée sur la rue, comme celles de tous les cabarets des environs de Paris, parce que les habitants de ces campagnes ne connaissent rien de plus beau que de voir passer des carrosses, et que, dans les plus riants paysages, ils ne voient que le lieu de leurs pénibles travaux. On nous servit une omelette au lard. « Ah ! dit Rousseau, si j'avais su que nous eussions une omelette, je l'aurais faite moi-même, car je sais très bien les faire. » Pendant le repas, il fut d'une gaieté charmante ; mais peu à peu la conversation devint plus sérieuse ; et nous nous mîmes à traiter des questions philosophiques à la manière des convives dont parle Plutarque dans ses propos de table.

Il me parla d'*Emile*, et voulut m'engager à le continuer d'après son plan. « Je mourrais content, me disait-il, si je laissais cet ouvrage entre vos mains. » Sur quoi je lui répondis : « Jamais je ne pourrais me résoudre à faire Sophie [1] coupable. Ne craignez-vous pas qu'en la voyant telle, on ne vous demande à quoi servent tant d'apprêts, tant de soins et si c'est là le fruit de l'éducation de la nature ? — Ce sujet, me répondit-il, est utile : il ne suffit pas de préparer à la vertu, il faut se garantir du vice. — Je crains, répondis-je, que les fautes de Sophie ne soient plus contraires aux mœurs que l'exemple de sa

1. Un des principaux personnages de ce détestable ouvrage.

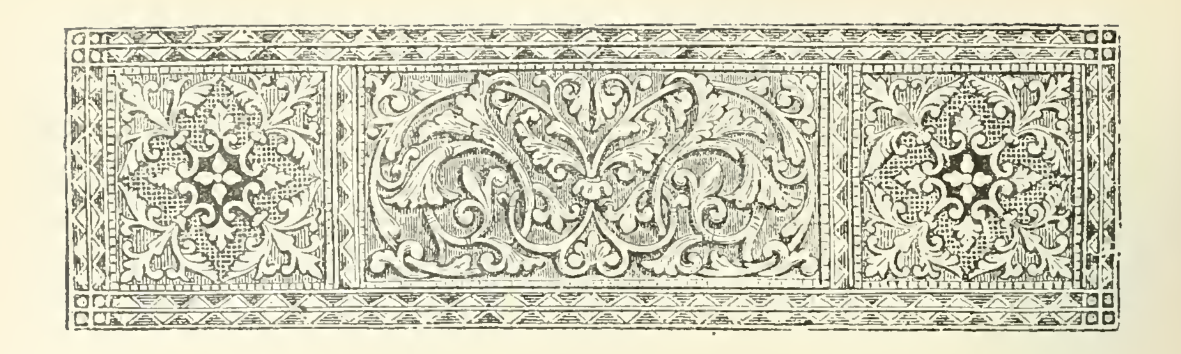
vertu ne leur sera profitable : d'ailleurs, son repentir pourrait être plus touchant que son innocence; et un pareil effet ne serait pas sans danger pour la morale. » Comme j'achevais ces mots, le garçon de l'auberge entra, et dit tout haut : « Messieurs, votre café est prêt. — Oh! le maladroit! m'écriai-je ; ne t'avais-je pas dit de m'avertir en secret quand l'eau serait bouillante? — Eh quoi! reprit Jean-Jacques, nous avons du café ? En vérité, je ne suis plus étonné que vous n'ayez rien voulu mettre dans votre boîte ; le café y était. » Le café fut apporté, et nous reprîmes notre conversation sur l'*Emile*. Rousseau me pressa de nouveau de traiter ce sujet : il voulait remettre en mes mains tout ce qu'il en avait fait; mais je le suppliai de m'en dispenser : « Je n'ai point votre style, lui disais-je, cet ouvrage serait de deux couleurs. J'aimerais mieux vos Leçons de botanique. — Eh bien, dit-il, je vous les donnerai; mais il faudra les mettre au net, car il ne m'est plus possible d'écrire. J'avais renoncé à la botanique, mais il me faut une occupation; je refais un herbier. »

Nous revînmes par un chemin fort doux, en parlant de Plutarque. Rousseau l'appelait le grand peintre du malheur. Il me cita la fin d'Agis, celle de Monime, femme de Mithridate, le triomphe de Paul-Emile, et les malheurs des enfants de Persée. « Tacite, me disait-il, éloigne des hommes, mais Plutarque en rapproche. » En parlant ainsi, nous marchions à l'ombre de superbes marronniers en fleur. Rousseau en abattit une grappe avec sa petite faux de botaniste, et me fit admirer cette fleur, qui est composée. Nous fîmes ensuite le projet d'aller dans la huitaine sur les hauteurs de Sèvres. « Il y a, me dit-il, de beaux sapins et des bruyères toutes violettes : nous partirons de bon matin. » J'aime ce qui me rappelle le nord : à cette occasion, je lui racontai mes aventures en Russie et en Pologne. Il me serra la main, et me dit en me quittant : « J'avais besoin de passer ce jour avec vous... »

Bernardin DE SAINT-PIERRE [1].

1. C'est à dessein que nous avons choisi, dans les Mémoires de Bernardin de Saint-Pierre, ces pages suggestives sur Jean-Jacques Rouseau. Bien des personnes se font une fausse idée de ce triste personnage. On se le représente trop souvent comme un des sept sages de la Grèce, — sans religion, mais philanthrope et éminemment raisonnable! On l'appelait du reste le grand instituteur de l'humanité. La vérité est tout autre. Egoïste à l'excès, pétri de vanité, esclave d'une humeur sombre et farouche, Jean-Jacques ne passait presque pas un jour sans faire quelque sottise et n'achevait point une conversation sans en dire.





SOUVENIRS D'UN HISTORIEN.



Un des chapitres sur lesquels Napoléon n'entendit jamais raillerie fut celui des douanes. Pour tout ce qui était contrebande, il se montrait d'une sévérité inflexible, et c'était à tel point qu'un jour M. Soyris, directeur des douanes à Verceil en Piémont, ayant fait saisir un ballot de cachemires, expédiés de Constantinople à l'impératrice Joséphine, Napoléon ordonna le maintien de la saisie, et les cachemires furent vendus au profit de l'Etat. En pareille circonstance, il disait :

— Comment un souverain fera-t-il respecter les lois s'il ne les respecte pas lui-même?

Il y a des gens qui deviennent douaniers ; M. Soyris, lui, était la douane incarnée. Sa ligne d'observation s'étendait sur les limites de l'empire français, du côté du royaume d'Italie, et il fallait que les contrebandiers fussent bien fins pour l'attraper.

Pour M. Soyris, saisir était vivre; et c'étaient de bien beaux moments pour lui que de présider aux auto-da-fé de marchandises prohibées qu'il avait l'ordre de faire impitoyablement brûler. Cette mesure était sans doute un acte de haute politique; mais elle n'était nullement appréciée par les groupes de malheureux qui regardaient, les jambes nues, la flamme dévorer des milliers de bas de fabrique anglaise, et qui ne craignaient pas de dire hautement qu'on aurait mieux fait de les leur distribuer, ce qui était assez juste. Quant à M. Soyris, il regardait cela comme je suppose que Néron dut regarder l'incendie de Rome. Au surplus, sa rigidité n'admettait aucune préférence ; cependant, lorsqu'il s'agissait de saisies d'objets destinés à quelques membres de la famille impériale, il jugeait quelquefois devoir consulter l'Empereur et il lui écrivait à ce sujet ; mais la réponse de Napoléon était toujours que la saisie avait été bien faite, et qu'il ne devait y avoir exception pour personne.

En effet, sa sévérité sur cette matière n'admettait aucune préférence.

Une fois, entre autres, M. Soyris écrit à l'Empereur pour un objet qui, étant personnel à son beau-frère, le prince Borghèse, le mettait dans un cruel embarras. La princesse Pauline, ayant voulu, étant à Turin, que l'on remît à neuf son hôtel de Paris, le prince avait fait venir des tableaux de Raphaël, de l'Albane, du Corrège et des plus grands maîtres de sa galerie de Rome, pour orner celle de son hôtel. Ces objets étaient arrivés à la douane de Verceil, et, ferme sur ses principes, M. Soyris avait commencé par mettre la main sur ces chefs-d'œuvre pour leur infliger un droit d'entrée; mais il fut bien embarrassé. Quel article du tarif fallait-il appliquer à ces tableaux? Napoléon lui fit réponse qu'il pouvait faire payer au prince Borghèse tel droit qu'il jugerait convenable. Alors la sagacité naturelle de M. Soyris lui inspira l'idée de frapper cet envoi d'un droit de quinze pour cent pesant, et l'article de cette recette fut ainsi formulé : « Pour un quintal et demi de tableaux des sieurs Raphaël, Albane, Corrège, etc. »

L'Empereur aurait voulu que les femmes adoptassent, à sa cour, les cachemires français; mais sa nouvelle noblesse se trouvant, cette fois, d'accord avec l'ancienne, il fut impossible à Napoléon de rien gagner sur l'esprit des élégantes qui embellissaient le cercle des jeudis. Très souvent il se fâcha quand les dames du palais s'offrirent à ses yeux vêtues d'étoffes étrangères; il fronça le sourcil et témoigna un certain mécontentement; d'un autre côté il ne cessait de tourmenter l'impératrice Joséphine, afin de savoir le juste prix des étoffes qu'elle employait pour ses grandes toilettes d'hiver. Pour le satisfaire, celle-ci lui répondait :

— C'est fait à Lyon. Ou bien : Cela sort des manufactures de Saint-Quentin.

— Ah! ah! répondait Napoléon en riant et en se frottant les mains, cela prouve la supériorité de nos manufactures sur celles *des autres* [1].

Et Joséphine s'amusait des questions de l'Empereur, et le trompait de la meilleure grâce du monde, car la plupart de ses robes blanches d'été n'étaient autres que de la mousseline des Indes du plus beau choix.

Cependant, un jour, au déjeuner, Napoléon entra dans une vive colère, sans cependant en laisser deviner le motif. Il venait d'être instruit que diverses marchandises, que l'impératrice avait reçues le même matin, avaient été passées en fraude sur la frontière de Hollande; et, depuis la saisie des cachemires à Verceil, il avait fait donner des ordres positifs à M. Helsew, directeur des droits d'entrée et de sortie à Mons, pour que main basse fût faite impi-

1. C'était ainsi que Napoléon désignait presque toujours les Anglais.

toyablement sur tout ce qui paraîtrait suspect. D'après cet ordre, des marchandises anglaises, parmi lesquelles se trouvaient des percales magnifiques destinées à l'impératrice elle-même, avaient été brûlées. En apprenant ce résultat, Napoléon parut fort satisfait d'avoir pu jouer ce tour à sa femme. Ce jour-là donc, la voyant se tourmenter de ne recevoir aucune nouvelle des commandes qu'elle avait faites, disait-elle, à Lyon et à Saint-Quentin, il lui dit :

— Ma chère amie, le plus grand chagrin qu'un mari puisse faire à sa femme, c'est d'enfermer ses chapeaux, ses robes et ses chiffons. Je veux bien te pardonner cette fois. Je te ferai rendre quelques-unes des caisses qui ont échappé à la destruction; car tu sauras que c'est moi qui ai fait faire un auto-da-fé de ce que tu appelles *tes commandes ;* mais à une condition, c'est que, si cela t'arrive encore, je te donne ma parole d'honneur que je fais arrêter et juger ceux qui se rendront coupables d'un semblable délit pour ton bon plaisir : point de pitié pour les contrebandiers. Tout impératrice que tu es, tu n'es pas au-dessus des lois; au contraire, je veux que ce soit toi qui donnes l'exemple.

Joséphine ne répliqua pas un mot ; seulement elle se promit de mieux prendre ses précautions à l'avenir.

Dans une circonstance à peu près semblable, le duc Decrès, ayant fait un voyage en Hollande, avait rapporté en fraude une caisse de dentelles. Les douaniers n'avaient pas cru pouvoir visiter la voiture du ministre de la marine. Napoléon le sut, et dans un conseil où se trouvaient tous les ministres, il adressa au duc Decrès les plus vifs reproches, lui commandant impérieusement de faire reporter les dentelles à la douane pour y être confisquées, et de verser immédiatement au trésor le montant de l'amende à laquelle la loi condamnait le contrebandier.

Il y eut cependant une occasion, et peut-être ce fut la seule, où il passa condamnation sur une infraction aux droits de la douane, et pourtant cette fois il ne s'agissait pas d'un acte de contrebande ordinaire.

Les grenadiers de la vieille garde, sous les ordres du général Soulès, revenaient en France après la paix de Tilsitt. Arrivés à Mayence, les douaniers veulent faire leur devoir, et par conséquent visiter les fourgons de la garde et ceux du général. Toutefois le directeur des douanes cherche à mettre des procédés à sa mission, et va prévenir ce chef de corps de la nécessité qui le contraint à faire exécuter les décrets bien explicites de l'Empereur à ce sujet.

La réponse de Soulès à cette ouverture courtoise fut énergique et simple :

— Si un seul de vos *gabelous*, dit-il au directeur, ose porter la main sur les caissons de mes lapins, je les fais tous jeter dans le Rhin, comme des petits chats.

Le directeur hésite, les douaniers sont en grand nombre et résolus de procéder à la visite, quand le général fait former son régiment en carré, la baïonnette croisée et les fourgons au milieu. Le directeur, n'osant alors passer outre, se retire et adresse à la direction générale des douanes, à Paris, un rapport qui est mis sous les yeux de l'Empereur avant même l'arrivée de la garde à Courbevoie, sa garnison ordinaire.

En toute autre circonstance le cas eût été grave; mais Napoléon, à son retour dans sa capitale, avait été plus que jamais salué par les acclamations de tout un peuple enivré de sa puissance; cette vieille garde revenait resplendissante de gloire : elle avait été si belle à Austerlitz, à Iéna, à Eylau!... son commandant y avait cueilli tant de lauriers !... Tout cela se réunit pour faire tomber la colère de l'Empereur; et, ne voulant pas punir, dès lors qu'il n'avait qu'à récompenser, il ne prit pas au sérieux l'infraction faite, par menace, à ses lois de douanes; et Soulès, qu'il aimait beaucoup, fut mandé à son lever aussitôt son arrivée à Courbevoie.

Le général arrive, Napoléon le reçoit très bien. Puis, après quelques propos relatifs à la comptabilité et à la discipline de la garde, il ajoute :

« A propos, dis-moi donc, Soulès, tu en fais de belles là-bas, à Mayence?... Comment! tu voulais jeter mes douaniers dans le Rhin!... Franchement, est-ce que tu l'aurais fait?

— Oui, Sire! répond Soulès avec son accent allemand.

— Allons donc, tu n'aurais pas osé.

— C'était une insulte à mes vieux grenadiers que de vouloir visiter leurs caissons. Sire, je l'aurais fait, je vous en donne ma parole d'officier de la garde.

— Bah! tu plaisantes, ajoute Napoléon avec beaucoup de gaîté. Je vois ce que c'est; tu as fait la contrebande.

— Moi? Sire.

— Oui, toi! tu as acheté du linge en Hanovre pour monter ta maison, parce que tu as pensé que je te ferais sénateur.

— Sire...

— Tu ne t'es pas trompé; mais ne recommence pas la même plaisanterie une autre fois; car je te donne aussi ma parole d'honneur d'empereur, moi, que je te ferais fusiller... Allons, va commander ton costume de sénateur. »

Et Napoléon avait prononcé ces derniers mots avec un accent et un regard qui firent passer au général toute idée de contrebande pour l'avenir.

Ceci nous rappelle que peu de temps après que Napoléon eut rendu le décret qui ordonnait qu'on brûlât dans les ports de mer toutes les marchandises anglaises ainsi que toutes les denrées coloniales saisies, se promenant à

cheval dans les environs de Fontainebleau, il vient à passer devant le presbytère d'un petit village et entend non seulement le bruit distinct que fait un petit moulin à café que l'on fait fonctionner, mais encore il sent une odeur de café brûlé très prononcée.

— Oh! oh! dit Napoléon en riant, il y a quelqu'un ici qui est en contravention flagrante avec mon décret. Je parie que c'est le curé!

Et piqué par la curiosité, il descend de cheval et entre dans la cour du presbytère.



Pontarlier. (P. 383.)

En effet, c'était le curé lui-même qui, aussitôt qu'il aperçoit Napoléon, qu'il connaissait du reste, abandonne son moulin, se lève et salue l'Empereur.

— Que diable faites-vous donc là? monsieur l'abbé, lui demande Napoléon en souriant.

— Ma foi, sire, lui répond le bon curé sans se déconcerter, Votre Majesté le voit : je fais comme elle, je brûle les denrées coloniales. »

Emile Marco de Saint-Hilaire.



SOUVENIRS D'UN LITTÉRATEUR.

AU-DESSUS des vertes vallées et des plateaux montagneux du canton de Pontarlier s'élèvent trois hautes cimes qui dominent au loin la contrée : le Mont-d'Or, l'Aiguillon et le Suchet. Les habitants du pays font des promenades à la cime du Suchet, comme on en fait à Paris sur la colline de Meudon ou dans les bois de Verrière. On choisit un beau jour d'été, et l'on part en caravanes nombreuses avec un panier de provisions. Les femmes elles-mêmes sont de la partie. Les femmes des montagnes ont l'œil sûr et le pied ferme ; le sentier rocailleux ne les effraie pas et les pics de granit sourient à leur audace. Passer un mois à la belle saison aux environs de Pontarlier et ne pas gravir le Suchet, c'est comme qui dirait un brave provincial qui resterait installé pendant quatre semaines à Paris, sans aller voir ni le musée de Versailles, ni la Madeleine, ni la Colonne. Chaque jour mes concitoyens me rappelaient le nom du Suchet. « Vous n'avez pas encore été au Suchet ? Quand donc irez-vous au Suchet ? » Mais la belle et sauvage montagne, fort peu soucieuse de me voir, semblait narguer mon vœu et se jouer de ma résolution ; tantôt elle se revêtait d'un large brouillard, tantôt elle cachait sa tête azurée sous une nuée pluvieuse, tantôt l'orage grondait à l'horizon, ou l'atmosphère était trop froide. Vingt fois j'avais déjà endossé la blouse de voyage, et toujours mes prudents amis m'arrêtaient par quelque judicieuse réflexion.

Un jour enfin, fatigué de voir cette insolente montagne du Suchet braver ainsi une de mes fantaisies de voyageur, je pris une héroïque décision. Là-dessus, nouvelles remontrances. « Voyez, me disait-on, de tout l'été le ciel n'a pas encore été aussi sombre. — N'importe. — Il va pleuvoir. — Eh bien ! il fera beau demain. »

Un de mes jeunes cousins, fort indulgent pour mes caprices, s'offrit, non sans quelque sollicitude de mauvais temps, à m'accompagner, et, par précaution, s'arma d'un vaste parapluie. Nous prîmes le maître d'école de Jougne pour nous servir de guide, deux bouteilles de vin, un reste de jambon fumé pour nous réconforter en route, et nous voilà enfin partis.

Il était trois heures de l'après-midi. Nous traversons gaiement l'étroite et jolie vallée de la Jougna, qui s'en va comme un ruban de verdure rejoindre, par les forges de la Ferrière, les coteaux pittoresques de Valorbe; nous visitons, en passant au hameau d'Entre-les-Fourgs, les ateliers de clouterie de ce hameau industrieux, les ruchers qui bordent les enclos. Les cloutiers frappaient sur l'enclume avec ardeur. Mais les abeilles des ruchers rentraient en toute hâte dans leur gîte, pressentant l'approche de la pluie, et ne voulant pas exposer à quelque funeste naufrage le précieux butin qu'elles venaient de recueillir. A peine avions-nous quitté la dernière habitation de cette solitaire retraite que les nuées se fondent et la pluie tombe à flots impétueux. « Je l'avais bien prévu, me dit mon prudent cousin en ouvrant son parapluie. Que ferons-nous? Irons-nous plus loin? — Sans doute. Vous n'oseriez retourner en arrière, et puis je suis sûr que demain matin le ciel sera superbe, et que le Suchet, vaincu par notre opiniâtreté, se montrera à nous dans toute sa splendeur. — Allons! » dit mon docile compagnon en étendant avec une généreuse bonté les ailes de son parapluie sur mes épaules, tandis que le pauvre maître d'école nous suivait avec le sac de provisions. Cependant l'averse était telle qu'en arrivant au premier chalet de la montagne, à la Piagrète, nous pensâmes qu'il ne serait pas inutile d'y faire une station. Les gens du chalet, en nous voyant entrer, se hâtèrent de quitter les bancs où ils se reposaient des travaux de la journée, et nous nous assîmes devant un brasier vraiment homérique, un brasier capable de rôtir un bœuf d'un seul coup.

A voir de loin le Suchet, avec ses pointes de roc, ses larges flancs nus, parsemés çà et là seulement de tiges de pins ou de sapins, on ne croirait pas qu'il y a là des habitations humaines. On y trouve pourtant de distance en distance quatre beaux chalets, et l'un des quatre plus beaux est celui qui s'élève à la sommité même de la montagne.

Après avoir séché nos vêtements au foyer du chalet que les armayers attisaient d'une main hospitalière et qui flambait jusqu'au-dessus de la cheminée, nous nous remîmes en marche, et nous arrivâmes de nuit à un autre chalet qu'on appelle Belle-Caustère. Heureusement que notre guide avait fait maintes fois ce trajet et connaissait toutes les sinuosités des bois, toutes les aspérités rocailleuses et tous les ravins du Suchet. Il n'y a là ni chemin ni sentier, et à la clarté du jour même, et en ne perdant pas de vue la sommité de la mon-

tagne, on courrait risque de s'égarer, de faire inutilement de longs détours, ou de tomber dans un précipice.

On n'arrive point au haut du Suchet par une ascension continue ; tantôt on traverse un large plateau entouré de barrières qui ferment le pâturage, tantôt on pénètre dans un massif d'arbres, puis on descend par un terrain marécageux, et de là s'élève une cime perpendiculaire, ondulant du côté de la Suisse comme un immense tapis de verdure, bordée du côté de la France par un rempart de rocs, par des tiges éparses de sapins, aux rameaux chétifs, contractés par le froid et brisés par le vent. C'est là le point le plus difficile du trajet, et lorsque, après avoir suivi péniblement les pas de notre guide sur le sol humide et glissant, nous arrivâmes au haut du Suchet, le pauvre maître d'école chercha le chalet qui devait nous servir d'abri, et il ne le trouvait plus. « Nous devons en être bien près, » disait-il, et il tournait à droite, à gauche, essayant de recueillir et de fixer ses souvenirs. Un brouillard épais nous enveloppait de toutes parts ; une pluie fine, pénétrante, tombait sans relâche, et la perspective de passer la nuit en plein air sur cette froide montagne, dans cette sombre atmosphère, était, il faut le dire, fort peu réjouissante. Après nous avoir conduits quelques instants de long en large sur la crête rocailleuse, notre guide, bien sûr pourtant de ne pas s'être trompé de direction, poussa de toutes ses forces un cri qui résonna au loin dans le silence des ténèbres. A ce cri d'anxiété, plusieurs voix répondirent à la fois par une vibrante acclamation. C'étaient les armayers du chalet que la profonde obscurité de la nuit nous empêchait de distinguer. Nous n'en étions qu'à quelques centaines de pas. Nous nous dirigeâmes avec joie du côté de la rustique demeure, où nous allions trouver au moins un asile contre la pluie et un feu bienfaisant. Il était près de minuit. Nous avions marché pendant quatre heures, et nous étions, des pieds à la tête, trempés par une pluie glaciale.

En arrivant, nous aperçûmes les bonnes gens de la cabane qui venaient à notre rencontre, et répétaient leurs cris pour nous guider dans notre marche. Ils se hâtèrent de nous conduire auprès de leur foyer où pétillait encore la flamme de deux troncs de sapin, et voulurent eux-mêmes nous ôter nos chaussures. Tandis que deux d'entre eux travaillaient à nous rendre cet humble service, un autre s'en allait nous chercher de gros sabots de hangar, et le fruitier remplissait pour nous une jatte de lait frais.

Grâce aux bons soins de ces braves gens, nous nous trouvâmes, en un instant, réchauffés et reposés. Le maître d'école tira de sa besace nos provisions, et les étala près de nous sur un banc. Nous invitâmes nos hôtes à partager notre souper, à boire une de nos bouteilles de vin, ce qui était pour eux un luxe rare, et par reconnaissance ils demandèrent à coucher avec notre

guide sur les dalles du foyer et à nous céder leurs lits. Ces lits, occupés depuis un grand mois par les quatre habitants du chalet, et revêtus d'une paire de draps dont je ne veux pas essayer de déterminer la nuance, étaient, je dois l'avouer, d'un aspect peu attrayant. Ils me rappelaient les lits des cabanes d'Islande, où nous n'osions entrer qu'en nous enveloppant le corps d'un sac en toile, muni d'un capuchon qui nous garantissait de toute rencontre fâcheuse les oreilles et le visage. Une botte de foin ou de paille, jetée dans quelque coin de l'habitation, m'eût bien mieux convenu, mais il n'y en avait point, et refuser cette pauvre couche offerte avec tant d'empressement et de naïve cordialité, c'eût été vraiment commettre une cruauté. Nous acceptâmes donc; seulement j'eus soin de garder ma blouse et d'en relever le collet de façon à m'en couvrir presque la tête, et comme, lorsqu'on est fatigué, un lit d'armayer vaut en somme un lit de roi, nous nous endormîmes bientôt d'un profond sommeil.

Le lendemain matin, vers les trois heures, je fus éveillé par des cris cadencés, qui éclataient à la fois comme un son impétueux, qui peu à peu s'adoucissaient, se terminaient comme une mélodie plaintive, puis se répétaient un moment après avec une nouvelle énergie. C'étaient les armayers qui s'en allaient de côté et d'autre appelant leurs vaches avec cette espèce de ranz helvétique, poursuivant les plus rebelles dans le pâturage et les amenant au hangar pour les traire. Je voulus être témoin de cette scène champêtre, scène curieuse et vraiment digne d'être vue : une cinquantaine de vaches levaient la tête à cet appel matinal, et s'acheminaient d'un pas lourd vers le chalet, en secouant leur large cou et en faisant résonner leur cloche métallique, puis, çà et là, de jeunes génisses éveillées, effarées, gambadaient de côté et d'autre dans l'herbe touffue.

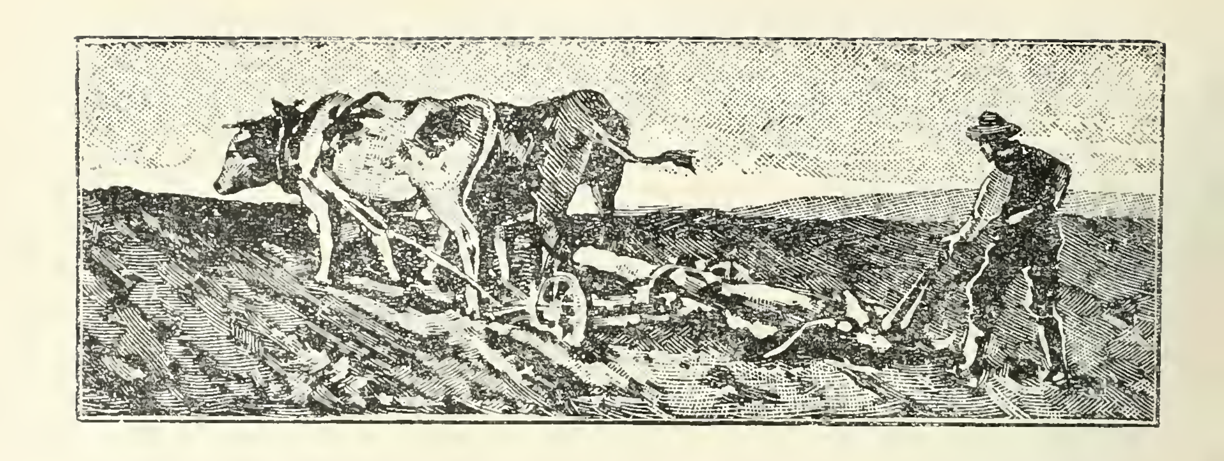
Le magnifique spectacle que j'avais espéré voir au Suchet, que j'étais venu chercher à travers l'orage et les ténèbres, allait se dérouler à mes yeux comme par magie. Le ciel, dégagé des tristes ombres de la veille, étendait au loin son riant azur. La brise matinale déchirait, dispersait de tous côtés les nuages autour de la montagne. Ces nuages flottaient encore comme une mer houleuse, ils en cachaient la base, ils en serraient les flancs et ne s'arrêtaient qu'à sa sommité; et à voir cette cime du Suchet planant au-dessus de ces tourbillons argentés, on eût dit un fier vaisseau de guerre levant sa proue superbe au milieu des vagues écumeuses. Du haut de ce vaisseau, nous regardions avec un charme indicible l'immense panorama qui peu à peu s'étendait et s'éclairait autour de nous. Un rayon de soleil, un coup de vent emportait comme un rideau de théâtre un des voiles de la nuit, et nous étions dans le ravissement de la solitude silencieuse, planant à la fois sur la Suisse et la France et tressaillant à l'aspect d'une scène si grandiose. Là les fécondes vallées du can-

ton de Vaud, les lacs d'Yverdun, de Neuchâtel, de Lausanne, brillant comme des étoiles, les villes et les villages disséminés dans les prairies, étagés en amphithéâtre sur les coteaux, et la grande chaîne des Alpes avec ses masses de neige, ses aiguilles de glace, enfermant dans son enceinte de nacre et de pourpre ce merveilleux tableau; de l'autre côté, le pays natal, les douces et mélancoliques rives des lacs de Saint-Point et de Labergement, l'église de Jougne, posée comme un nid d'aigle au haut d'une rampe escarpée; plus loin les larges plaines de la Chauxdarlier, et jusqu'aux fraîches campagnes qui avoisinent l'antique ville de Dôle, cinquante lieues d'espace du côté de la France, voilà ce que nous observions avec une surprise, un saisissement qu'il m'est impossible d'exprimer. Voilà ce qui, à certaines heures, à la cime du Suchet, exalte la pensée la plus prosaïque.

Après avoir dit adieu aux habitants du chalet qui nous remercièrent une seconde fois, les braves gens, du souper de la veille, nous nous en revînmes à travers les herbes odorantes des pâturages, marchant côte à côte en silence, dominés encore par les puissantes émotions que nous venions d'éprouver. Deux heures après, nous arrivions à la cure de Jougne, où nous attendait la plus affectueuse hospitalité; et quand je me mis à penser de nouveau à cette rapide excursion, terminée par une scène si grandiose, il me sembla que je venais de faire un rêve, un rêve merveilleux, où, après avoir passé par une ombre sinistre, mes regards avaient vu une de ces œuvres de Dieu qui font palpiter les *grands cœurs*.

X. Marmier.





SOUVENIRS D'UN FRÈRE.

Je voudrais, dans un mémorial tout intime, conserver le souvenir de mon frère Rémo, qu'une mort prématurée a ravi à mon affection. Que de fois nous nous sommes promenés ensemble dans les bois odorants, nous communiquant avec bonheur nos mutuelles impressions! Nos âmes s'envolaient au loin avec le bruissement des feuilles que nous comparions au chuchotement d'esprits innombrables peuplant l'espace invisible. Rémo oubliait les froides salles du collège en contemplant la libre étendue des bois remués au caprice du vent, et en écoutant les petits cris joyeux des oiseaux qui apaisaient leur faim aux fruits sauvages rougissant les buissons. Mais notre vie n'était pas toute de songes. Nous éprouvions une grande joie à travailler, la cognée à la main, dans les fourrés; à y tracer des carrefours, des sentiers, en suivant les déclivités naturelles du sol ; puis, à les border de pierres moussues, que nous rassemblions pour les brouetter nous-mêmes et les orienter aux vents pluvieux. En creusant un chemin près d'une ravine, sous une clairière nommée la terre Chavée, nos ouvriers avaient découvert un cimetière. Nous continuâmes les fouilles et découvrîmes à notre tour, sous le sol bossué par les sépultures, de nombreux squelettes couchés sur des armes. Au milieu des ossements disjoints, nous trouvâmes des boucles de ceinturon, des glaives, des angons, des anneaux de fer. A quelle époque avait eu lieu le combat que ces vestiges indiquaient? quels en avaient été les acteurs? Etaient-ce des Nerviens, des Franks, ou des peuplades errantes traversant la contrée? La confusion des races qui se produisit lors des grandes invasions ne permet guère de préciser. Nous voyions les restes mutilés de pauvres gens qui s'étaient exterminés, aveuglément peut-être, n'écoutant que leurs instincts barbares; peut-être aussi avaient-ils sacrifié leur vie à leur patrie menacée. Nous les laissions dans le mystère de leur mort sanglante. Voulant perpétuer le souvenir de ce combat ignoré, nous résolûmes,

Rémo et moi, d'élever un monolithe à l'endroit des sépultures. Nous fîmes extraire de la carrière voisine une pierre énorme. Il fallut plusieurs chevaux pour la traîner, une escouade d'ouvriers pour la soulever et la planter debout comme une pierre druidique de la bruyère de Carnac. C'est aux Nerviens, anciens habitants de la contrée, que nous la consacrâmes, avec cette inscription: *Nerviis*. Sur l'autre face, nous fîmes graver un hommage aux guerriers valeureux.

Ces guerriers cependant étaient-ils des Nerviens? Les noms des villages qui avoisinent le site pouvaient le faire supposer. Etaient-ils morts pour le salut de leur race? Rien ne nous défendait de l'imaginer et de couvrir ces débris humains de quelque auréole de gloire. Erreur pour erreur, la plus noble est la plus pardonnable.

Déjà la nature a paré la pierre commémorative de ses ornements champêtres. Le lierre et le liseron, se glissant à travers les églantiers, y ont dessiné leurs verdoyants bas-reliefs, et tout alentour les pâles épervières, mêlées aux jacinthes, éclosent dans le gazon chenu. Au printemps, les petites filles du village, venant au bois cueillir les anémones et les primevères, s'arrêtent à l'ombre du grave monolithe, et, dans leur ignorance heureuse, font retentir le site funèbre de leurs voix joyeuses. En hiver, elles s'y mettent à l'abri du vent et de la pluie, quand elles reviennent avec leurs petits paniers remplis de menu bois. Souvent, mon frère et moi, nous nous plaisions à les considérer, enviant leur sort, et regrettant presque d'avoir acquis cette science qui nous jette hors du présent et change nos espérances en appréhensions.

Dans les soirées de l'été, nous étions parfois surpris en nos entretiens par la voix lente d'un accordéon enflé par les mains amaigries d'un pauvre garçon du Luxembourg. Souvent, des joueurs de harpe et des pifferari du pays de San Germano, derniers ménestrels de nos temps, venaient s'établir sur le pont d'entrée. Nos âmes s'envolaient au loin avec leurs mélodies. Gaëte, Pouzzoles, Sorrente, Ischia, Capri, reparaissaient à mes yeux dans la magie des illusions. Je décrivais à Rémo le charme de ces contrées où sans cesse pour moi *una melodia dolce correva per l'aer luminoso*. La sévérité du site où nous consumions nos heures nous frappait d'autant plus vivement. Les cygnes qui, dans leur grâce dédaigneuse, fendaient de leur poitrine les eaux sombres des fossés en faisant ployer les roseaux, nous disaient en leur mutisme : « Nous sommes toute blancheur et cependant toute obscurité, toute fierté et tout mystère ! Ainsi est votre vie, ô rêveurs ! »

Comme nous prolongions ces scènes inattendues, Rémo me disait : « Qu'est-ce donc qui peut t'attirer à cette musique d'un chétif enfant? — La tendresse dans l'obscurité, lui répondais-je. La condensation de la lumière, aussi bien

que la froidure, fait germer les sentiments tristes, et, bien plus que les frimas, le soleil permanent accumule les pensées de mélancolie au cœur de l'enfance. Le regard céruléen du Nord n'est jamais sans perspective sur l'infini, tandis que l'œil noir du Midi est comme enchaîné à ses instincts matériels. »

Il est un site écarté qui nous plaisait particulièrement, au bord de la campagne de Montbrival, sur la pente de la colline hérissée de chênes qui descend au vallon voisin. Le chemin, comme le pré, est désert; le ruisseau fuit discrètement sous la berge, mais, à de certaines heures, les troupeaux viennent animer le paysage endormi. A l'horizon, nous apercevions, ombragé d'un tilleul effeuillé par les ans, la chapelle gothique, notre sépulture probable, — pour lui, hélas! certaine aujourd'hui! — et nous regardions de ce côté avec mélancolie. Nous nous asseyions parmi les genévriers. Chacun de nous avait apporté quelques auteurs de prédilection.

J'aimais les âmes recueillies et ardentes des premiers siècles de l'Eglise, les esprits méditatifs du moyen âge, et les grands poètes de tous les temps qui ont chanté la nature sur un mode grave : Saint Augustin, qui trouva dans son cœur sa divine psychologie; Dante, le doux et fier Toscan, cheminant sans bruit et dont les pas s'imprimaient si profondément; Montaigne, au pittoresque bon sens; Pascal, qui tombe sur la vérité essentielle comme sur une proie, inattentif à tous ses alentours; Ossian, porte-voix des torrents, des nuées et des ombres des héros; Lamartine, âme virginale qui embrasse d'une ineffable étreinte le monde ancien et la société présente; Hugo, poète biblique et féodal, aux accents humanitaires ([1]), et l'incomparable Chateaubriand, écrivain homérique qu'inspire le sentiment chrétien. Rémo lisait de préférence les historiens et ces vaillants orateurs préoccupés du sort présent du peuple dont l'éloquence éclatait en paroles passionnées. Les anciens, aussi bien que les modernes, excitaient sa curiosité parce qu'il appréciait la beauté de ce style concis que donne au discours une raison virile, autant que la lumière répandue par les âmes indignées au spectacle des injustices. Suétone, Tacite, Plutarque, Villemain, Augustin Thierry, offraient un savoureux aliment à ses méditations.

Nous étions subitement interrompus par l'arrivée d'un bûcheron ou de quelques terrassiers qui venaient prendre nos ordres avant de continuer leurs travaux. Vite, nous fermions nos livres pour retomber des nues sur la terre Nous prenions nos bêches, nos cognées, et l'on nous voyait bientôt aidant les ouvriers, élaguant les arbres, creusant un étang, élevant des digues, remuant des pierres, travail où nous mettions toute notre vigueur, et qui, bornant les horizons de nos pensées, nous récréait infiniment.

---

1. A cette époque on ne connaissait de Victor Hugo que sa première manière, la bonne.

Novembre était arrivé avec ses journées pluvieuses. La sévérité de nos longues soirées d'hiver, pendant lesquelles nous n'entendions que les plaintes du vent mêlées aux aboiements inquiets des chiens et au cri grinçant des fresaies s'envolant des tours, était tempérée par nos lectures. Elles se faisaient en présence de ma mère, qui consacrait ses heures solitaires à l'étude des écrivains religieux, et qui elle-même avait écrit de nombreuses études morales et littéraires, non avec le désir de les destiner au public, mais pour fixer ses impressions et laisser après elle à sa descendance le témoignage de sa vie pensive.



Sorrente. (P. 389.)

Nous nous réunissions dans la plus grande salle, plongée dans ce demijour si favorable à la méditation. La diversité de nos jugements donnait un aliment inépuisable à nos conversations Nous nous enfermions, après le souper, dans la bibliothèque, dont l'unique fenêtre à grillage de fer s'ouvrait sur le bois, au-dessus des eaux dormantes des fossés. Nous appliquions notre échelle aux rayons poudreux, et en peu d'instants nous avions jonché la table des ouvrages les plus disparates : les mémoires de la Renaissance et du siècle de Louis XIV se mêlaient aux œuvres des poètes latins, et les Pères de l'Eglise

aux romantiques modernes. Lisant des pages de ces divers écrits prises au hasard, nous tâchions, à tour de rôle, d'en reconnaître au style les auteurs. Nous ne nous trompions guère, même en choisissant parmi des écrivains de la même école, parce que nous avions répété maintes fois cet exercice. Cela nous amena à admirer encore davantage les anciens, si arrêtés de lignes, si sobres de couleurs, et cependant toujours expressifs et lumineux. La vie moderne, trop facile, a engendré à la fois l'impatience et cette suffisante paresse qui se satisfait des à peu près. Il est vrai que nous ne pouvons juger notre époque par les nombreuses productions que nous avons sous les yeux: les siècles opéreront leur triage, et des temps présents il ne restera dans l'avenir que les livres où s'accuse le génie de la forme.

Au milieu des témoignages de tant d'existences disparues, nous avions le regret de ne pouvoir contempler en tête des œuvres que nous lisions le portrait de leurs auteurs. Eussent-ils été disgraciés de la nature, nous les eussions considérés avec sympathie en faveur de leur mérite; à plus juste titre les eussions-nous chéris, trouvant en leurs traits l'expression d'une âme noblement inspirée.

Aujourd'hui que celui dont je parle n'est plus de ce monde et que son image se sera bientôt évanouie, je suis amené à redire cette réflexion que nous formulions autrefois en nos heures studieuses. Les morts deviennent vite des ombres flottantes pour nous; ils se dissipent en notre mémoire. Une génération ne s'est pas écoulée qu'ils sont comme s'ils n'avaient jamais paru, à moins que l'art n'en ait consacré le souvenir. Et encore l'image de leur corps ne nous les représente point parfaitement. Quel peintre reproduira le sang qui circule en nos veines en nuançant notre épiderme ? Comment rendra-t-il la variété des pensées qui brillent en un vivant regard? Notre imagination doit s'ingénier à faire reparaître dans leur vitalité les formes à demi perdues dans la vapeur de l'éloignement, et elle y échoue presque toujours. Ceux que nous n'avons point vus et entendus ne seront jamais bien connus de nous. Dans ce duel avec le temps qu'entreprend tout artiste pour sauver les morts de l'oubli, il est utile d'unir l'effort de la plume à celui du burin. Si l'on n'obtient pas une image fidèle, on aura du moins une ressemblance, et cela doit suffire à l'imperfection de nos moyens.

Rémo était de taille moyenne et de robuste charpente ; il avait la poitrine large, la main petite, fiévreuse, expressive en ses mouvements; le pied cambré, tous les membres souples et puissants. Son front était élevé, arrondi aux tempes, et ses cheveux, d'un châtain clair, se relevaient en boucles légères. Ses joues, pleines et vermeilles, avaient cette coloration particulière aux tempéraments sanguins du Midi. Vus de profil le nez, la bouche, le menton, admirablement modelés, rappelaient les têtes assyriennes des bas-reliefs antiques, par

la gravité et la sérénité. Vue de face, sa tête exprimait l'ardeur de la passion et une imagination radieuse. Au premier abord, ce qui charmait en lui, c'était sa santé florissante, et la lumière que répandaient sur ses traits ses grands yeux bruns, interrogateurs et bienveillants, où toute son âme venait luire. Une bonté aimante, communicative, semblait toujours les animer, faire appel aux plus nobles sentiments et solliciter les confidences. Son regard passait rapidement de la douceur et de la joie à la sévérité et à la compassion, selon les séries des sentiments qui se succédaient en son âme bouillonnante. Cette physionomie éloquente exprimait l'ampleur, la confiance, la cordialité, une inépuisable ardeur de vie. Aucun sentiment bas n'y avait laissé son empreinte. Dans un cercle, le rayonnement de cette tête électrisait. Il parlait d'une voix émue, vibrante, toute de poitrine, qui montrait la source intime d'où ses pensées jaillissaient. Quand il avait abordé un sujet de prédilection, il devenait entraînant ; sous l'impulsion de son cœur, il se livrait parfois à un monologue philosophique et littéraire dont la diction était correcte et élégante. Son imagination allumée abondait alors en trouvailles spirituelles, définitions ingénieuses, néologismes, termes originaux, qui prouvaient son intuition de la vie naturelle. On ne savait, en l'écoutant, ce qu'il fallait le plus admirer, de sa puissante organisation physique ou de l'exquise culture de son esprit. Bien qu'en présence d'un nombreux public il aimât à développer sa personnalité, il était néanmoins attentif au moindre écho de ses paroles, prévoyant même les objections; elles étaient à peine formulées qu'il en avait déduit les conséquences et abandonnait le fil de son discours pour y répondre. Ainsi il donnait tort à ceux qui s'imaginent que lorsqu'on parle beaucoup on écoute peu. Avec une étonnante promptitude, il parcourait toutes les touches du clavier sentimental, passant de la contemplation la plus réfléchie à l'action la plus virile, tel qu'un oiseau de haut vol qui se joue avec grâce sous le ciel, tour à tour fendant l'air transversalement, effleurant la terre, se relevant pour planer d'un tremblement insensible et tomber d'un trait sur sa proie. On eût pu dire qu'il entendait sans écouter et qu'il voyait sans regarder. Et, quand il parlait d'abondance, il semblait impersonnel, tant ses paroles étaient instinctives et chassées comme par un souffle invisible sorti du sein même des choses.

Nulle présence n'était plus fortifiante que la sienne; près de lui on ne craignait rien et l'on espérait tout. Dans ses chagrins il était encore consolateur. On se reposait avec confiance sur cette puissante nature, soit qu'il se tût, soit qu'il s'emportât en son discours. On sentait que le seul amour de la vérité l'inspirait, et qu'on n'avait pas devant soi une individualité jalouse, mais une sorte de porte-voix de cet univers multiforme, mobile, variable, et cependant toujours semblable à lui-même. S'il lui arrivait, entraîné par son imagination,

de se contredire, on ne pouvait lui en faire un grief, pas plus qu'au torrent de ne pas suivre son lit après un orage.

Rémo aimait beaucoup les voyages. L'Italie le vit plusieurs fois. Un voyage de long cours n'était pour lui qu'une excursion, tant il mettait de promptitude à réaliser ses volontés; sans grands apprêts, il avait bouclé sa malle et se transportait d'une extrémité à l'autre de la péninsule. Après avoir reçu une lettre datée de Venise, j'en recevais une autre datée de Palerme ou de Syracuse, son corps étant au service d'une imagination qui lui donnait des ailes. Plusieurs fois, il s'éloigna de l'Italie pour y rentrer peu de temps après. Ainsi revint-il d'Afrique sans que j'eusse appris son départ.

Moi aussi, en ces belles années d'une jeunesse expansive, j'aimais à élargir le cercle de ma vie et je franchissais vite la distance qui me séparait du but de mes désirs.

Je me souviens d'une rencontre inattendue qui eut lieu entre nous sur la route de la Corniche, par une nuit orageuse d'hiver. Lassé de l'attendre à un rendez-vous qu'il m'avait donné à Nice pour retourner avec moi à Gênes, je me décidai, sans plus tarder, à prendre une place de coupé dans la malle-poste, et je fus au milieu de la nuit à Oneglia, après avoir pu considérer à loisir dans la campagne les types populaires des habitants, puis la silhouette altière des montagnes qui bordent la mer, où passaient les voiles blanches des bateaux pêcheurs, languissants papillons de cette plaine mouvante. La malle-poste n'allant pas au delà, je dus y attendre la seconde voiture partie de Nice. Elle arrive enfin, s'arrête devant les bas portiques de l'auberge. Que vois-je?... Rémo! Il avait appris mon départ au bureau des messageries où l'on n'avait pu lui assurer le coupé que jusqu'à Oneglia, parce que, là, un voyageur devait prendre sa place. — Ce voyageur, c'était moi. Bien qu'il fût alors souffrant, il ne prétendit pas que je lui cédasse ma place d'intérieur et il monta bravement sur l'impériale, s'y exposant aux rafales pluvieuses. Je ne puis oublier les impressions que nous causa ce voyage nocturne. Nous ne pouvions nous les communiquer que par la portière, à notre arrivée aux relais de poste. Le nouvel attelage repartait aussitôt au galop, nous replaçant en présence du sombre paysage. Bien que séparés par une cloison, il nous semblait que nous étions demeurés ensemble par la certitude où nous étions que nos cœurs battaient à l'unisson.

Si on longe, durant le jour, les Alpes maritimes qui, en quittant Nice, forment barrière à la Méditerranée sur une distance de près de quarante lieues, on n'en peut apprécier le caractère sévère, leurs lignes abruptes étant noyées en des couleurs aux reflets changeants. La splendeur de la mer, aussi

bien que la végétation de ses bords, attire le regard; il se repose agréablement sur ces grands pins pignons que l'effort des vents a penchés sur l'abîme, sur les agaves qui hérissent les anfractuosités des roches, sur des groupes d'orangers aux feuilles luisantes mêlés à des palmiers qui agitent à la brise leurs palmes élégantes. Mais quand la nuit descend, on est effrayé de la sauvagerie des sites. On se représente le temps où ces pics rocheux dressés en face de la haute mer étaient les repaires de pirates sarrasins dont l'œil guettait au loin les navires marchands.

Nous nous éloignâmes d'Oneglia sans pouvoir distinguer Diana Marina et nous traversâmes dans les ténèbres plusieurs bourgades, les unes groupées sur des récifs, les autres formées d'une rue interminable où les vagues déferlent. Là vit une population de matelots et de pêcheurs que l'exercice de la vie périlleuse a rendus taciturnes. Petits, trapus, aux traits durcis par les travaux, ils se tiennent muets le long du rivage, interrogeant la mer dont ils sont les enfants et qui leur parle par chacun de ses flots. Sur ce long parcours, les ports de refuge sont indiqués par la lueur des phares allumés dans les anses et sur les récifs. Abusés par la dentelure de la côte, nous croyions descendre en un bourg, alors que nous en étions éloignés de plusieurs lieues pour ne pas avoir aperçu les promontoires qui nous en séparaient.

Le jour commençait à poindre lorsque nous arrivâmes à San Pier d'Arena au milieu de la fourmilière humaine qui se presse sur les quais à l'arrivée et au départ des navires. Nous nous engageâmes bientôt dans le labyrinthe d'étroites ruelles qui forme la ville basse. Tous deux nous aimions les ports de mer parce que nous y voyions le travail et la liberté. Nous étions inattentifs à leur souillure extérieure pour n'y voir que la souffrance de ceux qui, selon la parole de l'Ecriture, gagnent leur pain à la sueur de leur front. Au milieu des villes de luxe où l'oisiveté s'étale fièrement, Rémo avait souffert de cette piteuse comédie dont les promenades publiques sont les tréteaux; elle lui paraissait être un affront à l'honnête labeur. Aux heures du soir, nous nous promenions volontiers dans la Via Marina, nous laissant frôler par la foule des pêcheurs, et nous accoudant près d'eux au vieux mur qui borde la mer. Tous ces hommes au rude profil, et ces jeunes enfants vêtus de la vareuse et coiffés du béret rouge, avaient prouvé mieux que nous la virilité de leur cœur par tous les périls auxquels ils s'étaient exposés en de lointaines navigations. Nous regardions le va-et-vient des bateaux qui affluent dans le golfe enserré dans ses montagnes étagées. Que deviennent alors les vanités sociales? On ne veut plus voir que l'humanité malheureuse, formée de la multitude des frères mortels, consumant ses forces sous l'œil de Dieu.

Un soir que, nous étant attardés, nous cherchions avec inquiétude une

maison où loger, nous nous laissâmes conduire par un *facchino* dans une misérable *osteria* au fond d'une cour étroite. Les vagues venaient y bondir. A peine entrés, nous nous trouvâmes au milieu d'une caravane de colporteurs qui y prenaient leur souper dans une salle basse et enfumée, gens venus de San Damiano et d'Asti avec des barriques de vin et qui devaient repartir avant le lever du jour. Jamais nous n'avions rencontré de physionomies moins rassurantes. On nous prépara une mauvaise chambre au-dessus des écuries. Au milieu de la nuit nous entendîmes des allées et venues et des chuchotements dans les chambres voisines; on vint pousser doucement à notre porte que nous avions barricadée. Ce qu'entendant, nous nous levâmes pour charger nos armes et nous tenir dans l'attente. Le silence se fit dans l'intérieur de l'auberge ; mais nous ne pûmes nous rendormir et nous demeurâmes à une lucarne s'ouvrant sur la mer.

Rien de plus sinistre que son aspect en cette nuit d'hiver. Les flots torturés par les rafales se bousculaient avec fureur sur la noire étendue; leur bouillonnement produisait çà et là des taches lumineuses, des sillons et des crêtes livides dont le pâle et rapide éclat augmentait l'horreur de l'abîme. Nous prêtions l'oreille aux longues lamentations du vent; nous croyions entendre des ricanements, des huées, des soupirs, des sanglots et des voix désolées semblables à des appels au secours. Et plus nous écoutions, plus ce langage mystérieux nous devenait expressif; ce n'était plus le choc sonore des flots irrités, c'étaient les paroles désespérées des légions innombrables de l'abîme. Ainsi méditions-nous, loin des hommes et de leurs œuvres, ne nous inspirant que de nos propres émotions. Dans la matinée, nous gagnâmes la vallée de la Polcevera pour que les sombres images d'une nuit d'insomnie fussent dissipées.

Nous nous promenâmes longtemps le long du torrent gonflé par les pluies, inattentifs aux aspects scabreux de ce paysage alpestre. Si, après bien des voyages qui me placèrent en tant de sites variés, je me rappelle ce petit itinéraire, c'est que j'y fus le témoin d'une de ces luttes intérieures qui, si souvent, bouleversaient l'âme agitée de Rémo. Il se retrouvait après toutes ses pérégrinations aussi éloigné de son but qu'à l'heure de son premier départ : car ce n'était pas, comme tant d'autres, pour se divertir qu'il avait voyagé, c'était pour arriver à produire une œuvre qui témoignât de ses aspirations et fût un enseignement. Malheureusement, prompt à se décourager, il anéantissait en ses moments d'humeur les manuscrits imparfaits qu'il n'avait pas eu la patience de revoir. Il ne tardait pas à se repentir de l'inconscience de son acte, et lorsqu'il songeait à tant de fatigues éprouvées, à tant de vains désirs, les regrets lui montaient au front comme une amère marée, et submergeaient sa plus noble espérance.

Je le vois encore gravissant avec moi les rampes rocheuses du golfe de Gênes. Arrivés au sommet de l'escarpement qui domine San Pier d'Arena, nous nous reposâmes au bord du sentier à considérer la mer battre les noirs rochers de la multitude de ses flots. Son chagrin s'exhalait en paroles véhémentes. Puis son regard interrogateur tombait sur l'océan tumultueux qui se déroulait à ses pieds. Que lui balbutiaient ces flots mouvants, ces nuées, ces souffles errants? Que lui affirmaient ces rocs austères et immobiles? Lui-même ne se mourait-il pas du désir de se survivre? Amant d'une réalité stable, ne sentait-il pas qu'il habitait le royaume des ombres? Tout en appréciant la rapidité des jours, il accordait à cette courte vie une valeur inestimable : elle le menait quelque part; chacune de ses paroles, chacun de ses actes retentissait dans l'éternité... Et vivre ainsi, dans l'incertitude, sans entendre le son que rendaient ses pas, n'était-ce pas le comble de la misère? Dans sa vaillance, il s'était dit : *Nulla dies sine linea ;* s'il s'égarait, pourrait-il rebrousser chemin, effacer des traces malheureuses imprimées dans l'immortalité des temps?... Il avait cherché des esprits enthousiastes comme le sien, occupés de l'idéal, et sur lesquels, en ses défaillances, il pût s'appuyer. Il n'avait rencontré que des esprits froids et décourageants.

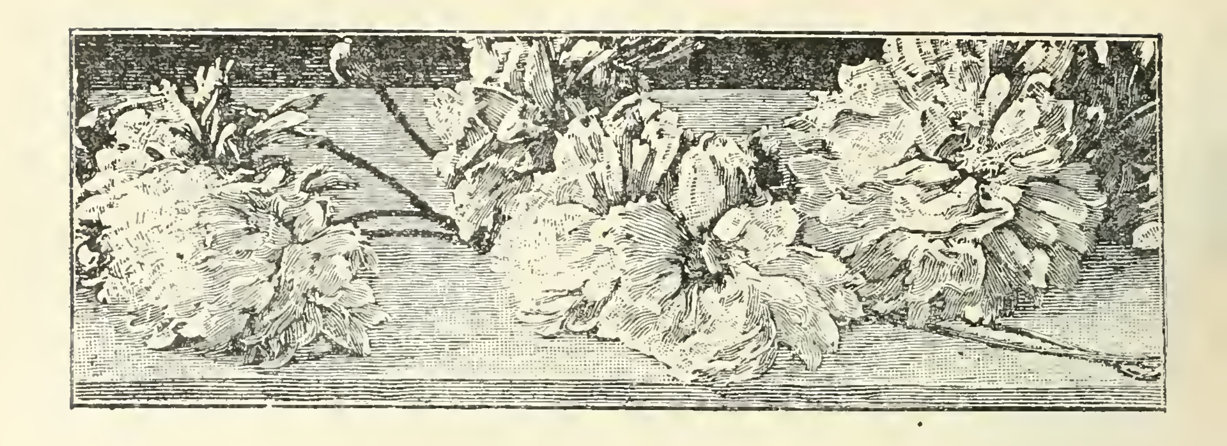
Son cœur, sans cesse déçu, me rappelait ces paroles de Grégoire de Nazianze: « Je suis comme un voyageur qui, après avoir évité un lion, rencontrerait un tigre, et qui, délivré de ce nouveau péril, en rentrant avec joie dans sa maison, n'appuyerait pas plus tôt la main sur la muraille qu'un serpent caché s'élancerait sur lui; de même je cours sans trouver de repos à mes afflictions ; elles vont toutes en croissant et la dernière est la plus cruelle... »

Oui, elles ne cessent de courir échevelées, ces âmes qui, à un immense amour de la terre, unissent l'amour du Dieu invisible. Les unes naufragent avant de pouvoir atterrir, ou abordent à un îlot stérile, tandis que d'autres, éclairées par la grâce, arrivent sûrement au port de refuge...

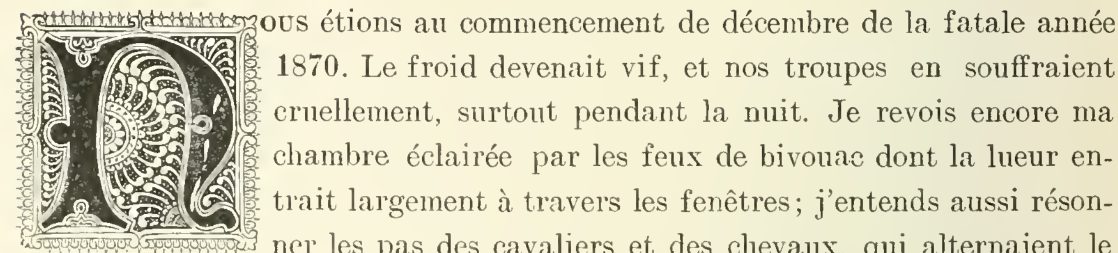
Octavius [1].

1. Pseudonyme.





SOUVENIRS D'UN AMBULANCIER.



Nous étions au commencement de décembre de la fatale année 1870. Le froid devenait vif, et nos troupes en souffraient cruellement, surtout pendant la nuit. Je revois encore ma chambre éclairée par les feux de bivouac dont la lueur entrait largement à travers les fenêtres; j'entends aussi résonner les pas des cavaliers et des chevaux, qui alternaient le repos auprès des feux de bivouac et les promenades, afin d'éviter la congélation. Combien j'aurais voulu les abriter avec moi, bien que je fusse obligé d'opposer à l'invasion du froid ma couverture de campagne et mes vêtements, parce que les habitants s'étaient empressés d'amoindrir leur literie au profit des ambulances locales [1] !

Tout à coup se répandit la nouvelle à sensation, que le général Ducrot avait effectué sa sortie de Paris, et que sa jonction avec les armées de la Loire était prochaine; que l'ennemi ne pourrait résister à leurs efforts combinés, et que bientôt resplendirait le jour de la délivrance de Paris. Vive était notre allégresse, car nous avions soif d'espérance! Joie trop courte à laquelle devait bientôt succéder la cruelle déception d'une retraite précipitée...

En effet, le 4 décembre, nous étions invités à suivre le 18ᵉ corps dans la direction de Gien, après avoir effectué l'évacuation de tous les blessés qui nous étaient confiés. Combien il était pénible le transport de ces infortunés, couchés ou assis sur des voitures découvertes, dont les mouvements étaient adoucis autant que possible par une épaisse couche de paille, et que leurs vêtements ou couvertures ne garantissaient pas toujours d'une manière suffisante contre un froid des plus pénétrants. Combien de blessures graves et d'opérations n'ont dû leur fatale terminaison qu'à la déplorable influence de ces

1. Le narrateur, chirurgien en chef, était attaché à l'ambulance mobile de la Côte-d'Or.

déplacements, imposés par les violations dont les Allemands se rendaient coupables envers la convention de Genève, qui assurait aux soldats blessés les soins dont ils avaient besoin, et garantissait la liberté!

Le lendemain matin nous fûmes informés, à Châteauneuf-sur-Loire, que les Prussiens avançaient rapidement d'Orléans pour couper la retraite à l'armée, ce qui contribua sans doute à la rendre plus désordonnée. Les troupes des diverses armes, le matériel de toute nature, les troupeaux de bœufs avançaient confusément en longeant la Loire, qui charriait d'énormes glaçons. Malgré la rigueur du froid et l'âpreté du vent, on trouvait à chaque pas des individus accablés de fatigue, étendus sur le revers des fossés pour recouvrer un peu de



Le général Ducrot. (P. 398.)

forces. En général, c'étaient de jeunes soldats; nous avons observé que les anciens réagissaient davantage sous le rapport physique et moral, et se montraient plus ingénieux à se créer des ressources contre la faim et le froid; aussi est-ce parmi les premiers qu'on rencontra le plus de cas d'épuisement et de congélation. Le désordre était surtout prononcé dans le voisinage du pont de Sully, qui ne pouvait donner passage qu'à une seule voiture de front.

Malgré l'intensité du froid, nous vîmes des troupes bivouaquer dans la forêt d'Orléans et dans les bois situés au delà de Sully, autour de feux dont l'alimentation était facile. Mais les soldats envahissaient en grand nombre les villes et les fermes voisines, ce qui me fit prendre le parti, pour assurer un abri

nocturne à l'ambulance, d'adopter pour étapes des lieux distants des villes. Cette mesure m'offrit le double avantage de maintenir les ambulanciers réunis, et de n'avoir pas besoin de les rallier le lendemain pour le départ.

En approchant de Gien, à la fin du quatrième jour de marche, nous assistâmes à un combat d'artillerie qui avait lieu à une faible distance sur la rive droite de la Loire, au nord-ouest de Gien. A mesure que le jour baissait, on apercevait d'une façon plus distincte les flammes vomies par les canons, et on entendait le sifflement des projectiles qui décrivaient leurs paraboles, parallèlement à notre horizon. Magnifique spectacle, si les conséquences n'en avaient pas été meurtrières ou sanglantes! La nuit avait imposé silence aux combattants, lorsque nous traversâmes le pont de Gien pour rentrer dans cette ville, qui s'étend sur la rive droite de la Loire.

Quoiqu'elle fût encombrée de troupes, nous pûmes y être logés, surtout au collège des Pères Barnabites qui voulurent bien recevoir en même temps nos chevaux et nos voitures.

Je m'étais couché avec la conviction que l'ambulance séjournerait à Gien; mais à deux heures du matin, l'un de nos infirmiers vint m'annoncer que le 18e corps évacuait Gien, et gagnait la rive gauche du fleuve, dont le pont devait être partiellement détruit, après le passage de nos soldats. Nous fîmes en toute hâte nos préparatifs de départ. Il n'y avait pas urgence, car le défilé des troupes massées auprès du pont exigea beaucoup de temps, et notre tour n'arriva qu'à cinq heures du matin. Bientôt, une partie du pont sautait ; il était temps, car les Prussiens ne tardèrent pas à entrer à Gien, et ne pouvant franchir la Loire pour suivre nos troupes, ils se bornèrent à échanger des coups de fusil d'une rive à l'autre avec des soldats de l'arrière-garde.

La retraite s'opérait péniblement sur Châtillon-sur-Loire, car le ciel gris et sombre se chargeait de frimas, et il était tombé un peu de neige que le passage des troupes avait durci et transformé en une couche de glace sur laquelle les chevaux et les voitures avançaient avec difficulté. Arrivés à Saint-Firmin, nous éprouvâmes le besoin de reposer l'ambulance, et de munir les fers de nos chevaux de crampons que les cochers improvisèrent, à défaut de clous à glace dont ils avaient négligé de faire provision.

Toutes les maisons situées sur la route étant occupées par les soldats, je présumai que le presbytère, situé sur le second plan, pourrait recevoir l'ambulance. Je ne m'étais pas trompé, quoique des soldats vinssent incessamment demander une place au foyer, où ils étaient les bienvenus, et que M. le Curé leur fît une distribution inépuisable de vin et d'aliments, comme s'il avait obtenu de son divin Maître le don de la multiplication des pains. Nous aussi, nous étions des soldats, non du glaive, mais de la bienfaisance! Aussi, nous

fûmes comme eux accueillis avec un empressement généreux et cordial, dont la reconnaissance m'impose le chaleureux témoignage.

On n'a pas assez proclamé combien, dans les villes et les villages traversés par nos troupes durant cette période douloureuse, le clergé s'est montré dévoué et sympathique à nos défenseurs et aux malheurs du pays. Pour moi, aussitôt que surgissait la difficulté de trouver un asile, je me présentais chez le curé du village, qui mettait de suite son presbytère à notre disposition, et, en cas d'insuffisance, me fournissait les renseignements propres à nous tirer d'embarras. Si la nourriture faisait défaut, le curé était aussi mon pourvoyeur. L'ambulance se rappellera toujours la station qu'elle a faite dans le village *Le Noyer*, département du Cher. Le curé étant dépourvu de tout, sa domestique fit une tournée chez les villageois, et bientôt arrivèrent des provisions indispensables dont les fournisseurs refusèrent le paiement : « trop heureux, disaient-ils, de rendre service à ceux qui soignaient les blessés ».

Bientôt nous arrivâmes à Châtillon-sur-Loire, que nous ne fîmes que traverser pour nous diriger sur Cernoix. Nous trouvâmes alors la route couverte d'un manteau de neige, ce qui rendit la marche et la traction plus pénibles. En arrivant à Cernoix, les voitures de l'armée qui encombraient la voie ne nous permirent pas d'avancer ; aussi résolûmes-nous d'y passer la nuit, qui d'ailleurs était proche. Les premières maisons n'étant occupées que par des fantassins, je pus faire placer nos chevaux dans une écurie, et comme les remises ou les granges étaient destinées aux soldats, nos voitures restèrent à l'extérieur sous la garde des cochers, qui s'y installèrent pendant la nuit. En parcourant le village, nous vîmes que les soldats s'étaient accumulés dans toutes les habitations, pour s'y abriter contre l'inclémence de l'atmosphère, et que beaucoup, n'ayant pu y trouver place, étaient contraints de bivouaquer dans la neige. Notre devoir ne nous obligeant pas de subir cette rigoureuse nécessité, que nous déplorions pour nos troupes, je résolus de me renseigner au presbytère, et d'y demander un lit pour notre infirmier en chef, M. Guillot, dont la varioloïde parcourait ses périodes dans l'omnibus qui lui était réservé depuis Bellegarde. Au lieu d'un presbytère, je trouvai une cantine, dont M. le Curé était le servant charitablement empressé, et où chacun pénétrait pour manger et boire sans payer sa dépense.

Ma supplique en faveur de notre malade fut immédiatement accueillie, mais, toutes les chambres étant déjà occupées, le bon curé me promit d'improviser un lit près du feu de la salle à manger, où affluaient et se réchauffaient les consommateurs. Ce prompt succès m'ayant encouragé à lui parler de l'ambulance qui n'avait pas d'abri, il me répondit qu'elle était assurée de trouver à deux ou trois kilomètres de distance, dans les bois, une maison hospitalière

où la bienfaisance était traditionnelle, et il offrit de nous faire conduire, ce que j'acceptai avec reconnaissance.

Nous suivîmes deux petits gars d'environ douze ans, qui nous firent traverser champs et closeries, sur la neige où nous frayions notre chemin. Durant cette course au clocher, la nuit se faisait sombre, et nos guides, que ces ténèbres effrayaient évidemment, et qui se rappelaient peut-être le sort du *petit Chaperon rouge*, nous quittèrent près d'un chemin à travers bois en nous engageant à le suivre, et s'éloignèrent en courant, après avoir reçu chacun la piécette. La voie était couverte d'une épaisse couche de neige, sur laquelle nous pûmes distinguer deux dépressions parallèles indiquant les ornières que suivaient les voitures. Nous avancions, avancions toujours, et la fatigue, le froid, l'obscurité et la faim conspirant ensemble pour exciter notre impatience, nous craignîmes de nous être égarés.

A défaut du *petit Poucet*, nous avions au milieu de nous un aide-major avide du danger, toujours en mouvement, leste comme un écureuil, et que ses camarades avaient surnommé le *Bouillant*. On n'aurait eu qu'à dire une parole, pour le voir s'élancer à la cime de l'un des arbres les plus élevés de la forêt, afin de distinguer à travers l'espace avec ses yeux de lynx un point lumineux. Mais les branches, qui pliaient sous le poids d'une neige glacée, ne permettant pas de l'encourager à tenter cette périlleuse ascension, nous nous bornâmes à consulter de temps en temps les ornières neigeuses, comme les Israélites regardaient pendant la nuit la colonne de feu qui les guidait dans le désert.

Enfin apparut un point brillant comme une faible étoile! Nous marchâmes dans sa direction, la lumière s'élargit, devint plus éclatante, nous couvrit de ses rayons, et nous entrâmes avec joie et confiance dans le manoir hospitalier.

M. de Rancourt de Mimerand et sa famille nous accueillirent avec la bonté la plus expressive. Des feux furent allumés dans plusieurs chambres, que nous désertâmes bientôt pour jouir au salon de la société d'hôtes si bienveillants. Le maître de maison ayant bien voulu s'excuser de ne pouvoir nous offrir immédiatement à dîner, parce que les éléments du repas n'étaient pas préparés, nous lui annonçâmes que nous apportions des provisions, et ce fut en voulant en offrir la preuve qu'on s'aperçut de l'absence des deux infirmiers qui en étaient porteurs. J'envoyai immédiatement à leur recherche quelques-uns de leurs camarades, munis de lanternes, et guidés par un domestique de la maison. A leurs cris poussés dans les ténèbres répondirent bientôt d'autres cris de plus en plus rapprochés lancés par nos infirmiers pourvoyeurs, dont les fardeaux avaient ralenti la marche, et qui, croyant s'être égarés, éprouvaient une vive inquiétude.

L'un des membres de cette famille patriarcale était alors éloigné d'elle, pour remplir un devoir qu'elle regardait comme sacré. C'était le fils aîné de M. de Rancourt, jeune officier qui avait donné sa démission et s'était marié. Lorsque la France eut besoin de tous ses défenseurs, il n'hésita pas à quitter ses parents, sa jeune femme et plusieurs enfants en bas âge, pour se mettre à la tête de l'un des bataillons des mobilisés du Loiret.

— Quelle admirable et courageuse détermination a prise M. votre fils, dis-je à M. de Rancourt, mais comme son cœur doit battre violemment sous le feu de l'ennemi au souvenir de sa famille bien-aimée!

— Votre opinion n'est qu'une erreur généreuse dont je vous suis reconnaissant, me répondit-il; je suis certain que mon fils marche au combat avec le plus grand calme, car son courage repose sur deux bases inébranlables : *Dieu* et la *Patrie.*

Le lendemain, lorsque l'ambulance prit congé de ses hôtes, le comptable s'aperçut que nos provisions consommées la veille avaient été remplacées par d'autres plus importantes...

Ayant rétrogradé de Mimerand à Cernoix, pour remercier M. le Curé de l'hospitalité qu'il avait donnée à notre malade, et de celle dont nous étions redevables à sa prévoyance, je le félicitai de la résidence sur sa paroisse d'une famille aussi exemplaire, et me hâtai de rejoindre avec nos voitures les ambulanciers qui avaient gagné la route par un chemin perpendiculaire.

J'envoyai alors un adieu plein de reconnaissance et d'admiration aux châtelains de Mimerand, plus nobles encore par l'élévation des sentiments que par la naissance. Ils venaient d'augmenter le nombre des exemples de dévouement à la patrie, se multipliant sous nos yeux, et qui, après m'avoir ému, ravi, m'ont inspiré le désir d'en écrire le récit comme une sorte de morale en action, pour faire partager les sentiments dont je reste pénétré.

Quoique ces beaux traits n'aient pas besoin de contraste qui les mette en relief, je suis entraîné à placer en regard un acte d'égoïsme brutal, que je dois signaler pour le flétrir, en taisant le nom du coupable, car je ne suis pas un accusateur public et ne conserve aucun ressentiment.

Un soir que l'ambulance manquait d'un refuge pour la nuit, elle se présenta dans plusieurs fermes qu'elle trouva remplies de soldats qui cherchaient à s'abriter contre un froid très rigoureux. Ne voulant pas amoindrir la place au feu et à la lumière nécessaires à nos troupes, dont les pénibles épreuves motivaient au plus haut point nos vives sympathies, nous résolûmes de rétrograder jusqu'à un village éloigné de plusieurs kilomètres. En le traversant, j'avais remarqué à une faible distance de la route une ferme considérable; je m'y présentai, et la trouvant également pleine de militaires, je me bornai à

demander des places pour nos chevaux. Il me fut répondu que l'écurie pouvait les recevoir, mais avec l'autorisation du régisseur du château. Je me rendis auprès de celui-ci, en évitant par discrétion et convenance de m'adresser au châtelain, qui donnait l'hospitalité à plusieurs membres d'une autre ambulance. Le régisseur me reçut dans une vaste chambre faisant partie de son logement, et ne renfermant pour tout mobilier que deux chaises placées près d'une cheminée, dont le feu vif m'envoyait une chaleur d'autant plus agréable que j'étais transi de froid. Le régisseur accueillit favorablement ma demande, et comme sa rusticité me parut doublée d'une franche bonhomie qui m'inspirait confiance, je lui parlai de la détresse de l'ambulance, et le priai de nous permettre de passer la nuit dans cette pièce, où nous souperions *sur le pouce*, et dormirions dans nos couvertures, ce qu'il accorda sans hésitation.

Vite je portai cette bonne nouvelle aux ambulanciers qui m'attendaient sur la route en *battant la semelle*, et que je présentai à notre obligeant logeur. Ils étaient à peine introduits, qu'un homme entre deux âges, porteur d'un élégant veston, nous aborda sans saluer, en déclarant qu'il ne pouvait nous loger parce qu'il recevait déjà une ambulance. Je lui répondis que la connaissance de cette situation m'avait seule imposé la discrétion de ne pas m'adresser à lui, que nous désirions ne causer aucun embarras au château, et que nous nous félicitions de nous préserver du froid dans la chambre dont son régisseur nous accordait la jouissance pour la nuit. Il s'éloigna sans répondre, et avec l'impolitesse qui avait caractérisé son arrivée. Aussitôt qu'il fut sorti, le régisseur, que la mauvaise humeur du châtelain avait sans doute fait réfléchir, me dit : « J'ai trouvé un endroit où vous et vos chevaux pourrez être à l'aise, » et il me conduisit à la basse-cour, éloignée du château, il y fit attacher nos chevaux et mettre à notre disposition une chambre à cheminée. Je comparais les situations faites à deux ambulances vouées aux mêmes devoirs, et dont l'une jouissait de la splendide hospitalité du château, tandis que l'autre était reléguée à la basse-cour. Eh bien ! je le déclare avec la plus entière sincérité, ce contraste, loin de m'humilier et de provoquer en moi une irritation pleine d'amertume, me fit éprouver une secrète satisfaction ; je me disais que cette humble épreuve donnait du prix à notre dévouement, et je me rappelai ce que j'ai déjà proclamé ailleurs, que le désir de faire le bien ennoblit les actes et transfigure les situations.

Je revins donc annoncer à l'ambulance son changement de domicile, et mon étonnement fut extrême en la rencontrant sur la route. On m'informa que, peu après ma sortie, le propriétaire avait changé d'avis et engagé notre personnel à s'éloigner, en faisant valoir le ridicule et fallacieux prétexte de la possibilité d'une collision avec l'autre ambulance.

Mon indignation égala ma surprise, mais un froid de plusieurs degrés audessous de zéro n'admettait pas d'hésitation : « A la guerre comme à la guerre ! m'écriai-je, et puisque nous n'avons que la basse-cour pour nous abriter, mieux vaut son toit que le ciel de la Sibérie, au moins nous n'y serons pas exposés à la congélation. »

Nous pénétrâmes dans la chambre que le régisseur m'avait désignée, et où notre comptable s'empressa de faire réchauffer du riz au jambon, plat de résistance de notre souper. Après avoir constaté l'exiguïté de cette pièce, d'ailleurs encombrée de meubles, je sortis avec l'espoir d'obtenir dans le village un grenier à fourrage comme dortoir supplémentaire. Mes recherches furent vaines, et en rentrant *bredouille*, je fus immédiatement informé que, pendant mon absence, l'acharné persécuteur avait poursuivi ses victimes jusque dans cet humble asile, en leur disant ironiquement : « Ah ! vous êtes ici, vous êtes bien, très bien. » Puis se dirigeant vers la cour, et voyant nos chevaux, il cria à l'un de ses domestiques : « Lorsque arriveront les chevaux de l'ambulance***, vous les attacherez à la place de ceux-ci, auxquels je vous défends de donner ni un grain d'avoine, ni un brin de fourrage. » L'un de nos cochers qui était en service, avant la guerre, dans une maison très honorable, fut si exaspéré de cet odieux procédé qu'il lança à son camarade la réplique suivante : « Marlot, comme nos chevaux sont très fatigués, nous leur donnons ce soir double ration. »

L'insolente dureté de ce châtelain ne nous permettait pas de rester davantage sur les dépendances de son habitation, et je donnai satisfaction au désir unanime de l'ambulance en disant : « Nous avons bu le calice jusqu'à la lie ; nous faisons trop d'honneur à cet homme ; partons, nos chevaux ont pris quelque repos, nous marcherons autant que nos forces nous le permettront, puis nous solliciterons un gîte qui sera toujours préférable à celui qui excite notre répulsion. »

Au moment où nos voitures sortaient de la basse-cour, j'aperçus de la lumière dans une ferme voisine, et j'eus l'heureuse idée de faire une dernière tentative. On m'objecta seulement que l'écurie trop exiguë ne pourrait contenir nos chevaux ; mais, après examen, notre cocher Fouard décida qu'il répondait de leur introduction. Alors chacun se mit aux roues des voitures pour opérer leur ascension sur la montée conduisant à la cour de la ferme, où elles restèrent sous la garde de deux infirmiers qui bivouaquèrent dans leur intérieur. Le cocher tint parole en installant nos trois chevaux dans l'étroite écurie, et après ce tour d'adresse, nous nous disposions à nous glisser sous un hangar, à travers les nombreux soldats qui y goûtaient un repos trop nécessaire, lorsque notre cher aumônier, qui avait disparu pendant nos arrangements, nous apporta de la part de M. le Curé l'invitation de passer la nuit au presbytère.

Lorsque nous eûmes signalé à notre hôte l'inhumanité et l'impolitesse de son paroissien, ce digne interprète de l'Evangile, désirant sans doute nous disposer au pardon des offenses, nous répondit que de tels procédés l'étonnaient beaucoup, car M. *** faisait du bien dans le pays. Puis, afin de nous faire oublier des torts inexplicables, il nous installa dans une chambre où furent étalés plusieurs matelas, sur lesquels s'étendirent côte à côte les ambulanciers que la fatigue plongea bientôt dans un sommeil réparateur. Pour moi, je me mis à cheval sur une chaise dont le dossier me servit d'oreiller et, trop agité pour trouver le sommeil, je tisonnai et entretins le feu, dont la chaleur importait à nos dormeurs insuffisamment couverts.

Au souvenir de gratitude que nous emportâmes en quittant le presbytère, j'associai un sentiment de particulière estime pour notre hôte qui n'avait pas hésité à s'exposer, en venant à notre aide, au ressentiment de son puissant voisin.

Le rendez-vous du départ était fixé auprès de la maison des sœurs, où les voitures devaient prendre un de nos malades, mais les troupes, parties de grand matin de Vailly, défilaient déjà sur la route, et nos voitures durent attendre une occasion favorable pour s'introduire au milieu d'elles. Ayant pris les devants en pénétrant dans un régiment de marche, je ne tardai pas à être abordé par un officier qui m'invita brusquement à sortir des rangs auxquels je n'appartenais pas.

« Le bivouac, pensai-je, a sans doute agacé les nerfs du capitaine; si je le retrouve un jour blessé sur quelque champ de bataille, je le comblerai de tant de soins qu'il sera obligé de regretter son inconvenant procédé. » Alors, je rétrogradai jusqu'à nos voitures, où j'appris qu'on avait refusé de les laisser profiter d'un vide existant dans la colonne en marche, en ajoutant qu'elles devaient suivre les troupes. Ces procédés blessants, dont avaient déjà souffert plusieurs ambulances sous des formes variées, ne firent qu'éveiller davantage nos sympathies pour ces troupes irritées par les fatigues, les privations et les souffrances d'une longue retraite, et entraînées à envier la situation moins pénible des ambulanciers. Cependant, comme le défilé devait être long, et que notre présence sur le derrière de l'armée dirigée sur Bourges était sans utilité, nous quittâmes la route d'Henrichemont pour nous rendre à Sancerre, où nous arrivâmes à une heure avancée de la soirée, après avoir fait une halte dans le village Le Noyer, dont j'ai déjà signalé le généreux accueil, et au delà duquel nous parcourûmes des plateaux élevés sur lesquels le vent du Nord faisait tourbillonner la neige.

Nous arrivâmes à Sancerre par une route en arc de cercle, dont avaient suivi la corde plusieurs de nos ambulanciers, avertis par un rural de l'existence



On apercevait les flammes vomies par les canons. (P. 400.)

d'un chemin de traverse. Ils mirent à profit leur attente pour obtenir à la mairie des billets de logement pour tous les membres du personnel, un sujet excepté. C'était notre infirmier-chef, qui aurait porté l'effroi et la contagion en se présentant à domicile avec son visage hérissé de pustules, et que je dus conduire et recommander à l'hôpital. La salle des varioleux étant pleine, les sœurs hospitalières voulurent bien y faire établir un lit supplémentaire, où je laissai notre cher camarade réchauffé sous ses couvertures, et réconforté par un excellent potage.

A peine sorti de cet asile de la souffrance, je regrettai de n'y avoir pas demandé pour la nuit un lit auquel j'avais droit, car les longues marches, le froid, l'usage de viandes provenant d'animaux surmenés, le vin acide du Loiret, etc., avaient altéré ma santé. Jugeant utile de recourir à une infusion légère de thé noir, j'entrai dans une pharmacie pour acheter l'alcool nécessaire à l'ébullition de mon breuvage.

Rentré dans mon logement, je me couchai et dormis du meilleur sommeil, auquel m'avaient disposé une boisson réconfortante et plus encore un gracieux témoignage de bienveillance.

Le lendemain matin, lorsque nous quittâmes Sancerre, le soleil dardait vainement ses rayons sur les arbres chargés de givre et sur l'épais manteau de neige qui recouvrait la terre, car le froid rigoureux imposait son empire à toute la nature. C'était un spectacle éblouissant!

Nous fîmes étape à l'approche de la nuit près les Aix-d'Angillon, au château de Céols, appartenant à M. le baron d'Arnouville, dont nous regrettâmes l'absence temporaire.

Ayant obtenu à la ferme la jouissance, pendant la soirée, d'une vaste chambre inoccupée, un feu pétillant fut allumé dans sa cheminée gigantesque, et l'on suspendit à la crémaillère un chaudron contenant de l'eau, que plusieurs ambulanciers utilisèrent pour laver du linge dont ils avaient un extrême besoin. En effet, leurs sacs militaires n'en pouvaient renfermer qu'une faible provision, et nous avions oublié de faire suivre l'ambulance d'un blanchisseur. D'autres, plus détachés des besoins corporels, ajournèrent stoïquement jusqu'à leur arrivée à Bourges un changement de linge devenu trop indispensable.

Si je surmonte ma répugnance à m'arrêter sur ces infimes détails, c'est qu'il s'est trouvé des personnes assez injustes pour comparer les ambulanciers à des touristes ayant le loisir de se lisser les ongles, de se parfumer et de se parer comme des gentlemen. Singuliers touristes, qu'on voyait bravant la pluie, la neige et le froid, autour ou à la suite de leurs voitures, sous des manteaux de caoutchouc à capuchon, et marchant le plus souvent dans la boue, les pieds engagés dans des souliers ferrés ou des bottes fortes, raidies par les alternatives

d'humidité et de sécheresse, et qu'ils ne trouvaient que rarement l'occasion d'assouplir.

Le lendemain 12 décembre, eut lieu notre arrivée à Bourges encombré de troupes, à une heure trop avancée de la soirée pour procéder tout de suite à l'installation définitive de notre matériel, et trouver un lieu de réunion.

Notre personnel devant rester à Bourges, à portée des divers corps d'armée, durant un temps indéterminé, ses membres cherchèrent des occupations conformes à leur destination. Mais nos démarches furent inutiles, car les médecins de la ville faisaient le service des grandes ambulances locales, et les petites étaient déjà insuffisantes pour satisfaire le zèle de l'ambulance mobile de Saint-Etienne, que ses rapides voitures avaient transportée à Bourges avant notre arrivée. Nous fûmes donc réduits à visiter les monuments et établissements de Bourges, sa magnifique cathédrale, l'hôtel de l'argentier Jacques Cœur actuellement hôtel de ville, la maison de Cujas où s'est installée la gendarmerie, la maison des Lallemant, et la fonderie de canons qui avait interrompu sa fabrication, parce que l'invasion menaçante de l'ennemi avait fait transporter ailleurs son matériel, mais où fonctionnait encore une cartoucherie occupant un grand nombre de personnes du sexe féminin. Toutefois, nous ne négligions pas de nous rendre, au moins en amateurs, dans les hôpitaux et quelques ambulances, et de nous précipiter, lorsque l'occasion s'en présentait, sur les miettes qui tombaient de la table de la Bienfaisance; et c'est ce qui m'arriva un jour d'une façon assez intéressante.

Cédant aux exigences nerveuses de mon estomac lorsque la concession était opportune, je ne lui imposais pas l'obligation d'attendre la distribution tardive de la soupe *économique*, que faisait préparer pour le premier déjeuner notre prudent comptable, qui envisageait avec effroi l'épuisement de sa caisse.

J'entrai donc un froid matin, entre sept et huit heures, dans un café qui ouvrait ses portes, et demandai une tasse de café au lait.

— Il n'y a pas de lait, M'sieu, dit le garçon.

— Alors donnez-moi un mazagran (verrée de café très étendu d'eau). Et je m'assis à une table, où je grignotai mon petit pain en l'arrosant par gorgées de ce noir breuvage.

Le lendemain, même demande et réponse uniforme; ce qui me décida à faire mon ordinaire du mazagran, puisque le café au lait était devenu un mythe.

Deux jours après, le garçon me répondit d'un air satisfait : « Je puis vous donner une tasse de café au lait, » que je m'empressai d'accepter. Alors, prenant un journal, je m'absorbais dans sa lecture, lorsque j'entendis de grosses bottes retentir dans le café et :

— Garçon ?

— V'là, M'sieu.

— Une tasse de café au lait?

— Il n'y en a pas, M'sieu.

Levant alors les yeux sur le consommateur frustré de son espoir, je vis un jeune officier dont les vêtements en désordre et souillés de boue, les cheveux collés sur les tempes, les yeux profondément cernés, le visage décoloré et les traits amaigris, exprimaient un profond épuisement. Aussitôt se réveilla en moi le médecin d'ambulance.

— Lieutenant, lui dis-je, on vient de vous répondre qu'il n'y avait pas de café au lait, mais on m'en a promis une tasse, veuillez l'accepter, je vous l'offre de bon cœur et serai votre obligé.

— Monsieur, répondit-il, permettez-moi d'hésiter, car je ne me connais aucun droit à cette attention.

— Vous en avez un incontestable, c'est que vous êtes épuisé et harassé, tandis que je souffre d'un excès de repos.

— Alors j'accepte, dit le jeune officier.

Je ne saurais exprimer la joie que j'éprouvai d'avoir pu rendre ce service à un brave défenseur de la patrie.

Informé par notre cher aumônier qu'à l'entrée de l'un des faubourgs de la ville, sur la route de Dun-le-Roi, le petit séminaire de Saint-Célestin contenait beaucoup de soldats malades privés de tout secours médical, je le priai de m'y accompagner. A peine eûmes-nous pénétré dans l'une des grandes salles de ce vaste séminaire, encombrée d'individus couchés sur la paille, que nous fûmes entourés et assaillis par les moins invalides, dont les visages effleuraient nos visages, et plongeaient dans nos yeux leurs regards désespérés. En même temps nos oreilles étaient assourdies par leurs émouvantes réclamations : « J'ai faim, je suis gelé, faites-moi donner à boire, je souffre, je n'ai pas été pansé depuis plusieurs jours!!!... C'était un spectacle désolant, propre à troubler la raison, et qui rappelait l'enfer du Dante. Nous sortîmes navrés, et je courus chez M. de Voguë; il était absent, mais devait rentrer dans la soirée. Je retournai le soir; l'émotion qui me débordait eut bientôt pénétré ce digne représentant de la Société française de secours aux blessés, qui me promit de s'occuper, sans retard, des secours médicaux indispensables aux délaissés de l'ambulance Saint-Célestin.

A la reprise d'Orléans, suivie de la retraite de la première armée de la Loire, Saint-Célestin fut envahi et encombré en quelques jours par 3.000 soldats affectés de typhus, de fièvre typhoïde, de variole, de dyssenterie, de diarrhée chronique, de pneumonie, de bronchite, de blessures, de congélation, ou d'épuisement plus ou moins radical.

Cette multitude était couchée sur la paille dans de vastes salles non chauffées, dont les fenêtres offraient un grand nombre de carreaux brisés, sans autre abri contre le froid que des vêtements de campagne, déchirés et en désordre, et sans aucun secours médical, car les médecins de Bourges étaient déjà absorbés par d'autres ambulances. Les déjections imprégnaient les vêtements, ainsi que la couche de paille sur laquelle étaient gisants et croupissaient les plus malades, auxquels le linge de rechange faisait entièrement défaut. Si l'on joint à cette source d'exhalaisons putrides, les miasmes résultant de l'encombrement et des maladies contagieuses (variole. typhus), on comprendra combien était fétide et délétère l'air en circulation dans les salles encombrées et même dans tout l'établissement, et pourquoi il portait, dit-on, l'effroi parmi les habitants de Bourges.

Quelques-uns de ces malheureux servaient de pâture à la vermine ; je me rappellerai toujours un zouave qui avait les deux pieds entièrement gelés, et dont l'une des jambes fut amputée par notre chirurgien Bourée; ses cheveux étaient agités comme la surface d'une fourmilière, sans qu'il parût en être incommodé, tant sa prostration et sa torpeur étaient exagérées.

Ce tableau résumait, d'une façon expressive et lamentable, les souffrances auxquelles étaient exposées, durant cette campagne d'hiver, nos troupes incomplètement équipées, mal nourries, épuisées par les marches et les veilles, et découragées par des revers.

Aussi fûmes-nous accueillis avec le plus cordial empressement, et rien ne fut négligé pour nous faciliter les moyens de remplir notre indispensable mission. Associés aux efforts intelligents de cet homme de cœur, nous nous jetâmes dans cette mêlée souffrante et plaintive, et pendant dix-huit jours nous soignâmes plus de cinq mille victimes d'une retraite faite dans les conditions les plus pénibles.

Pour obtenir ce résultat, les chirurgiens de tous grades devinrent chefs de service, et se partageant les salles du rez-de-chaussée, du premier étage, et même les greniers, où ces pauvres réfugiés se pressaient côte à côte, durent se prodiguer sans tenir compte de la fatigue.

C'est une erreur et même une injustice, d'admettre que le cœur du médecin devient insensible au spectacle répété de la douleur, car j'avais le cœur brisé et des larmes aux paupières, ma parole elle-même trahissait mon émotion, lorsque je m'agenouillais sur les lits de camp ou sur le sol, pour explorer et écouter chacun de ces malades, dont la peau blafarde, les regards atones, et la voix éteinte traduisaient le profond épuisement, et résumaient les souffrances passées et présentes. Cette sensibilité morale dont un homme de guerre doit éviter l'excès, n'est jamais exagérée chez un médecin, destiné à sympathi-

ser avec la douleur humaine, qu'il est chargé de guérir ou au moins de soulager. On peut même affirmer à ce sujet ce qu'un roi de France disait de la bonne foi : « Que si la sensibilité était bannie du cœur des hommes, elle devrait trouver un asile dans le cœur des médecins. »

Combien la mort fauchait de victimes parmi ces malades! Je m'étais réservé la pénible tâche de constater ses ravages, en comprenant dans mon service une salle dite infirmerie, parce qu'elle était la seule pourvue de lits au nombre de vingt, et convenablement chauffée. Elle eût été plus exactement nommée *chambre ardente*, car aussitôt qu'un lit y devenait vacant par décès, on se hâtait de le faire occuper par un sujet dont on prévoyait la mort, afin d'en adoucir l'approche par l'enlèvement de ses vêtements, par la substitution d'un lit à la paille humide qui lui servait de couche, et par l'influence d'une douce température. Mais on avait aussi pour but secret d'épargner à ses nombreux voisins le spectacle de son agonie!

C'est à l'infirmerie que notre aumônier prolongeait davantage son séjour; il s'installait au chevet des chers malades, y remplaçait leurs familles et leurs amis, et leur offrait des consolations religieuses, qu'ils accueillaient toujours avec empressement, car les souffrances les ramenaient à Dieu et aux croyances de leurs jeunes années. J'entends encore ce digne aumônier me dire d'une voix émue, en me montrant une croix suspendue à son cou. et que les malades baisaient avec ferveur lorsqu'il la portait à leurs lèvres : « Cette croix a été sanctifiée par leur martyre, leurs baisers l'ont couverte et enrichie de pierres précieuses, elle restera mon plus fidèle souvenir, et je ne m'en séparerai jamais. »

J'avais encore un moyen de constater la part de la mort dans cette multitude, il consistait, hélas! dans la signature des billets de décès. Parfois au lieu du nom du décédé. on y voyait inscrit ce mot doublement funèbre : *inconnu*. Je pensais alors à ces pauvres familles, qui recevraient du ministère de la guerre un avis leur annonçant que leur fils était compris parmi les : *disparus* ; je m'associai d'avance à leur douleur.

La mortalité, considérable au moment de notre arrivée. diminua notablement sous l'influence des soins auxquels nous contribuâmes, et eût été plus restreinte si les malades n'avaient offert une atonie générale qui ajoutait à la gravité des affections locales.

On croira difficilement que le vitrier demandé. avec des instances motivées, pour rétablir le vitrage dont l'absence contribuait à refroidir les salles. s'acquitta de sa tâche avec une dangereuse négligence. Indigné de cette lenteur coupable, je lui dis avec véhémence qu'il devrait être fusillé pour avoir augmenté le nombre des morts. en contribuant à exagérer la gravité de maladies auxquelles le froid était fatal.

Les poêles achetés pour le chauffage des salles n'étant pas installés avec assez de célérité, notre bouillant aide-major Remy s'indigna à son tour de cette périlleuse temporisation, et furetant dans Saint-Célestin, y découvrit des poêles hors de service. Alors, il s'improvisa poêlier, et son désir d'être utile lui fit tirer parti de sa trouvaille, avec une adresse et une activité qui durent éveiller l'étonnement et le remords des poêliers en retard.

Outre les infirmiers choisis parmi les convalescents, nous avons eu pour auxiliaires très utiles plusieurs élèves du petit séminaire, autorisés par leurs parents et encouragés dans leur dévouement par MM. les abbés Mingasson, l'un supérieur et l'autre économe du séminaire Saint-Célestin. Ces deux prêtres, frères par la charité encore plus que par le sang, ont acquis des droits à notre affectueuse gratitude et à celle de l'armée par leur empressement à rendre nos fonctions moins pénibles, et à mettre avec un parfait désintéressement, à la disposition des malades, une partie du mobilier de l'établissement.

On a lieu de s'étonner que les habitants de l'importante ville de Bourges, certainement informés de la détresse des malades de Saint-Célestin, ne leur soient pas venus en aide. Parmi les causes de cette apparente indifférence, je crois pouvoir indiquer les suivantes : les secours n'auraient pas manqué s'ils avaient été prévus par une société d'ambulanciers : avant l'encombrement de Saint-Célestin, des blessés ou malades remplissaient les établissements où la bienfaisance est un devoir religieux; plusieurs familles connues par leurs habitudes charitables avaient aussi leurs ambulances privées ; d'autres étaient douloureusement atteintes par les calamités de la guerre; et puis, les malades étaient oubliés parce que l'organisation des valides absorbait les préoccupations. Cependant on est obligé de faire la part de l'indifférence coupable dans laquelle se plongeaient ces égoïstes ne donnant, même au début de la guerre, aucun témoignage d'intérêt et n'accordant aucune subvention alimentaire aux troupes, qui, devant en supporter les fatigues et les privations, avaient besoin de s'y préparer par une nourriture fortifiante, dont leur modique solde ne leur permettait pas de faire les frais.

A notre époque de matérialisme, d'indifférence et même de négation religieuse, où des intelligences égarées cherchent à faire prévaloir la croyance, dégradante et abrutissante, que l'homme n'est qu'un animal occupant le premier degré de l'échelle, il est assez logique que les partisans de ces doctrines perversives de l'état social traitent les soldats comme du bétail humain qu'on envoie au combat, ainsi qu'on conduit un bœuf à l'abattoir.

En face d'un spectacle si démoralisant, que puis-je dire sinon que la France devrait sérieusement réfléchir à l'abîme où risque de la jeter cette im-

piété dégradante! Lorsque le navire est en péril, le plus humble mousse a pour devoir de contribuer à le sauver, et s'il ne dirige pas les manœuvres, de les exécuter et de crier *au secours*. J'élève donc la voix pour dire que la France ne peut se régénérer et se relever qu'en se moralisant dans le sentiment religieux, en se fortifiant dans le travail, et en se perfectionnant dans une bienfaisante solidarité. Que tous les hommes d'ordre protestent énergiquement contre le mal au lieu de l'encourager par leur silence, et surtout qu'ils donnent le salutaire exemple du bien! Que la littérature, sous toutes ses formes, ait pour but notre régénération morale! Que les honnêtes femmes s'attachent à relever les caractères, et à les rendre plus virils, au lieu de les efféminer! Si elles lisaient Juvénal, elles rougiraient et gémiraient de leur ressemblance avec ces Romaines, dont la frivolité a contribué à la décadence et à la chute de la Rome ancienne. Non, ne désespérons pas de notre pays où existent tant de grands cœurs, tant d'âmes élevées, ainsi que nos *souvenirs intimes* en renferment les preuves consolantes.

Beaucoup de sophistes associent leurs efforts pour bannir Dieu des âmes, et n'ont que trop réussi. Or, sans l'idée de Dieu, que devient la conscience? Et si la conscience n'existe pas, où prendront naissance et se retremperont toutes les idées de devoir, nécessaires à l'ordre et au bien-être des sociétés? Interrogez les personnes qui ont traversé, ainsi que moi, une période d'incrédulité avant de revenir à la foi, elles vous répondront combien, dans le premier cas, la morale est élastique, facile, et dangereuse pour l'ordre social, tandis que le second impose envers soi-même et à l'égard du prochain, des devoirs qui profitent à tous.

Les deux plus importants sont le travail et la guerre à l'égoïsme. Chose remarquable, leur accomplissement est en même temps la source la plus pure et la plus efficace du bien-être corporel et des jouissances morales pour les individus, et la condition la plus essentielle à la prospérité et au bonheur des sociétés. On dit avec raison que l'oisiveté est un crime social et la mère de tous les vices; on peut également assurer que le travail est générateur des vertus, et j'ajouterai, comme médecin, qu'il importe à la santé. Il nous arrive fréquemment d'être consultés par des militaires qui ont brisé prématurément leur épée, ou par des industriels ou négociants qui se sont trop hâtés d'abandonner leurs travaux, source d'une fortune dont ils étaient pressés de jouir, et qui n'ont abouti, les uns et les autres, qu'à la démence et à la paralysie générale, ou au dégoût de la vie. Un exemple de la déplorable influence exercée sur la santé par la succession de l'oisiveté à une vie active m'est fourni par un célèbre chirurgien, Astley Cooper, le Dupuytren de l'Angleterre. Ayant acquis, dans le pays des lords opulents et des riches nababs, une fortune colossale,

il voulut jouir du repos dans une terre où se trouvaient accumulées toutes les magnificences de la campagne. Mais alors, adieu aux émotions palpitantes de la pratique chirurgicale, et aux douces joies d'une vie féconde en bienfaits! De là résultèrent des troubles si profonds dans sa santé que, lorsqu'il revint à Londres après quelques mois d'absence, il semblait entrer en convalescence d'une longue et grave maladie. Comme ses amis s'étonnaient qu'il se fût ennuyé dans une campagne dont faisait partie un parc splendide : « Savez-vous, répondit-il, ce que je faisais dans mon parc? J'y cherchais l'arbre auquel je pourrais me pendre. » Ce fut en vain qu'il tenta de se guérir en reprenant une



Dôle. (P. 387.)

existence active, le mal avait jeté de trop profondes racines, et il ne tarda pas à succomber.

A côté du travail et même au-dessus de ce devoir, je n'hésite pas à placer le dévouement, la lutte contre l'égoïsme, la solidarité humaine que le christianisme a si bien caractérisée par les mots *amour du prochain*, en lui donnant pour base cette belle maxime : *Faire aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-même.* Si l'application en était générale, l'harmonie des cœurs s'imposerait aux esprits, et les partis politiques disparaîtraient, car la forme du gouvernement importe peu à ceux qui recherchent l'occasion d'obliger, et évitent celle de nuire.

Puisque la réalisation de cet idéal semble impossible, on peut tenter du moins de s'en rapprocher, et dans ce but il importe de diriger les individus dans cette voie, dès les premières années de leur existence. C'est ce qu'on n'a pas tenté jusqu'à ce jour; chacun peut se rappeler que l'éducation de l'enfance et de l'adolescence a pour résultat de développer l'égoïsme, car au lieu de mettre en relief le sentiment du devoir envers la société, on excite l'émulation en faisant appel à la vanité et à l'intérêt personnel. Lorsque le collégien se livre à l'étude, il ne se propose que de conquérir des prix, et même sa précoce ambition lui fait prévoir que ses succès classiques seront une recommandation pour sa vie publique. Aussi, ne doit-on pas être étonné si les progrès de l'âge ne font qu'ajouter à cet égoïsme qui se traduit sous toutes les formes, et tend à bannir des habitudes sociales la déférence pour la vieillesse, les égards respectueux pour les personnes du sexe féminin, et la considération pour les supériorités intellectuelles et sociales. N'est-ce pas à l'égoïsme qu'on doit attribuer la dangereuse abstention d'un grand nombre de citoyens, dont les votes importent cependant au plus haut degré à l'ordre public? C'est encore d'égoïsme que se rendent coupables ceux qui irritent le pauvre, en négligeant de lui venir en aide avec leur superflu. Ah! si l'on connaissait les joies vives et pures dont la bienfaisance est la source féconde, on se passionnerait pour elles. Douce passion qu'on peut toujours satisfaire sans redouter d'amères déceptions! sacrifice personnel qui trouve en lui-même sa récompense, ainsi que je puis en offrir un témoignage.

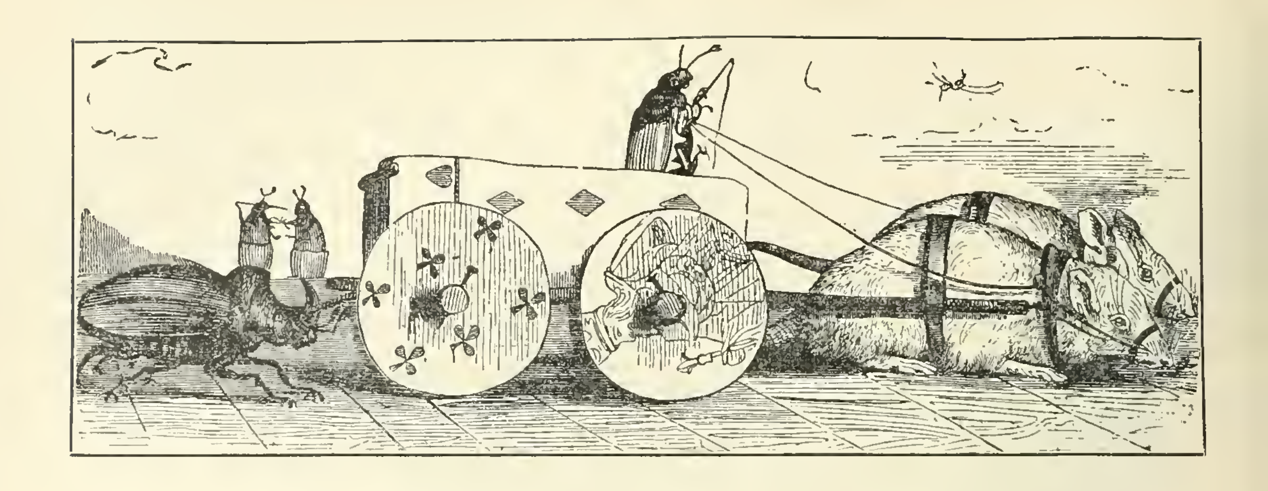
Un homme dont la bienfaisance ou plutôt la charité a été si édifiante que l'Eglise l'a placé sur ses autels, et si imposante que les libres penseurs respectent sa mémoire, saint Vincent de Paul, assistant à son lit de mort l'une de ses filles de la Charité, et remarquant qu'elle était agitée, lui dit :

« Ma fille, je suis auprès de vous pour vous venir en aide durant votre passage à l'éternité, confiez-moi vos inquiétudes afin que je les dissipe, et que votre âme puisse arriver sereine aux pieds de Dieu.

— Mon père, répondit-elle d'une voix éteinte, *c'est que je me reproche d'avoir pris trop de plaisir à servir les pauvres.* »

Dr Dugast.





SOUVENIRS D'UN BIBLIOPHILE.



EAN-JACQUES Rousseau a dit quelque part que si jamais il était enfermé dans une prison d'Etat, il prendrait ce moment pour peindre le bonheur d'être libre. Tout le monde sait, en effet, que les biens dont on sent le plus vivement le prix, et, par conséquent, dont on parle avec le plus de chaleur, sont ceux que l'on a perdus. Certes, lorsque, à la suite de quelque station dans une de ces librairies plus particulièrement formées d'éditions rares, ou après une longue exploration de la plupart des étalages de nos quais, je regagnais mon abri des Ternes, muni d'un nouvel *Elzévir*, d'un nouveau *Blaeu*, de bien moins que cela, je n'aurais pas songé à écrire des mémoires bibliographiques. Je songeais alors à jouir, non à raconter mes jouissances ; j'avais, en même temps, le bonheur et le calme de la possession, que rien, dans l'avenir, ne me semblait devoir jamais troubler. Aujourd'hui, à cent lieues de Paris, ne pouvant plus recommencer, chaque matin, la monotone, mais délicieuse journée de l'amateur de livres, mon esprit est presque exclusivement occupé des douceurs de mon ancienne et charmante vie. Mes nuits mêmes ne sont pas toujours exemptes de ces retours. J'en rêve, dit-on proverbialement et par figure : eh bien ! moi, j'en rêve à la lettre. Combien de fois ne me suis-je pas vu, en songe, allant, comme jadis, par une belle soirée d'automne, du voisinage de la Cité au Pont-des-Arts, et du Pont-des-Arts au bout de la grande rue provisoire du Carrousel ! Je vais fouillant dans toutes les échoppes, feuilletant, pour la cent et unième fois, les livres que j'ai déjà cent fois feuilletés. Je m'arrête plus longtemps qu'ailleurs devant tel étalage qui avait, à bon droit, mes plus grandes préférences. On m'indique du doigt un livre offert, sans doute pour la première fois, aux chalands. Je ne vois que bien imparfaitement à travers les vapeurs du songe, mais sûrement c'est un trésor.

Je retrouve avec bonheur toutes les figures de ces braves gens que j'ai si longtemps pratiqués. Je vois parmi eux, amené là aussi par suite d'anciennes et douces impressions, tel de nos grands libraires qui serait probablement bien choqué que, même en rêve, que, même par l'effet du plus tendre souvenir, j'eusse pu le supposer en si modeste compagnie. Je marche toujours, j'achète toujours, enfin je me vois montant dans l'*omnibus* du Roule, je m'y place de manière à pouvoir examiner, tant bien que mal, tout ce que je viens de recueillir; et... je m'éveille en sursaut, à la première chute d'un des nombreux volumes dont je me sentais si doucement chargé.

Cependant que sommes-nous, faibles humains, dans nos prévisions? J'avais toujours envisagé comme l'époque du véritable et tranquille bonheur celle à laquelle je me trouve arrivé, à la vérité un peu trop tôt et malgré moi. J'ai transporté toutes mes richesses bibliographiques sous le feuillage de mes vieux châtaigniers. Je vis entouré de mes proches, de mes plus vieilles relations, et dans un pays où La Fontaine a reconnu que les hommes d'esprit ne manquent pas. Je jouis même de mes livres, à proprement parler, plus que je ne l'eusse fait jusqu'ici, puisque, en définitive, j'ai plus de temps à leur donner. Mais, hélas! plus de bibliophiles, plus de libraires instruits, plus de gens qui parlent cette langue du petit nombre des élus! Que je serais heureux d'avoir, au moins quelquefois, sous ma main, le plus ignorant de mes chers bouquinistes, le plus froid, je n'ose dire le plus raisonnable, de mes confrères; de pouvoir leur montrer en détail, de pouvoir leur faire apprécier mes anciennes éditions, mes exemplaires de choix, mes volumes couverts de notes marginales ! il me semble les voir s'extasiant sur ces marges de la plus belle grandeur, sur cette magnifique rèliure en vieux maroquin du Levant, et je m'évertue à multiplier leurs surprises, car, ainsi que l'a très bien dit Charles Nodier, après le plaisir de posséder des livres, il n'y en a guère de plus doux que celui d'en parler.

Que je parle un peu d'abord de mes livres d'écolier.

> A quinze ans je cueillis une fraîche églantine,
> Et ma main l'enferma sous la page latine :
> Plus tard en feuilletant mes livres d'écolier,
> Blonds amis que jamais on ne peut oublier,
> J'y trouvai l'églantine ; et fleur et poésie
> Ravivèrent mon cœur à leur douce ambroisie.

Ces jolis vers d'un poète dont la patrie m'est, pour plus d'un motif, particulièrement sympathique, en ce moment frappent ma pensée d'amateur, et viennent éveiller, d'une manière inattendue, mes plus doux souvenirs de collège. En effet ils font revivre pour moi ce modeste petit *Phèdre* de l'*imprimerie privilégiée de Rouen*, que j'étais impatient jadis de comprendre, et ces *Commentaires de César*, je ne dirai pas reliés, mais recouverts d'un grossier parche-

min, où me remuèrent, pour la première fois, les souvenirs si émouvants de notre vieille Gaule; et mon *Justin*, et mon *Horace*, et jusqu'à ces bons petits livres de latinité moderne, les *Colloques choisis* d'Erasme, l'*Appendix de diis* du père Jouvency ; enfin, avant tous ces livres aimés, bien avant, bien loin avant, le *Virgile* aujourd'hui en lambeaux, mais toujours en ma possession, revêtu d'une vieille basane brune; ce premier Virgile qui fit naître en moi la plus grande admiration littéraire de ma vie, et qui m'avait été donné par un brave homme un peu mon parent, lequel, en le cherchant dans le fond d'une vieille armoire, marmottait entre ses dents :

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi,

le seul vers latin, assurément, que sa mémoire eût retenu de ses études classiques. On garde, en général, plus fidèlement le souvenir des espiègleries enfantines, telles par exemple que les expéditions organisées dans les pupitres scolaires au moyen des mouches, des hannetons, voire même des souris...

Au reste, ce n'est pas de la bibliographie proprement dite que je me dispose à faire ici : je veux me complaire un peu dans les émotions si douces que j'éprouve toujours à la vue de mes vieux petits livres d'écolier, ces *blonds amis* dont l'image s'est présentée déjà bien souvent à mon esprit.

S'il est un ordre de livres où l'œuvre seule soit tout, et où la forme extérieure ne soit rien, un ordre de livres dont le culte sépare nettement le bibliophile du bibliomane, ce sont, assurément, les livres classiques. Là point de reliure de luxe, point de dorures, point d'impression soignée; pas même cette heureuse faute qui, suivant l'épigramme que j'ai déjà citée autrefois, aidait un jour à faire distinguer la bonne édition de la mauvaise. Les fautes y sont en trop grand nombre pour servir de marques distinctives. Non, tout ici est du ressort de l'esprit, rien n'est donné à la matière, aucune concession n'est faite au plaisir des sens.

Mais lorsque je revendique le droit d'aimer, de célébrer ces chers compagnons de mon enfance et de ma première jeunesse, cela veut-il dire que, changeant de manière de sentir en changeant de point de vue, je sois peu éloigné de donner une sorte de préférence aux magasins des éditeurs de classiques sur les plus beaux produits de la typographie et de la reliure? Ma foi, Dieu m'en garde! de même que j'ai fait, ailleurs, toutes mes réserves en faveur des plus modestes éditions, de même j'entends les faire, et plus expressément encore, en faveur des chefs-d'œuvre bibliographiques. Seulement je répète ici ce que j'ai dit alors : j'aime tous les livres sans exception, quel qu'ait été l'imprimeur, quelle que soit la couverture; je vois, avant tout, l'ouvrage lui-même; avant tout je vois l'auteur. Certes, ce n'est pas la tête bien frisée, bien poudrée de Sedaine que je salue; il

aurait continué de se servir du marteau en même temps que de la plume qu'il n'en serait pas moins pour moi l'auteur de l'*Epître à mon habit*, du *Philosophe sans le savoir*, et de tant d'autres belles productions; mais je suis charmé qu'il ait pu échanger sa veste de maçon contre le costume de membre de l'Académie française, et, franchement, je l'aime mieux comme cela.

Oui, sans doute, j'aime mieux les beaux livres, j'aime mieux mes auteurs chéris revêtus de toutes les splendeurs de l'art que sous l'humble forme consacrée aux premières études; mais cette humilité, cette imperfection de forme qui me choquerait plus que personne, appliquée à tout autre livre, se relève dans les livres d'écolier de tout le charme qui s'attache à une première impression. Il y a longtemps que j'éprouve le besoin de dire ce que j'ai constamment remarqué de l'action qu'exerce toujours, jusque dans l'avenir le plus éloigné, une première impression sur le goût de ceux même qui sont le mieux appelés, par un sentiment vrai des choses littéraires, à juger sainement des ouvrages de l'esprit. C'est là ce qui ressort le plus directement de toutes ces questions de premières lectures, de livres d'enfant; ce sera donc nécessairement aussi la pensée dominante de tout ce que je puis avoir à dire sur ce singulier point de bibliographie : *Les Livres d'Ecolier.*

Mais avant d'entrer dans cet examen il est nécessaire d'établir d'abord que, du moins en ce qui me concerne, je suis disposé à étendre bien au delà des livres classiques le cercle de ce que j'ai appelé du nom de *Livres d'Ecolier*. Assurément il convient d'y comprendre aussi, et les ouvrages destinés à l'instruction plus ou moins variée des jeunes gens studieux, et ceux qui ont pour but spécial de développer graduellement leur intelligence ou leurs sentiments moraux, et enfin les livres même de pur agrément dont on leur permet. parfois, la lecture; en un mot tous ces livres recherchés par la jeunesse des collèges, souvent avec plus d'ardeur que de choix. Cela bien convenu, je viens à ce que j'avais l'intention d'en déduire touchant l'effet prolongé des premières impressions.

Il ne peut être question ici de transformer en une thèse de philosophie quelques aperçus littéraires, et de peser le degré d'influence bonne ou mauvaise des impressions de l'enfance dans toutes les affaires de la vie. Non, il s'agit seulement de reconnaître leur action certaine sur les appréciations critiques parmi lesquelles l'esprit peut avoir à prendre parti dans l'avenir. Dans cette conviction je semblerai dire une chose bien banale en maintenant qu'il importe, au delà de tout, de ne mettre dans les mains des jeunes écoliers que des livres d'un goût entièrement irréprochable. C'est bien là du reste ce qu'on pensait autrefois, lorsqu'on ne cherchait à leur apprendre les premiers éléments des langues anciennes qu'en les leur faisant épeler, pour ainsi dire, dans les

plus beaux livres de l'antiquité. Mais plus tard l'on a paru se préoccuper, avant tout, du soin de ne pas trop devancer l'intelligence de chaque âge, et J.-J. Rousseau, un des premiers, s'est fort égayé sur les singulières méprises que pouvait faire un enfant trop jeune dans ses efforts pour comprendre la fable du *Renard et du Corbeau.* Oui, sans doute, il ne faut mettre sous les yeux des enfants que ce qu'ils sont en état de comprendre dans un certain degré, surtout ce qui ne doit pas étendre leurs idées au delà d'une certaine sphère; mais, ces limites une fois gardées, mettez hardiment dans leurs mains les grands modèles, car, soyez-en sûr, cette alliance avec les grands modèles est pour toute la vie. Oui, j'en conviens avec vous : l'écolier a lu toutes les fables de La Fontaine avec délices, et ne les a pourtant pas entièrement comprises. Mais le coup est porté, l'impression est faite. Il passe, il va à d'autres lectures, et lorsque, ses études terminées, il en reprend, seul, tout le cours, il revient à son La Fontaine, il y revient sans cesse : oh! il le comprend bien, trop bien, même! S'il a pu hésiter autrefois, comme l'Emile de Jean-Jacques sur les dimensions du fromage qui était au bec du corbeau (détails qui, j'en demande pardon à J.-J. Rousseau, n'ont jamais arrêté l'imagination d'aucun écolier), il sait bien aujourd'hui à quoi s'en tenir sur ce point important. Mais la grâce, la vérité, l'expression naïve ont fait leur chemin; il a *senti* La Fontaine presque à sa naissance, et il le sent aujourd'hui, n'en doutez pas, comme on peut seulement le sentir à la suite d'une première impression.

Oh! cent fois heureux celui qui, dans son enfance, n'a porté ses premiers regards que sur de beaux et bons livres! La direction des instituteurs y a mis ses soins, pour ce qui concerne les études classiques; mais reste la vie du monde, restent les chances du hasard, et il serait trop à plaindre l'enfant que sa fâcheuse destinée aurait voué à de mauvaises lectures dans tous les sens. Cette impression-là ne s'effacerait jamais entièrement, et le moins qui pût arriver serait qu'il gardât quelque préférence littéraire pour tel livre que des études subséquentes lui prouveraient plus tard ne pas mériter un suffrage éclairé, comme on apprend avec autant de désappointement que de douleur qu'on a pu accorder une amitié de collège à tel condisciple qui se montre, par la suite, peu digne d'une honorable affection.

Je pourrais citer aisément des exemples bien sensibles, des exemples tout personnels des *divers* genres d'influence sur les préférences littéraires bien ou mal placées dans le reste de la vie. Je vais donc suivre ici les douces inspirations de mon cœur...

Mon père, obligé pour l'éducation première de ses enfants d'aller habiter la ville voisine, avait quitté, momentanément du moins, un vieux petit manoir de ma famille, situé sur les bords de l'*Isle* à trois ou quatre lieues des sources

de notre jolie rivière. Ceux qui vont de Saint-Yrieix à Châlus, sinon pour examiner le rocher sur lequel Richard Cœur-de-Lion fut tué en 1199, au moins pour *tenir* les foires de la Saint-Georges et de la Saint-Michel, remarquent toujours les ruines de ma tourelle, démolie en 1793 par ordre des hommes du temps.

Depuis qu'on avait cessé de l'habiter, je n'allais guère là sans me faire conduire aux étages supérieurs, où je trouvais beaucoup de plaisir à regarder couler l'eau de l'Isle des fenêtres les plus élevées. Un jour j'avisai, dans un coin de la pièce où j'étais, un vieux bahut, renforcé d'un cuir parsemé de clous de cuivre, et que je reconnus, en l'ouvrant, contenir d'anciens papiers vraisemblablement sans intérêt. Avec une curiosité qui se portait déjà un peu sur tout (j'avais dix à onze ans), je commençais d'en parcourir quelques-uns, lorsque j'aperçus parmi eux une vieille brochure in-4°, recouverte en partie d'un papier à grands ramages telles que l'étaient, en leur temps, les pièces dramatiques qu'on trouvait vers le milieu du XVII[e] siècle, chez Antoine de Sommaville ou chez Toussaint Quinet. C'était, en effet, une œuvre dramatique, c'était *le Cid !* Avec quelle émotion ne ferais-je pas aujourd'hui une pareille rencontre surtout si le titre m'offrait la date de 1636, époque de la première représentation du chef-d'œuvre de Corneille! J'étais bien loin, sans doute, alors de songer à la date de cet exemplaire du Cid. Je n'étais pas moins éloigné, vous le pensez bien, de faire quelque attention à ce singulier rapprochement qui semble arrangé aujourd'hui pour viser à l'effet : le Cid, la fleur de la chevalerie, trouvé dans un vieux castel. Seulement je remarquai avec douleur qu'une assez grande partie de la fin avait été déchirée. Je l'emportai néanmoins.

Bientôt je me mis à lire ces scènes si grandement pensées, si vivement dialoguées, ces scènes de guerre surtout. Les enfants aiment les batailles : je lisais donc avec transport, et dans un langage qui me semblait si nouveau, les admirables descriptions guerrières qui me tombaient, pour la première fois, sous les yeux. Enfin j'arrivai au terme de ce qui restait de la pièce, et de même que le combat du Cid contre les Maures cesse, vers la fin du quatrième acte, « faute de combattants », de même toutes mes joies cessèrent faute des pages du cinquième acte. Mais il me resta de cette première lecture (que mon père, vous le pensez bien, me mit en mesure de compléter sans retard) un sentiment aussi vif que le comportait mon âge de la haute poésie dramatique, et ce sentiment s'est développé de plus en plus.

Toutes les bonnes fortunes du même genre semblaient réservées aux petites excursions que j'avais occasion de faire hors de la ville, et cela se conçoit. Lorsque j'étais auprès de mes parents, tout le temps qui n'était pas pris par

les études régulières, je le donnais naturellement à des récréations de divers genres avec de jeunes camarades, tandis qu'à la campagne le manque d'occupations fixes et l'absence de mes compagnons habituels appelaient d'autres distractions. A quelque temps de la *grande découverte* du Cid, j'allai passer les vacances chez une tante dont la mémoire me sera toujours chère, dans cette antique abbaye du Chalard qu'elle a depuis rendue ma propriété, dont on voit la description ainsi que la gravure dans le *Magasin pittoresque* d'août 1845. Mon oncle était le moins littéraire des hommes, mais il n'avait pas d'enfants; la gestion de ses biens l'occupait très peu, et pour se distraire il lisait et relisait sans cesse trois vieux volumes placés sur une tablette au-dessus du foyer de la pièce où il se tenait ordinairement. Excepté le Cid je n'avais guère jeté les yeux, jusque-là, que sur mes petits livres de classe, et j'avais presque aussi peu remarqué les trois vieux compagnons de mon vieil oncle que les ustensiles de ménage qui les avoisinaient sur la même tablette. Dans un moment d'oisiveté je me mis à feuilleter la bibliothèque de mon oncle. C'était une des éditions originales de *Boileau*, en lettres italiques; c'était les *Aventures de Télémaque ;* et enfin, car il faut tout dire ici, c'était l'*Histoire d'Hippolyte, comte de Douglas.* J'envisageai là, tout de suite un plaisir à ma portée. J'avais pu remarquer, en effet, malgré mon inexpérience, qu'il s'agissait (surtout dans deux volumes) de choses racontées, ce dont les enfants sont si avides; je sentis, en même temps, que ce serait une lecture faite en toute liberté, prise et laissée à mes heures, et sans cette tâche réglée par le maître qui attiédit toujours un peu même les choses qui, sans cela, offriraient le plus d'agrément. Le *Boileau* comme *le Cid* avait perdu quelques feuillets, par bonheur dans le *Traité du sublime ;* Hippolyte, non plus, n'était pas tout à fait intact, mais on y trouvait bien entière l'*Ile de la Félicité,* un des plus jolis contes de Mme d'Aulnoy, passée maîtresse dans ce genre de créations; enfin le Télémaque, peut-être par la raison que je dirai tout à l'heure, conservé avec plus de soin n'avait heureusement perdu aucune de ses belles pages : tel était l'état général de la *collection.*

Après avoir naturellement dévoré le conte, et parcouru les quatre premiers chants du Lutrin (les premières éditions n'avaient que cela) je m'occupai de lire les aventures de Télémaque. Cette lecture ne tarda pas à m'absorber tout entier. Je me passionnai pour le héros, je me passionnai pour la déesse qui lui sert de guide; enfin, comme on le fait d'ordinaire quand on commence et quand on finit la vie, je me passionnai pour tous les personnages vertueux de l'ouvrage. Ici je m'éloignerai encore de l'opinion de certains rigoristes qui ne voudraient pas qu'on mît le Télémaque dans des mains trop jeunes.

Ce livre m'offrit donc, dès le premier moment, une jouissance aussi vive

que nouvelle; mais bientôt une circonstance, qui semblait faite tout exprès pour un bibliophile futur, vint ajouter encore à cette jouissance, et opérer pour moi, tout jeune que j'étais, quelque chose de cette personnification magique de l'auteur dans le livre, dont je vous entretenais dernièrement. L'homme excellent qui avait épousé ma tante était originaire du Périgord. Sa famille habitait le voisinage de Mme de P..., nièce de l'illustre Fénelon, et c'était elle qui, ayant reçu ce volume de son oncle lui-même, en avait fait présent au mien. Je n'ose pas dire ici tout ce que me fit éprouver, à douze ans, la connaissance de cette particularité. Mon oncle qui vit combien j'attachais de prix



Les masses de glaces nous cernaient de toutes parts. (P. 428.)

à ce volume m'en fit généreusement l'abandon. Dès ce moment il ne me quitta plus guère. Rentré dans ma famille, il m'accompagnait, souvent même pendant mes heures de classe, chez les Récollets de Saint-Yrieix, chargés alors de la préceptorale; hélas! c'est ici l'heure de la catastrophe! J'eus, sans doute, un moment de distraction. Quelqu'un de mes condisciples m'emprunta mon trésor, sans m'en rien dire, et ne me le rendit jamais. J'eus beau faire retentir, pendant plusieurs jours, tous les échos de notre salle d'étude de mes douloureuses réclamations, mon Télémaque était perdu pour moi, et il ne m'en restait plus que cette profonde, cette première impression, une de celles qui sont demeurées

le plus entières, et qui m'ont le plus particulièrement conduit au petit examen dont je m'occupe dans ce moment.

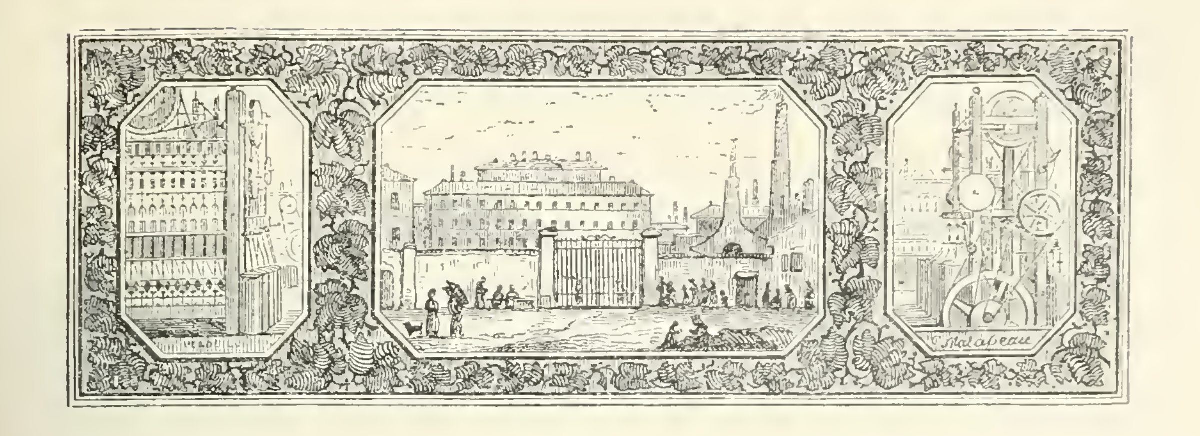
Cette impression, ai-je dit, pas plus que celle du Cid, ne s'est jamais effacée, ne s'effacera jamais de mon esprit.

Je ne pousserai pas plus loin l'énumération de ceux des livres de ma première jeunesse qui m'ont laissé des souvenirs plus ou moins marqués. Je voudrais, pourtant, vous parler encore d'un *Jean-Baptiste Rousseau*, édition de Soleure, d'un petit *La Fontaine* de Didot, 1784, volume classique, et volume d'élite, et de ce *Paul et Virginie* in-18, première édition de 1789, que les admirables éditions de luxe qui ont suivi n'ont pu faire entièrement oublier; et d'un *Virgile* français, traduction des quatre professeurs, autre exemple de tout ce que j'ai dit à ce sujet, c'est-à-dire restée ma traduction préférée quoiqu'on en ait publié de meilleures depuis. Enfin, tout ce que je pourrais dire encore ne ramènerait pas à ma doctrine de l'effet des premières impressions ceux qui n'y seront pas entrés de prime abord. Mais il s'agit rarement pour moi de chercher à vaincre les résistances : dès que j'ai parlé des livres que j'aime, mon objet se trouve entièrement rempli.

Au reste, bien avant que mon attention eût été appelée sur les livres d'écolier par la circonstance dont j'ai fait mention en commençant, je m'étais arrêté plus d'une fois sur ces réminiscences de collège, sur ce rapprochement des premières études avec les ouvrages qui servent d'instrument ou de récompense au travail. Toujours, lorsqu'il m'est arrivé de rencontrer un livre donné en prix à quelque élève devenu plus tard une célébrité, je n'ai pas manqué de le recueillir. C'est ainsi que j'ai l'*Enéide* traduite en vers par Segrais, trop bel in-4° pour le mérite du livre, accessit de version remporté par *Pont de Vesle*, l'auteur du *Fat puni*. C'est ainsi que j'ai un *Juvénal*, simple classique, mais portant la signature de l'infortuné *Jacques Cazotte*, signature que son sot successeur, peut-être un enfant comme lui, a tenté d'effacer. Enfin, je n'ai pas même dédaigné un assez joli exemplaire du poème de la *Religion*, donné en prix à un élève inconnu, mais avec un certificat signé *Riballier!*...

TENANT DE LA TOUR.





SOUVENIRS D'UN MARIN.



Le 21 janvier 1828, *l'Intrépide*, avec un équipage de trente-deux hommes, fit voile pour le pôle austral. Sa mission était de découvrir, vers l'extrémité du pôle, après le détroit de Behring, non seulement un passage qui permît de communiquer, de ce côté, entre les mers des deux hémisphères, mais encore de constater l'existence de quelque nouveau continent. Le vaisseau et les hommes de l'équipage étaient choisis en conséquence; le premier était remarquable par la force de sa construction, et les seconds avaient été pris parmi de vieux marins qui déjà avaient fait des voyages de circumnavigation vers ces parages.

Le 20 janvier nous étions dans les passes de la mer de Behring, à moins de 14 degrés de distance du pôle. Le vent du sud venait de rompre les glaces de la mer Polaire, car vers le soir de la même journée nous rencontrâmes des courants qui en charriaient des quantités partielles, mais sans toutefois gêner et fatiguer trop la marche de *l'Intrépide*. Le 23, les glaces deviennent plus nombreuses et nous commençons à redouter leur choc. Tout l'équipage est sur le pont, en vue et en cas de dangers imprévus. Le 24, nous avions gagné en avance vers le pôle 2 degrés de plus, malgré les obstacles que nous rencontrions. Nous sommes frappés ce même jour par le spectacle de la lumière solaire, qui scintilla autour de l'axe du globe, et produisit sur nos imaginations un effet extraordinaire. Ce spectacle se renouvela plusieurs fois dans la suite; nous parûmes nous y habituer.

Mais le 25 janvier, nous avions atteint le point extrême possible à la navigation, du côté du pôle. Malgré des efforts inouïs, notre marche fut arrêtée par des difficultés sans nombre : des tourmentes, des vents affreux, joints aux courants qui entraînaient *l'Intrépide* ; tout cela nous fit déterminer à revenir sur notre route. Ici de nouvelles difficultés vinrent nous assaillir.

Des masses de glaces nous cernaient de toutes parts et arrêtaient toute possibilité de manœuvrer dans la direction indiquée pour notre retour. Les courants, rapides en cet endroit, auraient donné, sans doute, à la marche de *l'Intrépide* une impulsion plus favorable encore; mais les énormes blocs de glace, qui arrivaient flottants sur notre navire, menaçaient de l'abîmer à tous les instants, si par des précautions excessives nous ne parvenions point à les éviter.

Depuis cinq jours l'équipage était sur les dents, au milieu de cette mer de glace dont nous ne pouvions sortir malgré l'habileté de nos manœuvres et la savante direction de notre capitaine. L'hiver, d'un côté, qui s'éternise dans ces parages, menaçait de nous surprendre à l'improviste; et alors c'en était fait de notre existence. L'étendue immense de glaces mouvantes qui arrivaient sur nous comme des montagnes; l'absence de tout port là où nous avions cherché inutilement des terres; enfin, la maladie et le découragement s'emparant des hommes à bord : telle était notre situation et l'avenir qui s'offrait en perspective devant nous.

Cependant, le 31 janvier au soir, la vigie fait entendre le mot *terre!* Aussitôt le capitaine, armé de sa lunette, la dirige du côté indiqué, et reconnaît en effet que ce qu'il aperçoit pourrait bien être une île ou un continent. Il fait mettre le cap vers le nord-est, à travers les brisants et les courants qui poussaient *l'Intrépide* en sens inverse. Nous étions tous à la manœuvre, encouragés par le capitaine, dont l'énergie et le sang-froid, au milieu de mille périls et de mille dangers, ne se démentirent jamais. A mesure que nous avancions vers la direction indiquée, et que nous surmontions la violence des courants, les masses de glaces flottantes paraissaient moins nombreuses et la mer plus calme, ou moins tourmentée. Etait-ce le signe d'un nouveau danger pour nous, c'est-à-dire l'approche de l'hiver, et avec lui la solidification des eaux? c'est ce que parut craindre le capitaine, qui nous poussait depuis six heures à des manœuvres de sauvetage. Nous étions presque tous rendus et épuisés par la fatigue, quand la terre, que nous cachaient d'énormes blocs de glace, s'offrit tout à coup à nos yeux. Notre persistance était couronnée de succès; nous étions à quelques brasses d'une côte qui se dressait devant nous, et dans un endroit où la mer présentait au vaisseau un fond propre à y jeter l'ancre sans danger.

Aussitôt le capitaine saute dans la chaloupe et se dirige vers la terre pour la reconnaître. Etait-ce une île ou un continent déjà visité? C'est la question qu'il ne put d'abord résoudre, l'état de l'atmosphère, chargée en ce moment d'énormes nuages, la neige qui couvrait ce sol nouveau, ne lui permettant point de se rendre exactement compte de la position où il se trouvait. Quelques montagnes s'élevaient à peu de distance de la côte et paraissaient borner la vue de manière à l'arrêter à une demi-lieue environ de distance. De petits arbres ra-

bougris, quelques plantes desséchées paraissaient çà et là au-dessus de la couche légère d'une neige récemment tombée.

Nous en étions à faire la visite de cette terre étrange, perdue aux extrémités des pôles, lorsqu'un affreux ouragan s'éleva du côté du point de l'axe du globe, en se dirigeant vers cette plage inhospitalière; le ciel, déjà sombre dans ces tristes contrées, se couvre de nuages qui vont courant, se roulant autour de nous, comme pour nous envelopper dans une tempête.

Le capitaine qui, à ces signes terribles de l'ouragan, était retourné à bord, fit jeter une nouvelle ancre et se rapprocha le plus près possible de la côte, de manière à abriter le vaisseau. Le motif de cette manœuvre, qui eût été fatale et maladroite sur nos mers européennes, était notre sauvegarde dans ces horribles parages.

La tempête et l'ouragan durèrent pendant toute la soirée et une grande partie de la nuit; ils se calmèrent vers les trois heures du matin. Mais à cette heure, et lorsqu'on voulut se rendre compte de l'état de la mer, nous fûmes surpris de la voir gelée. Ainsi, nous nous trouvions tout à coup pris au milieu d'une glace épaisse et résistante, au point de renoncer à tout espoir de retour en ce moment. Le thermomètre marquait 12 degrés au-dessous de zéro. En moins de six heures il était descendu de 8 degrés.

Dans toute autre situation que la nôtre, le spectacle qui s'offrait à nos yeux eût fait notre admiration, tant il était beau et sublime. La mer, dont, la veille, les masses flottantes de glace encombraient la surface, la rendant en quelque sorte mouvante, était devenue tout à coup immobile. Des montagnes, des pics, des aiguilles de glace apparaissaient de toutes parts sur une étendue immense; on eût dit, au milieu du demi-jour que projetaient les teintes affaiblies de la lumière polaire sur l'ensemble de cet étrange tableau, un nouveau monde fantastique. Mais notre triste situation nous préoccupait encore plus que les objets extérieurs qui nous environnaient. Il était devenu urgent d'y aviser.

Il ne fut pas difficile au capitaine de comprendre que l'hiver, dont il redoutait l'approche dans ces contrées, était arrivé malheureusement trop tôt pour l'équipage; ce qu'il avait voulu éviter. Mais il n'était plus temps. On se posa alors cette double question : fallait-il hiverner dans le navire ou bien passer l'hiver sur terre? L'état sanitaire de l'équipage, qui, par suite des fatigues du voyage, n'était pas des plus satisfaisants, commandait des précautions spéciales; la plupart d'entre nous se trouvaient atteints d'une cruelle dyssenterie qui nous affaiblissait. Dans cette situation, le capitaine résolut de camper sur la terre et d'attendre ainsi l'époque de la rupture des glaces qui procurât à *l'Intrépide* la facilité de se mouvoir et de naviguer. Il donna des ordres dans ce but.

Le lendemain, après avoir attaché fortement le navire au moyen de câbles en fer, il fit déposer la petite chaloupe sur la glace et traça un chemin du vaisseau à la terre, de manière à faciliter le transport des objets renfermés dans le navire, qui pourraient être nécessaires à notre campement. En poussant et faisant glisser sur la glace la petite chaloupe, on pouvait s'en servir comme d'un instrument de locomotion. Le capitaine, de son côté, accompagné du maître charpentier et de ses hommes, se rendit à terre pour trouver un emplacement convenable à l'hivernage. Cet emplacement fut tracé dans les conditions suivantes.

On choisit, à peu de distance de la côte, la base d'une montagne qui offrait l'aspect le plus imposant : un pic élevé s'enfonçait dans les nuages et se montrait tantôt au-dessus, tantôt au-dessous, tandis qu'une chaîne de montagnes plus basses s'étendait l'espace d'environ quatre milles du nord au sud. Leur sommet n'était revêtu que d'une légère couche de neige; mais leur base, ensevelie dans une masse de neige et de glace de l'éclat le plus éblouissant, descendait doucement vers la mer et se terminait en falaises de dix à douze pieds de hauteur.

L'emplacement choisi et tracé au pied d'une de ces montagnes, on commença la construction en planches d'une demeure propre à être habitée pendant tout l'hivernage. Afin de rendre cette habitation plus solide, on l'entoura de roches et de pierres superposées les unes sur les autres et mélangées de terres qu'on arracha avec la plus grande difficulté d'un sol durci et compact. Et pour prévenir toute surprise, on construisit, en outre, à la distance de quatre mètres, une espèce de mur de ronde qui fit de l'habitation en planches une petite forteresse. On couvrit le dessus de la toiture en planches d'une immense toile goudronnée.

Ces précautions prises, on s'empressa de transporter du vaisseau toutes les provisions et tous les vêtements indispensables pour rendre supportable notre séjour au milieu des glaces, du froid et des rigueurs d'un hiver, qui, selon les navigateurs, était horrible dans ces climats. Il fallut huit jours pour effectuer tous ces préparatifs et ces transports; au bout de ce temps, l'équipage, composé de trente-deux hommes, le même nombre qu'à notre départ, n'ayant éprouvé aucune perte, s'installa dans cette singulière et nouvelle habitation, dont les dispositions avaient été ménagées en vue d'un long séjour.

Ainsi, un foyer, des lits de sangle, un magasin de vivres, un arsenal pour nos armes et munitions étaient disposés de manière à être placés sous nos mains, à chaque instant de la journée. D'ailleurs, si quelque objet venait à nous manquer, le trajet de l'habitation que nous appelâmes la *Dauphine*, au vaisseau, n'était que d'un mille, que l'on effectuait en moins d'un quart d'heure.

Nous savions, de plus, qu'au delà du 60e degré et jusqu'au 78e, qui paraît être le terme des terrains habitables dans l'hémisphère boréal, on ne connaissait que deux saisons. Or, nous étions au delà du 78e degré. Nous n'ignorions point que, sous la zone froide que nous habitions, les jours de plusieurs mois, quoique d'une grande magnificence, accélèrent d'une manière étonnante la force de la végétation; enfin, la plupart d'entrenous avaient été témoins que sous la même latitude où nous nous trouvions, la neige fondait et les fleurs s'épanouissaient en trois fois vingt-quatre heures. Nos craintes et nos espérances étaient basées sur ces renseignements.

Ces connaissances diverses et celle-ci surtout que vers le 50e et le 60e degrés de latitude une calotte sphérique de glaces s'étend et reste fixée autour du pôle (nous étions dans l'intérieur de cette calotte sphérique) nous engagèrent à prendre diverses précautions indispensables à notre situation. La première fut de pourvoir à notre nourriture, pendant tout le temps imprévu de notre détention, dans le cas où nos vivres viendraient à nous manquer ou à se détériorer.

D'abord, il ne fallait pas compter sur les végétaux de cette contrée glaciale, qui renferme peu d'espèces. Elle ne produit, pendant les courts moments de l'été polaire, que la mousse, des lichens, des fougères, des plantes rampantes et deux ou trois espèces d'arbustes à baies, tels que les groseilles. Quant aux arbres, elle n'admet que des bouleaux et des saules, qui restent nains toute leur vie, ne s'élevant qu'à un ou deux pieds. Parmi les poissons, le hareng, les phoques et la baleine auraient pu fournir à notre alimentation; mais, en ce moment, où la mer était fermée aux recherches de l'homme, ces habitants de la zone glaciale étaient loin de craindre nos attaques; quant aux oiseaux, la zone glaciale n'en comptant qu'un petit nombre d'espèces, tels que l'*anas*, qui appartient au genre canard, la *chouette lapone* et le *lagopède*, qui vivent sur les montagnes couvertes de neiges perpétuelles, outre qu'ils ne sont pas d'une bonne alimentation, il ne nous eût pas été facile d'aller les tuer au-dessus de nos têtes sur des monts couverts de glaces éternelles.

Il ne nous restait donc de ressources que dans les animaux sauvages, et parmi eux nous devons citer le renard ou isatis et l'ours blanc. Le premier, qui diffère du renard ordinaire, paraissant aimer le froid plus que l'ours blanc, (car celui-ci se retire ou se cache lorsque la nuit polaire commence, et ce n'est qu'alors que l'isatis se montre,) il eût été très difficile de le chasser dans ces conditions. Aussi, est-ce sur l'ours blanc seulement que se reportaient toutes nos espérances, en cas de disette.

Pendant les quinze premiers jours de notre cohabitation dans notre hôtel de la *Dauphine*, rien de nouveau ne s'offrit dans la communauté. La santé de

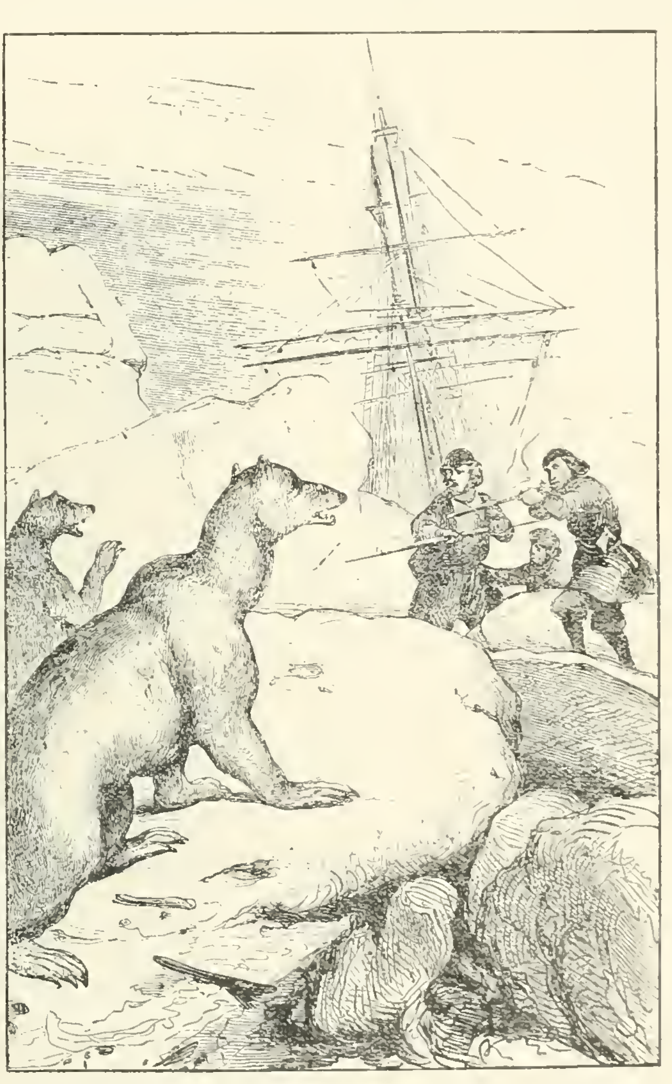
quelques malades d'entre nous se rétablit. Quant à ceux qui étaient valides, ils se transportèrent aux environs pour faire des découvertes. Le capitaine en tête, nous sortions tous les jours, à dix heures du matin, pour rentrer à cinq heures du soir, dans le but de faire des excursions profitables à la science. Mais il nous fut impossible de rien préciser, ni de rien découvrir dans nos sorties. Le sol que nous parcourions était coupé par des ravins de glaces ou par des montagnes qui barraient notre passage. Plusieurs fois nous avons tenté des ascensions sur leur sommet; mais inutilement.

Ce fut après nous être convaincus de l'inutilité de nos efforts mille fois répétés, que nous nous vîmes forcés de rester sédentaires dans notre demeure improvisée. D'ailleurs une circonstance malheureuse pour l'équipage nous en fit un impérieux devoir. Une épidémie vint à se déclarer, au bout d'un mois de séjour, parmi nos compagnons. Neuf en furent gravement atteints. Malgré les soins du docteur Roger, qui faisait partie de l'expédition, nous eûmes la douleur de perdre cinq d'entre eux. Dans la situation pleine d'incertitude où nous nous trouvions, cette mortalité nous impressionna vivement. Huit jours après, cinq hommes succombèrent au typhus occasionné par le froid et l'humidité. Ce qui nous engagea, d'après l'avis du capitaine, à avoir constamment du feu allumé et à prendre certaines autres précautions hygiéniques.

Nous restions donc vingt-deux qui survivaient encore ; mais affaiblis et moralement affectés par l'inaction où nous nous trouvions, et par l'attente de voir la mer libre, nous permettant d'effectuer notre retour. Hélas! ce moment désiré n'arrivait jamais! Dans cet intervalle, nous fûmes témoins d'un spectacle ravissant, quoique nous en eussions été témoins une autre fois, celui d'une aurole boréale. C'était vers la fin de février; les faisceaux lumineux de l'aurore boréale roulaient sur nos têtes, sous la forme de magnifiques colonnes, puis prenaient tout à coup l'apparence d'une frange de tapisserie, et l'instant d'après s'agitaient en l'air comme des serpents. Souvent ces jets de lumière ne semblaient être qu'à quelques pieds au-dessus de nos têtes, et bien certainement ils se trouvaient dans notre atmosphère. C'était bien le phénomène le plus magnifique en ce genre que l'on eût jamais vu. Malgré notre état de santé chancelante, nous ne pouvions nous empêcher de tenir les yeux fixés vers le ciel, pendant toute la durée de ce phénomène.

Du 5 au 9 mars, il tomba de la neige en si grande quantité que le sol en fut couvert jusqu'à la hauteur de la toiture de la *Dauphine*. Pendant deux jours, tout l'équipage fut occupé à déblayer les abords de l'habitation, afin de ne point se trouver enseveli sous cette masse de neige, qui finit par se stratifier. Cette double circonstance de l'aurore boréale et de la chute de neige nous fit espérer sinon la fin de l'hiver, du moins sa prochaine cessation.

Aussi profitâmes-nous, le 14 mars, de l'état de solidité qu'avait acquis la neige, pour aller faire une visite à *l'Intrépide.* Le capitaine et trois hommes se chargèrent de cette corvée. A peine se trouvèrent-ils à la vue du vaisseau qui disparaissait sous une masse énorme de neige, qu'ils aperçurent deux ours blancs d'une taille colossale qui se promenaient sur le pont, fouillant la neige, comme pour y chercher une proie. Aussitôt le capitaine, qui ne se déconcertait jamais, ordonna à ses matelots de recourir à leurs armes de feu, que nous portions toujours avec nous par précaution, et de tirer l'ours le plus rapproché du gouvernail, tandis que lui-même, armé de sa carabine, viserait le second. Les quatre fusils partirent à la fois; un des deux animaux, celui qu'avait visé le capitaine, resta sur place, ayant reçu une balle au front; l'autre, blessé à la patte, put se jeter sur la glace et disparaître derrière des pics élevés qui surgissaient sur la mer.



C'etait nous qui allions à leur rencontre. (P. 434.)

Au bruit des armes, nous sortîmes instinctivement tous armés, nous dirigeant précipitamment vers l'*Intrépide*, où nous trouvâmes nos compagnons en train d'enlever l'animal tué et de le transporter à terre. C'était un ours d'une taille prodigieuse, que nous voiturâmes en triomphe jusqu'à l'habitation.

Depuis l'aventure de cette chasse imprévue, nous ne manquâmes point de nous exercer au détriment des ours blancs qui, soit par instinct de vengeance, soit poussés par la faim, ne se gênaient pas pour venir rôder, en plein jour, aux environs de la *Dauphine*. Ils paraissaient vouloir en faire le siège en règle; car le 17 mars, une troupe composée de quinze d'entre eux vint, à dix heures du matin, nous rendre visite : nous les reçûmes en braves. Sept restèrent sur

place. Dans la suite, nous nous livrâmes exclusivement à ce plaisir singulier; et lorsque les ours ne venaient pas nous chercher, c'était nous qui allions à leur rencontre. Pendant trois mois de notre séjour sur cette côte, nous en avons abattu vingt-sept, dont les peaux furent importées en France.

Cependant le 4 avril survint un ouragan épouvantable, qui paraissait s'être formé sur l'axe du globe et descendre de la zone glaciale dans la direction de l'équateur, en passant sur nos têtes. Nous nous attendions à une nouvelle avalanche de neige, lorsque, à notre grand étonnement, nous vîmes tout à coup disparaître, sous l'action du vent, toute la nappe blanche qui nous environnait et qui formait un vaste horizon; en même temps, de terribles craquements se firent entendre dans la mer. Les pics, les montagnes, les falaises de glace se disloquaient comme par enchantement, s'enfonçaient dans les ondes, reparaissaient sur sa surface, exécutant de rapides mouvements qui les entraînaient loin de la zone glaciale. A ces signes étranges, il ne nous fut point difficile de comprendre que l'hiver arrivait à son terme dans ces régions.

A cette vue, nos premiers soins furent de nous transporter vers *l'Intrépide*, qui se balançait, rudement agité par les glaces qui le heurtaient en passant. Néanmoins les câbles avaient tenu bon contre la débâcle. Notre inspection minutieuse nous convainquit que le navire n'avait pas éprouvé d'avaries ; qu'il pouvait tenter le voyage de retour, et que tout était, dans l'intérieur, en ordre et tel que nous l'avions laissé quand nous le quittâmes pour camper sur la côte. La chaloupe, qui nous avait servi de voiture de transport pour notre déménagement, nous en servit encore pour nous emménager. La *Dauphine*, démolie pièces par pièces, fut replacée à fond de cale; nos ustensiles, nos armes rentrèrent dans le magasin, et nos munitions furent renfermées dans la sainte-barbe. Nous ne laissâmes sur l'emplacement de notre habitation improvisée que les tombeaux de nos dix malheureux compagnons, auxquels nous rendîmes les honneurs funèbres avec le plus de pompe et de respect qu'il nous fut possible. En signe de nos regrets, et comme témoignage de notre séjour et de notre passage sur cette côte, nous y laissâmes l'inscription suivante, plusieurs fois répétée en diverses langues : « *Ici reposent les corps de dix marins de l'équipage* l'Intrépide, *sous le commandement du capitaine de Freycinet, décédés du typhus sur cette plage. Le séjour forcé de l'équipage, à cause des glaces, a été de trois mois; 25 avril* 1828. »

Le lendemain on appareilla; et, après quatre mois d'une longue et pénible navigation, nous eûmes le bonheur de revoir la France tant désirée.

GILBERT [1].

1. Reproduction inédite du Journal rédigé par les matelots de *l'Intrépide* en 1828.



SOUVENIRS D'UN VOYAGEUR FRANÇAIS.



De Saint-Laurent du Pont à la Grande-Chartreuse, on suit l'une des plus belles routes de montagne que je connaisse. De tous côtés se dressent d'immenses pyramides calcaires, couvertes de sapins gigantesques, qui ajoutent encore à leur hauteur. Quelques-unes de ces pyramides se sont éboulées ; leurs débris ont écrasé la forêt et comblé le lit du torrent ; mais à la longue la forêt et le torrent ont reconquis leur ancien domaine. Des sapins de quinze pieds de tour et de cent quatre-vingts pieds de haut croissent sur ces rocs éboulés, allongeant dans les interstices leurs racines vivaces. Les eaux du torrent franchissent d'un seul bond des blocs monstrueux qu'elles corrodent à la longue. Ce torrent, qui s'appelle le Guiers-Mort, semble, à force de bruit et de mouvement, jaloux de démentir son nom. Ses mugissements remplissent la forêt que menace son activité furieuse. Dans cette saison de l'année, grossi par la fonte des neiges, il couvre d'écume l'étroit sentier qui longe ses bords, et se brise en poussière contre le pied des sapins.

Au sortir de la forêt, ou plutôt dans une de ses éclaircies, on aperçoit les bâtiments du couvent qui s'élèvent au milieu d'une petite prairie entourée de tous les côtés de rochers d'une prodigieuse hauteur, dessinant des citadelles et des châteaux ruinés, et couronnés de massifs de sapins d'un noir d'encre. Saint Bruno avait bien choisi ce site : c'est l'un des plus tristes et des plus sauvages que l'on puisse se figurer.

J'ai voulu goûter de la vie monacale et me rendre raison de l'existence d'un reclus ; j'ai réclamé l'hospitalité du couvent. Nous n'étions qu'aux premiers jours du printemps, et nul autre voyageur ne s'était encore hasardé dans ces hautes régions. Je logeais dans le cloître comme un chartreux. J'avais ma cellule avec le mobilier uniforme du couvent, c'est-à-dire avec un tabouret de bois, un pupitre en bois scellé dans le mur, surmonté d'un crucifix et d'une

petite tête de mort en os; j'oublie le lit en bois de sapin, qui figure assez bien un cercueil, mais un cercueil qui ne serait pas recouvert. Chaque soir, en m'étendant entre ces planches, je pensais au moment où d'autres m'y étendraient. Cette idée n'a vraiment rien de bien effrayant. C'est un repos comme un autre, un repos de voyageur un peu plus long que celui que j'allais prendre, mais aussi le voyage aura été plus fatigant.

Il me venait une pensée plus désagréable que toutes celles-là : c'est que, dans mon sommeil, on pourrait venir me clouer dans cette boîte. L'idée de ce réveil avec une planche de sapin à deux pouces du visage est pénible. Mais non, le sapin sera poussière comme nous. En relisant ces lignes, je me sens comme tout pénétré des pensées du lieu, et je les répands malgré moi sur le papier. C'est une grande vanité aussi que d'écrire. Dans ce coin retiré du monde, entouré de ces hommes qui se sont voués à une sorte de mort anticipée, je me sentais une pitié profonde pour ce que, comme eux, j'appellerai la *terre;* mais moi, cette pitié me conduisait plutôt au dégoût et au découragement qu'à l'idée du ciel. Sans une foi vive, c'est une sorte de découragement mortel qui vous saisit dans ces solitudes. On n'a plus qu'un seul désir : c'est de passer sa vie à regarder les rochers, la forêt de sapins, le torrent qui s'enfuit et les nuages du ciel qui passent sur votre tête. Les hommes et leurs passions, on les oublie. Ils sont si loin et paraissent si peu de chose! à quoi bon penser à eux, s'occuper d'eux, ou s'occuper pour eux?

Tout en me livrant à ces réflexions, j'avais éteint ma lampe. Le ciel était parfaitement serein. De mon lit, à travers les vitraux du cloître, je voyais scintiller les étoiles sur la voûte noire du firmament, et par delà ces étoiles j'apercevais, de distance en distance, quelques taches blanchâtres formées par la réunion de milliers d'autres étoiles isolément invisibles. Quand je venais à songer qu'il était mathématiquement prouvé que le rayon lumineux parti de ces étoiles, avec la prodigieuse vitesse de cent quatre-vingt-douze mille milles par seconde, avait dû voyager pendant des années avant de parvenir jusqu'à moi, et que la lumière de ces taches blanchâtres avait mis, elle, mille ans peut-être pour arriver à mon œil, je trouvais les hommes, leurs travaux, leurs prétentions, leurs grandeurs, effroyablement petits, et je restais confondu devant mon néant. A la suite de ces calculs, quand on retombe sur soi-même, on éprouve une grande nonchalance d'âme. Ce vide de l'âme ne pourrait être rempli que par la pensée habituelle du ciel.

Je vivais comme les chartreux. Nous ne faisions que deux repas par jour. Le matin, on nous servait des légumes secs, de la morue et du pain dur et noir; le soir, le poisson frais, ordinairement une carpe, du vivier du couvent, remplaçait la morue. On ne mangeait jamais de viande. Non seulement j'ai

voulu suivre le régime, mais aussi les exercices des reclus. Je me suis réveillé au premier coup de matines, c'est-à-dire au milieu de la nuit, et je me suis rendu comme les chartreux dans la chapelle du couvent. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus saisissant que ces trente figures d'hommes, vêtus de blanc de la tête aux pieds, éclairés à peine par une seule lampe, encadrés dans leurs stalles noires, et chantant le *Dies iræ* ou quelque psaume funèbre au milieu de la nuit. Le vent qui gronde le long des immenses corridors, le froid glacial qui tombe des murs noirs et humides de la chapelle, et qui vous pénètre jusqu'à la moelle des os, ajoutent, s'il se peut, au lugubre effet de cette scène nocturne.

La Grande-Chartreuse m'a donné une intelligence plus complète de la situation de l'Europe du huitième au quatorzième siècle. Il y avait des instants qui faisaient frémir : toutes ces figures blanches se levaient ensemble, s'agenouillaient et touchaient ensemble le pavé de leurs fronts. Les personnages de ce tableau de nuit semblaient appartenir au monde d'autrefois et vivre d'une vie fantastique. Après trois jours passés au milieu d'eux, une foule de choses que je croyais impossibles et dont je ne pouvais saisir la raison se sont nettement débrouillées dans ma tête.

Je suis sorti du désert de la Grande-Chartreuse en traversant la montagne du *Grand-Som*, et par un sentier connu des seuls chasseurs d'ours. Du sommet de cette montagne et à travers les éclaircies des forêts qui la couvrent, nous avions de belles échappées de vue sur la magnifique vallée de l'Isère. Nous pouvions suivre le cours de cette rivière de Saint-Nazaire à Montmélian. Grossie par la fonte des neiges, elle roulait à pleins bords, se déployant par places comme un lac semé d'îles, et, par instants, se resserrant comme un fil d'argent. De l'autre côté de la vallée se déroulait toute la chaîne des Alpes, qui séparent le Dauphiné de la Maurienne, depuis les montagnes de la Muselle, de Turbat en Oisans et du Taillefer, jusqu'aux rocs du Grand-Charnier et de Vétonet, au-dessus d'Allevard. Mon guide m'assurait que, lorsque le temps était parfaitement serein, on apercevait, par delà ces montagnes, les cimes du mont Cenis, du petit Saint-Bernard, et même du mont Blanc vers la gauche.

En quelques heures de marche, nous sommes arrivés perpendiculairement au-dessus des maisons du bourg de la Terrasse. Vue de ce point élevé, cette bourgade ressemblait à une grosse pierre blanche qui aurait roulé dans la vallée; ses rues paraissaient autant de fentes qui traversaient la pierre en tous sens.

La journée était avancée, lorsque nous nous sommes glissés dans une des fentes de cette pierre, où nous avons trouvé un gîte fort confortable.

Un peu plus tard, je me trouvai en Italie. Les sites naturels et les musées partagèrent mon admiration Dans un de ces musées ([1]), que je visitai avec un ami, je fus témoin d'une assez singulière aventure. La consigne veut que l'on n'entre dans les galeries du musée que la tête nue. Or l'ami qui m'accompagnait dans cette promenade avait, au moment de sortir, remis son chapeau. Désireux de jeter un dernier coup d'œil sur un tableau placé non loin de la porte, il rentra ayant le chapeau sur la tête : un factionnaire hongrois, qui se trouvait à peu de distance, l'apostropha assez brusquement en allemand, lui enjoignant sans doute de se décoiffer. Mon ami n'entend pas l'allemand, et, tout en écoutant le factionnaire, il gardait son chapeau. Le Hongrois, sans dire un mot, s'approche et le décoiffe avec sa baïonnette. Mon ami, qui a près de six pieds de haut, qui est fort peu patient, et dont les nerfs d'acier étaient singulièrement agacés, s'avance froidement vers le Hongrois, prend d'un seul temps le bonnet à poil qui le coiffait et le met tranquillement sous son bras, lui montrant de la main qu'il avait libre le chapeau qui gisait à terre, avec un regard qui lui disait : « Ramassez-le, rendez-le-moi, ou vous n'aurez pas votre bonnet. »

Le Hongrois, furieux, articula un effroyable jurement, abaissa sa baïonnette, et faisait mine de vouloir se précipiter sur mon ami, qui restait immobile et dont sans doute le sang-froid le fascinait, quand le cicerone et plusieurs des nombreux assistants qui nous entouraient se jetèrent bravement entre les adversaires. En quelques secondes, sans que je puisse dire comment l'échange s'était fait, l'un avait son chapeau, l'autre son bonnet, et notre ami, sur l'invitation de quelques-uns des promeneurs, se retirait plus vivement peut-être qu'il ne l'eût fait de son plein gré, tandis que le reste des assistants, le cicerone en tête, s'efforçaient de retenir le Hongrois qui s'agitait comme un forcené, tempêtait et voulait poursuivre son homme.

Pendant ce temps, nous avions gagné la rue. Tout en gourmandant, comme je devais le faire, mon trop imprudent ami, auquel sa grande jeunesse pouvait seule servir d'excuse, nous avions lestement repris le chemin de l'hôtel. Nous fûmes bientôt rejoints par le cicerone, dont la poudre, par suite de son extrême agitation, avait enfariné le visage. Un personnage officieux, qui ne voulut pas nous quitter et pour lequel il montrait une grande déférence, l'accompagnait. Ces deux messieurs nous suivirent jusque sous le vestibule de l'hôtel, et je ne m'en occupai plus.

Vers le soir, comme nous nous rendions à la promenade de la porte Orientale, je vis l'officieux du matin, en compagnie d'un autre personnage, porteur

1. Le musée Bréra à Milan.

d'un habit extrêmement râpé, mais propre. Tous deux tenaient à la main d'énormes gourdins et nous suivaient à distance. Toutefois, comme ils mettaient une véritable discrétion dans leurs observations, nous ne nous en préoccupâmes pas davantage. Nous passâmes la soirée dans le cirque de Guerra : c'est un Franconi milanais qui, dans ses exercices équestres, joint une grande adresse à une grande fougue. La chaleur était extrême : nous prîmes force sorbets, et vers le milieu de la nuit nous regagnâmes notre gîte.

Deux ombres noires nous suivaient à une certaine distance. Nous nous arrêtâmes et nous reconnûmes les deux personnages aux gros bâtons. Décidément ils nous accompagnèrent jusqu'au logis, se tenant toujours à une distance extrêmement respectueuse.

Rentrés à l'hôtel, l'intérêt que ces messieurs prenaient à nos actions nous donna à réfléchir. J'allai trouver l'hôte et je lui demandai s'il n'était pas possible d'avoir une calèche sur-le-champ. Nous désirions, lui dis-je, profiter de la fraîcheur de la nuit pour nous rendre à Pavie. L'hôte ouvrit d'énormes yeux et se gratta l'oreille; il était évidemment fort troublé : mais bientôt, se remettant :

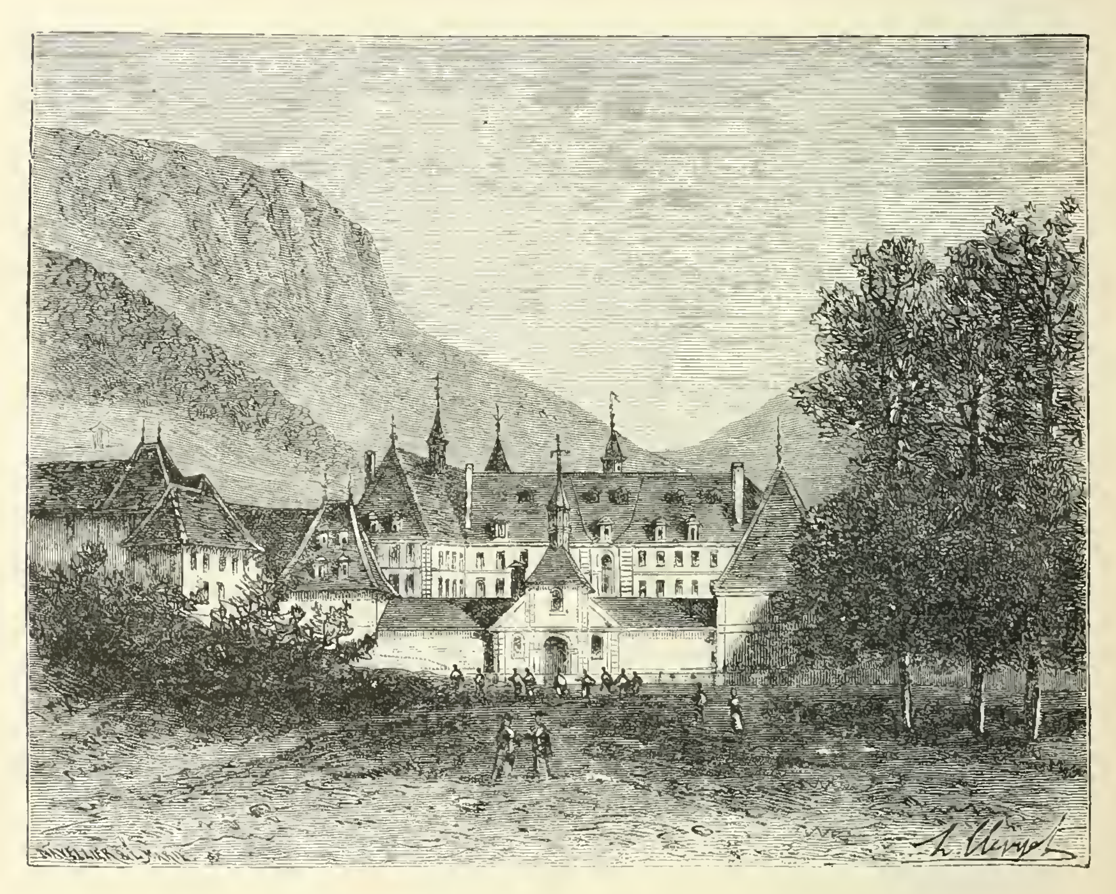
— *Signori*, dit-il, et vos passeports?

Nos passeports, en effet, avaient été déposés à la police; nous étions pris : ce qui ne nous empêcha pas de nous coucher et de dormir aussi profondément que voulurent bien nous le permettre les parasites qui peuplent les lits de Milan.

Le lendemain, nous étions debout de grand matin. Nos malles étaient faites, et notre domestique de place s'était rendu à la police pour retirer nos passeports, quand un monsieur, porteur d'une lettre avec un énorme timbre, arriva à l'hôtel d'un pas fort dégagé, et demanda mon ami auquel il remit sa missive. C'était une invitation en règle pour se rendre immédiatement chez Son Excellence le chef de la police de Milan. Il n'y avait pas à hésiter, ni à délibérer; mon ami prit son chapeau, se dirigea vers le bureau de la police, où nécessairement je l'accompagnai. Le porteur de la lettre nous servait de guide, et peut-être aussi de quelque chose de mieux.

On nous introduisit dans le cabinet d'attente du commissaire, et là, avant que mon ami pût être reçu par Son Excellence, nous vîmes l'aiguille des minutes de la pendule faire plus de deux fois le tour du cadran. Enfin, mon ami fut introduit, et se trouva en présence d'un personnage extrêmement poli, mais dont les manières et le langage ne manquaient pas d'une certaine solennité. Ce monsieur le pria fort poliment de s'asseoir, et, sans prononcer une seule parole qui eût trait à l'événement de la veille, commença un interrogatoire en règle : — Quand mon ami avait-il quitté Paris? — Pourquoi s'était-

il rendu en Italie? — Que venait-il faire à Milan? — Où comptait-il se rendre ensuite? — Etait-il marié? — Avait-il des compagnons de voyage ? — Connaissait-il quelque personne à Milan? Mon ami répondit laconiquement à toutes ces questions, et néanmoins d'une manière fort naturelle et fort suffisante : — Il avait quitté Paris depuis environ deux mois. Il n'avait pas le bonheur d'être marié. Son intention était de passer quelques jours encore à Milan, et de se rendre ensuite à Venise. Il voyageait pour se former l'esprit et le cœur. Il aimait beaucoup les arts : c'est ce qui l'avait conduit en Italie.



On aperçoit les bâtiments du couvent. (P. 435).

Son temps se passait à visiter les galeries et les monuments, et à dessiner et à peindre tant bien que mal tout ce qui lui paraissait mériter de l'être. L'Italien parut à peu près satisfait de ces réponses, et prit fort attentivement connaissance du contenu d'un billet qu'on lui avait remis au moment où il commençait son interrogatoire. Puis, hochant la tête d'une manière significative, et prenant la parole avec une certaine décision :

— Tout ce que vous venez de m'apprendre est fort bien, dit-il à mon ami; mais il faut que ce soir vous ayez quitté Milan, et demain les Etats de Sa Majesté l'Empereur, et cela par le chemin le plus direct.

Mon ami voulut répliquer; mais Son Excellence, hochant la tête de nouveau, se contenta de lui dire :

— Tout est inutile; vous ne pouvez pour le moment prolonger votre séjour dans les Etats de Sa Majesté l'Empereur. Faites ce que je viens de vous dire.

Puis, conduisant mon compagnon vers la porte, il le salua et prit congé de lui avec une politesse d'autant plus grande qu'il se rappelait sans doute que la veille celui-ci avait donné la mesure de sa décision et de sa fermeté.

Il n'y avait pas à hésiter, il fallait partir. Pour rester bon gré mal gré dans les Etats de Sa Majesté l'Empereur, et occuper sa bonne ville de Milan, il faut s'appeler Eugène Bonaparte, et avoir cinquante mille hommes sur le Tessin ou sur l'Adda.

De retour à l'hôtel, nous trouvâmes nos malles rangées avec un ordre parfait. Toutes les lettres et papiers avaient été déployés et classés dans leur ordre de date avec un soin tout particulier. On n'avait rien découvert de compromettant. Il n'avait eu nul souci, comme notre compatriote Andryane, de garnir les doubles-fonds de sa malle de correspondances secrètes, en un mot, de se faire le commis-voyageur du carbonarisme et de la révolution.

Il fallait forcément changer notre itinéraire, et renoncer pour l'instant à voir Venise et l'Adriatique. Sur ces entrefaites, un personnage tout à fait courtois, qui parlait même un peu français, nous remit nos passeports, et puis, s'adressant personnellement à mon ami, lui dit qu'il avait ordre de l'accompagner jusqu'à Pavie, et de ne lui faire ses adieux que sur l'extrême rive du Tessin.

La calezzine que nous avions demandée la veille était prête. Je ne pouvais laisser partir mon ami seul, car de toute nécessité nous sommes inséparables. Nous montâmes donc dans la voiture, notre compagnon s'installa lestement sur le siège, et : Fouette, cocher!

F. de Mercey.





SOUVENIRS D'UN ENTOMOLOGISTE.

A l'âge de douze ans, j'avais achevé les études superficielles des enfants, et par conséquent je ne savais rien; mais j'avais heureusement appris ce qu'on apprend rarement au collège, c'est que *je ne savais rien,* et que la plupart des savants eux-mêmes ne savent pas grand'chose. J'étais si avide d'instruction qu'il m'est souvent arrivé d'épeler avec effort l'alphabet d'une langue inconnue, pour me mettre en état de lire des livres que je ne comprenais pas; et dans d'autres circonstances que celles où j'ai vécu, cette vague et stérile curiosité serait devenue peut-être une aptitude. Mais de tous les alphabets écrits ou rationnels que j'essayais de déchiffrer, il n'y en avait point qui m'inspirât autant de ferveur que celui de la nature. Il me semblait déjà, car je n'ai pas changé d'opinion, que l'étude approfondie des faits de la création était plus digne qu'aucune autre d'exercer une saine intelligence, et que le reste n'était guère bon qu'à occuper les loisirs futiles ou extravagants des peuples dégénérés. Un séjour de quelques semaines chez un ami de mon père en Alsace, grand amateur de papillons, m'avait aidé à soulever le voile le plus grossier de cette belle nature dont les secrets délicieux devaient mêler tant de charmes, quelques années après, aux misères de mon exil. J'étais rentré dans mes montagnes, le filet de gaze à la main, la boîte de fer-blanc doublée de liège dans ma poche, la loupe et la pelote en sautoir, riche et fier de quelques lambeaux d'une nomenclature hasardée qui m'initiait du moins au langage d'un autre univers, où je pourrais marcher le cœur libre, la tête haute et les coudées franches, avec plus d'indépendance que ne m'en promettait le monde factice des hommes.

Il y avait alors dans ma ville natale un homme d'une quarantaine d'années qui s'appelait M. de Chantrans, et qu'au temps dont je parle on appelait plus communément le citoyen Justin, du nom de son patron, parce que la

révolution lui avait ôté celui de son père. C'était un ancien officier du génie, qui avait passé sa vie en études scientifiques, et qui dépensait sa fortune en bonnes œuvres. Simple et austère dans ses mœurs, doux et affectueux dans ses relations, inflexible dans ses principes, mais tolérant par caractère, bienveillant pour tout le monde; capable de tout ce qui est bon, digne de tout ce qui est grand, et modeste jusqu'à la timidité au milieu des trésors de savoir qu'avait amassés sa patience ou devinés son génie; discutant peu, ne pérorant pas, ne contestant jamais; toujours prêt à éclairer l'ignorance, à ménager l'erreur, à respecter la conviction, à compatir à la folie, il vous aurait rappelé Racine, Fénelon ou Malesherbes; mais je ne le compare à personne : les comparaisons lui feraient tort. Le vulgaire soupçonnait qu'il était fort versé dans la médecine, parce qu'on le voyait le premier et le dernier au chevet des pauvres malades, et qu'il était à son aise, parce qu'il fournissait les remèdes; mais on le croyait aussi un peu bizarre, parce qu'il était avec moi le seul du pays qui se promenât dans la campagne, armé d'un filet de gaze, et qui en fauchât légèrement la cime des hautes herbes sans les endommager, pour leur ravir quelques mouches aux écailles dorées, dont personne ne pouvait s'expliquer l'usage. Cette analogie de goûts rapprocha bientôt nos âges si éloignés. Le hasard voulait qu'il eût été l'ami de mon père, et je ne tardai pas à trouver en lui un autre père dont le mien fut un moment jaloux ; mais ils s'entendirent mieux pour mon bonheur que les deux mères du jugement de Salomon. Ils se partagèrent ma vie pour l'embellir tous les deux. Il le fallait.

Il arriva une terrible loi, de je ne sais plus quel jour de floréal, qui exilait les nobles des villes de guerre, et le plus sage des sages avait le tort irréparable d'être noble. Depuis que cette funeste nouvelle s'était répandue, je ne vivais plus; je n'embrassais plus mon pauvre père sans le noyer de mes larmes, parce que mon ami s'en allait. « Console-toi, me dit-il un jour; il ne va pas loin. J'ai obtenu qu'il ne se retirât qu'à trois lieues, j'ai consenti à te laisser partir avec lui, et avec tes jambes de cerf, tu pourras venir m'embrasser, sans pleurer, une ou deux fois par semaine. » Je crus que je mourrais de joie, car il me semblait comme cela ne les quitter ni l'un ni l'autre. Nous partîmes donc; le peuple murmurait sur notre passage : « Voilà encore des nobles qui s'en vont! » Et c'est l'unique fois de ma vie que j'ai pris plaisir à entendre dire que j'étais noble. Nous allâmes habiter un joli village éparpillé sur les deux bords d'une petite rivière qu'on appelait le Bief suivant l'usage du pays, et qui était garnie de côté et d'autre d'un rang pressé de jeunes peupliers. Ils doivent avoir bien grandi!

Notre maison était, dans sa simplicité, la plus magnifique de la commune, et l'appartement que nous occupions au premier et dernier étage aurait fait

envie à dix rois que j'ai rencontrés depuis dans les plus méchantes auberges de l'Europe. Il se composait de deux chambres enduites d'un plâtre blanc et poli, dont la propreté charmait la vue. Celle du citoyen Justin qui était la plus grande, comme de raison, ne manquait pas d'un certain luxe d'ameublement, quoique le principal s'y réduisît à une couchette de paille (il n'avait jamais d'autre lit, et je me suis fort bien trouvé dès lors d'avoir contracté près de lui cette habitude), à deux fortes chaises de bois de noyer, et à deux grandes tables de la même matière et du même travail, cirées comme des parquets et luisantes comme des miroirs. La première, qui avait au moins cinq pieds de diamètre, occupait de sa vaste circonférence le milieu d'un superbe salon. Celle-là portait tous nos ustensiles de travail et d'observation journalière, les presses, les pinces, les scalpels, les ciseaux, les poinçons, les loupes, les lentilles, les microscopes, les étoupes, les yeux d'émail, le fil de fer, les épingles, les goupilles, le papier gris, les acides et les briquets, pièces indispensables, s'il en fut jamais, d'un équipage de naturaliste; c'est là qu'on analysait, qu'on disséquait, qu'on empaillait les animaux; c'est là que l'on comptait les articles du tarse ou les parties de la bouche d'un insecte imperceptible à l'œil nu, les étamines ou les divisions du stigmate d'un végétal, nain de l'empire de Flore; c'est là qu'après les avoir desséchées, on étendait les plantes avec une minutieuse précaution sur les blancs feuillets où elles devaient revivre pour la science, et qu'on assujettissait leurs pédoncules et leurs rameaux sous de légères bandelettes fixées à la gomme arabique, en prenant garde de faire valoir leurs parties les mieux caractérisées, et de ne pas altérer leur port et leur physionomie; c'est là qu'on essayait les pierres au contact des houppes nerveuses les plus développées de notre organisme, au choc du fer, aux sympathies de l'aimant, au jeu sensible des affinités, à l'effervescence et aux décompositions que produisent les réactifs : c'était le modeste laboratoire où venaient se révéler l'un après l'autre tous les secrets de la nature.

Sur la paroi du fond était la couchette dont je vous ai parlé, flanquée de nos deux fauteuils de cérémonie, terminée au pied par le mobilier exigu d'une toilette philosophique, et appuyée sur l'arsenal de nos grandes expéditions, freloches de toutes les dimensions, de toutes les formes et de toutes les couleurs, outils à fouir, outils à saper, pieux à sauter les ravins, gaules à frapper les ramées. Il n'y manquait qu'un fusil, mais c'était une arme interdite aux naturalistes suspects, et les nôtres n'inspiraient déjà que trop de défiance dans les mains d'un philosophe et d'un enfant. Au-dessous gisaient le marteau servant à rompre le roc et la pointe destinée à déchausser les racines.

Deux bâtons légers mais noueux, contre les loups et les serpents, complé-

taient ce formidable appareil de guerre. Je puis vous assurer que cela était terrible à voir.

La muraille de droite ouvrait son unique fenêtre sur une source murmurante qui allait mourir dans le Bien, en bondissant sur les cailloux, et dont je crois entendre encore le fracas mélodieux. Dans la partie de l'appartement qui précédait cette croisée, nous avions assis sur des consoles trois gracieuses tablettes dont la première ou l'inférieure supportait les boîtes de chenilles et de chrysalides, fermées de fins réseaux, qui étaient confiées à mes soins particuliers; et la seconde, les planchettes polies où nous étalions nos papillons, sous des plaques de verre qui contenaient leurs ailes sans les froisser. La dernière était garnie de flacons bouchés à l'émeri, qui renfermaient le camphre destiné à saupoudrer tous les soirs nos boîtes de chasse, l'alcali volatil contre la piqûre des frelons et la morsure des vipères, et l'esprit de vin conservateur des reptiles et des petits ovipares. Une armoire pratiquée tout auprès, et dont le citoyen Justin portait toujours la clef, était réservée pour les trésors cent fois plus précieux de la pharmacie domestique.

L'autre côté de la croisée était occupé par notre seconde table, dont je n'ai encore rien dit, quoiqu'elle en valût bien la peine; mais j'ai cru devoir sacrifier l'ordre logique à l'ordre descriptif dans cette topographie vraiment spéciale qu'on ne refera pas après moi, car je suis le seul qui m'en souvienne sur la terre, à moins que M. de Chantrans n'ait conservé à quatre-vingts ans quelque mémoire de ces jours d'exil, qui furent pour moi des jours d'ineffables délices. Je ne savais pas même qu'il souffrait, et son attentive bonté me dissimulait, sous une humeur douce et riante, des chagrins qui auraient empoisonné mon bonheur! — Cette table était bien longue, à l'idée que je m'en fais aujourd'hui. Toutes nos académies détruites par un vandalisme brutal y siégeaient à mes yeux dans une seule personne. Un homme de génie écrivait là ces pages admirables, dont quelques rares amis ont reçu la confidence, tirées à dix ou douze exemplaires, et qu'ignorera la postérité qui ne pourrait plus les entendre. Devant lui, ses livres favoris amassés sur trois rayons, dont le premier avait peine à contenir nos auteurs usuels, le grave Fabricius, le bon Geoffroy, l'ingénieux Bergmann, Lavoisier, Fourcroy, Bertholet, Maquer et Bernardin de Saint-Pierre. Au-dessus étaient rangés une bonne édition d'Horace, un gros Sénèque le philosophe, que je ne lus pas alors, les *Essais* de Montaigne et quelques volumes dépareillés du Plutarque d'Amyot, que je lisais toujours. Plus haut, il y avait une grande *Gerusalemme liberata*, dont je n'ai jamais trop fatigué les marges somptueuses, un *Ariosto*, qui me fit aimer l'italien, un Don Quichotte espagnol, que je devinais à défaut de le comprendre, et cinq ou six tragédies de Shakspeare, qui me transportaient

d'enthousiasme, quand le citoyen Justin me les traduisait au courant de sa lecture, dans nos moments de récréation. -- Je n'oublierai pas qu'il avait profité d'un espace vide pour y glisser son carton de dessins, et qu'à l'extérieur il avait suspendu son violon.

En face du lit de mon ami était pratiquée notre seconde croisée, qui avait jour sur le Bien, et d'où l'on suivait au loin ses détours, entre des fabriques charmantes et des îlots de verdure, jusqu'aux lieux où son cours aboutissait à un point brillant qui tremblait longtemps comme un météore, et finissait par s'éteindre sous les rayons du soleil... Mais c'était à la cloison de gauche que nous avions rassemblé peu à peu toutes les merveilles de notre exhibition, les oiseaux perchés sur leurs baguettes, dans la vivacité de leurs attitudes naturelles, et auxquels il ne manquait qu'un ramage pour figurer une volière vivante; les papillons, déployés dans de beaux cadres d'or que nous avions apportés de la ville, et dont l'éclat de leurs ailes effaçait la splendeur; le serpent à la bouche béante, qui défendait notre porte, comme le dragon des Hespérides, et les chauves-souris, qui plongeaient leurs regards pétrifiants comme celui des Gorgones, du haut de son chambranle de sapin. Le musée de ce village, quand j'y pense, aurait fait envie à plus d'une ville : mais ce qu'il y a de plus certain, c'est que son Aristote méritait un autre Alexandre.

Notre journée d'investigations commençait régulièrement à midi, après le repas du matin, et durait jusqu'à la nuit; car nous étions d'intrépides marcheurs. Nous allions et nous revenions en courant, moi, questionnant sur tout ce qui se recontrait; lui, répondant toujours et à tout par des solutions claires, ingénieuses et faciles à retenir. Il n'y avait pas un fait naturel qui ne fournît matière à une leçon, pas une leçon qui ne fît sur moi l'effet d'un plaisir nouveau et inattendu.

C'était un véritable cours d'études encyclopédiques, mis en action, et je suis sûr maintenant que tout autre que moi en aurait tiré grand profit; mais mon imagination était trop mobile pour n'être pas oublieuse. Arrivés aux champs et aux forêts, nous entrions en chasse, et, comme mes collections se commençaient à peine, chaque pas me procurait une découverte; je marchais en pays conquis.

Il n'y a point d'expression pour rendre la joie de ces innocentes usurpations de la science sur la nature rebelle et mystérieuse, et ceux qui ne l'ont pas goûtée auront peut-être quelque peine à la concevoir. Encore aujourd'hui, je me prends quelquefois à frémir d'un très doux saisissement en me rappelant la vue du premier *carabus auronitens* qui me soit apparu dans l'ombre humide que portait le tronc d'un vieux chêne renversé, sous lequel il reposait éblouissant comme une escarboucle tombée de l'aigrette du Mogol. Prenez garde

à son nom ([1]), s'il vous plaît : c'était le *carabus auronitens* lui-même ! Je me souviens qu'il me fascina un moment de sa lumière, et que ma main tremblait d'une telle émotion qu'il fallut m'y reprendre à plusieurs fois pour m'en emparer. Que les enfants sont heureux, et que les hommes sont à plaindre quand il ne leur reste pas assez de sagesse pour se refaire enfants ! Il n'en est pas de même des autres joies de la vie, lorsqu'elle a péniblement acquis la douloureuse expérience de leur instabilité. J'en ai beaucoup cherché depuis l'âge de vingt ans ; j'en ai goûté beaucoup qui faisaient envie aux plus fortunés : pas une seule cependant que ma bouche n'accueillît d'un sourire amer, et qui ne pénétrât mon cœur d'une angoisse de désespoir. Que de larmes brûlantes j'ai versées dans les extases du bonheur, qui ont été comptées pour des larmes de ravissement, parce qu'elles n'étaient pas comprises ! Faites comprendre, si vous le pouvez, à votre ami le plus affectionné, qu'il est un moment de vos jours passés dont sa tendresse ne peut combler le vide éternel, et que cette minute, dont la rivalité impérieuse et triomphante éclipse tous vos plaisirs, est celle où vous avez trouvé le *carabus auronitens !* Il n'y a pourtant rien de plus vrai ([2]).

Les jours de pluie ou de neige, car en 1794 il y eut dans nos montagnes de la neige à la fin de mai, nous passions le temps à régler la disposition du riche mobilier dont je viens de dresser l'inventaire, ou bien nous lisions atternativement ; et, dans nos leçons, comme dans nos promenades, chaque fait avait son instruction. Chaque heure avait aussi son emploi ; et rien n'est plus propre à enlever au travail sa physionomie sévère que la variété des études. Les mathématiques nous délassaient de la chimie, et les beaux-arts des sciences. Je m'entretenais avec facilité dans le souvenir tout récent de mes études latines par la lecture assidue et passionnée de nos méthodistes, qui avait pris tant d'empire sur mes pensées que je n'en concevais pas une seule sans qu'elle vînt à se formuler subitement en phrases concises et descriptives, hérissées d'ablatifs, comme celles de Linné ; et si je m'étais reconnu depuis ce don caractéristique du talent qu'on appelle le style, je n'aurais pas été embarrassé à en expliquer les qualités et les défauts par ces premières habitudes de ma laborieuse enfance.

Les matinées étaient à moi. C'était le temps où le citoyen Justin allait va-

1. Qui brille comme l'or.

2. Cet aveu de Nodier devrait convaincre la jeunesse de deux grandes vérités : la première c'est que les fausses joies du monde après lesquelles elle soupire, et dont la perspective la fascine, n'ont rien de reel ni de serieux : elles troublent, elles profanent le cœur ; elles ne le remplissent et ne le satisfont jamais. La seconde, c'est qu'il ne faut pas de divertissements bien coûteux ni bien recherchés pour éprouver de très vifs plaisirs pendant qu'on est jeune, à l'époque des vacances par exemple : de simples excursions scientifiques, des études d'histoire naturelle procurent une satisfaction bien plus sensible que les fêtes mondaines, les voyages dans les grandes villes et autres amusements dont on ne croit plus pouvoir se passer aujourd'hui.

quer à l'arpentage de la commune, visiter ses pauvres, soigner les malades, ou prêter aux cultivateurs des environs le secours de ses lumières agronomiques. Il lui restait à peine une heure avant midi pour reconnaître les espèces qu'il avait recueillies la veille, observer sous la lentille du microscope l'économie intérieure de ces républiques d'animalcules inconnus jusqu'à lui, qu'il avait découvertes dans les *conferves* et les *byssus*, ou ajouter quelques lignes à sa correspondance hebdomadaire avec la *Société Philomatique* de Paris, seule dépositaire alors de toutes ces brillantes acquisitions des sciences physiques, dont l'Institut a recueilli l'héritage. Mon ministère particulier se bornait à pousser des reconnaissances autour du village, sur tous les points où quelque accident favorable à de certains développements nous promettait une abondante récolte de genres nouveaux. Je savais à ne pas m'y tromper le petit bouquet d'aunes ou de bouleaux qui balançait à ses feuilles tremblantes des *eumolpes* bleus comme le saphir et des *chrysomèles* vertes comme l'émeraude ; la jolie coudraie qu'affectionnaient ces élégants *attelabes* d'un rouge de laque, si semblables aux graines d'Amérique dont les sauvages font des colliers; la plantation de jeunes saules où le grand *capricorne* musqué venait déployer les richesses de son armure d'aventurine, et répandre ses parfums d'ambre et de rose : la flaque d'eau voilée de nénuphars aux larges tulipes, et de petites renoncules aux boutons d'argent, où nageait le *dytique* aplati comme un bac, et du fond de laquelle l'*hydrophile* s'élevait sur son dos arrondi comme une carène, tandis qu'une peuplade entière de *donacies* faisaient jouer les reflets de tous les métaux sur leurs étuis resplendissants, à travers les feuilles des iris et des ménianthes. Je savais le chêne où les *cerfs-volants* vivaient en tribu, et le hêtre, à l'écorce d'un blanc soyeux, où gravissaient lourdement les *priornes* [1] géants.

Il y a quelque chose de merveilleusement doux dans cette étude de la nature, qui attache un nom à tous les êtres, une pensée à tous les noms, une affection et des souvenirs à toutes les pensées; et l'homme qui n'a pas pénétré dans la grâce de ces mystères a peut-être manqué d'un sens pour goûter la vie. Les nomenclatures elles-mêmes ont un charme inexprimable, à cet âge d'imagination où la fable et l'histoire n'ont pas encore perdu leur prestige. Voyez-vous ces brillantes familles de papillons, qui ne sont que des papillons pour le vulgaire? C'est une féerie complète d'enchantements et de métempsycoses pour l'enfant d'un esprit un peu cultivé, qui les poursuit de son léger réseau. Ceux-là sont les « chevaliers grecs et troyens. » A sa cotte de mailles déchiquetée de jaune et de noir, vous reconnaissez le prudent *Machaon*, fils du vieil Escu-

1. Tous ces noms presque barbares désignent des insectes.

lape, et fidèle, comme autrefois, au culte des plantes qui recèlent de précieux spécifiques pour les maladies et les blessures : il ne manquera pas de s'arrêter sur le fenouil. Si vous descendez aux pacages, ne vous étonnez pas de la simplicité de leurs habitants. Ces papillons sont des bergers, et la nature n'a fait pour eux que les frais d'un vêtement rustique. C'est *Tityre*, c'est *Myrtil*, c'est *Corydon*.

Un seul se distingue parmi eux à l'éclat de son manteau d'azur, sous lequel rayonnent des yeux innombrables comme les astres de la nuit dans un



Le pépiement des oiseaux sous la feuillée. (P. 450.)

ciel étoilé; mais c'est le roi des pâturages, c'est *Argus*, qui veille toujours à la garde des troupeaux. Avez-vous franchi d'un pas curieux la lisière des bois, défendue par *Silène* et les *satyres* : voici la bande des *sylvains*, qui s'égarent au milieu des solitudes, et les *nymphes*, encore plus légères, qui se jouent de votre poursuite, laissent bientôt un ruisseau entre elles et vous, et disparaissent, comme Lycoris, sans redouter d'être vues, derrière les arbrissseaux du rivage opposé. Tentez-vous le sommet des montagnes les plus élevées : vous n'aurez pas de peine à vous y rappeler l'Olympe et le Parnasse; car vous y trouverez les *héliconiens* et les émules des antiques faux dieux : *Mars*, qui se

distingue à sa cuirasse d'acier bruni, frappée par le soleil de glacis transparents et variés; *Vulcain*, flamboyant de lingots d'un rouge ardent comme le fer dans la fournaise, ou bien *Apollon* dans son plus superbe appareil, livrant aux airs sa robe d'un blanc de neige, relevée de bandelettes de pourpre.

Je jouissais avec un enthousiasme que je ne pourrais plus exprimer de toutes ces ravissantes harmonies; mais je ne jouissais de rien au monde autant que de ma propre existence. On a peint toutes les joies intimes de l'âme; je regrette qu'on n'ait pas décrit la joie immense qui saisit un cœur de douze ans, formé par un peu d'instruction et par beaucoup de sensibilité à la connaissance du monde vivant, et s'emparant de lui comme d'un apanage, dans une belle matinée de printemps. C'est ainsi qu'Adam dut voir le monde fait pour lui, quand il s'éveilla d'un sommeil d'enfant, au souffle de son Créateur. Oh! que la terre me paraissait belle! oh ! comme je suspendais mon haleine pour écouter l'air des bois et les bruits du ruisseau! Que j'aimais le pépiement des oiseaux sous la feuillée, et le bourdonnement des abeilles autour des fleurs! et j'étais là, comme une autre abeille, caressant du regard toutes les fleurs qu'elles caressaient, et je nommais toutes ces fleurs, car je les connaissais toutes par leur nom, soit qu'elles s'arrondissent en ombelles tremblantes, soit qu'elles s'épanouissent en coupes ou retombassent en grelots, soit qu'elles émaillassent le gazon, comme de petites étoiles tombées du firmament. Les cheveux abandonnés au vent, je courais pour me convaincre de ma vie et de ma liberté; je perçais les buissons, je franchissais les fossés, j'escaladais les talus, je bondissais, je criais, je pleurais de joie, et puis je tombais d'une fatigue pleine de délices sur les pelouses élastiques et embaumées, je m'enivrais de leurs émanations, et, couché, j'embrassais l'horizon bleu d'un regard sans envie, en lui disant avec une conviction qui ne se retrouve jamais : « Tu n'es pas plus pur ni plus paisible que moi !... » C'était pourtant moi qui pensais cela !...

Dieu tout-puissant! que ne consentez-vous à me rendre, au prix de ce qui me reste de vie, une de ces minutes de mon enfance! Hélas! tout homme qui a éprouvé comme moi l'illusion du premier bonheur et des premières espérances a subi le châtiment du premier coupable! Nous aussi, nous avons perdu un paradis!...

Mon père, passionné pour les études classiques, s'était promis de faire de moi une espèce de savant. Ce n'est pas la seule de ses espérances que j'aie trompée. Il m'avait appris ce que je sais de latin par une méthode qui lui était propre, et dont les fruits m'ont échappé à mesure que j'ai vieilli. A dix ans, je lisais plus couramment qu'aujourd'hui des auteurs assez difficiles. Enchanté de mes progrès, sur lesquels s'aveuglait sa tendresse, quoiqu'il fût

plus que personne à portée de les apprécier à leur juste valeur, il ne pensa plus qu'à me faire commencer mes études grecques; mais les occupations multipliées que lui donnaient ses importantes fonctions ne lui permettaient pas de me diriger. Parmi les hommes qui correspondaient avec lui sur des questions de philologie et de littérature ancienne se trouvait un certain Euloge Schneider, de Strasbourg, très savant éditeur d'un *Anacréon* allemand. Mon père me recommanda aux soins de ce Schneider, qui les lui avait offerts, et j'allai à Strasbourg apprendre du grec sous ses auspices.

M. Schneider ne pouvait pas me donner un logement chez lui; mais il m'avait fait préparer une chambre propre et commode, à l'*hôtel de la Lanterne*, chez une excellente Mme Teutch, dont j'aime à me rappeler le nom et le souvenir.

J'étais arrivé de nuit. La plus grande ville que je connusse alors était ma ville natale. Dès le point du jour, tourmenté d'une impatience invincible, je parcourais les rues solitaires, étonné de tout, admirant tout, et frappé surtout d'une sorte d'extase devant cette magnifique cathédrale que le monde ancien aurait comptée parmi ses merveilles. Je n'avais rien vu de pareil en ma vie à ce chœur d'anges et de saints qui l'embrassait de myriades de figures, et qui semblait s'élever avec elle aux faîtes de la Jérusalem céleste, en perçant les riches broderies et les dentelles transparentes de sa miraculeuse architecture. Je fus tiré de ma méditation par le bruit d'un coup de marteau, et je vis rouler à mes pieds la tête d'un saint. Un autre coup retentit; et, ce qui tomba, c'était le buste de la Vierge embrassant son Fils. Je cherchai d'où venait cela, et j'aperçus un homme juché au portail sur les épaules d'un apôtre colossal, et frappant à droite et à gauche avec des imprécations épouvantables sur ces représentations gothiques des élus du Seigneur. Le peuple s'était amassé peu à peu en groupes agités, d'où partaient des rires éclatants, de sombres vociférations et de sourds murmures. Je fus longtemps à m'expliquer cette frénésie, qui n'était pas encore parvenue au pied du mont Jura.

Il était neuf heures du matin quand je crus pouvoir me présenter chez le citoyen Schneider. Mme Teutch m'avait bien dit que c'était comme cela qu'il fallait le nommer; et que, tout enfant que je fusse, il était capable de me faire mourir si je ne le tutoyais pas. Je venais de me répéter cette leçon pendant une heure de promenade sur le Breuil, regrettant, à vrai dire, de commencer ainsi mes nouvelles études, et de ne pouvoir arriver sans ce préambule à la première page des Institutions de Clénard.

Je montai trois degrés; je frappai à une petite porte étroite. Une servante vieille et fort rechignée vint me recevoir, et m'introduisit en grommelant chez le citoyen Schneider, c'est-à-dire dans la salle à manger où je devais l'attendre. Cette pièce était fort propre, quoiqu'elle ne fût boisée que de planches à sim-

ples moulures, sans couleur, sans cire et sans vernis. Elle avait pour tout ornement deux grands sabres en sautoir.

Le déjeuner était servi. C'était un plat d'huîtres, *rara concha in terris* ([1]), un plat d'anchois, une jatte d'olives, et une cruche de bière. Le citoyen Schneider entra, plaça ses deux pistolets sur la table, et s'assit après m'avoir assez brusquement salué.

Je m'approchai de lui, et je lui remis la lettre de mon père. Aux deux premières lignes, il me tendit la main, m'adressa je ne sais quelle phrase grecque à laquelle je répondis en disant que je n'avais pas encore le bonheur de savoir un mot de grec, puis m'invita à déjeuner, et sur mon refus, à dîner. Je n'avais aucun prétexte pour ne pas accepter. J'aurais cependant mieux aimé dîner chez M[me] Teutch.

La vieille servante revint et lui apporta des gazettes allemandes, une lampe, une boîte à tabac et une pipe. Il alluma sa pipe, et remplit devant moi un verre de bière que je me crus obligé de vider. Pendant qu'il parcourait ses journaux, je l'aurais peint, si j'avais su peindre.

Euloge Schneider n'avait pas toujours porté ce prénom académique, qui signifie *beau parleur* ou *savant spirituel*. Les érudits le connaissent autrement. Il l'avait pris pour entrer dans le monde sous le privilège d'une pseudonymie parlante qui ne manquait pas de prétention. C'était un homme de trente-cinq ans, laid, gros, court et commun, aux membres ronds, aux épaules rondes, à la tête ronde. Ce qu'il y avait de plus remarquable dans sa face orbiculaire d'un gris livide, frappée çà et là de quelques rougeurs, et criblée de petite vérole, c'était le contraste de ses cheveux noirs, coupés de très près, avec ses sourcils touffus et bruns sous lesquels étincelaient deux yeux fauves ombragés de cils roux. Doué d'une immense aptitude à savoir, et d'un esprit tout en ironie que j'ai trouvé presque toujours à côté de la cruauté, il n'avait rien de ce qui touche, de ce qui émeut, de ce qui lie le cœur.

Toutes les fois que je me le rappelle comme je l'ai vu, imposant pour le petit nombre des savants qui pouvaient le juger, mais si peu sympathique de sentiment, si maladroit de faconde, et si repoussant d'extérieur pour tout le reste, je me demande avec étonnement de quelle autorité cet homme a balancé pendant six mois l'omnipotence de Saint-Just, opprimé une vaste et forte province, menacé la Convention et inquiété la République.

Plus le dîner me faisait peur, plus j'y fus ponctuel. C'est le premier banquet de ma vie où il ne s'éleva pas au-dessus de la nappe, à l'exception de ma tête, une tête qui n'ait été coupée depuis.

---

1. Mets rare en ce pays.

Les convives de Schneider se nommaient Edelman, Young et Monnet.

Edelman prendrait de droit une place dans les biographies, même quand la révolution aurait oublié de l'inscrire sur ses listes sanglantes. C'était un petit homme d'une physionomie grêle et triste. Son chapeau rond rabattu, ses lunettes inamovibles, son habit d'une propreté sévère et simple, fermé de boutons de cuivre jusqu'au menton, son langage froidement posé et flegmatiquement sentencieux, composaient un ensemble très médiocrement aimable, mais qui n'avait rien d'absolument repoussant.

Young était un pauvre cordonnier, mais il s'en fallait beaucoup que ce cordonnier fût un homme commun. La nature l'avait fait poète; et sa figure lourde, aux traits massifs et comme mal ébauchés, couronnée de cheveux durs et noirs qu'hérissait en touffes divergentes une pommade grossière, s'animait d'une inspiration toute particulière quand il débitait ses odes et ses satires.

J'ai dit que le troisième s'appelait Monnet. Celui-là m'était bien connu; et sa rencontre fut pour moi une sorte de bonheur, car j'ai vu peu d'hommes, dans mon enfance, qui eussent plus de qualités propres à se faire aimer. Monnet avait été grenadier dans sa première jeunesse. Il était grand, beau, bien fait, quoique un peu voûté, plein d'aménité, de politesse, et de je ne sais quelle grâce triste qui attache. Sa physionomie mélancolique était comme empreinte d'un pressentiment sinistre. Il ne souriait pas sans amertume. Si cette vision du passé, plus vive, plus instante que le présent lui-même pour un homme qui ne vit plus que dans le passé, ne trompe pas ma mémoire, il y avait dans son cœur quelque mystère douloureux, dans son regard quelques traits de défiance et d'effroi. Il ne s'était pas jeté à Strasbourg dans le parti extrême, dont il avait nécessairement les excès en horreur : il y était tombé; et voilà ce que je sentais, sans le concevoir distinctement.

Je prenais bien peu de part à ce formidable échange de pensées de mort où tout le monde entrait pour son intérêt personnel, et qui étaient alors de droit défensif; mais cela montait mes idées, comme aurait dit Edelman, à un diapason extraordinaire. Cette alternative de mourir ou de faire mourir, cette question d'assassinat réciproque, devenue un dilemme pressant dont la solution pouvait avoir lieu le lendemain, cette horrible loterie de têtes dont on balançait froidement les chances douteuses, et où chacun des interlocuteurs avait un enjeu encore voyant, parlant et rempli de vie, cela est exécrable à penser!

Ce que je pus saisir dans un entretien si extraordinaire pour moi, c'est que les révolutionnaires de Strasbourg s'étaient partagés sous deux drapeaux. L'un était celui des *nouveaux hommes d'État* représentés dans la Convention nationale par Robespierre, et dans le département du Bas-Rhin par Saint-

Just. Qui ne frémirait de penser aujourd'hui que Robespierre et Saint-Just étaient *modérés* aux yeux de quelques hommes élevés dans ces belles et nobles études qu'on a si justement appelées *humaines*, et qui améliorent le cœur en éclairant l'esprit [1]?...

L'autre était porté par Schneider, qu'une logique d'extermination, qui dépassait de bien loin les docrines aveugles et stupides de Marat, avait poussé aux dernières conséquences de ce fanatisme antisocial.

Comme la révolution avait deux grands-prêtres à Strasbourg, elle y avait deux temples consacrés à ses redoutables mystères, la société populaire, épurée par Saint-Just, et la *Propagande* de Schneider. On n'a pas connu cette nuance à Paris même. On a vu les Cordeliers disputer le pouvoir aux Feuillants, et les Jacobins triompher des Feuillants et des Cordeliers ; mais personne ne s'avisa d'y enchérir sur les Jacobins. Le ressort de la Propagande se brisa trop tôt pour cela.

La première leçon que je reçus de mon professeur de grec fut la défense de visiter cette société populaire, infectée des mauvais principes du *modérantisme* conventionnel. Young insista sur la nécessité de me nourrir des précieux enseignements de la *Propagande ;* et il appuya cette opinion de quatre vers d'une de ses odes, que Schneider s'empressa de traduire à mon usage et qui se sont conservés sans altération dans ma mémoire. On les comprendra aisément :

Il faut que l'enfant lui-même quitte les bras de sa mère, — Qu'il s'ébatte sur le cercueil d'un tyran avec plus de joie que dans son berceau, — Qu'il agite pour hochets des ossements et des sceptres rompus, — Et qu'il suce le lait héroïque, le lait sanglant de la liberté.

Ces recommandations étaient d'autant plus pressantes que le citoyen Schneider allait me laisser longtemps abandonné à moi-même et aux soins de Mme Teutch. Schneider partait le jour suivant, accompagné de ses hussards de la mort, et allait promener de village en village un échafaud nomade, pour exercer, sur les infortunés qui s'étaient laissé piller par les Autrichiens, la vengeance nationale. Ce voyage pouvait être long, car le nombre des proscrits était à la discrétion du juge.

Je restai seul. Le lendemain, à dix heures du matin un peu passées, je traversais la place d'Armes; il y avait au bout de cette longue place, du côté de la *Maison-Rouge*, un échafaudage d'une forme singulière dont je compris rapidement l'usage; on venait de décapiter une pauvre femme de quatre-vingts ans, qui était convaincue, par son propre aveu, d'avoir donné du pain à un

1. Preuve frappante que l'instruction, les belles-lettres elles-mêmes, séparées de la religion, sont absolument impuissantes à maintenir l'homme dans le chemin de la vertu, de la justice et du devoir !...

Autrichien affamé; l'exécuteur relevait le couteau sanglant dont la permanence menaçante n'aurait été concédée alors pour aucun des autres privilèges de la liberté. Le tambour roula et je m'enfuyais, quand je vis venir la *Propagande*, je la suivis machinalement.

C'était une chose étrange que la *Propagande*. Composée des énergies les plus adultes et les plus vivaces du temps, elle avait conservé des mœurs de la jeunesse un peu de grâce et d'élégance. Quelques-uns de ses membres se distinguaient même par un costume presque recherché. Ils portaient une veste courte, mais très propre, qu'entourait une ceinture tricolore étoffée, munie d'excellentes armes, et à laquelle était suspendu un large couteau de chasse. Le bonnet rouge, leurs grands pistolets aux pommeaux brillants, leurs brodequins de cuir écru, l'ensemble entier de leur physionomie pleine d'un calme qui, dans ces jours décisifs, pouvait passer pour du courage; les chances de la mort qui les suivaient de si près, et que j'avais apprises la veille : il n'en fallait pas tant pour exciter quelque curiosité sympathique dans un cœur d'enfant.

Ils arrivèrent au pied de cet horrible échafaud à travers la foule qui s'éloignait, de crainte de se compromettre. L'orateur s'agenouilla, se releva, et puis, retourné vers nous, il remercia, il *panégyrisa* la guillotine, au nom de la liberté, avec un choix d'expressions si gracieusement effrayantes, que je sentis une sueur froide ruisseler sur mon front et baigner mes paupières. Je n'ai jamais pu oublier cette procession fanatique de la *Propagande* qui avait le bourreau pour pontife, et la guillotine pour reposoir!

Ceci se passait en frimaire, du 2 au 5 ou 6 décembre, et je ne devais revoir Schneider qu'une fois. Je ne m'informai pas de ses voyages, dont les biographies rapportent d'horribles circonstances, qu'on relèguerait volontiers à l'histoire des vampires et des goules.

Le 21 décembre, vers trois heures de l'après-midi, je vis un cortège bruyant se répandre dans la plus vaste rue de Strasbourg, et s'arrêter au-dessous du balcon de Saint-Just. Schneider rentrait en ville. Il s'était fait précéder de quatre coureurs revêtus des couleurs nationales. Sa voiture, découverte quoique le temps fût douteux, était traînée par six beaux chevaux. Autour de lui caracolaient fièrement et le sabre nu les cavaliers d'élite de son escorte portant la tête de mort sur leur sabretache et sur leur schako, et plus hideux encore que de coutume d'une gaieté qui ne leur était pas familière. Derrière tout cela retentissait lourdement sur le pavé un char à quatre larges roues, bas, étroit, peint de rouge, traîné par deux chevaux chamarrés et enrubannés, et sur lequel battaient de longs ais rouges avec leur traverse rouge. Cet appareil était accompagné de deux hommes à cheval, en blouses noires, dont le bonnet rouge

était orné d'une large cocarde; il était suivi d'une petite carriole dans laquelle était assis un homme pâle, maigre et sérieux, que cherchaient tous les regards. Ce n'était cependant pas Schneider.

Une légère rumeur, qui ne tarda pas à s'étendre au loin, annonça que Saint-Just allait paraître au balcon. Il y avait dans sa démarche une sorte de brusquerie solennelle : il ne cherchait pas l'accueil du peuple; il le réprimait, au contraire, d'un geste sec et absolu. Ses cheveux épais et poudrés à neige sur ses sourcils noirs et barrés, sa tête perpendiculaire sur sa haute et ample cravate, la dignité de cette taille petite, l'élégance de cette mise simple, ne manquaient cependant jamais leur effet sur la multitude. Il fit signe qu'on s'arrêtât, et on s'arrêta.

Tout à coup, une femme du peuple, profitant du moment où elle excitait son attention, s'élança hors de la voiture, et se jetant à genoux sur les pavés : « Justice, s'écria-t-elle, justice, citoyen! J'en appelle à Saint-Just et à la Convention! » Puis elle raconta en peu de mots, mais avec l'expression la plus éloquente, l'horrible abus de pouvoir du tyran de l'Alsace. « Est-il vrai! dit Saint-Just en appuyant sa main sur son front. Cela peut-il être vrai! » Tout le monde fut d'accord sur les faits, sans en excepter l'homme de la petite voiture que son intimité cordiale avec Schneider rendait un témoin imposant. Saint-Just ne parlait pas, ou, tout au plus, il murmurait à voix basse quelques mots confus : « Le voilà donc dévoilé, l'exécrable Schneider ! » Et puis il mordait ses poings, et frappait à coups réitérés sur la barre de son balcon. « Qu'aurais-tu fait, dit-il enfin à la plaignante, si tu ne m'avais pas trouvé disposé à te rendre justice? — Je t'aurais tué, répondit-elle en montrant un poignard qu'elle tenait caché. Maintenant, je te demande sa grâce. — Sa grâce! cria Saint-Just, dont ce mot réveilla la fureur; la grâce de Schneider! A la guillotine! continua-t-il avec une explosion incroyable dans un caractère si méthodique et si mesuré. Qu'on le mène à la guillotine! — Couperai-je la tête? demanda respectueusement l'homme maigre de la petite voiture. — Je n'en ai pas le droit, dit Saint-Just en frémissant de dépit. Au supplice que le monstre a inventé! qu'on l'attache à la guillotine jusqu'à nouvel ordre. »

Et, en effet, Schneider avait inventé cette exposition à l'instrument permanent de la mort pour les cas, peu nombreux, de la législation révolutionnaire qui n'entraînaient pas nécessairement la peine capitale. On se rappelle à Strasbourg un négociant qui y a passé seize heures.

Comme j'étais à un point trop éloigné du lieu de la scène pour en saisir tous les détails, et que ces détails se traduisaient en allemand dans la conversation de la foule, je n'emportai aucune idée distincte de l'événement. J'avais passé quelques minutes au Breuil, dont la tristesse, dans cette saison

Les types populaires de la campagne à Oneglia. (P. 394.)

rigoureuse, convenait déjà à mes rêveries d'enfant, et je me dirigeais vers l'hôtel de Mme Teutch, quand, en débouchant du passage de la Pomme-de-Pin, je me trouvai entraîné par une nouvelle cohue qui s'y grossit bientôt de toute la population de Strasbourg, et qui se déborda comme un torrent sur la place d'Armes en roulant vers l'échafaud. Un moment elle se resserra encore pour faire place à quelque chose de terrible : c'était Schneider saisi des deux côtés par ces deux valets de bourreau, en blouses noires, qui lui servaient d'heiduques un moment auparavant, précédé par cet homme pâle que j'avais vu dans une petite calèche, et suivi de deux de ses hussards de la mort qui le piquaient, en riant, de la pointe de leurs sabres pour le faire avancer. Je frissonnai d'horreur et de pitié; mais je ne pus pas même me détourner pour éviter ce spectacle. Heureusement je pense qu'il ne me vit pas. Ses petits yeux paraissaient fondus dans leur orbite. Sa pâleur était affreuse; et cependant il essuyait de la sueur sur son front. A mesure qu'il approchait de la guillotine, les acclamations redoublaient de violence ou d'allégresse; car je les entendais sans les comprendre.

Bientôt il se fit un grand silence, et je compris que Schneider montait à l'échafaud; mais je ne savais pas si c'était pour mourir; et c'est ce qu'aucun de mes voisins ne pouvait m'expliquer, parce qu'il n'y en avait pas un qui parlât français. Après cela, les acclamations se succédèrent et s'interrompirent avec des intermittences effrayantes. C'étaient des cris menaçants, et puis une attente silencieuse, et puis des applaudissements éclatants, et à chaque fois je croyais que sa tête tombait, et je m'élevais sur mes pieds pour voir le sommet de l'appareil de mort et m'assurer que le couteau était encore suspendu, et je me trouvais heureux de découvrir en haut ce fer sanglant dont l'aspect m'avait épouvanté la veille. Les efforts que je faisais pour m'éloigner, et peut-être aussi le mouvement de cette masse ivre de fureur et de joie, me rapprochèrent d'un volontaire du Midi qui dépassait cette multitude de toute la tête, et qui se croyait obligé de communiquer au loin le programme de cette cruelle cérémonie. « On lui a fait ôter sa cocarde! criait-il. Respect aux couleurs nationales! On lui a enlevé son chapeau! respect au peuple! On lui fait déposer maintenant son habit... : mais pourquoi cela? C'est que c'est un habit militaire. Et la pluie qui tombe si froide! — C'est du givre. — Cela le pénètre comme des aiguilles; aussi voyez comme il grelotte : en vérité, ce serait lui rendre service que de le guillotiner tout de suite. » Et il n'avait pas fini qu'un cri universel s'éleva. « Qu'est-ce que cela veut dire? dis-je à un de mes nouveaux voisins. — Cela veut dire : *Sous le couteau*, répondit-il... » Cette voix m'était connue; je regardai : c'était Monnet. « Ah! M. Monnet, m'écriai-je. — Tais-toi, reprit-il en posant son doigt sur ma bouche... — Le tuera-t-on?

— Non, dit Monnet; voilà des cavaliers qui s'approchent, et le bourreau qui descend : c'est pour une autre fois. »

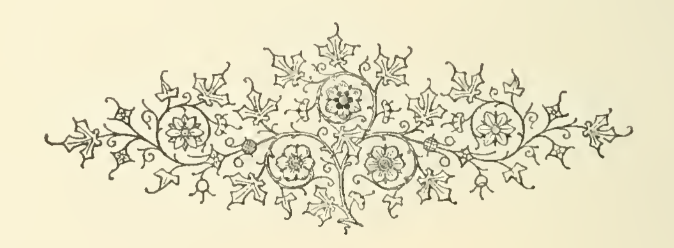
La foule s'était dissipée à la suite d'une chaise de poste que Saint-Just venait d'envoyer, et qui conduisait Schneider à Paris sous bonne et sûre garde. Monnet me prit les mains, et me dit : « L'illusion du pouvoir a rendu Schneider furieux. C'est un monstre, mais on va tirer de là des inductions funestes contre les vrais républicains. Saint-Just a triomphé, et la liberté est perdue au bénéfice d'un tyran. Dis cela à ton père. » Il m'embrassa et me quitta.

La nuit suivante on arrêta les complices de Schneider, et ils furent traduits, comme Schneider, au tribunal révolutionnaire de Paris.

Euloge Schneider, de Vipefeld, fut décapité le 12 germinal an II, 1er avril 1794, comme « convaincu d'avoir, par des concussions et vexations immorales et cruelles, par l'abus le plus révoltant et le plus sanguinaire du nom et des pouvoirs d'une commission révolutionnaire, opprimé, volé, assassiné, ravi l'honneur, la fortune et la tranquillité à des familles paisibles. » Ce sont les termes du jugement. Young, Edelman et le pauvre Monier moururent sur le même échafaud les jours suivants.

La catastrophe imprévue de mon professeur me laissa à l'alphabet de la langue grecque... »

Ch. Nodier.





SOUVENIRS D'UN AUMONIER.



E 27 décembre 1836, un coup de pistolet fut tiré sur Louis-Philippe, au moment où il sortait des Tuileries en voiture pour se rendre à la Chambre des députés.

Cet assassin, qui prétendait détruire la royauté *par le meurtre du roi,* s'était placé sur le quai du côté de la terrasse, à la hauteur du second réverbère près de la grille.

Par un bienfait que la Providence semblait ne pas se lasser de renouveler, la balle, qui était entrée par la portière sur laquelle le roi s'appuyait, effleura sa poitrine, passa entre la joue droite du duc de Nemours et la tête du prince de Joinville, sans toucher ni le roi, ni ses fils; ces derniers furent cependant atteints au visage par quelques éclats de la glace qui avait été brisée en mille pièces.

L'auteur du nouvel attentat fut arrêté immédiatement par un surveillant du château, et bientôt conduit dans une des salles; là, on s'efforça inutilement de savoir du prisonnier son nom. Aucun des objets trouvés sur lui ne pouvait le faire reconnaître; son linge était démarqué. Il n'hésita pas, du reste, à faire l'aveu de son crime, et alla même jusqu'à s'en glorifier. Il semblait surtout mettre de l'affectation à proclamer sa haine contre la maison d'Orléans, « *qu'il avait appris à détester depuis l'âge de dix ans.* »

Il convint d'avoir agi sous l'influence d'une passion politique, de faire partie d'une société secrète, composée de quarante personnes, disant qu'il avait, lui, le numéro 2, comme successeur d'Alibaud, qu'aucun des membres de cette société ne connaissait ses coassociés; qu'ils ne communiquaient pas entre eux, mais que le numéro 3 savait maintenant que c'était son tour. « Si le numéro 3 ne marche pas, ajoutait-il, ce sera au tour du numéro 4, et quant au numéro 3, on lui fera son affaire. »

Mais en arrivant à la porte de la Conciergerie, sur le point de descendre

de voiture, il se rétracta, et dit au garde auquel il avait fait toutes ces déclarations : « Ne croyez point ce que je viens de vous dire; notre société n'existe pas; j'ai voulu rire. »

On n'avait pu parvenir encore à découvrir le nom du prévenu, lorsque, le 28 décembre, dans la matinée, le sieur Barré, demeurant rue de Chaillot, se présente devant un des juges d'instruction, et déclare qu'il a cru trouver dans le signalement de l'assassin, donné par un journal, des indications paraissant se rapporter à son neveu, qui, depuis quelques jours, avait disparu de l'atelier où il était employé.

Confronté immédiatement avec l'accusé, Barré le reconnaît et le nomme; c'était en effet son neveu, Pierre-François Meunier, âgé de vingt-deux ans, commis-marchand, né à la Chapelle-Saint-Denis.

L'acte d'accusation apprit que les soins donnés à l'éducation de Meunier n'avaient pas eu le succès qu'on devait en attendre. Il était d'une humeur inconstante, et il avait abandonné successivement les diverses professions dont il avait commencé l'apprentissage.

On le voit plus d'une fois céder à une étrange disposition d'esprit, qui le portait à entreprendre avec empressement, et sur un simple défi, les actions les plus bizarres.

La déposition d'un témoin le signale en outre comme un homme sans croyance religieuse, niant même l'existence de Dieu. On ne peut oublier à cette occasion un fait qui caractérise l'abrutissement profond de ce criminel, et qui révèle, en même temps, la cause des attentats sur lesquels la société a trop souvent à gémir. Meunier se trouvait à table, le 24 décembre, chez le sieur Boulanger; la conversation s'engagea sur la religion. Meunier, suivant la déclaration de la dame Cacheux, dit qu'il ne croyait pas en Dieu. Je lui demandai, ajoute cette dame, si ses parents l'avaient élevé dans ces principes. Il me répondit que non. Mais je repris et lui dis « qu'il était heureux qu'il se fût conservé honnête homme jusqu'alors; car il avait les principes d'un voleur et d'un assassin. »

Le 29 décembre, Meunier fut transféré de la Conciergerie au Luxembourg. Ce fut dans la même chambre où j'avais vu Fieschi et Alibaud que je trouvai Meunier.

Il reçut ma première visite d'un air contraint et gêné; il me regardait à la dérobée et en rougissant. Pour ne pas prolonger son embarras, après lui avoir adressé quelques mots d'intérêt, auxquels il répondit en balbutiant, je me retirai.

Les jours suivants, mes visites furent tout aussi courtes. Cependant Meunier semblait se familiariser avec mon habit et ma personne; son air et son

attitude étaient plus naturels, sa conversation plus expansive. Il cherchait à me retenir, quand je voulais le quitter, et m'engageait à revenir au plus tôt.

Il ne me parut pas aussi dénué d'intelligence qu'on le croyait généralement. Je trouvais en lui une certaine politesse de cœur et de manières, et il se montrait très sensible à ce qu'il nommait avec reconnaissance *mes attentions et mes soins.*

Vers ce temps-là, le prisonnier eut en ma présence un entretien avec son oncle, le sieur Blondel ; ce vieux et brave soldat, qui avait laissé une jambe sur un de nos glorieux champs de bataille de l'Empire, reprocha à Meunier, avec une véhémence d'indignation militairement exprimée, son forfait, qu'il qualifia, à plusieurs reprises, de lâche et d'infâme.

« Malheureux, continua-t-il, j'ai honte de t'avoir pour neveu ; ça me fait bouillonner le sang d'y penser. Est-ce que toutes les lois divines et humaines ne condamnent pas ton crime? Mais alors même qu'il n'eût pas eu pour objet la personne sacrée et inviolable du roi ; alors même que tu eusses eu à te plaindre d'un simple particulier, aurais-tu pu agir ainsi sans te déshonorer? Est-ce que les règles de l'honneur permettent d'attaquer quelqu'un qui est sans armes, sans lui avoir dit de se mettre en garde? et, par hasard, croirais-tu valoir davantage que le brigand qui va s'embusquer pour tuer traîtreusement un homme sans défense et lui enlever son argent? Tu vaux cent fois moins encore... Quelle tache ignominieuse pour nous tous d'avoir eu dans notre famille un monstre de ton espèce!... Le pire des criminels, un régicide!... Oui, le régicide est le plus scélérat des assassins, celui qui fait le plus de mal, car le même coup qu'il porte au roi frappe au cœur le pays tout entier, qui peut périr dans un bouleversement. C'est comme si on abattait une colonne qui soutient tout l'édifice. Et pourquoi en vouloir au roi? Que t'a-t-il fait? C'est par suite, m'a-t-on dit, de tes opinions politiques que tu as agi ; mais est-ce que tu comprends quelque chose à tout cela, ignorant, imbécile que tu es, toi qui n'as jamais voulu apprendre rien de bon? N'aurais-tu pas mieux fait de profiter des exemples et des leçons que tu as reçus chez tes parents? N'aurais-tu pas mieux fait de travailler, de rester dans ton atelier? Mais non ; tu as préféré mener une vie de vagabond et de fainéant ; fréquenter tout ce qu'il y avait de mauvais garnements. Appelles-tu cela aussi de la politique? Elle est belle ta politique! Je t'en fais mon compliment. Elle a fait de toi un malhonnête homme, un lâche, un assassin, entends-tu ? elle va te conduire à la guillotine, elle fera mourir ta bonne mère de chagrin, toute la famille de déshonneur! Oh! pour mon compte, que n'ai-je été tué par une balle de l'ennemi! »

Et en prononçant ces mots, des larmes coulaient des yeux du vieux et loyal militaire.

Reprenant ensuite : « Voyons, raisonnons un peu. Tu prétends que tu as conçu de la haine pour la famille d'Orléans, et pour le roi en particulier, à l'époque où il est monté sur le trône ; mais je vais te citer des paroles et des faits qui vont prouver que tu mens... Ne te rappelles-tu pas qu'à cette époque, et longtemps même après, un jour d'émeute, que tu m'accompagnais, tu me disais : « Je ne comprends pas pourquoi ces gredins en veulent au roi qui n'a » fait encore que de bonnes choses et qui a une si belle famille. » Une autre fois, n'avais-tu pas fait le pari d'aller briser les vitres d'un magasin du passage Véro-Dodat, pour déchirer toutes les caricatures outrageantes pour le roi, qu'on y vendait? Tu aurais certainement exécuté ton projet, si on ne t'en avait empêché en te retenant de force. Souvent je t'ai moi-même entendu te récrier contre la tolérance du gouvernement qui souffrait ces étalages inconvenants et séditieux, et lorsque je te disais à la même occasion : « Ils ne se » seraient pas avisés de plaisanter ainsi avec l'autre gouvernement, qui en » aurait bientôt fini avec eux. Mais comme ils savent trop bien qu'ils n'ont » rien à craindre avec celui-ci, ils se donnent sans danger tous les honneurs » du courage, ce qui, selon moi, n'est que de la lâcheté... » tu étais de mon avis. Qu'as-tu à répondre à cela? Regarde-moi en face. »

Meunier rougissait, mais ne répliquait rien.

« On t'a affilié à quelque société secrète, et voilà ce qui t'a perdu. Je sais que dans le temps tu as fait des démarches pour entrer dans la société des *Droits de l'homme*, et plus tard, *des Familles*.

— Oh! pour cela, mon oncle, je vous jure que je n'ai jamais fait partie d'aucune société secrète.

— Alors, tu t'es lié avec quelque mauvais garnement qui t'a donné de mauvais conseils; car tu n'es pas méchant, mon garçon, et tu es incapable par toi-même d'une semblable atrocité. Dis-moi donc la vérité. C'est quelqu'un qui t'a mis ça dans la tête; quelqu'un qui connaissait ton malheureux caractère t'a fait prendre cet affreux engagement, et, selon ta coutume, tu as voulu le tenir, coûte que coûte. »

Meunier ne répondait rien, mais on voyait qu'il souffrait cruellement et qu'il ne pouvait se dissimuler la vérité et la justesse des reproches et des observations que lui adressait son oncle.

Après le départ de ce brave homme, Meunier fut saisi d'une violente attaque de cette affreuse maladie d'épilepsie dont il avait éprouvé, à ce qu'on prétend, les premières atteintes quand il avait fait le serment d'assassiner le roi.

La profonde et durable émotion de l'accusé me fit comprendre que la corruption n'avait pas pénétré dans les dernières fibres de son cœur, qu'il y avait

encore en lui quelques bons sentiments. L'idée de déshonorer sa famille, de plonger sa mère dans la honte et la douleur, le préoccupait par-dessus tout.

Nous devons l'avouer, disait de son côté M. Barthe, quelles que fussent les habitudes de Meunier, la voix de la morale et de l'humanité s'était fait entendre à lui plusieurs fois. L'attentat qu'il voulait commettre lui apparaissait dans toute son horreur; il aurait voulu se soustraire à l'idée qui le poursuivait; il aurait voulu fuir, et le samedi qui précéda l'attentat, il songea à s'empoisonner; et après la perpétration de son forfait, son projet était encore de se tuer. « Mais quand un assassin, lui fit-on observer à cette occasion, commet un crime, surtout dans l'intérêt d'un parti, il doit désirer survivre à son crime ?

» — Non, monsieur, quel que soit le parti auquel on appartienne, on doit toujours mourir, parce que la conscience vous reproche toujours votre action.

» — Mais puisque vous saviez qu'une mauvaise action produit toujours des remords, vous n'auriez pas dû commettre ce crime !

» — C'est vrai. »

De mon côté, j'ajoutai à cet égard que, puisque la voix de la conscience s'était fait entendre pour lui reprocher son détestable projet d'assassiner le roi, elle ne devait pas non plus être restée muette quand il avait voulu commettre un nouveau meurtre sur lui-même, par le suicide; que c'était un moyen désespéré et qui conduisait à l'impénitence finale que de vouloir étouffer la voix de la conscience en devenant plus criminel. « Que voulez-vous, me répondit-il, ce n'est que maintenant que je comprends combien j'ai été coupable, et combien plus je pouvais encore le devenir. »

En somme, Meunier était du nombre de ces jeunes ouvriers que l'on ne rencontre que trop fréquemment, qui ont secoué de bonne heure toute espèce de joug; que leurs habitudes d'oisiveté et d'intempérance, jointes à l'inconsistance et à la faiblesse de leur caractère, livrent sans défense à tous les entraînements funestes du dehors. De mauvaises lectures achèvent la perversion de leur sens moral, en répandant dans leur esprit un jour faux sur tous les principes.

Meunier, au caractère bizarre, capable de tout par bravade ou bien lorsqu'il y était provoqué, se défiait parfois de lui-même, et à cette occasion il me disait : « Quand je recevais de l'argent, je priais souvent une personne de me le garder et de ne pas me le donner si je le lui demandais. »

En lisant avec attention les pièces du procès, j'avais remarqué que, d'après la déposition d'un témoin déjà cité, Meunier s'était fait gloire de n'avoir aucune espèce de croyance, en un mot, d'être athée. Je ramenai la conversation sur ce sujet; il me fut facile de le faire convenir de l'absurdité, de l'impossibilité même de l'athéisme; car il n'y a pas, à proprement

parler, de véritables athées. Ceux qui affectent de l'être le sont plutôt par le cœur que par l'esprit. Ils cherchent dans cette dégradante doctrine un asile contre le remords. Ils ne rejettent la croyance universelle que parce qu'elle condamne leurs passions et leurs vices. L'athéisme du cœur est le plus dangereux. Contre cet aveuglement intéressé, les raisonnements ne peuvent rien; il n'y a que la grâce de Dieu qui soit assez puissante pour en détruire le principe.

Meunier finit par m'avouer que les propos qu'il avait tenus étaient de sa part une pure fanfaronnade. C'est en m'adressant à son cœur, et aux bons sentiments qui s'y étaient révélés, que je parvins à maintenir dans de bonnes dispositions sa volonté toujours ondoyante et cédant à tous les courants.

On ne saurait, du reste, se figurer la profonde ignorance de Meunier en matière de religion. Il n'avait jamais eu sur ce sujet que des notions vagues et superficielles, et qui étaient maintenant entièrement effacées. Il fallut lui en donner les connaissances les plus élémentaires, et détruire dans son esprit beaucoup de préventions.

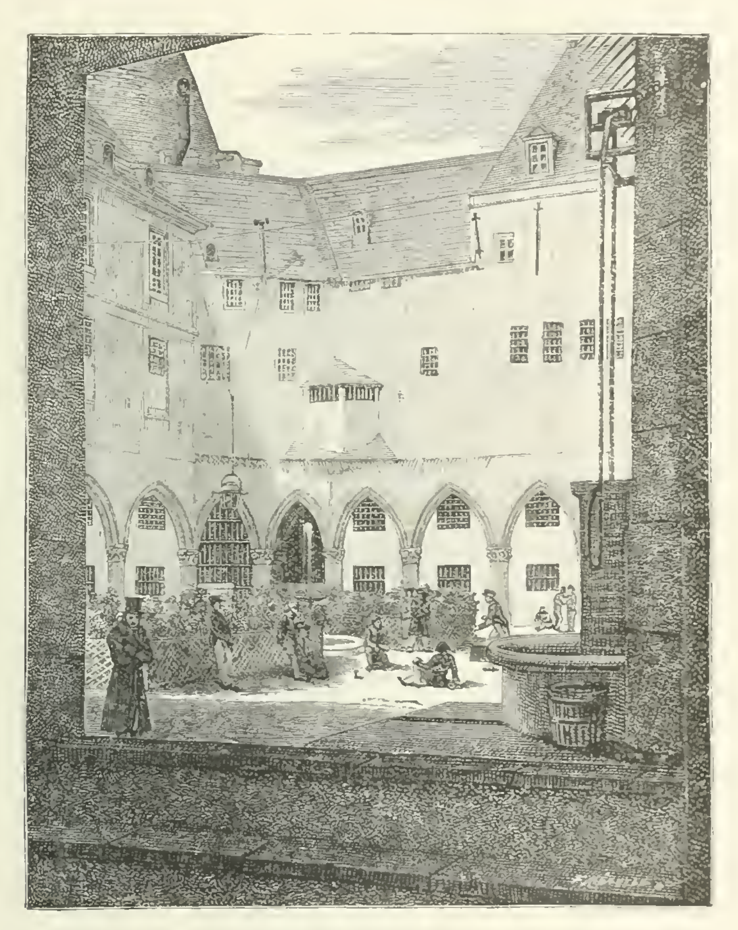
Comme l'homme même le plus ignorant ne veut pas avoir l'air de parler contre la religion sans s'étayer de quelques arguments qui justifient ses préventions, Meunier hasardait quelques objections usées et mille fois réfutées. Quelques explications furent donc nécessaires pour détruire ces préjugés adoptés sur parole et lui faire reconnaître qu'on ne doit pas juger de la religion d'après les calomnies de ses adversaires; que ce serait agir comme un juge aveugle et injuste qui, s'inquiétant fort peu du bon droit, ne chercherait la vérité que dans les allégations passionnées d'une des parties.

L'intelligence et l'instruction du pauvre ouvrier n'étaient pas assez développées pour comporter un genre de démonstration où il aurait fallu suivre, anneau par anneau, la chaîne des vérités divines avec les preuves à l'appui. Il suffisait donc de lui donner une idée exacte des points fondamentaux et des dogmes essentiels de notre foi, qu'il avait un intérêt suprême à connaître. Pour l'attacher à la religion autant par le cœur que par l'esprit, afin qu'elle fût tout à la fois la règle de sa conduite et de sa croyance, il ne fut pas sans importance d'insister sur les devoirs et les besoins particuliers de sa position. J'obtins un résultat satisfaisant.

Meunier faisait sa prière, soir et matin, sans affectation, mais aussi sans que le respect humain, jusque-là si puissant sur lui, fût capable de l'arrêter. Sous tous les rapports, il y eut une notable amélioration ; elle fut évidente pour tous. Le directeur de la prison, les gardiens en étaient frappés. La foi avait réveillé sa conscience. Dans un nouvel interrogatoire que subit le détenu : « Oh! si les assassins, s'était-il écrié, avant de se porter au crime,

souffraient ce que je souffre depuis vingt-cinq jours, il y aurait de quoi les empêcher de le commettre! »

Meunier voyait souvent ses deux oncles, Barré et Blondel, qui, l'un et l'autre, ne cessaient de l'encourager à persister dans les bonnes dispositions qu'il manifestait. Sa mère venait tous les jours de Chaillot pour me demander de ses nouvelles; elle m'entretenait aussi de sa propre douleur, de ses craintes, de ses alarmes, surtout de son amère tendresse pour ce fils qui avait si mal répondu à tous ses soins. Ah ! c'est que le pardon d'un fils, quels que soient



La Conciergerie. (P. 461.)

ses torts, ses fautes, quel que soit même son crime, se trouve toujours écrit dans le cœur d'une mère !...

Meunier refusait cependant, avec la même obstination, de faire des aveux.

« Dans l'affreuse situation où vous êtes, lui dit un jour le président, j'ai voulu vous procurer la plus grande consolation que vous puissiez recevoir. J'ai permis à votre malheureuse mère, j'ai permis à votre tante de pénétrer jusqu'à vous. Cédez à leurs larmes, à leurs prières ; faites connaître à la justice les hommes qui, par de coupables excitations, vous auraient porté au crime que vous avez commis.

— Je persiste à dire, répondit Meunier, que je n'ai pas de complices, que personne ne m'a donné de mauvais conseils. »

Quelques heures après, la vieille mère de Meunier était à la porte intérieure de la prison, attendant avec une impatiente anxiété que j'eusse préparé son fils à la voir : « Mon cher enfant, disais-je à Meunier, après m'être informé de sa santé, qui avait éprouvé un léger dérangement, ne seriez-vous pas bien aise de profiter de la faveur que vous a accordée M. le président de voir votre mère? Elle est venue bien souvent, et avec le plus tendre intérêt, me demander de vos nouvelles. Chaque fois elle se retirait désespérée de ne pouvoir vous embrasser ! En ce moment elle est bien près de vous, vous allez la voir. »

A ces paroles il ne répondit que par des sanglots. Bientôt la porte s'ouvrit, et quand Meunier aperçut sa mère, il se jeta dans ses bras... Ils se regardèrent un instant sans rien dire, puis ils se mirent à pleurer tous les deux. Ce fut la mère qui rompit le silence : « Mon pauvre Meunier, mon pauvre Meunier, c'est donc ici que je te trouve! Sais-tu bien ce que j'ai souffert, ce que je souffre encore?... Mais ce n'est pas de ma douleur qu'il faut parler, c'est de toi ; toi seul m'occupes. J'ai été un peu consolée par ce bon monsieur qui est là, et à qui nous devons tant tous les deux! Il m'a dit que tu te repentais de ta faute, de ton crime! Oh! dis-le-moi aussi que tu te repens!...

— Oui, oui : j'en suis bien repentant.

— Mon cher enfant, que je t'embrasse encore une fois. » Et de nouveau, elle l'enlace dans ses bras et le presse sur son cœur.

« Maintenant, puisque tu te repens, c'est un devoir pour toi de faire connaître ceux qui t'ont poussé à commettre ce crime ; car tu as été entraîné, dis-le-moi donc; il faut que tu me le dises, » ajouta-t-elle en redoublant d'insistance; et elle regardait avec une expression d'inquiétude inexprimable son fils qui continuait à garder le silence. Se tournant alors de mon côté : « Oh! monsieur l'abbé, me dit-elle, croyez-le bien, ce ne sont pas les principes et l'éducation que je lui ai donnés dans son enfance; j'ai toujours cherché à l'élever chrétiennement, autant qu'il a dépendu de moi; il n'a reçu dans la maison que de bons exemples. Mon fils n'était pas méchant, il était doux, complaisant, dévoué; il allait jusqu'à prendre sur lui les torts et les fautes des autres. Mais, malheureusement, il suit toujours l'impression qu'on lui donne; il est toujours disposé à céder à toutes les provocations. On l'aurait défié de traverser le feu, il l'aurait traversé. »

Et s'adressant de nouveau à lui :

« Tu vois bien, mon enfant, que personne ne te connaît mieux que ta mère;

fais-lui donc tes confidences, à ta mère, ta meilleure amie! » Tout son cœur était dans ces paroles.

Son langage, s'animant de plus en plus, devenait toujours plus pressant. A force d'amour et de sensibilité, il s'élevait à la plus irrésistible éloquence. Néanmoins, quoique réellement en proie à un combat intérieur des plus violents, Meunier restait toujours silencieux.

« Comment! tu ne me réponds pas! tu ne me dis rien! » Et après avoir prononcé ces mots, cette mère désolée tombe aux genoux de son fils, le supplie à mains jointes de faire des révélations qui soulageraient sa conscience, qui pourraient peut-être le sauver, ou du moins adoucir son sort. « Mais si ce n'est pas pour toi, fais-le du moins pour ta famille, sur laquelle tu as appelé le deuil et l'opprobre; fais-le pour ta mère, qui ne pourra survivre à tant de honte et de malheur! » Puis, voyant que son fils se taisait encore, elle se couvrit le visage de ses mains... « Mon fils! s'écria-t-elle d'une voix déchirante, tu n'entends pas ma voix! »

Meunier luttait toujours contre cet entraînement si puissant qu'exercent les larmes et les prières d'une mère!

Alors, elle se relève, et d'un ton que je n'oublierai jamais : « Ah! tu dois en effet préférer à ta mère les malheureux qui t'ont porté à l'assassinat et qui t'envoient à l'échafaud!... Ils sont impatients de te voir guillotiner, pour que tu emportes avec toi leur affreux secret. Tout à l'heure, tu me faisais pitié ; maintenant, tu me fais horreur! Eh bien, je te maud...

— Arrêtez! m'écriai-je; et, posant rapidement ma main sur sa bouche : N'achevez pas une semblable parole! »

Elle me regarda d'un air abattu et découragé, et presque aussitôt tomba évanouie sur le plancher.

A cette vue, Meunier pousse un cri d'effroi. « Grâce! grâce! » s'écria-t-il en s'agenouillant et se penchant sur le visage de sa mère.

Mais presque aussitôt je le vois se rouler à terre, saisi par une crise terrible, avec des convulsions qui agitent tous ses membres et bouleversent tous ses traits. Sa respiration était bruyante, sa bouche pleine d'écume, il se heurtait la tête contre le parquet... Je le pris entre mes bras, craignant que la violence de ses mouvements ne lui occasionnât quelque grave blessure. Je me soulevai avec effort pour atteindre le cordon d'une sonnette, afin d'appeler du secours; mais, dans cet effort brusque et précipité, le cordon resta dans ma main. Après que les symptômes les plus alarmants furent passés, je parvins à placer Meunier sur un fauteuil. Je quittai le fils pour aller à la mère.

Elle parut se réveiller comme d'un sommeil léthargique; des larmes abondantes vinrent à son aide et la soulagèrent un peu.

Meunier fut longtemps encore à reprendre ses sens; il poussait par intervalle de longs et profonds soupirs. Mais aussitôt qu'il put proférer une parole, cette parole fut : « Ma mère!... oh! ma mère, c'en est fait, je dois mourir pour expier mon crime; ma vie est perdue; je ne ferai rien pour la racheter; mais j'ai empoisonné la tienne, voilà mon plus grand crime! que ne puis-je le réparer!... Je ferai du moins tout ce qui sera en mon pouvoir, tout ce que je dois. »

Nous étions là depuis une heure et demie.

Quelque temps après on vint nous ouvrir, la mère et le fils se séparèrent. Mes forces étaient épuisées.

Le lendemain, la mère de Meunier, accompagnée de sa sœur, Madame Barré, revint à la prison. Après avoir échangé quelques paroles affectueuses : « Tu n'as pas oublié, dit celle-ci à son neveu, ce que tu as promis à ta mère; tu sais à quel point elle est malheureuse, combien nous souffrons tous. Tu sais aussi ce que tu peux pour adoucir notre malheur; fais-le donc, si déjà tu ne l'as pas fait. Il n'y a personne dans la famille qui, t'ayant connu, ne dise ce que te répète si souvent ton brave oncle Blondel, qu'il est impossible que tu aies seul conçu la pensée d'un crime tel que celui que tu as commis.

— Eh bien! je vous l'avouerai à toutes deux, dit Meunier, c'est vrai; j'ai voulu, jusqu'à présent, ne nuire à personne; maintenant je vais dire la vérité : Un jour, après nous être entretenus des condamnés politiques et des moyens de les délivrer, avec L... et L..., nous avons tiré au sort pour savoir qui tuerait le roi, et c'est sur moi que le sort est tombé. On m'avait plusieurs fois sommé de tenir mes engagements, mais je n'en avais pas besoin. Cette idée m'a toujours poursuivi; elle m'empêchait de dormir. Chez mon oncle, et ailleurs, je ne voulais qu'être seul; toutes mes idées étaient portées là-dessus. Je me disais : « C'est donc toi qui dois tuer le roi! » J'y rêvais même quand je dormais. C'est de cette époque que datent mes attaques nerveuses, pendant lesquelles je perdais connaissance. On m'a rappelé depuis qu'étant endormi, j'avais fait connaître mon déplorable projet, et que je m'étais écrié : « Louis-Philippe, recommande ton âme à Dieu et règle tes comptes. C'est moi qui suis sorti de l'enfer pour t'assassiner. » Pourquoi les personnes qui m'ont entendu, pendant que mon sommeil trahissait mon secret, ne m'ont-elles pas dénoncé? Elles n'ont pas agi comme elles devaient agir. C'étaient bien en effet les tourments de l'enfer que ma pensée régicide me faisait souffrir; j'étais comme possédé du démon; je ne pouvais plus y tenir. Plus d'une fois, j'ai formé la résolution de m'empoisonner pour rompre mon fatal engagement. Si, encore, on avait tenu la parole qu'on m'avait donnée de me faire voyager, on m'aurait empêché de commettre mon crime. Je ne souhaitais si ardemment de voyager que parce

que je me sentais poursuivi par la funeste pensée que j'ai mise à exécution et que je voulais fuir.

« J'avais au commencement bien des remords, mais bientôt ce qu'on me disait... On m'avait plusieurs fois appelé capon... La lecture des mauvais journaux, comme le *Réformateur*, qui porte à la haine du gouvernement, fortifiait en moi mes coupables résolutions. Il y avait comme quelque chose qui m'étouffait, et, pour me distraire, j'étais presque toujours en ribote. Il me fallait si peu de vin ou de liqueur pour me griser !

« Enfin, étourdi, au point où j'étais arrivé, si près du but, je ne croyais presque plus commettre un crime. Cependant, le samedi précédent, je voulais encore me suicider ! Au reste, j'avais fait le sacrifice complet de ma vie. Si pour tirer sur le roi, je m'étais trouvé du côté du parapet, je me serais jeté dans la Seine pour me noyer. En me plaçant du côté de la Terrasse, je savais que je n'avais aucun moyen de me sauver.

« Comme j'aperçus sur ce point un intervalle vide dans les rangs de la garde nationale, j'eus l'idée que quelqu'un voulait favoriser l'exécution de mon projet et qu'il était dans le complot.

« Dès le 21 j'avais fait couper mes cheveux très courts, car je craignais qu'on ne me saisît par là ; je suis très sensible à la tête.

« On m'avait persuadé de démarquer mon linge, ce que je fis à l'aide d'un canif, en enlevant le morceau où était le chiffre. Il était à peu près sûr que je serais tué sur-le-champ ; il serait plus difficile de savoir qui j'étais, n'ayant rien sur moi qui pût me faire connaître. Personne alors ne serait compromis. Oh ! que les jeunes gens sans expérience, qui pourraient se laisser entrainer, prennent exemple sur moi ; qu'ils apprennent ce que les partis politiques font de leurs instruments, après s'en être servis !

— Quel affreux mystère tu nous fais entrevoir ! ta mère et moi, nous en avions un cruel pressentiment ! et en rappelant nos souvenirs...

— Mon enfant, quoi qu'il advienne, dis toute la vérité, ajouta la mère en pleurant à chaudes larmes. Que ce ne soit point pour te venger, mais pour remplir un devoir de conscience. »

Meunier, cédant à une puissance que personne ne saurait méconnaître, demanda le soir même à paraître devant le président de la Cour des Pairs, et lui fit les révélations les plus explicites et les plus détaillées.

Si Meunier n'appartenait pas aux sociétés secrètes par une initiation formelle, il subissait à son insu, par une transmission habilement calculée, leur influence et leur impulsion mystérieuse. Il disait à son oncle, en ma présence, dans un langage singulièrement expressif : « On venait sans cesse me tâter le pouls pour savoir comment il battait, on s'y prenait si bien qu'on faisait de

moi ce qu'on voulait. Ils *avaient ma clef.* On me disait que rien ne marchait comme il faut, qu'il fallait amener par la destruction du roi une nouvelle forme de gouvernement, et que le meilleur de tous était la république. »

Meunier fut condamné à mort. Lorsqu'on lui eut donné lecture de son arrêt, il adressa à M. Pasquier la lettre suivante, dont il ne faut voir que la pensée intentionnelle, qui est une pensée de repentir et un hommage à la religion :

« Monsieur le Président, — Vous m'avez fait la grâce de me promettre que mon tableau du Christ serait remis à M. l'abbé Grivel, quel que soit le sort qui m'attende; je n'ai pas ici la prétention de lui laisser un souvenir de ma personne; vous m'avez, pour cela, trop appris à me connaître; mais j'ai la conviction que ce tableau ne peut être mieux que dans les mains de celui qui a été pour moi le représentant de Dieu sur la terre.

« Applaudissez-vous aussi, monsieur le Président, car vous m'avez inspiré l'horreur du crime et du mensonge. Et si la durée de mon existence ne doit pas me permettre de pratiquer la vertu, j'emporterai du moins avec moi le regret de l'avoir connue trop tard. — MEUNIER. »

Bientôt après, Meunier se pourvut en grâce, en faisant parvenir au roi l'expression de son profond repentir. De son côté, la mère du condamné avait obtenu pour le lendemain une audience de la reine. Elle me supplia de l'accompagner. Nous étions dans la salle d'attente, tout naturellement : venant à la circonstance qui m'amenait, ce jour-là, dans cette royale demeure, je me disais : « Le plus obscur des citoyens est en sûreté sur les routes, dans son domicile... Un seul homme, entouré de bataillons, de soldats, de gardes, ne peut faire un pas sans être exposé aux coups d'une arme meurtrière. Cet homme, c'est l'habitant de ce palais, c'est le roi. »

Nous fûmes enfin admis en présence de Marie-Amélie; la mère du condamné à mort, en habits de deuil, vint se jeter à ses pieds. Elle balbutia quelques mots, toute tremblante et près de défaillir; elle fut encouragée par la reine, qui, n'osant lui donner des espérances, s'efforçait de lui donner des consolations.

« Ah! madame, répondit la malheureuse femme, il n'y a pas de consolation pour une mère qui ne peut sauver son fils. Vous êtes aussi puissante que bonne, vous qui êtes sainte, qui êtes mère aussi, pitié pour mon fils! pitié pour moi! Obtenez grâce pour tous les deux, au nom de Dieu, au nom de vos enfants! Mon fils fut bien coupable, mais il se repent, il a horreur du crime qu'on lui a fait commettre! » La reine lui tendit une de ses mains, que cette mère inconsolable baisa vivement et arrosa de ses larmes.

Et cette reine si pieuse et si bienfaisante, qu'est-elle devenue? Ce serait

bien le lieu de s'écrier ici avec Bossuet : « O princesse, vous étiez bien digne d'une meilleure fortune... si les joies et les fortunes de la terre étaient quelque chose !... »

Bientôt la porte s'ouvre; on annonce le roi... C'est lui-même qui vient dire à la mère du régicide : « Votre fils vivra : il s'est repenti; j'ai commué sa peine; je n'ai pas attendu son pourvoi pour lui faire grâce. »

Puis il relève cette pauvre femme qui ne peut exprimer sa joie que par ses larmes.

L'échafaud ne se dressa donc pas de nouveau !

La commutation de peine en faveur de Meunier en *considération des bons sentiments plusieurs fois exprimés par l'accusé pendant le cours de son procès*, fut bientôt suivie (le 8 mai 1838) de l'ordonnance d'amnistie pleine et entière pour tous les délits, pour tous les crimes politiques.

Nous ajouterons que l'on a remarqué que, onze ans plus tard, la liste des amnistiés donnait un chef armé à la révolte du 23 février, deux dictateurs au gouvernement républicain du 24 février, les tribuns les plus violents à l'Assemblée qui devait proscrire Louis-Philippe et sa famille.

Bientôt, la peine de la déportation, prononcée contre Meunier, fut commuée en celle de dix ans de bannissement. Le roi aurait voulu lui rendre entièrement la liberté; ce ne fut qu'après une longue discussion, qui eut lieu en conseil des ministres, chez lesquels il rencontra une résistance unanimement motivée, qu'il finit par céder.

Il voulut toutefois pourvoir lui-même à ce que le condamné n'arrivât pas dénué de ressources à sa destination.

Après s'y être disposé depuis plusieurs jours, Meunier désira, avant de partir pour la déportation, communier de ma main.

L'instant de la séparation arrivé, il se jeta dans mes bras, en pleurant à chaudes larmes, et m'adressa des paroles pleines de sensibilité et de reconnaissance.

« Adieu, Meunier, lui dis-je en l'embrassant; soyez toujours chrétien dans vos sentiments et dans vos actions : prenez-vous cet engagement? C'est la promesse de votre propre bonheur que je vous demande.

— Je vous le promets, » me répondit-il d'un ton pénétré.

Les lettres que je reçus me prouvèrent que Meunier avait la mémoire du cœur. Je me borne à transcrire celle qu'il m'adressa en décembre 1837.

« Monsieur l'abbé, — Enfin, voici mes malheurs à peu près terminés. Je n'ai plus qu'à suivre la route que vous m'avez tracée pour devenir honnête, et pouvoir racheter le crime que j'ai commis. Le pays où je suis paraît être très bon pour celui qui veut travailler; l'on peut gagner sa vie tranquillement.

Je ne sais si le capitaine du navire où j'étais embarqué avait reçu des ordres pour me descendre à Pentacole, mais il le fit; il me fit mettre à terre dans un pays que je ne connaissais pas. Je suis débarqué sur la grève, et on me laissa là : « Va où tu veux, tu es libre. » Ce pays n'avait aucune ressource pour moi, éloigné de la Nouvelle-Orléans de plus de cent lieues; je m'arrêtai chez un Français. Après quelques jours de séjour chez lui, je continuai ma route pour Bâton-Rouge, où je fus reçu, à mon arrivée, par un habitant qui me donna une bonne hospitalité et m'engagea d'abord à passer la journée chez lui, et j'y suis encore, sans faire aucune dépense, et pouvant épargner le produit de mon



Louis-Philippe. (P. 473).

petit travail. Dieu soit béni! C'est là où je vous prie de me faire parvenir quelques lignes de réponse.

« Embrassez pour moi, monsieur l'abbé, mon oncle Blondel. Dites à ma bonne mère qu'elle n'aura plus à se plaindre de moi, et que je suivrai ses conseils ainsi que les vôtres. C'est le plus sûr moyen de vous témoigner ma reconnaissance. Priez toujours pour moi. — Meunier. »

J'écrivis à Meunier, comme il me le demandait, et l'engageai à persévérer dans ses bonnes résolutions. Il mourut peu de mois après, mais Dieu lui avait fait la grâce de se relever de sa déchéance par un repentir réalisé dans sa conduite.

L'abbé Grivel.



SOUVENIRS D'UN PATRIOTE [1].



E ne puis jamais penser sans verser quelques larmes à feu M. Ignace Rewienski, d'heureuse mémoire, que la volonté unanime de toute la noblesse du district de Nowogrodek éleva à la dignité de juge terrestre, et qui fut le modèle des bons magistrats. Il vivait presque en grand seigneur, quoique avec une certaine économie. Ses revenus y suffisaient, il ne laissa pas de dettes, et cependant sa maison n'était fermée à personne; il recevait fréquemment les gentilshommes des environs, et chacun mangeait, buvait, était traité convenablement.

Or le juge, à la fin de la séance du jour des Rois, me dit après l'audience : « M. Séverin, venez, je vous prie, passer le carnaval à Omniewicze, en compagnie de votre femme. » Je m'inclinai devant le juge, le remerciant d'avoir bien voulu penser à nous. Est-ce que les juges d'alors étaient comme ceux d'aujourd'hui! Je me lançai donc vers Omniewicze avec ma Madelon, dans une bryczka couverte, que le tribun Jablonski m'avait donnée *pro honorario*, pour une enquête judiciaire faite sur les lieux, contradictoirement avec les Pères dominicains de Nowogrodek. Il faut savoir que dans ce temps-là une bryczka couverte n'était pas chose commune, et que notre barreau, tout composé qu'il fût de fils de propriétaires, roulait délicieusement dans des carrioles ; mais puisqu'on m'avait donné une bryczka, pourquoi ne pas nous en servir, ma femme et moi? La maison du juge n'était pas un palais : combien d'hôtes y trouvaient place! aujourd'hui personne ne saurait loger tant de monde. Et quelle affabilité, quelle sincérité, quelle gaieté! Je descendis avec ma petite femme à la ferme, chez l'intendant, qui, comme cela arrivait souvent alors, était moins le serviteur que l'ami de son maître : ils étaient même alliés à je

1. Le narrateur est un Polonais.

ne sais trop quel degré. Chaque matin le respectable juge faisait sa tournée et donnait le bonjour à chaque gentilhomme, demandant pardon des incommodités, bien qu'il n'y eût pas de quoi demander pardon. Certes personne n'était réveillé avant le juge, car c'était chez nous une chose malséante que l'hôte fût sur pied avant le maître de la maison. La respectable femme du juge, avec ses filles, visitait toutes les dames, et en trouvait plus d'une au lit, tandis qu'elle-même avait déjà dit ses prières et eu le soin de faire porter à ses hôtes du café à la crème. Sur es neuf heures du matin, nous nous réunissions tous dans les appartements, où déjà la femme du juge et ses filles se tenaient habillées pour amuser leurs hôtes, que le maître de la maison recevait dans le vestibule et présentait à sa femme, sans considération de rang ni de fortune. En effet, quoique nous autres, petits gentilshommes, sussions respecter la dignité des grands seigneurs, nous n'ignorions point non plus qu'en qualité de gentilshommes nous étions tous égaux.

Après donc que nous fûmes réunis dans le salon, un domestique entra avec les liqueurs et des viandes fumées. Le juge dit : « Je vous prie, messieurs, de vous mettre à votre aise, » et il détacha son sabre; nous suivîmes tous son exemple, et plaçâmes nos sabres dans les coins, mais de manière que chacun se rappelât l'endroit, car dès qu'un sénateur ou tout autre fonctionnaire arrivait, il nous fallait les reprendre, courir avec le maître de la maison dans le vestibule, et n'ôter nos ceinturons que quand il avait ôté le sien. Cette politesse n'était obligatoire qu'envers les ministres, les sénateurs, les dignitaires et les chambellans; nous autres, du barreau, la rendions aux magistrats, comme à nos supérieurs. Dès que le juge nous vit tous à notre aise, il versa de l'eau-de-vie dans un verre et, l'ayant vidé, le rendit, ainsi que le flacon, à celui de ses hôtes qu'il considérait davantage; celui-ci fit de même, si bien que chacun but au même verre; enfin le dernier qui avait bu remplit le verre et le donna au domestique; celui-ci, l'ayant vidé, replaça l'eau-de-vie dans le buffet, et nous nous attaquâmes ensemble aux viandes fumées. Il faut savoir que s'il y avait un prêtre, ce qui ne manquait jamais, on commençait par lui, en témoignage de respect, à moins qu'il n'y eût un sénateur, et encore ce dernier faisait-il quelques cérémonies avec le prêtre. C'est un louable usage : le prêtre nous introduit en ce monde, et Dieu veuille qu'il nous aide à en sortir! puis, vous ne savez ce qu'était un prêtre de notre temps ! Qu'on en juge par l'influence qu'exerçait le ministre de Jésus-Christ sur le prince Charles Radziwil, woyéwode de Vilna, qui avait neuf mille hommes dans sa milice. J'ai souvent considéré ce magistrat, mais jamais sans terreur, quoique je l'aimasse cordialement, comme tous ceux qui le connaissent. Son défaut (qui n'en a pas?) était un violent penchant à la colère: eh bien! s'ils'emportait contre quelqu'un,

soit à cause d'un cancan, ainsi que cela arrive à la cour des grands, soit par caprice, Dieu sait ce qu'il ordonnait qu'on lui fît! un gentilhomme n'aurait pas été en sûreté sous terre. Quel moyen avait-on de lui faire entendre raison? essayer de le persuader, c'eût été faire deux malheureux au lieu d'un. On s'adressait au prêtre Katembryng, chapelain de Nieswiez : « Le prince, excité par de mauvaises gens, veut me faire tort, lui disait-on, secourez-moi! » Et lui aussitôt au prince : « Prince, doit-on se conduire de la sorte ? Votre Altesse n'est pas le premier qui ait possédé le majorat de Nieswiez; prince, vous aussi, vous irez où ont été vos ancêtres, et comment se montrer au bon Dieu couvert des larmes des hommes? Cessez ces éclats, donnez la main, je vous en conjure au nom du Sauveur, à ce malheureux transi de peur, que la colère de Votre Altesse a si fort épouvanté qu'il ne sait plus où se fourrer. » Le prince, bon gré, mal gré, finissait par se laisser convaincre, comblant encore le pauvre hère de présents, pour le dédommager de sa frayeur, et tout se terminait convenablement.

Après l'eau-de-vie, on passa aux jeux d'avant le dîner. M. le castellan de Nowogrodek, Jelenski, qui honorait notre compagnie de sa présence, se mit à jouer au mariage ([1]) avec le maître de la maison et avec Rdultowski, porte-étendard de Nowogrodek, dont la femme était nièce du prince Radziwil, et qui lui-même était chevalier de plusieurs ordres. L'enjeu de ces seigneurs si puissants n'était que d'un ducat : c'est qu'il y avait chez nous grande honte à perdre son argent au jeu; il n'en est pas de même aujourd'hui, où le premier gentilhomme venu, avant d'être établi, couvre ses cartes d'or. Il est vrai que, déjà de notre temps, quelques seigneurs devinrent à Varsovie des joueurs effrénés, mais on ne les en louait pas. On était donc occupé, les seigneurs à jouer au mariage, et nous à écouter la conversation des vieillards. On parlait des diètes, de ceux de nos nonces qui s'y étaient distingués, des lois, de nos libertés, de la confédération de Bar, à peine dissoute, de ceux de nos malheureux frères qui subissaient, pour nos péchés, l'occupation étrangère, de la diète honteuse qui avait ratifié leur esclavage, de nos nonces, qui s'y étaient couverts de tant de gloire, ce qui n'est pas étonnant, car notre woyéwodie à aucune époque n'a commis de bassesse. De notre woyéwodie étaient et Reyten, et Korsak, et Bohusz, le secrétaire et l'âme de la confédération de Bar, et dans cette noblesse si nombreuse il ne s'en est pas trouvé un qui se soit joint à l'affreuse confédération de Targowica. Dans ces temps malheureux on ne pouvait être honnête sans de grands sacrifices; ces sacrifices, les gens les offraient à Dieu pour le bien du pays; je ne serais pas chrétien si j'hésitais à

1. Il existe quelques différences dans la façon de jouer ce jeu de cartes en France et en Pologne.

croire que leurs mérites et leurs souffrances, qui sont aux pieds de Dieu et ne peuvent être perdus, nous reconstruiront un jour l'édifice. Quand? Celui-là le sait qui est immuable et qui a dit que les nations injustes tombent par l'injustice. Et moi, Dieu merci, j'ai souffert avant d'atteindre la vieillesse; j'ai reçu plusieurs blessures; on a deux fois pillé ma maison de fond en comble; on m'a envoyé en Sibérie et, né gentilhomme libre, dans une nation libre, j'ai été plusieurs fois, pendant leurs prétendues enquêtes de Smolensk, bâtonné à en perdre connaissance; cependant aucune de mes larmes n'est tombée à terre; je les ai toutes envoyées dans le sein de Dieu, le suppliant de permettre que mes souffrances profitassent à la patrie, et je suis sûr que pendant mes ardentes prières il n'a pas détourné de moi son visage; cette conviction affaiblit en moi la crainte de la mort, qui, à l'âge où je suis, est près, très près de moi.

On parla ensuite de la gestion des biens, des soins du ménage, et les femmes se mêlèrent à la conversation. La femme du juge commença à faire montre de son habileté, en apportant différentes sortes d'écheveaux et de toile de sa façon. Nous fûmes unanimes à louer son travail, et le père gardien d'Iwieniec, qui, tenant sur ses genoux le plus jeune fils du juge, l'amusait en lui montrant des images, prit la parole: « Notre sacristie est bien pauvre; en aube rapiécée, elle vient prier pour les bienfaiteurs de Dieu, et ici de belles toiles de lin soupirent après l'Eglise et demandent elles-mêmes à partir avec moi pour Iwieniec. » Et madame : « Prenez-en ce que vous voulez, père gardien, vous y avez droit; ne suis-je pas votre débitrice pour les oignons de tulipe que vous nous avez donnés en automne? » Le juge ajouta : « Mais choisissez les cinquante aunes les plus lourdes, car si vous ne vous en tirez pas bien, je me plaindrai au chapitre de nous envoyer des gardiens qui n'entendent rien au ménage. » En ce moment entra le maître d'hôtel, Laurent, une serviette au bras; il marmotta quelque chose à l'oreille du juge, et le juge dit à sa femme : « Ma chère, prie le castellan de passer à table. » Nous nous rendîmes alors dans la salle où le dîner était servi. Nous nous assîmes à table, sauf le juge lui-même qui, en sa qualité de maître de maison, allait de l'un à l'autre, surveillant le service. J'ai nommé le maître d'hôtel Laurent, car tout le barreau de Nowogrodek connaissait ce serviteur. Il avait porté le juge dans ses bras, il avait été piqueur chez feu Rewienski qui était grand chasseur, puis quelques années cocher; il le conduisit une fois à Varsovie. C'était la chronique vivante de la maison Rewienski. A chaque session, Laurent arrivait avec son maître à Nowogrodek; or nous allions presque chaque jour chez le juge, afin de remplir nos devoirs de politesse. Laurent nous régalait d'eau-de-vie, même quand M. Rewienski se trouvait absent, et lui-même, je ne sais s'il en connaissait le goût, tellement il était frais et dispos. Il n'aimait parler que des choses pas-

sées, notamment des chasses du défunt. Se tenant derrière la table pendant le dîner, il se mêlait à la conversation; le juge, en effet, lui permettait une grande familiarité, parce qu'il était très attaché à ses maîtres et savait merveilleusement son service.

Mais parlons du dîner. Après les premiers plats, on s'amusa à faire circuler la coupe. La petite coupe fit le tour de la table; on portait différentes santés avec du vin, avec de l'hydromel. Le maître de la maison commença par porter au porte-étendard Rdultowski la santé du castellan, et bientôt au castellan celle du porte-étendard; ensuite le castellan porta la santé du maître de la maison, et le porte-étendard celle de la maîtresse de la maison, et le maître de la maison celle d'autres gentilshommes présents de grand mérite; les coupes passaient de main en main, et chacun vidait scrupuleusement la sienne, sans rien répandre à terre, sans y mêler d'eau et sans autres subterfuges semblables qui, depuis, se multiplièrent, jusqu'à ce qu'on en arrivât en dernier lieu à recevoir l'hôte même le plus distingué sans boire à sa santé, ce qui est une belle preuve qu'il y a maintenant plus de politesse que de notre temps! Après le dîner, jeunes et vieux s'amusèrent. Les jeux étaient innocents, sincères; chacun avait le cœur sur la main, car quel besoin de dissimuler? Quand, un peu mis en train, nous commençâmes à chanter, que nous arrivâmes aux derniers couplets et que nous nous écriâmes tous: *Aimons-nous les uns les autres* [1], ce n'était pas là un vain mot, mais l'on pouvait être sûr que chacun pour tous, tous pour chacun, auraient été même au purgatoire. Et cela se passait ainsi à Omniewicze. Les monarques du monde auraient porté envie au gentilhomme polonais s'ils eussent vu comme il savait s'amuser et amuser ses hôtes sur le pied de l'égalité.

Le dernier lundi au matin, nous étions réunis chez madame, quand le juge arriva rayonnant de plaisir, et dit : « Ma chère, égaye tes hôtes; il faut que je coure à l'instant, à cheval, au-devant de l'hôte distingué qui veut honorer de sa présence notre modeste demeure. Son Altesse le prince Radziwil, voyévode de Vilna, sera ici cette après-midi; il faut donc que je le reçoive aux limites de mon domaine. » A peine eut-il fini, que, sauf le castellan de Nowogrodek, qui, comme sénateur, resta à la maison, et de plusieurs vieillards, nous réclamâmes tous l'honneur d'accompagner M. le juge. Quelques-uns trouvèrent des chevaux de selle en suffisance; le reste de la compagnie, saisissant chacun un cheval d'attelage, lui mettant sur le dos la première selle ou le bois de selle qui leur tombait sous la main dans l'écurie du juge, s'élancèrent à la rencon-

1. On ne manquait jamais de porter ce toast à la fin des festins : il caractérise parfaitement l'esprit qui y présidait.

tre du prince, et plus d'un montait sa bête sans selle, car, quoique l'écurie fût convenablement approvisionnée, comment aurait-elle pu suffire à tous? Nous partîmes, à cheval, plus de cinquante. Le chemin était couvert de neige; nous avancions en file. Cela me rappela la confédération de Bar, d'autant plus que je courais au-devant d'un de ses chefs les plus illustres. Non loin de Nacz, près de la ferme appelée Noire-Couvée, à l'endroit même où se trouve maintenant Saint-Jean Népomucène, nous rencontrâmes les premiers traîneaux de la suite du prince; les derniers, l'œil ne pouvait les apercevoir. Nous quittâmes donc la route, attendant que le traîneau du prince lui-même arrivât. La neige montait au poitrail des chevaux. Le juge, avec les dignitaires, se tenait devant et nous derrière. Quand le prince s'approcha, nous criâmes ensemble : « Vive notre prince, l'ornement de la province de Lithuanie! » et nous sautâmes tous à bas de nos chevaux pour le saluer. Le juge débita un discours, et le prince, attendri jusqu'aux larmes, répéta plusieurs fois : « *Monsieur l'ami*, est-ce que je mérite que vous me receviez ainsi? » Malgré les prières du juge et sans faire attention à la neige, il descendit et nous salua tous, appelant chacun de nous par son nom de baptême. Ces saluts durèrent plus d'une heure. Enfin, ayant embrassé et serré dans ses bras ses frères les gentilshommes, le prince cria à son écuyer de lui amener un cheval de selle; et le juge insistant pour qu'il continuât sa route en traîneau, il s'impatienta et dit : « Voilà quel ami vous êtes, monsieur Ignace; quand les gentilshommes sont à cheval, vous voulez que Radziwil reste dans un chariot comme un juif? » et, quoiqu'il eût assez d'embonpoint, il sauta à cheval aussi lestement que dans le bon temps et le mania si bien qu'aucun de nous n'eût mieux fait. Puis il se mit au pas pour ne pas déroger à sa dignité, et s'avança vers Omniewicze, ne cessant de raconter quelque chose au juge et à ceux qui l'entouraient. Il m'a été désagréable d'être resté en arrière, car j'aurais été heureux d'écouter, d'autant que tout ce que notre prince disait était digne d'être gravé sur la pierre.

Le prince était d'une taille raisonnable, avait de l'embonpoint, une tête d'une énorme grosseur, et si bien rasée qu'il restait seulement quelques cheveux au sommet; une moustache grande et pendante, qu'il caressait, s'il était de belle humeur, et retroussait, s'il était mécontent ou agité; la peau blanche, le nez long, les yeux grands, d'un bleu clair, et le plus souvent pleins de gaieté. Sa propreté était excessive : il changeait au moins deux fois de linge par jour. Il était vêtu de son uniforme favori de la woyéwodie de Vilna : un kontusz grenat très court, la doublure, le zupan, les parements des manches, amarantes; un sabre monté en peau de léopard, des bottes jaunes à talons d'argent; sur tout cela, un manteau en gros drap gris, doublé de frise, et par-dessus, une pelisse agrafée sous le cou avec l'aigle des Radziwil. Il portait en-

core de larges pantalons de toile attachés au-dessus de la ceinture, afin de ne pas salir son kontusz pendant le voyage. Sa czapka cramoisie, bordée d'agneau, doublée de taffetas et non ouatée, était posée de côté, sur le sommet de la tête, ne touchant pas l'oreille, bien qu'il gelât fort; une sorte de galoches fourrées en drap recouvrait ses bottes; il ne connaissait pas les gants, quoiqu'il passât à ciel découvert et à la chasse la plus grande partie de l'hiver.

Doué d'un esprit vif, d'une compréhension facile, il était très versé dans l'histoire nationale et parfaitement au courant, non seulement de l'origine et des alliances de sa maison, mais encore de celles des familles nobles. Quiconque était vraiment gentilhomme, si pauvre qu'il fût, était par lui traité en égal et même avec familiarité. En revanche, il se sentait de la répugnance pour les gens d'une noblesse douteuse, tels que les nouveaux convertis, les Allemands et les fils des popes, et ne leur donnait pas accès près de sa personne. Il possédait bien les lois du pays, et il se montra, les deux fois qu'il présida le tribunal de Lithuanie, actif, modéré, mais inébranlablement attaché à l'opinion qu'il avait émise. Dans les délibérations publiques, il prenait souvent la parole sans s'y être préparé, et il réussissait toujours à convaincre. Dans l'intimité, plein de bons mots et aimant à plaisanter les autres, il ne s'offensait jamais des répliques. Il était excellent maître et avait des sentiments de père envers ses serviteurs, qui, d'autre part, se seraient fait tuer pour lui. En dépit de ses emportements, son cœur était si tendre qu'un rien désarmait sa colère; il ne ressemblait point en ceci au prince porte-étendard son oncle, qui laissait une quinzaine d'années enchaînés en prison ceux de ses serviteurs fautifs. Dès qu'un gentilhomme avait servi chez le prince woyéwode, il pouvait être tranquille sur le sort de ses enfants. Il observait rigoureusement ses devoirs religieux; chaque jour, avec son aumônier, il chantait les heures de l'Immaculée Conception, faisait maigre le samedi et même se fustigeait de sa discipline le vendredi saint; aussi éprouva-t-il grandement la bénédiction de Dieu.

Quand la cavalcade fut près de la cour d'Omniewicze, le juge lança son cheval au galop pour recevoir le prince devant sa maison; nous le retrouvâmes au bas du perron, avec quelques-uns de ses hôtes. La femme du juge et les autres dames sortirent à la rencontre du prince. Celui-ci, après être descendu de cheval, embrassa encore plusieurs fois le maître de la maison. Ensuite, étant entré dans l'appartement et y ayant aperçu Laurent : « Comment allez-vous, compère ? » lui dit-il. Il y avait trois ans de cela, il lui avait, en effet, tenu un garçon sur les fonts de baptême. Laurent tomba de son long aux pieds du prince et se mit à pleurer comme un veau. Le prince le releva et le questionna avec bienveillance sur sa femme et son enfant; puis, ayant ordonné à son secrétaire Mikuc de lui compter cent florins, il ajouta : « Porte-les, de ma part,

à ta femme. » Laurent manqua d'en devenir fou, et courut toute la journée en faisant la roue ni plus ni moins qu'un dindon.

Le prince ne cessait d'être d'une admirable humeur, tellement que le juge en pleurait d'attendrissement. Entre autres santés, Son Altesse porta celle du très illustre barreau, et dit à chacun de nous quelques mots aimables; et lorsque je m'approchai de lui, à la suite des autres : « Séverin, mon collègue, me dit-il, tu étais jadis *de hayda* (1) et tu es aujourd'hui *de jure*. Jadis nous brisions des crânes ennemis, nous brisons aujourd'hui des verres amis. » Moi, tombant à ses pieds : « Que Votre Altesse siffle seulement, les bons temps reviendront, et M. le panetier de Lithuanie ira faire le pied de grue. » Le prince retroussa sa moustache : il avait déjà promis au roi de ne plus faire de confédération contre lui, et il disait souvent : « On a fait ce qu'on a pu; maintenant, que celui qui aime la patrie garde sa foi au roi ! *monsieur l'ami*, mieux vaut peu que rien. »

Au milieu de la joie générale, l'incident suivant souleva un léger nuage : le castellan de Nowogrodek, Jelenski, s'était rendu, quelques semaines auparavant, en qualité de membre de la cour souveraine, à Nieswiez pour terminer l'affaire pendante entre le prince et la communauté juive, et il l'avait jugée probablement d'une manière équitable, ou du moins selon sa conviction; mais le prince ne l'aimait pas, car pendant l'interrègne il avait été du petit nombre des Lithuaniens adhérents au parti Poniatowski, ce qui lui avait fait octroyer par le roi un poste élevé dans la province. Le prince donc, le verre en main, faisant allusion à cette décision récente, lui dit : « Avouez, *monsieur l'ami*, quel pot-de-vin avez-vous pris aux juifs ? » Ces mots irritèrent fortement le castellan, et, nonobstant les prières du maître de la maison, il voulait s'en retourner aussitôt chez lui; le prince, voyant le chagrin du juge, apaisa le castellan, en disant : « Monsieur mon collègue, pardonnez-le-moi, je l'ai dit en plaisantant, » et le castellan s'en tint là. Les excuses du prince pouvaient-elles choquer quelqu'un? Nous comprîmes tous que si le prince avait paru s'abaisser, il l'avait plus fait pour le juge que pour le castellan lui-même. Voilà la raison qui, peu de temps après, nous fit bousculer vivement Adamowicz, le plénipotentiaire du castellan, qui racontait l'événement à sa manière et au détriment du prince, mais seulement par ouï-dire, car il n'avait pas été avec nous à Omniewicze. Le résultat de cette affaire fut qu'on cita en justice une douzaine de nous autres juristes, et que je payai pour tous; il était visible qu'on avait arraché une partie du toupet d'Adamowicz : celui-ci préten-

1. *Hayda* est la racine d'Haydamack, qui signifie brigand. Être *de hayda*, puis *de jure*, c'est comme qui dirait devenir docteur en droit, après avoir été docteur ès plaies et bosses.

dit que ses cheveux étaient restés dans ma main; je n'en avais nul souvenir, néanmoins je n'osai jurer le contraire, puisque dans un moment d'entraînement, il était possible que cela se fût passé de la sorte; je fus donc condamné à rester six semaines dans la tour et à payer mille marcs. Les marcs, le porte-étendard Rdultowski les paya pour moi, mais je ne pus éviter la tour; je ne le regrettai point, du reste. Le prince se rappela que j'avais souffert pour sa gloire et me fit abandonner le domaine de Doktorowicze à un fermage si modique qu'à ce prix, quand l'homme ne le voudrait pas, sa fortune se ferait d'elle-même. C'est aussi avec l'aide du prince (que Dieu l'en récompense dans l'éternité) et avec l'assistance divine, que les choses en sont venues où elles sont. Le castellan ne tarda pas à sentir le poids des excuses du prince, qui, pour



Smyrne. (P. 495.)

comble de gracieuseté, alla avec sa cour lui rendre visite à sa résidence de Dunayczyze; le castellan, qui avait la réputation d'être très économe, ne fut que médiocrement flatté d'avoir à héberger pendant quelques jours un hôte aussi magnifique avec une aussi nombreuse compagnie, et tout cela à ses frais : il dut, bon gré, mal gré, paraître joyeux. J'ai entendu dire que cette visite lui coûta environ trente mille florins, parce qu'étant orgueilleux il voulut se montrer grand seigneur. Il paya donc cher sa susceptibilité, et il n'y avait pas à le plaindre. Il possédait, outre un patrimoine raisonnable, plusieurs domaines royaux de grand rapport.

Le nuage se dissipa de la sorte, rien ne gênait plus nos amusements... A minuit, d'après la coutume d'alors, le Père gardien nous fit une exhortation.

Nous ayant avertis qu'il fallait oublier les plaisirs, car déjà le temps du carême et de la pénitence était venu, il nous invita tous à prier. Les serviteurs commencèrent à lâcher les moineaux de leurs cages, et nous à chanter avec le prêtre : « Douleurs amères, » au point que les murailles en tremblèrent. Les voix éclatantes du prince woyéwode et du Père gardien dominèrent les nôtres. Nous restâmes plusieurs heures agenouillés, jusqu'à ce qu'enfin nous nous rendîmes avec le Père gardien dans une église qui était proche. Là, le Père gardien officia à quatre heures du matin, et le juge servit la messe. Quand on en arriva à ces mots : *Cum jejunatis, nolite fieri sicut Pharisœi,* nous tirâmes tous à moitié nos sabres du fourreau et remîmes les czapka sur nos têtes, et cela en signe que nous étions prêts à combattre pour les saintes paroles de notre Sauveur. La messe finie, le prince woyéwode et S. Exc. le castellan Jelenski, après eux l'ordre équestre, les dignitaires en tête, puis nous autres gentilshommes, puis les serviteurs, nous approchâmes deux par deux de l'autel pour recevoir les cendres; vinrent ensuite les femmes. Nous ne fûmes pas de retour à la maison avant six heures du matin.

Comme c'était le premier jour du carême, nous allâmes nous reposer quelques heures sans avoir pris aucune nourriture; nous nous retrouvâmes ensemble dans la salle à manger. Nous nous assîmes à un dîner maigre : tout était à l'huile; une partie des hôtes et les maîtres de la maison, ayant la coutume de s'abstenir alors de tout aliment cuit, ne se soutinrent qu'avec des tranches de pain grillé. Quand nous nous aperçûmes que le prince woyéwode se privait aussi de toute autre nourriture, animés par ce bel exemple, nous ne pensâmes pas à satisfaire notre appétit, et chacun était content de plaire au Sauveur, au moins par ce petit sacrifice. Ce jour-là, on ne vit pas de vin sur la table, seulement de l'hydromel et de la bière.

Le dîner terminé, tous repartirent. Moi, avec ma Madelon, je me lançai vers Nowogrodek, et nous descendîmes assez tard à notre logis.

Ladislas Mickievicz.





SOUVENIRS D'UN AMBASSADEUR.



E matin du 2 juin, le soleil, dorant de ses premiers rayons le dôme de Sainte-Sophie, me montra dans toute sa splendeur la grande ville que je venais habiter. L'Europe et ses minarets élégants, l'Asie et ses riches ombrages, les mille bruits qui retentissent au sein d'une cité populeuse et d'un port immense, cet ensemble d'aspects, le plus complet qui soit au monde, et le grand nom de Constantinople dominant ce pompeux spectacle; tout me jetait dans une profonde extase : on ne décrit plus alors, on médite.

Je débarquai près des Sept-Tours; et, quittant notre barque grecque, nous nous fîmes transporter à Topanhé par un de ces caïques turcs si élégants qui assiègent les échelles de la ville. A 6 heures, je débarquai sur le sol de Constantinople; deux jours après, j'y vis arriver l'ambassadeur envoyé par le successeur légitime de François Ier, pour rétablir l'antique amitié de la France avec la Sublime Porte.

Le jour s'annonce radieux. Constantinople s'éveille : les mille bruits du port se mêlent aux chants du Muezzin qui signale l'instant de la prière : les cris des milans familiers, perchés sur la cime des cyprès, s'unissent aux accents plaintifs des tourterelles cachées dans *le champ des morts*. Le soleil paraît au-dessus du mont Olympe, et illumine à la fois de ses premiers rayons la Propontide, la pointe du sérail, et le palais de France. J'essaye de retracer ici la pompe des audiences si nouvelle à mes yeux, et si bizarre.

Quatre cents janissaires à pied, armés de bâtons blancs que l'ambassade leur a distribués, ouvrent la marche sur deux lignes. Ils portent leur casque d'apparat; un long feutre blanc tombe sur leurs épaules, et figure la manche du saint derviche qui consacra jadis leur institution naissante.

Leur colonel les suit à cheval, accompagné d'un officier subalterne, le chef des porteurs d'eau dont l'uniforme en cuir, orné de clous d'argent, résonne comme un harnais chargé de grelots.

Puis viennent :

Trente-six valets de pied en costume oriental, ou pour mieux dire polonais : ils sont vêtus d'une longue robe rouge serrée autour des reins, et coiffés d'un bonnet de fourrure noire;

Le suisse du palais de France, armé de sa hallebarde, à la tête de douze estafiers, portant des livrées or et écarlate;

La maison de l'ambassadeur, précédée d'une musique militaire française empruntée à notre flotte du Levant.

Le chambellan de l'empire, envoyé au-devant de l'ambassadeur jusqu'aux Dardanelles, est à cheval, revêtu d'une pelisse brochée en or, garnie de renard noir. Il est suivi de six gardes du corps aux bonnets rouges et recourbés; cet honneur est dû à son titre d'écuyer de Sa Hautesse.

Les élèves interprètes, les drogmans français et les secrétaires paraissent ensuite; le premier des secrétaires d'ambassade porte dans une bourse brodée d'or la lettre du roi de France au sultan : cette lettre a été ordinairement communiquée au grand vizir dans une audience solennelle qui a précédé celle-ci, et dont les cérémonies préliminaires sont les mêmes.

L'ambassadeur s'avance à cheval, suivi de deux aides de camp à pied.

Puis, à droite, les officiers de la marine française ; à gauche, les attachés à l'ambassade; enfin, les négociants français établis à Constantinople, précédés de leur premier député.

Après avoir traversé dans cet ordre le faubourg de Péra, au milieu d'une foule immense de spectateurs, le cortège est arrivé à la fontaine de Topanhé, sur le bord de la mer. Le bateau du Tschaouch-Bachi attendait l'ambassadeur, qui s'y est aussitôt placé. Le colonel des janissaires se tenait derrière le représentant du roi de France, et faisait les fonctions de capitaine des gardes.

Le bateau de l'ambassade à quatorze rames s'avança le premier, déployant à sa proue (antique et honorable privilège) le pavillon blanc, qui fut salué de trois cris de *Vive le roi !* par l'équipage de tous les bâtiments français mouillés dans la rade, et pavoisés en son honneur.

Le trajet maritime de Péra à Constantinople fut court; à peine débarqué sur l'autre rive, l'ambassadeur fut reçu par le Tschaouch-Bachi, réunissant les fonctions de grand-maître des cérémonies avec celles de ministre du pouvoir exécutif. Ce dignitaire conduisit une partie du cortège dans un kiosque voisin, où les honneurs du café, de la pipe et des confitures nous furent prodigués et renouvelés, jusqu'à ce qu'on eût distribué les cent vingt chevaux

venus des écuries du Grand Seigneur, et réglé l'ordre général de la marche.

Alors on s'est dirigé à cheval vers le sérail ; le Tschaouch-Bachi a fait remarquer lui-même qu'il ne se tenait point sur la même ligne que l'ambassadeur, désirant lui céder cette place d'honneur si longtemps disputée; et, si je n'interromps pas tout de suite mon récit pour faire valoir cette politesse d'étiquette, c'est que je me réserve de l'expliquer plus tard.

En avant du Tschaouch-Bachi marchaient douze chevaux superbement caparaçonnés, que douze palefreniers du Grand Seigneur conduisaient en laisse; puis, venaient les pages du ministre, l'un chargé de son bâton de justice, l'autre de son manteau, un troisième de son tabouret. Une nombreuse garde à cheval précédait tout le cortège.

Arrivés devant le palais du grand vizir, nous fîmes halte un moment pour laisser passer ce lieutenant de l'empire, et nous entrâmes à sa suite dans la première cour du sérail par la porte impériale. Cette cour est immense ; elle est ombragée des plus beaux arbres, et renferme la mosquée qui fut autrefois l'église de Sainte-Irène, un hôtel des monnaies, et un arsenal d'armures antiques; la seconde cour n'est guère moins vaste. L'ambassadeur y fut reçu par un des grands officiers de l'empire, et par le prince grec, drogman de la Porte. Puis on nous conduisit en face de longues lignes de janissaires, pour assister à leur repas.

A un signal donné, ces soldats avides se sont précipités sur les plats de pilaw dont on avait couvert le gazon; en un clin d'œil, tous les monceaux de riz ont disparu; et l'ambassade a été introduite dans la salle du divan, afin qu'après avoir remarqué la largesse avec laquelle la Sublime Porte nourrit son armée, on vît aussi comment elle la solde et rend la justice à ses sujets.

Dans cette salle, le grand vizir était assis sur un sopha placé dans le fond, sous une petite fenêtre grillée d'où le Grand Seigneur, présent et invisible, est venu observer longtemps et attentivement l'assemblée. A la gauche du vizir étaient les deux grands juges d'Anatolie et de Romélie; plus loin, le ministre des finances, le vice-chancelier de l'empire ; à droite, le garde des sceaux, Halett-Effendi, ancien ambassadeur à Paris et, depuis, favori de Sa Hautesse; puis l'ambassadeur de France assis, et toute sa suite debout.

Alors un procès a été exposé, discuté, plaidé par les plaignants eux-mêmes, et jugé par le grand vizir en quelques minutes. Je ne pouvais m'empêcher de répéter avec la Fontaine :

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode !
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code.

Passant de la justice aux finances, on commença la cérémonie de la paye.

Quatorze millions de piastres turques, environ douze millions de francs, ont été comptés et divisés en bourses de cuir contenant chacune cinq cents piastres. Ce travail a duré près de cinq heures. Le grand vizir et l'ambassadeur n'ont pas désemparé; mais quelques autres assistants ont cru pouvoir, sans manquer à l'étiquette, se distraire de cette monotone cérémonie ; et je m'accuse de m'être esquivé plus d'une fois du divan, pour aller chercher la fraîcheur et le repos sous l'ombre des cyprès du sérail.

Dès que la solde d'un régiment de janissaires avait été dûment supputée, la chambrée était désignée à haute voix par son numéro dans le corps entier. Aussitôt on voyait accourir à toutes jambes la compagnie, s'élançant sans ordre vers la salle du divan; chaque janissaire, une bourse sur le dos, passait ensuite lentement devant nous, comme pour nous faire remarquer les immenses richesses de l'empire ottoman.

La soixante-cinquième chambrée ne fut point appelée au partage : elle n'existe plus, et son numéro est resté vacant, depuis qu'un soldat de cette chambrée porta la main sur la personne du sultan Osman II, dans l'émeute de 1623. Il est enjoint à chaque janissaire d'anathématiser cette chambrée dans sa prière du soir.

La solde bruyamment finie, le dîner commença plus tumultueux encore. On servit sur de petites tables. A la première s'assirent l'ambassadeur, le grand vizir, et le drogman de la Porte qui devait traduire leurs paroles. On nous présenta, un à un, une grande quantité de mets très variés dans des plats d'étain. L'absence des fourchettes nous déconcerta d'abord. Nous avions ri le matin de la gaucherie avec laquelle s'en servaient le chambellan et le colonel des janissaires, admis à la table de l'ambassadeur : c'était leur tour de rire de notre maladresse à user de nos doigts. Tout avait été préparé dans les cuisines impériales, et tout nous parut cependant d'un goût détestable. Pour boisson, des sorbets et de l'eau; on présenta aussi aux nombreux domestiques qui nous suivaient, et aux étrangers dont la salle était remplie, quelques vivres sur lesquels on se ruait de toutes parts. Le désordre et la confusion régnaient sous les voûtes du divan impérial.

Le repas dura vingt minutes. Nous fûmes conduits ensuite dans une chambre où se distribuaient les pelisses qu'il nous fallait revêtir pour être admis en la présence du Grand Seigneur. De longues robes fourrées de renard noir et d'hermine, des casaques rouges nous furent délivrées, et devinrent nos propriétés respectives.

Couverts de ces habits orientaux qui déguisaient nos tournures européennes, nous passâmes dans la troisième enceinte du sérail, où deux chambellans s'emparèrent de chacun de nous, en passant leurs bras autour des nôtres : est-

ce par crainte d'une trahison, est-ce en signe d'honneur ? je n'ose le dire : mais je n'eus pas à me plaindre de mes deux acolytes; ils semblaient ne me tenir que pour la forme, et ne vouloir gêner en rien mes mouvements. Ils comprirent même, en apercevant un papier écrit dans le fond de mon chapeau, que j'étais destiné à secourir la mémoire de l'ambassadeur, si, par hasard, elle se troublait quand il réciterait sa harangue ; et ils me conduisirent en souriant derrière lui.

Nous passâmes lentement la troisième cour et le péristyle du palais, entre deux haies de pages et de muets noirs et blancs, vêtus de longues robes de soie rose et jaune.

La salle d'audience est petite et sombre; le respect commande cette mystérieuse obscurité. Mahmoud était assis sous un baldaquin porté par quatre colonnes incrustées de perles. Il écouta le discours français de l'ambassadeur, en caressant de sa main droite sa barbe noire; puis il prononça lui-même avec assurance et rapidité sa réponse, dérogeant ainsi à l'étiquette, qui veut que le Grand Seigneur ne parle pas. Cette réponse fut transmise en turc par le grand vizir au drogman, lequel la traduisit en français.

Après les deux discours, et quelques questions polies du sultan sur la santé de l'empereur de France, nous nous retirâmes à reculons.

Il fallut voir défiler de nouveau, dans les cours du sérail, les vingt mille janissaires chargés de leurs bourses, le grand vizir et son cortège; puis nous défilâmes nous-mêmes sous les yeux de la foule se pressant sur la grande place de Sainte-Sophie, et dans la rue qui longe les murs du sérail. Des femmes turques en grand nombre, montées sur des bancs ou remplissant des litières grillées se rencontraient partout sur notre passage.

On retourna au port, à la fontaine de Topanhé, et au palais de France, dans le même ordre que le matin, mais sous un autre costume : nos pelisses fourrées couvraient nos uniformes, et ne laissaient apercevoir de nous que le pied de nos bottes, et notre chapeau français à trois cornes. Nous avions peine à nous regarder sans rire. La pelisse de l'ambassadeur était d'une très riche fourrure. Trois des plus jolis chevaux qui nous avaient portés à l'audience lui furent amenés en présent, parés de leurs longues housses brodées d'or, de la part du Grand Seigneur.

Ainsi finit une représentation théâtrale qui avait duré près de douze heures.

Je m'aperçois ici qu'en faisant valoir la munificence ottomane, j'ai oublié de parler de la nôtre. Bien avant l'audience, nous avions envoyé au sérail les présents que nous apportions de France : c'étaient de riches produits de notre industrie : des armes de la manufacture de Versailles, des porcelaines de Sè-

vres, de larges glaces, des ornements de cristal, des draps précieux. Le tout avait obtenu les suffrages et les remercîments de Mahmoud, qui voulut bien voir dans notre offrande moins un tribut qu'un gage d'amitié.

Quand je partis de la grande cité, je quittais des amis ; mes pensées étaient graves et tristes. Ce que j'y avais vu, la terre que j'y avais foulée, l'air que j'y avais respiré, le palais de Péra que j'avais habité, mes plaisirs, mes ennuis même, tout me laissait un mélancolique souvenir.

Bientôt mes regards et mes pensées se tournèrent vers ce vaisseau qui fendait rapidement les ondes, et qui devait me montrer la Grèce, la Syrie et l'Egypte. Mon cœur s'enivrait de joie; mon heureuse jeunesse s'élançait vers ces beaux rivages : « C'est pendant qu'on est jeune, disait Mentès à Homère, qu'il faut parcourir et voir les villes et les pays [1]. » Je retrouvais ces soupirs impatients, ce brûlant enthousiasme qui avait animé mon début en Orient; les mêmes jouissances embellissaient mon nouveau voyage.

La brise fraîchit dans la nuit; le vent du nord, vainqueur des nuées, régna seul sur la Propontide; aidés de son souffle et du courant, nous parcourions trois lieues par heure.

Je me réveillai en face des monts Crobyles aux flancs déchirés ; à ma gauche, était l'île de Marmara, d'un aspect sauvage. Ses montagnes nues et stériles cachent de vastes carrières de marbre blanc, activement exploitées. Ces marbres, transportés à Constantinople, sont ciselés dans les ateliers de Scutari et recouvrent les tombes musulmanes. Les femmes de l'île de Marmara portent de longues robes à bandes de diverses couleurs, et une haute coiffure chargée de fleurs et de mousseline blanche; elles ont une grande réputation de vertu. J'ai souvent rencontré ces Grecques à Constantinople, et je m'étonnais que le voisinage de la capitale n'eût altéré ni leurs vêtements ni leurs mœurs.

Nous eûmes bientôt dépassé les montagnes de la Thrace; quelques lignes de neige, restes d'un hiver très rigoureux, les sillonnaient encore. Nous dirigions tour à tour nos regards sur les rivages de Pactye, en Europe, et les plaines de l'Asie qu'arrosent le Granique et l'Œsèpe : en avançant, les coteaux de Lampsaque se déployèrent devant nous, et nous signalèrent l'embouchure de l'Hellespont. La vigne est aujourd'hui, comme jadis, la principale culture de Lampsaque; le breuvage qu'elle y produit, fort renommé dans l'antiquité, est encore d'un assez bon goût; et si l'on pouvait juger des vins de la Grèce d'autrefois par ceux de la Grèce de nos jours, Thémistocle n'avait pas dû regretter dans son exil, à Lampsaque, le vin piquant et résineux d'Athènes.

1. Hérodote, *Vie d'Homère.*

Poussés par la faim, les ours venaient rôder aux alentours de *La Dauphine*. (P. 434.)

Vis-à-vis de la grande ville de Lampsaque, dit Strabon, est un petit village qu'on nomme Callipoli. Callipoli est aujourd'hui la grande ville; et à peine peut-on nommer Lampsaque un petit village : le temps a tout porté d'une rive à l'autre.

Si l'aspect lointain de l'Hellespont diffère de celui du Bosphore, les deux détroits offrent aussi dans leur configuration intérieure une grande diversité. Ainsi, au lieu de ces hautes montagnes taillées à pic, déchirées sur leurs sommets par d'anciens volcans, mais couvertes à leurs pieds de ces beaux arbres qui penchent leur feuillage touffu jusque dans la mer, on ne voit ici que des plaines fertiles et vertes, inclinées vers les eaux : les contours de ces rivages que mes yeux suivaient attentivement sont plus gracieux peut-être, et plus doux à la vue; mais je leur préférais les hardis escarpements et la forte structure des monts du Bosphore.

Je lisais Xénophon; je cherchais à appliquer, sur la côte d'Europe, les mouvements du combat d'*Aigos-Potamos* tel qu'il les raconte : au simple aspect de la rive, on doit penser que cette célèbre rencontre, qui décida du sort d'Athènes, eut lieu dans la petite baie au sud de Callipoli; je l'observai longtemps, et j'y retrouvai assez facilement les indications de l'historien.

La goélette détendit ses voiles pour retarder sa marche; et le canot du capitaine me conduisit à la ville des Dardanelles. Une flamme rouge flottait sur la maison consulaire; elle m'apprenait que la peste qui dépeuplait depuis longtemps Soultanié-Kalessi n'avait pas entièrement cessé. Je traversai avec précaution le port et les rues. Je n'avais que peu d'intérêts à traiter aux Dardanelles, et très peu d'instants à passer auprès du vice-consul : celui-ci venait de s'établir tout récemment dans sa résidence. Son salon était orné de deux gravures qui me firent battre le cœur : l'une représentait Homère aveugle et mendiant; l'autre, la première entrevue d'Héro et de Léandre : je venais d'Abydos et j'allais à Troie.

Pendant ma visite, les courants avaient entraîné l'*Estafette* jusque sur le premier cap de la Troade; pour la rejoindre, ma chaloupe longea la rive où fut le tombeau d'Hécube; puis, revenant vers l'Asie, elle passa l'embouchure du Rhodius et ses marais, que j'avais traversés par une nuit obscure, dans mon premier voyage : je regagnai enfin la goélette avant qu'elle eût dépassé la dernière plage du détroit.

Vingt-quatre heures ne s'étaient pas encore écoulées depuis mon départ de Constantinople, et déjà j'étais dans la mer Egée : nous n'avions eu cependant qu'une faible brise; mais les courants sont rapides dans la mer de Marmara, et surtout dans l'Hellespont. On a calculé qu'ils atteignaient, dans les endroits les plus rétrécis, la vitesse de cinq milles à l'heure.

La lune éclairait notre navigation entre les coteaux de Ténédos et les bords troyens.

J'étais sur le pont du vaisseau, dans cette obscurité douteuse d'une belle nuit : mes yeux se portaient tantôt vers l'Asie, où je n'apercevais plus que l'Ida et le Gargare bordant d'une ombre noire et ondulée un ciel étincelant d'étoiles; tantôt vers Ténédos, où quelques lumières brillaient dans une petite rade presque déserte. On jeta l'ancre, et nous mouillâmes au-dessus de l'ancien port d'Alexandria-Troas.

Le lendemain, pendant qu'une partie de l'équipage renouvelait notre provision de bois dans les plaines de la Troade, et que l'autre errait à la recherche d'une eau pure, armé de mon fusil, je m'avançai jusqu'au pied de l'Ida. La chaleur était extrême dans les vastes forêts de chênes-valoniers que je parcourais lentement : j'y trouvais de l'ombre sans fraîcheur. Je venais de quitter à Constantinople une végétation retardée et les froids des derniers jours de l'hiver ; ici je ressentais déjà toutes les ardeurs de l'été : cette brusque transition m'a privé d'un printemps, car, dans tout le reste de mon voyage, je n'éprouvai plus que des chaleurs violentes.

Je marchais sans guide dans ces solitudes, et je me dirigeais sur le soleil : de temps en temps je rencontrais quelques chameaux et leurs farouches gardiens. Tantôt je m'avançais dans ces bois profonds, au travers des ronces en fleur et des lianes pendantes; tantôt je traversais de vastes pâturages, où les serpents fuyaient devant moi. On les dit peu dangereux; mais on les rencontre en grand nombre, surtout dans l'enceinte de l'ancienne ville, où ils s'abritent sous les marbres et sous les colonnes tombées.

Je revins enfin sur le rivage de la mer, que je côtoyai entre le cap d'Alexandria et la pointe que les Turcs nomment *Kounbouroun :* je m'assis dans le lit desséché du *Sudludson*, auprès de quelques Grecs de Ténédos. Ils viennent chaque année, me dirent-ils, s'approvisionner, dans ces forêts désertes, du bois qui manque dans leur île: ces récoltes, pour lesquelles plusieurs familles se réunissent, sont presque toujours des parties de plaisir. Après quelques heures d'un travail lent et facile, le repas commence sur la grève, assaisonné de copieuses libations du vin muscat de Ténédos; et le téorbe, presque toujours caché dans un coin de la barque, termine la fête par des chansons, quelquefois par des danses. Le dieu de la lyre ne régnait-il pas à Ténédos ? Je n'ai pas besoin d'ajouter que les femmes ne quittent jamais leur île, et ne prennent aucune part à ces travaux ni à ces plaisirs.

Je revins à bord du vaisseau après le coucher du soleil, que je vis disparaître derrière les fourches du mont Athos. J'avais tué une perdrix rouge et quelques tourterelles : le vent avait été violent pendant toute la journée, une

brise favorable lui survivait encore; munis d'eau et de bois, nous reprîmes notre course, et nous dépassâmes le cap Lecton pendant la nuit.

L'aurore que je devançai sur le pont me fit voir la petite île de Sigre, avec son village et sa mosquée. Le rocher de *Sigre*, dit Strabon, est le cap le plus septentrional de Lesbos. Nous le doublâmes, et, longeant la côte aride de Mételin, l'*Estafette* se dirigea rapidement sur Scio.

Une forte brise du nord nous fit traverser la prolongation du golfe de Smyrne, que termine, au midi, le cap Noir; avant de le doubler, le vaisseau passa près du rivage d'*Arrision*, qui produisait jadis le plus célèbre des vins grecs; la vigne est encore maintenant cultivée sur ces mêmes collines qui forment la région septentrionale de l'île de Scio, mais elle ne donne plus qu'une boisson aigre et piquante. Nous laissâmes à gauche les écueils nommés aujourd'hui *Spalmadores*, que les Grecs appelaient autrefois *les Œnuses ;* puis, dépassant le promontoire de Neptune, nous découvrîmes au loin la ville et le port.

Rien de plus pittoresque que cette entrée dans la rade de Scio. Les collines se détachent et se déploient insensiblement aux regards : d'abord on aurait cru voir une grande ville contiguë; bientôt les hameaux se séparent les uns des autres, bornés par de petites vallées chargées de lentisques et d'orangers. La verdure du printemps se montre plus riche encore dans les beaux jardins dont les ombrages se groupent près de la mer : mais cette végétation exubérante cesse tout à coup à une ligne qui cisèle le flanc des montagnes; au-dessus il n'y a plus que des roches grisâtres, et brûlées du soleil.

Nous mouillâmes à un demi-mille du rivage, en face de la forteresse à demi ruinée que les Turcs habitent, et qu'ils font semblant de garder. Là, chaque soir le mont Pélinée couvrait notre vaisseau de son ombre : et quand le soleil frappait de ses derniers rayons les hauteurs de Samos et d'Ephèse, des vapeurs embaumées s'échappaient des bosquets d'orangers, et les brises de la nuit nous apportaient les plus suaves émanations.

Scio s'est offert à moi sous l'aspect le plus riant. J'y arrivais le jour de Saint-Grégoire, grande fête grecque. La rive était couverte de jeunes filles parées de robes blanches et de fleurs : elles se promenaient le long de la plage, lançaient des cailloux dans la mer, se poursuivaient quelquefois, et terminaient ces jeux par des danses ou des éclats de rire, dont le son bruyant venait jusqu'au vaisseau. J'étais habitué au silence des Grecs, à leur contenance contrainte, à leur terreur : je ne les avais vus qu'à l'ombre des tours du sérail. A Scio, tout était joie et liberté : nulle part le joug ottoman n'est plus léger; ici même les Turcs ont adopté les mœurs et la langue de leurs sujets. Je voyais les soldats de la garnison fumer leur pipe dans les groupes des jeunes

Grecs, qui partageaient avec eux ce sérieux plaisir; et je ne reconnaissais les fils d'Osman qu'à la blancheur de leurs turbans, dont les kalpacks noirs des Grecs, plus nombreux, faisaient ressortir l'éclat.

Je voulais, avant tout, voir l'*école d'Homère*, et signaler le début de mon voyage par un hommage au grand poète dont les chants devaient l'embellir, quelquefois même le diriger. Cette passion pour Homère, que m'avaient laissée mes premières études, s'était accrue pendant mon séjour en Orient de mes observations sur les mœurs primitives, que je rapprochais des coutumes de nos jours; des applications vivantes du texte; de mes nombreux commentaires; et des mille jouissances que je devais à cette lecture, ma récréation favorite : enfin cette passion, il faudrait peut-être dire cette frénésie, était devenue pour moi comme une sorte de culte.



Ephèse. (P. 495.)

Quelques officiers de l'*Estafette* désirèrent m'accompagner dans mon poétique pèlerinage. Nous aperçûmes d'abord au loin, dans la montagne, un sommet escarpé, couronné d'une fortification ruinée; c'est là que les archéologues de Scio placent le tombeau d'Homère, et cette tradition, que rapporte le géographe Mélétius, se conserve encore dans l'île; on n'y voit cependant que des murs épais, d'une origine vénitienne ou génoise, dont les ronces et le lierre défendent l'approche. Je savais d'avance qu'aucun souvenir d'Homère ne pouvait s'attacher à ces masures, et qu'il ne m'était pas réservé, dans le cours de mes pérégrinations, de retrouver la tombe du poète, ni de découvrir son berceau.

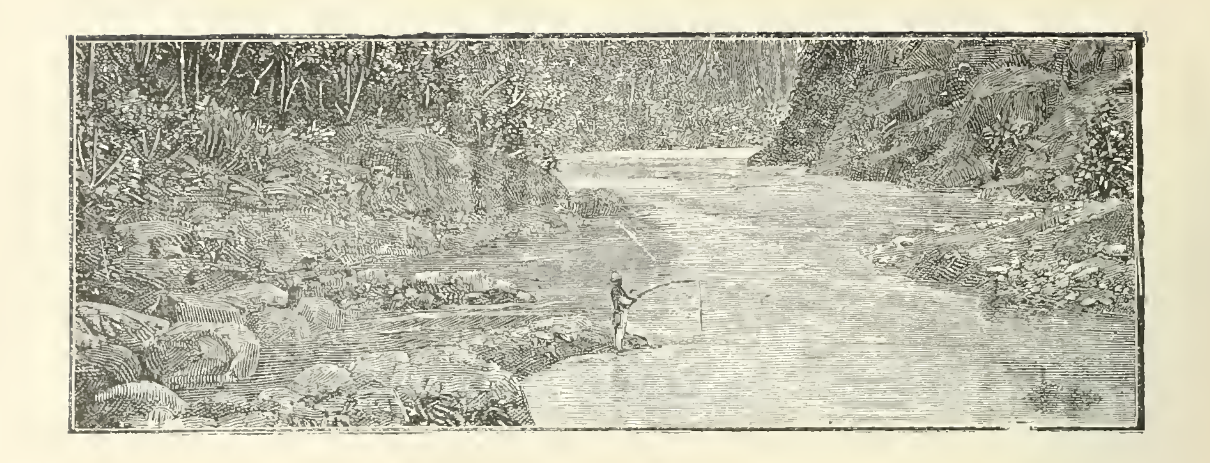
Nous marchâmes une heure au bord de la mer, quelquefois sur des gazons verts et moelleux, plus souvent sur des rocs battus des flots et couverts d'al-

gues desséchées; enfin dans un vallon s'écoule une eau abondante et pure : c'était la fontaine de Racté, et, dit-on, l'école d'Homère. C'est aujourd'hui la source du Pacha : un énorme platane la couvre de son ombre. Sur une plaque de marbre dressée au-dessus du bassin des eaux, on lit un verset du Coran; l'autre surface semble avoir porté quelques vers de l'Iliade. Nous nous dispersâmes pour aller à la recherche des débris du siège d'Homère ; je le demandai vainement aux femmes grecques que je rencontrai groupées autour de la fontaine; elles ne connaissaient que la source du Pacha; et quand j'insistais et nommais le siège d'Homère, elles me répondaient sérieusement qu'Omer-Pacha, quand il venait à Scio, s'écartait rarement aussi loin de la ville; et que d'ailleurs il ne s'asseyait que sur des tapis.

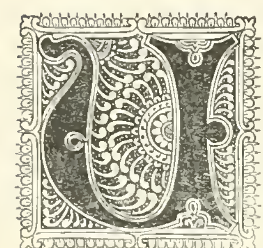
J'arrivai enfin à une salle ronde pratiquée sur un rocher, d'où les yeux planent sur toute la rive orientale de Scio; un débris informe s'élève au milieu de cette petite rotonde, et présente quelques vestiges d'une grossière sculpture; on reconnaît assez facilement un sphinx dans les bas-reliefs effacés, mais les ravages du temps empêchent de deviner le reste; on pourrait croire que ces ruines sont celles d'un temple consacré à Neptune, où l'on venait sacrifier avant le départ. Nous ne voulûmes y voir néanmoins que le siège d'Homère... ce qui ne diminua pas notre désenchantement.

Le comte de Marcellus.





ÉPILOGUE. — LE JOURNAL PERSONNEL.



NE question se dresse ici, devant nous, et peut-être s'est-elle posée également déjà à l'esprit de quelques-uns de nos Lecteurs : Est-il bon, utile, prudent, pour un jeune homme, de tenir le Journal de sa vie? Le présent recueil, demandera-t-on peut-être, n'est-il qu'un simple livre de lecture ou est-ce, en outre, une prédication par l'exemple, un encouragement à suivre la pratique des auteurs cités, une invitation à écrire comme eux ses souvenirs personnels, ses impressions?...

Nous répondons : Il y a des raisons *pour* le Journal, et il y a des raisons *contre* ; en tous cas, ce travail doit être entouré de précautions délicates, et remplir certaines conditions sévères qu'on ne peut négliger sans de graves inconvénients.

En général, il ne nous en coûte pas de l'avouer, un secret égoïsme inspire trop souvent les faiseurs de *mémoires d'avant* ou *d'outre-tombe*. Il entre dans ces souvenirs, composés pour le public, passablement de vanité, non pas seulement chez les jeunes gens, mais encore chez les grands écrivains. On ne veut pas mourir tout entier; on aime à se survivre. Alors, même malgré soi, on *pose* toujours un peu, comme on se pare pour une soirée officielle. Sauf s'il s'agit d'événements historiques, d'une publicité universelle, il est rare qu'on ne dise que la vérité, et qu'on la dise tout entière; lors même que l'on confesse ses fautes, qu'on les reconnaît et qu'on les déplore, on ne néglige généralement pas de les représenter sous un jour qui en laisse apercevoir le côté généreux, ou même flatteur; nous ajouterons qu'on ne les confesse presque jamais avec une véritable contrition, et un sincère ferme propos...

Qu'un père de famille rédige son *Livre de comptes* ou *de raison* dans lequel il inscrit, non seulement les détails de sa fortune, mais les faits saillants de sa vie, voire même les événements importants de l'époque, en y ajoutant, à

l'adresse de ses enfants, de sages conseils, des recommandations d'honneur et de vertu, rien de plus louable. C'est ainsi que nos pères conservaient autrefois, dans leurs maisons, l'esprit et les traditions de famille. On peut même regretter que cette coutume ait à peu près disparu. Qu'un homme qui a joué un rôle important dans les affaires publiques, qui a été mêlé aux grands événements d'un siècle, dont l'influence sérieuse, indiscutable, s'est exercée sur son pays et ses contemporains, puisse faire connaître, avec utilité, les résultats de son expérience, personne ne le conteste. C'est même un service qu'il doit à la Patrie, à la Civilisation et à la Religion. Mais encore, même dans ce cas, faut-il que la sincérité la plus parfaite règne dans tous ses écrits, que sa personnalité s'efface, autant qu'il est possible, et que le *moi*, s'il est obligé de paraître, porte au moins un voile pudique sur le visage.

Saint Augustin a laissé des mémoires, qu'il intitule *ses confessions*. Mais, quelle humilité dans l'aveu de ses fautes ! Quels sentiments de repentir ! Quels élans de reconnaissance pour la grâce de Dieu qui l'a retiré de l'abîme ! Quelle réserve dans ses tableaux ! Quel respect du cœur et de l'âme de ses lecteurs !

Jean-Jacques Rousseau a également écrit ses mémoires, sous le même titre de *confessions*. Mais ici, quel fumier infect ! quelle impudeur de conduite et d'expressions !

L'un de nos écrivains les plus renommés, Chateaubriand, nous a donné ses *mémoires d'outre-tombe*. Nous ne les avons pas cités dans cet ouvrage, ni une foule d'autres souvenirs, émanant des grands écrivains, parce qu'ils sont trop connus. Eh bien, nous ne croyons pas qu'ils aient ajouté à sa gloire. Ils ont été une déception pour la plupart de ses admirateurs, sans grand intérêt ni profit pour personne. On y voit trop percer la vanité d'un grand homme, qui pose devant le public, et s'écoute parler.

Evidemment, d'une manière générale, le jeune homme qui écrit *son journal*, n'a pas l'intention de laisser lire au fond de son cœur, comme dans un livre ouvert ; il y a une pudeur de sentiments, tout instinctive, qui le force à être *discret*. Que de fois il devra faire un choix entre les faits, les paroles, les impressions qu'il aura à reproduire ! C'est déjà un commencement de dissimulation. Peut-être saura-t-il se donner quelquefois le mauvais rôle... mais c'est assez douteux... Et l'imagination ? Et les rêveries romanesques ? Et les mots à effet ? Et les critiques à peine déguisées, suggérées par la jalousie ? Et la possibilité d'indiscrétions pour les familles ?...

Ajoutez encore que si un jeune homme, dont la raison est à peine formée, s'oblige à écrire, ne fût-ce qu'une page ou deux chaque semaine régulièrement sur les événements qui intéressent la famille, ou ses sentiments personnels, il lui sera bien difficile d'éviter les redites ou les futilités ; et alors, quelle perte

de temps! il lui faut écrire sa page accoutumée, quoi qu'il arrive, que sa vie ait été calme ou agitée : le petit journal attend son pain quotidien. Donc, on sera fort exposé à raconter la maladie d'un serin, la mort d'un petit chien, une promenade à cheval, un tir à la cible, ou même la neige qui tombe à flocons pressés, le tonnerre qui gronde et la foudre qui tombe sur la maison du voisin...

Faut-il donc condamner tout à fait cette pratique du journal écrit? Malgré le réquisitoire qui précède, nous ne le croyons pas, au moins d'une manière absolue.

Il y a certainement des avantages sérieux à se rendre un compte exact de sa situation vis-à-vis de Dieu, de soi-même et de la famille : ce travail est de nature à faire réfléchir, et, partant, à mûrir le jugement. Mais il y faut, comme il a été dit plus haut, certaines conditions qui en assurent la sincérité, la prudence et la gravité.

Avec ces correctifs, et dans ces conditions, le petit journal peut avoir réellement son utilité.

Il oblige les jeunes esprits à l'attention pour voir et comprendre, à la réflexion pour apprécier, à la réserve des paroles et des actes pour n'être point obligé de constater, par écrit, la légèreté dont on a fait preuve; il fixe mieux dans la mémoire les fautes commises, leurs causes et leurs conséquences. Il est comme un examen de conscience fait devant témoins. Revêtant surtout un caractère moral, il joue le rôle de moniteur intime, et ce rôle a une réelle importance.

La famille, de son côté, trouve, dans cette relation écrite au jour le jour, comme une continuation des êtres les plus aimés, lorsqu'ils ont disparu. Leurs actes, leurs sentiments, leurs paroles, leurs conseils, leurs exemples revivent pour la consolation et le profit de leurs proches.

Voilà comment le Journal, écrit sous l'œil de Dieu, avec une intention droite et des pensées sérieuses, peut devenir utile aux jeunes chrétiens.





Table des Matières.

Préface . . . 7
Souvenirs d'un publiciste. . . . 11
Souvenirs d'un dompteur. . . . 23
Souvenirs d'un romancier breton. . . . 30
Souvenirs d'un alpiniste. . . . 40
Souvenirs d'un astronome. . . . 62
Souvenirs d'un ancien ministre. . . . 74
Souvenirs d'un académicien. . . . 83
Souvenirs d'une Parisienne. . . . 89
Souvenirs d'un médecin. . . . 102
Souvenirs d'une douairière. . . . 118
Souvenirs d'un prisonnier. . . . 132
Souvenirs d'un Saint-Cyrien. . . . 140
Souvenirs d'un physicien. . . . 150
Souvenirs d'un page. . . . 164
Souvenirs d'un ornithologiste. . . . 171
Souvenirs d'une reine. . . . 183
Souvenirs d'un aéronaute. . . . 192
Souvenirs d'un philosophe cosmopolite. . . . 210
Souvenirs d'un collectionneur. . . . 223
Souvenirs d'un jeune garde. . . . 230
Souvenirs d'un sculpteur. . . . 238
Souvenirs d'une vaillante chrétienne. . . . 244
Souvenirs d'un missionnaire. . . . 250

Souvenirs d'un chasseur. 258
Souvenirs d'un précepteur. 268
Souvenirs d'un poète. 283
Souvenirs d'un chercheur d'aventures. 303
Souvenirs d'un jeune prince. 316
Souvenirs d'un diplomate. 325
Souvenirs d'un prestidigitateur. 344
Souvenirs d'un naturaliste. 358
Souvenirs d'un historien. 378
Souvenirs d'un littérateur. 383
Souvenirs d'un frère. 388
Souvenirs d'un ambulancier. 398
Souvenirs d'un bibliophile. 418
Souvenirs d'un marin. 427
Souvenirs d'un voyageur français. 435
Souvenirs d'un entomologiste. 442
Souvenirs d'un aumônier. 461
Souvenirs d'un patriote. 475
Souvenirs d'un ambassadeur. 485
Épilogue. — Le journal personnel. 498



Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie. LILLE - PARIS - BRUGES.

TROIS PETITES MARIONNETTES

Prologue à la "Nouvelle Croisade des enfants"

par Henry Bordeaux

Le Devoir *commencera lundi la publication du livre célèbre d'Henry Bordeaux* : Annette et Philibert: La Nouvelle Croisade des Enfants. *Nos lecteurs seront heureux d'en trouver ici le prologue, qui dit comment et pourquoi le livre a été écrit.*

PROLOGUE

TROIS PETITES MARIONNETTES

Ainsi font, font, font
Trois petites marionnettes,
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours et puis s'en vont.

Ce chapitre ne fait pas partie du livre. Vous pouvez le sauter, et même je vous le conseille. Je l'ai écrit pour moi-même, un peu tendrement je crois, et seulement pour quelques mamans et quelques papas aussi. Si vous n'avez jamais su et si vous ne savez pas prendre le coeur des enfants, vite, vite, tournez les pages. Quand un écrivain est assuré d'écrire pour son plaisir, il serait bien fou de se préoccuper de celui des autres...

* * *

Il y avait une fois trois petites marionnettes... Elles vous adresseront trois petites révérences. Et puis vous ne les verrez plus. Mais, plus favorisé, je continuerai de les voir chaque jour.

* * *

De la première j'ai reçu une leçon, une bonne leçon, à la promenade. Je ne la cherchais pas, je vous jure, et j'en suis encore humilié.

C'est une petite fille, un petit bout de petite fille de rien du tout, pas plus grande que ça, et encore! Vous la connaissez. Vous ne la connaissez pas? Que je vous plains de ne pas connaître Paulette! Je vous la présenterai, ou plutôt je vous présenterai à elle, parce que les grandes personnes, aujourd'hui, on en trouve tant qu'on veut, tandis que les enfants, chacun sait qu'il n'y en a plus. J'ignore comment Paulette vous accueillera, peut-être bien, peut-être mal, peut-être les deux à la fois. Tâchez de lui plaire, cela vaut mieux. Autrement, elle vous arrangera comme elle m'a arrangé.

Pour que vous compreniez toute son impertinence, il faut que je vous dessine en quelques traits son portrait.

Dix ans, une longue chevelure annelée, châtain foncé avec des reflets dorés, de grands yeux bruns, à la fois câlins et profonds, où court sans cesse un point d'or, mystérieux, qui ne se fixe jamais, un petit corps souple et mince, et des mouvements rapides, continuels, toujours gracieux: pas moyen de la faire tenir tranquille, et quand elle marche on dirait qu'elle danse. Je suis peut-être partial parce que je suis en colère depuis l'humiliation qu'elle m'a infligée. Alors je n'en dis pas assez de bien sans nul doute. Ajoutez-en, afin de rétablir la vérité.

Nous nous sommes beaucoup promenés ensemble. C'est un petit compagnon qui ne redoute rien et qui même a la coquetterie des passages les plus difficiles. Il n'en manque pas dans nos montagnes. Quand je l'ai hissée, non sans peine, sur un rocher solide, après un couloir glissant, c'est pour m'entendre dire: — Veux-tu que je t'aide?

Nous fûmes surpris un jour par une pluie torrentielle et nous nous réfugiâmes sous un gros châtaignier. Elle avait, malgré sa bravoure, un tantinet peur de l'orage.

—Il ne s'en ira pas, bien sûr? me dit-elle.

—Qui ça?

—Le châtaignier.

Je l'avais recouverte de ma pèlerine où elle disparaissait tout entière, sauf sa petite figure. D'une feuille une goutte lui tomba sur le nez. Je la regardai, elle se mit à rire. Et ce fut son rire qui la rassura.

Une autre fois, toujours à la campagne, elle courait en avant de moi. Ses boucles déjà longues rythmaient sa course. Elle s'arrêtait pour cueillir une fleur, de l'herbe, de la terre même, et portait le tout à son visage. On eût dit qu'elle voulait s'emparer à cinq ans de l'univers entier. Quand elle est revenue vers moi, elle m'a déclaré:

—Papa, j'aime le monde.

—Tu aimes le monde?

—Oui, j'aime tout.

Elle aime tout: c'est bien cela. Elle se précipite dans la vie comme dans notre jardin qu'elle veut respirer tout entier. Encore n'en est-elle pas rassasiée. Cette avidité, délicieuse à surprendre, quelquefois me fait peur. Comment se contentera-t-elle d'un sort ordinaire? Je lui voudrais un sort tout doré. Mais il ne la comblerait pas davantage. Nos promenades me l'ont bien montré. Elle m'avait fait descendre un jour dans un ravin au fond duquel elle avait aperçu des oeillets sauvages, de minces oeillets roses perchés sur de longues tiges. C'était beaucoup de gymnastique pour une maigre cueillette. Mais les enfants se moquent des efforts qu'ils exigent. Je crois que nous en faisons tous autant. Il y avait, dans mon ravin, beaucoup d'oeillets sauvages. Après en avoir arraché trois ou quatre, désireux d'en finir promptement et de remonter, je crie à Paulette:

—Combien en veux-tu?

—*Tous, au moins.*

Peste! mademoiselle, vous ne serez pas commode à satisfaire.

Et puis, il ne faut pas barguigner avec elle. Ric, rac: elle tranche de tout avec compétence. N'est-elle pas au courant des dernières prescriptions sociales? La loi du travail n'a pas de secrets pour elle. Volontiers elle priverait de dessert, et même du repas entier, celui qui n'aurait pas travaillé. Cela vous étonne? Quand vous la connaîtrez, rien ne vous étonnera plus. Elle entre un jour à Paris dans mon cabinet de travail. Il est expressément défendu d'entrer dans mon cabinet de travail, mais pour elle rien n'est sacré. Dès qu'elle a pu atteindre le loquet de la porte, elle a pénétré chez moi comme chez elle, avec autorité mais avec gentillesse. Et la voilà qui vient à moi et qui me pose sa petite main sur le front.

—Paulette, ma mie, que me veux-tu?

—Mais, papa, ton front n'est pas mouillé.

—Pourquoi diable mon front serait-il mouillé?

—Tu ne gagnes pas ton pain à la sueur de ton front.

Elle avait lu dans son *Histoire Sainte* que l'homme est condamné à gagner son pain quotidien, et tout de suite elle m'en faisait l'application.

Sa biographie est déjà si remplie d'événements que, vous le voyez, je ne m'arrête plus. Je crois que cette lumière naissante fera un grand jour.

Mais je m'aperçois que je ne vous ai pas encore raconté la leçon que j'ai reçue d'elle. Jugez vous-mêmes s'il n'y a pas de quoi être mortifié.

Nous étions à la veille du premier janvier. Sa mère me l'avait confiée pour lui faire prendre l'air.

—Surtout, m'avait-elle recommandé, ne lui achetez rien. C'est le moment des étrennes et les cadeaux pleuvent déjà de tous les côtés.

Et très injustement elle ajouta:

—Vous avez une tendance à la gâter.

Comme si j'avais jamais gâté Paulette!

Nous hésitâmes entre le Jardin des Plantes où il y a une grande volière et le Jardin d'Acclimatation où l'on donne à manger aux biches dans le creux de la main, et finalement nous allâmes aux Champs-Elysées.

Le froid, qui était vif et sec, animait ses joues. Le teint, c'est quelquefois ce qui lui manque. L'air, précisément, lui en donnait. Elle était particulièrement ravissante. De temps à autre, je la regardais pour voir si elle le demeurait. Je redoutais qu'elle ne changeât à son désavantage. Ce qui est trop beau ne peut pas durer. Mais elle ne changeait pas, et les roses de ses joues m'enchantaient.

Les Champs-Elysées étaient encombrés de petites boutiques bien garnies. Des poupées et des polichinelles, pendus à des ficelles, étaient là pour aguicher les enfants. Comment les enfants auraient-ils résisté à la tentation? Nous autres, est-ce que nous résistons beaucoup? Notre plus grand courage est encore la fuite. Paulette, bien sagement, et plus sérieuse que je n'aurais cru me demanda de lui offrir un modeste seau de bois.

—Celui-là?

—Oui, celui-là.

J'avais désigné le plus simple. Il y en avait d'autres qui étaient pyrogravés et bien plus tentants. J'offris le seau de bois. Après le seau, une pelle la tenta.

—Celle-ci?

Une pelle quelconque, anonyme, sans le moindre ornement. J'offris la pelle. Qu'est-ce, en effet, qu'un seau, sans une pelle pour le remplir de sable? Il y a entre ces deux instruments un rapport étroit, un lien nécessaire qu'un papa n'aperçoit pas immédiatement, mais qu'un enfant discerne tout de suite. Puis, ce fut une balle. A vrai dire, la balle ne se rattache à rien. De même la corde à sauter qui me fut aussi réclamée. J'offris la balle, j'offris la corde à sauter. Mais j'avais une raison, une raison supérieure, que tous

les parents, soucieux de l'éducation de leurs enfants, comprendront: je voulais savoir jusqu'où iraient les appétits de Paulette. Vous conviendrez que c'était là une expérience intéressante. Alors, elle désigna une poupée d'un air tendre et me la montra sans rien dire. Je vis le point d'or qui court dans ses yeux se fixer. Elle souriait, elle était jolie à croquer, elle ne demandait rien. Je vous assure qu'elle ne demandait rien. J'offris la poupée.

Savez-vous comment elle me remercia? Non, vous ne le devineriez jamais. Les deux mains pleines, elle me considéra gravement et me dit enfin:

—Comme tu es faible, papa!

* * *

La seconde, qui s'appelle Marthe, comme la sainte trop décriée de l'Evangile, ne doit pas avoir beaucoup plus de cinq ans. Il n'y a pas si longtemps qu'elle s'agitait dans la maison en répétant, comme un cri de triomphe:

—J'ai mon lustre! J'ai mon lustre!

On lui avait appris que cinq ans, ça faisait un lustre. Elle était ravie d'avoir un lustre. Mais, bientôt rassasiée, elle en exigea un autre immédiatement:

—Quand est-ce que j'en aurai deux? Et quand est-ce que j'en aurai trois?

Nous nous affligeons des jours qui passent. Elle réclamait cinq ans d'un seul coup. Tant d'ambition lui passera.

La voyez-vous d'ici? Blonde, menue et effilée, un nez qui se retrousse un peu, un air absorbé, et des yeux si étonnés qu'ils créent le monde à chaque regard. Elle croit absolument tout ce qu'on lui raconte. Aucun doute n'est jamais entré dans son esprit. Il ne faut pas la plaisanter, parce qu'elle pleure. Elle est si heureuse de vivre qu'elle a sans cesse de grands désespoirs dont elle ne veut pas être consolée. Pour arrêter le cours de ses larmes, on lui dit que, si elle continue, ses yeux vont fondre comme une bougie qui répand sa cire. Inquiète, elle interroge sa soeur:

—Est-ce qu'ils ont déjà fondu, Paulette?

—Pas encore. Mais ça va commencer.

Les apparences lui suffisent amplement. Elle n'exerce que sur elles sa petite observation. Un jour d'hiver qu'il y avait un épais brouillard, nous vîmes le soleil sans rayons, pareil à un globe rond et rouge.

—Tiens, me dit-elle, la lune qui a pris feu!

Si elle est un peu lacrymale, elle n'est point sentimentale pour autant. Il est imprudent de lui poser cette question:

—Aimes-tu ton père, ma petite?

Parce qu'elle répond tranquillement:

—Pas toujours. On n'aime pas toujours.

Sa soeur aînée, qui a de l'imagination et le sens des chimères, et qui vit volontiers dans le commerce des fées, voudrait l'éblouir par le récit des rêves flatteurs où elle tient rang de princesse et porte de belles toilettes. Mais d'un mot elle l'a clouée:

—Moi, quand je rêve, je rêve que je mange.

Son assiette n'est jamais assez remplie. Quand la portion qu'on lui sert fait un grand tas, elle rit un moment toute seule avant de l'attaquer. C'est un adversaire digne d'elle, auquel il convient d'adresser, avant la lutte qui va s'ouvrir, un hommage d'estime. Une fois, on lui distribua une belle tranche de veau, à quoi sa bonne avait joint, par contrebande, deux ou trois ronds de cornichon dont elle goûte assez la saveur acide. La bouche pleine, elle déclara gravement:

—J'en mangerais bien un tout entier.

—Un cornichon, dis-je, petite sotte?

—Non, un veau.

Peste! mademoiselle, si vous aviez été bergère, vous eussiez dévoré vos troupeaux!

Au retour d'un voyage à Rome, comme je parlais des Catacombes, Paulette envia incontinent le sort d'une sainte Cécile et me déclara qu'elle serait martyre. Marthe se fit expliquer l'un ou l'autre supplice. Celui du feu la mit en joie:

—C'est bon pour les poulets, assura-t-elle avec conviction.

Le soir, à la compagne, quand nous rentrons de promenade par les petits chemins d'exploitation rurale où l'herbe pousse entre les cailloux, les deux soeurs aiment à chanter des chansons dont elles improvisent au petit bonheur la musique et les paroles. Cela fait une cacophonie redoutable. J'essaie bien de leur imposer des refrains connus, de ces vieux airs populaires qui, d'une enfance vont se poser sur une autre, sous le même toit, comme ces hirondelles qui, parties avec l'hiver, retrouvent leurs nids au printemps:

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont [coupés...

Ou bien:

Nous étions dix fill's dans un pré,
Toutes les dix à marier....

Ou le *Chevalier du Guet* ou *Gentil Coquelicot*:

J'ai descendu dans mon jardin
Pour y cueillir le romarin...
J'n'en avais pas cueilli trois brins
Qu'un rossignol vint sur ma main...

Ah! bien oui, elles se rient de mes complaintes et m'assurent qu'il est bien préférable d'improviser. Je crois surtout que c'est plus facile. Elles sont indépendantes, et l'on n'y peut rien. Chacune crie à tue-tête de son côté, et si je veux savoir ce qu'elles chantent, il convient de les écouter séparément. De temps à autre, elles doivent s'interrompre, parce que nous croisons un char de foin qui occupe tout le sentier et même qui déborde jusque sur les haies, où il laisse un peu de sa toison comme une grosse brebis tondue. Cela fera le bonheur des pauvres diables qui n'ont pas de prairies et qui entretiennent une vache ou une chèvre quand même, en comptant sur la Providence et sur l'herbe des mauvais chemins et des bordures. Vite, on gagne un champ voisin où l'on se gare:

—Vous en tenez de la place! Le foin est beau, cette année.

D'autres fois, c'est une commère qui nous accoste, la femme du fermier ou celle du vigneron, ou la jeune fille qui porte le lait à la fruitière, ou celle qui cueille des airelles, des petites fraises des bois et des champignons, parce qu'elle n'aime pas travailler comme tout le monde:

—Ces jeunesses, ça pousse rudement vite. D'une saison à l'autre, ça ne se reconnaît plus. Et des cheveux! C'est tout à elles?

Par malice, je réponds:

—Vous pouvez tirer, pour voir.

Et chacune, à tour de rôle, veut tirer, afin de confesser la vérité. Mais les fillettes se sauvent aussitôt.

Après ces rencontres, je rassemble ma troupe et nous reprenons notre marche cadencée, car les improvisations recommencent. Dans celles de Paulette, je crois démêler des traces romantiques: il y est question de rayons de lune qui glissent sur les champs et d'une princesse brune, au soleil couchant, qui cueille des fleurs de toutes les couleurs. La lune et le soleil font bon ménage, et l'heure demeure incertaine. Mais, dans celles de Marthe, je découvre plus de précision. Inévitablement, il s'agit de nourriture, et cela rime avec confiture. La suite ne rime pas toujours avec exactitude: c'est un défilé bigarré de fruits et de comestibles.

Cependant le chemin se dérobe dans les bruyères et les fougères. Les deux fillettes, d'un même mouvement, s'effacent:

—Passe devant, papa.

—Je veux bien. Pourquoi?

—Mais c'est à cause des serpents.

Quoi de plus naturel? Un papa, c'est fait pour passer devant quand il y a du risque. Il ne saurait y avoir la moindre hésitation sur l'ordre à suivre en pareil cas. Et je passe devant.

Je passerai devant tant que je le pourrai. Moi aussi, mes petites, j'ai eu des parents qui me précédaient et, tant qu'ils étaient là, j'étais sûr qu'il ne m'arriverait rien de mal. Voici qu'à votre invitation je les revois devant moi. Ils sont invisibles pour vos regards, non pour les miens. Et, vous ne pouvez pas le savoir, ils me cachent la mort. Tant qu'ils furent vivants, je n'avais jamais pensé que je pouvais mourir. Et, me souvenant de mon enfance comblée, je leur adresse tout bas une prière que vous n'entendrez pas:

—O mon père et ma mère, pour ce bonheur dont je vis encore, pour la paix et la lumière de mes jeunes années, soyez bénis.

La vie recommence, mais derrière moi. Qu'à celles-ci qui me suivent à leur tour, il n'arrive rien de mal, tant que je serai là! Et surtout, mon Dieu, que je passe devant, quand certaine visiteuse s'annoncera!

Je me retourne brusquement:

—Si nous rentrions? Il est tard.

—Il est tard? alors rentrons.

Nous arrivons au bout de l'allée, et les voilà qui se lancent au galop vers la maison. Je reste seul, en arrière cette fois, à regarder leur course scandée par leurs cheveux, et il me semble que leurs chansons incomplètes sont restées accrochées aux ronces et aux arbres comme aux buissons le foin des chars trop chargés...

* * *

La seconde, comme l'aînée, entre sans permission dans mon cabinet de travail. Bien mieux, elle s'y installe. Je lui ai demandé si je ne la gênais pas.

—Oh! pas du tout, m'a-t-elle répondu.

—Parce que, si je te gêne, je pourrais m'en aller.

—Ce n'est pas la peine.

L'ironie n'est pas son affaire. Elle parle sans s'arrêter et ne croit pas qu'on l'entend.

Elle tient des discours avec des personnages dont j'ai fini par connaître les noms: — Chérigor, vous n'êtes pas sage. Toupette, vous serez punie.

Elle est sévère, mais elle est juste.

—Qui ça, Chérigor? ai-je demandé un jour avec impertinence.

—Mais le petit garçon donc, celui qui vient d'arriver.

Doutant de moi-même, j'examinai la pièce: il n'y avait que nous deux.

—Et Toupette?

—Oh! voyons, papa, la petite fille qui récitait sa leçon tout à l'heure.

A la vérité, je n'avais pas entendu cette récitation de la petite fille, pas plus que je n'avais vu entrer le petit garçon. Je suis un peu distrait, plus qu'il n'est permis, et je ne sais pas très exactement ce qui se passe dans mon cabinet de travail.

Toupette, Chérigor, présences invisibles que je ne soupçonnais pas et qui tout à coup me tiennent compagnie comme s'ils étaient vraiment là. Prénoms que j'ai commencé de trouver bizarres et qui maintenant me paraissent d'un usage courant. Toupette convient assez à une jeune fille d'aujourd'hui. Un philologue décla-

rerait sans nul doute que c'est un dérivatif de *toupet*. Les philologues ne savent pas comment les mots se créent: il suffit d'un enfant qui cause avec des amis imaginaires. Quant à Chérigor, c'est un peu romanesque, un peu romantique. Cela rappelle les *Mille et une Nuits*, Aladin et sa lampe, et les bateaux qui partent pour l'Inde et qui vont faire escale à Chandernagor. Mais Chandernagor, est-ce un port? Je le demanderai à la marraine de Chérigor. Elle est beaucoup plus savante que moi, et surtout, quand elle parle, elle est beaucoup moins embarrassée que je ne le suis la plume à la main.

* * *

Quant à la troisième, elle est moins haute que l'herbe des prés quand c'est le temps de la fauchaison.

Pour elle, on compte par mois et l'on n'arrive pas jusqu'à vingt. Elle a des yeux couleurs d'azur, des cheveux dorés, des joues rouges et un rire énorme. Elle agite ses bras courts comme des ailes insuffisantes. Quand elle a su embrasser, elle s'est rengorgée orgueilleusement, pensant être parvenue au sommet de la science humaine, et n'est-ce pas déjà beaucoup, en effet?

Elle a un cri de guerre qu'elle pousse dès son réveil:

—*Apeau.*

Vous ne comprenez pas? Il faut donc que je vous en donne la traduction. *Apeau*, c'est tout simplement son chapeau qu'elle réclame. Et cela signifie par surcroît:

—Je veux sortir. Je veux sortir immédiatement. Je ne tiens ni à être habillée, ni surtout à être lavée. Tandis que j'ai une envie folle de descendre au jardin. Au jardin, il y a des fleurs, de l'herbe, de la terre, une belle pelouse où je puis tomber sans me faire mal. Allons, allons, dépêchons-nous. Vite, dehors...

Tant de choses en un seul mot? Parfaitement, *apeau* signifie tout cela. Et il faut lui donner son chapeau. En chemise, elle veut être casquée. On lui ôterait plutôt sa chemise que son chapeau.

Elle a un nom doux et chantant, le nom d'une sainte de chez nous...

* * *

L'aînée m'a dit:

—Tu écris toujours des histoires. Sont-elles arrivées?

—Toutes et bien d'autres que je ne connais pas.

—Donne-les moi à lire, puisqu'elles sont arrivées.

—Mais c'est pour cette raison que je ne te les donne pas.

—Alors écris-en une pour moi.

—Ce n'est pas facile.

—Oh! quelle drôle d'idée! Quand nous rentrons le soir de la promenade, nous chantons ce qui nous passe par la tête. Ne peux-tu pas en faire autant?

—Je n'ai pas ton imagination.

Elle s'est recueillie un instant, flattée de sa supériorité, puis elle a conclu:

—Tant pis pour toi. Tu auras plus de mal.

La seconde, engageante, m'a dit:

—Je te prêterai Chérigor et Toupette.

—C'est cela. Nous les appellerons *Annette* et *Philibert*.

Quant à la troisième, elle s'est contentée de crier:

—*Apeau!*

Et j'ai compris que, cette fois, cela voulait dire:

—En avant, marche!

* * *

Les petites marionnettes, après une belle révérence, se sont retirées sur la pointe des pieds. Vous ne les trouverez plus dans ce livre. Elles y seront pourtant à chaque page, car il est écrit pour elles.

Il ne me reste plus qu'à leur obéir. Je suis seul, mais je sens qu'elles tirent les ficelles.

Et voici qu'apparaissent, — ne les voyez-vous pas? — Annette et Philibert et toute la ribambelle de leurs compagnons...

* * *

C'est un conte pour les petits enfants qui ont reçu notre tradition, pour les petits enfants et pour les grandes personnes aussi. Je souhaiterais qu'il ressemblât à ces chansons d'autrefois qu'on psalmodiait aux veillées en filant la quenouille. Il y avait beaucoup de couplets, parce que les veillées sont longues en hiver. Il y en avait de tristes et il y en avait de gais. Le rythme en était clair et se retenait facilement. Et, sur de jeunes lèvres, les vieilles chansons redeviennent fraîches et jolies...

H. B.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 07 17 10 021 7